Bernard Legras

Tome I : avant 2000

Les professeurs décédés de la faculté de médecine de Nancy

Présentation par ordre alphabétique des professeurs dde la faculté de médecine de Nancy décédés entre l'origine en 1872 et l'année 2000.
Un second tome concerne les décès postérieurs.

Bernard Legras est professeur honoraire de la faculté de médecine de Nancy

Faculté de médecine

de Nancy

Les professeurs décédés

1872 - 2000

BERNARD LEGRAS

Faculté de médecine

Les professeurs décédés

TOME I

1872 - 2000

Table des matières

Avant-propos 10

DOCUMENTS PAR PROFESSEUR 12
ABEL Emile 13
ALGAN Bernard 18
ANCEL Paul 19
ANDRÉ Paul 22
ANDRÉ Pierre 24
ARNOULD Georges 26
BACH Marie-Joseph 29
BARABAN Léon 30
BARTHELEMY Marc 33
BEAU Antoine 34
BEAUNIS Henri 37
BERNHEIM Hippolyte 41
BERTRAND Pierre 48
BINET André 52
BLONDLOT Nicolas 56
BODART André 61
BOUIN Pol 65
BOURA Michel 68
BURG Constant 71
CAUSSADE Louis 74
CAYOTTE Jacques 80
CHAILLEY-BERT Paul 82
CHALNOT Pierre 83
CHARPENTIER Auguste 96
CHRÉTIEN Henri 97
COLLIN Remy 98
CORDIER Jacques 105
CORNIL Lucien 107
COZE Léon 109
CUNY Gérard 111
DE LAVERGNE Paulin 115
DEMANGE Charles 123
DEMANGE Emile 125
DOLLANDER Alexis 128
DROUET Paul-Louis 133
DUFOUR Marcel 136
ETIENNE Georges 138
FLORENTIN Pierre 144
FRANCK Claude 148
FROELICH René 153

FRUHINSHOLZ Albert....155
GARNIER Léon....158
GIRARD Jean....160
GOSSEREZ Maurice....163
GRANDPIERRE Robert....167
GRIMAUD René....170
GROSS André....173
GROSS Frédéric....178
GROSS Georges....182
GUILLEMIN André....184
GUILLOZ Théodore....187
HAMANT Aimé....193
HARTEMANN Jean....203
HAUSHALTER Paul....207
HECHT Louis-Emile....211
HELLUY Joseph....214
HERRGOTT Alphonse....219
HERRGOTT Francois-Joseph....223
HEULLY François....228
HEYDENREICH Albert....235
HIRTZ Matthieu....238
HOCHE Léon....240
HOUPERT Louis....241
JACQUES Paul....242
JEANDELIZE Paul....244
JOB Louis....248
KISSEL Pierre....251
LALLEMENT Edmond....255
LAMARCHE Maurice....257
LAMBERT Mayer....260
LAMY Georges....261
LEPOIRE Jean....262
LOUYOT Pierre....265
LUCIEN Maurice....267
MACÉ Eugène....271
MARTIN Jean....274
MELNOTTE Pierre....277
MERKLEN Louis....281
MEYER Edouard....286
MICHEL Gaston....288
MICHON Jacques....290
MICHON Paul....294
MIDON Jacques....298
MONOYER Ferdinand....300
MONTAUT Jacques....302
MOREL Charles....307
MUTEL Maurice....309
NEIMANN Nathan....311
NICOLAS Adolphe....315
PARISOT Jacques....317

PARISOT Pierre 321
PARISOT Victor....325
PERNOT Claude....326
PERRIN Maurice 329
PICARD Jean-Marie 330
POINCARÉ Emile 332
PRENANT Auguste....335
RAMEAUX Jean-François 337
RÉMY Sébastien....338
RENY André....339
RICHON Jean 342
RICHON Louis 345
RIGAUD Philippe....348
ROBERT Henri....352
ROHMER Joseph....353
ROUSSEAUX René 355
ROUSSEL Jean....358
SANTENOISE Daniel 362
SCHMITT Jean....364
SCHMITT Joseph 367
SCHUHL Emile 373
SENCERT Louis....374
SIMON Paul....383
SIMONIN Edmond....384
SIMONIN Jacques 386
SIMONIN Pierre 388
SPILLMANN Louis....391
STOLTZ Joseph....395
THIRY Georges 400
THOMAS Charles....402
TOURDES Gabriel 405
VAUTRIN Alexis 410
VERMELIN Henri....414
VUILLEMIN Jean-Paul....418
WATRIN Jules....430
WEISS Théodore 432
WOLFF René....433

ANNEXES 436
L'auteur....437
Professeurs par année de décès 441
Contributeurs aux textes....444

Avant-propos

Au lendemain de la guerre de 1870, Strasbourg n'est plus en territoire français. Sa Faculté de médecine est transférée à Nancy avec une grande partie de son corps professoral. La nouvelle Faculté est inaugurée en novembre 1872**.**

Depuis cette date, près de quatre cent professeurs[1] exercent ou ont exercé. Certains ont connu une carrière exceptionnelle ; parmi ceux qui firent *toute leur carrière à Nancy*, citons notamment PARISOT, COLLIN, DE LAVERGNE et plus près de nous NEIMANN, KISSEL, CHALNOT, HERBEUVAL, LARCAN, SADOUL, DUPREZ, DUREUX, CLAUDON, et HURIET puis BOULANGE, VERT tout récemment. En 2014, disparaissait Mme TREHEUX, première femme chef de service. Deux autres femmes exceptionnelles nous ont quittés depuis : Mmes MONNERET-VAUTRIN et SOMMELET.

Les documents (textes, photos,) étaient nombreux mais dispersés : dans les *Annales Médicales de Nancy*, le musée de la Faculté, le musée de l'Internat, etc. Nous les avons regroupées, numérisées, stockées dans une base de données informatisée. Ces données peuvent être consultées sur le site Internet créé par l'auteur.

Dans cet ouvrage, nous nous sommes limités *aux seuls professeurs décédés* avec, en général, pour chacun, une photo et un texte.

Le texte est constitué, soit par un éloge funèbre quand il existe, soit par un extrait d'un article de synthèse. Les articles de synthèse qui proviennent souvent du numéro spécial du centenaire, 1874-1974, des *Annales Médicales de Nancy* sont habituellement beaucoup plus brefs que les éloges[2]. En l'absence d'éloge, nous sommes rabattus sur les fiches écrites par les professeurs eux-mêmes pour un annuaire initié par le professeur René Royer en 2004, ou parfois sur d'autres articles. Nous sommes permis également de rajouter parfois des notes ou compléments personnels.

---

[1] Sauf exception, seuls les noms propres des professeurs ayant exercé ou exerçant à Nancy ont été mis en majuscules dans cet ouvrage.

[2] Les éloges présentent une taille variable qui n'est pas toujours liée à la notoriété du professeur. Par ailleurs, les éloges récents sont généralement plus limités que ceux des temps anciens.

Cette nouvelle version s'étend maintenant jusqu'à 2025, mais compte-tenu des limites du nombre de pages autorisées par le système d'autoédition, l'ensemble a dû être scindé en plusieurs tomes : le premier (celui de cet ouvrage) va de 1872 à 2000, le second de 2000 à 2025, le troisième comprend divers compléments[3].

[3] Cet ouvrage de 153 pages comprend notamment les fiches pour quelques professeurs ayant exercé peu de temps à la Faculté de médecine de Nancy, des enseignants devenus Chefs de Service mais n'ayant pas passé le concours de l'Agrégation ainsi que des médecins éminents. Y figurent aussi : les professeurs rangés par spécialité, les doyens depuis l'origine, un article du Professeur Labrude sur Alain Larcan, des photos d'internat avec les noms, réalisée par le Professeur Denis Régent et une série de caricatures croquées par le Docteur François Jabot, et enfin le souvenir d'une fresque « carabine » au CHU.

DOCUMENTS PAR PROFESSEUR

dans l'ordre alphabétique

ABEL Emile

1885-1964

ELOGE par le Professeur F. HEULLY

Rendre hommage à mon Maître disparu est pour moi un douloureux devoir.
Mais ce sera également pour moi l'occasion d'apporter publiquement le tribut de ma reconnaissance à celui à qui je dois tant.
A ses élèves il n'a pas mesuré le don de son enseignement, le soutien dans les efforts, le réconfort dans les difficultés, le témoignage de sa satisfaction dans les réussites.
Que mes paroles puissent faire revivre devant ceux qui l'ont connu, et faire, connaître à ceux qui n'ont pas eu ce privilège, la vie, l'œuvre, et la personnalité du Professeur ABEL.
Emile ABEL naquit à Bourbonne-les-Bains, le 5 juin 1885.
Contrairement à ce que pouvait faire penser son accent, il n'était pas d'origine franc-comtoise. Sa famille, de souche terrienne était originaire de Dieuze, en Lorraine française ; son père, fuyant l'annexion, s'était fixé à Bourbonne.
Très jeune, il vint faire au lycée de Nancy, de brillantes études classiques qui furent récompensées par une Médaille d'or. L'influence de son cousin Sabotier, lui-même étudiant en Médecine, détermina sa vocation. Il fit sa première année de Médecine à la Faculté de Nancy ; reçu à l'Ecole du Service de Santé militaire, c'est à Lyon qu'il poursuivit et termina ses études de Médecine.
C'est au cours de son stage à l'Ecole d'Application du Val de Grâce, qu'il connut Paulin DE LAVERGNE. Cet esprit brillant, chatoyant, cette personnalité exceptionnelle le séduisit ; ce fut la naissance d'une amitié indéfectible que seule vint rompre la mort.
A sa sortie de l'Ecole, il fut affecté à Nancy, et connut alors celle qui devait devenir la compagne fidèle de ses jours, la fille du Professeur SIMON.
Survint la tourmente de 1914. Parti avec le 356ème Régiment d'Infanterie, qu'il ne devait pratiquement pas quitter, il fit montre d'emblée d'un courage et d'une compétence remarquable lui valant, dès le 19 août 1914, dans les combats de la Woëvre, une élogieuse citation, et la Croix de la Légion d'Honneur dès décembre 1914.
L'armistice le trouvait Médecin Commandant, Adjoint au Directeur du Service de Santé du Corps d'Armée. Un brillant avenir militaire s'ouvrait devant lui.
N'ayant pas trouvé cependant une oreille favorable à son désir de faire carrière dans les Hôpitaux militaires, il prit alors la décision cruciale de sa vie. En 1920, délaissant cette voie toute tracée, il démissionne et s'engage dans la voie difficile d'une carrière civile, hospitalière et universitaire.

Nommé au Concours en 1921 au poste de Chef de Clinique et de Laboratoire des Cliniques Infantiles, il entreprend, sous la direction de son Maître, le Professeur HAUSHALTER, dans un Laboratoire créé de toutes pièces, un travail de chercheur obstiné et de technicien averti, tout en participant à l'enseignement clinique.
Dès 1925, il aborde les épreuves du premier degré du Concours d'Agrégation. Selon une formule qui préfigure la réforme actuelle, le Concours comportait deux épreuves écrites anonymes. ABEL se classe deuxième de France, ayant obtenu pour une épreuve 20 sur 20 (ce qui lui valut les félicitations personnelles du Recteur de Nancy). Hélas, l'année suivante, l'administration, que ce classement a peut-être déçue, décide que cette épreuve ne comptera pas dans le classement définitif.
Chargé de cours de Pathologie interne en 1928, il est reçu en 1930, dans un rang brillant, au Concours d'Agrégation, et chargé de la Pathologie interne, enseignement qu'il conservera jusqu'en 1939.
Parallèlement se poursuivait sa carrière hospitalière : Médecin des Hôpitaux en 1926, il est affecté à un Service de Médecine complémentaire à l'Hôpital Marin tout d'abord, puis à l'Hôpital Central, dans les locaux de l'actuel Service de Cardiologie.
En 1936 lui est confié le Service des Maladies Tuberculeuses de l'Hôpital Villemin. C'était la tâche difficile d'une discipline spécialisée dont il lui faut apprendre les moyens d'exploration et les techniques thérapeutiques. Il les assimile sans peine et acquiert rapidement une autorité incontestée.
Cette compétence lui est reconnue à la mobilisation de 1939, et lui vaut d'être nommé Médecin Consultant de la IXème puis de la Xème Armée.
De retour à la vie civile, il est jugé digne d'être élevé au grade de Professeur sans Chaire en 1941. La Chaire de Thérapeutique lui est confiée en 1942, et l'année suivante, la Chaire de Clinique médicale couronne cette lente ascension. Il revenait alors à la Clinique médicale A, que son beau-père, le Professeur SIMON, avait dirigée avec tant de compétence. Il ne l'avait d'ailleurs à vrai dire jamais complètement quittée car il avait continué à collaborer de façon suivie à l'enseignement clinique du Professeur RICHON. Dès lors, le Professeur ABEL put faire montre de la plénitude de ses qualités de médecin et d'enseigneur.
La période de l'après-guerre a vu le renouvellement total de la Médecine par l'apparition de moyens d'investigation et de thérapeutique qui pouvaient paraître inconcevables dix ans auparavant. Par un travail personnel constant et acharné, ABEL a su se tenir au courant, guider ses collaborateurs et ses élèves, vers les techniques les plus modernes. Pendant douze années, il put former des générations d'étudiants, d'externes et d'internes auxquels il avait à cœur de dispenser un enseignement clair, méthodique et complet au courant des dernières acquisitions de la science.
Mais pour lui, la passion de l'enseignement ou de la recherche médicale ne fit jamais oublier ce qu'il estimait être son devoir primordial, se consacrer à ses malades. Il s'est toujours astreint à les connaître tous, les interroger, les examiner attentivement, patiemment, paternellement. Derrière le « beau cas clinique » il a toujours appris à ses collaborateurs à ne jamais oublier l'homme qui souffre.
Promu à la classe exceptionnelle, ABEL est atteint par la limite d'âge en 1955 et quitte alors la Clinique médicale A.
Mais le terme de cette carrière universitaire et hospitalière ne signifiait pas la rupture avec sa vocation médicale. L'autorité incontestée qui s'attachait à sa personne lui valut d'être choisi par ses pairs et porté à la Présidence du Conseil Régional de l'Ordre des Médecins. Pendant cinq années il

se consacra à sa tâche difficile où sa droiture, son intégrité et son expérience lui valurent l'estime de tous ses confrères.
Ressentant les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, il se démit alors de ses fonctions, n'acceptant plus que de garder la Présidence d'une œuvre d'entraide et d'assistance médicale.
Au long de cette carrière médicale, son œuvre scientifique s'échafauda patiemment. Sa thèse inaugurale soutenue à Lyon à sa sortie de l'Ecole du Service de Santé, ne pouvait avoir qu'un objectif limité, elle concernait l'ostéomyélite des os plats du crâne d'origine otitique. Cette étude fait preuve déjà des qualités de méthode et de clarté que ses travaux ultérieurs mirent pleinement en évidence.
En effet, son œuvre maîtresse s'est édifiée dans le Laboratoire des Cliniques Infantiles. Partant des études cytologiques des méningites aiguës, ABEL s'est particulièrement intéressé au problème alors très mal connu des réactions méningées, des états méningés, du méningisme. Il entreprit de classer des faits en apparence disparates, de les analyser, d'en faire une étude critique rigoureuse pour aboutir à une synthèse rationnelle. Ces patientes études cliniques, étayées par des recherches cytologiques et bactériologiques attentives aboutirent à une importante monographie dans laquelle il propose une classification rationnelle.
Ses conceptions des méningites bénignes, des méningites cryptogénétiques faisaient de lui un novateur. Elles reçoivent leur consécration dans les rapports du Congrès de Médecine de 1936 sur les méningites aiguës curables. Le problème des états méningés au cours des parasitoses intestinales retint longtemps son attention. Ses recherches cliniques, cytologiques et bactériologiques se poursuivirent en d'autres domaines, notamment avec la collaboration de son ami DE LAVERGNE.
Le développement de sa carrière hospitalière et universitaire le conduisit à de nombreuses études cliniques dans des directions très diverses.
En 1936, il fut notamment chargé, avec le Professeur PERRIN, d'un important rapport, au Congrès de Vittel, sur la thérapeutique médicale de la goutte, sujet qui lui tenait particulièrement à cœur. Cette étude critique particulièrement claire conserve encore tout son intérêt malgré les apports nouveaux de la pharmacopée.
Dès son accession à la Clinique Médicale A, il sut proposer à ses collaborateurs des sujets d'actualité et les pousser dans les voies nouvelles.
De son passage au Service de Phtisiologie, il avait gardé un goût très vif pour les études pneumologiques. Il suscita des travaux concernant les suppurations broncho-pulmonaires, le traitement des abcès pulmonaires par instillation endobronchique, l'étude des cavités résiduelles d'abcès.
De nombreuses études neurologiques, hématologiques, gastro-entérologiques furent entreprises dans son Service, et furent souvent le point de départ de la spécialisation de ses collaborateurs.
Il ne se contentait pas de susciter des travaux, mais en suivait de façon particulièrement attentive l'élaboration et la réalisation. Les publications, les thèses ne recevaient son approbation que lorsque tous les termes en avaient été soigneusement pesés, mesurés et bien souvent entièrement remaniés de sa main.
L'introduction de techniques nouvelles d'investigation ou de thérapeutiques récentes étaient soumises de sa part, à une critique sévère que certains pouvaient prendre pour la manifestation d'un esprit timoré ; en réalité, son sens aigu de la responsabilité et son souci de l'humain étaient le frein nécessaire aux audaces juvéniles de ses collaborateurs.

Arrivé à l'heure de la retraite, il pouvait considérer avec la satisfaction du devoir accompli, l'œuvre scientifique dont il avait été l'artisan et le promoteur.
Mais il ne voulut pas borner là son activité. Dégagé des tâches et des responsabilités quotidiennes, il tint à poursuivre son enrichissement intellectuel.
Son accession à l'Académie de Stanislas, dont il devint en 1962 Vice-président, le conduisit à approfondir ses connaissances dans des domaines originaux. Reprenant des études climatologiques qu'il avait abordées trente ans auparavant, il présenta à l'Académie plusieurs communications remarquées et particulièrement originales sur la météoropathologie, la telluropathologie, les rapports de la météoropathologie avec les explosions atomiques.
Par ailleurs, ses fonctions de Président du Conseil Régional de l'Ordre le conduisirent à des réflexions sur l'essence même de l'art médical. Elles trouvent leur aboutissement dans son discours de réception à l'Académie de Stanislas. Ce « retour aux sources de la Médecine » comme il l'intitule lui-même, lui permet de réaffirmer le principe hippocratique qui avait été le guide de sa vie médicale : la primauté de la Clinique : « Avant tout raisonnement et toute interprétation, interrogez, scrutez les symptômes locaux et généraux, dépistez les symptômes précurseurs... Il importe par une connaissance totale de l'individu, de porter un jugement général sur son destin ».
Il ne conteste pas le prodigieux essor de la médecine moderne, les hardiesses et l'efficacité sans cesse accrue des méthodes opératoires ou des thérapeutiques nouvelles. Mais il redoute que cette haute technicité n'entraîne une fragmentation excessive de la Médecine, faisant perdre de vue la personnalité du malade.
« N'y a-t-il pas lieu de craindre, dit-il, que le jeune Médecin ne se détourne de la Médecine traditionnelle, de tout ce qu'elle comporte d'esprit d'observation personnelle et directe, de sens critique et de principes moraux. » Comme son ami le Professeur BODART, il déplore cette « désacralisation » de la Médecine. Dans un véritable testament intellectuel, il réaffirme la suprématie de l'esprit clinique, la primauté des valeurs spirituelles sur les valeurs matérielles, la nécessité d'une culture générale qui est, selon Hippocrate, pour l'esprit de l'homme, ce que la promenade est pour le corps.
Cette œuvre est le reflet des qualités profondes de l'homme. Sa modestie et sa courtoisie coutumières frappaient dès l'abord. Alliées à une bonté foncière, ces qualités posaient en fait un écran protecteur au-devant de sa véritable personnalité. Un trait dominant de son caractère était en effet la ténacité et le courage. Dans sa carrière militaire ces qualités se manifestèrent, de façon éclatante, elles lui permirent ensuite de surmonter les difficultés de la carrière hospitalière et universitaire. Mais cette ténacité coexistait avec une grande sensibilité qu'il prenait soin de cacher ; il s'y mêlait un sens profond de la justice qui lui faisait ressentir d'autant plus vivement, tout ce qui pouvait paraître à ses yeux une injustice. Les épreuves, les difficultés, provoquaient en lui des mouvements d'humeur certains. Une rougeur subite de la nuque pouvait parfois les révéler à des yeux avertis. Parfois cependant une colère redoutable pouvait en résulter.
Ces traits contradictoires lui rendaient certes la vie difficile. De combien d'insomnies étaient payées les difficultés qu'il affrontait apparemment avec calme !
Son foyer et ses enfants étaient sa grande joie. Il avait eu une intense satisfaction à voir son fils François aborder la carrière médicale. Il avait applaudi à ses succès, sa brillante conduite pendant la guerre l'avait comblé de légitime fierté. Un sort cruel devait le ravir à son affection : il en ressentit une peine immense, jamais cicatrisée.
Il reporta son affection sur ses autres enfants et petits-enfants, déplorant souvent combien étaient mesurés les instants où il pouvait jouir de la vie de famille.

Sa culture et ses goûts le portaient vers la littérature, l'histoire la peinture. Il adorait voyager. Jeune, il aimait partir en montagne ou dans de longues randonnées dont il gardait des souvenirs d'une précision surprenante.
Tel était l'homme. Sa force d'âme, alliée à ses convictions profondes le préparait à affronter les dernières épreuves qui l'attendaient.
Il m'avait un jour, d'une voix calme et méthodique, exposé les symptômes et la nature de son mal, l'évolution qu'il savait inéluctable. La thérapeutique parut démentir, pendant plusieurs années, le pronostic lucide qu'il avait porté.
Il affronta avec calme la venue de l'épreuve dernière, soucieux cependant du surcroît de peine et de fatigue qu'allait encourir son entourage.
Ce fut un adoucissement pour lui de pouvoir être soigné par une religieuse qu'il avait particulièrement appréciée dans son Service, dernière évocation pour lui de la Clinique Médicale A. Et maintenant, il ne nous reste plus que le souvenir.
Puisse cette évocation être le témoignage de notre fidèle affection, et contribuer à adoucir la peine de Mme Abel et de tous les siens. Pour ses élèves, il demeure le guide. Ils devront s'efforcer de suivre son exemple : être et rester un homme.

ALGAN Bernard

1919-1985

BIOGRAPHIE (écrite par son fils médecin)

Né à Chaumont (Haute Marne). Fils d'André Algan, ophtalmologiste à Epinal (Vosges) et de Thérèse Vichard.
Sa famille compte cinq médecins dont deux ophtalmologistes.
Il a suivi toutes ses études secondaires à l'institution Saint-Joseph d'Epinal.
Lauréat de la Faculté, puis Interne des Hôpitaux de Nancy en 1946.
Acquiert le titre de Docteur en Médecine en 1949 avec une thèse consacrée au « Traitement du glaucome infantile ».
Chef de Clinique Ophtalmologiste auprès du Professeur THOMAS de 1949 à 1958. Professeur Agrégé d'Ophtalmologie à la Faculté de Médecine de Nancy en 1958.
En 1965, il crée la Clinique Saint-André à Vandœuvre, Clinique de 90 lits consacrée aux affections de la face.
Membre des Sociétés d'Ophtalmologie Française, Allemande, Suisse, Belge, Italienne et de nombreuses Sociétés régionales en France.
Membre également de l'Institut Barraquer et Membre Correspondant du Club Jules Gonin.
A publié de nombreuses publications et effectué de nombreux travaux, particulièrement sur :
- Le traitement des thromboses veineuses - L'oxygénothérapie hyperbare dans les rétinites pigmentaires, les dégénérescences maculaires - Les allergies en Ophtalmologie
A écrit deux ouvrages : - « Les Urgences en Ophtalmologie », rééditées à quatre reprises par les Laboratoires Faure - « L'Anesthésie en Ophtalmologie » (en collaboration avec deux anesthésistes).
Dans sa jeunesse, il s'est occupé activement de mouvements des jeunes (Cœurs vaillants).
Outre son travail auquel il consacrait la majeure partie de ses journées et de ses nuits, il était passionné par les chemins de fer et les oiseaux.

ANCEL Paul

1873-1961

ELOGE par le Professeur A. BEAU

Le Professeur ANCEL, qui vient de s'éteindre à l'âge de 87 ans, après une vie entièrement consacrée à l'enseignement et à la recherche, a grandement honoré la Faculté de Médecine de Nancy où il poursuivit toutes ses études et dont il fut un des Maîtres les plus éminents.

Il est difficile en quelques mots de résumer une carrière aussi longue et aussi féconde, seuls quelques aspects de sa personnalité scientifique doivent être évoqués ici pour rappeler combien fut grande et fructueuse son activité nancéienne.

C'est à Nancy où il était né en 1873 que se placent les premières années, sans doute les plus fructueuses, de sa vie de biologiste.

Externe, puis Interne des Hôpitaux, Paul ANCEL aurait pu se diriger vers l'exercice de la profession médicale s'il n'avait pas été tenté par l'attrait de la recherche anatomique. A cette époque, les circonstances étaient favorables à la Faculté de Médecine de Nancy. Un jeune Professeur, Adolphe NICOLAS y enseignait l'Anatomie avec une maîtrise incontestable. Des locaux tout neufs venaient à peine d'être inaugurés pour l'enseignement. Il avait fallu vingt-cinq ans de patience et de persévérance au Conseil de la Faculté pour obtenir enfin la construction d'un Institut Anatomique digne de ce nom. Les bâtiments de la rue Lionnois commençaient à fonctionner quand le Professeur NICOLAS choisit Paul ANCEL comme Chef de Travaux, tâche bien ingrate dont il s'occupa avec une scrupuleuse conscience et avec un très grand succès auprès des étudiants durant sept années.

Cette période restera marquée dans l'histoire des Sciences biologiques par la découverte du support anatomique et de l'activité physiologique des hormones sexuelles à laquelle les noms de Paul ANCEL et de Pol BOUIN sont indissolublement attachés. L'anatomiste et l'histologiste, celui-ci élève de NICOLAS, celui-là élève de PRENANT, menèrent en une collaboration intime et combien fructueuse une série de recherches d'une rigueur impeccable dans la conception comme dans la réalisation qui forcent encore l'admiration.

Il est nécessaire de se reporter aux connaissances que l'on avait au début de ce vingtième siècle, dans le domaine de l'Endocrinologie pour saisir l'importance des recherches d'ANCEL et de BOUIN et de juger leur retentissement. A cette époque, on ignorait tout ou presque tout en ce qui concernait la structure anatomique et le mode de fonctionnement des glandes à sécrétion interne, quant à leur rôle physiologique, il était à peine soupçonné.

Certes, la notion de glande à sécrétion interne avait été introduite en biologie par les célèbres expériences de Claude Bernard sur la fonction glycogénique du foie. Mais si cet organe est capable de déverser dans le torrent circulatoire des quantités importantes de glucose, il n'en est pas de même des glandes endocrines, dont les hormones sont excrétées à doses infimes dans le milieu intérieur.
Ce sont les travaux d'ANCEL et de BOUIN qui ont eu le mérite de prouver l'existence au niveau des glandes génitales mâles et femelles d'hormones actives dont on soupçonnait à peine l'existence.
Bien plus, grâce à une rigoureuse série d'expériences, ils arrivèrent à prouver que l'hormone mâle sécrétée par le testicule était le résultat de l'activité spécifique d'un tissu, inextricablement mêlé aux autres éléments si complexes de cet organe, la « glande interstitielle ».
Poursuivant leurs investigations chez la femelle, ANCEL et BOUIN parviennent à montrer que l'ovaire est la source d'hormones qui conditionnent les caractères sexuels. Ils montrent à la suite de leur Maître PRENANT le rôle endocrinien du corps jaune et son action dans la préparation et le maintien de la gestation.
On peut affirmer que cet ensemble de travaux fut parmi les plus grands et les plus fructueux de la Biologie moderne. Il a ouvert la voie à toute l'Endocrinologie sexuelle dont le développement sur le plan de la chimie et de la thérapeutique a été prodigieux. Appliquée ensuite aux autres glandes endocrines de l'économie, il a ouvert la voie à toute une nouvelle discipline médicale.
Mais, revenons à la carrière nancéienne de Paul ANCEL. En 1904 un Concours d'Agrégation s'ouvre en Anatomie : deux élèves du Professeur NICOLAS s'y présentent, Paul ANCEL et Amédée WEBER. A l'issue des épreuves, ANCEL est nommé à Lyon et WEBER à Nancy. La fructueuse collaboration de BOUIN et d'ANCEL va s'interrompre durant trois années.
Mais le dynamisme d'ANCEL ne connaît pas de répit. Agrégé et Chef de Travaux anatomiques à Lyon sous la direction du célèbre Maître qu'était Léon Testut, ANCEL profite de son séjour à ses côtés pour publier un « Précis de dissection » ou guide de l'étudiant aux travaux pratiques d'anatomie. Ce manuel qui eut beaucoup de succès (traduit en espagnol en 1907) est très pratique et très méthodique dans un plan général et dans ses moindres détails, il est complet et permet d'entreprendre la dissection de n'importe quelle partie du cadavre.
ANCEL estimait à juste titre que les travaux pratiques d'Anatomie étaient indispensables aux futurs chirurgiens. D'ailleurs c'est avec leur collaboration qu'il entreprit des recherches importantes d'Anatomie chirurgicale sur le péritoine, à Nancy avec Louis SENCERT, à Lyon avec Cavaillon.
En 1907, les deux Maîtres nancéiens des disciplines morphologiques, NICOLAS en Anatomie et PRENANT en Histologie, étaient appelés par la Faculté de Médecine de Paris. Leurs Chaires devenaient dès lors vacantes. Si la succession à la Chaire d'Histologie ne souleva pas de trop graves difficultés et revint à Pol BOUIN, il n'en fut pas de même en Anatomie où ANCEL et WEBER se retrouvèrent à nouveau concurrents : le Conseil de la Faculté pencha avec une faible majorité en faveur d'ANCEL qui fut nommé le 1er janvier 1908 titulaire de la Chaire d'Anatomie normale de Nancy.
Il devait en assurer les fonctions jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale.
Strasbourg avait besoin de Maîtres éminents, la Faculté de Médecine de Nancy, son héritière au lendemain du désastre de 1870 avait une dette de reconnaissance envers la capitale alsacienne. C'est ainsi que plusieurs professeurs nancéiens furent appelés à restaurer l'enseignement français à Strasbourg. L'Ecole morphologique de Nancy créée par MOREL venu de Strasbourg en 1872 se

devait de renouer la tradition. Pol BOUIN d'abord, ANCEL ensuite, furent désignés pour y enseigner l'Histologie et l'Embryologie. Ce fut une nouvelle étape dans la carrière scientifique d'ANCEL, étape à laquelle nous ne nous attarderons pas et pourtant combien elle devait être remarquable. Appelé à enseigner une nouvelle discipline, ANCEL s'y adapte immédiatement en modifiant radicalement l'orientation de ses recherches.

En quelques années, avec la collaboration de son élève Vintemberger, il introduit en France la pratique de l'Embryologie expérimentale qui, jusqu'alors, était presque exclusivement effectuée en Allemagne. Il s'attaque d'emblée à l'un des problèmes majeurs de l'Embryologie : celui de la détermination du plan de symétrie bilatérale des embryons de vertébrés, problème sur lequel il parvient à donner des éclaircissements remarquables et qu'il résout en grande partie en provoquant à son gré par l'expérimentation une orientation choisie pour ce plan.

Mais une fois encore la carrière de Paul ANCEL devait se trouver modifiée, en 1939, il est obligé de quitter Strasbourg avec sa Faculté de Médecine repliée à Clermont-Ferrand et l'heure de la retraite sonne pour lui au moment même de cet exil.

Mais la retraite n'est pas pour lui le moment du repos. Pendant vingt années encore, il va œuvrer à Paris au Collège de France et dans un petit laboratoire qu'il avait aménagé chez lui.

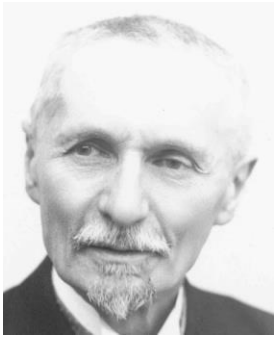
Il s'engage alors sur une voie toute nouvelle, celle de la chimiotératogénèse. Jusqu'alors personne ne s'était encore appliqué à essayer d'expliquer la genèse des monstruosités et des anomalies, et l'on n'était plus guère renseigné que les anciens qui les considéraient comme des erreurs de la nature.

Eprouvant les unes après les autres des quantités de substances chimiques appliquées sur le germe en voie de développement aux différentes étapes de sa croissance, ANCEL est parvenu à isoler un certain nombre de substances tératogènes électives et à provoquer par un choix du produit et du moment d'action telle ou telle malformation du développement.

L'ensemble de ces recherches et de ces résultats a fait l'objet d'un volume hautement original qui pose les bases d'une nouvelle science : la chimiotératogénèse. ANCEL est ainsi l'un des tout premiers, si ce n'est pas le premier à avoir montré l'intérêt de la recherche des causes des troubles du développement. Il ne s'agit pas là d'une simple spéculation mais bien au contraire, il ouvre des perspectives immenses sur les applications prophylactiques et thérapeutiques possibles à la prévention et à la guérison des embryopathies et des foetopathies, domaine qui suscite à l'heure présente tant d'attention et tant de recherches.

La Faculté de Médecine de Nancy peut être fière d'avoir compté parmi ses élèves, puis parmi ses Maîtres un biologiste aussi éminent. Ceux qui ont été ses élèves gardent un souvenir ineffaçable de son enseignement qui eut l'immense qualité d'être lumineux et direct.

Quel exemple nous laisse ce savant dont la longue existence a été consacrée uniquement à la science jusqu'à l'épuisement de ses forces ! En octobre 1960, il y a juste quelques mois la revue *Science* publiait un article signé ANCEL. Seuls ses élèves et ses admirateurs pouvaient savoir que le signataire de ces lignes venait d'atteindre sa quatre-vingt-huitième année, et que ce mémoire venait après tant d'autres apporter une nouvelle pièce à ce magnifique monument scientifique qu'il avait bâti durant une vie toute entière vouée à la recherche.



ANDRÉ Paul

1869-1950

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy (1874-1974) » par le Professeur A. BEAU
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Fils de Médecin, Paul ANDRE est né à Nancy en 1869. Élève de la Faculté de Médecine, nous le trouvons successivement Préparateur de Thérapeutique (1891), Externe des Hôpitaux (1892), Interne (1893), Chef de Clinique chirurgicale (1895). Il soutient sa thèse de Doctorat en 1896 sur les déviations angulaires consécutives à la résection et à l'arthrotomie du genou chez l'enfant.
En 1898, il est reçu au Concours d'Agrégation de Chirurgie et chargé des conférences de bandages et appareils. Mais, son activité clinique s'oriente immédiatement vers une spécialité alors toute nouvelle : l'Urologie. En 1899, une Consultation spéciale pour les malades des voies urinaires est ouverte sous la direction du Professeur ANDRE à l'Hôpital civil. Elle connaît immédiatement une grande affluence de malades. En 1901, la commission des hospices fait aménager une salle spéciale pour la Consultation de ces malades. Le Professeur ANDRE est en même temps chargé par la Faculté d'un cours complémentaire des maladies des voies urinaires qui deviendra une charge d'état en 1913.
Pendant plusieurs années, l'activité de l'Urologie se limitait à cette Consultation, les malades justiciables d'une intervention chirurgicale étant adressés dans des Services de Chirurgie générale. En 1906-1907, le deuxième étage, sous les combles du pavillon Collinet de la Salle était aménagé en Service d'hospitalisation avec une salle d'opérations, le tout commun à la Clinique d'Oto-rhino-laryngologie et à celle d'Urologie. Cette installation particulièrement précaire fut l'objet de nombreux vœux de la Faculté pour qu'il y soit porté remède. Mais la guerre de 1914 survint sans que rien n'ait été fait. A ce moment, la Clinique d'Urologie dut émigrer temporairement à l'Hôpital Maringer puis, de là, à l'Hôpital Marin, où elle devait demeurer de nombreuses années avant de pouvoir enfin (1931) occuper un Service nouvellement construit dans le pavillon Krug.
Et cependant, le Service ne faisait que prospérer grâce à l'activité du Professeur ANDRE pour lequel une Chaire magistrale devait être créée au lendemain de la guerre, Chaire qu'il dirigea jusqu'au moment de sa retraite en 1937.
L'œuvre scientifique du Professeur ANDRE fut considérable. Tout d'abord orienté vers la Chirurgie générale, il collabore aux « Nouveaux éléments de pathologie chirurgicale générale », avec GROSS, ROHMER et VAUTRIN. Il rédige toute la partie concernant les affections

chirurgicales de la peau et du tissu cellulaire sous cutané, des vaisseaux et ganglions lymphatiques et des nerfs.
Mais, c'est surtout dans le domaine de l'Urologie que sa contribution a été la plus importante par de très nombreux articles parmi lesquels on relève des études sur la prostatectomie, les calculs de l'uretère, la tuberculose rénale, les tumeurs de la vessie. Le Professeur ANDRE, s'il fut le créateur de l'Urologie à Nancy, fut aussi l'un des pionniers en France de cette nouvelle discipline.

ANDRÉ Pierre

1904-1971

ELOGE par le Professeur P. CHALNOT

Le Professeur Agrégé Pierre ANDRE est né le 10 janvier 1904 à Nancy. Il était le fils du Professeur Paul ANDRE, fondateur de l'Ecole d'Urologie de Nancy qui fut pendant la guerre de 1914-1918 le Médecin personnel du Maréchal Foch. Après l'avoir suivi pendant toute la guerre, il l'accompagna au cours du voyage que fit ensuite l'illustre chef aux Etats-Unis en véritable triomphateur.

C'est en témoignage de reconnaissance que le Maréchal Foch intervint auprès du gouvernement pour faire créer à Nancy une des premières Chaires françaises d'Urologie en faveur du Professeur Paul ANDRE.

Après de bonnes études secondaires, Pierre ANDRE embrassa la carrière paternelle. Il s'inscrivit à la Faculté de Médecine et il conquit rapidement les titres d'Externe et d'Interne des Hôpitaux. Il fut, en effet, reçu premier de la promotion d'Internat de 1927. Il s'orienta alors vers la Chirurgie et fit la première partie de son Internat chez le Professeur HAMANT où il acquit une solide éducation chirurgicale générale. Puis il se tourna de façon plus précise vers l'Urologie et devint Chef de Clinique de 1933 à 1937 à la Clinique Urologique.

Il passa sa thèse le 30 janvier 1937 et se consacra plus spécialement à l'Urologie. Son père ayant pris sa retraite, Pierre ANDRE continua sa collaboration au Service d'Urologie dont le chef devint le Professeur André GUILLEMIN.

La guerre n'enleva pas Pierre ANDRE à son foyer en septembre 1939. Ayant eu au cours de ses études une pleurésie grave, il continua avant d'être mobilisé son activité hospitalo-universitaire jusqu'en juin 1940. L'exode l'amena à Montpellier chez un ami de son père, le Professeur Jeanbrau auprès duquel il passa un certain temps. Là il put se perfectionner encore dans la discipline urologique qu'il avait définitivement adoptée.

Les sombres années de guerre n'étaient guère propices à la préparation des Concours. Cependant Pierre ANDRE pu se présenter à la première session d'Agrégation d'après-guerre en 1946 à laquelle il fut reçu et fut chargé de l'enseignement de la Chirurgie générale et plus spécialement de la propédeutique et de la séméiologie.

Ayant terminé son temps d'Agrégation, il continua le même cours jusqu'au 30 septembre 1965.

Le Professeur Pierre ANDRE a rempli ses fonctions tant hospitalières qu'universitaires avec la régularité, la conscience et le dévouement le plus complet.

Il était, comme son père, d'une clarté parfaite dans ses expositions. Il voyait les choses simplement et sans ambiguïté. Sa doctrine était nette et son mode d'expression précis et sans détour. Il aimait exprimer les vérités essentielles à l'enseignement sous des formes dépouillées, stylisées et frappantes. Il estimait cette formule plus susceptible d'être retenue par des étudiants qui, pour beaucoup, avaient tendance à négliger des études pourtant essentielles, tant en Chirurgie qu'en Urologie.

Pierre ANDRE s'est intéressé à un certain nombre de questions de Chirurgie générale et de spécialité. Nous ne rappellerons que ses publications de Chirurgie urologique.

Avec son père et le Dr Grandineau, il a pris part au rapport du 32ème Congrès d'Urologie de 1932 sur les tumeurs de la vessie. C'est lui qui a recueilli les documents de cet important travail dont les conclusions n'ont guère subi de modifications à l'époque actuelle.

Sa thèse se rapporte à l'étude des résultats immédiats et lointains des ruptures de l'urètre. Il avait pu faire état de 150 cas de cette variété de traumatisme relativement rare même dans un Service à gros débit, grâce aux archives de la Clinique urologique. C'était, à l'époque, un des rares Services où les observations bien étudiées et en ordre permettaient une statistique de valeur.

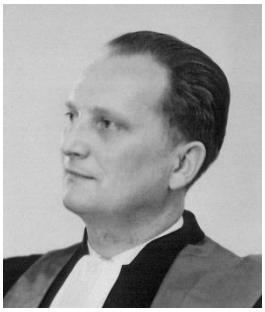
Citons encore ses travaux sur les papillomes du bassinet, sur les indications de la néphrectomie dans la tuberculose, sur les pyélites gravidiques, les kystes solidaires du rein, les épididymites à colibacilles chez le jeune enfant. Son travail le plus important reste le rapport rédigé en collaboration avec le Professeur ANDRE en 1944 sur les résultats éloignés des néphrectomies pour cancer du rein. Là encore une statistique de 150 cas observés pendant de longues années permit d'établir des conclusions encore valables aujourd'hui.

Mais plutôt que de se complaire dans des considérations théoriques de valeur discutable, Pierre ANDRE préférait le contact direct du malade. Il aimait parler longuement avec lui, l'interrogeant sur ses occupations, sur sa famille. Il lui demandait des détails précis sur sa vie quotidienne surtout s'il était de la campagne. Lorrain lui-même, il connaissait parfaitement la psychologie de ses compatriotes et savait leur parler le langage qui leur plaisait. Son bon cœur établissait rapidement un échange de propos souvent pittoresques qui mettaient le malade en confiance et facilitaient l'acceptation d'une intervention délicate ou d'un traitement quelquefois pénible.

Son commerce était des plus agréables. Il mêlait souvent aux histoires qu'il aimait à raconter, des propos personnels un peu sceptiques, quelquefois désabusés et souvent un peu moqueurs sur les ambitieux ou les suffisants. Il aimait la vie au grand air, la promenade et la chasse où il passait avec ses amis de bons moments de détente. C'est dans cette passion favorite qu'on le reconnaissait vraiment. On le voyait vivre intensément. Il personnifiait alors selon Maurice Genevoix « l'instinct de la chasse, le besoin de chasser selon le temps et la saison, d'obéir aux conseils éternels qui vous viennent de la terre et des nuages, aux ordres clairs qui se lèvent en vous-même, qui montent en vous avec la même lenteur paisible que la lune blanche sur les champs ».

Il avait épousé en 1937, la fille aînée de son Maître le Professeur HAMANT. N'ayant pas d'enfant, il mit son cœur d'or au service des siens et, en particulier, de sa sœur frappée en pleine jeunesse d'une terrible infirmité.

Ses amis bénéficiaient aussi d'une constante et affectueuse sollicitude. Il ne songeait qu'à leur faire plaisir et avait pour tous des attentions touchantes les comblant de prévenances et de cadeaux. Sa fin rapide, comme il la désirait sûrement n'aimant pas à importuner les autres, a fait une immense peine à ceux qui le connaissaient et l'appréciaient. Tous ses collègues, ses confrères, ses élèves conservent le souvenir d'un homme droit, juste et bon, ses amis celui d'un cœur fidèle, toujours prêt à rendre service, ses malades celui d'un bon chirurgien, d'un confident et souvent d'un ami.



ARNOULD Georges

1918-1979

ELOGE par le Professeur M. WEBER

Georges ARNOULD, Professeur de Clinique de Neurologie et Psychiatrie, est décédé brutalement, le 29 janvier 1979. On ne peut manquer de remarquer la cruauté du destin, si on veut bien se rappeler qu'il y a seulement quatre mois, devant cette même assemblée, il avait prononcé, avec une émotion et un talent qui avaient touché tous les auditeurs, l'éloge funèbre de son Maître, le Professeur Pierre KISSEL, décédé le 26 août 1978. Qui aurait pu penser que, si peu de temps après, alors que rien ne le laissait craindre, il reviendrait à son collaborateur le plus proche le douloureux devoir de rendre hommage à la mémoire de son Maître.

Cruauté du destin aussi, car la mort l'a surpris alors que son nouveau Service de Neurologie à l'aménagement duquel il avait consacré beaucoup de temps, était en voie d'être inauguré officiellement.

Georges ARNOULD est né le 9 juillet 1918, à Gérardmer, dans ce département des Vosges qu'il aimait tant. Issu d'un milieu modeste, Georges ARNOULD avait affronté dès sa jeunesse les difficultés de la vie puisqu'il fut, en particulier, déporté en 1944. Toute sa carrière médicale s'est déroulée à la Faculté de Médecine de Nancy où il franchit rapidement les différents échelons hospitaliers et universitaires, grâce à ses qualités intellectuelles et de travail. Il est Externe des Hôpitaux en 1946, Interne en 47, Assistant en 52, Médecin des Hôpitaux en 55.

Il avait souvent dit et écrit qu'il devait entièrement à son Maître le Professeur KISSEL, son orientation neuropsychiatrique. Cet attachement partagé par ses condisciples et amis, Pierre HARTEMANN et Jean-Bernard DUREUX, restera sans faille tout au long des années.

Dès sa deuxième année d'Internat, il est attiré par la rigueur de l'examen neurologique, la sûreté de la conclusion et il décide d'en faire sa spécialité. Il aimait aussi à rappeler qu'auprès du Professeur KISSEL, le Professeur René ROUSSEAUX l'avait séduit par sa grande expérience et sa forte autorité, « donnant du diagnostic neurologique l'illusion d'un jeu ». Cette collaboration entre la Neurologie et la Neurochirurgie se poursuivra ultérieurement entre Georges ARNOULD et Jean LEPOIRE.

Parmi ses années d'Internat, on ne peut passer sous silence son stage dans le Service des Maladies Infectieuses du Professeur DE LAVERGNE, qui l'avait profondément marqué et pour lequel il gardait une vénération indélébile. Sur le plan universitaire. Lauréat de la Faculté en première année, il est Préparateur de Médecine Légale en 1949, Chef de Clinique Neurologique en 1951, année où il soutient sa thèse de Docteur en Médecine, Agrégé de Neurologie et Psychiatrie en

1955. A partir de cette date, il a l'entière responsabilité de l'enseignement de la Clinique Neurologique, est associé à la direction du Service de tandis que ses fonctions de Chef de Service à l'Infirmerie Saint-Julien lui permettent de nombreuses observations sur la Pathologie vasculaire cérébrale. En 1957, le Professeur PARISOT lui confie, dans le cadre de l'Office d'Hygiène Sociale, la Direction du Dispensaire de Santé Mentale, destiné au dépistage et au traitement de l'alcoolisme et à la psychiatrie d'adultes. Le 1er février 1962, il est nommé Professeur titulaire de Chaire de Clinique de Neurologie et Psychiatrie et prend la direction officielle du Service de Neurologie qui sera transféré en 1965 à l'Hôpital Saint-Julien. En 1968, il est intégré comme Professeur titulaire de Neurologie et Psychiatrie, Médecin des Hôpitaux, Chef de Service.

Durant toute sa carrière de patron, il sut accepter et favoriser l'orientation de ses premiers collaborateurs et de ses élèves : Pierre TRIDON, Jean SCHMITT, Michel LAXENAIRE, Luc PICARD, Marc Thiriet, Michel WEBER, Michel Masingue, François Briquel, Gérard BARROCHE, Jean-Eric Werner vers les voies diversifiées de la Psychiatrie, de la Neuroradiologie, de l'Exploration fonctionnelle, de la Neuropsychologie, autant de disciplines qui lui doivent beaucoup de ce fait, tout en gardant la formation clinique et l'unité indispensable au fonctionnement du Service. Membre Ancien titulaire de la Société Française de Neurologie, il fut Président de la Société d'Oto-Neuro-Ophtalmologie de Strasbourg-Nancy et de la Société de Médecine de Nancy.

Son œuvre scientifique est considérable et il serait à la fois excessif et déplacé de vouloir citer tous les rapports, mémoires, thèses et publications qu'il a réalisés, inspirés ou dirigés. Ils touchent à tous les domaines de la Neuropsychiatrie depuis son ouvrage sur les manifestations neurologiques des maladies à virus lymphotropes, ses publications sur la pathologie vasculaire cérébrale, la sclérose en plaques, les syndromes malformatifs, les états démentiels, les céphalées, l'épilepsie, ... aucun aspect de la pathologie neurologique n'a été laissé dans l'ombre par ce clinicien hors pair. Il avait, de longue date, un attrait particulier pour les atteintes des fonctions supérieures et il essayait de développer un Département de Neuropsychologie avec la collaboration de Gérard BARROCHE qu'il avait envoyé se former chez son ami François Lhermitte à la Salpêtrière.

Enseignant très apprécié tant des étudiants du deuxième cycle que des stagiaires des CES de Neurologie, de Psychiatrie, des étudiants en Orthophonie ou de la Faculté des Sciences, il savait rendre simples et compréhensibles, les problèmes les plus difficiles de la Neurologie. Ceux qui ont eu le privilège d'y assister se rappellent comme moi, avec beaucoup d'émotion, de son éblouissante démonstration sur l'organisation de la mémoire, lors de la dernière thèse qu'il a jugée, cinq jours avant sa disparition.

Mais peut-être plus encore que ses qualités d'enseignant, nous garderons un souvenir impérissable de sa valeur de clinicien. Formé de façon directe et objective à la Neurologie, il était resté un clinicien remarquable, sachant discuter un diagnostic en l'argumentant par une analyse séduisante, se rapportant à sa propre et grande expérience et s'aidant de références qu'il nous amenait le soir ou le lendemain. Combien de fois a-t-il tempéré notre désir de réaliser des examens complémentaires en nous montrant leur inutilité théorique ou pratique à propos de tel ou tel cas. Il était cependant très ouvert aux nombreuses techniques apparues tout au long de ces dernières années, cherchant à les comprendre, les assimiler, mais aussi les critiquer à bon escient.

La personnalité du Professeur Georges ARNOULD, pour ceux qui le connaissaient, mal ou peu, était assez difficile à cerner. Il apparaissait comme un homme affable, d'une extrême courtoisie, d'une foi simple et solide, mais toujours discret et réservé. Mais cette discrétion, que certains lui

reprochaient n'était qu'apparente. Certes, il n'aimait pas les honneurs, il détestait les intrigues, mais par contre, et les différents collègues et amis que nous avons reçus lors de nos réunions de Neurologie, ses collègues et amis, ses camarades d'Internat pourraient en témoigner, il était très à l'aise dans une atmosphère amicale et chaleureuse. Il avait noué des liens d'amitié très étroits avec plusieurs Maîtres de la Neurologie française, dont François Lhermitte à Paris, Bernard Schott à Lyon, Francis Rohmer à Strasbourg.

Tous ses amis, ses collaborateurs, ses élèves ont apprécié ses qualités de cœur, son honnêteté, sa disponibilité, son dévouement, sa conscience professionnelle.

Il savait recevoir avec une grande simplicité et beaucoup de chaleur ; beaucoup d'entre nous l'ont particulièrement noté dans sa ferme vosgienne de Tendon où libéré des soucis de la direction d'un Service aussi actif que celui de Neurologie il était plus détendu, plein d'humour et de chaleur humaine, auprès de Mme ARNOULD, sa compagne pendant trente ans. Ces moments de détente lui permettaient aussi de se livrer au plaisir de la lecture et d'enrichir sa culture historique. Il aménageait progressivement cette maison de campagne où il comptait passer une retraite paisible dans sa région de prédilection.

Le Professeur Georges ARNOULD restera pour nous le modèle du bon patron. Que Mme Arnould, dont le courage et la dignité dans cette épreuve sont admirables, que ses fils Pierre et Jean, pour lesquels il a tant fait, soient assurés de notre douloureuse affliction.

BACH Marie-Joseph

1809-1886

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy » par le Professeur A. BEAU
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Marie-Joseph BACH est né à Soultz (Haut-Rhin) en 1809.
Elève à la Faculté de Strasbourg, il soutient sa thèse de Doctorat le 28 août 1832, consacrée aux ruptures des symphyses du bassin dans l'accouchement. Il est attaché à cette Faculté comme Prosecteur d'Anatomie puis comme Chef de Clinique et enfin comme Chef des Travaux anatomiques (1837).
En 1834, il avait brillamment concouru pour l'Agrégation de Chirurgie en présentant un mémoire sur les méthodes de traitement dans les fractures des os longs. Agrégé libre en 1854, il est rappelé à l'exercice en 1856 puis nommé Professeur de Pathologie Externe dans une Chaire créée à la Faculté de Strasbourg.
Excellent enseignant, BACH fut à la fois un chirurgien remarquable et un anatomiste éprouvé. Employant de fines techniques d'injection, il décrit la structure des canaux galactophores et le système veineux rachidien. Par trois fois, ses mémoires seront couronnés par l'Académie de Médecine.
L'annexion de Strasbourg fut pour BACH une douloureuse épreuve à laquelle il ne put se résigner. En 1880, il demande sa retraite par anticipation pour regagner son Alsace natale où il termine sa vie le 3 novembre 1886 à Bergheim.

BARABAN Léon

1850-1905

ELOGE par le Professeur F. GROSS

Né le 15 septembre 1850, à Oëlleville, dans le canton de Mirecourt, Léon BARABAN a fait ses études au collège de la Malgrange, où il a laissé les meilleurs souvenirs et conservé l'amitié de ses Maîtres. Après avoir conquis le diplôme de bachelier ès lettres, le 3 août 1868, et l'année suivante, à la même date, celui de bachelier ès sciences complet, Léon BARABAN choisit la carrière médicale et prit sa première inscription de Médecine, en novembre 1869, à l'ancienne Ecole Préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Nancy. Il s'apprêtait à suivre l'enseignement des SIMONIN, Victor PARISOT, BLONDLOT, DEMANGE, POINCARE, LALLEMENT, lorsque éclata la fatale guerre de 1870.

Nos régions de l'Est, hélas, sont envahies ; la classe à laquelle appartenait Léon BARABAN, est appelée sous les drapeaux ; mais le village où il est né et le chef-lieu de canton, Mirecourt sont occupés par l'armée allemande. Il va se présenter à la conscription à Vittel. Léon BARABAN est envoyé à Brest et versé dans le corps des fusiliers marins. Loin de son pays natal, loin des siens, il fait le plus dur apprentissage, et remplit avec dévouement son devoir pendant la longue et douloureuse durée de la guerre.

De retour en Lorraine, après sa libération, il revient à Nancy, reprend le cours de ses études de Médecine ; il est reçu Docteur en avril 1875. Simple élève, BARABAN avait déjà pris le goût des travaux et des recherches de laboratoire, et la thèse qu'il a présentée à la Faculté est une étude expérimentale sur les effets toxiques du tartre stibié, qu'il avait entreprise dans les Laboratoires de nos collègues FELTZ et RITTER. Son assiduité, son goût et ses aptitudes spéciales pour les travaux d'anatomie pathologique, aptitudes admirablement servies par une grande habileté dans le maniement du scalpel et du microscope, désignèrent bientôt le jeune Docteur pour les fonctions de Chef des Travaux.

Nommé à cet emploi, en janvier 1878, il se distingua aussitôt par la précision, la minutie, la conscience qu'il sut apporter à ses travaux. Nous admirons tous, aujourd'hui encore, les nombreuses et belles préparations d'Anatomie et d'Histologie pathologiques dont il a su enrichir, dès son entrée en fonctions, non seulement les collections du Laboratoire d'Anatomie pathologique, mais encore le Musée de la Faculté, auquel il fut bientôt attaché en qualité de Conservateur. BARABAN devait viser plus haut ; encouragé par ses Maîtres, il se prépara à l'Agrégation. Ses connaissances étendues en Anatomie pathologique formaient chez lui une base solide pour la spécialisation aussi bien en Médecine qu'en Chirurgie. Son goût pour les études

anatomiques détermina son choix. Il se présenta au Concours pour l'Agrégation de Chirurgie et fut reçu Agrégé en juillet 1883.
Presque aussitôt après, la Chaire d'Histologie devint vacante par suite de la mort de notre regretté collègue MOREL. Nul n'était mieux préparé à l'enseignement de l'Histologie que Léon BARABAN. Sa grande compétence, son expérience acquise au Laboratoire auquel il avait été attaché antérieurement, la minutie qu'il savait apporter aux recherches si délicates de la science du microscope, le signalèrent à l'attention de la Faculté, qui le présenta en première ligne au choix du Ministre de l'Instruction publique, pour occuper la Chaire. Par décret du 28 avril 1891, il fut nommé Professeur d'Histologie à la Faculté de Médecine.
Notre collègue ne resta guère longtemps chargé de cet enseignement. En juillet 1893, il est nommé titulaire de la Chaire d'Anatomie pathologique, devenue vacante par la mort de son ancien Maître, le Professeur FELTZ.
BARABAN rentra ainsi dans le Laboratoire auquel, pendant de longues années, il avait été attaché en qualité de Chef des Travaux, et put s'adonner définitivement à ses études favorites d'Anatomie pathologique. La caractéristique de l'enseignement de notre collègue a été la méthode et la conscience. Il ne s'aventurait guère dans les hypothèses, si souvent hasardeuses. C'est le scalpel à la main, l'œil sur le microscope, qu'il observait, étudiait et constatait tout fait nouveau avant de l'enseigner.
Nous ne possédons que peu de travaux de notre collègue ; mais tous reflètent les qualités du chercheur modeste et habile, n'avançant une interprétation, une donnée nouvelle, que lorsqu'il pouvait la baser sur des démonstrations maintes fois répétées et vérifiées. Telles ses études sur l'épithélium des séreuses et ses altérations, ses recherches sur l'épithélium des voies aériennes, sur diverses productions morbides, sur des questions spéciales de parasitisme. Si ses publications personnelles sont peu nombreuses, quelle longue série ne pourrais-je citer de travaux de collègues, de thèses d'élèves, dans lesquels se trouvent relatées des descriptions soit d'Histologie, soit d'Anatomie pathologique, dues aux patientes études faites par le Professeur BARABAN ou sous sa direction.
Et puis, après les recherches de Laboratoire, quels soins notre collègue n'a-t-il pas donnés aux travaux pratiques des élèves ! Nous lui devons une organisation nouvelle. Au Laboratoire d'Anatomie pathologique, chaque élève est directement initié, par un apprentissage pratique, à tous les procédés d'investigation du corps humain, pour y découvrir les altérations morbides, et nos jeunes Docteurs, grâce à cette initiation associée à d'autres enseignements spéciaux puisés à la Faculté, n'auront plus de surprise plus tard, lorsqu'ils auront à scruter, le scalpel en main, les laborieux problèmes que leur pose, entre autres, la Médecine légale.
Reconnaissant les services rendus par notre collègue à l'enseignement et à l'instruction des élèves, le Ministre de l'Instruction publique lui décerna successivement les Palmes Académiques et la Rosette d'Officier de l'Instruction publique (1885 et 1893).
BARABAN ne s'adonnait pas à la pratique médicale ; mais il n'oubliait pas qu'il était médecin, quand les pauvres de son quartier de Saint-Pierre recouraient à ses conseils. Foncièrement charitable, il prodiguait à tous sa personne, son expérience, et souvent sa bourse ; il acquit ainsi une grande popularité qui lui ouvrit les portes du Conseil municipal. Des voix plus autorisées diront combien il s'est dépensé dans ses fonctions de Conseiller, de Membre du bureau de bienfaisance ; quels ont été les services rendus, comme Adjoint, à l'administration de la cité.
Sa grande activité, son labeur incessant, son dévouement à ses fonctions multiples, devaient bientôt ruiner sa santé. Une première atteinte, il y a trois ans, avait déjà donné de sérieuses

inquiétudes à ses collègues, à ses amis. A peine remis, et malgré les conseils qui lui furent donnés à l'époque, il se fit illusion sur l'état de ses forces, reprit toutes ses occupations. Lorsque, sur la fin de l'été dernier, nous apprîmes que BARABAN était de nouveau alité, nos appréhensions devinrent aussitôt grandes. Nous avons suivi l'évolution inexorable du mal qui devait nous l'enlever. Et quand nous songeons que notre collègue, qui avait passé sa vie à scruter les lésions multiples cachées dans l'organisme et à les méditer, devait suivre avec un jugement sûr le drame pathologique dont son propre organisme était le théâtre, une sympathie douloureuse nous étreint. C'est dans la fermeté de ses convictions qu'il a trouvé, sans doute, la force d'âme et la résignation pour attendre avec sérénité l'heure fatale du dénouement.

BARABAN disparaît dans la force de l'âge, terrassé par la terrible maladie dont le germe peut-être, que savons-nous, fut puisé dans ses recherches de Laboratoire, victime du devoir professionnel et surmené par une activité incessante de dévouement. Nous conserverons à la Faculté de Médecine le souvenir impérissable du collègue excellent, du Maître aimé de ses élèves. Puissent les regrets que sa perte nous inspire apporter quelque consolation aux siens ! Au nom de la Faculté de Médecine, cher collègue, adieu !

BARTHELEMY Marc

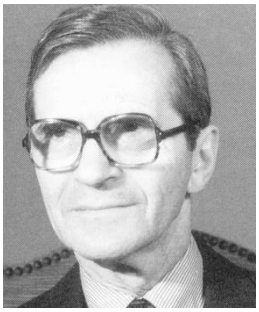
1881-1967

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy (1874-1974) » par le Professeur A. BEAU
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Le Professeur BARTHELEMY devait diriger la Clinique chirurgicale A jusque 1949.
Né à Nancy, en 1881, Marc BARTHELEMY avait été successivement Aide de Clinique (1905) puis Chef de Clinique du Professeur GROSS (1906-1908). Il avait soutenu sa thèse de Doctorat en 1906 sur les « Indications thérapeutiques dans les névralgies faciales rebelles ».
Reçu au Concours d'Agrégation de Chirurgie en 1920, chargé pendant de nombreuses années de l'enseignement de la Chirurgie opératoire, il fut titularisé en 1937 dans la Chaire théorique de Pathologie chirurgicale.
Le Professeur BARTHELEMY a publié nombre d'observations cliniques intéressantes et des ouvrages didactiques de séméiologie chirurgicale.

Compléments (B. LEGRAS)

Le Professeur BARTHELEMY, né le 10 juin 1881 à Nancy, est décédé en son domicile à Nancy le 12 décembre 1967. Il était Officier de la Légion d'Honneur et décoré de la Croix de Guerre 1914-1918.



BEAU Antoine

1909-1996

ELOGE par le Professeur J. PREVOT

Le Doyen BEAU a été atteint par la limite d'âge le 1er octobre 1979 et certains d'entre vous ne l'ont pas connu dans sa vie active de sorte qu'on ne peut pas lui rendre hommage sans évoquer quelques points de l'histoire contemporaine de la Faculté et des Hôpitaux de Nancy.

En septembre 1946, sortant du PCB, je fréquentais, pour un stage d'initiation, le Service de Chirurgie du Professeur HAMANT, très réputé à l'époque. Sortant de l'Hôpital Central avec un externe à qui je venais de remettre mes tickets de cigarettes pour me faire bien voir, je remarquai sur le trottoir un couple singulier : un homme grêle aux cheveux blancs, en brosse, mais surtout petit, et à côté de lui un autre très grand, assez maigre, à l'allure distinguée et au physique avantageux. Je les aurais laissé passer vers la porte Saint Nicolas sans plus y faire attention, si l'Externe en veine de confidence ne m'avait confié que le petit était le Professeur LUCIEN et le grand le Professeur BEAU, jeune Agrégé d'Anatomie, sortant à peine d'une guerre où il s'était brillamment distingué. « Un chic type » reprenait mon interlocuteur, « très bon enseignant ».

Né en février 1909, le Professeur BEAU avait été nommé Agrégé d'Anatomie en 1939. Il avait alors 30 ans et déjà de brillants états de service : sorti premier de l'Ecole de Santé militaire de Lyon, premier de l'Ecole d'Application du Val de Grâce, il avait quitté l'armée dont il craignait les contraintes. Cinq fois Lauréat de la Faculté de Médecine, Major de l'Internat, il était Secrétaire de l'Association des Anatomistes.

A vrai dire, tous les étudiants de l'époque ont pu éprouver l'enseignement du jeune Professeur BEAU dans cet amphithéâtre A de l'Institut d'Anatomie, vertigineux et surchargé, où s'entassaient ensemble les étudiants des deux premières années, ceux de première année étant régulièrement repoussés vers le haut, à coups d'insultes méprisantes et de horions, jusqu'à se trouver assis sur les marches d'escalier. L'enseignement du Professeur BEAU, devenu titulaire de la Chaire d'Anatomie en 1948, remarquablement clair et didactique, était très apprécié et tous les étudiants fréquentaient et conservaient ses cours. Qui ne se rappelle sa description du périnée humain où il nous expliquait, avec une coquetterie glaciale majestueuse et solennelle, que nous nous trouvions dans l'amphi., assis sur le releveur de l'anus avec les fosses ischio-rectales en dessous et l'anus à l'emplacement de la chaise. Cet enseignement était complété par un contact direct en salle de Travaux pratiques, la « salle de bidoche » où dans une blouse impeccablement blanche, le Professeur BEAU faisait les cent pas, assisté de son équipe, les Docteurs SOMMELET, MARCHAL et Hahn, qui se penchaient avec intérêt sur nos dissections malhabiles. En fait, les

étudiants adoraient le Professeur BEAU, qui, en plus, n'était pas trop dur aux examens. Je me souviens avoir participé à une collecte entre étudiants pour offrir un cadeau à l'occasion de la naissance de son deuxième enfant.
Sur le plan hospitalier, le Professeur BEAU, Chirurgien des Hôpitaux depuis 1946, était jusqu'en 1955 titulaire du Service des Consultations chirurgicales, mais comme il n'avait ni lit, ni malade, il fréquentait assidûment le Service de son ami le Professeur René ROUSSEAUX qui initiait à Nancy les premiers pas d'une Neurochirurgie hésitante.
En février 1955, le Professeur ROUSSEAUX, encore très jeune, devait décéder prématurément d'un cancer du poumon et cet événement inattendu bouleversait toutes les prévisions établies au bureau central des chefs de Service : la succession du Professeur HAMANT qui lui revenait était remise en question et devait finalement aboutir au Professeur BODART titulaire de la Chaire d'Orthopédie et Chirurgie Infantile dont le Service devenait vacant. Du coup, ce Service fut confié au Professeur BEAU en juin 1955.
Il est surprenant de constater combien mon Maître, que rien ne prédestinait à la Chirurgie pédiatrique à ce moment, sut s'adapter à cette discipline nouvelle.
D'emblée il se sépara des adultes et des vieillards qui encombraient le Service fumant à qui mieux mieux et polluant les lieux avec leurs plâtres malodorants. Dès 1959, il participa à la création de la FEVRE de Paris. Titulaire au Comité Consultatif d'Anatomie, il sauta tout naturellement et prestement à celui de Chirurgie infantile avec Pellerin, Borde, Jaubert de Baulieu et Pasquie dès qu'il obtint en 1963 la Chaire de Chirurgie Infantile nouvellement créée pour lui.
Entre temps, il avait été élu en 1960 Doyen de la Faculté de Médecine par un vote unanime ; il combinait avec bonheur cette lourde charge avec la conduite d'un Service Hospitalier dont l'activité, favorisée par le baby-boom de l'après-guerre, prenait de plus en plus d'ampleur. Chaque jour, après les obligations de son Service où il arrivait ponctuellement à 9 heures, il partait à pied à la Faculté rue Lionnois vers 11 heures pour retrouver ses « paroissiens » comme il se plaisait à le dire, qui venaient lui exposer leurs problèmes et où s'échafaudait la politique de la Faculté.
Les services qu'il a rendus à la communauté universitaire pendant cette période sont exceptionnels. Jouant de son influence et de son autorité, il a réussi à nommer ou à faire nommer plus exactement, près de 70 Professeurs Agrégés ; certes les circonstances n'étaient pas les mêmes qu'à l'heure actuelle car les Facultés étaient en pleine expansion ; en tous cas, on peut dire que la plupart d'entre les plus anciens d'entre nous peuvent se prévaloir d'avoir eu un soutien actif et efficace de sa part ; ce soutien a été, il faut le reconnaître, parfois rapidement oublié ce qui l'attristait beaucoup.
D'une haute stature, il savait le cas échéant adopter en public une attitude d'autorité, froide et distante. En mai 1968, il avait su, avec des accents gaulliens contre la « chienlit », mater la révolte des étudiants contestataires et se maintenir dans son poste alors que dans ce grand bouleversement d'autres Doyens et des plus nombreux se couchaient et mordaient la poussière.
En 1970, il fut mis en minorité par un groupe de jeunes loups qui proposaient des postes à tout le monde par la création de deux Facultés, pardon, de deux UER. Dans tous les temps, cet argument électoral a toujours eu beaucoup de succès ; les deux UER qui distinguaient Nancy d'autres Facultés plus importantes qui avaient su rester unitaires, n'ont d'ailleurs pas vécu beaucoup plus longtemps que les ans de la Révolution ; il y a bien longtemps que nous ne sommes plus en nivôse. En tous cas, cette injustice l'affecta beaucoup et il me reprochait souvent d'avoir voté moi aussi contre lui. *Tu quoque mi fili* !

Le Professeur BEAU devait diriger la Clinique Chirurgicale Infantile dès octobre 1955 et jusqu'en 1979 avec autorité, compréhension et humanité. Dans cette longue période, il était devenu membre des plus hautes instances de cette discipline et il a œuvré de façon déterminante, avec le Professeur NEIMANN, pour la réalisation d'un Hôpital d'Enfants digne de Nancy qui a fini par émerger, mais si tard que cet Hôpital a ouvert en 1982 et que le Doyen BEAU, en retraite depuis 1979, n'a pas pu y exercer.

Comme tout homme actif, il craignait la retraite mais il a su trouver initialement deux dérivatifs à cette « mort lente » : d'une part le Musée de la Faculté rassemblé dans les anciens locaux de la Physique, rue Lionnois, qu'il se plaisait à faire visiter, et si bien remis en valeur par le Doyen actuel à Brabois, d'autre part l'Académie de Stanislas qui convenait bien à son érudition d'humaniste, qu'il charmait par ses conférences et qui le porta à la Présidence pendant plusieurs années.

J'allais le voir régulièrement pendant toute cette période de 1979 à 1996, d'abord au Musée, puis ensuite chez lui ; au début, il dirigeait des thèses, gardait le contact avec de nombreux collèges et amis mais progressivement, ces dernières années, il était devenu comme le Maître Cornille d'Alphonse Daudet faisant tourner les ailes de son moulin à vent sans grain sous les meules et portant toujours le même sac de farine pour toujours faire face et bien montrer une activité soutenue. En fait, il s'ennuyait : « revenez » me disait-il ; il adorait être mis au courant de la vie des Hôpitaux et de la Faculté, avait des opinions sur l'évolution des choses ; pris par les occupations quotidiennes, je ne suis pas assez venu le voir.

Plus récemment, toujours droit et fier, il vacillait sur des jambes tremblantes. Lors de ma dernière visite, j'avais compris qu'il avait cessé de lutter et s'en remettait à la destinée, chemin dans lequel une foi chrétienne l'accompagnait. Il nous a quittés le 17 septembre dernier, à l'âge de 87 ans mais j'ai encore peine à croire que je ne verrai plus sa haute stature.

Officier de la Légion d'Honneur, Commandeur des Palmes Académiques, titulaire de multiples autres décorations étrangères dont de prestigieuses, Membre Correspondant de l'Académie de Médecine et je passe sur tellement de titres, le Professeur BEAU a marqué son époque en homme de bien, d'une honnêteté intraitable, ennemi du favoritisme et des compromissions, à tel point qu'il n'a jamais utilisé ses fonctions pour obtenir des avantages et que son Service était constamment le dernier à bénéficier de travaux, de personnel ou de matériel. Digne successeur du Doyen PARISOT, le Doyen BEAU a donné un lustre incomparable à la Faculté de Médecine. Précurseur dans beaucoup de domaines, dont l'Enseignement Post-Universitaire, il a su favoriser les jeunes générations dont il s'occupait déjà lorsqu'il était Chef de Travaux d'Anatomie. Son rayonnement, sa compétence, son érudition, étaient reconnus de tous. En bref, il a fait tout son devoir et il l'a bien fait. Toute sa vie témoigne d'un labeur incessant au service des autres et de la Faculté.

Le temps efface malheureusement des souvenirs qui disparaîtront avec notre génération. Ainsi l'œuvre du Doyen BEAU risque-t-elle de se délayer et de sombrer progressivement dans l'oubli. Aussi je voudrais en terminant émettre un vœu qui est que son buste vienne prendre une place privilégiée dans ce nouveau Musée de la Faculté de sorte que le Doyen BEAU ne soit pas ignoré des générations montantes, que son œuvre reste honorée à sa juste valeur et que son souvenir perdure au fil des années.

Je renouvelle à Mme Beau, à ses enfants et petits-enfants qu'il aimait tant, la profonde émotion de tous les élèves du Doyen BEAU dont je n'ai pu être qu'un timide interprète.

BEAUNIS Henri

1830-1921

ELOGE par le Professeur F. GROSS

Henri BEAUNIS est né à Amboise (Indre-et-Loire), le 2 août 1830. Après des études secondaires au collège de Rouen, il obtint successivement les diplômes de bachelier ès lettres (1848) et de bachelier ès sciences physiques (1849). Il commença ses études de Médecine à l'Ecole secondaire de Rouen (1848-1850), les continua à la Faculté de Médecine de Paris, et, son père venant d'être nommé Directeur des Contributions Indirectes à Rodez, il les acheva à la Faculté de Médecine de Montpellier, où il a été reçu Docteur, en 1856, après avoir présenté une thèse intitulée « De l'habitude en général ».

BEAUNIS se destine à la Médecine militaire ; il est reçu stagiaire au Val de Grâce. Nommé major de deuxième classe en 1856, de première classe en 1859, il est successivement attaché aux Hôpitaux de la division d'Alger, puis au deuxième Régiment du génie. Nommé Médecin-major de deuxième classe en 1860, il est venu, en 1861, à Strasbourg, comme répétiteur à l'Ecole du Service de Santé militaire, fonction qu'il exerça jusqu'en 1870.

C'est durant cette période qu'en mai 1863, se place son Concours pour l'Agrégation de Médecine (section des sciences anatomiques et physiologiques), concours brillant dont il reste une thèse remarquable intitulée « Anatomie générale et physiologie du système lymphatique ».

Après les trois années de stage, jadis réglementaires, il prend, en 1866, une part active à l'enseignement de la Faculté de Médecine de Strasbourg, par un cours complémentaire de Physiologie, dont il a ultérieurement publié le programme. Il est en même temps attaché à l'Hôpital militaire de Strasbourg, où il est chargé du Service des vénériens.

En 1870, BEAUNIS est resté à l'Hôpital militaire pendant le siège et le bombardement de Strasbourg, et a été appelé ainsi à donner ses soins aux nombreux blessés qui y ont été journellement apportés. Il a ensuite quitté pour être affecté en qualité de Médecin-chef à l'ambulance de la 1ère division du 18ème corps d'armée qu'il a suivi dans les dures épreuves des campagnes de la Loire et de l'Est. BEAUNIS a rendu compte de ses services pendant la guerre, dans ses « Impressions de campagne 1870-1871 ».

Le décret du 1er octobre 1872 de transfèrement de la Faculté de Médecine de Strasbourg à Nancy confie à BEAUNIS, Agrégé de la Faculté de Médecine de Strasbourg, la Chaire de Physiologie devenue vacante par suite de la mort du titulaire Küss, dernier maire français de Strasbourg, décédé le 1er mars 1871, à l'Assemblée Nationale de Bordeaux, où il s'était rendu à la tête des députés d'Alsace.

Le Professeur BEAUNIS a été le créateur de l'enseignement de la Physiologie à la Faculté de Médecine de Nancy. Un Laboratoire absolument rudimentaire lui est d'abord attribué au rez-de-chaussée du bâtiment de l'ancienne Ecole supérieure de garçons, place de l'Académie, aujourd'hui place Carnot, bâtiment mis à la disposition de la Faculté de Médecine, pour une première installation purement provisoire. Instruments, appareils ont été envoyés par le Ministre de l'Instruction publique et ont permis au Professeur BEAUNIS de compléter l'enseignement théorique par les expériences nécessaires et d'organiser des conférences et travaux pratiques, qui, bien que nullement obligatoires encore, aient été suivis par un certain nombre d'élèves.

C'est en 1875-1876 qu'un Laboratoire de Physiologie, en tout point satisfaisant à l'époque, a été installé au premier étage de l'aile droite du bâtiment élevé le long de la rue de la Ravinelle, sur le terrain du jardin de l'Académie, et mis à la disposition de la Faculté, bâtiment actuellement occupé par l'Institut de Zoologie de la Faculté des Sciences. Dans son nouveau Laboratoire, BEAUNIS a pu développer l'organisation de ses Travaux pratiques. Les élèves y sont venus de plus en plus nombreux ; bientôt ils n'ont plus pu être admis que par séries. Le succès ainsi obtenu démontrait toute la valeur de la direction du Maître.

D'autre part encore, le Professeur BEAUNIS installa dans son Laboratoire, les instruments et appareils nécessaires aux études et aux travaux de Physiologie. Il y fit les expériences et les recherches exposées dans les mémoires qui ont illustré son trop court passage à Nancy.

Anatomiste et physiologiste éminent, professeur érudit, travailleur de laboratoire, expérimentateur passionné, BEAUNIS s'était acquis une réputation justement méritée par ses travaux d'Anatomie et de Physiologie.

Son premier travail, conçu avec la collaboration de son collègue BOUCHARD, Agrégé à la Faculté de Médecine de Strasbourg et de Nancy, plus tard Professeur d'Anatomie à la Faculté de Médecine de Bordeaux, est un traité d'Anatomie hautement apprécié, intitulé « Nouveaux Eléments d'Anatomie Descriptive et d'Embryologie ». La première édition remonte à 1867, et a été rédigée à Strasbourg. Quatre éditions ultérieures, deuxième édition en 1873, troisième édition en 1879, quatrième édition en 1885 (traduite en espagnol), cinquième édition en 1893 (volume de 1072 pages avec 557 figures dont 272 originales), démontrent toute la valeur de l'ouvrage. Comme complément, il convient d'ajouter « le Précis d'Anatomie et de Dissection » (volume de 568 pages), publié en 1887, également écrit en collaboration avec BOUCHARD, et traduit successivement en espagnol et en italien.

Nommé Professeur de Physiologie, BEAUNIS publia bientôt un ouvrage de haute importance, les « Nouveaux Eléments de Physiologie Humaine » comprenant les principes de la Physiologie comparée et de la Physiologie générale, avec une première édition en 1876 (volume de 1140 pages avec 282 ligures), bientôt suivie d'une deuxième édition en 1880, puis d'une troisième édition en 1888, en deux volumes de 730 et 936 pages avec 241 et 626 figures, dont la majeure partie est originale.

Comme annexes, il convient de citer le Programme du cours complémentaire de Physiologie fait à la Faculté de Médecine de Strasbourg et publié à Nancy en 1872 ; puis une leçon d'ouverture du cours de Physiologie faite à la Faculté de Médecine de Nancy, en 1875, sur les Principes de la Physiologie ; une autre leçon d'ouverture du cours de Physiologie, en 1878, sur Claude Bernard.

Nous croyons devoir rapprocher de ces leçons d'ouverture, en raison de son intérêt tout particulier, un discours fait par BEAUNIS à la séance de rentrée de la Faculté de Médecine, le 31 octobre 1888, sur l'Ecole du Service, de Santé militaire de Strasbourg et la Faculté de Médecine de Strasbourg de 1856 à 1870. Nombreuses sont les communications faites aux Sociétés savantes

(Académie des Sciences, Académie de Médecine, Société de Biologie, Société de Psychologie physiologique, Sociétés de Médecine de Strasbourg et de Nancy, Société des Sciences de Nancy) ; les mémoires et articles divers publiés dans les Revues et Journaux de Sciences et de Médecine (*Revue philosophique, Revue scientifique, Gazette médicale de Strasbourg, Gazette médicale de Paris, Revue médicale de l'Est, Science et Nature*, etc.)

Lorsqu'on 1883, son collègue à la Faculté de Médecine, le Professeur de Clinique médicale BERNHEIM entreprit ses travaux sur la suggestion et l'hypnotisme, BEAUNIS s'intéressa aussitôt à la question et ses dernières publications à Nancy portent sur l'étude physiologique de cette partie de la science médicale. BEAUNIS a été un des initiateurs de l'étude de la psychologie scientifique en France.

L'activité et le dévouement que BEAUNIS n'a cessé d'apporter à l'accomplissement de ses fonctions de Professeur de Physiologie et de Directeur des Travaux pratiques se rapportant à sa Chaire, le labeur continu qu'il consacrait à côté de ses charges universitaires à des travaux personnels ont eu un retentissement fâcheux sur son état de santé et l'ont déterminé à faire valoir prématurément ses droits à la retraite.

BEAUNIS a été nommé Professeur Honoraire de la Faculté de Médecine de Nancy par décret du 15 janvier 1894. Il a été un des Membres assidus des Sociétés de Médecine de Strasbourg et de Nancy, de la Société des Sciences de Nancy ; il a été un des Membres fondateurs de la *Revue Médicale de l'Est*. Il était Chevalier de la Légion d'Honneur (1870), Officier d'Académie (1873) et de l'Instruction publique (1881).

BEAUNIS a quitté Nancy, laissant parmi ses collègues de la Faculté, les regrets les plus sincères et un sentiment de profonde reconnaissance pour la collaboration si précieuse qu'il avait apportée à l'installation de la Faculté de Médecine de Strasbourg à Nancy et dont il avait hautement contribué à assurer tout le succès. Il s'est d'abord retiré à Paris, où il avait continué ses études préférées et avait été appelé à organiser à la Sorbonne, le premier Laboratoire de Psychologie physiologique. Nous connaissons de lui un compte-rendu de ses travaux de l'année 1892. Lorsqu'il quitta la capitale, il alla demeurer en Normandie, aux Veulettes, plus tard à Cannes et enfin au Cannet dans les Alpes-Maritimes.

En sus de tout l'intérêt qu'il a continué à porter aux progrès de la science et en particulier de la Physiologie et de la Psychologie, BEAUNIS s'adonnait avec passion à la musique, à la peinture, au modelage, enfin à des œuvres littéraires. Nous connaissons de lui une longue liste de publications, en prose et en vers[4].

[4] L'Italienne. Scènes des guerres contemporaines. Drame en un acte et deux tableaux, en vers, Alger, 1859 ; Les Suppliantes d'Eschyle. Drame lyrique en deux tableaux, en vers, Paris, 1891 (sous le pseudonyme de Paul Abaur) ; Contes physiologiques. Mme Mazurel, Paris, 1895 (sous le pseudonyme de Paul Abaur) ; Les Fantoches de la Côte d'Azur. Fantaisie-Revue en 1 acte et en vers, 1908 ; Théâtre composite (huit pièces de théâtre), 1911 ; La fille naturelle. Comédie en 3 actes, en prose, 1913 ; Marcelle. Drame en 5 actes, en prose, 1913 ; Deux drames d'Eschyle. Prométhée enchaîné. Les sept devant Thèbes, 1913 ; Poésies (1850-1913), Fantaisies-Boutades, Feuillets d'album, Images d'Epinal, Scènes antiques, Préhistorique, Entre cour et jardin, Fragments philosophiques, Hermine, 1913 ; Heures tragiques, 1870-1871, 1914-1919 ; Poésies, 1919 ; L'Après-Guerre. Considérations sur les conséquences morales et physiques de la guerre et sur les moyens de réaliser l'Union sacrée de la paix, 1919 ; La paix. Vers l'avenir, 1919 ; Sonnets d'art, 1920 ; Sonnets fantaisistes ; Silhouettes contemporaines, 1920.

Deux événements ont profondément touché le Professeur BEAUNIS pendant ses dernières années. Lors de l'inauguration de l'Université de Strasbourg, le 21 novembre 1919, il a été nommé Professeur Honoraire de la Faculté de Médecine de Strasbourg. La distinction qui lui a été accordée devait lui rappeler le brillant début de sa carrière universitaire à la Faculté de Médecine de Strasbourg, dont il a si puissamment contribué à importer les nobles traditions à Nancy.
Par un décret de 1919, le Ministre de l'Instruction publique lui accorda la Rosette si hautement méritée d'Officier de la Légion d'Honneur à laquelle il appartenait comme Chevalier depuis 1870.
Le Professeur BEAUNIS vient de mourir à l'âge de 91 ans, le 11 juillet dernier, dans sa propriété du Cannet.
J'ai tenu à faire connaître en ces lignes, la vie si dignement et noblement remplie du Professeur BEAUNIS, qui laisse les plus sincères regrets parmi tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, parmi les nombreux élèves qui ont profité de son fructueux enseignement, ses collègues des Facultés de Médecine de Strasbourg et de Nancy, auxquels il avait apporté la collaboration la plus dévouée et la plus utile dans l'accomplissement de leur tâche. J'ai encore à remplir le douloureux devoir de payer par cette notice un tribut de reconnaissance personnelle et d'affection au collègue aimé et estimé, dont la Faculté de Médecine déplore la perte, et profondément attristé, je viens rendre un dernier hommage à sa mémoire.

Compléments : **EXTRAIT de « Les sciences physiologiques et physico-chimiques « par le Professeur P. ARNOULD**
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Le domaine de recherche de BEAUNIS était essentiellement le système nerveux, et plus spécialement la psycho-physiologie. Ses travaux dans ce domaine furent récompensés par la création à la Sorbonne, en 1889, d'un laboratoire de psychologie physiologique dont il fut nommé le Directeur (non rétribué) *. L'atmosphère de Nancy était certes propice à une telle orientation, en vertu notamment des retentissants travaux de BERNHEIM et de son école. Dans un livre paru pour la première fois en 1886 (« Le somnambulisme provoqué »), BEAUNIS relate ses propres recherches sur l'hypnotisme, recherches intéressantes en ce sens qu'elles tendaient à obtenir des mesures de grandeurs physiologiques au cours de l'hypnose (mesure de divers temps de réaction, mesure de la force musculaire). En 1892, BEAUNIS eut des ennuis de santé assez graves pour qu'il dut demander sa mise en congé, puis prendre une retraite anticipée en 1894 ; il avait alors 64 ans.

*** Note (B. LEGRAS)**
Durant sa courte direction de ce laboratoire, BEAUNIS avait écrit « les Sensations internes » (1889) et fondé, avec A. Binet (créateur du premier test pour mesurer l'intelligence), *l'Année Psychologique* (Revue qui reste une des sources de documentation les plus précieuses de la psychologie scientifique).

BERNHEIM Hippolyte

1840-1919

ELOGE par le Professeur R. SIMON[5]
Journal Médical de Strasbourg, 1975

Rares sont actuellement les médecins qui ont eu l'immense avantage de profiter de l'enseignement de celui qui fut le vrai créateur de la Psychothérapie, et c'est à peine si l'on prononce encore actuellement son nom pour l'intérêt que lui avait porté Freud.
C'est pourquoi, avant d'être réduit au silence éternel, moi qui fus comme Externe en 1909-1910 un de ses tout derniers élèves, j'estime de mon devoir de venir parler de lui ici, à Strasbourg, où il a fait ses études, où il a été Interne puis Agrégé et qu'il dut quitter en 1871, ne voulant pas servir l'Allemagne.
Il a raconté lui-même comment l'Alsace fut envahie et comment un ouragan de feu s'abattit sur sa ville. Avec plusieurs camarades, il partit soigner les blessés de Wissembourg et de Froeschwiller et, de Haguenau, il vit bombarder et brûler Strasbourg.
Après la capitulation de la ville, il ne retrouva rien de sa demeure, tout avait été détruit ; aussi par la Suisse regagna-t-il l'Armée Française et dans une ambulance lyonnaise soigna les blessés de Nuits et de Dijon, Garibaldiens, Légionnaires du Rhône et même Poméraniens ramassés sur les champs de bataille. Une ambulance voisine de la sienne fut massacrée.
En 1871, avec la presque totalité des professeurs et agrégés de Strasbourg, il partit pour Nancy où sa Faculté avait été transférée en bloc, fusionnée avec l'Ecole secondaire qui lui préexistait.
L'acclimatation des Strasbourgeois en Lorraine ne se fit pas sans difficulté : le caractère froid et réservé des Lorrains contraste avec celui plus ouvert des Alsaciens et puis les nouveaux venus venaient troubler la quiétude et les intérêts des Nancéiens. De plus les conditions de travail dans des bâtiments vétustes et mal équipés étaient mauvaises. A la longue, tout s'arrangea, un nouvel hôpital et une nouvelle faculté furent construits : chacun y trouva sa place.
Quand je commençai mes études médicales, en 1907, un ancien Agrégé de Chirurgie de Strasbourg, GROSS, était Doyen en même temps que Professeur de Clinique chirurgicale et nous comptions encore comme Professeurs alsaciens, outre BERNHEIM, WEISS, HERRGOTT, MEYER, STOLTZ, HIRTZ, BACH, COZE, HECHT et les autres étaient décédés depuis longtemps. Petit, aux gestes mesurés, tête ronde aux cheveux courts coiffés sans art, des yeux bleus, légèrement moqueurs, au regard pénétrant, tel était BERNHEIM lorsque, vêtu d'une veste

[5] En 2023, l'auteur a publié un ouvrage sur Bernheim.

de ratine bleu marine, ceint d'un tablier blanc noué sur le ventre, il pénétrait seul dans la première des chambres de malades à 8 h 30 tapant, rejoint peu après par son chef de clinique Alfred Hanns arrivé en courant, puis par ses internes CAUSSADE et Aweng et enfin par les stagiaires se bousculant.
Ainsi nous apparaissait le patron qui, de son Alsace natale - il était de Mulhouse - avait gardé un terrible accent lui faisant remplacer les B par des P et les V par des F, particulièrement quand il parlait de Papinski qui lui avait « folé », il le répétait souvent, sa conception de l'hystérie et des psychonévroses. Il approuvait ce qu'on lui exposait par des oui, oui, prononcés voï, d'où le surnom peu respectueux dont l'avaient affublé les étudiants : le Voï ! Il avait été le maître de mon père et lui avait même sacrifié ses vacances en 1886 pour l'aider dans la préparation du concours d'agrégation, et des relations d'affectueuse estime s'étaient établies entre nos deux familles.
Mon père était par lui considéré comme l'enfant de la maison. BERNHEIM en effet n'avait pas d'enfant mais seulement un neveu Maxime Sciama qui venait parfois passer quelques jours chez lui et avec qui on ne manquait pas de m'inviter. Ce neveu a été tué pendant la guerre 14-18 dans un combat au Togo alors qu'il était jeune administrateur au Dahomey ou en Côte d'Ivoire.
Mon père avait appris de BERNHEIM une rigoureuse méthode d'examen clinique des malades sans laquelle aucun diagnostic ne pouvait être assuré. Combien de fois l'ai-je vu revenant d'une consultation avec un confrère (les médecins praticiens d'alors faisaient volontiers appel à un patron lorsqu'ils étaient embarrassés), revenant dis-je d'une consultation après avoir constaté avec sa petite seringue un épanchement pleural non soupçonné faute d'une percussion et d'une auscultation thoracique exercées. Cette éventualité était si fréquente que par précaution prudente il emmenait souvent avec lui son aspirateur de Potain.
BERNHEIM avait déjà fait de nombreux travaux sur le pneumothorax tuberculeux, la fièvre typhoïde, les aphasies, l'action de la digitale dans les cardiopathies, quand il entendit parler d'un modeste médecin de Nancy, le Docteur Liébault, qui guérissait ses malades après les avoir hypnotisés. Curieux, il rendit visite à Liébault et fut de suite extrêmement intéressée par ce qu'il vit : dans une chambre de dimensions moyennes, les malades étaient assis côte à côte adossés au mur et dormaient, hypnotisés par le médecin qui au milieu de la pièce leur parlait de leurs misères et les assurait de leur guérison qui se réalisait parfois.
Dès lors (1883) BERNHEIM creusa le problème ; à cette hypnose collective, il substitua l'hypnose individuelle et ne tarda pas à constater qu'il lui était possible par simple suggestion de reproduire tous les symptômes de l'hystérie qui faisait l'objet des fameuses cliniques de la Salpêtrière où Charcot officiait en habit. Avec une patience de termite, le provincial lentement et sûrement détruisit l'échafaudage artificiel élevé par le grand patron parisien. La lutte fut longue entre l'Ecole de la Salpêtrière et l'Ecole de Nancy mais BERNHEIM triompha sans éclat de voix. Peu à peu il démystifia l'hystérie et montra que les résultats obtenus par l'hypnotisme pouvaient l'être par la simple suggestion, et la persuasion verbale faites avec persévérance et douce autorité. La psychothérapie était née.
BERNHEIM en montra les limites mais il établit que même lorsqu'elle ne pouvait guérir, elle pouvait contribuer à la guérison en redonnant confiance au malade, en lui faisant supporter ses douleurs, en réduisant dans les maladies le facteur émotionnel.
Peu à peu toute sa conception de la vie et de l'éducation fut éclairée par la certitude de l'immense influence de la suggestion : l'être humain étant de nature suggestive, à un degré plus ou moins prononcé chez l'un ou chez l'autre. « Toute idée évoquée dans le cerveau qui l'accepte est une suggestion, » telle fut sa formule. De là à faire entrevoir ce que « la vérité » n'avait que de relatif,

il n'y avait qu'un pas et la bonté naturelle de BERNHEIM se teinta d'un profond scepticisme qu'il manifestait même lors des examens quand il était du jury.
A cette époque, les étudiants des trois dernières années ne passaient leurs examens que quand ils se croyaient suffisamment préparés et, dès qu'ils s'étaient réunis à trois, on convoquait un jury pour eux. Chacun des trois examinateurs interrogeait séparément les candidats puis, les interrogations terminées, les futurs médecins faisaient les cent pas devant la porte fermée de la salle où le jury délibérait. BERNHEIM présidait, les deux assesseurs lui communiquaient leurs impressions et leurs notes. Il hésitait à donner les siennes. « Insuffisants disait-il ? Vous voulez les coller ? ils nous reviendront dans trois ou six mois et n'en sauront pas plus ; alors, à quoi bon ? » Et les candidats étaient rappelés. Tremblants, ils attendaient le verdict, s'attendant peu à être reçus. Et, grâce à BERNHEIM, ils l'étaient presque toujours. Ils n'ont pas fait de beaucoup plus mauvais médecins que les autres. Ils ont, comme toujours, appris leur métier en le pratiquant.
Notre maître était d'ailleurs indulgent et bienveillant de nature ; il trouvait la jeunesse d'alors beaucoup trop sérieuse. « Ils ne savent plus s'amuser », disait-il et il évoquait les monômes du Strasbourg d'avant 1870 où les carabins de l'Ecole de santé militaire avec leurs camarades de la faculté défilaient en chantant, précédés par le long serpent (qui existe toujours) décroché de la pharmacie de la rue des Hallebardes. Très pudique, il ne parlait que rarement d'un certain jardin des Contades où les « enfileuses de perles » peu farouches se laissaient volontiers conter fleurette par les étudiants...
Revenons à la clinique. Dans la première salle de femmes, la visite commençait. Le patron s'arrêtait à chaque lit. S'il s'agissait d'une entrante, l'externe lisait l'observation prise la veille au soir. « Voï - voï » et BERNHEIM interrogeait longuement la malade, sans élever la voix, la mettant en confiance. Il l'examinait ensuite avec soin puis, discrètement, discutait du cas devant les stagiaires attentifs.
De quels malades s'agissait-il ? De bien d'autres que ceux d'aujourd'hui ; avant tout de tuberculeux aux divers stades de leur évolution : des granulies et des pneumonies caséeuses aux vieilles cavernes se vidant chaque matin dans les crachoirs ; de typhiques anéantis inertes dans leur lit : Nancy était une ville à typhoïde et si les indigènes étaient plus ou moins vaccinés, les nouveaux venus, particulièrement les jeunes bonnes, étaient frappés avec une fréquence inquiétante.
Devant une fièvre continue, le diagnostic le plus probable était « typhoïde » et l'on nous apprenait à chercher et à trouver les fameuses taches rosées. Chez les hommes, les pneumonies franches venaient presque au premier plan et l'on attendait au sixième jour le commencement de la débâcle urinaire qui présageait la défervescence du lendemain ; puis venaient les affections cardio-vasculaires, les rhumatismes aigus et chroniques, les cirrhoses de Laennec et les affections du système nerveux parmi lesquelles fleurissaient les tabétiques auxquels on apprenait à marcher.
A chacun, BERNHEIM s'intéressait et ne manquait pas de faire une prescription que Sœur Claire qui l'accompagnait depuis trente-quatre ans inscrivait sur un grand registre. Ces prescriptions étaient simples car il n'y avait que peu de médicaments efficaces : aux cardiaques en asystolie on commençait par une forte purge d'eau de vie allemande agrémentée de sirop de nerpun, puis venait la digitoxine ; aux rhumatisants on prescrivait les salicylates ; aux fiévreux, l'antipyrine (l'aspirine n'avait pas encore acquis droit de cité) ; aux typhiques, la diète à l'eau vineuse, sans plus ; et parfois, devant quelques constipés, on entendait le patron proférer : « ma sœur, fous lui tonnerez un pouillon pointu » ; aux moribonds, la bien heureuse morphine favorisait un doux passage de la vie au trépas.

Mais, quant à la consultation nous avions déniché quelque psychopathe, et il n'en manquait point, BERNHEIM jubilait. De suite il avait fait son diagnostic et, pour en éprouver la vérité, il étendait tout droit un bras de la malade lui affirmant doucement : « ce bras est dur comme une barre de fer, personne ne peut le blier », et de fait il était impossible de le fléchir tant que l'interdiction n'avait pas été levée. Il faisait ensuite tourner l'une autour de l'autre les mains de la patiente qui continuait le mouvement tant que l'ordre de cesser ne lui avait pas été donné. D'autres fois il faisait marcher la malade puis l'arrêtait brusquement : « halte ! fous ne pouvez plus lever les pieds, ils sont collés par terre » et la malheureuse faisait de vains efforts pour les soulever. Ainsi mesurait-il le degré de suggestibilité de la malade.
Le plus souvent, la trouvant dans son lit, après l'avoir interrogée, il la rassurait et, lui mettant la main sur le front, le pouce et l'index sur les yeux, il lui ordonnait doucement : « tormez, tormez » et plus ou moins rapidement la malade s'endormait. Alors commençait la suggestion, l'assurance de la guérison puis après un bon moment il réveillait la malade. S'il s'agissait uniquement de psychonévrose, en peu de jours elle se déclarait guérie, toujours elle se sentait mieux.
Parfois, lorsqu'un visiteur étranger suivait la clinique, c'était le grand jeu, j'en rapporterai un cas dont j'ai été témoin. La séance était tout à fait comparable à celles que des foules ébahies voyaient dans les foires. La malade endormie recevait des ordres qu'elle devait exécuter à son réveil. « fous foyez cet étudiant, c'est un filain, il faut le chasser, fous le mettrez à la porte et puis fous entendrez la musique, celle du 26e qui passera dans la rue. Ensuite... ». Et à son réveil, la femme avec des mouvements un peu saccadés se dirigeait droit sur l'étudiant désigné et le mettait dehors, puis s'arrêtant elle tendait l'oreille, ouvrait la fenêtre et joyeuse en entendant la musique annonçait triomphalement : « c'est le 26 ». Elle entendait, elle voyait et il n'y avait rien.
On comprend que devant de tels spectacles nous ayons été un peu décontenancés. Nous n'étions pas les seuls ; la réputation de BERNHEIM était telle en ville que, de peur d'être hypnotisé, personne n'osait s'asseoir en face de lui dans le tram qui à 8 h 15 le menait à la clinique ni dans celui qui à midi moins le quart le ramenait chez lui. Conscient de cette crainte, il avait vite renoncé à s'asseoir et il restait debout sur la plateforme où je lui tenais souvent compagnie. « Je ne suis pas un thaumaturge, disait-il, tout de monde peut faire ce que je fais parce que la suggestibilité est une des possibilités fondamentales de l'être humain. » Un jour, je décidai de le prendre au mot et, ayant admis une jeune femme qui me paraissait éminemment suggestible, après avoir pris son observation, je l'endormais comme le faisait BERNHEIM et tandis qu'elle dormait, je lui interdis formellement de se laisser endormir par le patron : « il insistera et plus il insistera, plus vous rirez ; il n'y parviendra pas. »
Le lendemain à la visite, BERNHEIM s'arrête devant ma malade ; son diagnostic est fait, il lui met la main sur le front, le pouce et l'index sur les yeux et lui dit : « tormez, tormez » et voilà qu'au lieu de dormir la malade se met à rire ; il insiste, elle rit plus fort. La séance dura plus d'un quart d'heure. A la fin, il renonça : « je n'y comprends rien. » Un peu dépité, il termina sa visite. Enhardi, malgré les conseils de l'interne qui était au courant et craignait les foudres du maître, je m'avançai près de lui et lui racontai l'histoire. Je n'étais pas autrement rassuré mais je le fus rapidement. « Fous foyez dit-il, che ne suis pas un thaumaturge, le plus jeune d'entre fous peut faire tout ce que je fais. » Et dans la petite salle de cours, BERNHEIM nous fit une brillante leçon sur la malléabilité de la personne humaine et sur toutes les conséquences qui en découlent en ce qui concerne les croyances, la politique, la folie des foules...
J'avais 20 ans ; je n'ai jamais oublié les leçons de BERNHEIM.

A la vérité je n'eus qu'une fois l'occasion de les appliquer d'une façon analogue à celle des grandes séances d'hypnose. C'était en 1912 à Troyes, pendant mon Service militaire au 60ème d'artillerie. Un canonnier de garde à la porte du quartier avait été trouvé sans connaissance à terre devant sa guérite. De suite, on avait pensé à le réformer pour épilepsie et on l'avait mis en attendant à l'infirmerie. Je n'étais encore que simple canonnier conducteur de seconde classe faisant fonction de médecin auxiliaire. Je reconnus immédiatement dans ce malade un homme éminemment suggestible qui avait eu, pour une cause inconnue, une terreur intense ; il n'y avait aucune épilepsie mais simplement crise nerveuse « hystérique ». Et je répétai sur cet homme ce que BERNHEIM m'avait appris : le bras dur comme une barre de fer, le moulinet des mains, les pieds collés au sol ; puis je m'enhardis, l'endormis et pendant son sommeil je l'envoyai en permission, il y retrouvait ses parents, ses amis, allait an bal... et je lui ordonnai de se souvenir à son réveil de cette belle permission. Tout se réalisa ainsi. A ses camarades ahuris qui ne savaient naturellement pas ce que j'avais fait car j'avais agi avec le malade seul à seul dans ma chambre, le candidat à la réforme raconta avec force détails la belle permission qu'il avait eue. Depuis lors, effrayé du pouvoir de l'hypnose, j'ai définitivement renoncé à en user, mais ce que j'avais appris de la suggestibilité humaine m'a permis d'évaluer à leur réelle valeur bien des thérapeutiques qui firent l'objet de retentissantes publications avant de sombrer dans un heureux oubli.
I1 ne faudrait cependant pas considérer BERNHEIM comme un pur clinicien, même exceptionnel pour son époque. Après son Concours d'Agrégation, il avait passé plusieurs mois à Berlin chez Wirchow et tenait à vérifier sur pièces ses observations. La clinique terminée, il descendait chez Morgagni où officiait LUCIEN, le futur Doyen, déporté en 1944 par les allemands. A Nancy, en 1910, tous les malades de l'Hôpital étaient autopsiés, ce qui était alors je crois unique en France. En costume de ville, ses manchettes empesées dépassant des manches de sa veste, BERNHEIM de ses petites mains saisissait les organes extraits du cadavre et nous en expliquait les lésions. Seul LUCIEN avait de gros gants de caoutchouc, des gants de Chaput. Ce n'était pas très ragoûtant et quand le patron repartait après s'être assez superficiellement lavé et essuyé les mains, je pensais à Mme Bernheim, une grande femme presque deux fois plus haute que son mari qui l'attendait pour déjeuner.
Je me suis efforcé de donner une image aussi complète que possible de mon maître BERNHEIM et j'espère avoir ainsi montré, en même temps que ce qui faisait sa personnalité, tout ce qu'il a apporté à ceux de ses élèves qui l'ont fréquenté entre 1880 et 1910. Il a exposé ses idées dans un ouvrage important qui eut plusieurs éditions : « Hypnotisme, suggestion, psychothérapie ».
Qui l'a lu aujourd'hui ? Cependant les idées de BERNHEIM ont triomphé des anciennes conceptions de l'hystérie. Elles ont été recouvertes par celles de Freud qui ont eu un succès à mon humble avis trop exclusif, et la psychothérapie, avec ou sans hypnose, reste une des grandes thérapeutiques des psychonévroses. Elle a été créée par BERNHEIM ; je tenais à le rappeler à Strasbourg où il avait commencé sa carrière.

Compléments : EXTRAIT de « Les cliniques médicales » par le Professeur P. LOUYOT
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Hippolyte BERNHEIM gravit les échelons des études médicales à la Faculté de Strasbourg, Interne en 1862, Aide de Clinique la même année, et soutient sa thèse en 1867 sur la Myocardite aiguë. Il réussit le Concours d'Agrégation dès l'année suivante, mais pour le jeune Agrégé de 28 ans, le désastre de 1870 menace une carrière qui s'annonçait brillante. Le décret de

transfèrement conduit BERNHEIM à Nancy en 1872, et lui offre une compensation au sacrifice de l'émigration il est nommé Agrégé dans la Clinique médicale de HIRTZ. Son « Patron », dès l'année suivante (novembre 1873), est mis en disponibilité sur sa demande pour raison de santé. Et voilà le jeune Maître de trente-trois ans, à la tête d'une Clinique médicale qu'il n'abandonnera qu'à l'heure de la retraite. La dureté du sort a parfois d'heureuses conséquences, et à la compensation de BERNHEIM s'ajoute celle de la nouvelle Faculté de Médecine de Nancy, qui, après 1870, compte dans les rangs de ses enseignants un Maître d'une valeur exceptionnelle.

Dès la leçon d'ouverture qu'il fait en 1873 en lieu et place de son Maître Matthieu HIRTZ, il n'hésite pas, devant les élèves, à montrer comment il conçoit la vie et le rôle du Professeur de Clinique médicale : « Si, dans les arts ou dans les sciences exactes, on peut, par les qualités innées ou par la puissance du travail, s'élever, jeune encore, au rang des Maîtres, dans une science comme la nôtre, il faut de longues années d'observation personnelle pour acquérir l'autorité magistrale... A celle qui me manque, je suppléerai par mon dévouement et mon désir ardent d'être utile à chacun de vous ; votre indulgente et bienveillante attention facilitera ma tâche. » Quelle leçon dès le départ, utile encore de nos jours, pour les disciples des personnages de Jean Baptiste Poquelin !

En 1878, BERNHEIM est nommé titulaire de la Clinique médicale. Retracer l'œuvre scientifique du Maître de l'Ecole de Nancy est une gageure, car si, pour un esprit superficiel, elle se limite à l'hypnotisme, c'est oublier les impératifs de l'enseignement de la Médecine Pratique au lit du malade, de sa charge hospitalo-universitaire. Ne s'attardant pas sur une méthode empirique incontrôlable, l'esprit critique et le bon sens de BERNHEIM, après analyse de la méthode de Liebeault et une longue pratique clinique lui inspirent 90 publications d'orientation neuropsychiatrique (dont une bonne douzaine dans la *Revue Médicale de l'Est*). De là sa conviction dans l'utilité de la suggestion, tandis que l'hypnotisme est une technique d'exception.

Devant l'opposition de Charcot, il sait se défendre, car « c'était un rude jouteur qui défendit avec la dernière énergie les idées que son expérience et sa raison lui faisaient considérer comme vraies. Il a eu le rare bonheur de voir ces idées acceptées d'une façon à peu près générale, bien que quelquefois démarquées » (Jules Sterne).

Les conférences faites pour le plus grand profit des étudiants portent sur tous les sujets, les typhoïdes (sujet de sa thèse d'Agrégation), le rhumatisme, les aortites, l'asthme cardiaque, le brightisme, l'asystolie, la grippe, etc. Toute observation le passionne, fait l'objet d'une analyse minutieuse et d'une discussion serrée du diagnostic. Il a cependant un certain penchant pour la Cardiologie ; il est le premier à signaler le refoulement et l'écrasement du ventricule droit du fait de l'hypertrophie du ventricule gauche, et il décrit les signes de l'asystolie en les rapportant à leur véritable cause (*Revue Médicale de Nancy*, 1909). Ce syndrome porte son nom à juste titre.

« BERNHEIM n'est pas seulement un homme de science et un clinicien de haute valeur, il est profondément dévoué à la Faculté de Médecine et à l'Université de Nancy. Il s'est de tout temps intéressé aux différents problèmes qui se sont posés pour assurer le progrès de l'une et de l'autre » (GROSS). D'ailleurs, ses conceptions administratives le font désigner comme Assesseur du Doyen en 1882, deux ans après un rapport présenté à la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur au nom de la section de Médecine de Nancy (*Revue Médicale de l'Est*, 1880). Depuis cette date, il rédige à douze reprises des rapports critiques sur l'enseignement médical et les remèdes à y apporter. Dans une vision d'avenir (car en son temps l'observation personnelle est la base essentielle de la publication scientifique), le grand savant et le clinicien accompli qu'est

BERNHEIM se prononcent avec autorité en faveur de la division du travail, plus profitable et plus enrichissante, tout en se gardant d'une dispersion excessive et, par là, dangereuse.

BERTRAND Pierre

1902-1998

TEXTE paru dans la Revue *Binôme* de la Faculté de Médecine de Nancy

Originaire des Ardennes, le Professeur BERTRAND, décédé le 11 mars 1998, avait commencé sa formation en occupant les fonctions de Prosecteur d'Anatomie et de Moniteur de Médecine opératoire.
Après avoir remporté les Concours d'Assistant puis de Chirurgien des Hôpitaux en 1944, il fut nommé Professeur Agrégé de Chirurgie en 1949.
Il assuma les fonctions de Chirurgien de la Maison de Secours jusqu'en 1955, date de sa nomination comme titulaire de la Chaire de Clinique Gynécologique de la Faculté et comme Chef du Service de Gynécologie de l'Hôpital Marin.
Il transforma son intitulé en Chaire de Clinique chirurgicale et gynécologique lorsqu'il succéda au Professeur BODART à la direction du Service de Chirurgie B de l'Hôpital Central de 1965 à 1973, année où il accéda à la retraite.
Son enseignement très apprécié de ses étudiants, son talent opératoire, exercé parfois au-delà des limites de la région, ses activités civiques lui valurent une notoriété reconnue par ses nominations aux grades d'Officier des Palmes Académiques, de Chevalier dans l'Ordre National du Mérite et, au-delà des frontières, de Commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur italienne.

BESSOT Michel

1930-1973

TEXTE écrit par le Professeur A. DUPREZ

Après de brillantes études secondaires et durant de remarquables études à la Faculté de médecine de Nancy, Michel BESSOT est reçu Externe des Hôpitaux en 1951 puis Externe en premier en 1953 et Interne des Hôpitaux en 1955. Après son Internat et son service militaire il passe sa Thèse de Doctorat en 1960, obtient le prix de thèse de chirurgie de la Faculté et devient Chef de Clinique la même année puis Chef de Clinique Assistant des Hôpitaux en 1961 et enfin Professeur Agrégé en 1966. Le Professeur Pierre MATHIEU, un de ses amis chers et son chirurgien lors de sa maladie, se souvient aujourd'hui encore avec une intense émotion de « l'écurie parisienne » que Michel BESSOT avait créée avec Jean Claude Patel pour préparer le concours d'agrégation et à laquelle il lui avait proposé de s'intégrer. Le dynamisme, l'enthousiasme et le souci de l'autre, même concurrent probable ou certain, de Michel BESSOT donnaient au groupe, une convivialité assurant la joie de vivre ensemble. Chacun apportait à tous le meilleur de son savoir et de ses compétences, sans restriction mesquine motivée par un intérêt personnel immédiat. Les uns ont été nommés dès 1966 et tous les autres sont devenus professeur de chirurgie en 1970. Elève des Professeurs BODART et CHALNOT, il a accompli toute sa trop brève carrière professorale à Nancy. Sept ans seulement après sa nomination, une longue maladie qu'il a, en toute connaissance de son évolution, assumée avec un exceptionnel courage, l'emportait le 17 février 1973.

Aux obsèques de BESSOT, le Professeur BODART a dit de son élève :

« Le Professeur BESSOT, homme jeune et si riche d'espérance, méritait l'amitié que nous avions tous pour lui. Son intelligence, sa vaste culture, son ardeur et sa ténacité, lui avaient fait choisir un des territoires les plus arides de la pathologie. Malgré les difficultés, il continuait son œuvre avec le même juvénile enthousiasme. Il a vécu jusqu'au bout avec le maximum de dignité et de noblesse. Il a laissé dans l'âme de tous ceux qui l'ont connu un souvenir d'amitié et d'affection ».

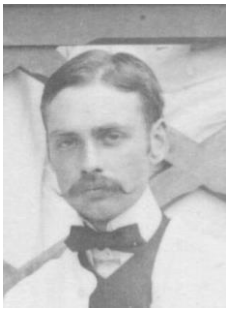
Quelques jours avant sa disparition il m'avait demandé de prononcer après son décès une allocution « courte, simple, avec un minimum de référence à nos travaux » devant l'Assemblée de Faculté. J'avais accepté tout en l'assurant que nous avions le temps d'en reparler. J'ai donc suivi ses instructions, le 3 avril 1973, en présentant son éloge funèbre comme il l'avait souhaité :

« Dans la bibliothèque du service de Chirurgie B, transformée depuis quelques mois en bureau pour le nouvel agrégé, je venais, comme presque tous les jours depuis trois ans environ, discuter avec Michel BESSOT de cas de malades atteints de cancer dépassés. D'un ton enjoué, qui masquait difficilement une certaine inquiétude, il me demanda avec la spontanéité et la simplicité

qui le caractérisaient de l'examiner. Rapidement, nous aboutîmes à la conclusion qu'il fallait entreprendre un bilan qui devait, dès le lendemain, nous révéler le diagnostic de l'affection avec laquelle il fallait désormais survivre.
Avec une impassibilité étonnamment construite, il décida de ne rien changer à sa vie journalière. Ses multiples activités chirurgicales et de recherches, fondues en une synthèse harmonieuse, ses nombreuses tâches administratives assumées avec de brillants succès lors des transformations qui suivirent mai 68, donnèrent à tous l'image d'un homme en pleine possession de ses moyens. Il intensifia même l'engagement moral et intellectuel qu'il avait antérieurement décidé de prendre, face aux souffrances morales et physiques des cancéreux parvenus au stade réputé dépassé.
Cette foi inébranlable en sa mission ne lui valut pas que des sympathies agissantes ou attentistes. Certaines indications thérapeutiques audacieuses furent considérées comme désinvoltes par des collègues peu perspicaces alors qu'elles résultaient toujours pour chaque malade d'une profonde réflexion associant les considérations morales, personnelles et familiales à l'aspect heuristique et technique. Cette chirurgie d'exception, ultime recours avant la résignation ou le désespoir, procura à un nombre important de patients des survies inespérables sinon inespérées.
De temps à autre, au cours d'une discussion de cas difficiles, nous parlions de l'état de sa maladie, toujours présente, mais jamais subie. Malgré les apparences soigneusement entretenues, la pression de la maladie se manifestait avec plus d'acuité et un an durant, pour lui et son épouse, secours permanent depuis le premier jour, le supplice s'intensifia. Sa résignation active, sa foi en la vie, maintenues par des efforts personnels incessants, soutenues par un optimisme, postulat des siens, lui permirent de penser jusqu'à sa dernière hospitalisation que ce 13 février 1973 serait pour beaucoup plus tard ».
Les Doyens de vingt-neuf facultés de médecine ont écrit en leur nom et en celui des chirurgiens et cancérologues de leurs établissements pour faire part de leur profonde tristesse et ont demandé d'en informer sa famille. A lui seul, le nombre de ces lettres retrouvées dans son dossier classé dans les archives de la Faculté de Médecine, montre la remarquable reconnaissance de l'œuvre de Michel BESSOT et de l'énorme estime dont l'entouraient ses pairs. Plus de trois décennies après sa disparition qui me semble encore dater d'hier, l'occasion m'est donnée de transgresser un peu son désir d'humilité en rappelant à grands traits ce que fut son œuvre humaniste et médicale.
Dès 1962, l'Assistant de chirurgie et l'Interne de médecine que nous étions respectivement, ont associé dans une amitié sans la moindre ombre, leurs vies professionnelles de soins, de recherches et d'activités administratives et gestionnaires collectives. Plus qu'une description factuelle, je voudrais rapporter à grands traits ses principaux travaux, en hommage à un homme quotidiennement investi dans les soins aux malades laissés alors par tant d'autres à leur sort désespéré. Ces travaux, facilités par une amitié d'exception et par une confiance réciproque absolue, enrichie par une philosophie commune de la vie traduite dans une pratique professionnelle quotidienne, poursuivie sans relâche malgré sa maladie, ont ouvert des voies thérapeutiques inespérées à l'époque.
Sous la permanente et bienveillante protection de nos Maîtres respectifs les Professeurs BODART, chef du Service de Chirurgie B et KISSEL, chef du Service de Médecine B, les élèves non conformistes que nous étions, ont pu développer avec un infini bonheur et des succès certains, leurs rêves de s'intéresser aux malades atteints de cancers considérés alors comme dépassés pour employer l'euphémisme utilisé à cette époque pour renoncer à tout traitement.
En plus de nombreux travaux anatomo-cliniques de Chirurgie générale, Michel BESSOT a développé trois grands thèmes doctrinaux de cancérologie digestive à applications pratiques

immédiates à leurs stades dits dépassés : la cinétique cellulaire in vivo tant à l'état spontané qu'après chimiothérapie, la chimiothérapie anticancéreuse loco-régionale par perfusion sélective, et enfin la synchronisation des proliférations des populations cellulaires des cancers digestifs par des inhibiteurs de la synthèse endogène de la thymidine. Pour la première fois, des études de cinétiques cellulaires *in vivo* de cancers digestifs humains par incorporation de thymidine tritiée chez les patients, sans leur faire prendre de risques iatrogènes, devenaient techniquement et moralement possibles grâce à des perfusions locales hypersélectives. Entreprise lors d'interventions chirurgicales d'exérèse ou palliatives, l'importance de cette technique et les résultats obtenus furent reconnues dès 1966 par le prestigieux journal *Nature* de Londres qui publia l'article proposé après quelques corrections mineures de forme. Un autre article fut accepté en 1969 par l'Académie des Sciences de Paris. Les travaux relatifs à la synchronisation ont été publiés dans plusieurs grandes revues dont les *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences* en 1966. Enfin les travaux relatifs à la chimiothérapie par perfusion loco-régionale sélective ont valu à Michel BESSOT d'être lauréat de l'Académie Nationale de Chirurgie. Tous ces travaux soutenus par les Professeurs Jean Bernard et Jacques Delarue et reconnus par la communauté scientifique internationale ont permis à Michel BESSOT d'obtenir d'importants contrats de recherches de L'INSERM de 1967 à 1971 dans le groupe « Cancer et Leucémie ». Au total 46 publications, dont un livre intitulé « la chimiothérapie régionale des cancers digestifs » édité par Masson, et plusieurs thèses de médecine sont issues de ses travaux.

Quelques décennies avant que la médecine ne soit enfin en partie régie par des règles de bioéthique, tous les travaux expérimentaux de Michel BESSOT, d'une grande rigueur scientifique ont, parce qu'entrepris in vivo chez l'homme, été soumis à des réflexions morales strictes tant pour le malade que pour son éventuelle descendance puisque des isotopes radioactifs étaient utilisés. Cette préoccupation constante du malade comme personne humaine, le souci permanent de son information complète et le scrupuleux respect de sa liberté individuelle ont toujours guidé les activités de soins et de recherches fondamentales et appliquées de Michel BESSOT. La clinique comme inspiratrice et objectif d'une recherche pour le malade, quel que soit son état et plus encore lorsque celui-ci conduisait au désespoir par la prise de conscience de l'abandon à la fatalité, tel était l'humanisme que s'imposait Michel BESSOT.



BINET André

1883-1966

ELOGE par le Professeur P. BERTRAND

Le Professeur BINET est décédé le 1er mars dernier, loin de sa Lorraine natale, dans la banlieue parisienne, à Neuilly-sur-Seine, où il s'était retiré après une longue carrière, il y a une dizaine d'années.

La surprise a été grande parmi nous, parce que depuis qu'il avait pris sa retraite fort discrètement, nous n'avions plus de ses nouvelles que de loin en loin par son élève préféré le Docteur Delacote, qui était resté en relation d'amitié avec lui.

Cependant, son souvenir était resté bien vivace parmi nous. Et d'ailleurs pouvait-il en être autrement étant donné qu'il avait passé toute sa vie active en Lorraine et toute sa vie professionnelle et universitaire dans notre Faculté.

Sa longue et brillante carrière universitaire n'a pas été sans difficultés, aussi n'en a-t-il que plus de mérites de l'avoir si bien illustrée.

Vouloir la résumer en quelques pages est une gageure ; aussi me contenterai-je d'en rappeler les principales étapes et de signaler les plus importants de ses travaux parmi les innombrables publications qu'il a faites dans les revues médicales françaises et étrangères.

André BINET est né à Nancy le 10 mars 1883. Issu d'une vieille famille Lorraine ayant de profondes attaches universitaires, il a fait ses études secondaires à l'Ecole Saint-Sigisbert. Après de brillantes et solides études littéraires, il passe avec succès l'examen du Baccalauréat et très jeune bachelier, il entre à la Faculté de Médecine. Il s'y fait remarquer immédiatement par ses brillantes qualités intellectuelles.

Ainsi il passe très rapidement les Concours d'Externat puis d'Internat et est nommé Aide de Clinique le 1er novembre 1905, fonctions qu'il exerce jusqu'au 30 avril 1908 pour être nommé Chef de Clinique le 1er mai 1908.

Depuis 1903, date à laquelle il fut reçu premier au Concours de l'Externat, ses fonctions hospitalières puis universitaires se sont multipliées.

Il a été Interne pendant deux ans dans le Service de Chirurgie infantile et d'orthopédie du Professeur FROELICH.

Ensuite, il a été nommé Chef de Clinique Adjoint, puis Chef de Clinique Chirurgicale générale dans le Service du Professeur GROSS.

A 27 ans, à la suite d'un Concours brillant, il est nommé Agrégé de Chirurgie générale le 1er novembre 1910.

Entre temps, il a dû interrompre ses activités hospitalières et universitaires en raison de ses obligations militaires. En effet, engagé volontaire dans l'Infanterie en 1903, il termine ses trois années d'engagement en 1906 avec le grade de Médecin auxiliaire.
Rappelé à l'activité par la mobilisation générale du 2 août 1914, il est nommé successivement Médecin Aide major, puis Médecin-major. Entre temps, affecté au 146ème R.I., il est blessé en service commandé le 18 janvier 1915 ; ce qui lui vaut une Croix de guerre bien méritée. Enfin, après de multiples affectations dans différents hôpitaux militaires où il est fait appel en particulier à ses compétences en chirurgie osseuse et en orthopédie, il est démobilisé le 23 octobre 1919.
Il reprend aussitôt sa place et son enseignement d'Agrégé dans notre Faculté. Ses leçons théoriques sont très appréciées du fait de sa facilité d'élocution, de sa clarté et de sa concision. Aussi est-il nommé Chargé de cours de Pathologie externe en 1919 et chargé de cours de Séméiologie chirurgicale en 1923.
Il a été chargé à plusieurs reprises de la suppléance de la Clinique chirurgicale infantile et orthopédique et des deux Cliniques chirurgicales générales. Entre ces suppléances, il suivait assidûment l'enseignement théorique et clinique du Professeur VAUTRIN. C'est au contact de ce Maître qu'il semble avoir changé son orientation chirurgicale de l'orthopédie vers la gynécologie.
Aussi, à la suite de la fondation Joseph Boulanger, il est chargé par décision de la Commission Administrative des Hospices civils du 18 novembre 1927, de créer et d'organiser un Service de Clinique gynécologique.
Ce Service est d'abord installé dans les locaux qu'occupe actuellement le Centre anticancéreux. D'ailleurs, ce Centre est bientôt créé, et le Professeur BINET doit céder la place très rapidement pour émigrer à l'Hôpital Marin, dans des locaux beaucoup plus vétustes et inadaptés à une organisation hospitalière.
Dix ans après la création à Nancy du Service de Gynécologie, il est nommé Professeur de Clinique gynécologique le ler novembre 1937.
C'est dans cette Clinique gynécologique de l'Hôpital Marin qu'il a passé la plus grande partie de sa carrière universitaire, à part une nouvelle interruption due à ses devoirs militaires.
En effet, remobilisé en septembre 1939 comme Médecin lieutenant-colonel, fait prisonnier en juin 1940 et retenu comme tel pendant de longs mois malgré son âge, il ne peut rentrer à Nancy et reprendre sa place à la Faculté qu'en décembre 1941.
Après ce long intervalle, le Professeur BINET renonce définitivement à la clientèle et se consacre entièrement à son Service Clinique et à son enseignement. Il a d'ailleurs fort à faire car son Service n'existe pratiquement plus du fait qu'entre temps l'Hôpital Marin a été utilisé comme hôpital militaire.
Aussi, peu aidé par l'administration hospitalière et avec des crédits de misère, il faut bien le dire, coupé de la clientèle et par conséquent ayant perdu tout le contact avec les Médecins de la région, la pente est dure à remonter. Et cependant il s'y emploie courageusement et, aidé par des collaborateurs dévoués, il y parvient.
Pendant ces années particulièrement fécondes de sa carrière, sans négliger la gynécologie chirurgicale et surtout la chirurgie conservatrice par opposition à la chirurgie d'exérèse d'autrefois, il s'intéresse de plus en plus à la gynécologie médicale. C'est pendant cette période de sa vie universitaire qu'il a publié les meilleures de ses œuvres scientifiques.
Rappeler les nombreux travaux du Professeur BINET ce sera même en faisant abstraction de tout ce qu'il a publié, avant de consacrer uniquement à la gynécologie, sur la chirurgie générale,

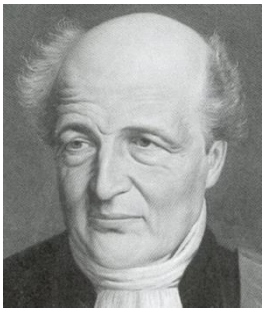
chirurgie abdominale, la chirurgie orthopédique, passer en revue les chapitres de la gynécologie chirurgicale et médicale.
Car le Professeur BINET a beaucoup écrit, dans de nombreuses revues françaises et étrangères, à l'occasion de nombreuses réunions, assises, journées ou congrès en France et à l'étranger, dont certains ont été présidés par lui-même : à Luxeuil, à Salies-de-Béarn, à Bordeaux, à Paris, en Espagne, etc.
Parmi les nombreuses Sociétés médicales dont il faisait partie, il a surtout collaboré aux travaux de la Fédération des Sociétés de Gynécologie et d'Obstétrique de langue française, et à la Société Française de Gynécologie qui avait sa prédilection.
Avant de se consacrer uniquement à la gynécologie, il a collaboré au Traité de Chirurgie réparatrice et orthopédique publié sous la direction de Jeanbrau, Nove-Josserand et Ombredanne.
Il a collaboré à l'élaboration des tomes de l'Encyclopédie médico-chirurgicale dévolus à la gynécologie. Avec son élève Delacote et sa fille, le Docteur Martine Binet, il a rédigé le chapitre consacré à la parthénologie. Il a aussi rédigé avec les mêmes collaborateurs plusieurs articles sur l'eupareunie et sur les troubles de l'instinct sexuel et de l'instinct maternel. Qui ne se souvient de cette magnifique conférence qu'il a faite à une réunion de la Société de Médecine de Nancy sur l'instinct maternel ? Quel régal pour l'auditeur, car si le Professeur BINET était un grand enseigneur, c'était aussi un écrivain né. Quel style et avec quel tact et quelle discrétion il abordait les sujets les plus délicats.
Il a fait paraître plusieurs livres :
- « La vie sexuelle de la femme », préfacé par Siredey
- « La douleur en gynécologie »
- « La gynécologie indispensable », un manuel pour étudiants et surtout intéressant pour les médecins praticiens par son côté pratique et technique
- « Les régions génitales de la femme »
- « Les formes de la femme - Morphologie médico-artistique », livre fort apprécié par les élèves des écoles des Beaux-arts
- « L'amour et l'émotion chez la femme », ouvrage préfacé par Laignel-Lavastine, et couronné par l'Académie Française
- Enfin, « Souvenirs et propos d'un gynécologue », qui résume en quelque sorte son œuvre et ses conceptions sur la psychologie féminine.
Tous ces livres ont été édités plusieurs fois et certains traduits en plusieurs langues étrangères. La critique lui a été, en général, très favorable. Quelques puritains attardés lui ont, cependant, reproché d'avoir développé quelques sujets délicats, comme l'instinct sexuel et la contraception. Et cependant, avec quel tact et quelle délicatesse ne l'a-t-il pas fait Et ne voit-on pas aujourd'hui discuter de tels sujets dans des réunions ou des congrès médicaux, voire même dans la grande presse d'information.
En ce faisant, le Professeur BINET a été un précurseur. La Gynécologie française lui doit aussi d'avoir bien montré son autonomie relative et son originalité par rapport à sa sœur aînée, un peu jalouse, l'Obstétrique.
Voilà brièvement résumée l'œuvre du Professeur BINET.
A travers l'œuvre, on aperçoit l'homme : son intelligence, sa sensibilité, sa bonté pour les malades, sa simplicité avec ses élèves. J'ai été deux fois son Interne ; pendant un an d'abord, dans le Service de Chirurgie complémentaire de l'Hôpital Maringer ; pendant une autre année dans son Service de Gynécologie nouvellement créé ; à la fin de sa carrière enfin, pendant plusieurs années, je l'ai

assisté avant de lui succéder. Toujours j'ai pu apprécier ses qualités morales et intellectuelles. Il m'a surtout appris comme à tous ses élèves le respect du malade et la primauté de l'intérêt du malade, fut-ce au détriment d'un beau geste thérapeutique et d'une magnifique publication.

Le 9 mars 1954, il y a déjà douze ans, il prenait sa retraite et le 20 septembre 1954, il était nommé Professeur Honoraire. Modeste, il n'a pas été comblé d'honneurs. Chevalier de la Légion d'Honneur, il a été proposé plusieurs fois par ses pairs pour être élevé au grade d'Officier, mais sans succès. Doué d'une foi ardente et d'une philosophie sereine, il semblait trouver en lui la satisfaction du devoir accompli.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai évoqué l'œuvre du Professeur BINET et les souvenirs des quelques années que j'ai eu l'honneur et la chance de passer dans le Service de Gynécologie qu'il avait créé et qui, du fait du lustre qu'il lui avait donné, a valu à notre Faculté la création d'une nouvelle Chaire.

La science médicale française, la gynécologie et notre Faculté doivent beaucoup au Professeur BINET ; c'est la raison pour laquelle je lui rends ce dernier hommage. Avec tous ses élèves, j'exprime à Mme Binet, ainsi qu'à ses enfants, nos très sincères sentiments de condoléances ; qu'ils sachent que son souvenir parmi nous n'est pas prêt de se perdre et que sa mémoire sera toujours vénérée dans notre Faculté qu'il a si bien servie.



BLONDLOT Nicolas

1808-1877

Texte du Professeur P. LABRUDE

Bien qu'un tableau représentant Nicolas BLONDLOT orne actuellement une des salles des thèses de la Faculté, ce professeur semble bien oublié aujourd'hui, d'autant plus qu'en dépit des discours prononcés au moment de ses obsèques et publiés dans la *Revue médicale de l'Est*, il ne semble pas avoir fait l'objet d'un éloge par le doyen de l'époque. C'est ainsi que notre collègue le Professeur Legras n'a pu lui consacrer que quelques lignes dans ses ouvrages précédents. Ces quelques pages sur la vie et l'œuvre du Professeur BLONDLOT répareront cette lacune.

Les origines familiales et les premières années

Nicolas BLONDLOT naît à Charmes (Vosges) le 4 février 1808. Il est le fils de Jean Baptiste Blondlot, tanneur, et de son épouse Anne Louise Toussaint, qui se sont mariés dans la cité le 29 avril 1807. Jean Baptiste BLONDLOT, né le 24 juin 1781 à Lorquin (aujourd'hui dans le département de la Moselle), où le nom existe encore, est le fils de Martin Blondlot et d'Anne Elisabeth Jeannequin (ou Jannequin). Anne Louise Toussaint, née à Charmes le 19 août 1785, est la fille de Nicolas Toussaint et de Françoise Mosson.

A l'issue de ses études primaires et secondaires, il décide de devenir médecin et il s'inscrit à l'Ecole secondaire de médecine de Nancy. Pour y être admis, les postulants doivent être âgés de seize ans, disposer d'une autorisation parentale s'ils sont mineurs et de plusieurs certificats de bonne conduite, savoir lire et écrire correctement en français, expliquer « au moins les auteurs latins que l'on voit en troisième » et posséder les quatre règles de l'arithmétique. Le recteur leur fait passer un examen d'admission, et ils doivent être présentés par un « répondant » résidant à Nancy. Nicolas prend sa première inscription trimestrielle le 10 novembre 1825 et sa septième et dernière le 9 avril 1827. S'il était resté dans notre cité, la huitième aurait dû être prise vers le 10 juillet. Il quitte donc Nancy pour la rentrée du semestre d'hiver 1827. Le 13 avril 1827, il a été nommé aide d'opérations chirurgicales, ce qui montre sa vocation déjà dessinée pour la chirurgie.

Il poursuit ses études à la Faculté de médecine de Paris où il reçoit le premier second prix (médaille d'argent et livres) de l'Ecole pratique où les enseignements durent trois années et où seuls les meilleurs étudiants sont admis. Il est aussi reçu major au prestigieux concours de l'Internat des Hôpitaux en 1828. Il fréquente le service du célèbre Professeur Dupuytren à l'Hôtel-Dieu, où il est Premier interne et se destine à la chirurgie. A l'issue d'un bref séjour dans les

Vosges pendant l'épidémie de choléra de 1832, il retourne à Paris où il soutient sa thèse, consacrée à la « fistule lacrymale », le 6 juin 1833. Il revient alors en Lorraine et se fixe à Nancy.

Le retour en Lorraine et le professorat à Nancy

BLONDLOT souhaite s'installer à Nancy en qualité de chirurgien, mais, constatant les difficultés qu'il rencontrera dans cette spécialité, il se tourne vers l'enseignement. Il va cependant être pendant trente ans et à titre gracieux le chirurgien ordinaire de l'Hospice des orphelins. Il entre à l'Ecole secondaire de médecine en octobre 1835 à l'occasion d'un concours de recrutement de professeurs suppléants et devient le collaborateur du Professeur Charles-Nicolas Alexandre de Haldat du Lys, titulaire de la chaire de physiologie, hygiène, chimie, matière médicale et histoire naturelle, et en même temps directeur de l'établissement.

Le 17 octobre 1843, une ordonnance transforme l'Ecole secondaire en Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie, avec six chaires au lieu de quatre. BLONDLOT est nommé Professeur adjoint de pathologie interne le 20 octobre. Mais De Haldat prend sa retraite, ce qui fait que le 1er novembre, BLONDLOT est nommé Professeur titulaire de la chaire de chimie et pharmacie, concernée par les enseignements destinés aux élèves en médecine, mais aussi en pharmacie. Au cours de cette année, il assure également l'enseignement de pathologie interne ou médicale. En 1854, la chaire est dédoublée, et celle que conserve BLONDLOT, qui occupe le huitième rang, s'intitule « pharmacie et notions de toxicologie ». Cet intitulé reste inchangé jusqu'au 1er octobre 1872, jour où prend effet le transfèrement de la Faculté de médecine de Strasbourg à Nancy. Toutefois, on lit souvent qu'il est « Professeur de chimie et pharmacie », ou encore « Professeur de chimie et toxicologie ».

La Guerre de 1870 a en effet d'importantes conséquences pour le Professeur BLONDLOT. Aux dires de son collègue PARISOT à ses obsèques, sa notoriété avait conduit un ministre de l'Instruction publique à lui promettre une chaire dans une faculté. C'est à Nancy que cette promesse se réalise car il est nommé Professeur de chimie médicale et toxicologie à la Faculté qui s'installe. Il siège au jury médical du département qui, en dehors des réceptions des officiers de santé, a aussi la charge d'examiner diverses préparations avant leur commercialisation, par exemple les cosmétiques, et également de visiter et de contrôler les pharmacies, les drogueries et les épiceries. C'est en cette même qualité de chimiste qu'il appartient au Conseil central d'hygiène publique et de salubrité du département.

Nicolas BLONDLOT meurt à Nancy le 7 janvier 1877 à l'issue d'une assez longue maladie au cours de laquelle il a fréquenté la faculté et l'amphithéâtre aussi longtemps que possible. Ses obsèques, officielles comme c'est alors l'usage et en raison de son appartenance à l'Ordre de la Légion d'honneur, ont lieu le 9 en présence des autorités et des professeurs de l'université dont quatre tiennent les cordons du poêle.

L'œuvre scientifique : physiologie, chimie et toxicologie

Nicolas BLONDLOT exerce son talent de chercheur dans trois domaines : la physiologie qu'on peut aussi qualifier ici de chimie physiologique, la chimie et la toxicologie.

Son premier thème de recherche est l'étude des mécanismes de la digestion, qui se rapporte à la physiologie et à la chimie. Afin de pouvoir observer le fonctionnement de l'estomac puis de l'intestin et de ses sécrétions, et de pratiquer sur des animaux vivants comme le chien, BLONDLOT met à profit ses connaissances chirurgicales pour inventer et mettre au point les fistules gastriques et biliaires artificielles. D'autres animaux font aussi l'objet de ses observations.

Les résultats accumulés au fil des années lui permettent en 1843 de publier à Nancy un « Traité analytique de la digestion considérée particulièrement dans l'homme et dans les animaux vertébrés ». C'est le plus important de ses nombreux travaux, et il lui vaut le titre de lauréat de l'Institut l'année suivante, mais aussi celui de lauréat de la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy, qui l'accueille parmi ses membres.

Il porte un grand intérêt aux mécanismes chimiques de la digestion, et à leurs intermédiaires que l'on ne connaît encore pas et qui sont les enzymes des diverses sécrétions des organes digestifs. La digestion des graisses et le rôle de la bile attirent son attention et il en tire la conclusion qu'en l'absence de bile, peu de matières grasses sont absorbées par l'intestin. Quelques titres de publications attestent de ces recherches : « Sur l'origine du sucre de lait, Essai sur les fonctions du foie et de ses annexes (Masson, 1846), Nouvelles recherches chimiques sur la nature et l'origine du principe acide qui domine dans le suc gastrique, Inutilité de la bile dans la digestion proprement dite, Recherches sur la digestion des matières amylacées, Recherches sur la digestion des matières grasses... (doctorat ès sciences, Paris, 1855), Sur la manière d'agir du suc gastrique, Sur quelques perfectionnements à apporter dans l'établissement des fistules gastriques artificielles, Recherche sur la fermentation alcoolique du sucre de lait. Tous ces titres correspondent aux questions auxquelles il tente de répondre par une théorie sur la division et l'absorption des matières alimentaires, avec des volets plus fondamentaux comme « l'antagonisme foie-poumons ». Grâce aux fistules qu'il crée chez les animaux, BLONDLOT détermine la durée de la digestion des différents aliments, observe l'indigestibilité du mucus, étudie l'acide gastrique, estime que la bile n'est pas indispensable pour la digestion proprement dite.

A partir de 1855, il s'intéresse beaucoup à la chimie toxicologique, et il publie souvent dans cette discipline : « Recherches médico-légales sur l'arsenic, Problème de la destruction des matières organiques par l'acide sulfurique..., Sur la recherche de l'arsenic par la méthode de Marsh, Influence des corps gras sur la solubilité de l'acide arsénieux, Sur la recherche toxicologique du phosphore par la coloration de la flamme, Recherche toxicologique sur la transformation de l'arsenic en hydrure solide par l'hydrogène naissant..., Sur le dosage de l'antimoine dans les analyses et dans les recherches toxicologiques », etc. Ce n'est toutefois pas une réorientation car il s'est intéressé à la recherche de l'arsenic dès 1845 : « Nouveaux perfectionnements à la méthode de Marsh, pour la recherche chimico-légale de l'arsenic ». L'arsenic est en effet un poison très classiquement employé à ce moment, comme la célèbre affaire Lafarge en avait été une illustration.

Le phosphore est enfin un thème important de recherche pour ses dernières années d'activité. Elément chimique dangereux, il conduit à une série de publications entre 1865 et 1874 : « Recherches sur le phosphore noir, Remarques sur la pulvérisation du phosphore, Sur la cristallisation du phosphore, Sur l'absorption du phosphore, Nouvelles recherches sur le phosphore noir ». Le futur agrégé Rodolphe ENGEL travaille avec lui sur la cristallisation du phosphore et présente en leurs deux noms une communication portant ce titre à la séance de la Société des sciences de Nancy du 18 janvier 1875.

Avec BLONDLOT, la physiologie et la chimie sont des sciences auxiliaires de la justice. N'oubliant pas qu'il est médecin et toxicologue, il préconise le microscope pour la recherche des taches de sang. Il ne perd pas de vue qu'il appartient au Conseil central d'hygiène publique et de salubrité, et certains de ses travaux sont réalisés dans le cadre des questions qui lui sont posées, comme nous le verrons plus loin. D'autres relèvent de la chimie analytique : « Note sur une modification à la pipette graduée de Mohr », ou de la chimie industrielle : « Note sur une

particularité relative à la trempe de l'acier et de la fonte de fer ». Il y a enfin des travaux de chimie pure, comme certains de ceux portant sur le phosphore, qui concernent aussi la toxicologie.
En dépit d'une apparence qui peut donner un sentiment de confusion ou d'incohérence, l'œuvre scientifique de Nicolas BLONDLOT est d'une grande homogénéité puisqu'elle s'appuie sur quelques mots-clés qui restent valables pendant trois décennies et qui possèdent des implications réciproques : physiologie, chimie, toxicologie, hygiène. Nombre de ses publications concernent deux d'entre eux : physiologie et chimie, physiologie et toxicologie, chimie et toxicologie, et même trois : hydrologie, chimie et hygiène.
Beaucoup de ces travaux sont présentés aux séances de la Société royale des sciences, lettres et arts, et ils figurent dans ses Mémoires et dans sa Table alphabétique. Au total, de 1844 à 1874, soit en trente années, j'y ai relevé vingt-neuf communications que j'ai pu classer sous quatre thèmes, avec tout l'arbitraire que cela représente et les nombreuses interactions entre ces thèmes : la physiologie de la digestion : 7 ; la chimie : 14 ; la toxicologie : 5 ; l'hydrologie : 2. Un nombre significatif de résultats est également présenté au Journal de pharmacie et de chimie : vingt au total dont beaucoup sont une reprise comme cela est classique à ce moment. Neuf des dix derniers sont consacrés au phosphore, ce qui montre l'intérêt que BLONDLOT porte à ce produit.

Les distinctions et les prix, la participation aux sociétés savantes
Officier de l'Instruction publique, Nicolas BLONDLOT est nommé chevalier de la Légion d'honneur le 13 août 1861. Déjà lauréat de l'Institut depuis 1844, il est en 1870 l'un des lauréats du Prix Montyon de l'Académie des sciences, qui est un prix de médecine et de chirurgie, « pour une série de mémoires concernant des questions litigieuses de médecine, de chimie toxicologique et de physiologie ». Il est aussi élu membre associé national de l'Académie impériale de médecine, dans la section de physique et chimie médicales, le 18 avril 1865. Cette élection est, avec le prix Montyon, l'une des plus belles récompenses consacrant son long et consciencieux travail.
BLONDLOT a été assez rapidement élu à la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy, devenue Académie de Stanislas en 1850. A la fin de l'année 1843, il lui a fait hommage de son « Traité analytique de la digestion » et sollicité son admission. Il est élu membre titulaire le 4 janvier 1844. Académicien fidèle, il présente en séance un grand nombre de communications, réservant souvent à la compagnie la primeur de ses résultats. Une telle fidélité, qui signe aussi à coup sûr une présence soutenue aux séances, trouve son aboutissement dans son élection à la fonction présidentielle, traditionnellement précédée de la vice-présidence, respectivement pour les années 1852 et 1853.
BLONDLOT est par ailleurs nommé membre du Conseil central d'hygiène publique et de salubrité du département le 1er décembre 1849 en qualité de chimiste, et il est régulièrement renouvelé dans ses fonctions. En 1864, il préside la commission de salubrité et, à sa mort, il est vice-président du conseil, c'est-à-dire qu'il en est le président effectif, le président réel étant le préfet ès qualité. D'après Poincaré, BLONDLOT a été élu à cette fonction en 1875. Sa formation, son enseignement et ses recherches rendent son expertise très pertinente. Au cours de son exercice, il est le rapporteur de nombreuses questions. Ses rapports figurent dans le dossier conservé aux Archives départementales et certains donnent lieu à publication comme : « Instruction médicale sur les précautions à prendre contre le choléra et sur les soins à donner, en l'absence de médecin, aux personnes qui en sont atteintes », et « Rapport au sujet de la pétition concernant l'établissement d'une fabrique de produits chimiques sur le territoire de Laneuveville-devant-Nancy ». Quelques sujets examinés par BLONDLOT et indiqués ci-après, montrent la

diversité des thèmes de travail dont cette assemblée est saisie : le canal Saint-Thiébaut à Nancy, un four à chaux et à coke à Tomblaine, une fabrique de sucre à Pont-à-Mousson, l'inspection des brasseries avec la présence anormale de cuivre et de plomb, la falsification du café et de la chicorée, la commercialisation d'acide sulfurique arsenical (cet acide intervient en effet dans la recherche de l'arsenic par la méthode de Marsh), la fabrique de papier peint de Nabécor à Nancy avec infiltration et empoisonnement des eaux, les eaux du sondage de l'usine à gaz de Nancy, etc.
La Société de médecine de Nancy est créée en 1842, mais la consultation de ses comptes rendus montre que Nicolas BLONDLOT n'en est pas membre fondateur, qu'il entretient avec elle des rapports discontinus et qu'il ne présente à ses séances qu'un petit nombre de communications. Il est membre de la Société centrale d'agriculture de Nancy mais il ne sollicite pas son admission à la Société des sciences lorsqu'elle s'installe à Nancy en même temps que la Faculté de médecine, peut-être en raison de son âge.

Conclusion

Ayant été l'un des rares Nancéiens à être nommé Professeur titulaire à la Faculté de médecine en 1872, Nicolas BLONDLOT est à coup sûr un membre distingué de l'Académie de Stanislas à qui il offre la primauté de beaucoup de résultats et où il occupe le fauteuil présidentiel. Sa longue présence au Conseil d'hygiène et de salubrité constitue une marque de la considération dans laquelle il est tenu. Sa participation active dans les diverses instances dont il est membre fait de lui, plus qu'un savant, un citoyen utile, et sa carrière peut sans doute être correctement résumée par ces quatre mots : travail, savoir, rigueur et simplicité.

Compléments (B. LEGRAS)

En 1889, la ville de Nancy affecta une rue de son nom. En 1940, elle réunit finalement, dans un hommage commun, à la fois Nicolas Blondlot et son fils René (Professeur de Physique à la Faculté des Sciences de Nancy, mort en 1930) qui légua une part importante de sa fortune à la ville (le parc Blondlot est aussi un legs de la famille à la municipalité).

BODART André

1898-1989

ELOGE par le Professeur A. BEAU

C'est au titre d'une très vieille amitié que me vaut la mission de prononcer ce soir l'éloge du Professeur BODART, récemment décédé le 16 juin dernier à l'âge de 90 ans. C'est une occasion pour moi d'évoquer de lointains souvenirs communs. La date de ma première rencontre à l'Hôpital avec André BODART remonte très exactement au 2 novembre 1927. Ce jour-là, en effet, je prenais mes fonctions d'Externe des Hôpitaux au Service du Professeur HAMANT qui venait de succéder au Professeur VAUTRIN disparu depuis peu.

Pour sa première prise de contact avec le Service de Clinique chirurgicale, le Professeur HAMANT avait prévu un très long tableau opératoire, ce qui ne plaisait d'ailleurs pas à la sœur Bernard, responsable de la salle d'opération, qui rappelait que la tradition voulait qu'on n'opérât pas le Jour des Morts. Le personnel médical comportait alors seulement un Chef de Clinique, Joseph Charles et deux Internes, BODART et Mosinger. Durant toute l'année que je passai dans ce Service, j'eus déjà l'occasion d'apprécier l'immense culture médicale et littéraire de BODART, jointe à sa dextérité opératoire.

Le Service du Professeur HAMANT était une véritable usine. Il fallait être présent dès huit heures moins le quart du matin et pour les Externes chargés alors des anesthésies, c'était une rude épreuve physique et morale que de tenir le masque d'Ombrédanne arrosé de mélange de Schleich. On tremblait toujours devant la possibilité d'une syncope et l'on se faisait régulièrement admonester quand le malade ne dormait pas assez profondément au cours des laparotomies. En tant qu'étudiant, on connaissait bien BODART qui à ce moment-là portait une barbe bien fournie, et surtout qui conduisait de grosses voitures de sport, ce qui était exceptionnel parmi les étudiants de cette époque.

Il était parvenu après bien des difficultés à la Faculté de Médecine car il se trouvait être en pleine première guerre mondiale au cours de ses études secondaires, accomplies au Collège Saint Pierre Fourier de Lunéville.

Son village natal d'Onville ayant été occupé par les Allemands, il avait été pendant quelques mois déporté à titre civil. Mais, une fois libéré, il avait été incorporé comme infirmier-brancardier dans une unité combattante où il avait fait preuve d'une grande sérénité. Il nous racontait, en effet, qu'entre les attaques, sous un déluge de feu, il parvenait à se mettre à l'abri dans un trou d'obus et qu'il en profitait pour lire un de ses auteurs favoris. Il avait une particulière admiration pour la

pensée et le style d'orfèvre d'Anatole France dont il nous récitait des pages entières de ses œuvres durant les plus longues interventions chirurgicales.
BODART devait succéder l'année suivante à Joseph Charles comme Chef de Clinique chirurgicale chez le Professeur HAMANT, mais cette nomination nécessitait de sa part qu'il subît les derniers examens de médecine et qu'il soutînt sa thèse. Le régime de scolarité d'alors était particulièrement libéral, car les étudiants pouvaient passer les examens de fin d'année quand il leur plaisait. Il leur suffisait de se réunir en petit nombre et de solliciter une date d'examen de leurs professeurs. L'examen de cinquième année était particulièrement redouté et une célèbre et irrévérencieuse caricature de la salle de garde des Internes l'avait stigmatisé sous l'aspect de la barrière « des trois vaches ».
Bien sûr, je ne vous rappellerai pas le nom des examinateurs qui étaient alors l'objet de cette charge, mais quoiqu'il en soit, aussi bien la Médecine légale que l'Hygiène ou la Thérapeutique n'intéressaient pas particulièrement les candidats et en particulier BODART.
Il fallut cependant bien qu'il se décidât à subir ces épreuves et ensuite à passer ses cliniques. Immédiatement après, il soutînt sa thèse de Doctorat le 23 juillet 1929, qui fut un véritable monument. Ce travail de 227 pages que j'ai relu avec un très vif intérêt a pour point de départ six observations cliniques de fistules pancréatiques traitées chirurgicalement par le Professeur HAMANT.
L'auteur envisage, après avoir colligé la plupart des cas déjà publiés, tous les aspects cliniques, physiopathologiques et thérapeutiques de cette complication dont le traitement s'avérait particulièrement difficile. Il préconisait, après un essai loyal de traitement préalable médical de quatre à cinq mois, l'intervention chirurgicale qui devait ensuite consister en une anastomose fistulo-digestive de préférence dans l'estomac, sinon dans l'intestin grêle ou même dans la vésicule biliaire.
Cette mise au point d'un problème de pathologie qui était alors très à l'ordre du jour valut à son auteur le premier prix de thèse de la Faculté et fut couronné par l'Académie Nationale de Médecine. BODART devait rester un fidèle élève et admirateur du Professeur HAMANT et je relève dans un de ses discours le jugement qu'il a porté sur son Maître : « Huit à dix interventions menées à vive cadence et toutes réalisées avec la même netteté, la même perfection technique, la même absence totale d'hésitation, de médiocrité et de bavure, dans la joie d'une force physique éblouissante au service d'un esprit lucide, quiconque n'a pas vu jouer à plein cette merveilleuse machine chirurgicale a été privé d'un spectacle d'une rare qualité ». Formé à l'exemple d'un tel Maître, on ne doit pas être surpris de trouver ensuite dans son élève BODART le reflet des qualités qu'il vantait chez son Maître.
La carrière hospitalière du Professeur BODART avait commencé en 1923, date à laquelle il avait été reçu en même temps Externe des Hôpitaux de Paris et de Nancy. Mais c'est dans notre Faculté qu'il décida de rester. De même en 1924, il s'était présenté à l'Internat des Hôpitaux à la fois à Besançon et à Nancy. C'est aussi dans cette dernière ville qu'il décida de faire carrière. Dans sa promotion d'Internat où il avait été reçu second, on relève le nom de quatre futurs Professeurs ; le Major Robert Carillon, militaire, devait devenir Professeur au Val-de-Grâce. Le cinquième était notre regretté collègue René ROUSSEAUX, suivi de Michel Mosinger qui devait poursuivre sa carrière comme Professeur à la Faculté de Médecine de Marseille.
La carrière de BODART devait se compléter du point de vue hospitalier par le titre de Chirurgien des Hôpitaux en décembre 1929. Son cursus universitaire fut absolument régulier dans notre Faculté. Reçu au Concours d'Agrégation de Chirurgie Générale en 1933, il fut pendant de

nombreuses années Adjoint du Professeur HAMANT en même temps que son ami Pierre CHALNOT dans sa Clinique chirurgicale. Mais, du fait du départ à la retraite du Professeur FROELICH, son orientation changea de direction, étant donné qu'il fut désigné pour assurer l'enseignement et la direction du Service de Clinique Chirurgicale Infantile et Orthopédique de 1939 à 1950. A cette date, il fut nommé Professeur titulaire dans cette discipline par reconstitution de la Chaire. En 1966, à la suite du décès prématuré du Professeur ROUSSEAUX, il demanda son transfert dans la Clinique chirurgicale B qui avait connu les débuts de sa carrière. Il assuma les fonctions de Professeur titulaire et de Chef de Service dans cette Clinique jusqu'à sa retraite le 1er octobre 1956, date à laquelle il fut nommé Professeur Honoraire.

Durant cette longue période d'activité chirurgicale, le Professeur BODART fit preuve d'une très grande adresse, fidèle à la chirurgie classique qu'il accomplissait avec rigueur et précision, il ne se laissa pas entraîner dans des interventions nouvelles aux résultats souvent aléatoires. Il vécut cependant une période cruciale de la chirurgie qui, au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, subit des progrès extraordinaires surtout du fait des perfectionnements des techniques et dos procédés d'anesthésie et de réanimation.

Dans son Service de Pathologie Infantile, il sut adapter et perfectionner les anciennes pratiques purement orthopédiques devenues surannées et avant tout, transformer radicalement cette discipline devenue l'application d'une chirurgie dite sanglante qui jusque-là n'avait pas osé s'attaquer au problème de l'enfance.

Ses publications médicales n'ont volontairement pas été très nombreuses. Comme il me le faisait remarquer, à quoi servaient quelques observations isolées, même de cas très rares ou bien quelques statistiques plus ou moins étendues de résultats thérapeutiques qui, à son avis, n'apportaient pas grand-chose à la connaissance de la pathologie chirurgicale. Cependant, il laissait ce soin à ses nombreux élèves dont il supervisait néanmoins les publications. Par contre son œuvre littéraire fut très considérable et lui valut une réputation justifiée dans le domaine de la philosophie et de l'éthique. Il aimait d'ailleurs à rappeler l'opinion de nombreux auteurs qui faisaient remarquer que depuis toujours le Médecin a la douce manie de philosopher. L'occasion de manifester ses talents lui fut offerte par sa leçon inaugurale. En effet, lors de la séance du Conseil de Faculté du 17 juin 1950, le Professeur DE LAVERGNE avait fait remarquer que depuis plusieurs années la tradition des leçons inaugurales s'était perdue, ce qu'il estimait fort regrettable. Le Conseil de Faculté s'étant unanimement rallié à cette opinion, BODART qui venait d'être récemment nommé Professeur titulaire accepta de renouer cette tradition lors de la prochaine rentrée universitaire. C'est ainsi que le 1er décembre 1950, le grand amphithéâtre de l'Institut Anatomique se trouvait rempli d'une affluence considérable pour écouter une leçon intitulée par son auteur « Quelques aspects de la psychologie du chirurgien et du médecin ».

Rappelant que depuis toujours le Médecin se pose la question de savoir comment il réagirait devant la douleur et la mort, soulignant l'opinion de notre célèbre confrère et romancier Georges Duhamel pour qui la médecine est une profession noble, grande et triste, il développait les différents aspects de l'exercice de la chirurgie tel qu'il les concevait. Il est difficile de résumer en quelques lignes la pensée pénétrante et profonde du Professeur BODART et je me bornerai simplement en vous conseillant de relire ses nombreuses pages, de méditer la conclusion de son exposé : « Si vous croyez avec moi qu'au-delà de la mort vous deviez rendre compte de la mission tout particulièrement lourde qui vous a été confiée auprès des hommes, puissiez-vous à l'approche de vos derniers jours ne ressentir en votre âme qu'apaisement et sérénité ». Cette leçon inaugurale ne fut d'ailleurs que le prélude d'un grand nombre de réflexions philosophiques dont nous ne

ferons que rappeler les principales, en particulier l'allocution qu'il devait donner à Longwy le 22 mai 1955 lors de la prestation de serment de jeunes médecins admis à l'Ordre.
Ce discours consacré « aux misères et grandeurs du colloque médical » d'une très haute élévation de pensée se termine par ces phrases qu'il me plaît de rappeler : « Que d'occasions pour le médecin de vibrer au plus profond de lui-même, que de visages ravagés par la souffrance et la peur, que de regards suppliants, que de plaintes bouleversantes hantent ses nuits et ses jours et donnent à toutes ses pensées, à ses désirs et même à ses joies une sorte de résonance douloureuse. Ce visage triste d'enfant, marqué déjà par un mal sans espoir, il le reverra chez lui, derrière le visage des enfants qu'il aime et, cette évocation pour eux d'un mal semblable, toujours possible, lui serre le cœur douloureusement. S'il sait garder ainsi toute sa vie cette promptitude à s'émouvoir, le Médecin aura naturellement, sans contrainte ni artifice, cette sympathie que le malade exige et qui est le fondement essentiel de tout colloque médical digne de ce nom ».
C'est à l'Académie de Stanislas que le Professeur BODART devait trouver une tribune pour exposer ses réflexions philosophiques. Nommé Associé Correspondant de cette compagnie le 21 décembre 1956 puis titulaire le 6 février 1959, il fut Président pendant l'année académique 1961-1962. Son discours de réception du 21 mai 1959 intitulé « la désacralisation de la Médecine » puis son intervention du 3 février 1961 sur « les confins de la vie et de la mort » sont pleins de profondes réflexions inspirées essentiellement par sa longue pratique de la Médecine.
Admis à la retraite au 1er octobre 1966 et nommé quelques jours après Professeur Honoraire de notre Faculté, le Professeur BODART, tel les sages de l'ancienne Rome, décida de se retirer complètement de la vie active et de mettre un terme à ses exposés pourtant si brillants.
Il décida de résider dans sa vieille maison familiale d'Onville, dans cette vallée riante du Rupt de Mad où il devait passer encore de longues années. Dans cette vaste demeure, il s'était entouré de ses objets favoris mais à part quelques vieux amis, il n'y recevait guère de visite. Son vaste bureau était tapissé entièrement de bibliothèques renfermant des milliers de livres surtout consacrés à la philosophie et aux Sciences médicales et exactes dont il suivait très attentivement les progrès. Mélomane très averti, il avait consacré une salle entière de cette vaste maison à ses disques de musique classique qu'il avait classés méthodiquement et qu'il retrouvait avec une grande facilité, les ayant répertoriés sur un petit carnet. La mort l'aura surpris après une longue vieillesse heureuse.
D'ailleurs, il avait une certaine hantise de sa disparition et bien souvent il l'a évoquée dans ses écrits. Comme il le dit dans une de ses allocutions : « Le Médecin arrive à sa propre mort le cœur déjà las de toutes les morts accumulées autour de lui et qui toutes plus ou moins l'ont frustré de la joie de vivre... Le Médecin a subi trop de chocs émotionnels violents pour qu'il ne ressente jamais la douceur d'une paix sans remords. Il est infiniment las et plus ou moins obscurément, il aspire au seul repos, celui de la mort ». C'est ce repos qu'il avait si souvent évoqué qui est venu le prendre le 16 juin dernier.
De nombreuses distinctions étaient venues lors de sa carrière récompenser tous ses mérites : Chevalier de la Légion d'Honneur, Commandeur des Palmes Académiques. Il avait reçu en 1964 le Grand Prix de la Ville de Nancy.
La Faculté de Médecine gardera pieusement le souvenir de ce Maître qui l'a grandement honorée et adresse à sa famille l'assurance de ses sentiments très émus.

BOUIN Pol

1870-1962

ELOGE par le Professeur E. LEGAIT

Le Professeur Pol BOUIN est décédé le 5 février dernier à Vendresse, dans les Ardennes, à l'âge de 91 ans.

On ne s'étonnera pas qu'un hommage soit rendu à sa mémoire dans le cadre de la Société de Biologie ; celle-ci lui doit beaucoup. Le Professeur BOUIN, en effet, compte parmi ceux qui se groupant autour du Professeur PRENANT, fondèrent au mois de novembre 1895 « La Conférence Biologique de Nancy ». C'est dans le cadre de cette Conférence devenue la Réunion Biologique en 1897, puis en 1903 l'actuelle Société de Biologie de Nancy que notre collègue a présenté le résultat des travaux qui, très vite, lui ont acquis une très large notoriété. Peu d'hommes de science ont eu, comme le Professeur BOUIN, la bonne fortune à la fin de leur carrière de constater le lien fondé et l'importance des idées émises et des faits observés pendant leur vie de jeune chercheur ou d'homme mûr. Peu ont eu, sur l'orientation de la biologie, une influence aussi déterminante ; très peu ont eu, en même temps, une telle influence morale et ont pu s'entourer d'élèves aussi nombreux et d'une telle valeur.

Lui-même rappelait, le 18 novembre 1946, lorsque ses collègues, ses élèves, ses amis et ses nombreux admirateurs se réunirent dans l'amphithéâtre de l'Institut d'Histologie, à la Faculté de Médecine de Strasbourg, pour lui remettre une médaille gravée à son intention, que ce sont les conditions trouvées à la Faculté de Médecine de Nancy où ses parents l'avaient envoyé commencer ses études médicales, qui l'ont orienté dans la voie scientifique. Deux maîtres de cette époque ont eu, sur lui, une influence déterminante :

« Le Professeur NICOLAS s'imposait, disait-il, par la précision de ses cours d'anatomie. Le Professeur PRENANT séduisait par la manière dont il nous dévoilait les étonnants mystères du monde microscopique. Ses descriptions des dispositifs structuraux étaient si vivantes qu'elles sont restées pour moi les modèles dont j'ai essayé de m'inspirer quant à mon tour, j'enseignai la même science... Un tel enseignement fit sur moi une grande impression. Je souhaitai mieux connaître la science histologique et apprendre les méthodes qui permettent de la pratiquer. J'exprimai un jour ce désir à mon maître. Il m'invita à fréquenter son laboratoire. A la fin de la première année de mes études anatomiques, je devenais préparateur d'histologie à la Faculté de Médecine (1891). Je travaillai aux côtés de PRENANT pendant une douzaine d'années ; elles comptent parmi les plus essentielles de ma carrière... Je devins agrégé d'histologie (1898), peu de temps après avoir présenté ma thèse de doctorat en médecine (1897). J'étais donc heureusement et rapidement

débarrassé des exercices de vieille scolastique exigés par la préparation aux épreuves aléatoires du concours d'agrégation. Je pus me mettre tout de suite au bon travail. PRENANT m'avait déjà fait faire une recherche de morphologie expérimentale en me donnant comme sujet de thèse l'étude des altérations de la gonade mâle consécutives à l'oblitération de ses conduits excréteurs. Je résolus de continuer dans cette voie, qui me semblait riche de promesse. Après avoir exécuté des recherches cytologiques, en particulier sur les doubles spermatogénèses et les mitoses maturatives chez les Myriopodes, sur les connexions des dendrites, sur la constitution du cytoplasme chez certaines cellules reproductrices végétales et animales, celles-ci poursuivies avec mon frère Maurice, de la Faculté des Sciences, j'entrepris des investigations sur les glandes génitales envisagées au point de vue de leur action générale sur l'organisme. Ce problème intéressait aussi mon ami Paul ANCEL, élève du Professeur NICOLAS. Nous décidâmes d'associer nos efforts et d'explorer ensemble ce domaine encore vierge de l'endocrinologie. Cette investigation s'avéra pleine de difficultés mais fructueuse. Non seulement elle devait nous occuper, ainsi que nos élèves, pendant toute la durée de notre carrière scientifique, mais peu à peu elle sollicita l'intérêt d'un nombre toujours croissant de biologistes qui donnèrent à ce chapitre nouveau de l'histophysiologie un magnifique développement. Il nous a fallu de longues recherches pour établir que les cellules interstitielles testiculaires sont la source de l'hormone masculinisante, c'est-à-dire de la substance spécifique qui développe et maintient chez le mâle les caractères distinctifs de son sexe, et que le corps jaune de l'ovaire est la source de l'hormone progestative, c'est-à-dire de la substance qui prépare périodiquement l'organisme féminin à la condition maternelle et plus particulièrement la muqueuse de la matrice à la nidation de l'œuf fécondé.

Mais je dois une pensée reconnaissante à la mémoire de mon père. C'est lui qui, en me faisant part de ses connaissances en pathologie animale, m'apprit le comportement particulier des grands Mammifères cryptorchides, la perte chez ces derniers du pouvoir fécondant, et la conservation intégrale des autres caractères sexuels mâles. Ces animaux sont inféconds, mais ils ne sont pas impuissants. Le rapprochement entre cette donnée clinique et la structure des testicules en ectopie intra-abdominale, presque exclusivement réduits à leur glande interstitielle, a été l'étincelle qui a illuminé notre route et nous a montré le chemin à suivre. »

L'essentiel des résultats énoncés était déjà acquis entre les années 1900 et 1907. On ne s'étonnera pas si ces recherches originales, qui ont servi de base à l'endocrinologie sexuelle expérimentale, aient attiré sur lui l'attention du monde universitaire. Nommé Professeur à l'Ecole de Médecine d'Alger en 1906 à la fin de son temps d'agrégation, il succède l'année suivante, à Nancy, à son maître PRENANT, nommé lui-même à la chaire d'histologie de Paris. Sa renommée scientifique était telle à la fin de la première guerre mondiale qu'il est désigné en 1919 pour occuper la chaire d'histologie de la Faculté de Médecine de Strasbourg redevenue française. C'est dans cette Université qu'il donne sa pleine mesure dans un Institut créé spécialement pour lui par la Fondation Rockefeller, entouré d'élèves nombreux et dont beaucoup ont acquis eux-mêmes un grand renom, comme les Professeurs Courrier et Benoit du Collège de France, les Professeurs Aron, Klein, Mayer et Clavert.

La bivalence de la glande génitale femelle est démontrée comme l'avait été celle de la glande génitale mâle, de même que l'influence de l'hypophyse sur les activités génitale, thyroïdienne et mammaire ; de nombreuses autres corrélations endocriniennes sont également mises en évidence.

Elu membre de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences, le Professeur Bouin voit alors son laboratoire fréquenté par un grand nombre de savants étrangers.

Replié à Clermont-Ferrand avec toute la Faculté de Médecine de Strasbourg, lorsque la guerre

éclate, il s'efforcera encore de maintenir dans cette ville un foyer de recherches.
Mis à la retraite, Commandeur de la Légion d'Honneur, Médaille d'Or du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) en 1961, titulaire de nombreuses décorations étrangères, le Professeur BOUIN laisse alors le souvenir d'un grand biologiste dont les idées ont acquis définitivement droit de cité, d'un savant affable et bienveillant que regrettent unanimement ses élèves.
Modeste, il se retire dans son village natal, à Vendresse, où jusqu'à sa mort il entretiendra une correspondance considérable, conseillant et encourageant.
Paradoxe, si sa grande réputation scientifique est le résultat de ses importantes découvertes, sa notoriété mondiale est en partie due au fait que jeune préparateur d'histologie, il utilisa pour ses recherches un liquide fixateur universellement utilisé : le liquide de BOUIN. Fait insigne, les jeunes biologistes américains ou asiatiques, qui utilisent ce mélange de fixation prononcent ce nom à la française.
C'est à Vendresse, que sont venus se recueillir sur sa tombe, un grand nombre de ses élèves français et étrangers, de ses amis, de ses admirateurs, en souvenir de l'homme modeste et bienveillant, du maître unanimement respecté, aimé et admiré, de l'animateur qui a donné à l'histophysiologie et à l'endocrinologie expérimentale un aussi brillant essor.
Tous ceux qui l'ont connu lui garderont, comme moi-même, une très vive admiration et un très grand respect.

BOURA Michel

1924-1996

ELOGE par le Professeur J-P. CRANCE

Le Professeur Michel BOURA nous a quittés le 20 septembre 1996, dans sa 72ème année, au terme de ce qu'il est convenu d'appeler une longue et cruelle maladie. Michel BOURA était né le 24 février 1924 à Commercy, dans une famille de commerçants originaire de Celles-sur-Plaine dans les Vosges. Il fit l'essentiel de ses études secondaires en Belgique, près d'Arlon.

Il commence ses études médicales à Nancy dans les années noires de l'occupation. Externe des Hôpitaux en 1946, sa carrière universitaire commence en 1949. C'est cette année-là qu'il devient un jeune collaborateur du Doyen MERKLEN, qui dirigeait à la fois le Laboratoire d'Hydrologie médicale et de Climatologie et l'Institut Régional d'Education Physique. Dans cet Institut, il découvre la Physiologie de l'exercice musculaire et la Médecine du Sport, auxquelles toute sa vie il se consacrera. Les épreuves d'évaluation de l'aptitude des sportifs, principalement respiratoires, le conduisent à fréquenter le Laboratoire d'Explorations Fonctionnelles de la Clinique de la Tuberculose du Doyen SIMONIN, Laboratoire animé par le Professeur SADOUL. C'est dans ce cadre qu'il prend goût à la recherche expérimentale et à la Physiologie humaine, en menant de nombreuses études, notamment sur la ventilation maximale, sujet de sa thèse de Doctorat soutenue en 1951, qui lui valut un prix de thèse et le titre de Lauréat de la Faculté.

Après différents stages dans le Centre de Biologie Aéronautique à Paris, dirigé par le Professeur GRANDPIERRE, dans le Laboratoire du Professeur Morin à Marseille, celui du Professeur Metz à Strasbourg, il se trouve déterminé dans son engagement à poursuivre une carrière de physiologiste. C'est alors, en 1953, qu'il est accueilli à l'Ecole Préparatoire de Médecine de Dakar, dans le Laboratoire de Physiologie dirigé par le Professeur Robert Lemaire. D'abord Assistant puis Chef de Travaux, Michel BOURA contribue à de nombreux travaux sur la Physiologie cardio-vasculaire, l'adaptation de la thermorégulation en climat tropical, le métabolisme de l'eau et des électrolytes.

Revenu en France en 1959, il lui faudra attendre deux ans avant de pouvoir se présenter au Concours d'Agrégation de Physiologie auquel il est reçu en décembre 1962. Il rejoint en mars 1963 le Laboratoire de Physiologie de la Faculté de Nancy, où il est accueilli, comme Maître de Conférences Agrégé, par le Professeur Pierre ARNOULD, titulaire de la Chaire, auquel le lie une très ancienne amitié. Commence alors un parcours de près de trente ans dans lequel le Professeur BOURA va se dépenser sans compter pour la Médecine du Sport.

L'Institut Régional d'Education Physique et Sportive, l'IREPS, connaissait depuis quelques années un certain déclin. Au décès du Doyen MERKLEN, c'est le Professeur ARNOULD qui en prend la direction, aidé du Professeur BOURA, et d'un Directeur technique, Mr Noel. Michel BOURA va notamment prendre en charge la relance du Centre Médico-sportif, dans les locaux de l'Institut, dans l'Hôtel des Missions Royales, Avenue de Strasbourg. Une noria de sportifs de toutes disciplines va désormais fréquenter ce Centre pour les épreuves d'évaluation et de suivi d'aptitude, ainsi que pour la délivrance aux jeunes pratiquants des Certificats de surclassement. Homologuée par la tutelle de Jeunesse et Sports, cette unité devient ainsi Centre de Surexpertise. Michel BOURA exercera à cette époque les fonctions de Médecin Régional de Jeunesse et Sports. Quelques années plus tard, après la tourmente de 1968, l'IREPS devient une UER d'Education Physique et Sportive, à laquelle le Professeur BOURA apportera pendant de nombreuses années une fidèle contribution, entretenant ainsi les liens unissant cet établissement, devenu depuis UFR STAPS et maintenant Faculté du Sport, au Laboratoire de Physiologie de la Faculté de Médecine.
En 1970, la création du Centre de Médecine Préventive à Vandœuvre appelle la participation d'un physiologiste pour créer un secteur d'explorations fonctionnelles. Le Professeur BOURA est chargé de cette mission, dans le cadre de la convention liant ce Centre et le CHU. Il fonde ainsi et dirige jusqu'en 1981 le Département préclinique de l'examen de santé, où il développe un ensemble d'investigations sur la Physiologie de l'homme sain, en particulier dans le domaine de la morphométrie, de l'aptitude au travail et à l'effort, et de l'exploration fonctionnelle respiratoire. Il constitue une équipe pluridisciplinaire, toujours en activité aujourd'hui, qu'il a initiée à la rigueur, à la recherche de la qualité et de l'innovation technique, mais aussi à l'efficacité dans la gestion et l'organisation du Service. Pendant cette période, il a contribué aux activités de recherche en santé publique, alors naissante au Centre de Médecine Préventive.
Parmi les lourdes charges d'enseignement qu'il a assumées, le Professeur BOURA s'est particulièrement investi dans celles du CES de Biologie et Médecine du Sport, devenu une Capacité. Il a assuré jusqu'à sa retraite la direction de ce diplôme, que lui avait transmise le Professeur ARNOULD, avec un dynamisme tout à fait exemplaire. Si la Médecine du Sport a connu, sur le plan local et régional, un essor considérable dans les dernières décennies, c'est incontestablement au Professeur BOURA qu'on le doit.
Le succès de cet enseignement et l'attrait pour la recherche que BOURA savait susciter chez ses jeunes élèves se sont traduits par un nombre considérable de travaux de thèses touchant aux sports les plus divers, qu'il dirigeait toujours avec attention et compétence, guidant leurs auteurs de ses conseils avisés. Je me souviens avoir été régulièrement frappé, en écoutant BOURA argumenter et commenter des ouvrages de thèse, de l'étendue de sa culture scientifique, de la pertinence de son jugement, de sa capacité à raisonner juste avec pragmatisme et bon sens. Beaucoup de ces travaux de recherche à l'origine de ces thèses, mémoires et publications se sont déroulés dans le Centre médico-sportif de surexpertise que le Professeur BOURA avait aménagé, lors du transfert de la Faculté à major, dans une partie du Laboratoire de Physiologie. Mais il a dirigé aussi nombre de travaux menés à l'extérieur, notamment dans le cadre de l'UFR STAPS, pour des thèses d'Université et des mémoires de DEA.
Michel BOURA connut une notoriété qui, sur le plan national, le fit reconnaître par ses pairs comme l'un des grands acteurs de la Médecine et de la Physiologie du Sport. Il participa activement au sein du Collège des enseignants de la discipline aux réflexions qui conduiront au programme pédagogique de l'actuelle Capacité de Médecine et Biologie du Sport. Très introduit

dans les milieux sportifs, il fut nommé en 1976 Président de la Commission médicale de la Ligue Lorraine de Football, fonction qu'il exercera jusqu'en 1989.

Le Professeur BOURA s'est beaucoup battu pour faire reconnaître la Médecine du Sport et en particulier pour la faire entrer à l'Hôpital. C'est un fait de notre Société que les activités physiques récréatives et sportives touchent maintenant toute la population, les sujets sains mais aussi les patients dans les limites qu'autorise leur maladie. La prise en charge de la santé des sportifs doit aussi être une mission de l'Hôpital. Mais ces idées ont bien du mal à être admises et ce fut certainement la grande déception de BOURA de n'être pas parvenu à les faire accepter à Nancy. Cependant ses efforts n'auront pas été inutiles, puisque maintenant une unité fonctionne activement à l'Hôpital de major, animée par les Professeurs UFFHOLTZ et HAOUZI.

Atteint par la limite d'âge, le Professeur BOURA part en retraite en 1990. Il reste cependant très actif. Il fonde la Société Lorraine de Médecine du Sport et l'anime par l'organisation de réunions très fréquentées. Cette Société reste très vivante sous l'actuelle Présidence du Docteur Daum.

Comment dépeindre en quelques traits la personnalité de Michel BOURA ? C'était un humaniste, profondément honnête et bon. Il cachait une certaine timidité naturelle derrière une façade parfois un peu rugueuse. Mais il était d'une gentillesse totale et d'une grande générosité. Très humble et discret, secret même à certains égards, il ne cherchait pas à étaler sa culture pourtant étonnamment vaste et riche. Tous ceux qui l'ont côtoyé conservent de précieux souvenirs de l'atmosphère amicale qu'il savait créer autour de lui, agrémentée d'un sens raffiné de l'humour.

Michel BOURA s'en est allé. Sa disparition est douloureusement ressentie par tous ses amis et ses élèves. Il restera toujours dans leur mémoire et leur cœur.

BURG Constant

1924-1998

ELOGE par le Professeur A. BERTRAND

Le 23 mars de cette année à l'Institut Curie dont il était le Président du Conseil d'Administration, le Professeur Constant BURG a quitté ce monde à l'âge de 73 ans, après une longue maladie, assumée avec un courage et une lucidité qui ont forcé l'admiration de tous.

Beaucoup d'entre vous n'ont pas connu le Professeur Constant BURG, puisqu'il quitta Nancy en 1970, après avoir été pendant douze ans Professeur titulaire de la Chaire de Biophysique médicale de notre Faculté et Assesseur du Doyen BEAU de 1965 à 1970.

Ce soir j'ai l'honneur redoutable de lui rendre hommage, d'évoquer sa mémoire et de faire connaître aux plus jeunes d'entre vous la vie exceptionnelle que fut celle de mon Maître.

Constant BURG est né le 28 juin 1924 à Aumetz en Moselle où son père était médecin généraliste. Élève brillant à Saint Clément à Metz, il doit en septembre 1939, comme beaucoup de mosellans, émigrer vers l'intérieur et en juin 1940 il passe son premier bac à Rennes avec mention très bien. Après l'armistice de juin 1940, il rentre avec sa famille en Moselle annexée et obtient en 1941, à Strasbourg, l'« habitur », l'équivalent en Allemagne de notre deuxième bac de l'époque. L'année suivante, il commence ses études de Médecine à Fribourg en Brisgau, la Faculté de Médecine de Strasbourg n'ayant pas encore repris ses activités. C'est alors que son père en juin 1942, demande aux autorités allemandes l'autorisation pour son fils mineur de regagner la zone libre française pour continuer ses études de Médecine. Erreur fatale qui a eu pour conséquence l'envoi du jeune Constant BURG dans un camp de travail à Irrel en Allemagne.

En janvier 1943, il est transféré dans une compagnie de la Wehrmacht à Leipzig. C'est alors qu'avec quelques camarades d'Alsace-Lorraine, il s'évade et réussit à gagner la Suisse. Un certain nombre de ses camarades d'évasion seront repris et fusillés.

Il est interné ensuite pendant environ un an par les autorités suisses, puis libéré, il reprend ses études de Médecine à Lausanne. En juin 1944, il repasse clandestinement la frontière française et entre dans une compagnie du maquis en Haute Savoie. Il participe à de nombreux combats dans la vallée de la Maurienne et est blessé à Pontamaffes. Après la libération de la Haute Savoie, il s'engage au 5ème Dragon rattaché à cette époque au détachement d'armée des Alpes. Il est démobilisé en septembre 1945. Sa brillante conduite lui vaut de nombreuses décorations, dont la Médaille des Évadés de Guerre, la Médaille des Réfractaires à l'Armée allemande et la Croix du Combattant Volontaire.

Il termine alors ses études de Médecine à Strasbourg et obtient sa thèse en 1949. C'est alors qu'il rentre au Laboratoire de Physique médicale du Professeur Chevallier. Il avait pour son Maître une véritable vénération jusqu'à avoir souhaité quitter ce monde revêtu de sa toge. Durant ces années il obtient sa licence de Sciences avec le redoutable Certificat de Physique Générale. En 1948, il épouse Mme Simone Burg, bien connue dans le milieu médical nancéien, puisqu'elle exerça la Radiologie et la Radiothérapie à la polyclinique de Gentilly.

En 1955, il est major du Concours d'Agrégation de Biophysique et devient ainsi Maître de Conférences Agrégé de Biophysique. Durant toute cette période, il mena une recherche active, celle concernant l'utilisation du radiophosphate de chrome dans les épanchements pleurométastatiques lui valut certains succès. C'est alors que les Professeurs de Biophysique de la Faculté de Médecine de Nancy, Professeurs KELLERSOHN et PELLERIN, nommés à Paris font appel à lui pour renforcer avec Jean MARTIN l'équipe locale. Il est nommé titulaire de la Chaire de Biophysique en 1958, et Assesseur du Doyen BEAU de 1965 à 1970.

Durant cette période nancéienne de douze ans, il est très actif, il crée le Laboratoire des Isotopes, situé à l'époque près de l'amphithéâtre Parisot, rue Lionnois. Il est le créateur et le Directeur de l'Unité 95 de l'INSERM. Certains d'entre vous se souviennent peut-être de cet après-midi d'automne de 1968 où, en compagnie du Professeur SADOUL et du Professeur Aujaleu alors Directeur Général de l'INSERM, il dépose la première pierre du futur bâtiment des Unités 14 et 95 de l'INSERM. Cette pierre fut la première de tout l'ensemble du plateau hospitalo-universitaire de Brabois.

Fin 1969, il est nommé Directeur Général de l'INSERM et quitte alors Nancy. Pas complètement d'ailleurs, car durant de longues années, chaque samedi matin, dans les locaux de l'Unité 95, il exigeait de ses élèves un rapport détaillé de leur activité de la semaine.

A la Direction Générale de l'INSERM, pendant dix années, il transformera profondément cet organisme, lui apportant la consécration Internationale dans le domaine de la recherche médicale avec des équipes structurées.

Ensuite de 1979 à 1992, il est nommé Conseiller d'Etat. Cette nomination l'avait honoré et surpris, et sa première réaction fut de considérer qu'on lui demandait de servir la France différemment. Là encore il s'y est pleinement investi, apprenant un nouveau métier où il retrouvait le sens de la rigueur qui avait dominé toute sa carrière scientifique et mettant son honneur à mériter l'estime de ses pairs.

En 1985, il est nommé Président du Conseil d'Administration de l'Institut Curie, poste qu'il occupa jusqu'à ces dernières semaines. Il s'est attaché à donner à cet Institut les moyens nécessaires pour tenir le rang digne de son nom tant sur le plan médical que scientifique. Le but de son action était que les malades bénéficient le plus rapidement possible des résultats de la recherche. Durant ces années, il créa dans cet Institut l'un des plus grands pôles européens de Biologie cellulaire.

Ces dernières années, il lutta avec un grand courage et une grande lucidité certes contre la maladie, mais aussi pour que l'Institut Curie continue à être un pôle d'excellence. Le 15 janvier dernier dans un émouvant discours devant le personnel de l'Institut Curie, il déclarait : « Nous avons vécu, et nous allons continuer à vivre une aventure extraordinaire, il fallait le faire et désormais rien ne pourra nous arrêter ».

Message plein d'espoir d'un homme se sachant condamné, pour qui la passion pour la recherche avait été sa raison d'être.

Cette vie toute consacrée à son dévouement à l'Etat et à l'amour de son pays devra pour les futures générations de Médecins et de chercheurs être un exemple. La Faculté de Médecine de Nancy ne peut que s'enorgueillir de l'avoir eu comme Professeur.

Compléments (B. LEGRAS)

L’auteur du livre rend un hommage personnel au Professeur BURG qui fut son Président de thèse en octobre 1967.

CAUSSADE Louis

1885-1965

EXTRAIT de « Les disciplines pédiatriques » par le Professeur N. NEIMANN
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Louis CAUSSADE est né le 23 janvier 1885 à Bouhans-les-Autrey (Haute-Saône). Très tôt, auprès de son père, bouquiniste, il a appris à aimer la lecture et l'étude. Après avoir accompli le P.C.N. à Besançon, il vint, en 1905, s'inscrire à la Faculté de Médecine de Nancy qu'il devait servir et illustrer jusqu'à sa disparition. Notre Maître aimait rappeler qu'au début de ses études universitaires il n'éprouvait aucune attirance pour la Médecine. Celle-ci ne s'est manifestée qu'au cours de l'Externat. Au contact des malades, il découvrit, à la fois, le devoir de soulager leur souffrance et la possibilité d'accomplir cette mission en appliquant les méthodes apprises auprès de ses aînés. Il décida donc de travailler avec acharnement pour améliorer ses connaissances et demeurer ainsi digne de ses responsabilités. Grâce à sa puissance de travail et à sa brillante intelligence, il y réussit parfaitement. S'adaptant aisément aux servitudes hospitalières, il avait parfait sa formation au cours des années d'Internat accomplies auprès de BERNHEIM, HERRGOTT, GROSS et SIMON. En même temps, ses fonctions de Préparateur au Laboratoire de Physiologie lui ont permis d'acquérir une formation de biologiste. De ces années d'apprentissage, CAUSSADE a gardé un souvenir reconnaissant et ému. Il évoquait souvent les longues heures passées à l'Hôpital, au chevet des malades, au contact de ses aînés et de ses pairs. Ces années d'Internat l'ont marqué profondément et par la suite, il a toujours défendu cette institution, grande Ecole de formation clinique et tremplin des carrières hospitalo-universitaires. Dès ces années d'apprentissage, ses Maîtres et ses pairs furent unanimes à reconnaître l'ampleur de ses connaissances et ses dons didactiques. Chemin faisant, il obtint le prix de l'Internat, et le prix Heydenreich-Parisot.

En 1913, il fut nommé Chef de Clinique auprès du Professeur SIMON. La guerre devait interrompre ces fonctions. CAUSSADE fut mobilisé dans un Régiment d'infanterie qui appartenait au corps d'armée de Besançon. Celui-ci se recrutant, en partie, dans l'Ile-de-France, il s'est trouvé au contact de collègues parisiens. Affecté dans un Hôpital de secteur, il a travaillé aux côtés de Nobecourt et de Fernand Tremolieres. A la fin de la guerre, il était Chef de Laboratoire d'une auto-Chir. dont le Médecin-chef était Mocquot. Au contact de ces Maîtres qui l'associèrent à leurs travaux, il perfectionna ses connaissances cliniques et bactériologiques.

Dès l'Armistice, notre Maître a repris ses fonctions de Chef de Clinique auprès du Professeur SIMON et s'est attelé à la préparation du Concours d'Agrégation. Il eut la bonne fortune d'être

entraîné, avec P. SIMONIN, par Jacques PARISOT. Dès lors, une amitié solide a lié ces trois hommes, amitié qui devait durer quarante ans et qui fut fortifiée par la communauté des pensées généreuses et le travail accompli en commun, au sein de la Faculté et, surtout, dans le cadre de l'Office d'Hygiène Sociale de Meurthe-et-Moselle.

Nommé au Concours d'Agrégation de Médecine en 1920, CAUSSADE a été chargé de divers enseignements : cours complémentaire de Clinique médicale élémentaire, conférences de diagnostic médical. En 1922, il fut nommé à la direction du Service des Maladies contagieuses. La disparition soudaine de Paul HAUSHALTER devait l'orienter définitivement vers la Pédiatrie. Dès 1925, il fut affecté à la direction du Service de Pédiatrie et chargé de cours d'Hygiène et de Pathologie médicale infantile. Puis, il a été nommé Médecin-chef de l'Hôpital Hospice J.-B. Thiery à Maxéville et de la Pouponnière Départementale des Enfants assistés de Saint-Stanislas. En 1929, il fut promu Professeur titulaire de Clinique de maladies des enfants. Ainsi donc, rapidement, CAUSSADE a été appelé à succéder à HAUSHALTER dans toutes ses fonctions universitaires, hospitalières et médico-sociales. Bien que la Médecine infantile fût, à l'époque, moins différenciée que maintenant, la succession s'annonçait lourde pour un homme qui n'avait pas eu une formation spécifiquement pédiatrique, car HAUSHALTER, fondateur de la Pédiatrie Lorraine, illustra sa Chaire par son enseignement et ses nombreux et importants travaux scientifiques.

La tâche était d'autant plus complexe que l'accession de CAUSSADE à la Chaire de Pédiatrie a eu lieu à une période charnière qui a vu l'épanouissement de cette discipline. Sur le plan hospitalier, on assista à un accroissement rapide du nombre des entrées : celui-ci a rapidement passé de 500 par an à environ 1000 à la veille de la guerre de 39-45. Puis, il monta rapidement à plus de 5000 au cours des années suivantes. Par bonheur, le Service de Pédiatrie avait pu disposer, dès 1931, des nouveaux locaux situés au pavillon Krug et qui, à l'époque, pouvaient passer pour un établissement ultramoderne. Parallèlement, les charges d'enseignement devenaient de plus en plus lourdes du fait de l'augmentation du nombre d'étudiants, de la création de l'Attestation, puis du Certificat de Pédiatrie, de la participation à l'enseignement du personnel paramédical : assistances sociales, infirmières, puéricultrices. Au surplus, les activités devaient rapidement dépasser le cadre hospitalo-universitaire et accorder une place croissante aux établissements et aux organismes voués à la Pédiatrie préventive.

Grâce à un travail acharné, utilisant à plein ses capacités éminentes d'enseigneur, de clinicien et d'hygiéniste, CAUSSADE s'adapta rapidement à ses nouvelles fonctions et sut maintenir la renommée pédiatrique nancéienne au niveau enviable auquel l'éleva son prédécesseur.

Les premiers travaux scientifiques de notre Maître furent consacrés à des problèmes de pathologie d'adulte. Citons d'abord le mémoire sur la « cytologie des liquides gastriques ». Dans ce travail, rédigé en 1913, au cours de l'Internat, pour l'obtention du prix Heydenreich-Parisot, il démontrait l'intérêt de cette technique pour le diagnostic du cancer de l'estomac. L'essor actuel du cytodiagnostic des différents cancers viscéraux est venu confirmer les notions établies par le Maître nancéien il y a 50 ans.

Au cours de la guerre, ses fonctions de bactériologiste lui ont permis de rédiger sa thèse de Doctorat sur les « Ventricules latéraux dans la méningite cérébro-spinale ». Ce travail comporte une étude détaillée de l'anatomie pathologique, de la symptomatologie, du diagnostic et du traitement des formes ventriculaires de la méningite à méningocoques. Il obtint le prix de thèse en 1916.

A la fin de la guerre, l'examen de nombreux soldats atteints d'insuffisance aortique d'origine rhumatismale le conduisit à démontrer que le souffle diastolique qui caractérise cette affection est situé plus souvent à gauche qu'à droite du sternum. Plus exactement, au début de la maladie, il siège toujours à gauche. Ultérieurement, l'hypertrophie du ventricule gauche déplace l'axe aortique et le siège du souffle vers la droite. Citons, également, ses recherches sur les phréno-péricardites adhésives, sur la forme cardiaque de la fièvre typhoïde, sur l'encéphalite léthargique, le tétanos, la myopathie, les néphrites de guerre, la simulation des maladies. Il rédigea avec J. PARISOT un important rapport sur le traitement des gangrènes pulmonaires, présenté en 1925 au Congrès de Médecine de Nancy, et avec Tremolieres, un travail sur les maladies du péritoine pour le traité de médecine de Sergent, Ribadeau-Dumas et Babonneix.

A partir de 1925, l'accession à la Clinique des Maladies des Enfants orienta définitivement l'activité scientifique de CAUSSADE vers la Pédiatrie. En 1929, il rédigea, avec P. PARISOT, un rapport sur les sévices envers les enfants qui fut présenté au Congrès Français de Médecine légale. Dans ce travail, il insista sur la fréquence, insoupçonnée auparavant, des agressions subies par le petit enfant, sur la variabilité de leur expression clinique et sur les problèmes sociologiques, psychologiques et médico-légaux qu'ils soulèvent.

Ce travail ne suscita que peu d'écho dans les milieux pédiatriques. Ce n'est qu'après la guerre que le problème, repris par les auteurs anglo-saxons et ainsi rajeuni, avait acquis droit de cité dans notre pays et suscité de nombreux travaux « de contrôle » rédigés par les successeurs du Maître nancéien.

Nombre des travaux de CAUSSADE ont été consacrés à des sujets explorés par son prédécesseur. Ainsi, il étudia les formes graves et malignes de l'acrodynie : chez trois enfants la maladie a évolué d'une façon dramatique vers le collapsus, suivi de coma et terminé par la mort. Les contrôles anatomiques ont mis en évidence l'absence de manifestations inflammatoires ; au niveau de l'encéphale et de la plupart des viscères l'on notait la dilatation et la congestion massive des capillaires et des veinules, gorgés de sang et, par endroits, totalement thrombosés.

Ces manifestations cliniques et histologiques reproduisent, assez fidèlement, celles décrites au cours du syndrome malin des infections infantiles. Elles impliquent l'altération du système neurovégétatif, confirmant ainsi la primauté des atteintes de ce système au cours de l'acrodynie, conception défendue par HAUSHALTER.

Dans le même ordre d'idées, on peut citer les travaux sur la syphilis congénitale, la paralysie générale infantile, la méningite tuberculeuse du nourrisson, la tuberculose trans-placentaire. CAUSSADE a publié la première observation française de guérison de la méningite pneumococcique par les sulfamides et la première statistique de traitement sulfamide des pneumonies et broncho-pneumonies à pneumocoque. Il consacra plusieurs travaux au dépistage des carences frustres en vitamine A, grâce à l'étude de l'héméralopie débutante, pratiquée à l'aide d'un adaptomètre construit par le Professeur THOMAS. L'appareil fut étalonné sur un groupe d'enfants sains qui reçurent de la vitamine A. Sa sensibilité fut vérifiée sur des enfants soumis, durant 90 jours, à un régime pauvre en vitamine A : leur seuil d'adaptation lumineuse fléchit pour remonter rapidement après l'administration de vitamine A la ramena à la normale en 7-21 jours. Ces études ont démontré la maniabilité et la sensibilité du test d'adaptation lumineuse pour le dépistage des carences frustres en vitamine A. Elles prouvent que ces carences ne sont pas exceptionnelles chez les enfants de classes pauvres, soumis à une alimentation insuffisante et déséquilibrée.

En 1947, il rédigea avec FLORENTIN et NEIMANN un rapport sur les tumeurs malignes primitives des organes de la cavité générale chez les enfants. A l'époque, le problème du cancer intéressait peu les pédiatres. On admettait que cette maladie était rare chez l'enfant et qu'elle évoluait inéluctablement vers la mort.
Le rapport, qui comptait 169 pages, se proposait de faire le point de nos connaissances grâce à l'analyse de 1600 observations publiées en France et à l'étranger. Il comportait l'étude clinique et histologique de ces observations, classées par organes.
Dans une deuxième partie, synthétique, ont été étudiées l'étiologie, le pronostic et la pathogénie de ces tumeurs. Cette étude a précisé l'originalité clinique, histologique et pronostique du cancer chez l'enfant. Elle a mis en évidence la fréquence des tumeurs embryonnaires, consécutives à la persistance de blastèmes qui gardent des capacités évolutives anormales. Ces cancers dysembryoplasiques sont particulièrement fréquents chez le nourrisson. Une place de choix a été réservée aux cancers des glandes endocrines, sécrétant des hormones. Par la suite, d'autres travaux ont été consacrés à Nancy au cancer infantile : une étude sur 50 enfants cancéreux observés à la Clinique de Pédiatrie de Nancy entre 1947 et 1953, des travaux sur les sympathomes, la maladie de Cushing, l'hémangio-endothéliome, la leucose aiguë, la maladie de Letterer-Siwe, les tumeurs à manifestations endocriniennes : cancer virilisant de la surrénale, tumeur de la granulosa, tumeurs virilisantes du testicule et du diencéphale. D'autres études ont été consacrées à la puberté précoce. Ainsi, fut soulignée la différence entre la puberté précoce vraie, complète, qui pouvait être due à une tumeur diencéphalique ou à une simple anticipation de l'installation pubertaire et les fausses pubertés précoces dues aux tumeurs sécrétantes de la surrénale, du testicule et de l'ovaire.
Le rôle de l'intoxication oxycarbonée gravidique à l'origine des encéphalopathies infantiles fut démontré chez trois enfants. Le passage transplacentaire du CO se fait aisément et son accumulation dans l'organisme du fœtus peut déterminer des lésions graves de l'encéphale, semblables à celles de l'anoxie.
La nosologie de la myatonie congénitale, discutée d'abord en 1939, a été étudiée, à nouveau, en 1948. On peut conclure à l'origine neurogène de la maladie qui est transmise par un gène autosomique récessif. L'Ecole pédiatrique de Nancy publia en 1948 la première étude d'ensemble française consacrée à la fibrose kystique du pancréas. Les différents aspects cliniques et histologiques de cette maladie ont été étudiés à nouveau de 1949 à 1951.
Plusieurs études ont été consacrées aux affections génétiques de l'appareil locomoteur : hypertélorisme de Greig, Gargoïlisme, maladie de Morquio, maladie d'Ellis-Van-Creveld, myosite ossifiante progressive, arthrogrippose.
On peut signaler, également, les travaux sur l'afibrinogènie congénitale, sur la maladie de Peutz et l'épidermolyse bulleuse. Dans le cadre de la pathologie infectieuse, figurent les études consacrées à l'exanthème subit, au mégalérythème épidermique, de même que les travaux sur la fièvre typhoïde du nourrisson et le purpura gangreneux. Mentionnons encore la première observation française sur les manifestations pulmonaires dues à l'ingestion de pétrole, des études sur les intoxications infantiles et, plus spécialement, celles consacrée à l'intoxication par le chlorate de potasse, la nicotine et la méthémoglobinémie consécutive à l'ingestion d'eau de puits. CAUSSADE rédigea, dans le Traité de Médecine des Enfants de Nobecourt et Baboune, paru en 1934, le chapitre consacré aux « Intoxications en Pédiatrie ».
Ces nombreux travaux étaient rédigés dans un style clair, alerte et précis. Notre Maître n'a jamais consenti à accorder la caution de sa signature à un article mal documenté, bâclé ou mal écrit. Tout

aussi brillant était son enseignement oral. Au lit du malade, il excellait à analyser les étapes du diagnostic. Dans un tableau clinique complexe, il savait dégager la manifestation principale ou, comme il aimait le dire, le maître symptôme. Après l'identification et l'analyse minutieuse de ce signe privilégié, il procédait à l'analyse des autres symptômes et des constatations tirées des examens paracliniques qui s'ordonnaient harmonieusement dans le tableau d'ensemble. Puis, la discussion s'étendait aux indications thérapeutiques et aux enseignements d'ordre général qu'on pouvait tirer de cette observation. Tout cela était exposé avec un enthousiasme, une éloquence et une vivacité qui charmaient les plus blasés.

CAUSSADE était également un conférencier prisé. Désireux de rendre service aux praticiens, il affectionnait les sujets de pratique quotidienne. L'exposé, bien ordonné, clair et concis, était émaillé de boutades et de comparaisons imagées qui fixent l'attention et stimulent l'imagination.

Au lendemain de la guerre, désireux d'instaurer des liens solides avec la Faculté renaissante de Strasbourg, il fonda avec le Professeur ROHMER, la réunion pédiatrique de l'Est. Cette première association de pédiatres provinciaux, née dans un climat d'amitié et d'estime, fut bientôt élargie par l'incorporation de l'Ecole lilloise. Récemment, elle s'étendit aux jeunes feeacultés de Reims, Besançon et Amiens. Elle organise des réunions périodiques auxquelles assistent régulièrement nos collègues belges et luxembourgeois.

Les qualités de Médecin hospitalier de CAUSSADE ne le cédaient en rien à celles du Professeur. Conscient de l'importance de sa mission et de l'étendue de ses responsabilités, il apportait à l'exercice de ses fonctions hospitalières une minutie et une rigueur extrêmes. En 1931, six années après sa nomination aux fonctions de Chef de Service de Pédiatrie, il a pu aménager dans les nouveaux locaux, situés dans le pavillon Krug dont il élabora les plans et surveilla la construction. Ce Service, qui passait à l'époque pour une formation modèle, s'avéra peu à peu insuffisant du fait de l'afflux de malades. Conscient des inconvénients graves, sanitaires et psychologiques qu'entraîné l'hospitalisation prolongée des enfants, il s'appliqua à améliorer l'équipement et le fonctionnement de cette formation et à abréger la durée de l'hospitalisation. Tout en répartissant la besogne entre ses collaborateurs, il mettait au service de ses petits malades son grand savoir et un sens clinique aiguisé. Il leur prodiguait aussi les ressources d'un cœur infiniment compatissant. Sa bonté naturelle s'épanouissait au contact des enfants malades et de leurs parents. Il trouvait, pour chacun, des mots d'espoir et de réconfort. La profondeur de certaines détresses l'affligeait et je revois la crispation de ses traits quand il fallait préparer au pire une mère effondrée.

Dès son accession à la Chaire de Pédiatrie, CAUSSADE a compris que l'activité d'un Professeur de Pédiatrie ne saurait se limiter aux problèmes d'enseignement et de soins aux malades. Pour être fructueuse, pour agir efficacement contre la morbidité et la mortalité infantile, cette action doit dépasser les cadres hospitalo-universitaires et s'étendre au vaste et prometteur domaine de la Pédiatrie préventive. Aussi, tout naturellement, est-il venu apporter son Concours à Jacques PARISOT qui, précurseur en matière de Médecine sociale, a fondé son admirable Office d'Hygiène Sociale, destiné à guider et à coordonner les efforts, auparavant dispersés, pour la lutte contre les fléaux sociaux. Dès 1928, CAUSSADE a assumé la direction de la section de protection infantile de cet organisme dont il devint, par la suite, Vice-président. Non content d'inspirer et de diriger cette section sur le plan administratif et technique, il s'appliqua à intéresser à l'action préventive les Médecins praticiens, les administrations, la Sécurité Sociale, les Allocations Familiales.

Au surplus, il assuma la charge de la surveillance périodique des enfants traités dans les établissements créés par l'Office d'Hygiène Sociale : Centre de placement familial de Thorey-

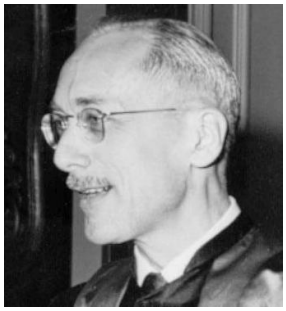
Lyautey, Maison de la Mère et de l'Enfant de Flavigny. Il accepta, également, la direction technique et la Présidence du Conseil d'administration du Centre de Protection de l'Enfance de Blâmont. En 1955, atteint par la limite d'âge, il intensifia son action médico-sociale au sein de l'OHS et dans les nombreuses commissions qui, sur le plan régional et national concourent à la protection infantile. Ainsi donc, notre Maître assuma pleinement sa mission de Chef d'Ecole pédiatrique, dans ses triples aspects : universitaire, hospitalier et social.

Il a voulu exprimer la passion qu'il éprouvait pour la Pédiatrie en faisant graver sur le médaillon que ses amis, collègues et élèves lui offrirent en 1957, une inscription latine qui dit : « Une fois qu'on a commencé à soigner les enfants, il n'y a rien d'autre à quoi l'on aimerait consacrer son travail et sa vie. » A toutes ses qualités, il convient d'ajouter celle de Chef d'Ecole. Pour ses nombreux élèves, il fut un Patron aussi exigeant qu'affectionné. Il manifestait, à chacun, un intérêt paternel, prompt à se dresser à sa défense et à se réjouir de ses succès. Dans toutes les circonstances de la vie, nous étions assurés à trouver, auprès de lui, conseils et soutien efficace. A la fin de sa vie, frappé par un mal inéluctable, il n'a pas voulu s'abandonner à la souffrance et continuait à nous prodiguer ses conseils, et à s'intéresser à nos travaux. Il a affronté l'ultime épreuve avec un courage admirable.

Les travaux scientifiques et l'activité médico-sociale de CAUSSADE lui ont valu une réputation flatteuse auprès de ses pairs et l'estime des pouvoirs publics. Il avait fait partie de nombreux organismes et commissions régionales. Ainsi, il fut nommé dans le cadre de notre Département, Membre du Conseil d'Administration des Etablissements de Médecine Préventive et de Récupération Sociale, du Comité Régional d'Action Sanitaire et Sociale, du Conseil de Famille des Enfants Assistés, de la Commission Départementale de la Natalité, de la Commission de Protection des Enfants du Premier Age, de la Commission Régionale d'Action Sanitaire et Sociale et Directeur du Centre d'Education Sanitaire.

Sur le plan national, il fut nommé Vice-président de la Commission Nationale de l'Enfance du Conseil Permanent d'Hygiène Sociale au Ministère de la Santé Publique, et Membre du Conseil National d'Hygiène Scolaire. Il a fait partie du Conseil de l'Université de Nancy, du Comité Consultatif des Universités et du Conseil d'Administration de l'Institut Régional d'Education Physique. L'estime qu'inspirait l'œuvre de CAUSSADE s'est exprimée par son élection dans de nombreuses Sociétés scientifiques : Société de Médecine, Réunion Biologique et Société d'Obstétrique et de Gynécologie de Nancy. Il fut, également, Président de la Réunion Pédiatrique de l'Est et de la Société Française de Pédiatrie.

De nombreuses décorations lui furent conférées : il était titulaire de la Croix de Guerre, de la Rosette de la Légion d'Honneur et de la Santé Publique, de l'Instruction Publique, de la Médaille d'argent des Epidémies et de la Médaille de Vermeil de l'Académie de Médecine.



CAYOTTE Jacques

1915-1992

ELOGE par le Professeur M. RENARD

Jacques CAYOTTE est né en 1915. Après de brillantes études au Lycée Henri Poincaré de Nancy, il entre à la Faculté de Médecine où il est attiré très tôt par les Sciences morphologiques. Nommé Moniteur d'Anatomie en 1937, il gravit successivement les différents échelons de la carrière anatomique : Aide d'Anatomie (1940), Prosecteur (1942-1945), Chargé de cours complémentaires d'Anatomie normale (1944). Délégué dans les fonctions d'Agrégé, chargé de l'enseignement de l'Anatomie de 1950 à 1952, CAYOTTE est nommé Professeur Agrégé d'Anatomie en 1952 et accède à la Chaire d'Anatomie en 1964. Parallèlement à ces activités d'enseignement et de recherche, CAYOTTE est reçu au Concours de l'Externat en 1937, au Concours de l'Internat en 1942. Il obtient le grade de Docteur en Médecine en 1946. La même année, il complète ses nombreuses connaissances par un diplôme d'Hygiène et d'Inspection médicale des Ecoles et par un diplôme de Médecine Aéronautique. Nommé Chef de Clinique Chirurgicale Urologique en 1946, il exerce ses fonctions jusqu'en 1949, année où il est nommé Assistant de Chirurgie des Hôpitaux de Nancy. Par ailleurs, CAYOTTE est Lauréat de la Faculté de Médecine. Durant la seconde guerre mondiale, CAYOTTE est mobilisé dès 1939. En 1940, il sera nommé Médecin-chef du secteur de l'Air 31, comme Chef d'équipe chirurgicale. Il a été nommé Médecin Lieutenant-colonel du cadre de réserve.

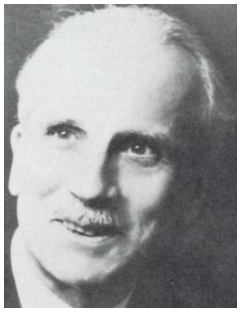
CAYOTTE est Membre de nombreuses Sociétés savantes, régionales, nationales et internationales : Société de Médecine de Nancy, Société de Biologie de Nancy, Société d'Obstétrique et Gynécologie de Nancy, Société de Médecine Sociale de Nancy, Société Anatomique de Paris, Association des Anatomistes et Société Internationale de Criminologie. Il a occupé les fonctions de Professeur d'Anatomie à l'Ecole Nationale des Beaux-arts et Arts Appliqués de Nancy. Enfin, il a été élu par ses confrères successivement Membre du Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle de l'Ordre des Médecins.

Nommé Officier dans l'ordre des Palmes Académiques, CAYOTTE s'est dévoué sans compter à l'enseignement de l'Anatomie à la Faculté de Médecine, à l'Institut Dentaire, à l'Institut Régional d'Education Physique et Sportive, et a apporté sa contribution à l'enseignement des Certificats d'Etudes Supérieures d'Anatomie de la Maîtrise en Biologie Humaine.

Artiste et excellent dessinateur, il faisait un cours passionnant, magnifiquement illustré, dénué de fioriture inutile. Tous ses élèves se souviennent de la qualité de ses cours, la pureté de ses schémas et la clarté de son enseignement qui devait rester un modèle pour beaucoup. Au sein de

son Laboratoire, il a dirigé la recherche en Anatomie. Il a été choisi par ses pairs, comme Rapporteur au 55ème Congrès de l'Association des Anatomistes en 1970. Elève des Doyens LUCIEN et BEAU, digne successeur de ses deux Maîtres, il a su s'entourer de collaborateurs et former de nombreux élèves. Ses travaux de recherche sont nombreux et couvrent les différentes orientations de l'Anatomie tant morphologiques qu'appliquées.

CAYOTTE s'est toujours intéressé à l'histoire de la Lorraine, à ses habitants, à ses coutumes. Il est Membre de l'Académie de Stanislas où ses interventions sont toujours appréciées de ses confrères. Il est également Membre de l'Académie Nationale de Metz. D'un naturel simple, il était d'un contact facile, sa conversation reflétant son humour et la richesse de son esprit. Il a laissé à la Faculté de Médecine, le souvenir d'un homme bon, généreux, et d'une extrême sensibilité.



CHAILLEY-BERT Paul

1890-1973

EXTRAIT de « Les sciences physiologiques et physico-chimiques » par le Professeur P. ARNOULD

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

En 1942, le Professeur SANTENOISE quitta Nancy pour l'Institut Pasteur de Paris. Son successeur fut un parisien, Paul CHAILLET-BERT (1890-1973).
Petit-fils de Paul Bert, il était Agrégé de Physiologie à Paris. Élève de Langlois, il s'était orienté très tôt vers la Biologie et la Médecine du sport (ce qui explique son amitié avec Louis MERKLEN), domaine auquel il avait déjà apporté d'importantes contributions, tant sur le plan des connaissances scientifiques que sur celui de l'enseignement et de l'organisation.
A Nancy, l'époque n'était guère favorable à la recherche ; il était déjà bien difficile de maintenir un niveau convenable d'enseignement. De plus, le Professeur Paul CHAILLET-BERT avait des préoccupations tout autres que scientifiques : résistant actif, il dirigeait le Service médical du maquis des Vosges ; à la libération de Nancy, ce fut lui qui fut nommé Commissaire de la République. A partir de ce moment, il abandonna pratiquement la direction effective de la Chaire, tout en en restant titulaire jusqu'en 1952.

Compléments (B. LEGRAS)

En 1933, fut créée l'ENEP (Ecole Nationale d'Education Physique) dont le premier Directeur fut Paul CHAILLET-BERT. Il fut remplacé par Loisel en 1935. CHAILLET-BERT écrivit plusieurs ouvrages dont « Le dopage » (1949) et « Physiologie des activités physiques » (1962).

CHALNOT Pierre

1903-1982

ELOGE par le Professeur J. LOCHARD

Le Professeur Pierre CHALNOT est mort le jeudi de la semaine sainte 1982 d'une fin qu'il eût choisie, brutale, sans déchéance, en pleine lucidité, ayant accompli sa tâche.
Essayons une image fidèle de ce que fut le chirurgien, le Chef d'Ecole et simplement l'homme.
Né le 10 février 1903 - D'origine franc-comtoise (Morteau). Agrégé et Chef de Service provisoire de Chirurgie A de 1938 à 1942, il y revint en 1947 à une époque décisive dans l'histoire de la chirurgie mondiale, qui connut dès cette date un essor accéléré et continu.
Assise sur quelques grandes et rares acquisitions scientifiques, l'asepsie depuis Pasteur, l'anesthésie générale à l'éther et au chloroforme, les sulfamides de 1938, la Chirurgie était restée un artisanat fondé sur des bases scientifiques et technologiques encore élémentaires où la virtuosité manuelle, la connaissance anatomique, un diagnostic clinique affiné et une bonne dose d'intuition et d'expérience, mesuraient la réussite.
Ce fut dès cette période une évolution rapide à partir de découvertes scientifiques notamment en physiologie, chimie, en technologie, ouvrant des possibilités nouvelles et l'accès à la chirurgie d'organes et de régions jusqu'alors inaccessibles, tels le thorax et le cœur. Il fallait aux Facultés et aux Hôpitaux, des hommes dynamiques, novateurs, travailleurs acharnés, doués d'une vaste culture chirurgicale et d'esprit critique. Le Professeur CHALNOT était à l'affût de ces progrès, souvent il les pressentait et les précédait. Il utilisait un appareil à cyclopropane à ventilation manuelle simple et efficace bien avant l'anesthésie moderne.
Avant que le monde chirurgical ne comprenne le choc opératoire, le choc traumatique, l'importance de la masse sanguine, il apprenait à l'Interne que j'étais que l'habileté opératoire n'était pas tout, qu'il fallait, dans les opérations lourdes être économe de sang, que nos échecs en chirurgie ne sont pas dus au hasard, à la malchance, mais à nos erreurs, à nos négligences, à nos ignorances. A cette époque où la virtuosité et la vitesse primaient, souvent aux dépens de la sécurité de l'opéré, il préférait hésiter avant un geste irréparable quitte à perdre l'élégance du geste. Il ne voulait rien ignorer, ne renoncer à aucune des possibilités nouvelles qui s'ouvraient à la chirurgie. Parmi les grands chefs d'écoles chirurgicales de l'époque qui se cantonnèrent à une ou deux branches de la chirurgie, il fut le seul semble-t-il à en maîtriser et en développer un si vaste éventail :
- la réanimation moderne ; il fut déjà un des pionniers du Centre de Transfusion en 1947 - la chirurgie intra-thoracique et oesophagienne en 1948 - la chirurgie cardiaque à cœur ouvert dès

1950 - la chirurgie vasculaire - la chirurgie réparatrice - la chirurgie digestive - la chirurgie moderne des cancers. Il propulsa ses élèves vers ces nouveaux domaines, leur ouvrant des Services et des possibilités matérielles. Ils s'y établirent une place, un nom, une expérience et il vit souvent avec regret s'éloigner avec eux une activité chirurgicale qui le passionnait.
A ce titre, son rôle dans le développement de cette Faculté et de nos Hôpitaux est éminent.
Cette carrière exceptionnelle était fondée sur des traits de caractère devenus légendaires.
- D'abord une vocation. La chirurgie très tôt et jusqu'à sa dernière heure fut le centre de sa vie. Quand il mourut, il allait à l'hôpital. Il avait bien du mal de quitter son service pour prendre ses minces congés annuels. La chaleur de ses amitiés et son piano lui apportaient refuge et apaisement.
- L'obstination. Il ne lâchait pas prise. Qu'il s'agisse d'une opération longue, apparemment désespérée, d'une conviction, d'une idée à défendre tant qu'il l'estimait juste, d'un ami ou d'un élève à soutenir, d'une complication grave à surveiller, il allait jusqu'au bout, il ne lâchait jamais prise.
- La clairvoyance. Un flair et un esprit critique étonnants pour discerner l'essentiel de l'accessoire, le solide du factice.
Dynamique et clairvoyant il le fut dans bien d'autres domaines. Ses prévisions sur l'évolution de la médecine, de l'hospitalisation se sont exactement vérifiées au fil des années. Il défendit obstinément et longtemps seul la construction de l'hôpital de Brabois. Du neuf plutôt que le replâtrage de l'hôpital Central, solution maintenant évidente et pourtant il fut désavoué par un vote solennel de l'assemblée de Faculté à la quasi-unanimité et destitué de son poste au Conseil d'administration du CHU. Il quitta la salle du Conseil digne et inébranlable.
Mais de l'héritage légué à ses élèves et à ses amis, l'exemple donné par l'homme, plus secret, moins mesurable encore, les a profondément marqués.
La droiture inflexible. Il n'a jamais transigé, il n'a jamais admis que ceux qui l'entouraient transigent avec les lois de l'honnêteté, de la fidélité, de la conscience professionnelle. Il nous disait : dans la situation que nous occupons, nous n'avons d'autre contrainte que notre conscience. Nous sommes un point de mire et le respect de nos devoirs doit être absolu. Il défendit obstinément ses élèves et ses amis au point d'en paraître injuste. Il ne manqua cependant jamais après avoir soutenu les siens, de rendre justice et hommage à leurs rivaux méritants. La vie le frappa d'autant plus durement que sa sensibilité était vive. Il subit avec Mme Chalnot les coups répétés avec une dignité impressionnante et pourtant quand nous étions soumis nous-mêmes aux épreuves, il nous manifesta toujours une sympathie affectueuse, paternelle, avec une sincérité et une simplicité émouvante. Cette même sollicitude entourait ses malades éprouvés même les plus humbles. Sans cesse il nous a demandé dans notre métier redoutable, de mesurer, de réduire les risques des opérations projetées en fonction de l'enjeu, d'adopter toujours dans nos choix la solution la plus sûre, la moins éprouvante.
Ces aspects de sa personnalité donnent à sa stature de Chef d'Ecole une très grande dimension et nous laissent un grand exemple.

L'OEUVRE SCIENTIFIQUE par le Professeur P. MATHIEU

Dans l'hommage que rendent aujourd'hui les *Annales Médicales de Nancy* au Professeur CHALNOT, il m'échoit d'évoquer son œuvre scientifique. Oserais-je avouer que cet honneur tout à la fois me réjouit et m'angoisse. Ma joie c'est de pouvoir rappeler dans l'exposé objectif de ses

travaux la valeur exceptionnelle du Maître qu'il fut, l'un des plus grands de nos Facultés, sans avoir à recourir à l'hyperbole ou au dithyrambe qu'il ne m'aurait jamais pardonné. Les faits parleront d'eux-mêmes. Mon inquiétude, c'est de devoir réduire un monument, et quel monument, à la taille d'une maquette sans trop altérer l'esprit et la vigueur qui imprégnèrent sa vie et marquèrent son œuvre.

DES HORIZONS ILLIMITÉS

Tous ses élèves peuvent en témoigner : il n'y a guère de branches de la chirurgie moderne dont il n'ait favorisé le développement, lui le chirurgien complet et l'enseignant né. Fort d'une expérience médico-chirurgicale extraordinairement vaste et variée, doté d'un remarquable pouvoir de synthèse, d'un sens aigu de l'analyse, d'un scepticisme rigoureux (« personne ne fait la loi en médecine ») avec l'intuition très sûre des vrais progrès qui lui permit toujours de s'engager à temps (« un retard pris ne se rattrape jamais ») et d'éviter les fausses pistes, il réalise en 50 ans de vie hospitalière une œuvre d'une exceptionnelle fécondité et on comprend l'attrait exercé par cet homme dont par ailleurs les remarquables qualités de cœur et l'enthousiasme fascinaient la jeunesse.

Nous ne nous arrêterons guère à ses travaux de jeunesse : Interne des hôpitaux en 1925, chef de clinique en 1930, il se consacre à la « Pathologie externe » dans le service du Professeur MICHEL puis à la Clinique Chirurgicale du Professeur HAMANT dont il est avec André BODART le principal collaborateur. Ses publications de l'époque témoignent de l'ouverture de son esprit à tous les problèmes rencontrés : le prix Heydenreich-Parisot récompense un travail de Chirurgie Orthopédique, le prix Vautrin une publication obstétricale, mais dans ses exposés de Titres et Travaux Scientifiques, ce sont les chapitres consacrés à la Pathologie Abdominale, à la Gynécologie et à la Chirurgie Orthopédique des membres qui occupent la plus large place. Sa thèse (1931) pour laquelle il obtient le premier prix en 1932 est consacrée à la « Prophylaxie du Cancer du col utérin : dépistage et diagnostic précoces ». Dans l'élogieux rapport qu'il présente en 1943 à l'occasion de la titularisation de Monsieur CHALNOT à la Chaire de Clinique Chirurgicale, le Professeur HAMANT souligne les traits particuliers de sa vocation chirurgicale : toute sa vie il considérera qu'un bon chirurgien doit se préoccuper de diagnostic et de prophylaxie tout autant que d'indications ou de techniques opératoires : « Monsieur CHALNOT ne s'est pas contenté de commenter ses actes opératoires et de préciser les indications thérapeutiques dans les cas qui furent soumis à son observation. Il estime que l'acte chirurgical n'est pas tout, qu'il faut s'efforcer de dépister les maladies, de les soigner à leur stade initial... ».

Agrégé de chirurgie en 1933 sans cette « jambe hospitalière » qui est automatiquement attachée à la promotion universitaire de l'Agrégation depuis la loi Debré, il se consacre d'abord à la carcinologie au sein du Secteur Chirurgical du Centre Anti-Cancéreux. Par la suite, laissant à son élève Claude CHARDOT l'entière responsabilité de ce service chirurgical, il y conservera longtemps une consultation effectuée selon les règles de la pluri-disciplinarité avec le Professeur MELNOTTE auquel le liait leur commun amour de la musique, mais c'est évidemment à la tête de la Clinique Chirurgicale A qu'il réalisera l'essentiel de son œuvre. Faut-il rappeler que la charge de ce très grand service où il se retrouve au départ seul avec son premier élève Jean LOCHARD ne l'empêche pas de développer simultanément dès 1948 le Service de Chirurgie de la tuberculose à l'hôpital Villemin, embryon du Service de Chirurgie thoracique dont le Professeur LOCHARD deviendra le premier titulaire en 1957. Si les médecins de notre région conservent de lui, le souvenir du Grand Patron de la Clinique Chirurgicale A, un service où l'on pouvait tout

apprendre, ou celui du fondateur de la Chirurgie Cardio-Vasculaire, pionnier exceptionnel, lié aux tout premiers de France, les Professeurs De Gaudard d'Allaines, Santy et De Vernejoul, il faut pourtant se rappeler son attachement à tous ces autres domaines chirurgicaux qu'il n'a jamais totalement délaissés.

Pour situer le cadre dans lequel s'exerce son dynamisme, il serait injuste de ne pas citer les activités sans lesquelles il le pressent avant tous les autres, la Chirurgie ne saurait progresser : très tôt il s'intéresse à l'anesthésie, à la réanimation, à la transfusion sanguine. Il est le premier à utiliser les curares, l'intubation trachéale, il comprend la valeur irremplaçable du sang transfusé, favorise les efforts des promoteurs des banques de sang. Son appartenance jusqu'à son décès, au conseil d'administration du Centre de Transfusion Sanguine, les responsabilités qu'il exerce lors de la création du CES d'Anesthésie, témoignent de son attachement à ces spécialités para-chirurgicales.

Son infatigable esprit de recherche ne s'arrête pas à ces nouvelles frontières : délaissant les chemins battus, il se détourne ostensiblement des laboratoires d'anatomie où à Paris comme ailleurs se préparent toutes les carrières chirurgicales, car il a compris très vite les limites de la morphologie pure pour ne s'intéresser qu'au fonctionnel. Ceux qui l'ont bien connu n'ont pu oublier ses boutades, volontairement provocantes et excessives ; cet homme d'ordre et de méthode adorait renverser les fausses idoles et susciter l'invention créatrice : « L'Anatomie, moi, je ne la connais pas. Je dissèque... »

Toute sa vie il demeurera obsédé par la conviction qu'aucun progrès n'est possible sans une expérimentation solide. Sans locaux, sans moyen, sans personnel, sans crédits, il n'a de cesse d'encourager ses internes et ses assistants à travailler en chirurgie expérimentale. Contraint par les événements de se retirer des locaux universitaires consacrés à la recherche, il reconstitue dans les caves de son propre service, au contact de la clinique dont elle n'est qu'un prolongement, une unité de chirurgie expérimentale où seront mis au point les protocoles pratiques de toutes les nouvelles techniques et où s'élaboreront les excellentes thèses de Philippe SOMMELET et de Jacques BORRELY. Comment dégager dans le foisonnement d'une activité inlassablement créatrice l'essentiel d'une œuvre scientifique immensément féconde ? Que le lecteur nous pardonne nos lacunes ; pour les éviter toutes, il aurait fallu consacrer à ses travaux plusieurs numéros entiers de cette revue.

Ses publications prouvent l'extraordinaire diversité de ses préoccupations ; il était constamment à l'affût de tous les progrès, et rien ne le laissait indifférent. Lui qui très tôt s'exclut en fait de la pratique de la chirurgie orthopédique, il adorait réviser et critiquer un plâtre, une extension continue, toujours dans un esprit de réflexion et d'enseignement critique. Ses fameuses visites du mercredi matin attiraient aussi bien les médecins de réadaptation que les kinésithérapeutes dont il observait de très près le travail.

Qu'on ne s'étonne donc pas de la place tenue par ce champ d'activités dans ses épreuves de titres et travaux de candidat à l'Agrégation (1933) puis à la titularisation (1942) : une vingtaine de titres consacrés aux traumatismes de l'épaule, du genou, du pied, de la colonne lombaire, aux infections ostéo-articulaires tuberculeuses ou non avant 1933 ; les travaux de la période suivante rendent compte de la maturité et de l'expérience assurée de celui qui exerce depuis plusieurs années de lourdes responsabilités hospitalières : Tumeurs des os et des coulées conjonctives, traitement des arthrites purulentes, des ostéïtes staphylococciques, des ostéomyélites aiguës infantiles, fractures de l'épitrochlée, syndrome de Volkmann... Ce n'est donc pas par hasard que tant de ses élèves directs, et en particulier Jacques MICHON, Philippe VICHARD puis Gérard FIEVE se sont

orientés en Chirurgie Plastique et Reconstructive, en Orthopédie et Traumatologie et en Chirurgie d'Urgence.
Ses publications vont se poursuivre à propos des ostéoarthrites tuberculeuses, des pseudarthroses du col fémoral sur hanche tabétique, des fractures du col fémoral après irradiation pour cancer utérin... C'est avec Philippe VICHARD que nous écrirons en 1963 l'article sur les ruptures traumatiques de la rate demandé par la *Revue du Praticien*, et en 1972 une de ses toutes dernières publications des *Annales de Chirurgie* sera consacrée aux fractures récentes de l'extrémité inférieure du fémur, à propos de 78 observations recueillies à la Clinique Chirurgicale A. La traumatologie et la réanimation d'urgence demeureront toujours une de ses préoccupations majeures. La salle de réanimation que nous encombrions de nos « cœurs ouverts » à l'extrémité du bâtiment A était à ses yeux tout aussi bien consacrée à la réanimation des polytraumatisés...
C'est cependant la Gynécologie qui restera, me semble-t-il, d'un bout à l'autre de sa carrière, le domaine privilégié de son activité chirurgicale. Il conservera toujours une grande prédilection pour les démonstrations opératoires de « Halsted », de « WertheimM » ou de triple opération pour la cure des prolapsus génitaux. Ses questions favorites aux examens de fin de sixième année de Médecine, il y reviendra lors d'une séance d'EPU, ont trait au diagnostic précoce du cancer du sein : il refuse obstinément d'abandonner à l'incertitude des méthodes d'approche les diagnostics douteux, pour défendre avec acharnement les seuls procédés, frottis ou biopsies, qui apportent la preuve histologique de la bénignité ou de la malignité.
Sa thèse inaugurale a été l'occasion d'une réflexion approfondie sur les circonstances favorisant l'éclosion de l'épithélioma du col utérin, et à partir de là sur les possibilités du dépistage et de la prophylaxie. Il propose ainsi une nouvelle conception pathogénique des leucoplasies du col dont Hinselmann a souligné la signification précancéreuse, et la sanction pratique ce sera la mise sur pied d'une consultation de colposcopie au Service du Professeur HAMANT à partir de 1931, 50 ans avant que les pouvoirs publics ne mettent l'accent sur l'importance de la prévention et du dépistage. Cette recherche originale lui vaut en 1937 l'honneur du rapport qu'il présente en collaboration avec le Professeur HAMANT au sixième congrès français de Gynécologie de Toulouse sur « le cancer du col utérin : diagnostic, dépistage ».
Bien entendu son attrait pour la gynécologie ne se limite pas à ce seul problème si particulier et si nouveau : en 1930 il rédige en vue du prix Vautrin de gynécologie un mémoire sur « évolution et traitement de la grossesse ectopique après le cinquième mois » et il reviendra sur ce sujet en 1933 (« grossesse extra-utérine après le cinquième mois »). On citera encore de nombreuses publications sur les polypes sphacélés et les abcès utérins, les pyosalpinx, les salpingites herniaires, la tuberculose et le cancer de la trompe, les kystes et cancers de l'ovaire, la tuberculose et le sarcome du sein, ...
En 1950, au Congrès de Gynécologie d'Alger, il est chargé du rapport consacré aux cancers du corps utérin ; monographie rédigée à Nancy en collaboration avec MM. FLORENTIN et BEAU, et surtout avec l'aide de son condisciple d'internat Jean Louyot auquel le liait une amitié qui ne se démentit jamais.
Si les publications du Professeur CHALNOT consacrées à la gynécologie ne représentent ensuite qu'un petit contingent de la somme des travaux réalisés dans son service, c'est parce qu'il se consacre avant tout aux disciplines les plus évolutives des années 50 et 60, mais ce n'est pas abandon de sa part. Il faut se rappeler la place tenue par la Gynécologie dans la pratique privée qu'il poursuivit toujours, jusqu'au dernier jour de sa vie, et en même temps la conception très haute qu'il avait de ses responsabilités de chirurgien consultant. Combien de fois ne l'avons-nous

pas vu arriver au « staff » du lundi à 18 heures très en verve, après une consultation au cours de laquelle il n'avait retenu aucune indication opératoire, mais seulement heureux et fier d'avoir pu rassurer quelques malades cancérophobes et surtout d'avoir su convaincre certaines consultantes inquiètes et résignées de ne pas se soumettre aux interventions proposées (bien souvent une hystérectomie) dont il refusait d'entériner l'indication. Ainsi agissait-il dans son service comme dans sa pratique de ville avec une totale indépendance d'esprit qui pourrait alimenter la réflexion des adversaires obtus de l'exercice privé des Hospitalo-Universitaires. Témoignent cependant de cet intérêt soutenu toutes sortes de communications consacrées à la cervico-cystopexie, à l'association d'endométriose et de nidation extra-utérine, et surtout à la carcinologie gynécologique : intérêt des lymphadénectomies dans le traitement du cancer du col utérin au début, discussion des procédés de biopsies ou de forage en sénologie, les plasties préthoraciques par dédoublement du sein restant pour la réparation pariétale de radio-nécroses tardives...

Ce problème des pertes de substances de la paroi thoracique le passionnera jusqu'à la fin de sa carrière : ce sera le sujet de thèse du dernier de « ses agrégés » Gérard FIEVE et l'ensemble des problèmes squelettiques, musculaires, cutanés et trophiques seront abordés dans les travaux présentés en 1969 devant la Société Française de Chirurgie plastique et reconstructive et devant la Société de Chirurgie Thoracique et Cardio-Vasculaire, harmonieuse synthèse de son expérience de carcinologue et de chirurgien thoracique, mais aussi des impératifs contradictoires de la chirurgie d'exérèse et de la chirurgie fonctionnelle et reconstructive...

Nous avons signalé le rôle qu'il joua dans l'individualisation de la discipline anesthésiologique à Nancy avant de présider à la création du « Département » autonomisé sous la direction de son collaborateur et fidèle lieutenant de toujours le Professeur Jean Marie PICARD. C'est avec lui qu'il rédigera toute une série de travaux consacrés aux problèmes de réanimation des grandes détresses médico-chirurgicales : urgences hémorragiques, traumatismes thoraciques (soixante deuxième congrès français de Chirurgie Paris 1960), ressuscitation cardiaque (Journées de Réanimation Médico-Chirurgicale de Nancy 1959).

Nous ne pouvons citer tous les papiers consacrés aux domaines les plus divers de la chirurgie générale : tumeurs du glomus carotidien, chirurgie et cardio-thyréose (la chirurgie thyroïdienne restera toujours un de ses domaines préférés) tumeurs desmoïdes de la femme enceinte, hernies de Rieux, hernies hiatales étranglées... Plutôt que de chercher vainement à en établir la liste exhaustive, je crois que nous pouvons remarquer à cette phase de notre revue l'intérêt particulier qu'il porte aux applications mêmes d'une technique chirurgicale qui se spécialise et dont il supporte mal les délimitations. S'il fut très heureux durant les cinq dernières années de sa présence à la tête de la Clinique Chirurgicale A de l'essor qu'avec son soutien je pus donner à la chirurgie coronarienne, il ne manquait cependant aucune occasion de me manifester son inquiétude de me voir « m'enfermer dans une voie étroite ».

Il accepte, non sans quelque peine, les astreintes de plus en plus éprouvantes de la chirurgie sous CEC : astreintes d'horaires, astreintes d'asepsie, astreintes d'hémostase, astreintes de surveillance, astreintes liées au volume de l'équipe en action et de sa dépendance des laboratoires... (nous sommes loin alors de la petite équipe sur laquelle il aimait se reposer, faite de quelques fidèles : son premier aide, son anesthésiste, son instrumentiste et au besoin Bernard PIERSON pour les biopsies extemporanées). Mais son esprit toujours en quête d'horizons plus larges se plie mal à la routine bien réglée d'une chirurgie avec « check list » dont il recommande pourtant la discipline... : son grand bonheur sera de pouvoir utiliser cette machinerie lourde pour de nouvelles indications. Nous nous rappelons tous sa réelle jubilation, ce jour de 1964, où nous venions d'extraire sous

CEC notre premier embol pulmonaire : réflexe du vieux chirurgien qui tenait enfin sa revanche contre la maladie thrombo-embolique, mais aussi application nouvelle inespérée de la CEC... Et nous n'oublierons pas non plus l'accueil chaleureux réservé au Professeur Jean LEPOIRE lorsque celui-ci le pria de mettre à la disposition des neurochirurgiens la lourde technicité des CEC et de l'hypothermie profonde pour le traitement de certains anévrysmes intracrâniens. Et ce seront de même l'utilisation de cette panoplie pour le traitement d'une tumeur obstructive du carrefour trachéo-bronchique, ou encore la porte grande ouverte à ceux qui s'intéressent aux « à côtés » des CEC, à leurs complications : les neurologues (Luc PICARD rédige sa thèse au service), les hématologistes, les néphrologues, les réanimateurs de tous horizons.
Subissant malgré lui les contraintes d'une spécialisation progressive, le Professeur CHALNOT manifestera ainsi jusqu'au bout par la multiplicité des contacts vécus, par la vitalité des entreprises engagées et par la rigueur maintenue dans les séances d'enseignement et les réunions du « staff » du lundi soir la marque encyclopédique de sa conception de la carrière médico-chirurgicale. Et pourtant si nous nous reportons aux centres d'intérêt de la plupart de ses publications à partir de 1950, force-nous est de constater que deux champs d'expérience principaux mobilisent maintenant ses collaborateurs : la Chirurgie viscérale majeure, celle de l'abdomen et celle du thorax puis progressivement et de plus en plus la Chirurgie cardio-vasculaire.

LA CHIRURGIE VISCERALE ET THORACIQUE MAJEURE

Il n'y a bien entendu rien de fortuit dans cet engagement progressif en Chirurgie viscérale : suite logique de ses activités passées, attrait pour les diagnostics difficiles et les indications opératoires nuancées, tous ses élèves se rappellent la patience avec laquelle il réinterrogeait un ulcéreux avant de se résoudre à porter l'indication d'une vagotomie ou d'une gastrectomie, attrait en même temps pour toutes les nouveautés et engagement de tout son être lorsqu'il s'agissait de faire naître une activité nouvelle. On retrouve un chapitre « Thorax » dans chacune de ses épreuves de titres et travaux : en 1933 deux publications du service du Professeur HAMANT sur les goitres intrathoraciques et le traitement de l'abcès du poumon par pneumotomie, en 1942 deux articles consacrés aux suppurations pleurales, et deux autres, écrits en collaboration avec René GRIMAUD (un ami fidèle et un « compatriote » franc-comtois) sur les diverticules œsophagiens et les sténoses cicatricielles de l'œsophage. Mais c'est en fait avec Jean LOCHARD qu'il développe la Chirurgie pulmonaire et médiastinale. Cette activité lui vaudra d'être admis parmi les premiers à la Société Française de Chirurgie Thoracique où il noue de solides amitiés avec tous ses collègues français et dont il restera toute sa vie un des membres les plus écoutés. Il en apprécie l'esprit, fait de franchise et de rigueur, loin de tout académisme et exempt surtout des prétentions de gloriole ou des tentations de racolage qui dans d'autres instances nuisent à la sérénité des débats.
L'évolution des publications du Professeur CHALNOT en matière de Chirurgie thoracique classique reflète l'évolution même de cette chirurgie au fur et à mesure qu'elle progresse dans ses techniques et ses indications : des pleurésies purulentes et de la collapsothérapie chirurgicale, on passe aux exérèses larges mutilantes puis aux exérèses conservatrices et segmentaires dans le traitement de la tuberculose pulmonaire. Puis cette chirurgie de sanatorium déborde le cadre de la tuberculose : les abcès et suppurations pulmonaires, l'emphysème bulleux staphylococcique, les corps étrangers bronchiques. Paul Gille, son chef de clinique de la « grande époque » avant le départ des premiers agrégés, LOCHARD, MICHON, GROSDIDIER..., réunit dans sa thèse l'expérience des chirurgiens et celle des endoscopistes, et en 1962 alors qu'il reçoit à Nancy la

société de Chirurgie Thoracique dont il est alors le président, le Professeur CHALNOT inscrit au programme de ces journées présidentielles l'étude des corps étrangers bronchiques, belle occasion de collaboration entre sa propre équipe et celle du Professeur GRIMAUD représentée à cette occasion par Jacques Werner, l'endoscopiste attitré du Service.
Des bronches, des plèvres et des poumons on passe aux autres cibles de la Chirurgie thoracique en pleine évolution : le médiastin et ses tumeurs sans oublier la veine cave supérieure qui nous rapproche énormément du cœur..., le diaphragme et ses ruptures, l'œsophage. S'il rappelait volontiers ses travaux sur les ruptures traumatiques du diaphragme (12 cas en 1957 - 27 cas en 1967), le Professeur CHALNOT évoquait bien plus souvent encore les difficiles batailles qu'il avait dû livrer lors de la réalisation des premières exérèses d'œsophages tumoraux : chirurgie lourde sur terrain débilité, particulièrement agressive à l'époque d'une réanimation à peine naissante et d'une antibiothérapie limitée et aveugle. Que d'efforts pour minimiser l'agression d'une opération longue et délicate, que de nuits écoulées au chevet de l'opéré... Et lorsque l'heure était venue de recueillir les fruits de la présentation princeps, proposée à l'Académie de Chirurgie, de cette première série de malades opérés avec somme toute d'assez bons résultats... coup de Jarnac dont il se scandalisera encore 20 ans plus tard : le rapporteur fait traîner son travail qui ne sera finalement publié qu'après qu'un des « grands patrons » de l'époque ait rapidement rassemblé et présenté (avant lui) devant l'Académie une expérience parisienne qui éclipse la sienne...
Avant les « cœurs ouverts » et parallèlement à eux, les « œsophages » resteront longtemps une activité majeure et privilégiée de la Clinique Chirurgicale A. On en retrouve trace dans toute une série de publications sur les tumeurs bénignes (le *Poumon*, la *Presse Médicale*, la *Revue du Praticien*) le mégaœsophage, les corps étrangers, les ruptures spontanées et surtout les maladies peptiques. Le point de départ de l'aventure des œsophagites peptiques, c'est la conjonction d'une expérience intéressante, une trentaine d'observations dont une dizaine d'ulcères et de sténoses peptiques recueillies avant 1960 à une époque où la maladie est à peine reconnue, et d'idées nouvelles et originales qui font entrevoir au Professeur CHALNOT les liens et les analogies existant entre les atteintes des deux frontières de l'estomac : le bulbe duodénal et le bas œsophage précardial. D'où sa conception d'une thérapeutique semblable : la vagotomie dont avec Jean GROSDIDIER il s'est fait le champion en matière d'ulcère duodénal, privilégiant ainsi la réduction du chimisme acido-peptique plutôt que le contrôle mécanique du reflux.
Ces idées ont été développées parallèlement à Minneapolis par Wangensteen dont le prestige domine alors la chirurgie digestive nord-américaine. Le Professeur CHALNOT me confie pour ma thèse la tâche de démêler les indications respectives des résections et des interventions conservatrices. Toute une série de travaux ont été publiés sur ce sujet, encouragés par Wangensteen qui me reçoit comme conférencier à l'Université du Minnesota, hommage publiquement rendu à celui dont je ne suis que le représentant. Il faut retenir essentiellement le rapport présenté en 1960 à Bordeaux devant la Société Française de Chirurgie Thoracique et surtout véritable apogée de sa carrière scientifique, en 1968 le rapport présenté à Paris au soixante dixième Congrès Français de Chirurgie.
Une collaboration loyale et fructueuse s'est instaurée alors entre la Clinique Chirurgicale A et l'équipe du Professeur Lortat-Jacob, plus axée que la nôtre sur les résections radicales suivies d'anastomoses continentes selon la technique décrite dans la thèse de François Fekete. Ces deux rapports seront donc représentés en collaboration le premier avec Jean Noël Maillard, le second avec Claude Richard, les deux fidèles collaborateurs du Professeur Lortat-Jacob. La Chirurgie de l'œsophage ne pouvait que passionner celui qui pendant toute sa carrière porta le plus vif intérêt

aux deux pôles thoracique et abdominal de la chirurgie viscérale. Car son amour du thorax ne lui enlevait rien de sa passion pour tous les domaines de la chirurgie abdominale et digestive.
On retrouve dans sa première épreuve de Titres en 1933 un long chapitre consacré à la Pathologie abdominale : les péritonites et les perforations ulcéreuses, invaginations et volvulus, fistules biliaires... Sa réflexion s'approfondit en 1942, s'attachant une fois encore à l'ensemble de la pathologie digestive : les perforations d'ulcère peptique post-opératoire, les sténoses duodénales sous-vatériennes, les cholépéritoines sans perforation vésiculaire, les occlusions post-opératoires. Encore ne s'agit-il là que des prémisses d'une activité vite devenue débordante. Comme l'écrit Jean GROSDIDIER « il n'est pas possible ici de dresser la liste des publications qu'il a suscitées et inspirées puisqu'elles concernent toute la pathologie chirurgicale du tractus digestif... Nous disposions dans beaucoup de domaines de séries impressionnantes... liées au recrutement considérable de la Clinique Chirurgicale A... On peut considérer le Professeur CHALNOT comme un véritable pionnier de la chirurgie digestive ».
Que retenir de cet océan de ses recherches qui ne laissent aucun domaine inexploré ? D'abord la maladie ulcéreuse gastroduodénale : une bonne vingtaine de publications concernant tous ses aspects et toutes ses complications. Restreignant au minimum les indications de la gastrectomie subtotale très en vogue mais dont il connaît les séquelles (attention cependant, ne l'attaquez pas sans nuance : il vous rétorquerait aussitôt qu'il n'y a pas de façon plus radicale de guérir définitivement un ulcéreux...) il s'engage résolument dans le clan des vagotomistes : au Colloque de Strasbourg en mai 1964 sa statistique couplée à l'expérience personnelle de Jean GROSDIDIER est la plus importante de France : près de 500 opérations de Dragstedt dont les résultats seront minutieusement analysés dans la thèse de Raymond Polo.
L'expérience de son équipe en matière de perforations ulcéreuses était considérable, permettant l'étude de la valeur comparative des traitements médicaux par la méthode de Taylor, de la Chirurgie palliative et de la Chirurgie « radicale » effectuée d'urgence (Lyon Chirurgical 1961). Sans nous appesantir sur les observations de sarcomes ou de tumeurs bénignes, notons au passage l'important travail réalisé dans son service par Michel BESSOT qui y exploite une très importante série d'épithéliomas gastriques, définissant en particulier les caractères spécifiques du cancer du pôle supérieur et de celui qui se développe sur le moignon gastrique après gastrectomie. La Chirurgie biliaire et bilio-pancréatique restera toujours au centre de ses préoccupations, les internes apprenaient à son contact à savoir choisir selon les circonstances la solution rapide et élégante de la cholécystectomie « rétrograde », ou la prudente solution de repli de la cholécystectomie « d'avant en arrière » dès qu'un processus inflammatoire rendait périlleux l'abord premier du pédicule hépatique. Et obligation à tous, il y a 30 ans déjà ! de contrôler la voie biliaire principale par cholangiographie per-opératoire, et en cas de cholédocotomie, drain de Kehr obligatoire... Entre les séries de cholécystites aiguës et les observations de dilatation kystique du cholédoque ou de fistule broncho-biliaire en plus des articles de technique chirurgicale, on dénombre là encore plus de 20 publications.
Les travaux les plus originaux de cette sphère hépato-bilio-pancréatique ont trait à l'échinococcose alvéolaire du foie, aux pancréatites aiguës ou chroniques, à l'hypertension portale de l'adulte et de l'enfant, au syndrome de Budd-Chiari post-traumatique sans compter, échelonnés tout au long de sa carrière, des notes et des relevés faisant le point des problèmes de diagnostic et de conduite à tenir dans les hémorragies digestives sévères et un travail original publié avec Robert FRISCH sur l'embolectomie mésentérique.

Mais l'étage sous-mésocolique ne le laisse pas plus indifférent, et surtout la Chirurgie colique et colo-rectale. Délaissant les sympathectomies ou splanchnicectomies, il est parmi les premiers à suivre Swenson pour appliquer les idées d'Ehrenpreiss dans le traitement du mégacolon congénital. La polypose rectocolique, les tumeurs villeuses du rectum le passionnent. Mais surtout il s'attache à définir et à enseigner une stratégie applicable à toutes les situations possibles des tumeurs colo-rectales. Ses idées seront développées et argumentées dans les thèses de ses élèves Jean GROSDIDIER et Philippe VICHARD. Les indications respectives des résections abdominales pures, des amputations abdomino-transanales et des amputations abdomino-périnéales y sont clairement définies. S'attachant à procurer à ses opérés un « confort » physique et psychologique satisfaisant tout aussi bien qu'une grande sécurité lors des suites opératoires, il défend vigoureusement son choix préférentiel pour l'anus artificiel périnéal. Ce choix en lui-même trahit parfaitement l'indépendance d'esprit du Professeur CHALNOT, car à l'exception peut-être de Leibovici à Paris, il est pratiquement seul à prôner cette méthode à une époque où tous s'attachent à réaliser un anus iliaque bien appareillable, et cet isolement n'ébranlera jamais sa conviction d'être le seul à avoir raison... contre tous...

Pour clore ce chapitre de la chirurgie abdominale nous voudrions mentionner ce relevé qu'il fit faire en 1960 par Pierre Masse de 1766 cas d'urgences abdominales observées en 10 ans dans son Service. Cette statistique ne passa pas inaperçue et fut souvent citée comme référence de l'importance respective des diverses et classiques urgences abdominales.

LA CHIRURGIE CARDIO-VASCULAIRE

Est-il présomptueux de ma part d'évoquer maintenant son apothéose ? Nul ne me contestera pourtant l'affection toute particulière qu'il portait à ce qu'il considérait lui-même comme son œuvre la plus accomplie. Pour porter cette appréciation je ne me fonderai ni sur le souvenir que garde de lui le grand public (le « fondateur » de la chirurgie cardiaque à Nancy) ni sur le choix qu'il fit lui-même de sa section du CCU (Comité Consultatif des Universités) en 1969. Je me rappelle seulement, pieusement, son ultime recommandation lorsque je l'accompagnai le 30 septembre 1974 pour la dernière fois à la porte de son service « je vous confie mon œuvre ». Le cheminement était immanquable qui devait le conduire par une alternance d'enthousiasmes et de déconvenues jusqu'à l'abord chirurgical du cœur, puis jusqu'aux cimes de la chirurgie « à cœur ouvert ». La proximité d'un service de Cardiologie actif, son appartenance à la Société de Chirurgie Thoracique constituaient un environnement favorable à l'impulsion qu'il allait lui-même donner.

C'est aux alentours des années 1950 que paraissent ses premières publications de chirurgie vasculaire (« possibilités chirurgicales actuelles dans les traumatismes des gros vaisseaux »), puis de chirurgie cardiaque proprement dite (Plaie du cœur. Péricardite constrictive. Anastomose veineuse azygo-pulmonaire pour rétrécissement mitral œdémateux). A partir de 1952 et jusqu'à la fin des années 58-59 sont effectuées dans son Service de nombreuses interventions de chirurgie cardiaque « à cœur fermé » : ligature de canaux artériels, résection de coarctations aortiques, commissurotomies mitrales, ou valvulotomies pulmonaires de Brock. Mais à la fin de cette période, l'essor serait brisé sans la mise à disposition de la circulation extracorporelle.

Il s'agit là d'une étape essentielle, nécessitant de nombreuses mises au point au laboratoire avant l'introduction très prudente et très progressive de ces techniques de pointe au bloc opératoire. Le Professeur CHALNOT bénéficie alors de la collaboration stimulante de Roger BENICHOUX. Un coeur-poumon artificiel de Gibbon fonctionne bientôt à Nancy (thèse de Robert FRISCH - 1959)

et plus de cent interventions sous CEC vont être effectuées de 1959 à 1962. Toute une série de travaux consacrés à l'hypothermie profonde, à la correction de l'insuffisance mitrale ou à la cure des communications inter-auriculaires et inter-ventriculaires ainsi qu'au bilan des premières séries d'opérations « à cœur ouvert » marque cette période de rapide développement.
Car malgré les difficultés et les bouleversements de l'équipe, le développement doit être rapide et pour tenir le cap, toutes les énergies sont mobilisées : LOCHARD et GROSDIDIER en attendant la relève, mais surtout malgré son éloignement temporaire Robert FRISCH auprès de qui je m'initierai aux problèmes techniques de la CEC, de l'hypothermie et bientôt de l'entraînement électrosystolique. Cette mobilisation autour d'un Patron que n'ébranlent pas les tempêtes porte ses fruits. Chaque année qui passe est marquée par de nouveaux progrès. En 1962 Monsieur CHALNOT dirige à l'amphithéâtre Jacques PARISOT la séance présidentielle de la Société Française de Chirurgie Thoracique. Sujet : les Retours veineux pulmonaires anormaux. Tout y est dit sur les retours partiels et les problèmes des retours totaux y sont déjà évoqués. La même année Robert FRISCH implante au service le premier électro-stimulateur et l'équipe publie, ce qui est tout-à-fait remarquable à cette époque, un anévrysme du sinus de Valsalva rompu dans l'oreillette droite.
En 1963 nouvelles initiatives : outre diverses publications sur les myxomes de l'oreillette gauche, les embolies artérielles et du carrefour aortique, dès mon retour de Houston où il m'a envoyé chez Michael De Bakey nous présentons à l'Académie de Chirurgie en collaboration avec Alain LARCAN le premier succès français de résection-greffe d'un anévrysme disséquant de l'aorte thoracique. Cette observation princeps a été accueillie dans une indifférence qui heurte Monsieur CHALNOT. Nous ne reviendrons plus jamais ensemble rue de Seine. C'est également au cours de cette même année que s'instaure avec l'équipe neurochirurgicale de Jean LEPOIRE une collaboration dont il sera justement fier. Les soubresauts des années difficiles s'estompent, l'équipe est maintenant solidement reconstituée, la marche en avant adopte le pas de course. 1964 est l'année de la diversification des activités cardiovoasculaires de son Service : les fistules coronaro-ventriculaires droites, l'électrostimulation synchrone, le développement de la Chirurgie Cardio-vasculaire du nourrisson à la demande du Professeur NEIMANN et de Claude PERNOT et, confié par le Professeur FAIVRE, le douzième cas mondial de perforation septale postinfarctus... mais le sixième succès. Cette même année Monsieur CHALNOT est à Marseille modérateur d'une telle ronde de la Société de Chirurgie Thoracique consacrée aux resténoses mitrales après communication missurotomie. Notre rapport fait sans doute la part trop belle aux commissurotomies itératives, compte tenu de l'incertitude d'avenir des prothèses valvulaires qui viennent à peine de voir le jour, mais tout y est dit sur les mécanismes et les circonstances des sténoses itératives. La poussée en avant est loin de s'essouffler. En 1965 paraissent toute une série de bilans d'une activité chirurgicale maintenant bien établie : les résultats de la Chirurgie valvulaire pulmonaire (Congrès d'Athènes), des prothèses mitro-aortiques, de la coarctation aortique, des interventions palliatives et curatrices de la tétralogie de Fallût : tout cela c'est le travail normal d'un centre qui normalement fait le point de ses résultats.
Mais parallèlement 1965 est aussi l'année de la première implantation d'une prothèse valvulaire mitrale chez un enfant de quatre ans, des premières embolectomies pulmonaires sous CEC, enfin de la première résection en France d'un volumineux anévrysme du ventricule gauche. Les réactions à sa publication devant la Société Française de Cardiologie ne sont guère plus favorables que celles de l'Académie de Chirurgie aux média-nécroses aortiques deux ans plus tôt. Monsieur CHALNOT n'est pas heurté, il est blasé maintenant, et ses meilleurs travaux, en dehors du rapport

de 1968 au Congrès Français de Chirurgie seront dorénavant réservés à la Société de Chirurgie Thoracique qu'il fréquentera encore assidûment au moins jusqu'au terrible deuil qui va le frapper cruellement en 1967. Dans ses épreuves personnelles, le travail est son meilleur refuge : l'effort ne se relâche pas mais c'en est bien fini des prestations publiques ou mondaines. Il refuse la présidence du Congrès Français de Chirurgie, suprême hommage de l'instance Chirurgicale nationale la plus large à un grand Patron, honneur exceptionnellement réservé à un Chef d'Ecole provinciale.

La production scientifique de la Clinique Chirurgicale A ne se ralentit pas, mais elle change de caractère : moins de panache sans doute, mais encore plus de profondeur, la quête acharnée d'une vérité scientifique qui se suffit à elle-même, le perfectionnement et l'amélioration des résultats au seul bénéfice de ceux qui souffrent et dont il se sent plus proche que jamais. Dans le domaine des CEC c'est l'appel à la collaboration des hématologistes de François STREIFF et de Pierre ALEXANDRE, des neurologues avec l'étude de l'EEG des opérés sous CEC, des embolies gazeuses ; c'est l'ère de la collaboration avec l'équipe du Professeur LARCAN et les thèses de Jean-Claude Pabst, de Marie Claude Heully et de Jacqueline Helmer. Cette interpénétration de la chirurgie lourde et de la réanimation ne profite pas qu'à la chirurgie cardiaque. La chirurgie vasculaire elle aussi franchit de nouvelles étapes : ce sont les travaux sur les syndromes de revascularisation tardive des ischémies aiguës vieillies, puis à force d'acharnement nous guérissons enfin le premier anévrysme rompu de l'aorte abdominale. La chirurgie cardiaque du tout petit n'est pas oubliée : chirurgie palliative des cardiopathies congénitales graves du nourrisson, tératomes intrapéricardiques, c'est aussi l'ère des interventions de Damman-Muller et notre série de « Bandings » sera une des premières de France. Mais pour toutes sortes de raisons, des problèmes de structure et des problèmes humains, le départ des CEC du nourrisson ne sera pris.

Monsieur CHALNOT n'accepte pas facilement que nous ne soyons plus en tête de tous les progrès. Sa combativité est intacte, mais il sent qu'il doit s'appuyer davantage sur ses deux agrégés : Robert FRISCH développera la chirurgie carotido-vertébrale et Pierre MATHIEU celle des coronariens. S'il n'est plus désormais aux avant-postes des premières lignes, il suit néanmoins avec la même passion la progression d'une chirurgie qui peu à peu remplit son Service et accapare son bloc opératoire : l'apparition des nouvelles prothèses valvulaires, l'introduction de la contre-pulsion diastolique dans l'arsenal de la réanimation pré ou post-opératoire des bas débits cardiaques, la chirurgie curatrice à cœur ouvert des enfants atteints de cardiopathies congénitales et précédemment traités de façon palliative...

Il a réparti les tâches, il a délégué certaines responsabilités et confié l'initiative de la progression scientifique dans des domaines précis. Mais jusqu'au bout il reste le Chef, exigeant pour lui-même et plus généreux pour les autres qu'il n'accepte de le laisser paraître. Est-ce parce qu'il a abandonné son heure quotidienne de piano ? Sa très grande sensibilité s'exprime pour ses intimes chaque jour davantage, mais vis-à-vis de tous ceux qu'il a le devoir d'éduquer, jusqu'au bout il demeurera exemplairement sans faiblesse. Il sait bien ce qu'il faudrait faire pour la continuité de son œuvre, et il s'offense des décisions prises pour le règlement de sa succession.

Aussi ne sera-t-il pas surpris des problèmes qui surgissent après son départ et que dans sa connaissance des hommes il avait bien prévus. Sa pensée ne quitte pas son œuvre, et si les épreuves l'affligent, elles ne le décourageront jamais. N'a-t-il pas lui aussi surmonté les pires difficultés au départ d'une carrière exceptionnellement féconde ?

Puissions-nous ne jamais oublier son exemple et maintenir à travers les générations, toujours aussi brillant, le flambeau qu'aucun orage n'a pu faire vaciller.

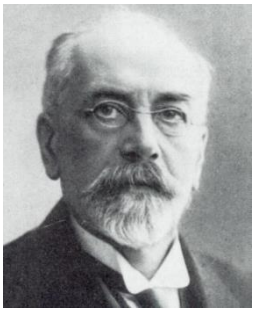
Compléments (B. LEGRAS)

La rue, dénommée Pierre Chalnot le 7 mars 1988, va à Nancy de la rue Gabriel Mouilleron à la rue de la Commanderie.

Une anecdote du Docteur Voiry[6]
Comme chacun sait, Mr Chalnot était surnommé, plutôt affectueusement, le Pépère. Un matin, il venait de faire un pansement et avait revêtu pour cela au-dessus de sa blouse une chemise fendue de malade. Ainsi vêtu, il s'arrête un moment devant le tableau opératoire et, à sa grande surprise, il est pris par le bras par une jeune stagiaire infirmière qui lui demande gentiment : « On est perdu, Pépère ? je vais vous reconduire à votre chambre ! - Mais je suis le Dr Chalnot, Mademoiselle ! »

BL : Albine Pierrard qui fut une de ses infirmières de bloc m'a confié en 2019 qu'elle demanda un jour à son patron pourquoi ce surnom. Pierre Chalnot lui dit qu'on l'avait appelé ainsi quand il avait 35 ans parce qu'on le trouvait vieux.

6 Le Docteur Jean-Pierre Voiry a écrit un texte sur Pierre Chalnot, « un grand chirurgien nancéien » (*Lettre du Musée* no 81) consultable sur le site Internet de l'auteur.



CHARPENTIER Auguste

1852-1916

EXTRAIT de « Les sciences physiologiques et physico-chimiques » par le Professeur P. ARNOULD

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Au cours de cette année 1878, un nouvel Agrégé venait d'être affecté à la Chaire d'Hygiène et de Physique : Augustin CHARPENTIER. Le précédent Agrégé, MONOYER, s'était orienté vers l'Ophtalmologie. Ainsi comme son prédécesseur, CHARPENTIER n'eut pas à attendre longtemps pour devenir Professeur titulaire. Toutefois la Faculté jugea bon de dédoubler cette Chaire hybride d'Hygiène et Physique, et put obtenir une décision favorable du Ministère. Ainsi fut créée une Chaire d'Hygiène, attribué à POINCARE (Professeur Adjoint de Physiologie), la Chaire de Physique revenant à CHARPENTIER.

Né en 1852 à Charenton-sur-Creuse, CHARPENTIER avait fait ses études de Médecine à Limoges puis à Paris. Sa thèse de Doctorat était consacrée déjà à la vision (« La vision avec les diverses parties de la rétine »). Il fut pendant plusieurs années l'Assistant de Landolt. La plupart de ses travaux porte sur l'optique physiologique et la physiologie de la rétine. Il inventa un « photoptomètre » - longtemps classique - appareil permettant la comparaison précise de faibles éclairements. Grâce à lui, CHARPENTIER étudia l'adaptation de la rétine à la lumière, et ce qu'il appelait les « oscillations rétiniennes ». Il s'occupa aussi de l'audition et de la physiologie des nerfs. Ses travaux lui valurent une grande notoriété, attestée par de nombreuses récompenses de la part notamment de l'Académie des Sciences, et par les missions dont il fut chargé soit par les autorités universitaires, soit par ses collègues. Il mourut subitement le 4 août 1916.

La fin de sa carrière avait été attristée par la célèbre et malencontreuse histoire des rayons N, auxquels il consacra plus de quinze publications en 1904, décrivant leur action biologique.

CHRÉTIEN Henri

1845-1923

ELOGE par le Professeur M. PERRIN

Le Professeur Honoraire Henri CHRETIEN est mort le 20 février 1923, à Sfax où il était allé gérer les propriétés de son fils, le regretté Georges CHRETIEN, tombé au champ d'honneur.
Né à Chaligny en 1845, Interne des Hôpitaux de Paris et de Nancy, il servit pendant la guerre de 1870 d'abord comme Aide major dans les ambulances, puis comme soldat dans la garde mobile du Puy-de-Dôme avec laquelle il fit la campagne de la Loire.
Docteur en Médecine en 1873, il revint à Nancy, où il occupa diverses fonctions jusqu'au Concours d'Agrégation de 1876 où il fut classé premier ; il devint Professeur de Médecine opératoire en 1881 ; il occupa cette Chaire pendant trente-sept ans avec une science et une conscience dont ses anciens élèves se souviendront toujours avec émotion.
Homme de devoir, catholique aux convictions profondes et nancéien dévoué à sa ville, il se laissa porter au Conseil municipal lorsqu'il y vit le moyen de mieux servir la liberté de conscience et les intérêts de la cité. Adjoint au maire pendant huit ans, sans rien négliger de ses devoirs d'enseignement, il se donna à cette fonction supplémentaire avec un dévouement inlassable, avec son affabilité coutumière et avec une impartialité scrupuleuse à laquelle ses adversaires eux-mêmes rendirent hommage. L'exposition de Nancy en 1908 et le forage de Nancy thermal ont eu lieu sous son administration.
Pendant la guerre de 1914-18, malgré plusieurs deuils douloureux et quoique légitimement préoccupé au sujet de ses enfants et petits-enfants, il assura le Service chirurgical de l'Hôpital de l'Union des Femmes de France à Santifontaine. Son calme et ses encouragements aux blessés leur furent aussi profitables que ses talents chirurgicaux.
Les regrets et l'affection de ses collègues, de ses élèves, des fonctionnaires municipaux, des malades surtout infortunés, le suivirent dans sa lointaine retraite et se manifestèrent d'une manière aussi émouvante que spontanée lorsque son corps fut ramené à Nancy. Il y repose au milieu des siens, auprès de son héroïque fils. Ses élèves, comme tous ses concitoyens, garderont pieusement sa mémoire.

Compléments (B. LEGRAS)

Durant son long enseignement, le Professeur CHRETIEN a écrit un volume très apprécié intitulé « nouveaux éléments de médecine opératoire » (Paris, J.B. Baillière, 1881, 528 p.)

COLLIN Remy

1880-1957

ELOGE par le Professeur P. FLORENTIN

La Faculté de Médecine de Nancy, qui s'honore, à juste titre, de posséder une Ecole anatomique florissante, animatrice depuis le début du siècle, d'un mouvement scientifique continu, générateur des plus fécondes découvertes dans le domaine de l'Embryologie, de l'Histologie normale et de l'Endocrinologie, voit disparaître avec le Professeur Remy COLLIN, décédé le 2 novembre 1957 après une très courte maladie, un histologiste et un philosophe de grande classe, qui a su, au cours d'une longue carrière universitaire et au-delà même de la retraite, s'imposer, malgré les controverses que sou œuvre a parfois suscitées, à l'intérêt des biologistes du monde entier.

D'autres que moi ont déjà, dans différentes revues, rappelé avec beaucoup de talent, d'émotion et d'érudition, les qualités intellectuelles et morales du Maître dont nous déplorons la perte. Il revient très justement, semble-t-il, pour clore la série de ces éloges, et bien que la tâche qu'il ose assumer aujourd'hui lui paraisse très ardue à celui qui fut, dès la première année du titulariat du Professeur COLLIN, et pendant plus de vingt ans, son collaborateur permanent, de tenter - avec quelle appréhension - d'exposer dans ces modestes pages ce que fut l'œuvre pédagogique, scientifique et philosophique de l'homme qui a, dans le cadre restreint de la Faculté provinciale à laquelle il demeura toujours attaché, malgré les plus flatteuses sollicitations, si efficacement contribué à la formation scientifique de nombreuses générations d'étudiants et à la constitution d'une jeune équipe, toujours renouvelée, de chercheurs et d'expérimentateurs.

M'adressant à des lecteurs d'une revue spécifiquement lorraine, et plus particulièrement à des anciens collègues, condisciples et élèves du Professeur COLLIN, il me semble qu'il n'est pas superflu de rappeler quel fut le déroulement de sa carrière universitaire, et de présenter notre Maître sous un aspect plus familier, dans le cadre du Laboratoire d'Histologie où il a effectué toutes ses recherches scientifiques.

Remy COLLIN, issu d'une famille rurale, naquit à Frouard, proche banlieue de Nancy, le 7 juillet 1880. Il aimait à rappeler à ceux qu'il honorait de son affectueuse confiance, les origines terriennes de sa lignée, qu'il poursuivait dans le pays meusien, au travers des générations, jusqu'au début du XVIIème siècle. Elève de l'Ecole Saint-Sigisbert de Nancy où il eut comme plus jeune condisciple le futur Cardinal Eugène Tisserant, il s'inscrivit à la Faculté de Médecine, où il conquit rapidement ses titres universitaires et hospitaliers. Il me souvient que dans ses conversations intimes il m'avait confié, un jour, très simplement, sa vocation première de marin. Et cependant, vraisemblablement, poussé par l'exemple d'un Médecin praticien de sa petite

bourgade, pour lequel il avait conservé un véritable culte, le Docteur Baseil, le futur Maître, remarquablement doué, accédait sans difficultés aux postes successifs d'Aide puis de Prosecteur d'Anatomie dans le Laboratoire du Professeur Adolphe NICOLAS. Cet éminent embryologiste, fondateur de l'Association des Anatomistes, lui fournit le sujet de sa thèse, soutenue en 1907, sujet à la fois d'Embryologie et d'Histologie, sur le développement de la cellule nerveuse chez l'embryon de poulet. Bien que pourvu d'une solide compétence clinique, que lui conférait le titre d'Interne des Hôpitaux, la préparation de ce travail l'avait définitivement orienté vers le Laboratoire et principalement vers la recherche histologique. Quelques mois après sa soutenance de thèse, Remy COLLIN se présentait au Concours d'Agrégation des Facultés de Médecine, Concours alors mixte, commun à l'Anatomie et à l'Histologie. Reçu dans des conditions particulièrement brillantes, il devenait, à 27 ans, le plus jeune Agrégé des Facultés de Médecine Françaises.

C'est à la faveur du départ simultané pour la Faculté de Médecine de Paris des Professeurs NICOLAS et PRENANT, que le nouvel Agrégé fut affecté au Service d'Histologie dirigé par le Professeur BOUIN, successeur de PRENANT. Il devait effectuer dans ce Laboratoire, alors équipé de la façon la plus sommaire, toute sa carrière universitaire, et c'est dans ce même cadre qu'il poursuivit avec une inlassable ténacité les recherches qui ont consacré sa notoriété scientifique.

Quelques années avant la première guerre mondiale, le jeune Agrégé d'Histologie, avec le souci très louable d'assurer un avenir qui s'avérait très incertain - les Agrégés des Facultés de Médecine n'étaient nommés que pour neuf ans - ouvrit pour peu de temps un cabinet professionnel où il se consacra aux maladies du système nerveux. C'est alors que le conflit de 1914 suspendit momentanément sa carrière universitaire, et lui donna l'occasion de se soumettre pendant quatre années consécutives et sans défaillances, aux pénibles besognes de Médecin Régimentaire, accomplissant ses fonctions périlleuses avec un courage et une sérénité qui lui valurent l'attribution de la Croix de Guerre, de la Croix de la Légion d'Honneur, puis de la Croix du Combattant et de la Médaille de Verdun.

Le Professeur COLLIN reprit fin 1919, après sa démobilisation, son enseignement à la Faculté de Nancy. A la suite du départ du Professeur BOUIN, affecté à la Chaire d'Histologie de la Faculté de Médecine de Strasbourg redevenue française, il prenait possession en 1920 de la Chaire d'Histologie de Nancy qu'il devait illustrer pendant plus de trente ans par son enseignement et ses recherches. En septembre 1939, toutefois, il réendossait l'uniforme de Médecin militaire et était affecté comme Médecin-chef de l'Hôpital Complémentaire de Contrexéville. Aussitôt après sa démobilisation, il reprenait, tout d'abord privé de personnel, son enseignement et ses recherches momentanément abandonnées. C'est dans son Laboratoire d'Histologie qu'il atteignit l'âge de la retraite universitaire en 1952. Néanmoins, cette suspension officielle de sa carrière d'enseigneur ne devait pas mettre un terme à son activité scientifique et c'est dans un local de son ancien Service, obligeamment mis à sa disposition par son successeur, le Professeur LEGAIT, qu'il continue avec J. Barry ses recherches de Neuro-endocrinologie, préoccupé qu'il était encore, à la veille de sa mort, de mettre au point cette passionnante question de la neurocrinie hypophyse-thalamique, au développement de laquelle il avait si puissamment contribué au cours de toute son existence de chercheur.

Le Professeur COLLIN était doué de qualités pédagogiques indiscutables. Admirablement servi par une très riche culture littéraire - les œuvres des auteurs latins et grecs n'avaient pour lui pas de secrets - il maniait notre langue avec une très rare distinction d'expression. Pour lui, tout substantif

avait sa signification précise, et il faut l'avoir vu contrôler dans ses plus minimes détails un texte de communication présentée par un de ses collaborateurs pour comprendre quel était son souci de l'exactitude dans la manifestation verbale d'une pensée ou le développement d'une argumentation scientifique. Tous ses élèves se souviennent, sans doute, de son enseignement didactique. Il avait adopté de son Maître prenant l'heureuse initiative - qu'ont du reste conservé ses élèves - de préparer, avec chaque cours, pour ses auditeurs, un tableau où ils trouvaient un plan détaillé de la question qui devait être traitée, résumé périodiquement mis à jour et dans lequel il tenait à signaler avec un souci scrupuleux de la propriété scientifique, les plus récentes découvertes et le nom de leur auteur.

Ces leçons firent du reste l'objet d'ouvrages didactiques destinés aux étudiants (Leçons détaillées dans le *Bulletin du Laboratoire d'Histologie*, 1928-1931 ; Leçons élémentaires sur l'Anatomie Générale du Système Nerveux, 1932 ; Leçons sur les récepteurs de la sensibilité, 1935). Doué d'un sens artistique indéniable (ses collections d'aquarelles personnelles en témoignent) il illustrait ses leçons de la manière la plus heureuse, soucieux de présenter aux élèves des dessins se rapprochant au maximum de la réalité microscopique. Rares sont les étudiants en Médecine qui n'ont su apprécier son talent d'enseigneur et sa rigoureuse conscience dans l'exercice de ses fonctions professorales.

L'orientation des recherches du Professeur COLLIN a, sans doute, été déterminée par son indiscutable attrait pour l'Anatomie et l'Histologie du Système nerveux, sujets qu'il avait contribué à mettre au point, comme jeune Professeur, en collaborant au Traité d'Anatomie de Poirier, Charpy et NICOLAS (L'oreille interne 1912 ; Histologie générale du système nerveux 1921). Cette documentation très poussée sur un objet qui fut durant toute son existence sa préoccupation essentielle, l'avait tout naturellement conduit à orienter dans ce domaine jusqu'alors insuffisamment exploré, les recherches morphologiques et expérimentales qu'il devait poursuivre au cours de toute sa carrière. Ses Maîtres ANCEL et BOUIN venaient d'inaugurer la Science des Hormones en publiant leurs premiers travaux sur l'histophysiologie des glandes génitales, PRENANT lui-même avait soupçonné la signification endocrine du corps jaune de l'ovaire. Le jeune Professeur était donc tout préparé à continuer l'œuvre de ses prédécesseurs en abordant ses recherches sur la cytologie de la glande pituitaire dont les premiers éléments firent l'objet de la thèse de J. Baudot, son Préparateur, en 1922. Il décrit ensuite le cycle sécrétoire de la cellule hypophysaire, son mode de régénération, les modalités de la sécrétion hypophysaire et les diverses voies d'excrétion de la substance colloïde dont il reconnaît le cheminement progressif au travers du lobe nerveux jusqu'au niveau des noyaux de l'hypothalamus (neurocrinie), et son déversement dans le liquide céphalo-rachidien (hydrencéphalocrinie) et le sang veineux du système porte-hypophysaire (hémoneurocrinie). Les relations de la substance colloïde avec les cellules nerveuses et névrogliques lui apparaissent des plus étroites et l'incitent à penser que cette substance, qui véhicule les principes des hormones pituilaires, intervient dans l'histo-physiologie des noyaux du tuber cinereum. Les images qu'il relève lui permettent de supposer que le complexe tubéro-infundibulo-pituitaire s'explique d'une manière satisfaisante et que l'hypophyse, considérée peu de temps auparavant comme une « ruine névroglique » devient le type même des glandes endocrines. Il va sans dire que ces travaux suscitèrent le plus vif intérêt dans le monde des histophysiologistes et qu'ils eurent une portée considérable. Confirmée par quelques histologistes chez les mammifères et les vertébrés inférieurs, la neurocrinie hypophysaire expliquait dans une certaine mesure les propriétés hormonales reconnues à la neurohypophyse et au plancher du troisième ventricule (action ocytocique, action mélanophoro-dilatatrice).

Dès 1932, l'équipe des chercheurs du Laboratoire d'Histologie de Nancy poursuit inlassablement son but qui est de préciser le rôle joué par l'hypophyse dans la régulation hormonale, et de définir les corrélations endocrines de la glande pituitaire. Avec J. WATRIN, P-L. DROUET, P. FLORENTIN, F. Stutinski, M. Weis, P. Grognot, T. Fontaine, S. Besson, le Professeur COLLIN cherche à préciser la place occupée par l'hypophyse dans le déroulement des phénomènes hormonaux. Une glande endocrine ne peut, en effet, être considérée comme isolée dans l'organisme : elle déclenche par ses principes actifs toute une cascade de modifications tissulaires et en particulier influence le système hormonogène tout entier. La question des interactions hormonales devenait dès lors la préoccupation majeure des chercheurs du Laboratoire. La notion des « stimulines », déjà émise et vérifiée par quelques auteurs, devait être renforcée et amplifiée par les patientes recherches de COLLIN et de ses élèves, de même que s'édifiait cette nouvelle branche de la science morphologique et expérimentale qu'est la Neuro-endocrinologie.

Les recherches de ce genre nécessitant une très forte documentation, COLLIN n'hésita pas à consacrer une partie de son temps à une prospection bibliographique et à la rédaction d'un volume de 350 pages, intitulé « Les Hormones », dont la première édition parut en 1938, et qui a connu une importante diffusion dans le monde scientifique. La notion d'Endocrinologie, conçue à la manière de Claude Bernard, se développe et se précise ; « l'idée mère de l'Endocrinologie, à savoir que les stimulations hormonales sont transmises aux organes effecteurs par voie sanguine est toujours valable et mérite d'être conservée, mais elle est trop simple. L'organisme vivant, en effet, est un tout dont les parties sont solidaires et de nombreux faits montrent que les régulations nerveuses sont liées aux régulations hormonales, et inversement ».

En 1944, le Professeur COLLIN publie un volume de 530 pages sur « l'Organisation nerveuse », ouvrage réédité en 1949 et dans lequel il met au point, dans une lumineuse synthèse, nos connaissances sur l'Anatomie, l'Histologie et l'Histophysiologie du système nerveux.

Le Congrès de l'Association des Anatomistes qui se tint à Nancy en 1951 devait permettre au Maître, sur le point de prendre sa retraite, de « faire le point » de la question de la neurocrinie hypophysaire et de développer dans un rapport très circonstancié l'ensemble de ses travaux et de ceux de ses principaux collaborateurs.

Néanmoins, cette question fondamentale de la neurocrinie hypophysaire, conçue comme un cheminement des principes hormonaux de la glande vers les neurones du plancher du troisième ventricule, devait évoluer par la suite et se compliquer étrangement. La controverse née dès 1936 entre le concept de neurocrinie hypophysaire tel que l'imaginait l'Ecole de Nancy et celui de la sécrétion neuronale proprement dite, développée par Scharrer, Roussy et Mosinger, devait entraîner le Professeur COLLIN à reviser une notion qui s'avérait trop étroite et à reconnaître que l'action des hormones se compose, dans toutes sortes de circonstances, et par différents mécanismes, avec celle du système neurovégétatif et cérébro-spinal. Bien loin de persister dans son idée première, il contrôle et adopte ces vues nouvelles, et poursuit de nouvelles recherches dans ce sens. L'essentiel de cette conception remaniée, qui élargit considérablement la notion de neurocrinie, née de la découverte de la glande nerveuse diencéphalique par Scharrer, fut l'objet d'un rapport à la IVème Réunion des Endocrinologistes de langue française tenue à Paris en juin 1957.

L'auteur, avec J. Barry, considère qu'au niveau de la glande diencéphalique se trouvent associées les structures spécifiques des neurones végétatifs centraux et des structures glandulaires

proprement dites, les neurones crinophores de la glande diencéphalique étant divisés en deux groupes : un groupe hypophysaire et un groupe extrahypophysaire.
Cet élargissement considérable apporté à la conception de la neurocrinie pituito-hypothalamique, telle que l'avait exprimée dès 1923 COLLIN, n'en laisse pas moins subsister l'immense portée des travaux du Maître nancéien auquel revient le mérite incontestable d'avoir créé cette branche très féconde de l'Endocrinologie, la Neuro-endocrinologie, actuellement en plein essor, et à laquelle l'équipe actuelle des chercheurs du Laboratoire d'Histologie de la Faculté de Médecine de Nancy, sous la direction du Professeur LEGAIT, apporte chaque jour de nouvelles et intéressantes contributions.
Pour celui qui a collaboré pendant vingt années aux différentes recherches du Professeur COLLIN, il apparaît presque inconcevable qu'une telle somme de travaux scientifiques ait été fournie par la même petite équipe, avec les faibles moyens matériels mis à la disposition du Laboratoire. Dans des locaux modestes, sans personnel auxiliaire, avec la lourde charge de ses fonctions professorales et du secrétariat de l'Association des Anatomistes, le Professeur COLLIN a réalisé une œuvre scientifique et philosophique dont la notoriété a de beaucoup dépassé les limites de notre pays.
Car le chercheur de Laboratoire se doublait d'un philosophe et d'un humaniste dont les publications nombreuses, qu'il s'agisse de volumes, de notes succinctes ou de conférences, ont connu les louanges du public cultivé et suscité parfois d'assez violentes controverses.
C'est en 1925 que paraît un premier ouvrage intitulé « Physique et Métaphysique de la Vie », dans lequel il prend nettement position, comme biologiste, en se déclarant partisan convaincu de la théorie animiste, qui, pour lui, « ne sépare pas la matière de la forme ou la forme de la matière... Le Savant animiste croit au progrès scientifique indéfini parce qu'il sait que le champ de la recherche des relations spatiales est pratiquement illimité, mais il croit aussi à la vie morale, parce que dans la vie organique la plus humble, il découvre, ébloui, la fécondation magnifique de la matière par l'Esprit ».
Cette profession de foi résumait par avance toute son œuvre philosophique et sa position intellectuelle affirmée dans les ouvrages qu'il a successivement publiés.
En 1926, il fonda, avec Dalbiez, la Société de Philosophie de la Nature, qui groupait des biologistes et des philosophes de tendances analogues et qui édita plusieurs « Cahiers », dans lesquels nous trouvons des articles signés de savants finalistes : Lucien Cuenot, Louis Vialleton, Elie Gagnebin, W-R. Thompson, Hans Andre et de philosophes spiritualistes : Roland Dalbiez, Jacques Maritain.
Ces cahiers ne reflètent pas une doctrine officielle touchant la Psychologie et la Biologie animale, mais on y sent circuler au moins une idée commune, à savoir que les actions des animaux et le comportement de la matière vivante, transcendent la mécanique.
La Société de Philosophie de la Nature, qui par ses publications exprimait en son temps un courant d'idées opposé aux théories purement mécanistes de l'univers vivant, devait cesser ses travaux fin 1938.
Les ouvrages du Professeur COLLIN s'échelonnent alors régulièrement : Message social du Savant (1941), Les deux Savoirs (1946), Mesure de l'Homme (1948), Plaidoyers pour la vie humaine (1952), ce dernier livre réunissant des sujets de conférences et des articles parus dans diverses revues scientifiques et médicales. Dans ces ouvrages, il tentait de défendre la dignité humaine menacée dès le début du siècle par des idéologies positivistes contre lesquelles se révoltait sa conscience de chrétien convaincu.

Néanmoins il me semble qu'un petit livre, paru en 1945, extériorise au mieux la sensibilité de notre Maître, quand il expose, dans « *Panorama de la Biologie* », ouvrage destiné aux jeunes qui se sentent attirés vers la carrière de chercheur, quel est le domaine de la Science à laquelle ils désirent se consacrer. Il y expose dans une analyse particulièrement heureuse quels sont les différents aspects de la Biologie : une Biologie concrète, utilisant les procédés des Sciences physico-chimiques et montrant que l'organisme vivant obéit à des lois analogues à celles qui régissent la matière inerte, une Biologie théorique, groupant les différentes hypothèses sur l'origine des êtres vivants et les mécanismes de l'évolution, une Biologie philosophique, terme transcendant de ces étapes auquel aboutissent en général la plupart des chercheurs convaincus. C'est à ce propos que le Professeur COLLIN exprime de la manière la plus formelle la position qu'il a adoptée en se ralliant à la doctrine néothomiste, issue elle-même de la doctrine d'Aristote : la vie, explicable en partie par des phénomènes physico-chimiques, possède en réalité son autonomie et sa finalité.

Et ce petit volume se clôt par un chapitre où il traduit avec beaucoup de sensibilité comment lui apparaît la vocation de biologiste. S'adressant à de futurs étudiants en Médecine, il leur montre quelles sont les qualités foncières du chercheur et quelles joies leur réserve, malgré les déceptions inévitables, la carrière qu'ils ont choisie. Nous trouvons là des pages d'une très haute élévation de pensée, que nous ne saurions comparer, dans leur saisissante beauté, qu'à celles de Pierre Termier, dans « La Vocation de Savant ».

L'œuvre sociale de COLLIN n'est pas moins importante que son œuvre scientifique et philosophique. Mais elle est beaucoup moins connue du public. Persuadé que la condition des travailleurs et leur niveau moral sont intimement liés au problème de l'habitat, il avait coopéré dès 1919, avec le Chanoine Thouvenin, à la création d'une société d'habitations à bon marché, dont le but était de permettre à la population ouvrière d'accéder à la propriété.

L'attrait de la politique ne l'avait jamais séduit. Et cependant, il avait accepté, pendant l'occupation allemande, la charge momentanée de Conseiller municipal de la Ville de Nancy ; il va sans dire que cette fonction, qu'il n'avait considérée que comme un moyen de rendre service à ses compatriotes dans des circonstances difficiles, lui valut, le moment venu, d'injustes insinuations qui, du reste, n'altérèrent jamais sa sérénité.

Ajoutons enfin qu'il présidait la section locale des Anciens Combattants de Frouard et ne manquait pas, à chaque anniversaire de l'Armistice de 1918, d'exalter les vertus foncières de son pays et de revivifier le courage civique de ses concitoyens.

Les honneurs officiels qui lui furent décernés au cours de sa carrière ont été presque ignorés, même de ses intimes. Officier de la Légion d'Honneur depuis 1939, titulaire de décorations étrangères, Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand (il avait présidé le Comité d'organisation du Congrès Eucharistique de Nancy en 1949), toutes ces distinctions furent reçues par lui avec satisfaction certes, mais il n'en tirait aucune vanité.

Membre Correspondant de l'Académie Nationale de Médecine, Secrétaire Général de l'Association des Anatomistes, il présida à Paris en juillet 1955 le VIème Congrès International d'Anatomie. Déjà sérieusement touché dans sa santé, il se démit de ses fonctions et confia au Professeur BEAU, la tâche difficile de Secrétaire qu'il avait assumée sans défaillances, pendant trente ans, avec un dévouement auquel ses collègues ont à plusieurs reprises rendu un légitime hommage.

Notre Maître nous a quittés, en un matin de novembre, sans que l'âge ait altéré sa lumineuse intelligence et sa prodigieuse activité.

Nous avions coutume de le retrouver à toutes les manifestations publiques intéressant notre Faculté de Médecine, aux séances de l'Académie de Stanislas, aux réunions du Conseil de la Faculté. Et c'était pour lui l'occasion de nous entretenir de ses recherches et de ses projets de travail. Nous le sentions encore très proche de nous et toujours prêt à nous fournir les plus judicieux conseils.

Ses obsèques furent l'objet d'une manifestation officielle à laquelle participèrent, à côté du Recteur et du Conseil de l'Université, les Membres de la Faculté de Médecine et plusieurs délégués de Facultés Françaises et étrangères. Un seul discours fut prononcé : Mgr Huet, représentant l'Evêque de Nancy, tint à apporter au disparu l'hommage réservé au chrétien qui avait donné à ses compatriotes, au cours de sa carrière de Médecin et de Savant, l'exemple d'une conscience droite, d'une foi profonde et des plus belles vertus professionnelles.

Je voudrais que cet hommage bien imparfaitement exprimé, hélas, que j'ai tenu à rendre à celui qui inspira et guida ma carrière scientifique, dans une atmosphère toujours empreinte de la plus amicale compréhension, fût pour sa veuve et ses enfants, l'expression sincère de mon infinie tristesse et de mon indéfectible affection.

CORDIER Jacques

1912-1990

ELOGE par le Professeur A. RASPILLER

Le Professeur Jacques CORDIER, Professeur de Clinique Ophtalmologique, est décédé le vendredi 14 septembre 1990 à l'âge de 78 ans. Né le 1er juillet 1912 à Joeuf, CORDIER fit toutes ses études secondaires et médicales à Nancy. Externe des Hôpitaux en 1932, Aide d'Anatomie en 1935, Interne en 1936, Prosecteur d'Anatomie en 1938, la guerre interrompit son ascension hospitalo-universitaire et ses activités militaires lui valurent d'être promu au grade de Médecin Commandant de réserve. Il fut nommé Chef de Clinique en 1941, et au cours de la même année 1949 il fut reçu Ophtalmologiste des Hôpitaux et à l'Agrégation. Il devint Professeur sans Chaire en 1962, puis Professeur à titre personnel et Chef de Service en 1968.

Il ne connut qu'un Maître, le Professeur THOMAS, qu'il honora d'une loyauté fidèle jusqu'à sa succession en 1976. Dès le début de sa carrière, il s'intéressa aux manifestations ophtalmologiques des affections générales et ses remarquables dons d'observation lui fournirent matière à de nombreuses publications dont plusieurs ont eu un grand retentissement comme les manifestations ophtalmologiques dans les affections naso-sinusiennes et dans les troubles auditifs, les corrélations neuro-électroencéphalographiques et ophtalmologiques au cours des dégénérescences tapétorétiniennes, le courant granulo-veineux rétinien dans les affections hématologiques et les conjonctivites proliférantes avec tuméfaction préauriculaire. Ce dernier travail de synthèse fut largement diffusé au plan international après les analyses élogieuses parues dans les revues étrangères. Il précisa aussi l'intérêt des diverses modalités d'administration des premiers antibiotiques dans la pathologie du globe oculaire. Il a entretenu des relations amicales avec les Professeurs Franceschetti et Babel, généticiens de réputation mondiale, et la confrontation de leurs observations permit des progrès cliniques dans cette discipline.

Le traitement du décollement rhegmatogène de la rétine le passionna. La recherche d'une déchirure rétinienne était très difficile avant l'apparition des verres de contact et l'examen en ophtalmoscopie indirecte nécessitait une grande précision et une habilité de coordination entre plusieurs mouvements. Il fut l'un des plus brillants ophtalmologistes européens dans cette technique, ce qui lui valut l'admiration du Professeur Arruga et son élection en 1965 au Club Jules Gonin. Cette récompense Internationale, la plus honorifique en Ophtalmologie, n'était décernée qu'à quelques ophtalmologistes en mémoire de l'inventeur du traitement chirurgical du décollement de la rétine.

Dès 1970, il conçoit avec enthousiasme l'agencement du futur Service d'Ophtalmologie de l'Hôpital de Brabois qu'il dirigea de son ouverture en 1973 jusqu'à sa retraite en 1980. Il m'associa étroitement à l'élaboration de ses projets dont la réalisation lui procura une grande satisfaction. Jacques CORDIER était un chirurgien habile, excessivement rigoureux dans la préparation du patient et dans le respect de l'aseptie. Les jeunes ophtalmologistes craignaient leurs premières aides opératoires auprès d'un Médecin aussi exigeant et méticuleux. Très sensible devant la maladie, il savait écouter les malades avec une grande patience et une bonté naturelle si bien qu'il arrivait toujours à les rassurer. La finesse de ses examens et la précision de son enseignement clinique furent hautement appréciées de tous ses élèves et collaborateurs.

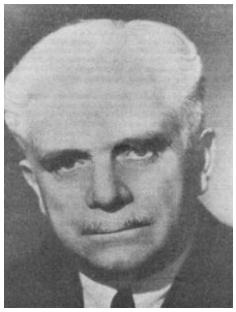
Il était très cultivé et employait ses loisirs à la connaissance des arts et de la littérature et à la promotion du golf. Sous son impulsion, ce sport se développa à Nancy et il prit une grande part à la création du golf d'Aingeray dont il fut le Président de 1968 à 1979.

Ses connaissances, son dévouement et son sens de la mesure lui valurent d'être Vice-président de la Commission Médicale Consultative pendant six ans et Administrateur de la Société Française d'Ophtalmologie pendant sept ans. Il participa aux comités de direction des *Archives d'Ophtalmologie*, du *Journal Français d'Ophtalmologie* et des *Leçons de Thérapeutique médicale oculaire*. Il fut secrétaire général adjoint puis secrétaire général de la Société d'Ophtalmologie de l'Est de la France. Il était Membre Associé étranger de la Société belge d'Ophtalmologie depuis 1952.

Le Professeur CORDIER reçut de nombreuses décorations nationales et étrangères. Il était Chevalier de la Légion d'Honneur, Commandeur de l'Ordre des Palmes Académiques, Chevalier de l'Ordre de la Santé Publique, Chevalier du Mérite Agricole et Officier de l'Ordre Royal du Million d'Eléphants et du Parasol Blanc du Laos.

Depuis 1977, il connut plusieurs graves problèmes de santé et il s'isola de plus en plus dans sa maison de la rue Marquette. Aidé par le dévouement admirable de son épouse, il supporta avec courage un état déficient, et au cours de ces derniers mois son affaiblissement progressif nous faisait redouter sa prochaine disparition.

Nous présentons avec émotion à Mme Cordier et à son fils Pierre nos condoléances attristées en les assurant que ses collègues, ses confrères, ses élèves et ses amis garderont fidèlement du Professeur CORDIER le souvenir d'un ophtalmologiste érudit d'une grande distinction et d'un grand humanisme.



CORNIL Lucien

1888-1952

ELOGE par le Professeur P. KISSEL

Le Professeur CORNIL vient de mourir à 64 ans après une longue et angoissante maladie le 21 février 1952.

Il était Professeur d'Anatomie pathologique à la Faculté de Médecine de Marseille, depuis sa création en 1930, Doyen depuis 1937. Ses collègues et ses disciples marseillais ont rappelé le rôle éminent qu'il a joué, connue Professeur et comme Administrateur, dans la création et le développement de la nouvelle et brillante Ecole de Marseille.

Il appartient à ses amis, à ses élèves de Nancy, où il a enseigné comme Agrégé, l'Anatomie pathologique et la Neurologie, de 1923 à 1930, de retracer la carrière nancéienne du Professeur CORNIL, d'évoquer sa personnalité si séduisante et si forte, de louer et de pleurer le Savant et le Maître trop tôt disparu.

Au retour de la guerre 1914-l918, pendant laquelle sa brillante conduite lui valut la Croix de guerre avec deux citations, Lucien CORNIL avait été l'élève de prédilection des Professeurs Roussy et Lhermitte. L'influence de ces deux Maîtres fut déterminante sur la formation de son esprit et l'évolution de sa vie scientifique. Sa thèse sur l'Anatomie pathologique de la commotion médullaire marque la double orientation de sa carrière, vouée à ces deux disciplines : la Clinique neurologique et l'Anatomie pathologique.

En 1923, Lucien CORNIL est nommé Agrégé d'Anatomie pathologique à la Faculté de Médecine de Nancy. En 1925, il est, de plus, chargé de cours de Clinique neurologique.

J'ai eu le bonheur d'être l'élève et l'Interne du Professeur Agrégé CORNIL. Je me souviens de l'enthousiasme suscité par son Cours d'Anatomie pathologique ; parlant de la description morphologique de la lésion, le Professeur CORNIL envisageait le complexe lésionnel comme un fait biologique, non pas statique, mais dynamique et, servie par une rare érudition, son éloquence entraînait ses auditeurs jusqu'à la recherche des lois générales de la pathologie.

Mais, pour son disciple, les images les plus vives évoquent le souvenir plus précieux des cliniques neurologiques de l'Hospice Saint-Julien. Le Professeur CORNIL fut un neurologiste éminent. Sa science était sûre, précise, étendue. Sa très grande expérience, fondée, comme celle de ses Maîtres, Roussy et Lhermitte, sur la méthode anatomo-clinique, avait été vécue avec eux, d'abord pendant la guerre, puis à l'Hospice Paul Brousse.

Enfin, sa culture était immense. Ajouterai-je que ses connaissances de savant étaient servies par des qualités d'exposition remarquables. Son enseignement était clair, vivant, enthousiaste. Ses

dons d'orateur entraînant, sa voix chaude, son éloquence harmonieuse, conquéraient son auditoire. L'amour de la Neurologie naissait, pour ses élèves, de la sympathie, de l'affection, de l'admiration qu'ils vouaient au Maître qui la leur enseignait.

A Marseille, le Professeur CORNIL se consacra à sa Chaire d'Anatomie pathologique et au Centre anticancéreux qu'il dirigeait depuis 1937. Cependant, il demeurait Médecin : il donne un grand développement à la Clinique du Cancer et devient titulaire de la Chaire de Carcinologie clinique en 1950.

Parallèlement, il oriente son activité neurologique dans un sens social et s'occupe de l'enfance déficiente. Il est, en France, un des promoteurs des recherches médico-sociales de biométrie humaine.

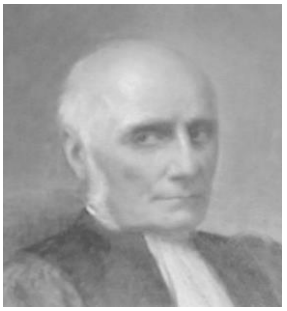
Ceci n'est qu'une faible esquisse des réalisations de son activité débordante et de son labeur incessant. Son œuvre médicale, en effet, n'épuisait pas sa personnalité si riche et si originale. S'il était un savant, il était aussi un lettré, un poète, un artiste.

Je possède de lui un livre dédicacé : « En souvenir des échappées extra-neurologiques de notre vieux Saint Julien ». Au cours de ces discussions improvisées, la fantaisie, le charme de sa conversation enchantaient ses intimes. La chaleur de son cœur, sa véritable humanité se révélaient à eux, en même temps que la haute culture littéraire et philosophique de son esprit.

Intelligence lumineuse, toute imprégnée de civilisation méditerranéenne, le Professeur CORNIL est mort aux bords de cette mer ensoleillée, chaude, brillante de vie, telle qu'il fût.

Si l'on ne peut mesurer la perte qu'est, pour la Faculté dont il était le Chef, et pour la Médecine française, la mort du Doyen CORNIL, ses amis et ses élèves perdent plus encore, car ils avaient reçu de lui le don de son affection et de la généreuse bonté de son cœur.

Partageant la douleur de sa famille, ses collègues, ses élèves, ses amis de Nancy conserveront fidèlement son souvenir.



COZE Léon

1819-1896

ELOGE par le Professeur A. HEYDENREICH

Celui que nous accompagnons à sa dernière demeure portait un nom qui, par trois fois, a marqué avec éclat dans l'histoire de l'ancienne Faculté de Strasbourg.

Il y a un siècle, le grand-père de Léon COZE, Pierre Coze, était nommé Professeur de Clinique interne à Strasbourg, à l'époque de la création des Ecoles de santé, et plus tard il était promu Doyen de l'Ecole de Strasbourg, devenue Faculté de Médecine.

Le fils de Pierre, Rozier Coze, à son tour, fut successivement Professeur de Matière médicale et de Pharmacie, puis Doyen de la même Faculté. C'est sous son Décanat, qui dura vingt-deux ans, et grâce à ses efforts persévérants, que fut créée à Strasbourg l'Ecole du Service de santé militaire, qui devait avoir une influence si grande sur la prospérité de la Faculté.

Elevé dans ce milieu d'élite, profondément impressionné par les exemples qu'il avait sous les yeux, Léon COZE eut de bonne heure l'ambition légitime de suivre les traces de son père et de son grand-père. C'est de cette époque lointaine de sa vie que date cette amitié, dont la mort seule a pu rompre le lien, avec un autre Professeur de la Faculté de Strasbourg, le dernier survivant de cette phalange célèbre, M. le Doyen TOURDES.

Léon COZE étudia la Médecine, parvint au Doctorat en 1842, fut nommé Agrégé de la Faculté de Strasbourg en 1854. En 1857, il était chargé du cours de matière médicale et de pharmacie, devenu vacant par la retraite de son père, Rozier Coze, et l'année suivante, il était titularisé dans cette Chaire, qui prenait le nom de Chaire de Matière médicale et Thérapeutique. Bientôt il était appelé, en outre, à diriger la Clinique des maladies des vieillards.

Après l'année terrible, Léon COZE suivit la Faculté de Médecine à Nancy. C'est à lui qu'incomba la mission d'organiser le nouvel établissement, et il montra dans l'accomplissement de sa tâche des talents administratifs dignes de ses ancêtres. En 1889, il fut admis à la retraite et nommé Professeur Honoraire.

Il était Officier de l'Instruction publique, Chevalier de la Légion d'Honneur, Associé national de l'Académie de Médecine.

Durant toute sa carrière, il s'est adonné sans relâche à ses travaux de laboratoire, ne les abandonnant que le jour où il fut admis à la retraite. Cette persévérance devait produire ses fruits. Léon COZE a eu l'honneur d'être un des précurseurs de la Bactériologie. Dès 1866, en collaboration avec FELTZ, il faisait connaître ses recherches expérimentales sur la présence des infusoires et l'état du sang dans les maladies infectieuses. Ces travaux, laborieusement poursuivis

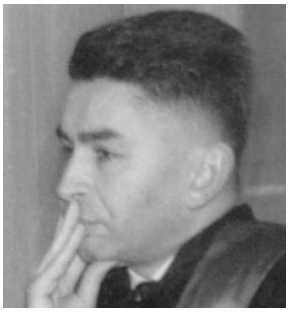
pendant les années suivantes, ont fait époque dans la science. Certes la découverte de méthodes nouvelles a pu ultérieurement modifier les conclusions des auteurs. COZE et FELTZ n'en ont pas moins eu le grand mérite d'établir la nature microbienne de la plupart des maladies infectieuses.

D'opinions très arrêtées, mettant au service de convictions profondes une volonté énergique et une parfaite droiture, Léon COZE a fait preuve, dans toute sa carrière, d'une unité de vue et de conduite qui ne s'est pas démentie. Jamais il n'a reculé devant un devoir : son dévouement lors de l'épidémie de choléra de 1854 lui a valu une Médaille, et pendant la guerre de 1870 il a servi son pays comme Médecin principal de seconde classe au titre auxiliaire.

Il a ressenti profondément la disparition de cette Faculté de Strasbourg, que des traditions de famille lui faisaient aimer doublement. Il en a éprouvé une grande tristesse, une sorte de découragement, qui perçait souvent dans ses paroles.

Léon COZE ne semblait pas, malgré son âge, devoir être ravi si tôt à l'affection des siens. Entouré de la tendre sollicitude d'une femme d'élite, il jouissait d'un repos bien mérité après une laborieuse carrière, quand un mal implacable est venu le frapper subitement, lui imposant de cruelles souffrances, qu'il a supportées avec un courage stoïque.

Ce mal a triomphé de ses forces : Léon COZE s'est éteint doucement. Il a accompli sa tâche jusqu'au bout ; son existence a été bien remplie ; il laisse aux siens, à son fils, qui lui aussi a suivi avec distinction la carrière médicale, un nom respecté et le souvenir d'une vie de travail et d'honneur.



CUNY Gérard

1925-1996

ELOGE par le Professeur C. JEANDEL

Dans la dignité et la plus grande discrétion, le Professeur Gérard CUNY nous a quittés le 26 décembre 1996 à l'âge de 71 ans à la suite de ce qu'il est convenu d'appeler une longue et cruelle maladie. La carrière qu'il a su accomplir avec tant de modestie et de simplicité fût exceptionnellement riche et exemplaire tant en Médecine interne et Gérontologie que dans le cadre des nombreuses fonctions électives et responsabilités administratives qu'il a toujours pleinement assurées.

En retraite effective de ses fonctions hospitalo-universitaires depuis 1994, il continuait à œuvrer quotidiennement pour la Gérontologie en exerçant depuis 1989 les fonctions de Président de l'Office d'Hygiène Sociale de Meurthe-et-Moselle.

Il faisait partie des pionniers qui, à l'issue du colloque de Nancy présidé par les Professeurs Claude Laroche et René HERBEUVAL, avait contribué en 1978 à la création de la Société Nationale Française de Médecine Interne (SNFMI). Il jouera un rôle moteur et décisif dans le développement de la Médecine Interne et restera toujours fidèle à cette discipline fondamentale qu'il exerça avec passion. Il assurera deux mandats électifs au Comité Consultatif puis au Conseil Supérieur des Universités de Médecine Interne. Il présidera avec les Professeurs Jean SCHMITT et Jean-Pierre GRILLIAT le XIème Congrès de la Société Nationale Française de Médecine Interne tenu à Nancy en 1984. Il s'acquittera de ses fonctions de coordonnateur interrégional du DES de Médecine Interne et de coordonnateur du groupe des internistes nancéiens avec le souci permanent de l'intérêt de la communauté des internistes et de la discipline. Sa dernière action pour la Médecine Interne sera de fonder en 1991 le Collège des Internistes Lorrains.

Très impliqué dans l'émergence de la gériatrie il militera sans cesse pour qu'elle se développe dans le cadre de la Médecine Interne et pour qu'elle en constitue un pilier essentiel. Il défendra cette option aussi bien dans les instances gériatriques nationales et la SNFMI, qu'à l'échelon nancéien. Il avait en effet fait le choix il y a plus de 40 ans de consacrer sa carrière professionnelle à la Gérontologie.

Après des études secondaires et médicales à Nancy, il est reçu Externe des Hôpitaux en 1946 puis Interne des Hôpitaux en 1950. La thèse de Médecine qu'il soutient en 1955 est consacrée à « l'hypertension artérielle du sujet âgé ». Couronnée par l'Académie de Médecine elle préfigure son orientation ultérieure vers la Gérontologie. Les fonctions de Chef de Clinique qu'il exerce de 1953 à 1957 inaugurent son action dans le domaine de la gériatrie. En 1958, il est nommé Chef du

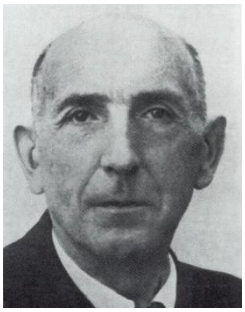
Laboratoire de Pathologie médicale de la Clinique gériatrique ouvert un an plus tôt par le Professeur HERBEUVAL. Assistant stagiaire de pathologie médicale en 1959, il est délégué dans les fonctions d'Agrégé de Médecine en 1961 avant d'être intégré comme Maître de Conférences Agrégé de Médecine Générale et Thérapeutique - Médecin des Hôpitaux au Concours de 1962. Professeur sans Chaire de 1967 à 1969, il est nommé Professeur titulaire à titre personnel en 1969.
Il participera en octobre 1958 à la première réunion de la section clinique européenne de l'Association Internationale de Gérontologie à Sunderland (England) au cours de laquelle l'Ecole nancéienne (HERBEUVAL et CUNY) présentera une des deux communications françaises : « *Treatment of cancer of the prostate and adenoma of the prostate* ». Il assurera avec Woodford-Williams le Secrétariat de la deuxième réunion de cette section s'étant tenue à Nancy et Vittel en juin 1959 sous la Présidence de HERBEUVAL et la Présidence d'honneur du Doyen PARISOT. Il assistera avec assiduité aux réunions ultérieures de la section européenne et aux congrès de l'Association Internationale de Gérontologie (La Haye, Bruxelles, Copenhague…).
Sous l'impulsion de son Maître, le Professeur HERBEUVAL, il prend la difficile décision d'orienter sa carrière vers la Gérontologie. Il contribue ainsi à réactiver l'Ecole gérontologique nancéienne qui avait de 1878 à 1913 assuré un enseignement complémentaire de gériatrie et développe dès lors ce courant avec détermination.
Membre fondateur de la Société Française de Gérontologie en 1961, il en assure la Présidence de 1970 à 1974. Parallèlement, il fonde la Société de Gérontologie de l'Est qu'il préside de 1976 à 1979. Il sera également Membre fondateur de l'Office Nancéien des Personnes Agées (ONPA). En 1971, il crée le club franco-britannique de gériatrie dont la première réunion siégera à Glasgow et qui deviendra ultérieurement le club gériatrique européen. Dans le même temps, il développe à Nancy la réadaptation gériatrique. Tandis qu'il s'enrichit des expériences acquises à Londres auprès de Miss Warren puis en Suède, le Doyen PARISOT et le Professeur HERBEUVAL concrétisent le projet d'un Centre de Réadaptation dans la région nancéienne. Gérard CUNY en sera le Maître d'œuvre avant d'en devenir le conseiller technique. Après avoir exercé les fonctions de Directeur Adjoint de la Section médico-sociale d'aide aux personnes âgées de l'Office d'Hygiène Sociale de Meurthe-et-Moselle, il en est élu Président en 1989 et poursuivra son action médico-sociale tant dans le domaine de la Gérontologie que dans celui de l'enfance jusqu'en mai 1996, date à laquelle, sous l'emprise de sa maladie, il démissionne de ses fonctions.
Sa notoriété, non seulement nationale mais internationale, dans le domaine de la Gérontologie où ses travaux font autorité, lui vaut d'être élu ou nommé dans de nombreux organismes nationaux ou internationaux : Président du Centre Lorrain de Gérontologie Sociale, Président de la Fondation Lorraine pour la recherche, Membre du Conseil scientifique du Centre de Médecine Préventive de Nancy, chargé de mission au Conseil de l'Europe en Suède, en Norvège et au Danemark, expert OMS, Président de la commission nationale hospitalo-universitaire, Membre du Conseil scientifique de l'Institut National d'Etudes Démographiques, Membre de la commission du Conseil scientifique de la Fondation Nationale de Gérontologie, Membre du Haut Comité médical de la Sécurité Sociale.
Il assurera de nombreuses années la coordination interrégionale du DESC de gériatrie. En 1993, il crée le Certificat Européen de Gérontologie en Action Sociale dont il présidera le comité scientifique jusqu'en 1996. Sa dernière action dans le domaine gériatrique sera de coordonner avec ténacité la conception d'un précis de gériatrie.
Il assumera de nombreuses fonctions administratives parmi lesquelles celles de Vice-président de la Commission Médicale d'Etablissement du CHU et de Vice-Doyen de la Faculté de Médecine de

Nancy, période au cours de laquelle il assurera plusieurs missions d'enseignement dans les Universités de Lavai, de Sherbrooke, de Montréal et de Québec.
Les distinctions honorifiques sont venues récompenser le mérite de ce Maître éminent, pionnier d'une nouvelle discipline. Nommé Chevalier dans l'ordre des Palmes Académiques en 1971, il est élevé au grade d'Officier en 1978 et reçoit le titre de Chevalier dans l'Ordre national du Mérite en 1982.
Son image restera à jamais ancrée dans nos mémoires, à travers sa vie de Médecin, d'enseignant, de responsable et, pour les plus enviés, de compagnon, d'ami...
De l'enseignant que beaucoup ont eu le privilège d'avoir, se dégageaient déjà l'autorité naturelle et la qualité du pédagogue qu'il aura su personnifier tout au long de sa vie. Son souci permanent de la rigueur, son assurance dans la prise de décision, son esprit critique et d'analyse se retrouveront dans l'homme de soins auprès duquel ce fut un honneur de travailler. Ses patients ont pu bénéficier de ses qualités humaines favorisant tout naturellement la confiance réciproque nécessaire à une démarche clinique de qualité. Toujours soucieux de la relation Médecin-malade, il a été un exemple, un modèle pour ceux qui ont pu bénéficier de l'observation de son approche du malade, tant dans la voix, le regard, que dans le geste, toujours assurés et rassurants.
Combien ont été mis en difficulté face à la pertinence de ses questions qui, indirectement, avaient toujours pour finalité d'améliorer la prise en charge du malade. Le respect qu'il inspirait, son charisme, la manière qu'il savait utiliser dissipaient tout malaise et sentiment de crainte. Beaucoup regretteront ces moments enrichissants, constructifs et motivants.
Quelle clairvoyance était la sienne ! Avec l'intuition de l'avenir qui le caractérisait, bien avant les textes et règlements désormais nécessaires, éthique et déontologie ont toujours été pour lui naturelles. Il nous a appris à ne jamais dissocier le corps, l'esprit et l'homme dans sa dimension sociale. Cette approche globale du malade qu'il pressentait comme incontournable est désormais reconnue de tous et les acteurs sanitaires et sociaux se rejoindront bientôt dans les filières et les réseaux. Tous les membres de son personnel ont encore le souvenir de l'homme d'équipe qu'il a su être. Avec sa simplicité, sa modestie, son sens de l'écoute, le temps qu'il savait consacrer au dialogue, une fréquente note de paternalisme mais aussi avec son autorité naturelle et son charisme, il a su imprégner chacun d'un esprit de travail collectif au profit du malade et cela sans heurts, sans à-coups. Son action humaniste ne s'est pas arrêtée aux portes des établissements hospitaliers. Toujours avec la même conviction, la même pédagogie, il a œuvré pour la santé et la meilleure prise en charge du malade à domicile en intervenant auprès des aidants, des familles et des associations de malades avec un dévouement sans limite. Nombreux sont ceux qui ont pu apprécier à travers son investissement caritatif l'homme social et sociable qu'il était. Grâce à sa très grande expérience des hommes et des structures il a également su être un homme de conseils dont auront su bénéficier beaucoup de ses collègues, jeunes et moins jeunes. Jusqu'aux dernières fonctions administratives qu'il a exercées pendant plus de sept ans, il est resté l'homme de référence, l'homme d'excellence dans son domaine. Il a su incarner l'intégrité, la droiture, le souci de l'équité. Il lui fallait peu de temps pour analyser autrui avant de lui attribuer sa confiance qui une fois gagnée l'était à jamais. Peu nombreux sont ceux qui peuvent s'enorgueillir d'avoir su allier comme lui savoir, rigueur, humanisme, intégrité, dévouement et modestie. Etudiants, patients, soignants, aidants, collègues, et toutes les personnes qui ont eu l'avantage de le connaître garderont, indélébiles, les nombreux messages qu'il a su leur transmettre.
Mais sa dernière épreuve fut certainement sa plus grande, sa plus belle leçon. Avec un sens aigu du jugement et une lucidité rare, il a, d'un trait, tracé sa fin de vie, abandonnant du jour au

lendemain ses fonctions dans le souci constant, de ne pas nuire mais aussi afin d'assurer au mieux une continuité. Il aura su jusqu'au terme nous montrer la force morale, le courage sans faille qui l'animaient, à de nombreux titres, exemplaire. Il aura su jusqu'au bout faire preuve d'une dignité exceptionnelle. Lui qui a consacré sa vie à autrui, il s'est éteint sans bruit, entouré de tous les siens, Mme Cuny, ses enfants et petits-enfants a qui nous assurons notre plus profonde et respectueuse sympathie.

Nous garderons en mémoire sa silhouette toute de simplicité et d'humilité, sa voix toujours sûre et chaleureuse. Nous regretterons de ne plus goûter aux plaisirs de ces entrevues, de ces rencontres puis de ces visites qui nous paraissent maintenant trop courtes et lointaines.

Qu'il soit assuré que tous ses élèves et collaborateurs garderont de lui le souvenir fidèle d'un Maître incontesté qu'il admiraient et aimaient.



DE LAVERGNE Paulin

1884-1957

ELOGE par le Professeur P. KISSEL

Qu'il est douloureux de penser que ce grand savant, que cette belle intelligence, que ce Médecin incomparable n'est plus, que nous ne le verrons plus.
Nous ne lirons plus sur ses traits vivants et mobiles l'intérêt passionné qu'il portait à toute chose, nous ne suivrons plus sur sa figure attentive sa méditation silencieuse et féconde ; son enthousiasme juvénile pour la recherche ne nous illuminera plus. Nous n'entendrons plus sa parole vive, ardente, originale, puissamment suggestive, cette parole qui soulevait son auditoire, débutants en Médecine, Médecins chevronnés, spécialistes et savants.
Cependant, l'œuvre scientifique du Professeur DE LAVERGNE[7] demeure ; elle est belle ; elle est vivante. Créatrice, elle durera par elle-même et par ce qu'elle a accompli en chacun de ceux, lecteurs, auditeurs, disciples, qu'elle a instruits et marqués.
Il appartient à l'élève qui a vécu à l'ombre de ce Maître admirable les belles années de la jeunesse, qui a goûté le prestige et le charme de son intelligence lumineuse, qui a su tout le prix de son affection, de retracer la vie et l'œuvre du Professeur DE LAVERGNE.
Ce devoir est cruel ; il renouvelle à chaque moment le chagrin d'un deuil irréparable. Puissé-je du moins ne pas être trop inférieur à ma tâche ; puissent ces lignes apporter au Maître que nous avons perdu le juste hommage de notre reconnaissance et de notre admiration ; puissent-elles offrir une image fidèle de ce grand savant, de ce grand Médecin.
Paulin DE LAVERGNE naquit à Confolens, patrie du grand bactériologiste Emile Roux, le 8 novembre 1884. Malgré le prestige de son illustre compatriote, malgré l'exemple de son père et de son frère, tous deux Médecins, ce n'est pas d'abord vers la Bactériologie ni vers la Médecine qu'il se dirigea. Après d'excellentes études classiques à Poitiers, il fit, à Paris, une année de khâgne. Il en garda un souvenir inoubliable et une profonde gratitude envers ses Maîtres du lycée Henri IV à qui il devait, disait-il, toute la formation de son esprit et sa méthode.
Mais, à la vérité, son intelligence concrète aimait à fonder ses plus hautes spéculations sur l'observation de la nature et de la vie. C'était un médecin et un biologiste-né ; et sa véritable vocation l'emporta. Il fit alors sa première année de Médecine à l'Ecole de Poitiers ; reçu à l'Ecole du Service de Santé militaire, c'est à Lyon qu'il poursuivit et termina ses études. Il garda toujours une vive reconnaissance aux professeurs de Lyon à qui il devait sa première formation médicale.

[7] Le nom véritable est : DE VEZEAUX DE LAVERGNE

Plus tard, il témoignait souvent de l'impression profonde que lui avait faite le Professeur Tripier, dont renseignement évocateur, partant des lésions de l'autopsie, recréait le tableau même de la maladie.
Il est certain que le jeune étudiant dut méditer longuement l'enseignement de son Maître ; devenu un Maître à son tour, c'est une méthode analogue que, de façon géniale et avec un bonheur constant, il appliqua à son domaine propre, celui de la Bactériologie médicale.
Très vite, en effet, après son stage au Val de Grâce, DE LAVERGNE s'orientait définitivement vers la Bactériologie. Il réussissait au Concours qui ouvrait les portes de l'Institut Pasteur. « Pendant un an, dit-il, je m'imprégnais de l'esprit, des méthodes, des techniques en usage dans ce temple de la Bactériologie. L'ayant quitté, j'y revenais encore, tenant à l'honneur d'être considéré comme un pastorien ». Il se perfectionnera encore en Bactériologie au Val de Grâce au Laboratoire de la Section technique du Service de Santé que dirigeait le Professeur Sacquépée.
Il était là quand survint la guerre. Pendant les trois premières années, il suivit, comme lieutenant de brancardiers, les Régiments du 17ème Corps. En 1917, affecté au Laboratoire de la IVème Armée, il participa aux recherches de son Chef Sacquépée sur l'étiologie de la gangrène gazeuse et la préparation de sérums antigangréneux. Enfin, ce fut l'armistice. Un an plus tard, après un Concours qui lui valut l'éloge admiratif de Widal, membre de son jury, il était nommé Agrégé du Val de Grâce. C'était la troisième fois qu'il revenait dans cette glorieuse maison. Comme élève, il y avait connu Laveran, Vaillard, Vincent. Comme Maître, il eut l'honneur d'être le collaborateur préféré de Dopter et de Sacquépée.
De cette période de la vie scientifique du Professeur DE LAVERGNE, datent ses travaux sur la gangrène gazeuse, effectués avec Sacquépée, qui lui valurent le prix Buisson de l'Académie de Médecine, ses recherches avec Besson sur les toxi-infections à Bacille de Morgan, le premier volume du grand Traité d'Epidémiologie de Dopter et DE LAVERGNE, œuvre considérable qui ne sera achevée qu'en 1927. Enfin, c'est à la même époque qu'il publie, seul, ses études sur la période d'incubation de la fièvre typhoïde et la signification biologique des lésions intestinales de cette maladie, études d'une haute valeur, d'une remarquable originalité, étude féconde puisqu'elles donneront la première impulsion à l'œuvre puissante de Reilly.
En 1923, DE LAVERGNE est nommé Agrégé d'Hygiène et de Bactériologie à la Faculté de Médecine de Nancy. « C'est alors, dit-il, dans sa leçon inaugurale, que, venu de loin, sans attache aucune avec la Lorraine, étranger autant qu'on peut l'être, je suis arrivé parmi vous... ». Dans cette leçon prestigieuse dont tous ceux qui l'ont entendue gardent le souvenir, il assurait ses collègues qu'il contribuerait, dans toute sa mesure, au bon renom de la Faculté. Toute sa mesure, en effet, il la donnera à la Faculté de Médecine de Nancy qu'il illustrera et dont, pendant plus de trente années, il sera le flambeau. Dès son arrivée à Nancy, DE LAVERGNE prend, comme Médecin des Hôpitaux militaires, la direction du Service des Contagieux et du Laboratoire de Bactériologie de l'Hôpital Sédillot, qu'il conservera jusqu'à sa retraite comme Médecin-général en 1938.
Deux ans plus tard, en 1925, la Clinique des Maladies contagieuses de la Faculté lui est confiée. Il dirigera ce Service, transformé en 1913 en Clinique des Maladies infectieuses, jusqu'à l'heure de la retraite. Ainsi, le Professeur DE LAVERGNE, qui devait être titularisé en 1931 dans la Chaire de Bactériologie médicale créée pour lui, put-il unir sons sa direction, pendant de longues années, à la fois les Services des Contagieux et les Laboratoires de Bactériologie civil et militaires de la région de Nancy.
Admirable instrument de travail entre de telles mains ! Dès lors, ses travaux se succèdent, plus remarquables encore par la qualité que par le nombre. Tous mériteraient d'être cités, Ne pouvant

les énumérer tous, nous rappellerons seulement ceux qui sont les plus caractéristiques de sa haute personnalité et de son esprit profondément original : sur la pathogénie des paralysies diphtériques du voile du palais, sur l'infection fuso-spirillaire, sur le tracé thermique de la spirochétose ictéro-hémorragique, sur la pathogénie des accidents sériques, sur la scarlatine puerpérale, sur les variations de la cholestérolémie au cours des infections aiguës, sur la pathogénie de la lithiase biliaire, sur l'infection ourlienne expérimentale et humaine, sur la méningite herpétique expérimentale, sur le tétanos expérimental et humain, sur la tularino-réaction et l'allergie dans la tularémie.

En même temps, travailleur infatigable, il termine avec Dopter, l'œuvre monumentale que constituent les trois gros volumes de son Traité d'Epidémiologie ; avec Ribierre, il rédige le tome consacré à la fièvre typhoïde dans le Traité de Médecine de Gilbert et Carnot ; il fait paraître ensuite une belle monographie sur l'Allergie et l'Anergie en Clinique ; en 1927, il présente au XIXème Congrès français de Médecine, un rapport remarquable sur les septicémies.

Enfin, en 1951, il consacre à la Maladie infectieuse, étude à laquelle il a voué toute sa vie, un admirable livre qui est la synthèse de son œuvre et son testament scientifique.

Il faudrait pouvoir analyser chacun des travaux, chacune des communications du Professeur DE LAVERGNE. Cette analyse mettrait en pleine lumière l'originalité de l'hypothèse, la rigueur de la méthode, l'ingéniosité de l'expérience, la puissance de la déduction.

Attiré par sa tournure d'esprit vers la recherche des mécanismes pathogéniques et des modalités de l'infection, DE LAVERGNE s'intéressa passionnément, dès ses premiers travaux, au mystère de la période d'incubation, à cette phase inapparente de la maladie pendant laquelle, silencieusement, se tendent tous les ressorts de l'agression infectieuse.

On sait comment son génie, appliqué au problème de la fièvre typhoïde, montra que, dans cette maladie, le drame tout entier se joue an cours de la période d'incubation : pendant cette phase de latence, le microbe envahit lentement le réseau lymphatique mésentérique ; il le sensibilise ; arrivé dans le sang, il revient, « par un singulier jeu de bascule d'aller et retour », dans l'intestin. Mais, un état nouveau d'allergie s'est installé. Alors, et alors seulement, la maladie éclate, alors seulement se produisent lésions et signes fondamentaux de la fièvre typhoïde.

Plus tard, étudiant les oreillons, il montrera de même que le virus est présent chez l'homme dans les méninges à la période d'incubation, et qu'il n'accède aux glandes que par un détour préalable par le système nerveux. Conduit par voie nerveuse descendante, le virus ourlien crée alors les lésions spécifiques de la parotidite. Alors, et alors seulement, se manifestent les signes fondamentaux des oreillons et le début clinique de la maladie.

Si, dans la recherche de l'explication des maladies infectieuses, DE LAVERGNE était aidé par une imagination créatrice incomparable et par une intelligence d'une lucidité extrême, dans l'exposé de ses découvertes, il était servi par un magnifique talent, par un style personnel, « tel à la plume qu'à la bouche », par une langue expressive et savoureuse.

A la personnalité d'un savant, DE LAVERGNE alliait une âme d'artiste.

Il suffit de lire ou de relire « l'histoire merveilleuse du charbon » qui sert d'introduction à la Maladie infectieuse, pour être convaincu par une démonstration éclatante, que DE LAVERGNE était un grand écrivain. Ainsi que lui-même le dit de Pasteur : « Cette description, admirable entre toutes, par sa simplicité, sa rigueur et sa puissance, présente un caractère unique et proprement merveilleux ». Et c'est pourquoi, toujours, à la fin de chacun de ses cours, « éclataient des applaudissements et jaillissait de toutes les bouches une acclamation ».

DE LAVERGNE, en effet, était un enseigneur remarquable et ses dons d'orateur ne le cédaient en rien à ses qualités d'écrivain. Chef d'Ecole, il groupa très tôt auprès de lui toute une pléiade d'élèves dont il animait le zèle, dont il inspirait les recherches et dirigeait les expériences, auxquels il communiquait son amour de la Médecine et de la Bactériologie. Beaucoup d'entre eux sont devenus, depuis, Professeurs, Agrégés, Médecins des Hôpitaux civils ou militaires. A tous, il a prodigué les marques de sa bienveillance et les témoignages de son affection ; à tous, il a donné son appui efficace et la chaude sympathie de son cœur généreux. Mais, sans doute, n'eut-il pas de disciples plus enthousiastes que les simples élèves de deuxième ou de troisième année de Médecine, qui, à chacun de leurs cours, avaient l'heureuse fortune d'entendre une « histoire merveilleuse », celle du charbon, celle de la fièvre typhoïde, de la scarlatine, du BCG, et tant d'autres, à qui DE LAVERGNE fit comprendre et aimer la Médecine et qui lui gardent au fond de leur cœur une reconnaissance infinie.

Les mêmes qualités de solidité et de brillant se retrouvaient dans l'enseignement clinique du Professeur DE LAVERGNE, au Service des Contagieux. Du cas le plus banal en apparence, il savait toujours mettre en lumière la particularité originale, et partir de cette observation concrète pour s'élever à des considérations générales de pathologie infectieuse.

Clinicien incomparable, son diagnostic était sûr ; sa thérapeutique savait être prudente et audacieuse à la fois. Les résultats, qu'il obtenait étaient excellents, comme en font foi entre autres, ses statistiques de guérison de la méningite cérébro-spinale avant l'ère des antibiotiques, de la méningite tuberculeuse dès l'aube de la streptomycine.

Mais, DE LAVERGNE ne se bornait pas à prodiguer à ses malades toutes les ressources de sa science, il les soignait avec tout son cœur. Il était étonnant de voir combien cet homme vif, nerveux, qui ne tenait pas en place, pouvait montrer de douceur, de patience, de bonté vis-à-vis de ses malades. Il les rassurait, mettait en confiance les enfants, réconfortait les familles, affichait l'optimisme. Bien souvent, le soir, préoccupé par quelque malade en danger, il quittait le Laboratoire dans une méditation anxieuse, remontait à son Service, interrogeait la Sœur, l'Interne, réexaminait le patient, modifiait encore une fois le traitement.

La même bonté, la même atmosphère familiale régnaient au Service des Contagieux militaires. DE LAVERGNE était adoré de ses soldats ; comiquement, il les dénommait tous « les pères » et les traitait comme ses enfants. Auprès de jeunes recrues venues de provinces lointaines, dépaysées, effrayées par la maladie, la solitude, l'éloignement familial, il se montrait paternel, affectueux, encourageant. Souvent, de longues années après, il recevait de soldats qu'il avait soignés et guéris, des lettres naïves et touchantes, de remerciements et de reconnaissance.

Sans qu'il les recherchât, les honneurs et les titres étaient venus couronner son mérite : Médecin général, Officier de la Légion d'Honneur, Membre titulaire de la Société Médicale des Hôpitaux de Paris, Médaille d'Or du Service de Santé, pour ses travaux scientifiques. Président de la Société de Biologie, Membre de la Société Française de Microbiologie, Membre Correspondant national de l'Académie de Médecine, Membre de la *Society of American Bacteriologists* of New-York, Membre de l'Académie de Stanislas...

Mais, à ses hautes qualités intellectuelles, DE LAVERGNE unissait la vertu d'une extrême modestie. Aussi, ne prêtait-il qu'une médiocre attention aux distinctions qui viennent auréoler les succès de la carrière. Bien qu'il eût une juste conscience de sa valeur, il se satisfaisait difficilement lui-même, soumettait toute son œuvre à une critique serrée, et hésitait longuement avant de publier ses plus belles découvertes.

Dédaigneux d'un encens grossier, il se montrait sensible à l'estime de l'élite, heureux du suffrage et de l'approbation que ses Pairs lui réservaient,

Fuyant les assemblées nombreuses, il préférait les entretiens intimes et familiers avec d'anciens et fidèles amis et quelques disciples choisis. De caractère très gai, extrêmement cultivé, s'intéressant à tout, aimant la poésie et la musique, ses goûts romantiques lui faisaient préférer Victor Hugo, Balzac, Tolstoi, Beethoven, Chopin, Weber.

C'est dans l'intimité de son foyer qu'il goûtait ses délassements favoris. Le cercle de famille n'était pas pour lui un vain mot. D'une extrême sensibilité, tendre, émotif et passionné, il ressentait profondément les blessures de la vie, mais, aux heures de joie comme aux heures de soucis, de chagrins et de deuils, il trouva toujours auprès des siens l'affection et le soutien dont il eut besoin.

Mme de Lavergne fut pour lui une compagne admirable ; vivant intensément la vie de son mari, elle en partagea les espoirs, les peines, les succès. Elle sut l'entourer de sa tendresse attentive, de son inlassable dévouement, et de tout son amour. Ses enfants, qu'il aimait tendrement, avaient pour lui une profonde affection mêlée d'admiration, et, vivant avec lui dans une intimité constante, ils lui rendirent en joies, en jeunesse, en gaîté, tous les soins qu'il leur avait prodigués.

Il eut la satisfaction de voir son fils Emile, le plus jeune de ses disciples, suivre sa trace, être reçu premier au Concours d'Agrégation et, quelques mois plus tard, réussir brillamment au Concours des Hôpitaux.

La mort est venue brutalement mettre un terme à ce bonheur familial, mais le souvenir de Paulin DE LAVERGNE restera impérissable au sein de la Faculté qu'il a illustrée, et dans le cœur de ses amis et de ses élèves.

DE REN Gérard

1921-1996

ELOGE par le Professeur G. PETIET

C'est le dimanche 15 octobre dernier au matin que j'ai appris par son fils Jean, Directeur Adjoint au Centre Hospitalier Universitaire de Nancy, la mort à l'âge de 74 ans de mon Maître, le Professeur Gérard DE REN. Il s'était éteint tout doucement la veille au soir après que, lucide malgré la maladie avec laquelle il luttait déjà depuis plusieurs années, il eut persuadé avec la ténacité et le courage qui le caractérisaient, les Médecins hospitaliers qui se relayaient à son chevet de le laisser mourir chez lui. Et c'est une heure plus tard qu'il nous quittait, entouré des siens dans cette maison de Malzéville qu'il aimait tant et où son épouse l'avait aidé avec un dévouement sans égal à se battre contre le mal qui l'affaiblissait inexorablement de jour en jour.

Et aujourd'hui, il me revient la lourde et difficile tâche d'évoquer sa mémoire. C'est pour moi un instant particulièrement émouvant car les sentiments qui me liaient à lui ne se limitaient pas à la reconnaissance élémentaire que tout élève doit à son Maître et à laquelle il aurait répondu par une courtoisie de circonstance. Il s'est agi en fait pendant de longues années de liens très étroits grâce auxquels j'ai eu l'honneur de partager avec lui et les siens bien des événements heureux mais parfois aussi d'autres beaucoup plus empreints d'amertume qui ont les uns et les autres émaillé sa vie professionnelle et familiale.

Mais même pour moi qui ai longtemps vécu à ses côtés, l'homme, toujours discret, reste difficile à dépeindre. Sa carrière, bien qu'hésitante à ses débuts, est plus facile à rappeler.

Gérard DE REN est né à Laxou le 30 septembre 1921. Il débute ses études secondaires au Petit séminaire alors implanté à Bosserville. Mais le lycée Henri Poincaré l'accueille dès la classe de seconde. En effet sa vocation n'est déjà plus la prêtrise. Elle n'est pas encore la Médecine. Il veut préparer Saint-Cyr. Mais en 1939, tandis qu'il est élève de terminale, un malheureux accident qui l'atteint à l'œil l'oblige à se détourner de la carrière militaire. Il va lors entreprendre de brillantes études de Médecine puisqu'il se voit attribuer les prix de fin de première, de deuxième et de troisième années. Dans le même temps, il est nommé Externe des Hôpitaux dès 1941. Deux ans plus tard, en 1943, il est reçu au Concours d'Internat. Parallèlement, il s'initie à la Physiologie et exerce des fonçons de Préparateur dans cette discipline de 1942 à 1944.

Cette année 1944 va l'éloigner de Nancy, de son Hôpital et de sa Faculté. Le débarquement anglo-américain a débuté en Normandie le 6 juin à l'aube et rapidement les troupes alliées ont atteint la Somme, l'Aisne et la Marne. Simultanément, on apprend qu'un débarquement franco-américain a eu lieu en Provence le 15 août et a opéré sa jonction avec les forces débarquées en Normandie le

12 septembre près de Châtillon-sur-Seine. Et le 20, dès la libération de Nancy, celui qui n'avait pu réaliser son rêve d'intégrer Saint-Cyr s'engage. La Campagne d'Alsace va débuter quelques semaines plus tard et le 5 décembre, il demande à être intégré dans la 1ère Armée de De Lattre de Tassigny en qualité de Médecin auxiliaire. Le 12 décembre, il est affecté au 6ème Régiment d'Infanterie Coloniale et le 21 janvier 1945, lors de l'attaque lancée pour la libération de Colmar, il est atteint à l'épaule droite par une balle allemande alors qu'il assure avec l'aide de deux brancardiers seulement l'évacuation de blessés. La tête humérale fracassée, sa conduite courageuse durant cette mission lui vaudra une citation à l'ordre de la brigade et de se voir décerner la Croix de Guerre avec étoile de bronze d'autant que, malgré le handicap qu'il conservait et une fois rétabli, il tint à rejoindre son Régiment pour participer à la Campagne de Rhénanie en tant que Médecin sous-lieutenant. Rendu à la vie civile, il poursuit son Internat ainsi interrompu par les hostilités en même temps qu'il commence à participer en qualité de Préparateur à l'enseignement et aux travaux de la Chaire de Médecine Légale sous l'autorité du Professeur MUTEL. Chef de Clinique médicale dans le Service du Professeur Paul-Louis DROUET, il soutient sa thèse de Doctorat en Médecine consacrée aux hémopathies mégaloblastiques en 1948. Reçu au Concours d'Assistant des Hôpitaux en 1949, il continue à travailler avec son Maître, le Professeur DROUET vraisemblablement trop tôt disparu pour la suite de sa carrière, mais auquel il vouera une admiration indéfectible. Admis au Médicat en 1953, il sera tout d'abord nommé en 1954 Chef du Service des Maladies chroniques avant de recevoir la chefferie du Service de Pneumologie-Phtisiologie des femmes en 1956. C'est d'ailleurs là, à l'Hôpital Villemin, que je devais le rencontrer pour la première fois, ayant eu l'honneur d'effectuer mon premier stage d'Externe sous sa direction en 1960-1961.

Mais passionné par l'Hématologie, tout autant que par l'Endocrinologie, la Neurologie ou la Pneumologie, il va le rester également par la Médecine légale, discipline dans laquelle il sera nommé, en 1962, Maître de Conférences Agrégé. C'est d'ailleurs à l'Institut de Médecine Légale de la rue Lionnois que je devais le retrouver en 1963 lorsque le Professeur François HEULLY, alors titulaire de la Chaire de Médecine Légale et de Déontologie, voulut bien m'y accueillir en qualité de Préparateur. Et désormais nos chemins ne devaient plus jamais se séparer. En 1970, il est nommé Professeur sans Chaire, devenant dès lors le responsable de l'enseignement de la Médecine légale à Nancy après que le Professeur HEULLY eut quant à lui été appelé à guider les destinées de la Chaire de Thérapeutique.

L'année 1976 va être un nouveau tournant dans la carrière de celui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Le Professeur Louis PIERQUIN ayant fait valoir ses droits à la retraite et le Professeur Claude PERNOT ayant désormais décidé de se consacrer à la seule Cardiologie, la Médecine du travail se retrouve orpheline et risque de ne plus pouvoir être enseignée dans notre Faculté. Celle-ci se souvient alors qu'en 1948, le brillant étudiant qu'était Gérard DE REN n'a pas seulement été admis au grade de Docteur en Médecine mais a obtenu, en même temps d'ailleurs que celui de Médecine Légale et Psychiatrie, le diplôme d'Hygiène Industrielle et de Médecine du Travail. D'autre part, en tant que pneumologue, il avait déjà été à l'origine d'un bon nombre de publications concernant des affections pulmonaires d'origine professionnelle et dont les implications médico-légales étaient évidentes. D'ailleurs si les deux disciplines n'étaient plus tout à fait sœurs comme elles l'avaient été en 1946, époque de la création officielle de la Médecine du travail en France, elles restaient cousines germaines et le temps n'était pas loin où à l'instar du Professeur PERNOT, on concourait d'ailleurs à l'Agrégation commune de Médecine légale et de Médecine du travail. Et, compte tenu de la notoriété qu'il avait acquise dans les deux matières, il

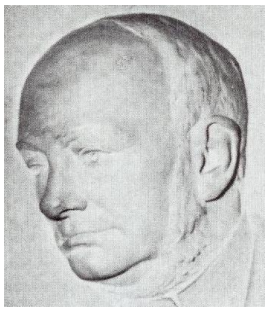
devenait donc Professeur titulaire de la Chaire de Médecine Légale et de Médecine du Travail en 1977 avant d'être nommé en 1985 Chef du Service de Médecine Légale, Médecine du Travail et de Pathologie Professionnelle à l'Hôpital Villemin, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1988. Son intérêt pour les multiples facettes de la Médecine se concrétisa tout au long de sa carrière par des communications et publications fort diversifiées mais ce sont celles consacrées au Droit médical et l'éthique qui firent particulièrement autorité. En effet, sa parfaite connaissance du droit et son immense culture générale empreinte d'un humanisme profond ne pouvaient que nourrir sa réflexion sur les problèmes de responsabilité médicale et de déontologie et l'ériger en défenseur des valeurs morales qui doivent régir notre profession.

D'autre part, en raison de la notoriété qu'il avait acquise dans les milieux judiciaires, grâce à la rigueur et au perfectionnisme dont il faisait preuve, il était un expert particulièrement apprécié et fut de ce fait appelé à collaborer avec les autorités compétentes à bon nombre d'affaires criminelles dont certaines restent dans toutes les mémoires. Je ne le connaissais pas encore au moment de l'affaire du curé d'Uruffe mais j'étais à ses côtés lors de celle pour laquelle fut jugé Patrick Henry, auteur d'un rapt avec mort d'enfant et qui lors de son procès devant les assises de l'Aube ne sauva sa tête que grâce à l'à-propos et il faut bien le dire le talent de son défenseur, Maître Badinter. Malheureusement, la maladresse de quelques-uns a fait qu'il n'allait pas être ménagé dans l'affaire Grégory par des médias toujours en mal de sensationnel.

Quoi qu'il en soit, la réputation qu'il avait su se tailler en Médecine légale et dans le domaine de l'expertise font qu'après avoir été tout d'abord Expert près la Cour d'Appel de Nancy, il devait acquérir en 1974 le titre d'Expert national agréé par la Cour de Cassation et c'est aussi grâce à sa grande compétence qu'il dut être sollicité pour exercer des fonctions de Médecin expert au sein d'institutions aussi diverses que le Centre de Réforme, les Commissions Régionales du Contentieux Technique de la Sécurité Sociale ou le Collège des Trois Médecins dont il fut Membre titulaire jusqu'à ce que la maladie lui interdise toute activité.

Membre de nombreuses Société savantes nationales et Internationales, ses qualités lui avaient enfin valu de se voir décerner, outre la Croix de Guerre 1939-45 dont j'ai déjà fait état, les plus hautes distinctions honorifiques Françaises : il était en effet Chevalier de la Légion d'Honneur, Chevalier dans l'Ordre national du Mérite et Officier des Palmes Académiques.

Telles sont ici résumées les principales étapes de la carrière du Professeur DE REN. Pour qui ne le connaissait que superficiellement, il pourra laisser le souvenir d'un homme effacé, avare de paroles et ne recherchant guère les contacts humains. Il est vrai qu'il appréciait peu les mondanités. Mais pour ceux à qui il avait accordé son amitié et qui avaient la chance de partager son intimité, ses énormes qualités éclataient vite au grand jour. Travailleur acharné, il restait certes toujours un peu secret et par pudeur livrait difficilement ses sentiments d'autant que devant l'adversité il réagissait avec un humour toujours égal. Mais profondément épris de justice, il ne pouvait ressentir au fond de lui-même qu'une grande tristesse devant l'incompréhension et l'ingratitude. Sa simplicité, sa gentillesse, sa tolérance et sa haute intelligence marquaient tous ceux qui le fréquentaient et les étudiants n'étaient pas les derniers à l'apprécier, eux qui pendant toute une génération ont suivi ses cours avec assiduité et auxquels il s'est toujours efforcé d'enseigner les règles de l'honneur alors même que commençaient à être remis en cause tous les idéaux de dévouement, de grandeur et de noblesse. Tous ceux qui l'ont côtoyé et aimé ne peuvent être que profondément affectés par sa disparition. A son épouse et à ses enfants, je ne peux qu'exprimer au nom de toute la Faculté ma sympathie en les assurant que ses élèves, ses amis et tous ceux qui ont travaillé avec lui ne pourront jamais l'oublier.



DEMANGE Charles

1815-1890

ELOGE par le Professeur A. HEYDENREICH

Charles DEMANGE est né à Nancy, le 21 juin 1815. Il commença ses études médicales à l'Ecole de Médecine de cette ville, puis se rendit à Paris, où il fut l'élève de Velpeau et de Grisolle, et le Préparateur d'anatomie de Masse. Son ambition était d'arriver à l'Internat. Il se présenta au Concours ; la première épreuve le classait dans un rang favorable ; il se voyait sur le point d'atteindre le but, quand un de ces accidents, malheureusement trop fréquents chez les anatomistes, vint l'arracher à la lutte et l'obliger à soigner sa santé sérieusement atteinte.

Docteur en 1840, Charles DEMANGE revint se fixer à Nancy. Il ne tarda pas à occuper à l'Ecole de Médecine des postes successifs qui le mirent en relief : Chef des Travaux anatomiques en 1843, Professeur suppléant en 1840, Professeur Adjoint en 1848, Professeur de Pathologie interne en 1850, il conserva cette Chaire jusqu'à l'époque du transfert à Nancy de la Faculté de Médecine de Strasbourg. Nommé alors Professeur Adjoint de Pathologie générale et de Pathologie interne à la Faculté, il fut admis à la retraite en 1880, avec le titre de Professeur Honoraire. En dehors de ses fonctions universitaires, Charles DEMANGE a été Médecin de la Maison des orphelines et Médecin de l'Hospice Saint-Julien.

Les distinctions ne lui ont pas manqué. Il était Chevalier de la Légion d'Honneur dès 1872. La Société de Médecine l'a choisi deux fois pour Président. Enfin le couronnement de sa carrière si remplie a été sa nomination à la Présidence de l'Association des Médecins de Meurthe-et-Moselle et à la Vice-présidence du Conseil Central d'Hygiène. Il n'a abandonné ces deux postes d'honneur que le jour où sa santé ébranlée l'a déterminé à résigner toutes ses fonctions actives.

La vie si laborieuse de Charles DEMANGE a été un modèle de dévouement, de ponctualité, d'attachement, au devoir. Jamais, dans les soins qu'il donnait à ses malades, il n'a ménagé ni son temps, ni sa peine, et, dans les jours sombres de 1870, il a payé son tribut à son pays comme Médecin en chef de l'ambulance du Séminaire.

Dans son enseignement, dans sa pratique médicale, le trait caractéristique de son esprit était un robuste bon sens, qui l'éloignait des théories chimériques et des médications aventurées. Tous ceux qui l'ont approché ont pu apprécier sa nature bienveillante, sa bonté, son caractère conciliant. L'état de son âme se reflétait dans l'enjouement de son esprit, dans sa physionomie empreinte de bonhomie, dans ses manières simples et cordiales. Cette sérénité de sa nature, cette bonne humeur inaltérable avaient le don, au chevet des malades, de dissiper les inquiétudes, de relever les

courages chancelants. Elles ont été, en même temps, pour Charles DEMANGE un gage de bonheur dans la vie. Ne connaissant ni l'envie, ni la haine, il n'a pas su ce que c'est qu'un ennemi. Son existence s'est écoulée sans secousse, partagée entre ses devoirs professionnels et sa vie de famille. Il a goûté le calme du foyer domestique, entouré des soins dévoués de celle qu'il avait associée à sa vie. Il se complaisait au milieu de ses enfants et petits-enfants, et il était particulièrement fier des succès de son fils, qu'il a eu le bonheur de voir nommer Professeur à la Faculté de Médecine.

Charles DEMANGE s'est éteint sans souffrances, léguant aux siens le plus beau des patrimoines : un nom honorablement porté et le souvenir d'une vie bien remplie.

DEMANGE Emile

1846-1904

ELOGE par le Professeur F. GROSS

C'est profondément attristé et avec une douloureuse émotion que je viens, au nom de la Faculté de Médecine, rendre les derniers hommages à un de ses Membres, aimé et estimé de tous. Samedi dernier, notre collègue, le Professeur DEMANGE, se trouvait encore au milieu de nous, à une séance du Conseil, prenant part à nos discussions ; mardi, dans l'après-midi, nous l'attendions pour une soutenance de thèse, quand nous fûmes prévenus qu'il venait de se trouver subitement indisposé. Hélas !..... Brutalement terrassé par un mal implacable qui l'avait miné lentement, sourdement, notre collègue venait d'être frappé de la façon la plus inattendue, la plus cruelle.

Issu d'une vieille et honorable famille nancéienne, Emile DEMANGE est né le 26 avril 1846 ; il disparaît soudainement à cette période de la vie où l'homme donne toute son intelligence, toute son activité.

Après ses études classiques couronnées par l'obtention des grades de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences complet, ses dispositions pour l'étude incitèrent DEMANGE à étendre plus spécialement ses connaissances en Chimie et en Physique. En juillet 1866, il subit avec succès les épreuves de la licence ès sciences. Le noble exemple que lui donnait son vénéré père, praticien estimé, universellement apprécié, alors Professeur à l'Ecole préparatoire de Médecine, d'un dévouement sans bornes aux multiples devoirs de la profession et de l'enseignement, ce noble exemple devait déterminer chez le fils le désir de continuer les traditions paternelles. Emile DEMANGE se décide à suivre la carrière médicale. Il commence ses études à l'Ecole où enseignait le père. Préparateur de Chimie, deux fois Lauréat, Interne au vieil Hôpital Saint-Charles, ses débuts sont du meilleur augure.

Pour terminer sa scolarité, il lui faut se rendre au siège d'une Faculté de Médecine. Ayant choisi la Faculté de Paris, il y conduit ses études vers le Doctorat. Comme tous les élèves d'élite, Emile DEMANGE eut pour premier objectif d'arriver à l'Internat des Hôpitaux. Externe en 1867, Interne provisoire en 1869, il est nommé Interne Titulaire au Concours de 1871. La même année, il obtint une Médaille de bronze de l'Assistance Publique.

Successivement attaché aux Services hospitaliers de Moissenet, E. Labbé, Simonnet, Vidal, Labric, aux cliniques des Professeurs Richet et Laugier, c'est auprès de ces Maîtres qu'Emile DEMANGE sut acquérir ses solides connaissances en clinique.

Malgré le temps que lui prenaient les exigences de son Service, il ne néglige pas les études de science pure. Pendant deux années consécutives, il est élève de l'Ecole pratique des hautes études

et travaille au Laboratoire du Professeur Ranvier, au Collège de France. En 1874, il présente à la Faculté de Paris sa thèse de Doctorat, travail important sur un sujet encore peu connu à l'époque, « la lymphadénie ».
Reçu Docteur, Emile DEMANGE revient dans sa ville natale, où, après les cruels désastres de 1870, venait d'être transférée la Faculté de Médecine de Strasbourg. Son ambition légitime devait être de se voir attaché à la Faculté. Bientôt il est chargé des fonctions de Chef de Clinique au Service du Professeur Victor PARISOT ; il se prépare à l'Agrégation. Elu au Concours de 1878, il est nommé Agrégé de la section de Médecine, Pathologie interne et Médecine légale, et désigné pour la Faculté de Nancy.
Dès son entrée en exercice, au 1er novembre 1878, Emile DEMANGE est chargé du cours de clinique annexe des maladies des vieillards. C'est de cette époque que date pour notre collègue une période brillante, fructueuse à la fois pour la pratique et la science. Dans son Service clinique du vieil Hospice Saint-Julien, Emile DEMANGE entreprend une longue série de patientes et fécondes recherches dans le champ de la pathologie sénile.
Publiés dans la *Revue de Médecine*, et les *Mémoires de la Société anatomique de Paris*, dans notre *Revue Médicale de l'Est*, dans les *Bulletins de notre Société de Médecine*, les travaux de notre collègue, par leur importance et les résultats nouveaux, mirent en relief l'originalité du chercheur et son individualité scientifique.
Emile DEMANGE est resté chargé de la Clinique des maladies des vieillards jusqu'au jour où il eut le bonheur de devenir titulaire. Après la retraite du vénéré Professeur TOURDES, la Faculté le propose en première ligne pour la Chaire de Médecine légale. Le Ministre de l'instruction publique ratifia le choix de la Faculté, et par décret du 16 avril 1889, Emile DEMANGE est nommé Professeur titulaire.
Notre collègue était pleinement préparé à ses nouvelles fonctions par ses connaissances solides en pathologie et en clinique, sa compétence dans les recherches anatomo-pathologiques, l'expérience acquise comme Médecin légiste attaché au parquet depuis une série d'années déjà, enfin par des travaux originaux sur différents sujets se rapportant à la Médecine légale.
Esprit ingénieux et investigateur, précis et consciencieux, notre collègue apporta dans son nouvel enseignement, si délicat, si complexe, si difficile, les qualités que nous lui connaissions et qu'il avait montrées dans ses fonctions et ses travaux antérieurs. Les connaissances étendues qu'il avait acquises par sa longue pratique des Hôpitaux, à l'Hospice Saint-Julien dont il était Médecin en chef, valurent à Emile DEMANGE une grande notoriété médicale. Praticien éclairé, sage et prudent, il appliquait dans l'exercice de la profession les règles que lui avaient si bien tracées son honorable père, la conscience et le dévouement, la probité professionnelle et un sentiment élevé de la confraternité.
Le renom du Professeur et du Médecin devait signaler notre collègue à l'attention des autorités. En 1887, il est nommé Membre du Conseil Central d'Hygiène du Département de Meurthe-et-Moselle ; en 1898, Directeur de l'assistance médicale Départementale et de la vaccine. Il était Médecin des Écoles normales, Médecin de la maison des Orphelines. Membre de la Société de Médecine, l'estime de ses confrères le porte en 1888 à la Présidence. En 1900, l'Académie de Médecine de Paris le choisit comme Correspondant national. Les services rendus dans l'enseignement lui ont valu successivement les Palmes Académiques et la Rosette d'Officier de l'Instruction publique.
Depuis quelques années, nous vîmes l'activité de notre collègue se ralentir. La cause du changement produit nous échappait. Seul, il la savait ! Il cache ses appréhensions. Une crise

passagère le force un jour à confier son terrible secret à sa courageuse compagne, à deux collègues et amis. Sans illusion sur la nature et l'évolution du mal qui le minait, il prévoyait la catastrophe. Mardi dernier, subitement elle éclata.... A cette nouvelle inopinée, nous sommes frappés de stupeur, et quand nous apprenons que notre collègue connaissait sa maladie et souffrait son martyre avec une impassible fermeté d'âme, tout en continuant sa noble mission de Médecin, une angoisse douloureuse et sympathique nous étreint. Nous perdons en notre collègue un homme de cœur et d'intelligence, d'un grand sens judicieux, d'une grande bienveillance, d'idées larges et libérales ; nature droite et loyale, cachant sous une apparence rude, une grande impressionnabilité, une grande bonté.

Sa vie modeste et simple s'écoulait entre les devoirs de la famille et sa mission professionnelle, heureux, la journée bien remplie, de retrouver dans son foyer domestique l'affection de celle qui fut associée à sa vie et la tendresse de ses enfants. Sa dernière joie familiale fut la nouvelle d'un succès prochain de son fils, qui promet de soutenir l'honneur du nom paternel. Votre souvenir, cher collègue, restera impérissable dans nos cœurs.

Au nom de la Faculté de Médecine, cher DEMANGE, je vous dis un suprême adieu.

DOLLANDER Alexis

1917-1990

ELOGE par le Professeur G. GRIGNON

Le Professeur Alexis DOLLANDER s'est éteint lentement. Seul depuis des semaines, dans un corps inerte, vivait encore son regard dans le visage émacié, angoissé, presque étranger de celui que nous avons connu ici-même animé d'un dynamisme aux multiples facettes. La vie en effet semblait s'être réfugiée là et vouloir y tenir bon pendant quelques jours, quelques heures, quelques minutes encore, et puis le 8 mai dernier, las d'un combat dont l'issue ne pouvait plus être reculée, notre ami Alexis DOLLANDER a finalement rompu ce dernier lien avec le monde.

Il me revient la difficile tâche d'évoquer ici sa mémoire, de faire comme on dit son éloge. Tâche difficile qu'un facteur affectif évident rend subjective, parce que l'on craint de dire trop ou trop peu, de privilégier les souvenirs personnels, de masquer l'essentiel par le détail, d'errer entre un académisme de bon aloi, une emphase commode qui, donnant bonne conscience, accompagne le plus souvent ce genre de propos et le lyrisme de l'affection.

Je retracerai les grandes lignes de la carrière d'Alexis DOLLANDER certes et surtout je m'efforcerai, l'espace de quelques minutes, de le faire revivre parmi nous comme il était, comme nous l'avons estimé, comme nous l'avons aimé et non pas comme, par une complaisance de circonstance, nous pourrions imaginer qu'il eût pu être.

Le jeune DOLLANDER, né à Remiremont le 8 août 1917, a eu, selon la formule consacrée par l'usage, une enfance heureuse dans une famille aisée à une époque où l'industrie textile ne connaissait pas encore dans les Vosges de bien grandes difficultés.

Cette enfance, il aimait en parler ; deux souvenirs revenaient plus souvent que d'autres dans sa conversation. L'enfant, que l'on imagine sans peine vif, tour à tour rieur et rêveur, sans doute espiègle, avait pour l'un de ses professeurs de sciences naturelles un attachement resté intact au long des années. Sans doute la relation paraît-elle facile d'y voir l'une des premières manifestations de la vocation du jeune DOLLANDER pour la Biologie. Le rapprochement serait probablement erroné car DOLLANDER est venu à la Biologie en seconde intention comme nous allons le voir.

Le deuxième souvenir fréquemment évoqué est celui de randonnées à ski dans la montagne environnante, celui de séjours dans les chalets refuges, souvenirs toujours empreints de la joie de vivre parmi des amis.

S'efface l'enfance et l'adolescent Alexis, bachelier de fraîche date, va quitter Remiremont pour Nancy où il aurait bien aimé entrer à l'Ecole des Beaux-Arts. Le veto paternel l'en détourne et le

voilà donc inscrit à la Faculté des Sciences pour y faire le PCB et entamer le cursus des études médicales. Il espérait ainsi, étant à Nancy, ayant satisfait à l'obéissance filiale, suivre en même temps que les cours de la Faculté ceux de l'Ecole des Beaux-Arts. Certes, il est difficile de faire deux choses à la fois ; il continue très régulièrement ses études de Médecine mais fréquente dès cette époque les milieux artistiques et y noue de solides amitiés qui ont défié le temps.
Arrive 1939, la déclaration de guerre, la mobilisation puis l'armistice ; il reprend alors le cours de ses études de Médecine. Elles sont classiques, reçu à l'Externat en fin de deuxième année il passe de Service en Service. En même temps, il entre au Laboratoire d'Histologie où il est accueilli par le Professeur Remy COLLIN dont il va vite devenir l'élève, avec tout ce que cela comporte d'estime, d'affection et de fidélité.
Alexis DOLLANDER restera profondément marqué par Remy COLLIN comme l'ont été ensuite Jean Racadot et moi-même. Il est vrai qu'au-delà de nos sympathies personnelles nous sommes restés unis au sein de cette famille spirituelle, qui a créé entre nous des liens dont la qualité ne s'est jamais démentie.
Là commence son apprentissage de l'histologie certes, mais aussi le remarquable travail qui devait aboutir à sa thèse de Doctorat en Médecine. Il s'agissait de vérifier la réalité morphologique de voies nerveuses liant la rétine à l'hypothalamus dont on venait de découvrir la réceptivité à de multiples stimuli et en particulier à la lumière. La tâche était d'envergure, il fallait pour la mener à bien beaucoup de talent et de détermination. DOLLANDER avait ces qualités, il va réaliser ce travail.
Mais nous sommes en pleine période de l'occupation. Alexis DOLLANDER entre dans la Résistance où il va devenir l'Adjoint du Professeur CHAILLEY-BERT qui dirige le Service médical des Forces Françaises de l'Intérieur pour la Meurthe-et-Moselle. Il prendra une part active à la libération de Nancy puis s'engagera dans la deuxième D.B. et fera avec elle la campagne d'Allemagne. Il parlait volontiers de cette période de sa vie mais avec une certaine légèreté, comme d'un événement peu commun certes, mais auquel il allait de soi qu'il eut participé. Les décorations à titre militaire qui lui ont été attribuées témoignent d'un engagement et d'un courage qu'aurait pu faire méconnaître l'habituelle modestie de ses propos.
Alexis DOLLANDER revient à Nancy, il retrouve le chemin du Laboratoire d'Histologie ; sa thèse est terminée et il va entamer une nouvelle étape de sa vie universitaire. Il était, il a toujours été fasciné par les mystères qui nous entourent, il va l'être par celui du développement d'un être vivant. La mise en évidence des voies opto-tangentielles avait consacré un savoir-faire de grande qualité, la question posée contenait pratiquement sa réponse. Les stratégies utilisées laissaient peu de place à l'imagination et à la créativité. C'était un excellent travail d'apprentissage, mais le développement de l'œuf ouvrait bien d'autres perspectives, bien plus séduisantes et propres à stimuler une imagination à la fois prompte à s'enflammer et maintenue dans les limites d'une rigueur scientifique nouvellement acquise. Dans le même temps, Remy COLLIN avait mesuré toute l'importance de l'Embryologie causale, discipline jeune encore, à laquelle son ami Albert Dalcq consacrait une activité particulièrement brillante. L'enthousiasme du jeune DOLLANDER, la sagesse et la perspicacité du Maître, se conjuguent parfaitement et voilà Alexis DOLLANDER à Bruxelles où il va passer de longs mois dans le Laboratoire de Dalcq en compagnie de plusieurs jeunes biologistes de son âge, venus du monde entier et avec qui il gardera des relations très suivies.
Dalcq, qui est alors au faîte de sa gloire, honorera DOLLANDER de sa confiance et de son amitié. Peut-être entre le Maître et l'élève pourtant si différents, était-il né dès les premières rencontres

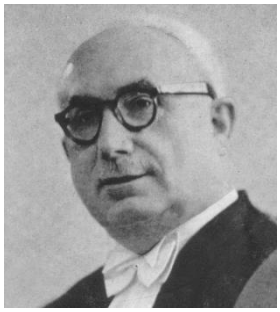
une complicité tacite. Alexis DOLLANDER s'était inscrit en Médecine pour fréquenter l'Ecole des Beaux-arts, quelques décennies auparavant le jeune Dalcq était arrivé à Bruxelles, inscrit en Médecine lui aussi, mais en espérant ainsi fréquenter le conservatoire de musique pour y faire du violon.
Alexis DOLLANDER participe à Bruxelles à de très beaux travaux sur la régulation, travaux qu'il continuera à Nancy après son retour. En même temps, il crée un enseignement de qualité de l'Embryologie jusqu'alors un peu négligé. Il avait une réelle vocation d'enseignant et aimait à transmettre son savoir, ce qu'il faisait avec une ardeur, un enthousiasme et un talent extraordinaires dont des générations d'étudiants gardent un souvenir vivace. Le temps passe et nous trouvons Alexis DOLLANDER attaché à une œuvre d'importance, la rédaction des « Eléments d'Embryologie », merveilleux livre où il a su réunir dans une remarquable synthèse les données classiques et la vision de l'interprétation moderne des mécanismes du développement. Le Professeur Dalcq le souligne dans sa préface qu'il a rédigée pour la première édition et je ne puis mieux faire que le citer :
« Pour apprendre au futur Médecin comment s'est formé l'organisme dont la constitution intime sera sa constante préoccupation, il est devenu totalement insuffisant de décrire objectivement le développement humain en soi ou même d'envisager, en une timide généralisation, l'Embryologie des Mammifères. Il ne suffit même plus de dégager les lois générales des ontogenèses animales. Il est devenu indispensable d'accueillir tout apport de la Biologie générale, qu'il soit physiologique, cytologique ou biochimique, et quel que soit le mode de vie cellulaire ou intracellulaire qui en ait livré le secret, pourvu que cet apport soit susceptible d'aider à comprendre la colossale énigme que continue à être, malgré tant d'efforts, le développement d'un être vivant...
... La caractéristique majeure de ce bel ouvrage sera de rassembler en une synthèse lumineusement ordonnée toutes les notions qui concourent à inspirer une juste idée des événements impliqués dans le déroulement des ontogenèses en général et de celle de l'homme en particulier...
... Qu'il me soit permis de souligner l'effort permanent de clarification qui caractérise l'œuvre du Professeur DOLLANDER. Maintes formulations frappantes, souvent pittoresques, allégeront l'effort de la mémoire. »
Cette première édition (elle date de 1970) est faite avec, pour un chapitre, la collaboration d'Adrien DUPREZ alors Assistant d'Embryologie, puis pour les suivantes en plein accord avec DUPREZ, la collaboration de Georges GRIGNON.
Alexis DOLLANDER avait contribué à l'étude des premiers stades du développement, de cette période où les grandes options sont prises. Ces questions le passionnaient. Il connaissait aussi admirablement l'organogenèse dont il avait une vue synthétique impressionnante mais elle l'intéressait beaucoup moins, parce qu'elle lui paraissait le résultat inéluctable des mécanismes mystérieux qui l'avaient précédée. C'est là sans doute l'explication de l'inachèvement de son livre dont le tome II précisément consacré à l'organogenèse ne paraîtra jamais. Pourtant bien des chapitres ont été écrits dans une forme pratiquement définitive. Il a manqué le dernier effort, celui qui est sans doute le plus ingrat et qu'Alexis DOLLANDER n'a pas fait tout simplement parce qu'au fond de lui-même cela l'ennuyait.
Son activité universitaire va être interrompue de 1969 à 1972 pour un séjour à Tokyo où il dirigera la Maison Franco-Japonaise. Malgré ses réticences vis-à-vis de l'administration, il donnera là la pleine mesure de ses qualités humaines, de sa culture et de son ouverture d'esprit

dans les domaines les plus divers. Il en reviendra enrichi d'une expérience exceptionnelle qu'il a vécue avec une rare intensité.
Par-delà le Professeur d'Embryologie (une Chaire d'Embryologie avait été créée pour lui en 1958), il y avait un homme dont la personnalité était d'une extraordinaire richesse. DOLLANDER était un artiste, cela est vrai, et son renoncement à l'Ecole des Beaux-arts n'avait en rien altéré son goût pour l'art. Il a peint lui-même ; la plupart de ses tableaux sont restés dans sa famille. L'un d'eux de facture très moderne a été offert à notre ami commun Jean Racadot. Je l'ai souvent contemplé avec Racadot, cherchant avec lui à en reconnaître une signification qui nous échappera sans doute toujours et que son auteur lui-même se plaisait à vouloir laisser incertaine. Alexis DOLLANDER avait aussi dans son appartement un petit atelier où il a créé notamment de très jolis bijoux. Mais son grand œuvre est peut-être le jeu d'échec qu'il montrait parfois à ses amis. Il avait entrepris d'en sculpter chaque pièce chargée de symboles que sa grande culture lui permettait de choisir et de placer à leur juste place. Il décrivait, expliquait et semblait alors se perdre dans un rêve, entrer dans un monde peuplé de signes, de symboles et de prodiges, un monde irréel, un monde rêvé plus qu'imaginé où il disparaissait comme accueilli par des amis qui le reconnaissaient et auxquels il aimait à se joindre. Que de conversations a-t-il ainsi commencées laissant son interlocuteur curieux, intéressé puis bientôt presque oublié au milieu de ces signes qui allaient des rapports géométriques de la pyramide de Gizeh au Saint-Graal, en passant par le Yin et le Yang. On a dit de DOLLANDER qu'il était distrait, c'est vrai, il s'évadait parfois dans un autre monde. On est tenté de rapprocher ce goût de l'ésotérisme, cet attrait du mystère, de sa recherche du déterminisme du développement. Je reste persuadé, bien qu'il ait été conscient des limites de la connaissance, qu'il gardait l'espoir d'accéder un jour à la magie d'une compréhension dont le plus précieux est d'ailleurs peut-être davantage la quête malhabile que l'accomplissement.
Mais revenons au récit. C'est dans le laboratoire exigu, un peu sombre, de la rue Lionnois qu'a mûri une vision moderne de l'Embryologie. L'entrée était étroite et encombrée d'aquariums. Deux pièces précédaient le bureau d'Alexis DOLLANDER. Il y avait sur ce bureau à gauche quelques classeurs disposés verticalement, de format classique, qui contenaient les notes et les observations accumulées depuis des années. Et puis il y avait une étagère, une simple planche peinte, fixée au mur par des équerres et sur cette étagère des bocaux contenant des monstres : quelques fœtus humains malformés, un poussin à quatre pattes et, parmi eux, la photographie découpée dans un journal d'André Marie, homme politique ubiquiste de la quatrième République, fort bien conservée dans son bain de formol. Sa présence était le symbole de l'expiation de la mesure inique qu'André Marie avait prise quelque temps auparavant (en 1952), alors qu'il était Ministre de l'Education Nationale, en cassant le Concours d'Agrégation d'Histologie où Alexis DOLLANDER avait été brillamment reçu premier de sa promotion. Sans doute retrouvait-on le souvenir de l'enfant espiègle qu'il avait été lorsque Alexis DOLLANDER commentait sa minuscule galerie de monstres, guettant la surprise tantôt amusée, tantôt un peu guindée du visiteur qui - cela ne manquait jamais - s'approchait de l'étagère pour aller examiner de plus près les bocaux qui y étaient exposés et découvrait André Marie entre le poussin à quatre pattes et un fœtus anencéphale.
Ses qualités artistiques, son sens de l'humour se rejoignaient dans ses talents d'imitateur et de conteur. Il aimait en effet à imiter ses collègues, ses amis, des acteurs de renom ; il aimait conter et raconter. Il le faisait avec beaucoup de talent et obtenait auprès de ses interlocuteurs un succès jamais démenti. Nombreux sont ceux qui se souviennent des manœuvres subtiles des uns et des autres pour se trouver près de lui lors de réceptions, par exemple, et pouvoir profiter ainsi de la

conversation vive, brillante, amusante, toujours intéressante qu'il ne manquait jamais d'animer avec beaucoup de verve et aussi beaucoup de gentillesse.
Cette gentillesse restera aussi présente dans les mémoires. C'était une gentillesse innée, spontanée qui, s'alliant à une parfaite urbanité, séduisait ses interlocuteurs. Partout où il est passé, il a laissé ce souvenir d'un homme élégant, souriant, affable, cherchant à comprendre, attentif à ne pas heurter, soucieux d'aider quand il le pouvait.
Et ceci m'amène à parler du dernier trait que j'évoquerai.
Au-delà de sa gentillesse DOLLANDER était toujours prêt à s'engager avec une générosité spontanée et ceci dans tous les domaines : la peinture qu'il faisait abstraite et très moderne, l'architecture, sa maison était d'une conception d'avant-garde, la vie quotidienne. Elle s'est manifestée dans différentes démarches humanitaires ou de solidarité ; elle s'est manifestée aussi en 1968, où il a vu à la fois l'enthousiasme de jeunes qu'il aimait et les dangers d'un mouvement incontrôlé. On le lui a souvent reproché, on a oublié ou on n'a pas voulu savoir qu'il avait été, le moment venu, l'intermédiaire loyal et efficace entre les étudiants et les autorités universitaires et que, par sa présence, il a contribué largement à mettre fin aux manifestations à la satisfaction de tous. Les pièces du jeu d'échec dans leur boîte capitonnée continueront à attendre une partie qui ne commencera jamais. Les unes gardent le secret des symboles dont le passé les a chargées, les autres, inachevées, pièces de bois encore brut, celui de l'avenir entrevu qui leur est désormais refusé. L'ombre de la tête courbée de leur créateur ne les atteindra plus, Alexis DOLLANDER s'en est allé vers d'autres lumières. Il aurait aimé que l'on dise, je crois, ces vers de Baudelaire qui lui conviennent si bien :

« La nature est un temple où de vivants piliers,
Laissent parfois sortir de confuses paroles,
L'homme y passe à travers des forêts de symboles,
Qui l'observent avec des regards familiers. »

Quant à nous, tournons notre regard vers celui qui, insensiblement, s'éloigne de nous vers les confins de l'oubli.



DROUET Paul-Louis

1892-1955

HOMMAGE par le Professeur G. FAIVRE

Aujourd'hui, réunis devant cette plaque commémorative, c'est le souvenir de notre Maître que nous désirons faire revivre. Le caractère intime de cette réunion convient mieux à un cadre et à un lieu où le Professeur Paul-Louis DROUET a vécu, enseigné et travaillé, plus de dix années en collaboration et en entente confiante avec tous. Si de nombreuses autres occupations, si d'autres devoirs l'ont bien souvent sollicité, c'est ici qu'il se trouvait chez lui et c'est ici que son souvenir reste vivace.

Presque toujours premier arrivé à son Service chaque matin, ponctuellement, lorsque ses fonctions de Vice-président de la Commission des Hospices ne l'avaient pas retenu, il se plaisait à méditer, seul dans son bureau, sur quelque cas difficile, sur les éludes et les recherches biologiques qui pourraient venir étayer un diagnostic incertain ou bien encore il préparait les développements des travaux de son Ecole.

Un peu plus tard, l'heure de la visite le voyait apparaître dans les salles, imposante silhouette soulignée par une blouse aux multiples plis et sanglé du tablier traditionnel. Il est certain qu'étudiants, Externes et Internes ne se sentaient pas d'emblée très à l'aise devant lui pendant les premières semaines de leur présence au Service, car sa réserve, accordée à sa dignité, lui permettaient de masquer sous une attitude un peu distante de froideur apparente, une discrétion naturelle, une bonté et une compréhension affable pour les jeunes. Leurs requêtes ne se heurtaient jamais avec lui à un refus et si les nécessités de la conduite du Service l'obligeaient parfois à faire quelque remarque, il savait toujours en tempérer la portée par un sourire indulgent.

Mais, dès le cap du Clinicat franchi, l'amical - j'allais dire paternel - accueil du Patron transformait les relations normales de travail en une collaboration confiante et fructueuse, jamais à court d'idées, admettant toutes les suggestions, s'attardant à les discuter, même si elles lui paraissaient d'emblée inadéquates, expliquant à leur auteur l'erreur de point de vue commise, discutant longuement et toujours aimablement avec les Médecins traitants venus s'informer de leurs malades, il admettait généreusement et sans aigreur aucune toute contradiction et toute argumentation de bonne foi.

Le jeu des idées dans la discussion devenait avec lui un plaisir subtil que l'on souhaitait voir se prolonger. Et de fait, il nous arrivait de passer auprès de certains lits, autour du même malade, parfois près d'une heure. Ces discussions animées, où chacun des élèves, du plus jeune au plus ancien, selon son tempérament et sa spécialisation, intervenait tour à tour, guidées par ce Maître à

l'esprit ouvert, au vaste savoir, resteront dans notre souvenir comme le plus savoureux, le meilleur de son enseignement, celui de la grande tradition clinique, qu'il avait lui-même héritée de son Maître le Professeur ETIENNE.
Mais gardant des longs et fructueux travaux de pathologie expérimentale menés pendant plusieurs années au Laboratoire du Professeur Remy COLLIN le goût de l'expérimentation et de la recherche, il s'attachait à nous en démontrer l'intérêt primordial. Il n'hésitait d'ailleurs pas à nous présenter lui-même dans le petit Laboratoire qu'il avait fait aménager au Service certaines techniques curieuses et difficiles. Dans d'autres circonstances il demandait à l'un d'entre nous de se rendre à la Faculté, au Laboratoire de Physiologie ou d'Histologie pour confirmer telle hypothèse et ses vastes connaissances lui permettaient de guider les expérimentateurs.
Parallèlement, sa confiance dans les ressources du Laboratoire, dans la valeur de ses techniques était entière. Il recherchait soigneusement et longuement dans les publications spécialisées tout ce qu'elles pouvaient apporter de neuf en ce domaine. Il réclamait toujours aux biologistes, aux chimistes des mises au point ou des essais plus complets avant d'introduire ces méthodes en clinique. Tout ce qui joignait à l'attrait de la clinique, la nécessité de larges explorations histologiques et la possibilité de brillantes déductions pathogéniques avait d'emblée sa faveur. Le penchant de son esprit, ses habitudes de pensée l'entraînaient dans chacun des compartiments de Médecine générale qu'il devait aborder au cours de sa carrière, à chercher d'abord à démonter le mécanisme physiopathologique des maladies. Il était naturel que sa longue collaboration avec le Professeur COLLIN l'inclinât à s'intéresser davantage à l'Endocrinologie. Ses travaux dans cette discipline sont demeurés classiques. Citons seulement ceux d'entre eux qui ont en le plus de retentissement : ses recherches sur le rôle de l'hypophyse dans la maladie de Basedow, dans l'hypertension, sa contribution originale au traitement de l'ulcère de l'estomac et bien d'autres encore. Mais, passionné de recherches, esprit scientifique toujours en éveil, il guida tour à tour ses élèves dans leurs travaux d'abord sur l'Hématologie, plus tard sur la Pathologie pulmonaire, sur la Neurologie puis sur la Pathologie cardio-vasculaire, mais c'est probablement la Dermato-vénérologie que lui avait enseigné son Maître le Professeur P. SPILLMANN qui lui donnait le plus de satisfaction car il en avait gardé une connaissance profonde qui fit toujours notre étonnement et notre admiration.
L'enseignement aux étudiants des plus jeunes années lui tenait particulièrement à cœur et chaque matin, pendant près de deux heures, il s'astreignait à leur présenter une ou plusieurs observations cliniques intéressantes.
Mais les libres propos au lit des malades nous entraînaient parfois à des considérations extra-médicales où notre Maître ne craignait pas, lui qui était toujours si respectueux des formes et de la pensée d'autrui, de manifester fièrement son opposition à un régime d'oppression et de contrainte. Malheureusement le secret de cette résistance au régime, malgré les conseils de prudence que nous nous permettions parfois de lui adresser, ne pouvait dans ces conditions être bien longtemps préservé. Nous fûmes atterrés d'apprendre, en ne le voyant pas à son poste un matin, que, s'il avait dérogé à ses habitudes, c'était par la contrainte brutale et qu'avec plusieurs de ses collègues de la Faculté, il était destiné à la déportation, peut-être à la mort.
Un voile de silence et presque de deuil s'étendit sur le Service, d'autant plus qu'en ces années difficiles, les salles se trouvaient très loin de présenter leur habituelle animation. Le retour en 1944, nous ramena un Patron amaigri certes mais inchangé et, dont le long stage au Camp de Neuengamme n'avait en rien, malgré les épreuves, entamé le courage et la fierté. Jamais par la suite il ne s'étendit complaisamment sur les épreuves qu'il avait pu subir mais il lui arrivait, lors

des conversations, de raconter une anecdote à ce sujet. Il le faisait sans aucune ostentation et même les horribles drames de la captivité prenaient dans sa bouche, sans doute en raison de sa souriante et naturelle philosophie, des tons plus tempérés. Nous n'oublierons jamais ces récits, ni ceux qu'il nous fit, en contraste, pleins de verve et d'enthousiasme, de sa réception en Tchécoslovaquie.

Dès son retour, la Clinique médicale B changea d'aspect. L'afflux progressif et sans relâche plus nombreux des malades bousculait les traditions établies, l'Hôpital Central devenait le Centre Hospitalier Régional de Nancy, Centre d'une circonscription nationale importante et le Service devait s'étendre et s'étoffer. Cette tâche ingrate lui prit un temps important et le meilleur de lui-même de par ses doubles fonctions cliniques et hospitalières : organisation interne du Service, projets d'extension... que de fois il nous dit ses soucis et ses espoirs. Nul ne pouvait alors penser qu'il n'en verrait jamais la réalisation, tant il mettait de cœur et d'intérêt à la préparation de ses grands projets.

Dans l'organisation interne de son Service, notre Maître se plut toujours à nous dire sa satisfaction d'être secondé par un personnel hospitalier hors de pair, en particulier par nos religieuses, auxquelles il avait accordé sa confiance et sur l'abnégation et la compétence desquelles il savait pouvoir compter.

Aimable et accueillant avec les malades il excellait à mettre à l'aise ceux d'entre eux qu'impressionnait l'impersonnalité des vastes salles, la foule des étudiants ou les préparatifs d'examens redoutés. Il s'entretenait familièrement avec eux se laissait toucher par le récit de leurs malheurs et jamais nous ne l'avons vu passer devant une détresse humaine sans essayer affectueusement de la soulager. Il retrouvait parfois avec les malades des souvenirs de la première guerre mondiale ou de sa jeunesse. Il en tirait à notre usage des conseils de prudence, de pondération et d'objectivité dans le jugement et le comportement. Cet exemple et ces enseignements sont de ceux qui ne s'oublient pas, ils s'insèrent dans la longue et belle tradition - reprise par le Professeur KISSEL - des Maîtres qui se sont succédés à la tête de la Clinique médicale B.

Le souvenir de notre Maître, le Professeur DROUET restera vivant et fidèlement gravé dans nos cœurs. Cette plaque commémorative où le talent du sculpteur a su rendre les traits de l'homme mais, de plus, révélé la bonté qu'un rien d'ironie masquait aux yeux du monde, perpétuera dans l'avenir la mémoire de celui que nous vénérons.

DUFOUR Marcel

1868-1946

EXTRAIT de « Les sciences physiologiques et physico-chimiques » par le Professeur P. ARNOULD

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

La Chaire de Physique échut en 1919 à LAMBERT, Agrégé de Physiologie. Il la conserva peu de temps, puisqu'il fut transféré à la Chaire de Physiologie en 1924.

Ce fut Marcel DUFOUR qui lui succéda. Nancéien, il avait fait de très solides études de sciences - élève à l'Ecole normale supérieure - avant de faire sa Médecine. Agrégé de Physique à la Faculté de Médecine de Nancy en 1907, il avait été nommé Professeur titulaire à Alger en 1914 ; il avait eu à y diriger deux Services d'Ophtalmologie pendant la guerre.

Son œuvre scientifique - de grande valeur - fut avant tout consacrée à l'optique et à ses applications à la correction de la vue.

Citons aussi de lui deux publications dans lesquelles il attire l'attention des biologistes et des Médecins sur l'intérêt qu'il y aurait pour eux à utiliser le calcul des probabilités pour interpréter leurs données statistiques ; c'était en 1929 !

Il dut prendre une retraite anticipée en 1934, victime des fameux décrets Laval ; de plus, toujours pour raison d'économies, la Chaire fut supprimée.

ENGEL Louis
1821-1880

EXTRAIT de « Evolution des Chaires d'Histoire naturelle médicale et d'Hygiène » par le Professeur G. PERCEBOIS
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Le 16 février 1880, à l'âge de 58 ans, le Professeur ENGEL mourut, épuisé par la maladie qui le minait depuis quatre ans.
Il était arrivé au Professorat par une voie détournée et après bien des difficultés.
Né à Strasbourg, le 21 avril 1821, Louis Charles ENGEL manifesta au cours de ses études médicales une propension aux Sciences naturelles. Il devint après Concours, en 1841, Aide de Botanique à la Faculté de Médecine de Strasbourg, mais dès sa réception au Doctorat en Médecine, en 1843, il s'installa, poussé par la nécessité, dans les environs de sa ville natale. Plus tard, il exerça pendant quatre ans comme Médecin cantonal dans une commune, avant d'occuper un poste similaire à Strasbourg même. Il eut alors la possibilité de se préparer à l'Agrégation tout en continuant la pratique médicale.
Echouant en 1853, reçu en 1860, il fut nommé Bibliothécaire Adjoint à la Faculté de Médecine de Strasbourg. Parallèlement, il prit ses grades scientifiques ; licencié, il devint Docteur auprès de la Faculté des Sciences de Paris en 1872.
Le décret d'organisation du 1er octobre 1872 en fit un Professeur porté à la Chaire de Botanique et Histoire naturelle médicale.
Sa vie fut courte, sa carrière hérissée de difficultés, mais il eut la joie de voir grandir son Laboratoire et naître son jardin botanique.
Surtout, il eut la suprême satisfaction d'assister aux succès universitaires de son fils, Rodolphe, auteur de la première thèse de Médecine soutenue devant la Faculté de Nancy, Agrégé des Facultés de Médecine, à Nancy, puis Professeur à Montpellier.

ETIENNE Georges

1866-1935

ELOGE par le Professeur L. SPILLMANN

C'est avec une profonde émotion que je viens rendre les derniers devoirs, au nom de la Faculté de Médecine, à l'excellent collègue et ami que fut le Professeur Georges ETIENNE.

Né le 10 juin 1866 à Saint-Dié, entré à la Faculté de Nancy en novembre 1886 il y avait successivement conquis tous ses grades universitaires. Externe des Hôpitaux en 1889, puis Interne en 1890, Chef de Clinique, Agrégé des Facultés de Médecine en 1895, il fut nommé Professeur de Pathologie interne en 1913 et Professeur de Clinique médicale en mai 1914.

A la déclaration de la guerre, il est nommé Médecin de l'Hôpital auxiliaire du Bon-Pasteur et exerce ses fonctions civiles du 1er octobre 1915 au 11 novembre 1918, période pendant laquelle notre ville fut tenue sous le feu de l'ennemi. Depuis la fin de la guerre, il a consacré toutes ses forces à la direction de son Service de Clinique, avec l'ardent désir, maintes fois manifesté, de contribuer au développement de la Faculté et à la gloire de la Lorraine.

Son œuvre scientifique est considérable, groupant près de 500 mémoires et rapports traitant principalement des grandes infections et de leurs complications, de la pathologie vasculaire et nerveuse, de l'endocrinologie, des maladies de la nutrition.

Georges ETIENNE fut, avant tout, Médecin, en son âme et conscience, examinant ses malades avec un soin minutieux et avec une infinie bonté, en clinicien consommé qui connaît la valeur du plus insignifiant des symptômes, qui sait, dans une synthèse saisissante, poser le diagnostic juste et qui impose le traitement devant amener sinon la guérison, au moins le soulagement.

Sans cesse penché sur la souffrance humaine, il cherchait inlassablement à perfectionner ses moyens d'étude et d'investigation, ayant une confiance inébranlable dans la Médecine, celle d'hier qu'il avait la sagesse de ne pas dédaigner et celle de demain dont il était par avance un brillant protagoniste.

Il fut également un grand savant. Les problèmes scientifiques les plus ardus et les plus nouveaux n'avaient pas de secrets pour lui. Doué d'un extraordinaire esprit encyclopédique, il avait tout lu et sa mémoire, un jour, le trahissant, il recherchait le texte original dans l'incroyable masse de documents qu'il avait accumulés au cours de sa carrière et qu'il avait seul le merveilleux secret de pouvoir utiliser.

Il sut un des premiers prévoir la puissance, jusque-là insoupçonnée, des armes que l'alliance de la Clinique et du Laboratoire devait mettre entre les mains du Médecin.

Je me souviens des années déjà si lointaines où il se livrait à ses passionnantes recherches bactériologiques. L'œil rivé à son microscope, au milieu d'un magnifique désordre créé par l'entassement des pièces anatomiques et des animaux d'expérience, avec ce bon sourire qui ne l'a jamais quitté, il travaillait inlassablement.

C'était l'époque où le chercheur avait l'impression extraordinaire que chaque nouvelle constatation pouvait prendre l'ampleur d'une découverte. Il fallait, pour ne pas commettre d'erreur, une très grande prudence. Il fallait surtout de la précision, de la ténacité, de la méthode et de la mesure, ses qualités maîtresses.

Le Professeur ETIENNE fut un Maître dans toute l'acception du terme, sachant grouper autour de lui des élèves dévoués qui lui rendaient en respectueux attachement les trésors scientifiques qu'il leur avait prodigués. Son Service d'Hôpital était sa seconde famille, véritable petite chapelle où le chef et les disciples communiaient dans le même esprit de sacrifice avec le même désir de savoir pour mieux guérir.

Il a formé de nombreuses générations de médecins qui continuent à suivre ses directives et qui contribuent largement au bon renom de la clinique française.

Il fut un grand défenseur de l'idée universitaire, respectueux du passé et de ses traditions, fier de sa petite patrie qu'il voulait toujours mieux connue et plus respectée, pionnier, tout à la fois, de la culture française qu'il représentait avec tant d'ardeur dans les réunions Internationales et de la culture latine dont il plaida magnifiquement la cause dans un Congrès qu'il avait eu l'honneur de présider il y a un an. Ce fut sa dernière grande joie.

Nationaliste fervent, il savait que notre pays a le devoir d'attirer à lui les jeunes gens étrangers pour leur apprendre la littérature et la science Françaises, pour leur inculquer nos idées généreuses, pour favoriser le rapprochement entre peuples ayant un même idéal. En apprenant, il y a quelques mois, sur son lit de souffrance, que des dissentiments s'étaient élevés entre étudiants français et étrangers, il en avait ressenti une peine profonde et il m'avait confié ses craintes pour l'avenir de notre Université qu'il voulait toujours plus libérale et plus accueillante.

Son infatigable activité, son dévouement à la grande cause de l'enseignement médical lui avaient valu de flatteuses distinctions. Le Gouvernement avait tenu, par deux fois, à reconnaître ses mérites et de savantes compagnies[8] s'étaient fait un honneur de l'accueillir dans leur sein. Son nom était connu dans toute la France et dans les pays les plus éloignés. Il avait compris qu'un des principaux devoirs du Professeur est de ne pas se replier sur lui-même : il savait s'extérioriser. Sa perte sera, j'en suis sûr, vivement ressentie dans tous les milieux médicaux et scientifiques.

Si j'ai rendu hommage au Médecin, au savant et au Professeur, il me reste un dernier devoir à remplir et ce n'est pas celui qui me tient le moins au cœur. Avec le Professeur ETIENNE disparaît le dernier des trois Maîtres qui surent m'enseigner le peu que j'ai pu apprendre, qui me donnèrent le meilleur d'eux-mêmes et qui me guidèrent dans la carrière médicale. Trois images passent en ce moment devant mes yeux et ce sont trois noms qui montent à mes lèvres, les noms de trois hommes qui, issus de générations différentes, se sont successivement passé le flambeau pour le transmettre à ceux qui devaient leur succéder. Ces trois noms ont été souvent réunis dans nos

[8] Société de Médecine, de la Réunion biologique de Nancy, Société d'Hydrologie de l'Est, Société Française de Dermatologie et de Syphiligraphie, Société d'Ophtalmologie de l'Est, Association des Médecins de Langue Française, de la Ligue contre le Rhumatisme, de l'Union Thérapeutique, de la Société de Neurologie ; Membre Correspondant de la Société Médicale des Hôpitaux de Paris, de l'Académie de Médecine ; Société de Médecine Tchèque, Société de Médecine de Luxembourg, Société de Cardiologie Tchécoslovaque.

Annales scientifiques. Le fils, le disciple et l'ami les associe aujourd'hui dans le même sentiment de vénération et de piété reconnaissante.

Madame, je m'incline respectueusement devant votre douleur qui est immense. Votre foi est grande ; elle vous aidera à supporter une séparation particulièrement cruelle pour deux êtres qui se sont voués une affection sans borne. Vous avez donné le plus bel exemple de ménage chrétien qu'on puisse rêver. On ne vous a jamais vu l'un sans l'autre. Au cours des derniers mois qui vous ont causé tant d'angoisse, vous avez soigné votre cher mari avec un dévouement sans borne. Vous garderez des heures passées à son chevet le plus doux et le plus émouvant des souvenirs.

Croyant sincère, ayant eu parmi les Membres du Clergé d'éminents conseillers et des amis très sûrs, le Professeur ETIENNE est parti en confiance pour le redoutable au-delà où il trouvera la paix promise à ceux qui sur cette terre ont fait leur devoir vis à vis de leurs semblables en toute conscience et souvent en complet désintéressement.

Vous avez heureusement une famille soucieuse de ne pas vous abandonner à votre douloureux isolement. Elle comprend deux de nos collègues particulièrement estimés. Elle saura vous entourer d'attentions délicates, appuyée par les amis, les collègues et les élèves du cher disparu. Soyez assurée que nous conserverons pieusement et fidèlement le souvenir du Professeur Georges ETIENNE qui a grandement honoré la Faculté de Médecine et l'Université de Nancy.

FELTZ Victor

1835-1893

ELOGE par le Professeur H. BERNHEIM

Victor FELTZ est né à Hattstatt, ancien Département du Haut-Rhin, le 8 janvier 1835.
Il fit ses études universitaires à la Faculté de Médecine de Strasbourg et y remporta tous les succès scolaires qu'un élève peut obtenir. Deux fois Lauréat de la Faculté, il fut Externe et Interne des Hôpitaux ; en 1860, il soutint sa thèse sur les grossesses prolongées qui fut couronnée par la Faculté. En juin 1865, il fut nommé au Concours Chef des cliniques.
En décembre 1865, un nouveau Concours lui valut le titre d'Agrégé. Le 5 avril suivant, il conquit de même la place de Directeur des autopsies et, trois ans plus tard, celle de Médecin Adjoint à l'Hôpital civil.
Lorsqu'en 1872 la Faculté de Strasbourg fut transférée à Nancy, FELTZ fut nommé à la Chaire d'Anatomie et de Physiologie pathologique qu'il a conservée jusqu'à sa mort. Lauréat de l'Institut, trois fois Lauréat de l'Académie de Médecine, Correspondant national de cette Académie, FELTZ fut tout entier le fils de ses œuvres. Pendant la guerre, il fut Médecin en chef de l'ambulance du collège de Haguenau, Médecin principal de première classe au titre auxiliaire à Tours et à Bordeaux, et Médecin inspecteur à titre auxiliaire chargé de l'évacuation des blessés.
Sa carrière scientifique fut laborieuse et féconde. Il s'adonna surtout à la Médecine expérimentale. Ses premières publications, des mémoires sur la phtisie des tailleurs de pierre, sur la leucémie, sur les différentes espèces de phtisie pulmonaire, ses expériences sur l'inoculation des matières tuberculeuses, ses recherches sur le passage des leucocytes à travers les parois vasculaires, révèlent un esprit chercheur et positif.
De 1860 à 1869, en collaboration avec le Professeur Léon COZE, il présenta à l'Institut quatre mémoires de recherches expérimentales sur la présence des infusoires et l'état du sang dans les maladies infectieuses, ces études furent réunies en un volume intitulé : « Recherches cliniques et expérimentales sur les maladies infectieuses envisagées principalement au point de vue de l'état du sang et de la présence des ferments », qui parut en 1872.
Les auteurs étudient la septicémie, la fièvre typhoïde, la fièvre puerpérale, la variole, la scarlatine, la rougeole. Leurs recherches cliniques et leurs inoculations aux animaux démontrent dans le sang des individus infectés un ferment de nature bactériforme. Cette bactérie est la cause probable de l'altération du sang et de la maladie produite. Sans doute les recherches plus modernes ont complété et modifié sur bien des points les données émises dans ce livre. Mais les auteurs ont été parmi les premiers à établir catégoriquement la nature microbienne de la plupart des maladies

infectieuses ; leurs recherches font époque dans la science ; on peut dire qu'ils ont été parmi les précurseurs de la Microbiologie moderne.
En 1870, parut le traité clinique et expérimental des embolies capillaires. Il les a produites et suivies dans le système pulmonaire, la circulation aortique et le domaine de la veine porte. Observations cliniques, expériences nombreuses et variées, pièces anatomiques dessinées et colorées avec soin pour aider à l'intelligence des descriptions, il n'a rien épargné dans le but de mettre en lumière les faits déjà connus, d'en faire la démonstration expérimentale et de rendre compte, par cette étude, d'un grand nombre de lésions périphériques jusqu'ici inexpliquées dans leur mode de formation (Rapport sur le prix de Médecine et de Chirurgie fait à l'Académie des Sciences par Laugier).
Signalons encore les travaux faits en collaboration avec RITTER de 1879 à 1881, et dont les plus importants se trouvent réunis dans un volume : « De l'urémie expérimentale ». Les auteurs établissent que l'urine est toxique et que l'injection intraveineuse chez des chiens d'urine pure ou concentrée par congélations successives, en quantité équivalente au volume de la sécrétion rénale de trois jours, provoque chez ces animaux des accidents identiques à ceux de l'urémie amenée par la ligature des vaisseaux rénaux.
Cette toxicité n'est due ni à l'eau, ni aux principes organiques, ni aux matières extractives, dont l'injection en quantités égales à celles renfermées dans le volume d'urines toxiques ne produit pas l'urémie. Ce n'est pas la transformation de l'urée en ammoniaque qui fait la toxicité, car l'expérience montre que le sang urémique contient très peu de sels ammoniacaux et que leur injection dans le sang en quantité équivalente à celle que renferment les urines de trois jours ne détermine pas d'accidents fâcheux. Après avoir contesté ainsi la théorie de Wilson et celle de Frederichs, les auteurs cherchent à établir que la toxicité réside dans les sels urinaires, particulièrement ceux de potasse. L'injection dans le sang de l'ensemble des sels minéraux contenus dans les urines de trois jours ou l'injection des sels potassiques dissous dans l'eau distillée en même proportion, détermine en effet les mêmes accidents que l'injection des urines normales. L'urémie serait donc l'intoxication par les sels de potasse.
Bien que cette conclusion n'ait pas été confirmée par les recherches ultérieures, les auteurs ont eu le mérite d'étudier la toxémie urinaire par l'expérimentation physiologique et d'entrer de bonne heure dans une voie féconde, dans laquelle ils comptent aussi parmi les précurseurs. Citons enfin, parmi les nombreuses communications de FELTZ à l'Académie des Sciences, ses recherches sur le rôle des vers de terre dans la propagation du charbon et sur l'atténuation du virus charbonneux (Académie des Sciences, 1882), sur l'atténuation du virus charbonneux dans la terre (1880), sur le pouvoir toxique des urines fébriles (ibidem), etc. L'activité scientifique si féconde de notre collègue ne se ralentit que dans les dernières années de son existence, alors qu'une clientèle de Consultation très étendue absorbait son temps et l'appelait souvent au dehors.
Jusqu'il y a quelques années, FELTZ fut exclusivement un homme de science et de laboratoire. Depuis, il s'adonna à la Médecine pratique ; il acquit une notoriété considérable, justifiée par sa valeur scientifique, son bon sens clinique et aussi par une apparence de cordiale et affectueuse bonhomie.
FELTZ, pour ceux qui le connaissaient bien, était, sans qu'il y parût, une nature timide et impressionnable, qui par sa volonté énergique était parvenu à couvrir sa timidité sous un masque de vaillantise et de désinvolture, lequel s'incrusta en lui comme une seconde nature. Tout ce qui était représentation et solennité lui faisait horreur. Sur son lit de mort il demanda que ses obsèques eussent lieu sans pompe, sans discours, sans cérémonie officielle. Vivant loin du monde, ennemi

des frivolités mondaines, volontairement affranchi des conventions sociales, il se concentra dans un petit cercle d'amis auxquels il se donna tout entier, avec un dévouement sans bornes. Eux seuls ont pu apprécier ce qu'il y avait en lui de cordialité, de sensibilité profonde, mêlée parfois, si je ne me trompe, d'amertume douloureuse, cachée sous une enveloppe de rudesse originale.
Le nom de FELTZ restera parmi les plus éminents des Facultés de Médecine de Strasbourg et de Nancy.

FLORENTIN Pierre

1900-1987

ELOGE par les Professeurs G. RAUBER et C. CHARDOT

Le 5 janvier dernier s'éteignait dans sa 87ème année, un de nos anciens Maîtres vénérés, le Professeur FLORENTIN. Cette disparition discrète mettait un terme à une longue période de maladie qui, depuis sa retraite en 1970 l'avait isolé dans sa maison familiale de Malzéville. Nombre de nos jeunes collègues ne l'ont pas connu, sinon de réputation. Et pourtant, en la personne de FLORENTIN, l'Université de Nancy a perdu un pédagogue, médecin et biologiste, dont les qualités didactiques et les travaux scientifiques, notamment en cancérologie sont éminents.

Pierre FLORENTIN est né le 17 décembre 1900, à Robert-Espagne (Meuse) où son père exerçait la Médecine de campagne. Ce père, le Docteur René Florentin était cependant un scientifique accompli : avant de s'installer en Meuse, il avait fréquenté le Laboratoire du Professeur A. Cuenot et y avait soutenu une thèse de Sciences naturelles en 1899. Ce père a marqué de sa forte personnalité et de ses qualités humaines son fils Pierre, qui dira plus tard que Médecin et naturaliste, il fut son premier Maître et sut lui inspirer très tôt une véritable vocation de la recherche scientifique désintéressée en zoologie, en Botanique et en Médecine.

FLORENTIN va donc naturellement fréquenter la Faculté de Médecine de Nancy, sitôt après la première guerre mondiale. Reçu au Concours de l'Externat des Hôpitaux dès 1919, il va très tôt fréquenter le Laboratoire d'Histologie du Professeur Remy COLLIN auquel il s'attachera comme Préparateur en 1922, puis comme Chef de Travaux à partir de 1927. De cette époque, datent ses premières publications, orientées vers la Neuro-endocrinologie et l'Histo-physiologie des pigments biliaires. Ce dernier sujet sera l'objet de sa thèse de Médecine intitulée « Recherches expérimentales sur la biligénie pigmentaire », soutenue en 1924 sous la Présidence de son Maître Remy COLLIN, assisté des Professeurs HAUSHALTER, WATRIN et CORNIL. L'expérimentation portait sur l'hémolyse et l'érythrophagie chez les batraciens et le lapin. Dès cette période, en collaboration avec DROUET, FLORENTIN avait élargi ses recherches sur les propriétés phagocytaires des cellules de ce que l'on appelait alors le « système réticulo-endothélial ».

En Endocrinologie, les travaux poursuivis chez R. COLLIN ont abouti en 1932 à une thèse de Doctorat ès sciences intitulée « Recherches sur l'Histologie et l'Histo-physiologie de la glande thyroïde des mammifères » sous la Présidence du Professeur Lucien Cuenot, dont il avait suivi l'enseignement de zoologie à la Faculté des Sciences. Expérimentant chez le cobaye,

FLORENTIN constate des analogies entre l'hyperplasie thyroïdienne de la gestation et celle de la stimulation par l'ésérine ou l'irradiation : il en tire une conception personnelle sur le mécanisme de la sécrétion thyroïdienne. Il avait aussi confirmé les interrelations endocriniennes et remarqué l'hétérogénéité fonctionnelle topographique de la thyroïde, devenue familière bien plus tard en pathologie humaine. De cette époque datent encore des travaux sur les parathyroïdes et le thymus, ainsi que sur l'hypoglycémie adrénalinique, en collaboration avec PL. DROUET et J. WATRIN. Ainsi en 1933, lors de son Concours d'Agrégation d'Histologie, FLORENTIN s'était déjà acquis une solide notoriété scientifique, avec quelques 80 publications non seulement d'Histologie expérimentale et comparée, mais aussi plus cliniques : il avait, en effet, de 1927 à 1930, été, comme Chef de Clinique de maladies infectieuses, le collaborateur du Professeur Paulin DE LAVERGNE qui l'avait associé à plusieurs de ses travaux, notamment sur les oreillons et l'érysipèle. A cette époque, FLORENTIN était déjà un Membre actif de Sociétés scientifiques régionales ou nationales, comme la Société de Biologie de Nancy (depuis 1925), l'Association des Anatomistes (depuis 1927), la Société Anatomique de Paris (1929), la Société des Sciences de Nancy (1930), l'Association Lorraine d'Etudes Anthropologiques (1928). Nommé Agrégé d'Histologie le 1er janvier 1934, FLORENTIN effectuera quelques stages biologiques en France à Besse, chez le Professeur Grasse et en Allemagne à l'Institut Neurologique de Francfort. Il poursuivra des travaux sur l'origine des cellules sexuelles (1935), le déterminisme de la sécrétion lactée (1936) et le mécanisme de l'ostéogénèse (1936).

En janvier 1938 survient un tournant décisif dans sa carrière : il s'agit, selon le souhait du Doyen Louis SPILLMANN, de la succession du Professeur HOCHE à la direction du Centre Anti-cancéreux de Nancy et à la chefferie de Service d'Anatomie pathologique de l'établissement. Il allait assumer cette charge pendant trente-trois ans. Se disant plus scientifique que clinicien, il s'était préparé à ses tâches cliniques et administratives pendant six mois passés à l'Institut du cancer de Villejuif. Là, le Doyen Gustave Roussy l'avait « paternellement accueilli », disait-il, et inspiré de ses conseils pour développer l'établissement nancéien. Celui-ci comportait alors une vingtaine de lits d'hospitalisation, installés dans l'immeuble bourgeois dit Ferlin Maubon, jouxtant l'Hôpital Central, au 47 bis de l'Avenue de Strasbourg. Les moyens thérapeutiques étaient essentiellement ceux de la curiethérapie par radium et de l'irradiation à 200 KV.

Le Professeur FLORENTIN voulait susciter l'intérêt de plusieurs collègues universitaires des spécialités concourantes à la cancérologie naissante. Mais la deuxième guerre mondiale interrompit le projet car, mobilisé, il dut séjourner pendant un an en repli à Toulouse. Au Centre anti-cancéreux de cette ville régnait la forte personnalité du Professeur Ducuing, Directeur et Chirurgien, que FLORENTIN fréquenta avec beaucoup d'intérêt. De retour en octobre 1941, il affronte les années d'occupation, les difficultés d'approvisionnement en toutes choses ; cependant une subvention de l'union régionale des caisses d'assurances sociales permet l'installation d'un poste de contacthérapie. Il organise une unité de statistiques médicales. Peu après l'armistice, le 1er octobre 1945, une ordonnance signée du Général de Gaulle instituait la possibilité d'une reconnaissance d'utilité publique pour les Centres Anti-cancéreux privés qui conformeraient leurs actions à un schéma de pluridisciplinarité médicale, et leurs activités médico-sociales à un programme régional de lutte contre le cancer. En échange, les centres adhérents, tout en gardant leur statut privé pouvaient bénéficier de subvention d'état et du soutien public. Le Professeur FLORENTIN mit le Centre Anti-cancéreux de Lorraine, que l'on appelait à l'époque Centre de Radiothérapie, en conformité avec cette réglementation nouvelle. L'agrément fut donné le 30 décembre 1946.

Cette vocation élargie de l'établissement conduisit FLORENTIN à se préoccuper de l'information du public. Il rédigea plusieurs articles d'information sur la lutte régionale contre le cancer. Les premières consultations avancées se développeront ultérieurement. Sur place, des collègues universitaires répondaient à son appel. Le Professeur CHALNOT fit à la salle d'opération du centre ses premières interventions de Chirurgie thoracique pour cancer, avec une équipe ardente dont Sœur Monique n'était pas la moindre personnalité. Le Professeur MELNOTTE, hygiéniste et bactériologiste, assurait la Consultation générale du centre, le Professeur GRIMAUD celle d'ORL. Le Professeur ROUSSEL développait le Service de Radiologie. Le Docteur Jean Louyot était gynécologue consultant. Puis FLORENTIN accueillit divers jeunes collaborateurs qui se fixèrent entièrement au centre : Schoumacher et Mme Pernot en radiothérapie, CHARDOT et Carolus en Chirurgie, puis Metz pour la Chimiothérapie débutante, Macinot, Pierson et Parache au Laboratoire.

Dans les années 1950 et 1960, on pouvait assister chaque jeudi à un colloque de réflexion pluridisciplinaire : les Maîtres, représentant chacun une discipline, examinaient ensemble les cas présentés par les Internes et Assistants ; chacun était l'objet d'une discussion. La décision thérapeutique, l'ordonnancement des séquences de traitement étaient consignés sur l'observation, le plus souvent de la main même du Professeur CHALNOT. C'était la naissance du principe de concertation pluridisciplinaire en cancérologie. Les données humaines pour chaque cas n'étaient pas absentes de la décision et une réflexion globale sur les intérêts du malade intervenait toujours sans se tenir aux seules technologies médicales. Parfois aussi, faut-il le dire, des appariés, éventuellement passionnés, de nature musicale, culturelle ou philosophique ou d'autres encore, interrompaient la séance et enrichissaient la culture des plus jeunes.

Sous son impulsion, on développa à cette époque les techniques d'irradiation à haut voltage, ainsi que les exérèses pour cancers du pelvis, de la tête et du cou, du sein, de la peau. L'anesthésie et les soins intensifs se développaient avec la venue du Docteur Jacqueline Carolus puis celle du Docteur Dartois. Au Laboratoire d'Anatomie pathologique, l'activité rayonnait bien au-delà des malades pris en charge par le Centre.

Ainsi, de multiples activités cliniques, thérapeutiques et scientifiques s'étaient développées, et des collaborateurs avaient été attirés par la haute compétence et l'ouverture d'esprit du Professeur FLORENTIN. Plus un seul mètre carré n'était disponible à son départ en retraite. Toutes les caves et greniers étaient exploités ; des travaux lourds avaient été menés en passant des tonnes de béton pour les blocs de la radiothérapie à haut voltage au sous-sol, à travers un unique soupirail donnant sur le trottoir de l'avenue. On était passé en 25 ans de 700 à 1700 nouveaux malades, de 20 à 70 lits.

FLORENTIN avait accédé en 1942 à la Chaire d'Anatomie pathologique de la Faculté de Médecine. Il y avait succédé au Professeur WATRIN muté à la Clinique de Dermatologie. L'un de nous (G.R.), jeune étudiant en Médecine, eut la chance d'être au nombre des premiers étudiants de ce Maître, sans se douter qu'il en deviendrait le collaborateur, puis le successeur. Il assistait à la séance solennelle de rentrée de la Faculté de Médecine le 15 novembre 1943 pour la leçon inaugurale du Professeur FLORENTIN sur « l'Introduction à l'étude des tumeurs » : il fut d'emblée séduit par la précision de la pensée, l'élégance et la clarté de l'expression verbale, jamais démenties dans l'enseignement quotidien. Dans cette leçon, il énonçait clairement et de manière très actuelle la mutation somatique comme mécanisme intime de la cancérisation.

Ses qualités didactiques étaient rehaussées par un talent de dessinateur exceptionnel : au tableau, le Maître exécutait immédiatement des schémas et dessins à la craie, en polychromie, si utiles

pour la compréhension d'une discipline morphologique aride, à une époque où les diapositives n'existaient pas. Le talent du dessinateur, à la plume et à l'encre de Chine également, fut mis au service des étudiants dans des ouvrages didactiques, aussi bien que scientifiques. Après les « Démonstrations d'Histologie », il fit éditer chez Georges Thomas, les « Démonstrations d'Anatomie Pathologique » sur les tumeurs et sur les processus inflammatoires. Ces petits livres furent des modèles du genre, qui ont rendu de grands services à des générations de futurs Médecins. Dans un autre domaine, il convient de préciser qu'il ne dédaignait pas de pratiquer des nécropsies avec rapidité et précision, sachant en tirer une synthèse anatomo-clinique profitable pour l'observation du malade et pour l'enseignement à l'étudiant. La pathologie tumorale était devenue naturellement un de ses sujets de prédilection : en particulier il étudia avec CAUSSADE et NEIMANN les tumeurs malignes de l'enfant encore très mal connues en 1947 ; puis il s'intéressa beaucoup aux tumeurs endocrines et aux tumeurs gonadiques, mais aussi aux tumeurs thoraciques, bronchiques et pleurales. Les confins des processus tumoraux et les notions de bénignité et malignité ont également retenu son attention, notamment dans le cadre des dysgénèses, des pseudo-tumeurs inflammatoires, des « tumeurs à cellules granuleuses », de la maladie de Hodgkin qui n'était pas encore considérée comme un processus tumoral.

Toute cette activité d'enseignement, de recherche, ces fonctions administratives à la tête du Centre de recherche et de lutte contre le cancer et dans les organismes de prévention et de traitement du cancer ont valu à FLORENTIN de nombreuses distinctions, il était : Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier de l'Ordre National du Mérite Officier de l'Ordre de la Santé Publique, Commandeur des Palmes Académiques. A la Faculté, son premier élève et collaborateur fut Jacques SIMONIN, qui poursuivit l'orientation expérimentale de ses travaux et dont il fera, en quelques années, un Chef de Travaux, puis un Maître de Conférences. Jacques SIMONIN disparut tragiquement en 1952, laissant dans le désarroi le Maître et les Membres de la jeune équipe que formaient à l'époque RAUBER, Pierson et Macinot. Plus tard furent adjoints FLOQUET, DUPREZ, Parache et d'autres plus jeunes.

Parmi les préoccupations de FLORENTIN, la vie familiale tenait une place importante et, à maintes reprises, il eut à cœur de nous y associer, plus particulièrement à la belle saison. C'est dans cette chaude ambiance familiale que nous avons, mieux encore qu'au Laboratoire, apprécié l'étendue de la culture de notre Maître, son affabilité, sa cordialité et sa générosité sous-tendues par une foi chrétienne sans ostentation.

Cette personnalité scientifique et humaine laisse un souvenir profond chez tous ceux qui l'ont connu et ont pu l'apprécier. Nous prions Mme Florentin, ses enfants et toute sa famille de trouver ici un témoignage de reconnaissance de ses élèves, de ses collaborateurs et de l'Université de Nancy, qui resteront attachés par le souvenir à ce Maître éminent.

FRANCK Claude

1910-1996

ELOGE par le Professeur M. BOULANGE

Le Professeur Claude FRANCK fut un grand Maître de notre Faculté. Il y avait fait des études de Médecine, brillantes et couronnées par le premier prix de thèse en 1935. Partagé entre des fonctions hospitalières l'ayant conduit au Clinicat en Pneumo-phtisiologie auprès du Professeur Pierre SIMONIN, et un assistanat en Hydrologie au côté du Professeur Daniel SANTENOISE, il devait opter pour une carrière essentiellement universitaire après une réussite à vingt-neuf ans, en 1939, au Concours d'Agrégation de Physiologie, dans la même promotion que son collègue et ami de longue date le Professeur Robert GRANDPIERRE. Si ce dernier fut immédiatement affecté à l'enseignement de la discipline physiologique dans notre Faculté, il n'en fut pas de même pour Claude FRANCK qui, après une nomination comme Agrégé auprès de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux dut, victime des lois d'exception suivant la défaite de 1940, être mis à la disposition des Facultés d'Aix puis de Lyon avant d'aborder une des périodes les plus sombres de son existence, dans un repli à Toulouse où il continua cependant à fréquenter les laboratoires amis, en particulier celui de Pharmacologie du Professeur Caujolle, au côté du Professeur Baisset avec lequel il avait depuis noué une longue amitié. Les angoisses du présent et du lendemain, dans cette situation d'exilé dans son propre pays, se trouvaient alors à la fois accrues et tempérées par le bonheur de son jeune foyer.

Fidèle à sa Lorraine natale et après un peu plus d'un an d'activités militaires succédant à la Libération, il reprenait des fonctions d'Agrégé dès sa démobilisation en décembre 1945 au Laboratoire de Physiologie de notre Faculté alors placé sous l'autorité du Professeur CHAILLEY-BERT, qui venait dans ces mêmes temps d'assumer en Préfecture les fonctions de Commissaire de la République. Malgré le départ de Nancy de cet éminent collègue, Claude FRANCK dut attendre jusqu'en 1952 avant de pouvoir prétendre à la Chaire de Physiologie à laquelle il devait donner un particulier éclat.

Ayant vécu à ses côtés cette décennie des années 1950 durant laquelle il sut exprimer tous ses talents de pédagogue, de chercheur et de gestionnaire, il me revient aujourd'hui de rappeler quelques-uns des événements forts que put vivre l'équipe qu'il avait su constituer rue Lionnois en fidèle collaboration et amitié avec Robert GRANDPIERRE, toujours enseignant à Nancy mais poursuivant une carrière militaire exceptionnelle au sein du Service de santé de l'Armée de l'Air où il fut amené à créer les principales structures toujours existantes de la Médecine Aéronautique puis à fonder la Médecine Spatiale Française. Nombreuses furent les publications de cette période

conjointement signées de ces deux Maîtres, la Physiologie respiratoire et les problèmes posés dans ses applications lors des vols civils ou militaires constituant l'essentiel de leur thématique. Parmi les sujets traités, les effets de l'hypoxie tenaient une place particulière, travaux auxquels se trouvaient associés les plus jeunes chercheurs bénévoles du Laboratoire. Les réalisations expérimentales correspondantes étaient pratiquées aussi bien chez le chien, considéré comme l'animal d'expérience le plus noble, que chez le cobaye, plus disponible et du fait de sa taille adaptable à un petit caisson à dépression aujourd'hui toujours en fonctionnement après plus d'un demi-siècle de bons et loyaux services. Y étaient aussi associées des études de Pharmacologie, discipline à laquelle FRANCK s'était consacré durant son séjour toulousain et qui devait le conduire à orienter l'un, sinon plusieurs de ses élèves, vers cet autre champ d'investigations proche de la Physiologie : notre regretté collègue LAMARCHE tout d'abord, qui devait avec talent et énergie développer une grande structure de recherches à partir des très modestes moyens que lui avait confiés le Professeur LOUYOT ; puis le Professeur ROYER, dont les débuts dans la recherche se sont également faits au Laboratoire de Physiologie à la fin de la présence nancéienne du Professeur FRANCK.

Bien d'autres sujets de recherches furent alors abordés, dont le souvenir se trouve rattaché aux travaux menés par l'ensemble de l'équipe mais souvent rassemblés dans les thèses successives des chefs de Travaux ou Assistants, voire préparateurs, qui concouraient à la bonne marche des fonctions pédagogiques du Laboratoire. Il faut dire que certains facteurs favorables facilitaient le déroulement de ces différentes missions. L'Hôpital était un lieu de prolongement et d'application des techniques initiées et mises au point à la Faculté dans les domaines des fonctions respiratoire, cardio-vasculaire ou métabolique hydrominérale, mais sans qu'une officialisation en soit réalisée avant la réforme hospitalo-universitaire découlant des ordonnances de 1958. D'autre part, les charges pédagogiques, très étroitement surveillées et conduites par le Maître des lieux, étaient concentrées sur un seul semestre pour les étudiants du cursus médical, de sorte que l'autre moitié de l'année universitaire pouvait être presque intégralement consacrée aux activités de recherche.

C'est ainsi que je garde le souvenir des journées souvent longues d'expérimentations animales, de chiens anesthésiés au chloralose et reliés par nombre de capteurs mécaniques à des enregistreurs au noir de fumée traditionnel sur lesquels, à main levée, Claude FRANCK portait d'une fine écriture parfaitement déliée les annotations fixées ensuite, comme les tracés des paramètres physiologiques, dans une gomme laque odorante. Puis vinrent les capteurs et enregistreurs électriques retirant une partie du caractère artisanal de toute expérimentation physiologique qui demandait par ailleurs un savoir-faire talentueux et une compétence gestuelle chirurgicale. Claude FRANCK portait alors, souvenir de son passé de pneumo-phtisiologue, en sus des blouses opératoires, la calotte coiffant le chef de tous les infectiologues de l'époque, de l'Hôpital Maringer à l'Hôpital Villemin.

Pierre ARNOULD, après une remarquable thèse sur la mesure du débit cardiaque qui ouvrait le Laboratoire vers de nouveaux champs d'investigations, devenait progressivement le conducteur des démarches expérimentales. Les thèses de Pierre LAMY sur le nerf phrénique et ses fibres végétatives, d'André Simon puis de Jacques Petit sur les conséquences respiratoires d'une occlusion vasculaire pulmonaire en furent notamment l'expression. Passant du contenant au contenu, une orientation nouvelle se fit jour vers la Physiologie métabolique et l'exploration des compartiments liquidiens et de la masse sanguine. Maurice LAMARCHE puis moi-même en fûmes les bénéficiaires, et ma présence en 1958 comme Interne dans le Service alors dirigé par le Professeur NEIMANN fut à l'origine d'un travail dont l'ampleur me permit très peu de temps plus

tard de me présenter à un Concours d'Agrégation du fait de la vacance engendrée par la promotion rectorale de Claude FRANCK.
L'évocation de ces années déjà lointaines, qui furent en particulier grâce au Professeur FRANCK et à son équipe amicale des plus heureuses de ma vie professionnelle, me paraissait essentielle pour, à travers la liste des noms déjà cités, rappeler l'efficacité de la démarche formatrice du patron du Laboratoire. D'autres noms peuvent également être prononcés, qui sont ceux des élèves plus directs du Professeur GRANDPIERRE, issus du cadre militaire mais dont l'orientation ultérieure traduit le rôle national très important joué par l'association de ces deux grands Maîtres de la Physiologie française.
Le Professeur Pierre BOUVEROT fut l'un d'entre eux. La passion de BOUVEROT pour la recherche fondamentale, qui l'avait conduit à quitter l'Armée pour l'Université, lui fit renoncer à une carrière hospitalo-universitaire pour rejoindre à Strasbourg l'un des Laboratoires les plus en vue du CNRS en matière de Physiologie respiratoire, et cela malgré les talents pédagogiques qui lui avaient notamment été inculqués lors de la préparation aux leçons d'Agrégation par FRANCK lui-même.
C'était effectivement une noria de jeunes médecins militaires qui fréquentaient alors le Laboratoire, soit pour y participer à une expérimentation, soit pour se voir confier quelque exposé de Physiologie, y compris devant cet auditoire de formation post-universitaire que constituaient alors, réuni dans les locaux de l'Institut d'Hydrologie placé sous la houlette du Doyen MERKLEN, les Médecins réservistes jeunes et moins jeunes du Service de santé de l'Armée de l'Air de notre région. C'est ainsi que je fis la connaissance de futurs Professeurs de Physiologie et de Biologie cellulaire conduits à exercer dans de multiples Universités de l'hexagone : Flandrois à Lyon, Houdas à Lille, Jacquemin à Paris, Fabre à Caen, Ginet à Nantes, Loubiere à Abidjan puis à Nice, Varene à Bordeaux, parmi beaucoup d'autres qui poursuivirent jusqu'à leur terme leur carrière militaire et gardèrent d'étroites relations avec notre Faculté. Fréquentaient également le Laboratoire nancéien Lemaire, successivement enseignant à Dakar, Caen puis Paris, et le Professeur Biget, enseignant à la Faculté de Pharmacie de Rennes.
FRANCK avait des talents d'organisateur et d'administrateur qui transparaissaient dans la vie quotidienne du Laboratoire. Sa vision lucide d'une situation et de l'avenir qui pouvait en découler lui permit ainsi de guider dans le meilleur choix les carrières de ceux qui avaient eu la chance de gagner sa confiance en travaillant à ses côtés. La Faculté elle-même en fut l'immédiate bénéficiaire puisque, Assesseur du Doyen Pierre SIMONIN auquel il exprimait par cette démarche une totale fidélité, il assura la restructuration d'un Service financier à l'époque quelque peu mis à mal. Citons pour l'anecdote l'achat au Laboratoire de sa première machine à calculer qui devait, avant d'être utilisée pour réaliser les statistiques succédant aux travaux expérimentaux, voir consacrer pleinement ses premières heures de fonctionnement à la totale reprise des comptes de la Faculté. Le départ en 1960 de Claude FRANCK pour accéder à de prestigieuses fonctions rectorales à Dakar tout d'abord, puis à Poitiers, enfin à Aix-Marseille, fut la conséquence de ses talents d'administrateur alors parfaitement reconnus, et notamment par Capdecomme, le Directeur des Enseignement Supérieurs de l'époque. Une autre raison sans doute qui devait faciliter son départ furent les difficultés, dont il eut rapidement conscience, de l'intégration hospitalière des physiologistes à la suite de la réforme de 1958, et cela malgré les investissements du Laboratoire et sa prescience de l'évolution des carrières et des activités hospitalo-universitaires. Je tiens en ce domaine à rappeler le souvenir de l'une de nos dernières conversations avant son départ pour Dakar où, en raison même des collaborations de recherche appliquée qui s'étaient établies avec le

Service de Pédiatrie du Professeur NEIMANN, il m'avait décrit à l'avance la nécessité de création et les objectifs d'un Service d'explorations fonctionnelles pédiatriques dont on sait aujourd'hui la place qu'il tient dans les missions hospitalières des enseignants de Physiologie.
Le caractère réservé de Claude FRANCK, allié au sens aigu des charges et devoirs de la mission administrative rectorale, conduiront à évoquer d'une manière trop brève, eu égard à son importance dans sa carrière, les quinze années dévolues à la conduite successive de trois Académies, et cela autour de la période particulièrement mouvementée de 1968. Les échos de son rôle perçus à travers les propos des collègues universitaires marseillais ont toujours été unanimement favorables, et il était à leurs yeux le grand Recteur dont leur Académie avait pu bénéficier pendant ces dernières décennies. Les quelques souvenirs que je garde de l'évocation par ses soins de ce métier particulier sont des relations d'ordre anecdotique : ainsi de son entrevue en seul à seul avec le Général De Gaulle qui avait tenu à l'entendre sur la situation académique et universitaire du Sénégal, de la rencontre et de l'accueil dans le cadre de cette même charge de souverains tels que la Reine Elisabeth II ou le Roi Hassan II, ses relations avec le Président Léopold Senghor ressortissant évidemment aux habitudes. Les multiples décorations et distinctions Françaises ou étrangères, dont il ne se prévalait nullement, traduisent cependant l'estime dont à la fois le gouvernement de son pays ou ses hôtes étrangers furent à même de lui témoigner.
Nos plus jeunes collègues, dans le quotidien de leur vie universitaire ou hospitalière, ignorent peut-être ce qu'ils doivent encore aujourd'hui à la présence et aux initiatives de FRANCK voilà maintenant plus de trente ans. Si l'administration porte encore sa marque, d'autres structures bénéficièrent de tout son intérêt : le Service audiovisuel constitue le prolongement de ses préoccupations pédagogiques qui lui avaient fait doter le Laboratoire de Physiologie au moment de son départ d'une installation et de circuits internes de télévision propres à des démonstrations expérimentales et pour la mise en œuvre desquelles notre collègue CRANCE, alors jeune Assistant du Laboratoire, devait particulièrement s'investir. Les soucis du Professeur FRANCK en matière d'environnement, d'hygiène et d'efficacité dans le travail expérimental l'avaient aussi conduit à faire construire une animalerie centrale, rue Lionnois, qui devait trouver son prolongement lors de l'élaboration du plan pédagogique de la Faculté de Brabois.
Sa lecture des publications scientifiques l'avait conduit à reconnaître l'extrême importance dans l'exploitation des résultats expérimentaux des analyses statistiques et il fut le premier - y compris par l'achat de la machine précitée - à introduire l'indispensable connaissance des méthodes aujourd'hui employées dans toute expérimentation, fondamentale ou clinique. Un autre impératif par lui reconnu était celui de l'établissement d'une bonne bibliographie, préalable à l'établissement de tout protocole de recherche. Il fut, avec Geneviève Koest alors responsable de la bibliothèque de Médecine, le réalisateur du premier catalogue des périodiques répertoriés aussi bien dans la bibliothèque centrale que dans les Laboratoires et Services hospitaliers, outil particulièrement précieux pour tout candidat à la recherche. Par ailleurs, un petit ouvrage, de dimensions modestes mais d'une précision rédactionnelle à l'image de ses auteurs, conseillait et peut toujours utilement conseiller les étudiants lors de la préparation et de la rédaction d'une thèse de Doctorat en Médecine, pour en assurer d'une manière systématique et convenablement exprimée les références bibliographiques.
Un Service interuniversitaire important s'est trouvé profondément marqué lors de sa prise de direction par le Professeur FRANCK. Il s'agit du Service interuniversitaire de Médecine préventive, alors simple dispensaire jouxtant la Faculté de Médecine rue de Bitche, mais ouvert à

l'ensemble estudiantin nancéien. L'ancien pneumo-phtisiologue y exerçait là avec toute la connaissance et la rigueur de son art l'éradication de la tuberculose qui, avant les antibiotiques et la pratique bien tardive en France de la vaccination BCG, atteignait plus d'un étudiant, et surtout en médecine, durant ses premières années d'études. Y ayant pendant treize ans exercé ces fonctions directoriales, il a profondément marqué cette structure de prévention de sa personnalité et laissé entre les mains de ses successeurs, les Professeurs LARCAN et ANTHOINE en particulier, un outil efficace travaillant en étroite liaison avec l'autorité rectorale, mais ayant aussi permis depuis quelques années l'amorce d'une nécessaire Médecine du travail dans nos établissements universitaires.

Ce rappel des principales étapes de la vie universitaire de Claude FRANCK, des missions et des réalisations qui ont été les siennes durant cette longue et brillante carrière ne traduit peut-être pas avec suffisamment de fidélité les profondes qualités de l'homme et de sa personnalité, faite de rigueur et d'engagement total au Service de l'Etat, dans une austérité voire sévérité apparente qui contrastait avec une sensibilité que seuls pouvaient ressentir ceux qui partageaient son intimité. Il était extrêmement fidèle en amitié, et ses liens avec Nancy continuèrent après son départ avec ceux, en dehors ou dans la Faculté, dont il avait été proche. Ses venues en Lorraine furent néanmoins très espacées, certainement en raison de ses charges, mais aussi parce qu'il y avait perdu la présence du principal lien familial qui nous rattache habituellement à notre terre natale, après la disparition de nos parents. Les siens avaient en effet été déportés sans retour et le souvenir de son père, praticien dévoué à sa clientèle de Champigneulles dont il n'avait pas voulu s'éloigner malgré les menaces, est aujourd'hui simplement rappelé par l'attribution du nom de Julien FRANCK au Collège de sa localité d'exercice.

Il avait cependant répondu favorablement en 1972 à l'invitation des Doyens DUREUX et DUPREZ pour participer à l'imposante manifestation marquant le centenaire de la Faculté et le quadricentenaire de l'Université Lorraine. Il y revint également en 1981, à l'occasion du Congrès International de Médecine Aérospatiale qui fut sans doute la circonstance d'une dernière rencontre avec le Professeur GRANDPIERRE.

Atteint par la limite d'âge des fonctions rectorales puis hospitalo-universitaires exercées dans l'Académie d'Aix-Marseille, il s'était retiré dans la métropole méditerranéenne à proximité de ses deux fils ayant tous deux embrassé la carrière médicale, affectueusement entouré de son épouse et de sa famille. Je lui avais rendu visite au mois d'avril dernier : malgré quelques incidents de santé préoccupant son entourage, il avait gardé une intégrité physique apparente, une lucidité et une pertinence des propos, une chaleur d'accueil qui permettent de garder de lui l'image d'homme de bien et de responsabilité qu'il avait su être durant toute sa vie.

FROELICH René

1867-1945

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy (1874-1974) » par le Professeur A. BEAU
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

René FROELICH était né à Drulingen dans le Bas-Rhin le 2 janvier 1867, l'annexion de son pays natal le contraignit à venir faire ses études à Nancy dont il devint rapidement un des meilleurs élèves. Aide d'Anatomie en 1888, il est reçu à l'Internat l'année suivante, il devient l'année d'après Chef de Clinique chirurgicale (1890). En 1891, il soutient sa thèse de Doctorat en Médecine sur « la destruction totale de l'urètre chez la femme ».
Nommé Agrégé des Facultés de Médecine (section de Chirurgie et accouchement) en 1895, il est d'abord chargé des conférences de bandages et appareils puis du cours de Pathologie externe, suppléant de la Chaire de Médecine opératoire en 1896 et de la Chaire de Clinique chirurgicale A en 1898 et 1899.
Mais, c'est vers l'orthopédie et la Chirurgie infantile qu'il va très précocement s'orienter. Il va apprendre cette discipline à Wurzburg en Allemagne, auprès du Professeur Lorenz qui était le Maître incontesté de l'époque dans cette discipline.
L'occasion va bientôt s'offrir à FROELICH de créer un Service de Chirurgie infantile à l'Hôpital de Nancy. En effet, en 1890, une bienfaitrice de la ville de Nancy, Mlle Virginie Mauvais, laissait une partie de sa fortune pour construire un pavillon destiné aux enfants malades. Le bâtiment, terminé en 1894, abrita tout d'abord au rez-de-chaussée, la Clinique médicale infantile dirigée par le Professeur HAUSHALTER. En 1897, FROELICH installe dans le sous-sol de ce pavillon une Consultation d'orthopédie avec une salle de traitement munie de tous les appareils les plus perfectionnés de l'époque. Devant le succès remporté par cette Consultation (plus de 300 consultants par an), l'administration des hospices décida d'ouvrir au premier étage du pavillon, des salles spécialement réservés aux enfants atteints d'affection chirurgicale qui, auparavant, étaient admis dans les Services de Clinique chirurgicale générale (1906).
Devant l'activité chirurgicale de ce Service, la Commission des hospices décide de construire un pavillon opératoire spécial, en arrière du bâtiment, comportant une salle d'opération, une salle de pansement et une salle de radiographie (1909). L'installation du Service fut terminée en 1931, au départ de la Clinique médicale infantile qui occupait le rez-de-chaussée du pavillon et qui émigra à cette époque dans les nouveaux locaux du pavillon Krug.
Le Conseil de la Faculté consacra l'enseignement de la Chirurgie infantile et de l'orthopédie par la création d'une charge de cours complémentaire (1901) qui fut transformée en charge d'état en

1913. Cependant, ce n'est qu'en mai 1919 que fut créée une Chaire magistrale de Clinique chirurgicale infantile et d'orthopédie, par transformation de la Chaire de Médecine opératoire. FROELICH devait l'occuper jusqu'à sa retraite survenue en 1937.

L'œuvre scientifique de FROELICH fut considérable et il n'est de sujet d'orthopédie et de Chirurgie infantile qui n'ait fait l'objet de travaux et de publications de sa part. En 1905, il publiait ses « études de Chirurgie infantile » qui apportaient des vues nouvelles et personnelles sur nombre de sujets. En 1900, au Congrès de Médecine, il est Rapporteur sur le traitement de la luxation congénitale de la hanche. Il insiste beaucoup sur le dépistage précoce de cette affection et sur le traitement prophylactique par la mise en abduction des membres inférieurs. Cette méthode, dont il est le créateur, reste toujours appliquée.

Président d'honneur du Congrès de Toulouse en 1910, il fait un rapport sur le mégacolon congénital. Président d'honneur du Congrès de Rome en 1912, il présente un rapport sur la coxalgie. Rapporteur en 1930 avec Leriche au Congrès français de Chirurgie, il présente un important travail sur la spondylite traumatique (maladie de Kummel-Verneuil).

Membre fondateur de la Société d'Orthopédie et de Chirurgie, il reste jusqu'à sa mort, survenue en 1945, Membre du comité directeur de cette Société. Sa renommée avait largement dépassé nos frontières et de très nombreuses sociétés étrangères l'avaient admis parmi leurs Membres d'honneur.

Ses élèves, très nombreux, avaient toujours su apprécier son enseignement clair, éloigné des hypothèses hasardeuses et des traitements risqués. Une expérience consommée lui permettait de conseiller des thérapeutiques simples mais efficaces. Foncièrement bon et généreux, le Professeur FROELICH a toujours donné l'exemple d'un travail fécond et d'une haute conscience professionnelle.

FRUHINSHOLZ Albert

1876-1963

ELOGE par les Professeurs J. LOUYOT et J. RICHON

Le Maître FRUHINSHOLZ n'est plus ! Pour la génération actuelle, FRUHINSHOLZ, c'est un nom prestigieux de l'empyrée obstétrical, un nom que l'on rencontre à chaque chapitre du manuel. Pour nous, qui l'avons connu et aimé, c'était un Maître dont la disparition nous déconcerte, car il a longtemps guidé nos pas.

Malgré l'éloignement volontaire qu'il s'était imposé depuis sa retraite, nous le rencontrions souvent au hasard de ses promenades en ville. Il semblait insensible à l'âge, toujours droit, marchant d'un pas égal ; on le trouvait parfois arrêté à la vitrine de quelque libraire en contemplation de ses amis : les livres. Un bon sourire disait sa joie en reconnaissant ses élèves, qui s'étaient si bien habitués à le voir immuable qu'ils finissaient par lui attribuer une certaine immortalité.

Né à Bayon, d'une famille alsacienne émigrée volontaire en 1871, FRUHINSHOLZ tenait solidement de notre région. C'est au Lycée, puis à la Faculté de Médecine de Nancy qu'il fit de brillantes études. Il franchit rapidement les degrés : Externe, puis Interne des Hôpitaux, il est l'élève de BERNHEIM, HAUSHALTER et HERRGOTT ; il s'attache à ce dernier en qualité de Chef de Clinique ; désormais, il ne quittera plus la Maternité, dont il sera longtemps le chef et l'âme vivante.

C'est au cours de la préparation au Concours d'Agrégation qu'il rencontra Pinard qui sera pour lui le Maître, le modèle et bientôt le père, auquel l'uniront d'étroits liens familiaux. Toute sa vie, son beau-père Pinard et son beau-frère Couvelaire seront l'un le guide, l'autre le compagnon fidèle et aimé.

La guerre de 1914 arrachera le jeune Agrégé à ses pacifiques travaux. Sa conduite dans les Hôpitaux militaires lui vaudra la Légion d'Honneur en 1918.

A son retour, il est nommé à la Chaire de Clinique obstétricale qu'il occupera jusqu'en 1943. C'est à ce poste qu'il donnera toute sa mesure et se révélera un enseigneur hors pair, un pionnier dans l'œuvre sociale et un rigoureux scientifique.

Haute distinction, aspect sévère, regard perçant et dominateur, tel apparaissait le Maître à la première rencontre ; homme rigide, tout d'une pièce, pensait-on. Rigide, sans doute, rigide dans la conduite de sa vie et dans ses conceptions morales, rigide dans la poursuite de la vérité scientifique et dans le souci de la forme et du fond - il n'admettait ni les affirmations non contrôlées, ni les textes inélégants - rigide même dans les petites choses, témoin sa manie de

l'exactitude. On redoutait à bon droit de voir sortir de son gousset la fameuse montre d'or, dont le boîtier s'ouvrait d'un coup sec, pour révéler au retardataire les quelques minutes de grâce qu'il s'était indûment octroyées.
Maître exigeant, peut-être, mais toute cette sévérité d'allure, il l'accentuait volontairement pour mieux dissimuler une sensibilité à fleur de peau qui émergeait malgré tout et malgré lui et se traduisait bientôt par un demi-sourire, un regard bienveillant, un ton plus familier de la conversation. Et toute cette façade sévère disparaissait tout à fait lorsqu'il parlait des siens, de ses enfants, puis de ses petits-enfants.
Ce fut un grand sensible, un timide aussi ; il avait en horreur les manifestations officielles qui lui procuraient un insurmontable malaise.
Nous avons vécu longtemps à ses côtés, retenus près de lui par le respect et l'affection.
Quand FRUHINSHOLZ hérita de la Clinique obstétricale, les conditions matérielles de son Service, hébergé à la Maison de Secours, n'étaient rien moins qu'encourageantes : un Service tout en pièces sombres et disparates, tout en recoins et en escaliers, en salles surpeuplées, avec une salle de travail unique, à trois lits mal isolés par des paravents. Faire de l'œuvre sociale dans un pareil capharnaüm, y faire même régner l'ordre et la propreté, semblait une tâche insurmontable.
La Maternité A. Pinard sortait à peine de ses fondations ; FRUHINSHOLZ, en solide réaliste, ne voulait pas attendre que se concrétisent les promesses de l'avenir pour créer, avec ce dont il disposait, des conditions meilleures pour la mère et pour l'enfant : création d'une des premières Maisons Maternelles de France, d'un dispensaire antisyphilitique, ouverture d'une Consultation prénatale permanente, telles furent ses premières préoccupations à son entrée en fonction.
La Maternité A. Pinard fut enfin terminée en 1929, permettant alors de pleines réalisations. On parle beaucoup aujourd'hui de « l'humanisation des Hôpitaux ». A cette époque, ni le mot, ni la chose n'existaient. En vrai précurseur, FRUHINSHOLZ a fait de « l'humanisation » avant la lettre. S'ils subsistaient dans la nouvelle Maison les grandes salles de vingt lits qui paraissaient encore à ce moment la formule hospitalière indispensable, on y trouvait aussi des chambres particulières et de petites salles plus intimes accessibles aux modestes budgets.
La Maison, sa Maison, devait être le refuge de la mère abandonnée tant pendant la grossesse qu'après l'accouchement : et ce fut la Maison Maternelle pré et post-natale qui a servi de modèle à de nombreux établissements similaires.
La Maternité est devenue, sous son égide, un tout autonome avec pavillon d'isolement, secteur pour les mères tuberculeuses, centre de transfusion sanguine, etc.
Cette œuvre, qui était bien son œuvre, il l'a imposée et il l'a défendue, tout particulièrement au cours de la guerre de 1940 contre l'envahisseur qui trouvait à sa convenance des bâtiments si parfaitement conçus et prétendait l'en expulser.
L'œuvre scientifique de FRUHINSHOLZ est immense et touche à tous les domaines de l'Obstétrique. S'il ne nous est pas possible d'en faire même une énumération trop longue, du moins peut-on en dégager les idées directrices.
Ayant exploré les divers aspects de la pathologie obstétricale, qu'ils soient vasculaires, hépatiques, rénaux, endocriniens, FRUHINSHOLZ en conclut que, contrairement à l'opinion régnante d'une toxicité spéciale de la grossesse, la gravidité n'a d'autre action que celle d'un révélateur de tares latentes. L'état gravido-puerpéral est une mise en surcharge auquel ne peut faire face l'organe fragilisé tout juste suffisant pour assurer un fonctionnement dans un climat sans nuage. Il admettait qu'il existait ainsi, au cours de la vie, une série d'épreuves susceptibles de « faire affleurer à l'évidence » certaines tares : celles de la puberté, de la grossesse et de la ménopause.

La pathologie obstétricale est donc avant tout, conditionnée par une diathèse individuelle, par le terrain. C'est la diathèse vasculaire qui est à l'origine des spasmes coupables des paralysies gravidiques transitoires, des amauroses passagères, de l'éclampsie, de l'apoplexie utéro-placentaire. C'est la tare discrète hépatique ou rénale, la fragilisation, qui explique l'apparition brusque des néphrites gravidiques, attribuées à tort à la soit disante toxicité dont on n'a jamais pu déceler l'agent toxique.

Mais, quelle est cette tare, ce dénominateur commun de la pathologie obstétricale ? FRUHINSHOLZ pensait qu'il s'agissait avant tout d'une diathèse hérédo-syphilitique. Qu'à tort ou à raison, la syphilis soit, à l'heure actuelle, passée à un plan secondaire, que la nature de la diathèse responsable des accidents obstétricaux nous paraisse aujourd'hui plus complexe, il n'en reste pas moins que nous devons à FRUHINSHOLZ l'idée féconde d'une pathologie obstétricale en puissance, avant toute fécondation.

FRUHINSHOLZ s'est attaché particulièrement à l'étude du couple hépatorénal et surtout à celle des pyélites gravidiques graves. Il n'aimait pas les syndromes à noms d'auteurs ; en citait-on devant lui, il prenait plaisir à feindre d'en ignorer la signification. Il n'empêche qu'il suffit aujourd'hui de parler du « syndrome de Fruhinsholz » pour que chacun sache qu'il s'agit de la forme gravido-toxique de la pyélite. Il serait bien légitime également de désigner sous le nom de signe de Fruhinsholz les variations de température du cycle menstruel et l'hyperthermie des trois premiers mois de la grossesse, puisque, le premier, il les a remarquées et décrites.

En fervent adepte de la nature, FRUHINSHOLZ s'est élevé maintes fois contre l'intervention intempestive au cours de l'accouchement. « Il n'y a pas d'accouchement médical » était une de ses formules favorites. Donc, pas de thérapeutique systématique, pas de médication automatique, pas de césariennes abusives. Pour cette dernière opération, il s'est efforcé d'en codifier les indications et d'établir la classe des césariennes « facultatives ».

La place nous manque pour établir une liste complète des travaux de FRUHINSHOLZ ; la qualité de chacun ne nous permet pas un tri qui serait une injustice. Avec le même bonheur, il a donné l'impulsion à la Physiologie obstétricale, encore dans l'enfance ; il a étudié les rapports des grands syndromes médicaux avec la grossesse : la tuberculose, le diabète, les affections cardio-vasculaires et cardio-rénales. Une mention spéciale doit être faite de ses études sur l'avortement, sur le mécanisme de la délivrance.

L'œuvre de FRUHINSHOLZ est riche, elle est variée, elle est durable.

FRUHINSHOLZ a mené une vie entièrement centrée sur sa mission et sur sa famille. Il a trouvé près de son admirable compagne, l'atmosphère aimante et tendre auquel ce grand sensible aspirait. Près de cette famille, il a puisé d'incomparables joies. Il a eu l'orgueil et le bonheur de voir Alain LARCAN, son petit-fils suivre ses traces à la Faculté et gravir rapidement les échelons qui mènent à la maîtrise. Mais bien des peines aussi sont venues le frapper dans ses affections les plus vives. La disparition de son gendre, au cours de la guerre, fut un coup terrible pour lui. Dieu a voulu lui épargner l'épreuve la plus affreuse ; atteint lui-même par la maladie, il a ignoré jusqu'au bout la mort de sa fille aînée, brusquement emportée peu de temps avant lui.

Il est parti, très calme ; il n'a pas connu les longs mois de souffrance, ni la déchéance. Suivant sa volonté expresse, il s'en est allé discrètement, évitant ainsi jusqu'au dernier moment les manifestations officielles qu'il abhorrait.

Son nom représentera, pour les générations futures, celui d'un Maître droit, intègre et bon, celui d'un précurseur et d'un créateur. Ce doit être pour les siens la source d'une immense consolation dans leur pénible épreuve.

GARNIER Léon

1855-1939

ELOGE par le Professeur M. LUCIEN

Le 31 mars 1939 décédait à Nancy, dans sa 85ème année, un Maître éminent de notre Faculté de Médecine, le Professeur Léon GARNIER. Né en 1855 à Bar-le-Duc, il accomplissait au Lycée de sa ville natale de brillantes études secondaires, et une fois en possession de ses diplômes de bachelier, il se faisait inscrire comme étudiant à la Faculté de Médecine et à la Faculté des Sciences de Nancy. Le Professeur RITTER, alors Professeur de Chimie médicale à la Faculté de Médecine de Nancy, remarqua très vite les qualités intellectuelles et l'ardeur au travail du jeune étudiant et en 1876, il l'attachait à son Service comme Préparateur de Chimie. C'est en cette qualité que Léon GARNIER commençait sa carrière dans l'Enseignement supérieur. A partir de cette époque, il franchit rapidement les premières étapes de sa vie universitaire. Successivement licencié es sciences, puis Docteur en Médecine, il était nommé Agrégé des Facultés de Médecine en 1880, et six ans après, en 1886, il succédait à son Maître RITTER dans la Chaire de Chimie médicale de la Faculté de Médecine de Nancy. Il avait alors trente et un ans.

Le très jeune Professeur était alors déjà connu dans les milieux scientifiques par ses publications et surtout par deux mémoires importants : sa thèse de Doctorat en Médecine et sa thèse d'Agrégation. Par la suite, son œuvre scientifique, aussi étendue que variée, embrasse toutes les parties de la Chimie médicale et aussi de la Toxicologie, science pour laquelle il avait une prédilection toute spéciale. Parmi les nombreuses publications et les nombreux ouvrages qu'il mit au point, il faut citer surtout ses « Leçons de Chimie médicale » qui, pendant de nombreuses années, eurent un succès considérable auprès des étudiants ; son livre sur les « Ferments et Fermentations » et les trois volumes qui, dans « l'Encyclopédie chimique de Frémy » résument nos connaissances en Chimie biologique et médicale, et en analyse des humeurs et des tissus de l'organisme.

Son enseignement était remarquable tant au point de vue théorique qu'au point de vue pratique. Ses cours étaient extrêmement fréquentés et les nombreuses générations de médecins qu'il a contribué à former s'accordent unanimement à louer la haute portée de ses leçons et l'incontestable utilité des exercices pratiques dont il avait lui-même établi le plan et réglé la technique. C'était un travailleur infatigable, exigeant beaucoup de ses collaborateurs, mais payant lui-même énormément de sa personne. Manipulateur habile, la précision et la probité scientifique étaient les qualités dominantes dans tous ses travaux de laboratoire.

La Croix de la Légion d'Honneur, au titre de l'Instruction publique, était venue récompenser sa valeur didactique et technique. Il fut pendant de longues années le collaborateur très apprécié des tribunaux en matière d'expertises toxicologiques et de répression des fraudes en denrées alimentaires. Membre du Conseil Départemental d'Hygiène pendant plus de quarante années, il fut pour cet organisme important un conseiller technique de haute valeur, extrêmement apprécié de l'autorité préfectorale.

Au cours de sa longue vie, les chagrins et les deuils ne lui furent pas épargnés. Il perdit successivement l'un de ses fils bien-aimés, l'ingénieur Pierre Garnier, tué glorieusement devant Verdun, en 1916 ; son épouse et compagne de sa vie, Mme Garnier. Sa grande force de caractère et ses chères études l'aidèrent à supporter ces coups cruels du destin.

Enfin, en 1925, atteint par la limite d'âge, il put prendre sa retraite et se reposer des fatigues d'une longue et féconde carrière qui fait honneur à sa famille, à l'Université, à l'Enseignement supérieur et à la Société.

GIRARD Jean

1903-1955

ELOGE par le Professeur P. SIMONIN

Comment pourrais-je, devant la fin pénible de notre collègue et ami Jean GIRARD, ne pas me souvenir de cette cérémonie, si peu lointaine, où, dans le cadre tout simple de son Service hospitalier, mais entouré de tant de sympathies affectueuses, il m'avait demandé de lui remettre la Croix de la Légion d'Honneur.

« Pour affirmer le bien-fondé de cette distinction, - lui disais-je, - ne pensez point qu'il me faille suivre pas à pas les étapes de votre ascension, ni m'engager dans la longue énumération de vos travaux. Ce serait faire un exposé de titres, ou une notice nécrologique : laissons celle-ci à nos successeurs, et espérons que celui-là m'incombera quelque jour proche... ».

Ces paroles n'avaient rien de présomptueux. Et cependant, quelle amertume à les relire, quand, évoquant les espoirs les plus légitimes et faisant une confiance naturelle à la vie, elles donnent à présent la mesure de notre tristesse commune devant une destinée brisée, de la déconvenue cruelle de cette Faculté, qui s'apprêtait à accueillir dans une Chaire qu'elle avait demandée pour lui, le jeune Maître sur qui elle comptait.

A celui que Jean GIRARD continuait de nommer affectueusement son patron revenait le privilège de présenter la candidature de son élève dévoué, de son collaborateur fidèle. Avec quelle joie reconnaissante l'eût-il fait ! Sa peine est grande aujourd'hui : voici que pour les mêmes raisons, lui échoit le devoir douloureux de rendre, au nom de Maîtres, de collègues, d'élèves et d'amis endeuillés, hommage à la mémoire de celui qui vient de nous quitter...

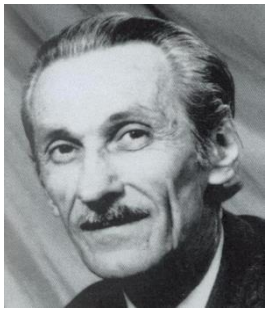
La carrière du Professeur GIRARD s'est déroulée toute entière parmi nous. Sitôt finies de brillantes études secondaires, il était, élève de notre Faculté. Mais persuadé de la nécessité pour le Médecin d'une plus profonde culture scientifique, il s'inscrivait à la Faculté des Sciences et ne se consacrait définitivement à la Médecine qu'une fois en la possession de la licence ès sciences. Cette formation de base devait lui laisser le goût de la recherche expérimentale.

Engagé d'emblée dans la voie des Concours, Jean GIRARD en franchit les étapes avec aisance, et une régularité que seule la guerre devait troubler. Externe des Hôpitaux en 1923, Interne dès 1925, il fut, après trois ans passés dans les Services de Médecine, Chef de Clinique durant les quatre années qui précédèrent son admissibilité au Médicat des Hôpitaux, et demeura régulièrement associé à l'enseignement de la Clinique médicale A, jusqu'à ce qu'il fut nommé Médecin des Hôpitaux, en 1938.

Entre temps, il avait été reçu, en 1929, Docteur en Médecine, à la fin d'une scolarité dont les succès lui avaient valu le prix d'Anatomie et de Physiologie, le prix de Médecine, et le prix Heydenreich-Parisot.
La guerre survint. Digne fils d'un de ces officiers dont pouvait s'enorgueillir l'armée de 1914, qui demeurèrent des chefs, et moururent pour leur foi, Jean GIRARD, Médecin auxiliaire et volontaire, fait prisonnier, blessé, donna l'exemple d'un dévouement inlassable et mérita la Croix de Guerre. Jeté dans les traverses hasardeuses de l'opposition clandestine, il reçut de la reconnaissance de la nation polonaise la Croix de Mérite en or avec glaives.
Les événements retardèrent son ascension à l'Agrégation. Admissible en 1939, il fut Agrégé de Médecine en 1946, chargé déjà depuis plusieurs années de divers enseignements : propédeutique, cours complémentaire à la Clinique de la tuberculose. Agrégé, lui fut confiée la charge de la Pathologie générale, enseignement magistral qu'il développa avec toute l'ampleur que permettait un esprit nourri de vastes connaissances, ouvert à tout apport nouveau, et dont l'élévation et le sens philosophique convenaient singulièrement à cette science de synthèse.
Le nombre, l'assiduité, l'intérêt de ses auditeurs fut, de la variété, de la richesse, de la solidité de son enseignement, le critère le plus sûr. Il y eût donné toute sa mesure. Car il aimait enseigner, et pratiquait, pour le bien faire la vertu la plus efficace : le don de soi. Voilà pourquoi si vivement il attirait et retenait les jeunes, toujours prêt à leur partager avec largesse et son temps et son travail, en d'amicales conférences, en entretiens familiers, complétant leur formation, ou les entraînant aux Concours.
Ils savaient bien, ceux qui venaient à lui, qu'ils trouveraient l'animateur ingénieux de leurs travaux, pour leurs essais un guide avisé, ou, plus simplement des ressources faciles dans sa vaste érudition. Que de fois n'ai-je pas entendu, à propos d'un fait oublié, d'une nouveauté, d'une référence qu'il eût fallu rechercher avec peine, conclure avec paresse et sérénité : on le demandera à GIRARD.
Issue de la Clinique et du Laboratoire, une riche floraison de travaux atteste chez cet infatigable chercheur, une activité sans relâche, également une diversité d'esprit et une curiosité fécondes. Une longue fréquentation des Services de Médecine générale lui fournit l'occasion d'études cliniques nombreuses dans les domaines variés de la pathologie interne :
- Neurologie : lésions congénitales et tumeurs du névraxe ; pathologie nerveuse inflammatoire
- Maladie rhumatismale, et ses formes abarticulaires
- Maladies du sang : agranulocytose, myéloses, leuco-sarcomatose
- Endocrinologie : tétanie, maladie de Basedow, mélanodermies
- Maladies de la nutrition : diabète bronzé, troubles du métabolisme des chlorures
- Cardiologie : endocardite végétante, syndrome de Stockes-Adams
- Maladies infectieuses : spirochétose, fièvre de Malte, dont il recueillit la première observation en Lorraine.

Mais sa formation première lui avait laissé, avec le goût de la recherche, la nostalgie du Laboratoire. Aussi le voyons-nous, dès qu'il le peut, s'efforcer d'y compléter et d'y approfondir ses études cliniques, hanté de l'importance de la physiopathologie, et se tournant à tout moment vers la Médecine expérimentale.
Ses tout premiers travaux relèvent strictement de cette discipline, et aboutissent à une thèse inaugurale sur la fonction de résorption des plexus choroïdes et l'origine du liquide céphalo-rachidien. D'ordre expérimental aussi, ses études sur la pathogénie des œdèmes, sur la résistance de l'œsophage, sur l'atélectasie pulmonaire, sur la cuti-réaction à la tuberculine.

Cette tendance devait s'accentuer, et surtout en ces dernières années où, Chef de Service à l'Hôpital Villemin il prit une part si active au développement du Laboratoire d'Exploration fonctionnelle du poumon.
Tandis que de nombreuses publications, sur la pathologie du lobe moyen, les images huileuses, les cavernes tuberculeuses, les bronchites segmentaires, ou l'atélectasie dans ses rapports avec la tuberculose demeuraient celles d'un pneumo-phtisiologue averti, et avaient l'écoute de la Société de Médecine de Nancy, et, à Paris, de la Société Française de la Tuberculose et de la Société de Pathologie Respiratoire, il s'attachait de plus en plus à ces méthodes d'exploration de la fonction pulmonaire, dont le perfectionnement exige une connaissance toujours approfondie de la Physiologie de la respiration.
Ses derniers travaux, et tout spécialement ses études sur la spirométrie, la densimétrie pulmonaire, la bronchographie lipiolée, le dépistage et l'appréciation des pneumoconioses attirèrent l'attention, parfois étonnée, sur l'activité de l'Ecole nancéienne, et suscitèrent un vif intérêt en ces nombreux congrès ou colloques, où le conduisait certes son humeur voyageuse, mais ou l'accompagnait toujours, et parfois fort loin, le souci du renom de notre Faculté.
Si bien remplie qu'apparaisse la carrière de Jean GIRARD, si imposante que se révèle à l'esprit la somme de ses travaux, il reste plus et mieux dans le cœur de ceux qui l'ont approché.
Douze ans, nous avons vécu côte à côte, en une collaboration confiante. Oserais-je dire cependant que je l'ai vraiment connu, tant sa réserve était grande et excessive sa timidité vis-à-vis de moi. Il me fallut si longtemps pour découvrir quelle sensibilité délicate masquait son ironie ; et aussi quelles amertumes cachaient ce besoin qu'il avait de se dévouer, de se donner, comme toujours en quête d'une affection, dont le moindre témoignage l'épanouissait.
La mort d'une mère, à qui l'unissait la tendresse filiale la plus touchante, l'avait laissé désempare. Nous qui la déplorions, songeons aujourd'hui quelle épreuve cruelle fut épargnée, de peu, à celle qui ne vivait que pour son Jean.
Plus de trente ans, Jean GIRARD a vécu dans les Hôpitaux. Laissons de côté les grands mots. Cela représente tout de même une somme de dévouement à la souffrance, et une large part de compassion pour la misère ; car il était de ceux qu'elle ne laisse pas indifférents. Son Service de tuberculeux, s'il lui donnait des satisfactions médicales que ne purent connaître ses devanciers, n'en recelait pas moins, toujours poignants, des drames familiaux et sociaux qui l'émouvaient profondément. Il y était aimé de ses malades, confiantes en sa science doublée d'une patiente et indulgente bonté, navrées à l'idée de le perdre. Et le désarroi de ses élèves, de tout ce groupe de disciples qu'animait son ardeur, montre combien fidèle était leur attachement.
Est-il besoin de dire l'affliction de ses nombreux amis, qui se plaisaient à trouver en lui un aimable compagnon, d'humeur égale, et si gentiment serviable ; de tous ceux aussi qu'attirait le charme d'un humanisme affiné par une vaste culture des lettres et des arts.
Et la consternation de ceux qui, tout proches, et sachant son mal, l'entourèrent de soins affectueux et, jusqu'au dernier jour, pieusement, lui mentirent, bouleversés parfois par son regard lucide, au point de se demander avec angoisse si, en vérité, ils ne tentaient pas l'impossible.



GOSSEREZ Maurice

1912-1985

ELOGE par le Professeur A. BEAU

Après une longue et très pénible maladie, supportée avec un courage admirable, le Professeur Maurice GOSSEREZ s'est éteint le 29 avril 1985 à Neuilly.

Ses très nombreux amis n'ont pu lui rendre le témoignage de sympathie qu'ils auraient souhaité apporter à sa famille en cette douloureuse circonstance. Obéissant à leur désir et en souvenir des liens d'une profonde amitié qui m'unissaient à Maurice GOSSEREZ, j'ai accepté d'être leur interprète pour rappeler ce que fut cet excellent camarade et ce Maître éminent de notre Faculté de Médecine de Nancy.

Ce sont les hasards de la carrière militaire de son père qui ont fait naître GOSSEREZ à Montpellier, loin du berceau de sa famille, Lorraine de vieille souche et implantée depuis de très nombreuses générations sur les bords de la Moselle. Mais, très jeune, il va regagner ce petit village de Belleville, où se dérouleront les années de son enfance et de son adolescence. C'est à Pont-à-Mousson, tout proche, qu'il effectuera brillamment ses études secondaires.

Décidé très jeune à embrasser la carrière médicale, il s'inscrit à la Faculté de Médecine de Nancy qu'il ne quittera plus, après avoir franchi toutes les étapes qui le mèneront au Professorat. Il lui fallait tout d'abord réussir aux différents Concours qui jalonnaient alors la vie hospitalière. D'abord, Externe des Hôpitaux en 1933, il passait brillamment les épreuves de l'Internat dont il était le major de la promotion 1937. Mais survint alors la deuxième guerre mondiale, durant laquelle il accomplit avec courage ses obligations militaires.

Après le désastre de 1940, il devait se trouver replié dans le Midi avec sa formation sanitaire et, très naturellement, c'est à Montpellier, sa lointaine ville natale, où il avait encore de la famille, qu'il devait trouver refuge, accueilli avec une très grande et cordiale amitié par ses camarades d'Internat de cette vieille ville universitaire, en même temps qu'un autre Interne nancéien Jacques CORDIER. Il fut recueilli par le Professeur Terracol, Maître éminent de l'Oto-rhino-laryngologie, qui était resté très attaché à ses racines strasbourgeoises et qui devait devenir un guide précieux pour la carrière de Maurice GOSSEREZ. C'est dans son Service que se trouvait alors un Médecin militaire, Louis HOUPERT, qui avait acquis au Val de Grâce une solide formation de Chirurgie maxillo-faciale auprès des Professeurs Ginestet et Bercher, et auquel le Professeur Terracol avait confié la responsabilité de ce secteur particulier dans son Service.

Mais, dès 1942, malgré les difficultés de franchissement de la frontière de la « zone interdite », Maurice GOSSEREZ parvenait à rejoindre Nancy où il reprenait ses fonctions d'Interne en

particulier dans le Service du Professeur CHALNOT où il s'initiait aux gestes de la Chirurgie générale, bien utiles à celui qui voulait se spécialiser.
Dès 1944, en effet, il était nommé Assistant des Hôpitaux dans le Service d'Oto-rhino-laryngologie, et finalement spécialiste dans cette discipline au Concours du 13 décembre 1948.
Sa carrière hospitalière ainsi couronnée de succès, devait se compléter du point de vue universitaire par l'Agrégation des Facultés de Médecine qu'il remporta brillamment au Concours de 1955 dans le domaine de sa spécialité.
La carrière de Maurice GOSSEREZ va se poursuivre heureusement aussi bien sur le plan hospitalier que sur le plan universitaire. La spécialisation dans ce que l'on appelait alors la Chirurgie maxillo-faciale, l'attira immédiatement et il y acquit une très grande maîtrise après avoir d'ailleurs perfectionné ses connaissances auprès de Maîtres français, en particulier du Professeur Michel Dechaume, mais aussi à Londres auprès d'un spécialiste de très grande réputation, Sir Archibald Mac Indoe.
C'est ainsi que pour reconnaître cette haute spécialisation, la Commission des Hospices de Nancy créait en 1951 le Service de Chirurgie maxillo-faciale dont la direction lui était confiée.
A cette époque, la Stomatologie était intimement liée à l'Oto-rhino-laryngologie et à la Chirurgie maxillo-faciale, et c'est ainsi que le Professeur GOSSEREZ fut appelé par la Faculté à diriger l'Institut Dentaire de 1956 à 1961.
Il faut rappeler qu'à cette époque l'enseignement dentaire était dispensé dans un Institut dépendant directement de la Faculté de Médecine. Il avait été animé pendant de nombreuses années par le Docteur Armand Rosenthal, à l'activité duquel on doit la construction de ces beaux bâtiments de la rue du Docteur Heydenreich. Armand Rosenthal devait trouver une fin glorieuse dans le Vercors comme Membre très actif de la Résistance française.
Depuis cette disparition, l'Institut n'avait plus que des Directeurs intérimaires et c'est seulement à la nomination du Professeur HOUPERT qu'il devait retrouver un animateur remarquable. Malheureusement, sa présence devait être de courte durée car, frappé par la maladie, il fut éloigné de son Service et le Professeur GOSSEREZ fut appelé à nouveau à prendre la responsabilité de l'Institut.
Sa carrière universitaire devait être couronnée par sa nomination au rang de Professeur titulaire de Clinique stomatologique, le 1er octobre 1960. C'est pendant vingt ans jusqu'à sa retraite, atteint par la limite d'âge le 19 mars 1980, qu'il devait diriger ce Service avec un très grand dévouement et un grand succès. L'enseignement et la clinique devinrent par une évolution normale de son domaine : la Chirurgie plastique et reconstructive. Maurice GOSSEREZ sut s'entourer de brillants élèves de telle sorte que cette spécialité devint l'une des plus renommées de notre Centre Hospitalier.
Durant toute sa carrière, Maurice GOSSEREZ a beaucoup travaillé et publié de nombreuses monographies consacrées à son domaine préféré. Son premier travail important a été sa thèse de Doctorat en Médecine soutenue à Nancy en 1944. C'est d'ailleurs sur mes conseils qu'il choisit pour thème « l'innervation motrice du voile du palais », problème encore mal connu et objet de nombreuses discussions.
Grâce à de multiples dissections pratiquées sur le cadavre et à des expérimentations animales, GOSSEREZ put préciser non seulement le trajet périphérique et l'épanouissement au niveau du voile des différents filets nerveux qui y aboutissent, mais surtout de préciser leur origine radiculaire crânienne et par conséquent leurs noyaux au niveau des centres bulbo-protubérantiels.

Cette thèse très remarquée fut éditée cinq ans après à Paris chez Doin. Elle comporte en particulier quatre belles planches anatomiques. Il n'est guère de sujet ressortissant à l'ORL, à la Stomatologie ou à la face qui n'aient fait l'objet de recherches de la part de GOSSEREZ.
Notre collaboration dans le domaine de la pathologie devait nous amener en particulier à préciser l'origine et les possibilités du traitement des malformations médianes de la face.
Intrigués, en effet, en particulier par les fistules médianes du dos du nez, nous parvenions à l'idée qu'il s'agissait en l'occurrence d'une persistance du canal neuroporal antérieur.
On pouvait dès lors établir un parallélisme entre les défauts de fermeture du neuropore postérieur donnant le tableau clinique fréquent et bien connu du spina-bifida et de ses nombreuses variétés avec celui des défauts de fermeture du neuropore antérieur s'exprimant lui aussi par de nombreuses formes cliniques : kystes, fistules, fentes, etc…, siégeant au niveau du dos du nez.
Ses nombreuses occupations universitaires et hospitalières furent complétées par des responsabilités administratives.
Sa compétence devait l'amener tout naturellement à faire partie, d'une manière très efficace, de nombreux organismes locaux et nationaux. Appelé au Comité Consultatif des Universités, il y défendit avec beaucoup d'enthousiasme ses collègues de la spécialité ; c'est grâce à son intervention d'ailleurs que fut créée officiellement cette nouvelle discipline intitulée « Chirurgie plastique et reconstructive de la face ».
Par ailleurs, il fut désigné pour être Membre de la Commission Nationale Consultative au moment de la création de l'Ecole Nationale de Chirurgie Dentaire en 1965. Mais c'est surtout sur le plan local que son action fut la plus remarquable.
Nommé Vice-président de la Commission Administrative des Hôpitaux de Nancy dans sa séance du 12 décembre 1966, il devait déployer une activité remarquable dans ses nouvelles fonctions.
Le Centre Hospitalier Régional de Nancy était alors en pleine transformation. Les travaux de construction de Brabois étaient déjà bien engagés, mais il fallait les mener à bien en suivant très attentivement leur déroulement, ce qui représentait une tâche très considérable. Mais l'action du Professeur GOSSEREZ fut surtout marquée par l'acquisition de l'Hôpital Jeanne d'Arc situé sur le territoire de Dommartin-lès-Toul. Il se trouvait, en effet, à la fin de l'année 1966 que l'armée américaine quittait les importants locaux hospitaliers qui avaient d'ailleurs été construits peu de temps avant la guerre par le Génie militaire français. De vastes bâtiments et une très grande étendue de terrain se trouvaient alors disponibles.
Malgré les nouveaux aménagements réalisés à l'Hôpital Central et la construction en voie de réalisation de l'Hôpital de Brabois, le Centre Hospitalier ne disposait que d'un nombre de lits insuffisant pour parer à l'afflux considérable de malades. L'occasion qui se présentait alors d'acquérir un vaste ensemble hospitalier devait retenir l'attention des administrateurs nancéiens.
Il fallut de la part du Professeur GOSSEREZ, aidé par le Président de la Commission Médicale Consultative et le Doyen de la Faculté de Médecine, déployer une action soutenue et persévérante auprès des administrations Départementales et surtout auprès du Ministère de la Santé Publique pour obtenir l'accord nécessaire à cette acquisition. Ces démarches aboutirent non sans difficultés, et virent leur déroulement couronné de succès. Dès le début de l'année 1970, le nouvel Hôpital Jeanne d'Arc pouvait être mis en activité et plusieurs Services médicaux et chirurgicaux y étaient implantés.
C'est donc en grande partie au mérite du Professeur GOSSEREZ que le CHU de Nancy dispose maintenant d'un bel ensemble hospitalier.

En plus de ses activités hospitalières, le Professeur GOSSEREZ avait été nommé auparavant Conseiller Municipal de la Ville de Nancy. Il s'y fit remarquer par ses nombreuses interventions surtout en faveur des Arts et Lettres et de la communication.
Cette activité et ce dévouement pour la chose commune furent d'ailleurs reconnus par le Ministère de la Santé Publique qui lui décerna le grade de Chevalier de l'Ordre National du Mérite le 13 décembre 1973, de même qu'il avait reçu entre temps la Croix de Chevalier des Arts et Lettres.
En dehors de ses qualités d'enseignant et de ses talents d'administrateur, Maurice GOSSEREZ était un homme de très grand dévouement vis-à-vis de ses malades et de ses nombreux amis qui furent amenés bien souvent à apprécier ses qualités de cœur. Son enthousiasme était communicatif. Il savait créer autour de lui de solides amitiés et de nombreux disciples.
Affecté à de nombreuses reprises par la maladie, il ne se résigna jamais à faillir sous le poids de l'adversité et sut toujours avec courage surmonter bien des épreuves. Il eut la chance d'être aidé et entouré par l'affection d'une épouse qui fut pour lui une précieuse collaboratrice.
Ses dernières joies furent d'assister aux succès de ses enfants et plus particulièrement de Martine et d'Olivier qui, à l'exemple de leur père, embrassèrent avec bonheur la carrière médicale.
A sa femme et à ses enfants, nous voulons dire toute notre sympathie attristée et leur assurer que la mémoire de Maurice GOSSEREZ sera pieusement conservée à la Faculté, à l'Hôpital et parmi ses nombreux amis.

GRANDPIERRE Robert

1903-1984

ELOGE par le Professeur P. ARNOULD

La carrière universitaire nancéienne du Professeur Robert GRANDPIERRE s'est terminée en 1962, ce qui fait qu'un certain nombre d'entre nous n'ont pas connu, ou peu connu cet homme d'une exceptionnelle intelligence, qui a grandement honoré notre Faculté et y a laissé une empreinte durable.

Il était né à Toul en 1903 ; il fut très tôt orphelin, son père, officier, ayant été tué dès les premiers jours de la guerre. Il fit ses études secondaires au Prytanée militaire de la Flèche, puis entra en 1924 à l'Ecole du Service de santé militaire de Lyon.

Sa première affectation fut Lunéville, au 308e Régiment de chars. Il profita de la proximité de Nancy pour prendre contact avec notre Faculté. Pendant ses études à Lyon, il avait été très intéressé par l'Hydrologie, avait été Préparateur bénévole dans cette discipline et avait consacré sa thèse inaugurale à une étude expérimentale des eaux de la Bourboule.

C'est donc tout naturellement au Professeur Daniel SANTENOISE, alors titulaire de la Chaire d'Hydrologie thérapeutique, qu'il offrit sa collaboration, d'abord bénévole.

Mais Robert GRANDPIERRE fut bientôt amené à orienter son activité vers la Physiologie pour deux raisons : d'une part le transfert de SANTENOISE à la Chaire de Physiologie en 1937, d'autre part son propre rattachement à l'armée de l'air et son affectation à la base aérienne de Nancy-Essey.

En 1939, il se présenta à l'Agrégation de Physiologie ; son exposé de travaux faisait déjà état de 80 publications ; beaucoup d'entre elles étaient consacrées à l'Hydrologie, les travaux physiologiques portant sur les régulations végétatives ; quelques-uns avaient pour objet l'étude de problèmes propres à l'aviation. Il fut brillamment reçu et institué Agrégé à Nancy.

A ce même Concours s'était présenté aussi son ami Claude FRANCK, n'escomptant en principe qu'une admissibilité ; en fait, il fut reçu lui aussi et affecté à la Faculté de Médecine de Bordeaux.

Survint la guerre. Toujours affecté à Essey, où il créa un Laboratoire médico-physiologique de l'Armée de l'Air, Robert GRANDPIERRE continua à assurer l'enseignement de la Physiologie. Alors étudiant de deuxième année, je le revois, ayant passé une blouse sur son uniforme, faisant son enseignement aux étudiants des deux premières années de Médecine, tenant bien à l'aise dans le minuscule amphithéâtre de Physiologie : une grande partie d'entre nous étaient déjà mobilisés, comme la plupart de nos professeurs.

Après le désastre de 1940, le Professeur GRANDPIERRE se retrouva à Toulouse. Mais à partir de 1942, il revient à Nancy pendant le semestre d'été pour aider le Professeur CHAILLEY-BERT qui venait de succéder à Daniel SANTENOISE dans la Chaire de Physiologie. Pendant ses séjours nancéiens, il logeait dans une des pièces du Laboratoire, non pas par raison d'économie ou de commodité, mais pour pouvoir s'enfuir par la fenêtre donnant sur la cour latérale au cas où lui parviendrait le signal convenu avec le concierge, annonçant l'arrivée de la police allemande. C'est qu'en effet il aidait le Professeur CHAILLEY-BERT dans toutes ses activités, qui comportaient, outre la Physiologie, l'organisation de la résistance.

La libération vit le retour à Nancy du Professeur FRANCK et la prise de très importantes responsabilités militaires par le Professeur GRANDPIERRE dans le domaine de la Médecine et de la Physiologie aéronautiques, avec l'organisation au Ministère de l'Air, du Centre d'études de Biologie Aéronautique (actuellement CERMA, Centre d'Etudes et de Recherches de Médecine Aérospatiale). Il continua cependant à enseigner à Nancy.

Dès 1946 il créa, avec l'aide du Professeur FRANCK et sous l'égide du Doyen MERKLEN, un diplôme de Médecine aéronautique, devenu CES dont le succès auprès des étudiants ne s'est jamais démenti depuis, fait d'autant plus remarquable que l'obtention du Certificat ne confère pratiquement aucun avantage à ses détenteurs.

En 1960, le Professeur FRANCK, titulaire de la Chaire depuis 1952, quitta notre Faculté pour suivre la carrière rectorale que vous connaissez. Trop pris par ses responsabilités militaires, Médecin Général depuis 1956, et bien que Professeur à titre personnel depuis 1959, Robert GRANDPIERRE ne sollicita pas la succession ; il continua cependant à enseigner à Nancy jusqu'en 1962, date à laquelle il fut transféré à la Faculté de Médecine de Bordeaux, dont il occupa la Chaire de Physiologie jusqu'à sa retraite civile en 1973.

L'œuvre scientifique de GRANDPIERRE est considérable. Jamais il n'abandonna, même après sa retraite, ses recherches en Hydrologie, dont bénéficia en dernier lieu la station de Luchon. En Physiologie, après avoir, sous la direction de SANTENOISE, étudié le système végétatif, il s'orienta naturellement vers les problèmes de Physiologie aéronautique. A la fin de la guerre, la question essentielle était celle de la survie de l'homme en haute altitude et des moyens de protection contre l'hypoxie, car les avions - non pressurisés - volaient de plus en plus haut.

Avec son ami le Professeur FRANCK, il étudia notamment le mécanisme d'un phénomène déjà mentionné incidemment par quelques auteurs, mais fort mal connu, à savoir l'apnée paradoxale à l'oxygène : il s'agit d'un arrêt respiratoire survenant chez un sujet hypoxique auquel on fait inhaler brusquement de l'oxygène pur. On devine les conséquences catastrophiques qui peuvent en être la conséquence chez l'aviateur. Grâce à ces études de mes Maîtres, ce phénomène est maintenant bien connu et a perdu son caractère « paradoxal », bien que le nom lui soit resté.

Survint l'ère des fusées et de l'homme dans l'espace. C'est naturellement à Robert GRANDPIERRE que fut confiée la tâche d'étudier en France les problèmes physiologiques de la survie dans l'espace, et il ne tarda pas à conquérir une renommée Internationale dans ce domaine de recherche. Je rappellerai seulement, car une grande publicité fut donnée à l'époque à ces expériences, le lancement de rats par des fusées Véronique à partir de 1961. L'objectif était avant tout d'étudier le fonctionnement cérébral en apesanteur, car divers incidents survenus au cours des vols américains avaient donné à penser à Robert GRANDPIERRE, que l'absence de pesanteur pouvait amener des perturbations de la conscience.

Je n'insisterai pas davantage sur l'œuvre scientifique de Robert GRANDPIERRE, pour vous parler de l'homme. Ce qui frappait d'abord ses familiers, c'étaient son intelligence, sa vivacité d'esprit,

son dynamisme et son sens de la recherche ; au cours d'une conversation d'une demi-heure, il pouvait proposer cinq ou six sujets de recherche.
Pour ses élèves, il était un Patron très attentif, non seulement à leurs travaux, mais aussi à leur carrière et à leur vie personnelle. Il a poussé plusieurs de ses élèves militaires vers une carrière universitaire, à tel point que certains ont pu lui reprocher de vider l'armée de ses meilleurs éléments, ou d'envahir l'Université. Il était toujours affable ; je ne me souviens pas de l'avoir vu afficher de la mauvaise humeur, malgré la lourdeur des tâches qui lui incombaient et parfois, de graves soucis personnels. Il était resté extrêmement simple, malgré les nombreuses distinctions honorifiques qui lui avaient été décernées et le renom International qu'il avait acquis.
Aussi est-ce avec beaucoup de peine que ses nombreux élèves et ses amis ont appris sa mort, survenue le 11 mars dernier, après quelques jours seulement de maladie. Il avait jusque-là conservé toutes ses remarquables facultés intellectuelles et tout son dynamisme. Malgré son éloignement de Nancy, il avait conservé un intérêt tout particulier pour notre Faculté. Il était toujours heureux d'y revenir - une des dernières fois à l'occasion du Congrès International de Médecine Aéronautique - et témoignait toujours beaucoup d'affection aux physiologistes nancéiens, ses élèves, lorsque l'un ou l'autre avait l'occasion de le rencontrer, ne manquant pas non plus de s'enquérir des nombreux amis qu'il avait parmi nous.
Notre Faculté peut à juste titre s'enorgueillir d'avoir compté parmi ses membres un des pionniers Internationalement reconnus de la Médecine de l'espace.

GRIMAUD René

1902-1978

ELOGE par le Professeur M. WAYOFF

Nous avons la tristesse de vous faire part du décès de René GRIMAUD, Professeur de Clinique ORL, survenu à Nancy le 29 juillet 1978.

Né à Vesoul, le 19 décembre 1902, il effectua toutes ses études secondaires dans cette ville, où les hasards de la vie militaire avaient fixé le foyer familial. En s'inscrivant à la Faculté de Médecine de Nancy, il allait faire partie de la brillante cohorte franc-comtoise, à laquelle appartiennent tant de Maîtres valeureux et illustrant les qualités de cette belle province. Ses études médicales se déroulèrent de la façon la plus limpide : Externat en 1922, Internat en 1926, Clinicat en 1931 marquaient les premières étapes d'une vie vouée à l'enseignement et dévouée aux malades. Dès son premier stage d'Interne, il avait la possibilité d'être l'élève du Professeur Paul JACQUES, un des premiers titulaires de Clinique ORL en France. Sa thèse de Doctorat en Médecine sur « Les kystes mandibulaires d'origine dentaire » était récompensée par un titre de Lauréat, et marquait la question de son esprit déjà didactique.

Dès 1926, il publiait une « Etude critique de la Physiologie de l'audition », couronnée par le prix Heydenreich-Parisot, et dont la lecture est encore profitable aujourd'hui pour bien comprendre l'évolution des idées. Il faut dire que, sous l'impulsion du Professeur JACQUES, la Clinique ORL nancéienne avait un rayonnement national et International. Aucun domaine de la spécialité n'était laissé dans l'ombre par ce Maître très actif et dont le Docteur GRIMAUD, formé à la rigueur de l'Anatomie et de la Physiologie, allait devenir ultérieurement le successeur.

La Seconde Guerre mondiale marquait un temps d'arrêt dans la carrière universitaire de GRIMAUD, mobilisé le 2 septembre 1939 avec le grade de Médecin lieutenant. Mais son sens du devoir le poussait en avant. Chef du Service ORL de l'Hôpital Complémentaire des Armées n° 21, il se fait remarquer par son mépris du danger le 16 juin 1940 en continuant à traiter les blessés et à assurer l'organisation sanitaire sous le bombardement et le feu de l'ennemi (Citation à l'Ordre du Service de Santé des Armées).

Après la débâcle, il est de ceux qui reviennent au poste où le devoir les appelle. Il reprend ses fonctions d'ORL du Centre Anticancéreux de Lorraine, avant de devenir successivement et rapidement : Agrégé en 1949, Oto-rhino-laryngologiste des Hôpitaux en 1952, enfin Professeur de Clinique en 1955. Dans des locaux mal adaptés à l'évolution formidable et rapide de la spécialité, il lutte sur tous les fronts d'où son intérêt pour l'endoscopie trachéo-bronchique et œsophagienne. Il s'agit surtout être pragmatique et lucide. L'héritage du Professeur JACQUES doit être partagé :

la Chirurgie stomatologique et maxillo-faciale échoit au Professeur GOSSEREZ avec le succès que l'on sait, tandis que le Professeur GRIMAUD recueille le cœur de la spécialité. Dès lors, il se montrera très attentif à son nouveau développement, souvent comme précurseur. En chef d'Ecole efficace, il a la sagesse de distribuer les tâches et favorise le travail de trois collaborateurs débutants : WAYOFF, Werner et PERRIN qui épauleront leur patron. Par ses qualités humaines et son esprit de justice, il sait faire régner une entente réelle et efficace.

A côté de l'activité de Carcinologie cervico-faciale qu'il a toujours améliorée, il apprécie l'importance croissante de la fonction dans la Médecine moderne, et singulièrement en Oto-rhino-laryngologie qui est vraiment la spécialité de la communication. Dès 1954, il obtient la construction d'un bloc insonorisé pour l'exploration fonctionnelle de l'audition et parfaitement équipé à l'époque.

L'importance croissante de la pathologie de l'audition dans le monde moderne sera finalement un de ses principaux sujets de préoccupation : il devient Consultant en ORL de l'Institut des Jeunes Sourds de La Malgrange en 1958 ; il est chargé d'un rapport sur « L'évaluation qualitative et quantitative des bruits dans l'industrie sidérurgique » par la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier à Luxembourg en 1959. Pendant quelques années, le Service d'ORL comportera un secteur radiologique et une consultation d'allergologie qui disparaîtront ensuite devant les progrès de ces spécialités, ce qui apporte la preuve de l'unité mouvante des disciplines médicales et des qualités d'adaptation du Professeur GRIMAUD.

Ce sens de l'actualisation et du futur, il en apportait la démonstration en obtenant dès 1964 à Nancy, parmi les premières Universités Françaises, la création d'un Certificat de Capacité d'Orthophonie. Il s'agit maintenant d'une véritable Ecole paramédicale, avant la lettre, c'est-à-dire sans structures administratives propres, ni personnel titulaire régulier. Seul l'enthousiasme du Professeur GRIMAUD pour la création de cette profession devenue indispensable, pouvait entraîner l'adhésion de ses collègues des Facultés des Lettres et de Médecine, à un important surcroît de travail.

En 1962, pour ajouter à ses tâches, la Société Française d'ORL et de Chirurgie Cervico-Faciale le chargeait d'un rapport sur « les troubles auditifs et les manifestations ophtalmologiques associées », avec Mounier-Kuhn et Gignoux de Lyon. Sur le plan nancéien, la collaboration du Professeur CORDIER montrait l'efficacité de l'amitié et de l'estime.

Cette estime, personne ne la discutait lorsqu'on parlait de GRIMAUD et son élection à la Présidence de la Société Française d'ORL en 1963 venait le consacrer parmi ses collègues français. La publication de quelques trois cents communications, la participation à plusieurs ouvrages didactiques justifiaient, à côté de l'action de l'homme, la période des honneurs dont il savait apprécier, plus que d'autres, la relativité : Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier de l'Ordre National du Mérite, Commandeur des Palmes Académiques, Croix de Guerre. Il était Membre de nombreuses Sociétés Savantes, dont certaines s'étaient tenues sous sa Présidence annuelle. Citons, entre autres, les Sociétés ORL Allemande, Belge et Italienne, et surtout le collegium ORL Amicitiae Sacrum.

Le médecin d'aujourd'hui est véritablement déchiré entre les impératifs économiques que l'on désire masquer au public, et un pouvoir médical que l'on maintient artificiellement par antithèse alors qu'il est évanescent. Avant même que ces termes n'apparaissent clairement, parce qu'il n'appréciait ni le grand, ni le petit machiavélisme, le Professeur GRIMAUD a mené une lutte difficile. Son sens du futur le poussait à améliorer le secteur d'exploration fonctionnelle de l'oreille interne, tandis que l'administration ne parvenait pas à comprendre la sophistication électronique

rapide d'appareils qui commençaient à devenir plus coûteux. Ses dernières années d'activité aboutissaient néanmoins, non sans démarches nombreuses et stérilisantes, à donner un substratum réel au secteur d'audiophonologie de la Clinique ORL Au moins, il eut la satisfaction de constater le début des derniers travaux d'aménagement de cette Clinique ORL qui lui doit beaucoup et qui lui a tant pris.

Il ne faudrait surtout pas que la relation de la carrière du Professeur GRIMAUD altère l'image de l'homme, du patron ou de l'ami, que conserveront tous ceux qui l'ont bien connu. Il fallait en effet bien le connaître pour savoir que la pudeur pouvait masquer l'orage, pour se rendre compte que la liberté est un mur mitoyen, et pour apprécier que chacun conserve une réserve d'idées, d'opinions et de secrets. Médecin de grand devoir, il a toujours montré à ses élèves la Médecine de l'homme total et libre, la bonne et saine clinique, sachant s'élever au-dessus des considérations purement techniques pour résister à leur mauvais usage et à une fausse impression de puissance. Souhaitons que son souvenir nous donne toujours la force de résister à la dépersonnalisation technocratique qui s'empare déjà de notre profession et de notre éthique. Il a su guider tous ses élèves par l'exemple, si bien qu'ils n'avaient plus que la liberté de le suivre dans la droiture et le travail.

Suggérant que la pensée et l'affectivité ne sont pas étrangères, Baudelaire écrivait : « La sensibilité est le génie de chacun » ; en rédigeant ces lignes, nous avons la sensation que l'émotion engourdit la pensée et que nous ne parviendrons pas à donner une idée exacte et nuancée des qualités humaines du Professeur GRIMAUD. En tous cas, il peut être certain que son souvenir sera pieusement entretenu par ceux qui l'ont connu et, cela seul est important.

GROSS André

1921-1980

ELOGE par le Professeur P. SADOUL

Le Professeur André GROSS nous a quittés brutalement le 30 octobre 1980. La mort l'a frappé alors que, convalescent d'un infarctus survenu deux semaines auparavant, il faisait avec son optimisme et son énergie habituels des projets familiaux et professionnels. Il se réjouissait de disposer bientôt à l'Hôpital Jeanne-d 'Arc du Service clinique nancéien dont il rêvait depuis bien des années.

Une énergie opiniâtre et un optimisme sans défaillance étaient deux des qualités majeures d'André GROSS. Il a lutté toute sa vie contre les difficultés sans jamais abandonner son amabilité, ni sa courtoisie.

Né à Oran le 2 septembre 1921, il perd son père à l'âge de neuf ans. Après de brillantes études secondaires au lycée de sa ville natale, il entre à la Faculté de Médecine d'Alger. Dès 1941, il est Externe des Hôpitaux, un an après il est déjà Interne provisoire, mais la mobilisation l'empêche de prendre un poste. De novembre 1942 à août 1945, il est sous les drapeaux, affecté comme Médecin auxiliaire dans une unité combattante qui participe à la libération de la Corse, puis remonte des Côtes de Provence vers l'Alsace. Durant l'hiver 1944-1945, les combats sont particulièrement rudes ; avec ses infirmiers, il relève de nombreux blessés dans des conditions difficiles sur les champs de bataille d'Alsace. Revenu pour quelques semaines à l'arrière, il redonne courage à ces blessés, montre à des amputés qu'une rééducation est possible. Parmi ceux-ci, une jeune ambulancière qualifie son petit docteur de bon samaritain. Bien des années plus tard, devenue la Générale Lefort, elle reçoit au Palais du Gouvernement à Nancy le Professeur GROSS et lui rappelle son dévouement. De ses campagnes, il aimait raconter d'autres anecdotes, sans jamais se départir de sa modestie.

Démobilisé en novembre 1945, il prend ses fonctions d'Interne des Hôpitaux à Alger. Simultanément, il travaille dans le Laboratoire de Physiologie. Pendant toute sa carrière médicale, il poursuit cette double voie expérimentale et clinique. Les Professeurs Malmejac et Chardon l'initient aux techniques difficiles d'une expérimentation physiologique rigoureuse. La brillante équipe de recherche de ce Laboratoire utilise alors des anastomoses vasculaires et des techniques complexes de circulation croisée. Les expérimentations rigoureusement conduites sur le chien, aboutissent à l'irrigation in situ du plexus solaire ou de la surrénale, grâce à des séries d'isolement et d'anastomoses vasculaires minutieuses. Les techniques sont exigeantes, longues et difficiles, mais combien formatrices. André GROSS apprend là, la rigueur et l'habileté manuelle nécessaires

à l'expérimentation sur l'animal. Il collabore, dès ce moment, aux travaux pratiques et aux démonstrations de physiologie pour les étudiants. Bientôt Préparateur, il est délégué dans les fonctions d'Assistant, en même temps qu'il poursuit son Internat dans divers Services de Médecine du Centre hospitalier d'Alger, et plus particulièrement dans le Service du Professeur Lebon dont il devient le Chef de Clinique dès sa thèse passée en 1949. Peu après, il est nommé Assistant titulaire de Physiologie et il exerce ses deux fonctions conjointement. Admissible à l'Agrégation de Physiologie en 1952, il devient Chef de Travaux titulaire de Physiologie, tout en poursuivant des fonctions d'Assistant de Médecine dans la Clinique médicale du Professeur Lebon.

En 1955, il passe l'Agrégation de Médecine expérimentale. Ses démonstrations sur l'animal, comme ses deux leçons, sont particulièrement brillantes. Il est reçu premier haut la main devant Pierre Maurice et Jacques Loeper qui bénéficient cependant de l'appui très efficace d'un Membre du jury influent, le Professeur Lenègre. Le Doyen Hermann ancien Agrégé d'Alger, qu'à Lyon on appelait toujours le Lorrain, se plaît à féliciter tout particulièrement le brillant candidat reçu major.

Durant sa carrière à la Faculté de Médecine et dans les Hôpitaux d'Alger, André GROSS poursuit très activement des recherches expérimentales et des travaux cliniques. Il commence par envisager chez l'animal, les effets des anoxies. Avec ses Maîtres Malmejac et Chardon, il consacre plus de vingt publications à ses recherches. Les effets cardiovasculaires de l'anoxie et plus particulièrement la vasoconstriction sont minutieusement analysés. Les modifications de la sécrétion pancréatique externe, des éléments figurés sanguins ou des équilibres protidiques et électrolytiques du plasma sont également envisagées. Il consacre une de ses premières publications à l'influence de l'anoxie sur la sécrétion urinaire, recherches qu'il développera ultérieurement au cours de sa carrière nancéienne.

Sa thèse inaugurale analyse l'influence de l'anoxie sur la leucocytose et met en évidence les modifications surrénaliennes secondaires à l'anoxie.

La physiologie et la physiopathologie de l'adrénalino-sécrétion constituent un autre grand thème de recherche mené par André GROSS. Ses travaux sont effectués en grande partie grâce à la technique de la surrénale irriguée in situ, à la mise au point de laquelle il a participé, et qui lui permet d'étudier l'action sur l'adrénalino-sécrétion de l'anoxie, du choc anaphylactique et de certains agents pharmacodynamiques, tels que les curarisants, l'acétylcholine ou l'atropine. L'innervation du système sécréteur médullo-surrénalien est minutieusement envisagée. Ces travaux sur la physiologie de la médullo-surrénale font l'objet d'une trentaine de publications qui s'échelonnent entre 1950 et 1955.

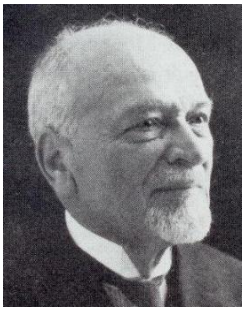
A partir de 1953, André GROSS s'intéresse aux asthmes expérimentaux qu'il provoque à l'aide d'histamine ou d'ovalbumine. Il étudie les variations d'intensité des crises d'asthme en fonction de l'équilibre hormonal utilisant chez l'animal des hormones mâles et femelles. Ensuite, c'est l'étude de la toux qui retient son attention ; il imagine des techniques originales de toux expérimentale chez l'animal provoquée soit par irritation de la plèvre, soit par excitation de la zone tussigène de la bifurcation trachéale.

En 1962, la carrière algéroise de notre collègue prend fin. Rapatrié d'Algérie, il se fixe à Nancy, souhaitant renforcer les relations médicales qu'il a nouées quelques années plus tôt avec le Centre Thermal de Vittel, où il a jeté les bases d'un Laboratoire d'examens biologiques. Devenu lorrain, il aime à rappeler que ce n'est qu'un retour aux sources, puisque son arrière-grand-père, alsacien, avait épousé une Messine. Polytechnicien ayant participé à la défense de Colmar en 1870, affecté ensuite en Algérie, cet officier avait coutume, lors de ses voyages en France, de venir contempler

la cathédrale de Metz, d'une colline voisine de Mousson. Il y renouvelait solennellement la promesse de délivrer un jour la Lorraine annexée, ajoutant que s'il n'était pas en mesure de la faire, il souhaitait que ses descendants participent à cette libération.
J'accueille ce collègue d'Agrégation, durement frappé par le sort, au Laboratoire de Médecine Expérimentale. Il devient bientôt un ami très cher. Malheureusement, les fantaisies administratives n'ont pas affecté André GROSS en surnombre de la Faculté de Médecine de Nancy, mais à l'Ecole de Médecine d'Angers où rien ne l'appelle. Avec la plus grande conscience durant le rude hiver 1962-1963, il part chaque semaine faire ses cours à Angers. Pendant sa vie nancéienne, il développe un Laboratoire de néphrologie expérimentale dans les locaux rapidement devenus trop étroits de notre Laboratoire de Pathologie expérimentale. Il devient, au début de 1963, Chef d'un Service de Médecine à l'Hôpital de Vittel. Il s'agit d'abord d'un petit Service intitulé de convalescents hépato-vésiculaires, rénaux et nutritionnels, mais André GROSS développe ce Service, l'oriente avant tout vers les affections rénales auxquelles il consacre depuis déjà quelques années une grande partie de son activité. Son souhait le plus vif est d'obtenir son rattachement à notre Faculté, il s'engage à ne pas briguer un poste hospitalier à Nancy et souligne qu'il conservera le Service qu'il a créé à Vittel. Malgré l'appui du Doyen BEAU, malgré tous les efforts déployés pour créer un Laboratoire de recherche et surtout l'intérêt de renforcer les liens entre Vittel et Nancy, le Conseil des Professeurs ne se prononce qu'après deux ans en faveur du rattachement du Professeur GROSS à la Faculté de Nancy. Devenu enfin Professeur sans Chaire, dans notre Faculté, il obtient que son Service hospitalier soit rattaché au Centre Hospitalier Universitaire. Des refus répétés qui lui ont été opposés, il ne tient pas rigueur à ses collègues, car de toutes les actions des hommes, André GROSS ne retient que celles qui ont été bienfaisantes. Souhaitant rendre service à Nancy, il désigne comme son successeur à Angers, dans la charge d'enseignement de Pathologie expérimentale, un jeune confrère nancéien qui sera injustement écarté lorsque le temps sera venu de désigner un Agrégé.
A partir de 1963, les travaux d'André GROSS sont orientés en totalité vers la néphrologie. Rapporteur au 34ème Congrès français de Médecine sur les mécanismes physiopathologiques de la protéinurie dans les syndromes néphrotiques, il s'intéresse ensuite tout particulièrement aux mécanismes des variations chez l'homme, des clairances de l'urée et de la créatinine. Il décrit et analyse un type particulier d'insuffisance rénale fonctionnelle, la glomérulo-néphropathie hypoxique. Il s'intéresse à la pharmacologie des diurétiques, précisant les modifications de l'équilibre acido-basique qui leur sont secondaires chez les insuffisants respiratoires chroniques. Il poursuit d'intéressantes études sur l'action de la benzodiarone sur l'élimination rénale de l'acide urique. Mais surtout, grâce à une technique originale il analyse chez le rat, la toxicité rénale des aminosides. Il montre que chez le rat blanc ayant subi une amputation de 60% du volume total des reins, la streptomycine et la dihydrostreptomycine créent des lésions glomérulaires importantes associées, dans le cas de la streptomycine, à des lésions tubulaires. La clairance de la créatinine est plus faible que chez les animaux témoins et la créatinémie s'élève. Simultanément il persiste une protéinurie chez les animaux traités. Il utilise ce modèle expérimental, pour étudier les effets d'un complexe bêta gamma globuline isolé à partir d'un sérum anti-rein obtenu chez la chèvre avec de l'extrait de rein de porc embryonnaire. Il montre que ce complexe exerce un pouvoir néphro-protecteur non seulement sur les glomérules, mais aussi sur les tubules rénaux.
En 1968, il installe dans son Service de Vittel une unité de rein artificiel pour insuffisants rénaux chroniques. Cette unité est la première créée en Lorraine. Ici encore, l'expérimentation préalable conduite de façon minutieuse sur l'animal à l'aide d'un appareillage d'hémodialyse spécialement

adapté permet à André GROSS de maîtriser parfaitement chez le malade une technique alors en cours d'élaboration.
Ces beaux travaux expérimentaux et ces activités cliniques menés à bien malgré les difficultés, lui valent d'être nommé par ses pairs en 1970, Professeur à titre personnel. Il choisit pour dénomination de sa Chaire, « Néphrologie clinique et expérimentale ». Cette nomination ne ralentit pas son activité scientifique, bien au contraire. André GROSS continue à étudier avec rigueur les effets métaboliques endocriniens et vitaminiques de l'hémodialyse. En collaboration avec nos collègues nancéiens il décrit l'évolution de l'hypertension maligne chez les insuffisants rénaux en hémodialyse itérative traités par bi-néphrectomie. Profitant des facilités qui lui sont données par son Service hospitalier de Vittel, il perfectionne le traitement diététique des urémies chroniques.
Avec persévérance, il recherche les conséquences pulmonaires des insuffisances rénales traitées par hémodialyse. Dès 1969, il souligne l'intérêt de telles études. Non content d'inspirer une thèse sur le rôle du poumon dans l'équilibre acido-basique chez l'hémodialysé, il montre l'apport du cliché thoracique standard chez l'hémodialysé chronique, puis met en évidence avant dialyse, chez certains sujets, une altération des échanges respiratoires associée à des troubles discrets de la série obstructive. Appliquant les techniques au Xénon radioactif, il démontre avec LACOSTE, MALLIE et BERTRAND, que les troubles de la perfusion sont corrigés par l'hémodialyse.
Telle est brièvement résumée l'œuvre scientifique d'André GROSS. Ses travaux n'ont pas été menés en ordre dispersé, bien au contraire. L'examen des 180 publications qu'il a présentées devant notre Société de Médecine, à la Société de Biologie et à la Société Française de Néphrologie montrent la continuité de son œuvre. André GROSS a poursuivi son expérimentation et des observations cliniques pendant de longues années afin d'aboutir à des conclusions où l'expérimentation et l'observation clinique apportent chacune leur part. Il a réussi cette incroyable gageure de mener pendant 18 ans des recherches expérimentales à Nancy et à soixante-dix kilomètres de là de diriger et de perfectionner sans cesse, un Service clinique qu'il a entièrement créé. A ses tâches de recherche et de soins aux malades, il ajoute les charges d'un enseignement aux étudiants de première année du deuxième cycle d'études médicales, pour la Médecine expérimentale, discipline à laquelle il reste profondément attaché et pour le Certificat intégré de néphrologie où il joue une part importante. Son enseignement toujours clair, précis et rigoureux, délivré sans hésitation, est de grande qualité. Les étudiants qui ne s'y trompent pas, apprécient en lui, l'enseignant qui prépare soigneusement ses cours et qui ne les encombre jamais d'une érudition inutile, tout en les améliorant chaque année des connaissances les plus récentes.
Comme si ses tâches d'enseignement, de soins aux malades et de recherche ne suffisaient pas à remplir très largement sa vie, notre collègue s'efforce de rendre service à la Faculté B de Médecine en acceptant la tâche de Vice-Doyen, chargé du troisième cycle. Il applique là, comme ailleurs de grandes qualités humaines. Compréhensif pour les étudiants, cherchant à aplanir leurs difficultés et à faciliter leur formation, indulgent pour leurs fautes, mais n'acceptant pour autant ni faiblesse, ni complaisance, il maintient fermement avec une souriante courtoisie, les règles qui s'imposent.
Cette intégrité et ce refus de toute compromission sont une des caractéristiques de la vie d'André GROSS. Rapportant un jour ses travaux sur la toxicité rénale de la gentamycine, il s'attire une remarque d'un collègue parisien « mon jeune ami, il ne me paraît pas opportun de souligner dans un colloque généreusement subventionné par la maison qui commercialise la gentamycine, la toxicité de ce médicament ». Une telle remarque étonne et amuse notre collègue, car elle est à

l'opposé de ses conceptions, de sa rigueur et de son honnêteté scientifique. Pour lui, elle reste un symbole de l'erreur trop fréquemment commise par certains pharmacologues cliniciens.
Il aime à conter des anecdotes, mais celles-ci sont toujours indulgentes et ne comportent jamais, la moindre médisance. Lorsque la confiance qu'il avait placée en un ou l'autre de ses collègues avait été déçue, il n'en manifestait aucune rancune, il ignorait totalement l'art de la plainte ou du reproche. Fidèle à ses engagements, il évitait de faire le moindre tort et il n'a accepté la création d'un nouveau Service de néphrologie dans le cadre de notre CHU, que le jour où notre collègue HERBEUVAL lui a certifié que cette création ne remettait pas en cause, l'existence du Service de néphrologie de l'Hôpital de Brabois. Hélas, les efforts de la direction générale du Centre Hospitalier Régional, comme ceux du Président de la Commission Médicale Consultative ne porteront pas leur fruit, puisque c'est au début de l'année 1981 que notre collègue GROSS devait prendre possession de son nouveau Service à l'Hôpital Jeanne-d ‘Arc. Jusqu'à la veille de sa courte maladie il a poursuivi ses harassants voyages pluri hebdomadaires vers Vittel.
Mes chers collègues, nous avons perdu en la personne d'André GROSS, un Professeur et chercheur remarquable ainsi qu’un ami de grande qualité. Sa conduite exemplaire à travers les difficultés de la vie, son optimisme inébranlable, doivent être pour nous et nos jeunes collaborateurs, un exemple à méditer et à conserver.
Permettez-moi, au nom de nos deux Facultés, d'assurer de notre profonde sympathie, Mme Gross, qui sut s'adapter avec tant de courage, au changement de vie que lui imposa l'exode et de dire nos condoléances à ses fils, Jean-Louis, qui nous rappelle si fidèlement son père et à Patrick, Interne de notre CHU, qui tous deux manifestent dans la vie de tous les jours, le courage et l'opiniâtreté que leur a légués leur père.



GROSS Frédéric

1844-1927

ELOGE par le Professeur L. HEULLY

Rappeler ce que fut le Doyen GROSS dont une si belle vieillesse prolongea la magnifique carrière est un pieux hommage que lui doit la fidélité reconnaissante de celui qui fut son dernier élève et qui recueillit son dernier souffle. Parmi les Maîtres de notre Faculté frappés par le destin en 1927, il eut l'honneur incontesté d'incarner l'esprit de cette Ecole nancéienne qui faisait revivre en France l'Ecole de Strasbourg. Pour quarante-deux générations d'étudiants, le Professeur GROSS fut celui qui avait apporté des provinces perdues le flambeau de la science et ce serait lui, pensait-on, qui, dans un jour de gloire, irait le remettre à la Faculté de Strasbourg redevenue française. Strasbourgeois, nul ne pouvait l'être davantage.

Né à Strasbourg le 5 juin 1844, fils d'un Médecin de Strasbourg, c'est à Strasbourg que Frédéric GROSS fit toutes ses études. Interne des Hôpitaux de Strasbourg en 1863, Chef de Clinique en 1868, Agrégé de Chirurgie à Strasbourg en 1869, il avait reçu les leçons et l'exemple de deux grands Maîtres strasbourgeois dont il aimait parler : Sédillot et Koeberlé. Appartenant à cette génération privilégiée qui devait connaître un si prodigieux destin, aussi prodigieux que l'essor de la Chirurgie abdominale dont elle vécut tous les progrès, il semblait destiné à continuer dans sa ville natale la tradition brillante de son père et de ses Maîtres. Les événements en décidèrent autrement. Un an après sa nomination d'Agrégé, la guerre apportait à Strasbourg les horreurs d'un siège poursuivi avec sauvagerie. Pendant que les bombes allumaient en tous lieux des incendies, l'Aide major GROSS se prodiguait au chevet des blessés à l'ambulance n° 4 du séminaire Saint-Thomas, puis après la reddition à l'ambulance de Clerval dans le Doubs. L'année suivante il quittait son cher Strasbourg en deuil et suivait à Nancy, comme Agrégé en exercice, la Faculté transférée dont il devait devenir avec son collègue BERNHEIM l'élément le plus représentatif.

Pour parvenir au premier rang dans l'estime de ses collègues, pour mériter la reconnaissance que lui voua la conscience populaire, pour être un des fleurons de la gloire de Nancy le jeune Maître avait les plus beaux titres. En 1868, le prix de thèse avait récompensé son travail sur « La structure microscopique du rein » ; l'année suivante il écrivait pour le Concours d'Agrégation une thèse remarquable et demeurée classique sur « La valeur clinique des amputations tibio-tarsiennes et tarso-tarsiennes » ; la même année voyait paraître dans le Dictionnaire de Médecine générale l'article « Luxation » dû à sa collaboration avec le Professeur Sédillot. En pleine jeunesse, à 35 ans, il était nommé Professeur de Médecine opératoire ; deux ans plus tard, en 1881, il recevait la Chaire de Clinique chirurgicale qu'il devait illustrer pendant trente-trois ans. Autour de lui se

pressaient tous les jeunes poussés par le désir de s'initier à cette Chirurgie chaque jour plus brillante, avides aussi de devenir des Maîtres à leur tour. Un seul trait donnera la mesure de la valeur de son enseignement, neuf de ses Chefs de Clinique ont revêtu la robe professorale et parmi eux je ne citerai que ceux prématurément disparus : ROHMER, SENCERT, VAUTRIN.

Chef de Service, il avait donné une allure toute particulière à sa Clinique d'Hôpital. Méthodique et ponctuel, calme et tenace, précis dans ses actes, concis dans ses paroles, sévère pour lui-même et pour son personnel, mais d'une sévérité tempérée par une extrême bonté et une grande justice, il obtenait de ses collaborateurs un effort constant dont il donnait l'exemple avec une dignité remarquable. Parce qu'il était sensible et bon il évitait tout ce qui aurait pu blesser ceux qui l'approchaient. Jamais un blâme, pas même un reproche en public ; mais dans le silence de son petit cabinet un court entretien, une admonestation souvent ferme, toujours juste ; rien ne lui coûtait comme de sévir. Au cours des cliniques qui exposent si fréquemment le professeur à apprécier, sans même le vouloir, les actes ou les paroles d'un confrère, jamais une critique, jamais un jugement qui pût faire de la peine. Il avait de son rôle la conception la plus haute ; donner la science n'était à ses yeux que la moitié de sa tâche ; à ceux qui suivaient ses cliniques, il enseignait le culte de l'honneur qu'il portait si haut, le respect de la profession qu'il concevait si belle, libre et honorée, le dévouement enfin pour le pauvre et le malade. Ses hospitalisés avaient droit à tous les soins et à tous les respects ; ils lui étaient deux fois sacrés parce qu'ils souffraient et parce qu'ils étaient pauvres ; mais sa bonté était si discrète que ceux-là seuls qui vivaient dans son intimité ont su qu'elle n'avait pas de limites. Au lit du malade il répétait les examens, pesant avec soin les indications opératoires, et, quand sa décision était prise, il opérait dans le calme de sa « salle blanche », avec quelle méthode et quelle conscience !

Ses opérations de chaque jour donnaient un enseignement fécond. Le premier en France, avant Lucas Championniere, il introduisait dans son Service la méthode de Lister dont il jugeait les résultats dans sa leçon d'ouverture à la Clinique chirurgicale en 1875 et il adressait sur ce sujet un mémoire à la Société de Chirurgie de Paris. En 1879, il faisait paraître « La Méthode antiseptique », exposé de ses résultats à l'Hôpital Saint-Léon. Promoteur en France de l'antisepsie, il fut également des premiers à lui substituer l'asepsie. « Dans les opérations, l'asepsie doit être la règle » écrit-il dès 1891, et, à la faveur de cette asepsie, il préconise déjà la suppression du drainage après la réunion des plaies opératoires (1890).

Avec ses élèves ROHMER et VAUTRIN auxquels se joignait ANDRE pour une deuxième édition, il publiait en 1890 les « Nouveaux éléments de pathologie et de clinique chirurgicale » qui ont été le manuel classique de tant de générations. En 1891, il donnait enfin la mise au point d'une question qui l'occupait depuis douze ans, écrivant sur « les pieds-bots varus équins congénitaux et la tarsectomie postérieure cunéiforme » des pages définitives et décrivant son opération qui est devenue classique.

Ses publications se succédaient ; elles touchent à tout le domaine de la Chirurgie, la simple énumération des plus importantes en serait trop longue. Rappelons seulement ses nombreux mémoires de Chirurgie gynécologique et, en 1895, cette belle communication au treizième Congrès de Chirurgie de sa statistique personnelle de 82 hystérectomies abdominales restée longtemps sans égale. Le premier à Nancy, il pratiqua la gastro-entérostomie et son nom demeure attaché à la question des « perforations de l'estomac pour ulcère » par un travail rédigé en collaboration avec son fils Georges GROSS et basé sur l'analyse de 409 opérations.

Sa haute valeur scientifique lui ouvrait toutes les portes. Membre Correspondant national de la Société de Chirurgie de Paris en 1880 et de l'Académie de Médecine en 1896, il en devenait en

1918 Associé national. Membre fondateur de l'Association Française de Chirurgie en 1884, le suprême honneur lui était donné de présider le Congrès de Chirurgie de 1897 ; dans son discours d'ouverture sur la radiographie, il a une claire vision de tout ce que promet cette récente conquête de la science, il insiste sur la nécessité de créer dans tous les Hôpitaux un Laboratoire spécial de radiographie et son appel fut entendu. Associé étranger de la Société de Chirurgie de Bucarest en 1900, Membre fondateur de l'Association Internationale de Chirurgie en 1905, l'Académie Royale de Belgique l'accueillait en 1917 comme Membre Correspondant étranger et le nommait Membre Honoraire en 1926. A Nancy même il suivait fidèlement les séances de la Société de Médecine dont il fut Président en 1882 et celles de la Société d'Obstétrique et de Gynécologie dont il présida le 6 mars 1912 la première séance.

Les rares instants que lui laissait la Chirurgie étaient encore des instants de labeur. Fondateur et collaborateur assidu de la *Revue Médicale de l'Est* ; Membre du Conseil de l'Université, Doyen de la Faculté de 1898 à 1913, date à laquelle il ne se représenta plus aux suffrages ; Membre du Comité consultatif de l'Enseignement supérieur de 1908 à 1925 ; Président du Comité régional de l'Alliance d'Hygiène sociale depuis 1905 ; Président pendant 27 ans de l'Association de Prévoyance des Médecins de Meurthe-et-Moselle, partout ses conseils précieux étaient écoutés. Comme Doyen il conçut et réalisa le projet grandiose d'extension des Hôpitaux, sans avoir davantage que son ami HERRGOTT la satisfaction de voir terminer les travaux de la nouvelle Maternité.

Entre temps, rassemblant et condensant ses souvenirs dans « la Faculté de Médecine 1872-1914 », il mettait en relief le rôle de ses devanciers et de ses collègues, s'effaçant modestement derrière eux. Il destina cette étude importante à l'Académie de Stanislas qui lui avait ouvert ses portes en 1903.

On comprend que pour ce travailleur infatigable la retraite n'ait pas été le repos. Sans doute la Faculté conféra l'honorariat au Doyen en 1913, au Professeur en 1914, mais une carrière peut-elle s'arrêter quand la Nation a besoin de l'activité de tous ses citoyens. De 1914 à 1919 le Professeur GROSS continua sous les bombardements et les raids d'avions son service d'Hôpital, dépensant des trésors de patience et d'ingéniosité au chevet des blessés de la face, créant pendant la guerre le premier centre de restauration maxillo-faciale comme il avait, pendant la paix, créé à la Faculté de Médecine le premier Institut dentaire.

Jusqu'en 1927 il continua à siéger au Comité consultatif de l'Enseignement supérieur, en 1916 il devenait Président de l'Office Départemental d'Hygiène sociale ; en 1920, il était nommé Membre du Conseil général de l'Association de Prévoyance des Médecins de France. Il tomba, en pleine activité le 15 octobre 1927, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

A une carrière si féconde les distinctions honorifiques ne devaient pas manquer, jamais le Professeur GROSS ne fit rien pour les rechercher. Chevalier de la Légion d'Honneur en 1896, Officier depuis 1907, il portait avec fierté les Médailles des deux guerres entre lesquelles se place toute sa carrière, et peut-être attachait-il plus de prix encore à la Médaille de la Société Française de Secours aux Blessés et à celle de la Reconnaissance Française. La Médaille d'or de l'Assistance publique allait récompenser 52 ans de dévouement dans les Hôpitaux de Strasbourg et de Nancy, mais son trépas ne permit pas qu'elle lui fût remise au Congrès d'Hygiène et d'assistance et c'est à titre posthume que lui fut décerné ce dernier hommage.

Telle est, brièvement rappelée, cette carrière si bien remplie. Elle est d'une unité remarquable. Strasbourgeois, le Professeur GROSS garda toute sa vie la certitude du retour à la France de sa chère patrie ; il eut la joie indicible de voir enfin nos trois couleurs flotter au sommet de la flèche

rosée qui domine et symbolise Strasbourg. Il vit la Faculté de Nancy, sa Faculté, rendre à Strasbourg avec ANCEL, BOUIN, SENCERT son élève et d'autres encore, plus jeunes, le sang français qui s'en était allé en 1872. Strasbourgeois, le Professeur GROSS conserva fidèlement les traditions alsaciennes. Dans son Service, il aimait aux heures de bonne humeur à parler le dialecte et à échanger ainsi quelques mots avec la bonne sœur Caroline que tant de nous connaissent. Il avait du Strasbourgeois l'ardeur au travail, la gravité, il en avait aussi la malice et l'indulgente ironie qui fusaient parfois en phrases lapidaires, tandis qu'un fin sourire venait tempérer l'éclat d'acier de ses yeux volontaires. Correct et digne, il mettait au service de ses idées toute la ténacité alsacienne.

L'honneur était son guide, le travail sa règle, la profession médicale son sacerdoce et la Chirurgie sa passion. Comment aurait-il pu en être autrement : il avait connu l'époque que nous imaginons à peine où la simple amputation d'un doigt mettait en question la vie de l'opéré ; il avait aidé son Maître Koeberlé dans ces premières laparotomies qui faisaient accourir à Strasbourg tous ceux que la Chirurgie comptait d'illustres en Europe ; il avait diffusé la méthode de Lister qui rendit possible toutes les audaces opératoires ; il avait vu la Chirurgie s'attaquer successivement à tous les organes abdominaux et, par une adaptation quotidienne de ses méthodes triompher de toutes les difficultés et recevoir enfin l'aide nouvelle de la radiographie.

Il avait volé de progrès en progrès, de cimes en cimes ; les contingences de la vie n'existaient pas pour lui. Dans son calme foyer du quai Isabey sa vie se déroulait harmonieuse et belle. Soutenu par l'admirable compagne de sa vie, réconforté par l'affection des siens, il voyait l'âge impuissant à le diminuer ; et combien ont envié sa verte vieillesse. L'image de ce vieillard aimable, droit et ferme, au visage éclairé d'un fin sourire, demeurera dans la mémoire de ceux qui l'ont connu et qui tous lui gardent un souvenir fidèle.

GROSS Georges

1875-1950

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy (1874-1974) » par le Professeur A. BEAU
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Fils du Doyen de la Faculté, Georges GROSS était né à Nancy en 1875. Suivant l'exemple paternel, il embrassa la carrière médicale. Externe des Hôpitaux en 1895, Interne en 1897, prix de l'Internat en 1899, il soutient sa thèse de Doctorat en 1900 sur le sujet suivant : « Hématométrie et hématocolpos dans les cas de duplicité du canal génital ».
Reçu au Concours d'Agrégation de Chirurgie en 1904, il fut chargé des conférences de petite chirurgie, bandages et appareils, puis des conférences de Pathologie chirurgicale. Nommé Chirurgien Adjoint de l'Hospice Saint-Julien (1908-1918), puis Chirurgien de la Maison de Secours. Ayant terminé ses neuf années d'Agrégation en 1913, Georges GROSS fut maintenu en fonction, mais survint la première guerre mondiale qui devait l'éloigner définitivement de la Faculté de Nancy, car la paix revenue, il abandonna toute fonction universitaire. L'activité scientifique de Georges GROSS a été importante et a donné lieu à de nombreuses publications consacrées essentiellement à la Chirurgie abdominale et gynécologique. On doit aussi relever des travaux concernant la stérilisation par les vapeurs de formol et son application à la Chirurgie, l'Obstétrique et la Gynécologie.

Compléments : **EXTRAIT de « L'Ecole de chirurgie de guerre de la Faculté de Médecine de Nancy » par le Professeur A. LARCAN**
Histoire des sciences médicales, 2000

Il faut souligner la contribution à la suture primitive de Georges GROSS, devenu médecin-chef de l'auto chir 12 et chirurgien consultant d'armée qui se fait le défenseur de cette technique non seulement pour les plaies des membres mais l'applique aussi aux plaies articulaires (avec Loubat) et aux plaies crânio-cérébrales (avec Houdard). Il rappelle les critères de réalisation : temps écoulé entre la blessure et l'intervention suffisamment court, possibilité anatomique de réaliser une excision complète et correcte des tissus contus, expérience clinique. Mais il va apporter un correctif bactériologique très intéressant en utilisant les techniques bactériologiques quantitatives et qualitatives mises au point par Tissiez dans les Flandres. Celui-ci avait constaté que la flore anaérobie responsable des gangrènes coexiste avec une flore aérobie, que la flore varie pour

chaque blessé et pour le même blessé parfois pour chacune des blessures et il rend le streptocoque associé responsable des gangrènes foudroyantes et des suppurations. GROSS qui réalise désormais près de 80% de sutures primitives va après étude bactériologique conclure que toute plaie de guerre qui ne contient pas de streptocoque doit être suturée et que par contre la suture n'est possible qu'à partir du 21ème jour s'il existe un streptocoque et qu'il faut désunir volontairement la suture si l'on a connaissance de ce germe et si l'on veut éviter suppuration et surtout infection toxémique mortelle.

Compléments (B. LEGRAS)

Georges GROSS est décédé à Paris le 21 février 1950. Charles MONOYER était son oncle par alliance.

GUILLEMIN André

1891-1967

ELOGE par le Professeur P. FLORENTIN

Le Professeur André GUILLEMIN a succombé tout récemment, à l'âge de 75 ans, à la suite d'une courte mais inexorable maladie.

La longue carrière médicale et universitaire du Professeur GUILLEMIN, admis à l'Honorariat en 1962, débuta, dans notre Faculté, en 1909. Après ses études secondaires poursuivies à l'Ecole Saint-Sigisbert de Nancy, il continuait, en pénétrant dans l'Institut de la rue Lionnois, les traditions de sa lignée paternelle, comme arrière-petit-fils, petit-fils, fils et neveu d'éminents médecins civils et militaires qui lui avaient transmis leurs viriles et très solides qualités morales et professionnelles.

Externe des Hôpitaux en 1911, la guerre devait brusquement interrompre ses études. Mobilisé en 1914 comme Médecin Auxiliaire dans un Régiment d'infanterie, il fut blessé, décoré de la Croix de guerre et de la Médaille de Vermeil des Epidémies.

Rendu à la vie civile en août 1919, il opta très rapidement pour la carrière chirurgicale, à laquelle il se consacra jusqu'à la veille de sa mort. Pour se préparer, comme il se devait alors, à cette discipline qui exigeait, compte tenu des aléas opératoires, une connaissance très approfondie de l'architecture du corps humain, il entrait comme Aide, puis Prosecteur d'Anatomie dans le Service dirigé depuis 1907 par le Professeur Paul ANCEL, puis, dès 1919, par le Professeur et Doyen Honoraire Maurice LUCIEN.

Les plus anciens d'entre nous se souviennent peut-être de l'atmosphère qui régnait à l'Institut Anatomique à l'époque où André Guillemin était Prosecteur, Maurice MUTEL Chef des Travaux, Paul-Louis DROUET, André Cornu et Robert Fourche, Aides et Préparateur d'Anatomie. Cette petite équipe de jeunes anatomistes, de tempéraments très différents, était soumise chaque année, pendant le semestre d'hiver, à une sévère rectitude horaire qui n'admettait aucun relâchement, aucun repos en fin de semaine. De 13 heures 30 à 16 heures, les étudiants de la salle de dissection, turbulents suivant la tradition, se voyaient encadrés par le « Patron » et par leurs préparateurs qui ne leur épargnaient pas les interrogations et passaient des heures sur le cadavre à manier avec eux la pince et le scalpel et à préparer des pièces pour démonstrations.

C'est à cette rude discipline, librement et allègrement consentie, qu'agrémentaient parfois des épisodes pittoresques souvent évoqués par notre collègue - que se formèrent de futurs Maîtres, et que se précisèrent et s'affermirent le caractère et la destinée professionnelle d'André

GUILLEMIN. Il eut, par surcroît, à cette époque, l'heureuse chance de trouver un guide très précieux et très sûr en la personne du Professeur Alexis VAUTRIN.
L'Internat brillamment obtenu dès 1914, il soutenait sa thèse sur un sujet de gynécologie le 16 avril 1921 et devenait, après un Concours assez âprement disputé, jusqu'en 1925, le Chef de Clinique de cet éminent chirurgien. C'est sous la direction très énergique, très exigeante, et aussi très austère du Professeur VAUTRIN, excellent gynécologue, pionnier de la Lutte Anti-Cancéreuse à Nancy, que notre collègue devait acquérir les indiscutables qualités techniques qu'il ne cessa de perfectionner au cours de sa carrière, fréquentant en outre, à Paris, les Services chirurgicaux des Professeurs Gosset, Duval et Cuneo. Cette préparation « manuelle », associée à une documentation scientifique vigilante, consacrèrent bientôt sa virtuosité opératoire, la sécurité de son diagnostic et ses facilités d'adaptation dans les différents Services chirurgicaux qui lui furent confiés, parfois imposés, par le Conseil de la Faculté.
Chirurgien des Hôpitaux du Concours de 1926, le Service de Chirurgie Thoracique lui fut attribué à l'Hôpital Maringer. Nous étions à l'époque où la thoracoplastie était considérée, en dépit des mutilations importantes qu'elle exige, comme la seule opération efficace, susceptibles de bloquer l'évolution de certaines lésions tuberculeuses. Les résultats obtenus par André GUILLEMIN dans ces interventions, auxquelles il apporta des modifications techniques et dont il sut préciser les indications, se révélèrent extrêmement encourageants.
Son ascension universitaire s'affirmait par sa réussite au Concours d'Agrégation de Chirurgie Générale en 1930. Il avait entre-temps, en 1927, recueilli, à la demande expresse du Professeur VAUTRIN, quelques mois avant sa mort, la succession de la Clinique privée de la rue Sainte-Marie, dans laquelle il ne cessa d'opérer pendant près de 40 ans. Il sut conserver à cette maison, à laquelle il était très attaché, le renom que lui avait donné son fondateur, intervenant très efficacement dans l'organisation matérielle de l'établissement et dans sa constante et intelligente modernisation. Nombreux sont les malades qui lui doivent leur guérison et lui ont témoigné leur reconnaissance.
Chargé de l'enseignement de la Pathologie chirurgicale puis de la Chirurgie opératoire jusqu'en 1938, il lui fut demandé, à la veille de la seconde guerre mondiale, d'assurer la direction du Service d'Urologie de l'Hôpital Central, laissé sans titulaire depuis la mort du Professeur Paul ANDRE. C'était pour lui, plus particulièrement orienté vers la Gynécologie, l'obligation assez pénible de s'adapter à une nouvelle discipline qui, si elle exige la dextérité opératoire qu'il possédait sans conteste, nécessite l'utilisation de procédés d'endoscopie qui lui étaient à peu près étrangers. Avec courage et ténacité, épaulé par quelques spécialistes nancéiens de sa génération, le Professeur Agrégé GUILLEMIN se consacrait à la remise en route d'un Service hospitalier depuis quelque temps privé de Chef, et auquel il sut donner une impulsion nouvelle. Sa consécration comme Urologue devenait évidente : plusieurs procédés opératoires originaux firent l'objet d'intéressantes publications. Cet effort méritoire devait être reconnu et sanctionné par le Conseil de la Faculté qui le nommait Professeur sans Chaire puis le titularisait en 1956 dans la Chaire d'Urologie, rétablie en sa faveur.
La seconde guerre mondiale l'avait une nouvelle fois contraint à abandonner ses obligations universitaires et son foyer. Il fut mobilisé en 1939 comme Médecin Chef de Service de Chirurgie à l'Hôpital militaire Sédillot, puis reprit ses différentes activités fin 1940, dès son retour à Nancy.
Il fut successivement fait Chevalier, puis Officier de la Légion d'Honneur à titre militaire et de la résistance, Officier des Palmes Académiques, Commandeur de la Santé publique, Chevalier du Mérite Social.

Son enseignement, qu'il poursuivit jusqu'en 1962, date de sa mise à la retraite, tendait plutôt à orienter ses élèves, - car il avait conservé les traditions de son Maître VAUTRIN - vers l'établissement du diagnostic et les indications thérapeutiques, abordant discrètement la technique opératoire qui n'intéresse que les futurs spécialistes, et que les étudiants ne sont pas astreints à connaître dans tous ses détails.

Ses nombreuses publications (280), surtout consacrées à la Gynécologie, et ses différents travaux sur des sujets très variés, lui permirent d'acquérir des titres très flatteurs. Membre des nombreuses sociétés locales et nationales dont font partie la majorité des Universitaires et des Médecins, il se vit conférer avec une satisfaction non dissimulée, les titres enviables de Membre titulaire non-résident de l'Académie de Chirurgie, de Correspondant de l'Académie de Médecine et de Membre de la Société Internationale de Chirurgie. Ces trois nominations, qui sont la preuve de l'estime élogieuse que lui réservaient ses Pairs, l'ont manifestement comblé de joie et, bien sûrement, dissipé certaines amertumes.

Admis à la retraite et nommé Professeur Honoraire, notre collègue ne se résigna pas à l'inaction. Toujours passionné de son métier, il continua, sans défaillance, à assurer la direction chirurgicale de la Clinique Vautrin, avec autant de zèle et de juvénile ardeur qu'au début de sa carrière. Néanmoins, un avertissement sévère devait, il y a trois ans, mettre un frein à son activité. Il n'acceptait pas le repos qui lui était imposé, et depuis cet accident révélateur, manifestait ouvertement son impatience et son dépit devant l'amoindrissement intempestif de son équilibre physique. Puis ce fut le développement sournois, en quelques mois seulement, de cette inexorable maladie, dont il endura les souffrances avec une parfaite résignation, perdant progressivement ses forces, abordant l'instant du suprême départ avec un courage et une sérénité qui firent l'admiration et la consolation de tous ses proches, réunis à son chevet. La cérémonie des obsèques, qu'il a voulue très simple, groupa, autour de sa famille, ses collègues, ses confrères, et tous ceux de ses anciens malades qui lui apportèrent l'ultime témoignage de leur reconnaissance.

Le déroulement de la carrière du Professeur André GUILLEMIN ne fut pas exempt de difficultés et il ne nous appartient pas d'en rechercher aujourd'hui les motifs. Nous savons bien que l'accession à une Chaire d'Université dépend souvent d'impondérables qui résultent, sans conteste, de circonstances absolument imprévisibles. D'une extrême sensibilité, que dissimulait une attitude réservée, parfois distante, dominée par une évidente rigidité de principes et par le respect de ses traditions familiales, notre collègue a manifestement pâti de contingences désavantageuses, au cours de sa vie hospitalière et universitaire.

C'était un modeste, mais intimement conscient, à juste titre, de sa valeur et de ses capacités. Son accession, quoique tardive, à la Chaire d'Urologie, sanctionnée par un vote très élogieux du Conseil de la Faculté, avait depuis longtemps effacé quelques rancœurs. Comme suprême apaisement, n'a-t-il pas éprouvé l'immense joie d'apprendre, quelques semaines avant sa mort, la nomination si méritée de son fils Paul à la Chaire dont il avait été le plus récent titulaire et à laquelle il avait consacré les dernières années de sa carrière professorale ?

A sa femme, qui a su lui créer un foyer apaisant, à ses fils les Docteurs Paul et Jean Guillemin, héritiers d'une tradition médicale déjà séculaire, à sa fille dont l'érudition est très appréciée des Lorrains, nous exprimons aujourd'hui notre sympathie attristée, en les assurant du souvenir très vivant que nous conservons de celui qui vient de les quitter et qui nous avait, depuis de longues années, honoré de sa constante et très précieuse amitié.

GUILLOZ Théodore

1868-1916

TEXTE paru dans la Revue *Binôme* de la Faculté de Médecine de Nancy (avec quelques compléments)[9]

Le vendredi 26 février 1998 a eu lieu l'inauguration du Service de Radiologie de l'Hôpital Central qui porte désormais le nom de Service Théodore Guilloz.

Théodore GUILLOZ était un franc comtois, né en 1868, à Rougemont (Doubs). Il entama très tôt une carrière scientifique : licencié ès sciences physiques, il devint tout d'abord pharmacien de première classe, il s'orienta ensuite vers la Médecine. En 1889, il est nommé Chef de Travaux de Physique médicale à la Faculté de Médecine de Nancy. Il passe sa thèse de Docteur en Médecine en 1893, sur un sujet d'optique. En 1895, à 27 ans, il est reçu au Concours d'Agrégation des Sciences Physiques des Facultés de Médecine. Le 1er août 1901, il lui est attribué la charge de cours complémentaires de Clinique Radiologique-Electrothérapie, en même temps, celle de Chef du premier Service de Radiologie créé à Nancy. Le 1er novembre 1906, il est nommé Professeur Adjoint chargé de la Clinique d'Electroradiologie et de Radiothérapie.
Doué d'un esprit scientifique remarquable, expérimentateur ingénieux, patient et habile, GUILLOZ s'est occupé d'un grand nombre de sujets de Physique médicale. A partir de 1896, ce sont surtout les travaux sur l'utilisation des rayons X qui retiennent son esprit scientifique. Deux mois et demi après la première communication de Roentgen (28 décembre 1895), GUILLOZ présente à la Société de Médecine de Nancy, présidée alors par le Professeur BERNHEIM, deux « photographies Roentgen » prises par lui-même. Peu de temps après, GUILLOZ présente d'autres applications des rayons X : pour la première fois, localisation par double projection (face et profil) d'une balle intrathoracique qui, de ce fait, peut être extraite. Il envisage également l'intérêt des rayons X pour les travaux d'anatomie (recherches topographiques sur la circulation artérielle du foetus, la distribution des bronches, les rapports des cavités viscérales, le développement et les points d'opacification du squelette) et propose d'utiliser des méthodes de contraste (il montre que les calculs biliaires et rénaux, uriques et de cholesterine pure sans sels biliaires ont une transparence supérieure à celle des liquides et des tissus mous de l'organisme). Il invente un

[9] En 2023, l'auteur a publié un ouvrage sur Guilloz.

orthoradioscope pour délimiter la position de l'estomac et du cardia. Il invente un appareil de thermocautérisation par les courants de haute fréquence et traite les premiers lupus.
En 1914, il s'investit tout spécialement dans l'effort de la guerre. Nommé, par l'autorité militaire, Chef du Service de Radiologie des 20 et 21èmes régions, il fit en sorte que les différentes formations sanitaires soient dotées d'un Service de Radiologie, il s'attacha à perfectionner des appareils de repérage des projectiles, il préconisa l'usage d'aiguilles et de pinces électriques pour la recherche et l'extraction des pièces métalliques.
Son esprit toujours en éveil et sa formation scientifique l'amenaient aussi à intervenir hors du champ médical. Il étudia par exemple, les formules permettant aux artilleurs de tirer avec plus de précision sur les avions ennemis.
Mais cet inventeur, doué d'une indomptable énergie avait de longue date, une santé profondément altérée. En cherchant à connaître la nature et les effets des rayons X, GUILLOZ ignorait, comme tout ceux qui, comme lui, étudiaient ces mystérieux rayons, leur terrible nocivité. Dès 1898, il avait les mains très abîmées par une radiodermite. Peu à peu, les lésions s'accentuèrent et l'action pathogène de ces rayons continua sournoisement et progressivement ses cruels et douloureux effets durant 18 années. Il mourut le 26 mars 1916.
Physicien de grande qualité, pionnier de la Radiologie clinique, patriote au service de l'effort de guerre, Théodore GUILLOZ fut aussi un martyr de la science.

Texte du Professeur P. LABRUDE
Revue d'histoire de la pharmacie, 1997

La fin de l'année 1995 et les premiers mois de 1996 ont marqué le centenaire de la découverte des rayons X par Wilhelm-Conrad Roëntgen et du début du développement de la radiologie. C'est en effet le 8 novembre 1895 que Roëntgen, Professeur de physique à l'université de Würzburg, observa que, malgré le papier noir qui entourait un tube à vide de Crookes-Hittorf, du platinocyanure de baryum placé à distance s'illuminait à chaque passage du courant haute tension dans le tube. Il pensa à un nouveau type de rayonnement, ce que confirmèrent les images vues à la suite du développement de plaques photographiques qui étaient à proximité. Après six semaines de recherches sur ce rayonnement qu'il nomma X, Roëntgen procéda le 22 décembre à la « photographie » de la main droite baguée de sa femme, cliché qui constitue la première « belle » radiographie. Le 24, il termina la rédaction d'une communication dont il déposa le manuscrit à l'Académie de Würzburg le 28 décembre 1895. Roentgen adressa des tirés-à-part de sa note à ses collègues dès le 1er janvier 1896. La nouvelle fit le tour du monde et fut publiée à Paris le 13 janvier par le journal Le Matin.
Aussitôt, dans de nombreux pays, les chercheurs s'efforcèrent de reproduire les expériences de Roëntgen et, dès ce mois de janvier 1896, les premières radiographies étaient réalisées et présentées. En France, Oudin et Barthélemy (né à Nancy) sont considérés comme ayant été les premiers, en appliquant la technique à la radiologie pulmonaire (ils sont aussi les premiers, avec Darier, en 1897, à avoir étudié systématiquement les accidents consécutifs à l'emploi des rayons X) et, le 20 janvier, Henry Poincaré présenta à l'Académie des sciences une « radio » des os de la main obtenue par ces auteurs. Alfred Fournier la présenta le 28 à l'Académie de médecine. Comme l'a rappelé Dulieu, à Montpellier, Imbert obtint des clichés dès le 6 février et ses résultats furent présentés à l'Académie des sciences par d'Arsonval le 17. A côté des

médecins, des pharmaciens, et principalement militaires, s'intéressèrent vivement et rapidement à la découverte de Roëntgen.
Tous ces pionniers payèrent un tribut élevé aux rayons X sous la forme de radiodermites, extrêmement nombreuses et très douloureuses, dues aux irradiations répétées et non contrôlées, dans l'ignorance où l'on était alors des effets biologiques de ce rayonnement. Ces dermites chroniques aiguës, conduisant à des interventions chirurgicales multiples sur leurs victimes et évoluant vers la nécrose, le cancer ou la leucémie, ont abouti à des amputations, principalement au niveau des mains, et à la mort de nombreux radiologues.
A Nancy, le pionnier de la radiologie est Théodore GUILLOZ, pharmacien et médecin, dont les premières radiographies datent du 11 mars 1896 et dont il m'a semblé utile, en cette année anniversaire, de retracer la carrière, interrompue par la mort due à la nocivité du rayonnement X.
Théodore GUILLOZ était originaire de Rougemont, dans le Doubs, où il était né le 18 mai 1868. Daclin a écrit que « la pharmacie fut son berceau », ce qui peut signifier qu'il était né dans une famille de pharmacien ; mais je n'ai pas vérifié ce point. Bachelier ès sciences le 22 juillet 1884, il suivait à Paris les cours de l'Ecole des mines lorsque des raisons familiales le rappelèrent auprès de sa mère, veuve, et l'amenèrent à se réorienter en pharmacie. Pour cela, il s'inscrivit comme stagiaire à la pharmacie Nicklès à Besançon, dont le titulaire Joseph-Adrien Nicklès (1853-1936), issu d'une famille de pharmaciens alsaciens, a aussi été un écrivain et un historien. En même temps, il poursuivit des études de médecine tout en exerçant comme externe des hôpitaux de Besançon, et des études de sciences sanctionnées par la licence ès sciences physiques le 13 juillet 1889. GUILLOZ fut reçu à son examen de validation de stage officinal avec la mention bien, à Besançon, le 13 novembre 1889.
Comme Besançon ne possédait à l'époque qu'une Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie, cette dernière était placée sous la tutelle de la Faculté de Nancy dont les professeurs présidaient les jurys tandis que les étudiants bisontins venaient à Nancy subir certaines épreuves. C'est ainsi que GUILLOZ vint passer un examen devant le Professeur CHARPENTIER, titulaire de la chaire de physique, qui, au vu de ses titres et de ses connaissances, lui proposa aussitôt l'emploi de chef des travaux pratiques de physique à la Faculté de Médecine de Nancy, fonction qui prit effet le 21 novembre 1889.
GUILLOZ s'inscrivit à l'Ecole supérieure de pharmacie où j'ai retrouvé sa fiche d'élève. Une décision ministérielle du 16 décembre le dispensa des quatre premières inscriptions et les huit suivantes furent prises du 14 janvier 1890 au 26 octobre 1891. Reçu aux examens de fin de première année le 28 décembre 1889 puis de deuxième année le 4 novembre 1890, GUILLOZ quitta l'Ecole de Nancy pour celle de Paris en octobre 1891 et il y passa ses examens de fin d'études pour obtenir le diplôme de pharmacien de première classe le 24 novembre 1892.
La thèse de doctorat en médecine de GUILLOZ, consacrée à un sujet de physique ophtalmologique, fut imprimée à Paris à la même époque mais la soutenance eut lieu à Nancy le 4 décembre 1893 et il reçut le prix de thèse pour ce travail. GUILLOZ n'oublia pas l'Ecole de pharmacie puisqu'on trouve son nom sur la liste des membres de l'Association des anciens élèves de Nancy dès sa création le 2 juin 1907 et dans le premier numéro du bulletin, et qu'en 1920 et 1930, deux articles y évoquèrent sa carrière et son décès. Il figure aussi en 1920 dans la liste des morts de l'Ecole pendant la guerre de 1914-1918. Cependant, il est clair qu'étudiant en médecine devenu chef de travaux de physique médicale puis agrégé à la Faculté de Nancy, GUILLOZ ne pouvait que s'éloigner de la profession pharmaceutique !

GUILLOZ fut reçu au concours d'agrégation de médecine dans la section de sciences physiques le 25 juin 1895 et, la même année, la Faculté créa un service de consultations pour électrodiagnostic et électrothérapie dont il reçut la direction. Au cours de la première année, 381 malades furent traités et nécessitèrent 2743 applications diverses. Dès l'annonce de la découverte des rayons X et de leurs potentialités, GUILLOZ ajouta à son service un laboratoire de radioscopie et de radiographie et modifia le thème de ses recherches, jusque-là consacrées à l'optique où il avait déjà publié des travaux considérés comme remarquables, et il se consacra entièrement à la radiologie et à l'électrothérapie.

Ce fut donc dès mars 1896 que GUILLOZ présenta à la Société de médecine de Nancy ses premiers résultats avec en particulier la localisation intra-thoracique d'une balle qui put être extraite. Avec JACQUES, il appliqua les rayons X à l'étude de l'anatomie fœtale et leurs travaux furent présentés à la « Réunion biologique », prédécesseur nancéien de la Société de biologie dont GUILLOZ fut le premier secrétaire général de 1903 à 1910. Dans ces travaux, il dut, comme d'habitude, non seulement affronter les difficultés techniques mais aussi les résistances, l'incrédulité, l'hostilité, voire les railleries des uns et des autres...

C'est le 15 janvier 1897 que fut ouverte aux Hospices civils de Nancy (Hôpital central en 1931) la clinique complémentaire d'électrothérapie de la Faculté de Médecine. Elle fut installée provisoirement dans le sous-sol du pavillon Virginie-Mauvais abritant les services infantiles, puis dans celui du pavillon Léonie Bruillard-Balbâtre nouvellement construit. Ces locaux et leur personnel s'avérèrent rapidement insuffisants. En 1899, tenant compte de la circulaire du ministre de l'Intérieur en date du 23 juin 1898 et aussi à la demande de GUILLOZ, le Conseil municipal de Nancy vota un crédit d'urgence de 2500 F pour adjoindre au service un équipement radiographique et créer un service municipal gratuit de radiographie ouvert aux malades des hôpitaux et hospices, mais aussi à ceux des médecins de l'assistance publique, du bureau de bienfaisance et des sociétés charitables.

Le conseil de l'Université inclut cette clinique d'électrothérapie et de radiologie, le 15 février 1901, dans les enseignements de clinique complémentaire qu'il finançait et, le 7 décembre 1913, la charge de cours complémentaire fondée par l'Université devint charge de cours, d'Etat avec GUILLOZ comme titulaire. Pourtant, en dépit de ses services et de la volonté de la Faculté de le conserver dans ses cadres, sa situation professionnelle n'était pas assurée puisque les chefferies de travaux pratiques étaient soumises à renouvellement annuel et que les fonctions d'agrégé étaient limitées dans le temps. Arrivé en fin d'exercice, GUILLOZ fut prorogé pour trois ans à compter du 1er novembre 1904 puis encore en 1907 et ultérieurement. Il devint ainsi le plus ancien des agrégés de la Faculté et demeura aussi chef de travaux jusqu'à sa mort. Le 28 juillet 1906, le ministre de l'Instruction publique lui conféra le titre de Professeur adjoint, ce qui lui assurait un rang universitaire et hospitalier convenable et la stabilité en attendant la vacance d'une chaire.

D'autres récompenses démontraient la valeur des activités du médecin et de l'enseignant : les palmes d'officier de l'Instruction publique le 1er janvier 1903, la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur dans la promotion du 20 octobre 1909 à l'occasion de l'Exposition internationale de l'Est de la France à Nancy où GUILLOZ avait exposé ses matériels et ses réalisations, l'élection comme correspondant national de l'Académie de médecine, dans la division de physique et chimie médicales, le 14 juin 1910. Il est remarquable de constater que, dans l'ouvrage « Revue générale de l'exposition de Nancy et palmarès… », ce sont les appareils et procédés de GUILLOZ pour l'optique et la radiologie qui sont cités en premier et occupent une

demi-page : appareil pour photographie du fond de l'œil, lampe à arc pour endoscope, tube à rayons X, orthoradioscope, procédé de localisation des corps étrangers dans l'organisme...
Au cours de ces années, GUILLOZ avait beaucoup travaillé dans les deux domaines d'activité de sa clinique comme en témoignent les nombreuses publications recensées chaque année dans les comptes rendus de la séance solennelle de rentrée de l'Université. En électrologie, par exemple, il avait étudié l'action du courant continu sur les échanges et la respiration du muscle et inventé un appareil de thermo-cautérisation à courant de haute fréquence. En radiologie, il s'était intéressé aux calculs et avait conçu un radioscope pour délimiter la position de l'estomac. Il est aussi le concepteur d'un « photomètre physiologique », d'un tube à deux anticathodes pour la stéréoradiographie... Dans le « Traité de radiologie médicale » de BOUCHARD, GUILLOZ rédigea le chapitre consacré à l'ophtalmologie.
En étudiant les rayons X, GUILLOZ ignorait, du moins au début et comme les autres chercheurs, leur nocivité et, dès 1898, il avait déjà les mains très abîmées par une radiodermite à la suite de leur exposition fréquente au rayonnement des tubes, de tout près, sans protection, et des longues poses nécessaires aux clichés. Puis les lésions s'accentuèrent et il fut amputé de la main gauche et de l'avant-bras, et, victime de la science, il reçut en 1909 la médaille d'or de la fondation Carnegie. C'est dans les débuts de ses études sur les rayons X que GUILLOZ eut à son service, pour une durée d'environ huit années, Emile Jacquot qui devait entrer au service de l'Ecole supérieure de pharmacie en 1909 après avoir subi, à partir de 1904, les mêmes atteintes, souffrances et amputations que son patron.
GUILLOZ était aussi resté proche de l'Ecole supérieure de pharmacie et, dans ses séances des 17 et 23 octobre 1912, le conseil de l'Ecole, ayant des démêlés avec son agrégé chargé du cours de physique, Fernand Girardet, que j'ai évoqué dans cette Revue, avait demandé au ministre que le cours complémentaire de physique fût assuré par GUILLOZ, ce que le ministre ne souhaitât pas. Le conseil fit la même démarche lors de sa séance du 29 novembre et il en fut encore question le 28 janvier 1913, mais il n'eut pas gain de cause et Girardet dut finalement continuer son enseignement.
A la déclaration de guerre de 1914, GUILLOZ fut immédiatement mobilisé comme médecin major de deuxième classe au service de radiologie de la place de Nancy où il eut à assurer l'organisation des laboratoires de radiologie des hôpitaux militaires créés au moment des batailles de Morhange et du Grand Couronné de Nancy. Il mit sur pied à la Faculté des sciences un service de réparations des tubes de Crookes.
La guerre paraissant devoir se prolonger, le sous-secrétariat d'Etat du Service de santé militaire décida d'installer dans chaque région militaire des centres de spécialités et, en XXème région (Nancy), les Hospices civils parurent tout désignés pour se charger de cette organisation. Le 14 novembre 1914, GUILLOZ était nommé, dans le grade supérieur, chef des services radiologiques des XXème et XXIème (Epinal) régions militaires. Là encore, il fallut doter les formations hospitalières d'équipes de radiologie. Ce furent souvent des professeurs des lycées et des facultés des sciences, et c'est ainsi qu'à Nancy le Professeur Rothé remplaça à l'hôpital Lamy, le collaborateur de GUILLOZ, et que Jacquot participa à l'activité du service de radiologie de l'hôpital du lycée Henri-Poincaré de Nancy. Au commencement de l'année 1915, GUILLOZ construisit un appareil de repérage des projectiles dans les tissus. Dans le centre de spécialités, il put ensuite faire revenir auprès de lui Lamy et il y fut aussi aidé par le pharmacien aide-major de première classe Emile Thomas, diplômé à Nancy en 1906 et titulaire d'une officine place Saint- Jean, près du lycée.

L'altération de la santé de Théodore GUILLOZ était devenue telle qu'il ne pouvait plus soutenir une activité aussi intense. Venu dans la région rhodanienne à un moment où un mieux lui permettait d'escompter une rémission de sa maladie, il mourut à Mézieu, dans l'Isère, le 26 mars 1916, à l'âge de 48 ans. Par l'ironie d'un sort ingrat, le titulaire de la chaire de physique, CHARPENTIER, qui l'avait recruté en 1889, mourut subitement le 4 août 1916, laissant vacante une chaire que GUILLOZ méritait et qu'il aurait remarquablement illustrée. De plus, sa maison, rue Saint-Léon à Nancy, où Jacquot avait aussi participé à l'installation d'appareils de radiologie, fut endommagée au cours des bombardements de la ville par les Allemands.

A la fin de l'année 1930, une plaque commémorative à la mémoire du Professeur GUILLOZ fut apposée dans le service de radiologie qui avait été transféré en 1923 dans le pavillon Alfred-Krug de l'Hôpital central. Cette plaque de marbre noir à bordure blanche, d'environ 1 m de hauteur sur 0,5 m de largeur, se trouve encore actuellement près de l'accueil dans le grand couloir du service de radiologie où bien rares sont certainement ceux qui jettent les yeux sur elle et connaissent quelques faits de la vie du personnage qu'elle honore par les mots : « Au Professeur Théodore GUILLOZ, chevalier de la Légion d'honneur, médaille Carnegie, fondateur du service d'Electroradiologie, victime du devoir, 1868-1916 ».

Auparavant, comme déjà indiqué, dès 1920, au moment du renouveau de l'Association des anciens étudiants de la Faculté de pharmacie de Nancy, son président, le Professeur Favrel, et ses responsables avaient associé GUILLOZ à la liste des morts de la Faculté au cours de la Grande Guerre. Rappelons enfin qu'à l'occasion des manifestations du cinquantenaire de la découverte des rayons X, Dariaux a présenté un « Hommage aux victimes des rayons X » où figurent en 25ème rang (l'ordre est alphabétique) GUILLOZ et Jacquot ensemble. Il m'a semblé que pour le centenaire de la radiologie, quelques mots pouvaient être écrits sur l'un et sur l'autre de ces pionniers et martyrs qui ont aussi appartenu à la grande famille pharmaceutique.

HAMANT Aimé

1884-1973

ELOGE par le Professeur P. CHALNOT

Aimé HAMANT, de souche Lorraine, naquit à Nancy le 13 mars 1884. Après ses études secondaires au collège de la Malgrange, il prit sa première inscription à la Faculté de Médecine en 1903 et se fit remarquer dès le début de ses études par son travail et sa ténacité. Il manifesta d'emblée sa vocation chirurgicale. Ceci n'est pas pour nous surprendre.

Voici comme il raconte lui-même le début de sa carrière par l'étude de l'Anatomie : « De longues et fructueuses conversations avec notre Médecin de famille le Professeur BARABAN ancien Agrégé d'Anatomie m'avait fait connaître l'importance - pour le futur chirurgien que je voulais être - de la science anatomique et de la nécessité absolue de la posséder dans ses moindres détails. C'est pourquoi, dès ma libération du Service militaire, je m'étais astreint à étudier chaque jour quelques chapitres du volumineux Testut et j'arrivai (à la Faculté) ayant vu presque tout mon programme ».

HAMANT eut l'immense avantage de commencer et de poursuivre ses études sous la direction du Professeur NICOLAS, prestigieux anatomiste qui devait terminer sa carrière à la Faculté de Paris.

A cette époque, l'Anatomie était la base de l'enseignement médical. Tous les après-midis du semestre d'hiver étaient consacrées à la dissection. Il était pratiquement indispensable pour un futur chirurgien de mener de front, parallèlement à la filière des Hôpitaux, la recherche des titres anatomiques : Adjuvat et Prosectorat.

« La connaissance approfondie de l'Anatomie, dit Jean-Louis Faure, donne au chirurgien cette sécurité morale, ce sentiment intérieur qu'il sait où il est, qu'il sait où il va, qu'il sait ce qu'il fait. Les exercices de Médecine opératoire, leur constante répétition chez ceux qui aspirent à devenir des chirurgiens dignes de ce nom, n'ont d'autres raisons d'être que de faire chez eux l'éducation de la main, de leur donner cette sûreté, cette précision, cette sobriété et même cette élégance du geste qui est, elle aussi une des qualités du chirurgien, de leur apprendre en un mot le mécanisme opératoire qui est indispensable à l'art chirurgical comme le mécanisme instrumental est inséparable de l'art qui nous transporte aux régions sereines de la divine harmonie ».

En dehors de dons particuliers, cette formation anatomique et la Médecine opératoire si contestée actuellement ont fortement contribué au perfectionnement et à l'épanouissement de ses qualités chirurgicales. HAMANT m'a plusieurs fois décrit ses séances de travail à l'Institut de la rue Lionnois. Favorisé par ses fonctions de Prosecteur il sacrifiait, tous les dimanches, le cadavre entier mis à sa disposition pour faire différents exercices. Toutes les découvertes des vaisseaux,

les désarticulations étaient réalisées dans un minimum de temps, sans compter les mises au point de techniques opératoires classiques ou nouvelles.
Combien j'ai déploré, ces dernières années, la dégradation progressive des disciplines de base de la Chirurgie devant les hésitations de certains internes réalisant cependant des interventions mais ignorant autant l'usage du couteau à amputation que le nom de Farabeuf.
A la fin de sa première année, HAMANT fut reçu à l'Externat et accomplit son premier stage dans le Service du Professeur WEISS dont il devait être le Chef de Clinique. Il fut ensuite Externe du Professeur BERNHEIM qui s'illustra par ses travaux sur l'hystérie mais qui n'en était pas moins un parfait Professeur de séméiologie. HAMANT l'a défini un « excellent clinicien, ponctuel, sachant retenir l'attention ».
Aux Concours de fin d'année, HAMANT enleva tous les prix : Anatomie, Histologie, Physiologie, Physique et Chimie. Parallèlement, poursuivant ses études d'Anatomie, il était nommé successivement Aide d'Anatomie puis Prosecteur.
A la fin de sa troisième année, il fut reçu au Concours de l'Internat, troisième de sa promotion, celle de 1907 avec HEULLY, Legris, André Boeckel, Fritsch et Pillot.
Son premier Service fut la Maison de Secours, à l'époque considérée comme Service chirurgical bien qu'on y soignât des affections cutanées, des ulcères de toutes variétés et des troubles gynécologiques. Le Professeur VAUTRIN, puis le Professeur FEVRIER en furent les titulaires. Ce dernier, Chirurgien militaire, fut un excellent Maître pour le jeune interne. Mais le Chef de Service suivant fut un Médecin, le Professeur Louis SPILLMANN. De là, date l'amitié du Professeur HAMANT pour son Maître SPILLMANN qui, devenu Doyen, fut un de ses plus zélés protagonistes à l'heure de la désignation pour la Chaire de Clinique que devait illustrer le Professeur HAMANT.
HAMANT passa ensuite une année d'Internat comme bénévole au Service du Professeur HERRGOTT, Directeur de la Maternité. Il y fit la connaissance d'un jeune Agrégé déjà réputé dit-il par sa « science, ses succès et son urbanité », le Professeur FRUHINSHOLZ.
En 1908, après avoir remporté le prix de Chirurgie et d'accouchement, il est obligé de par les circonstances de choisir le Service du Professeur ROHMER, brillant chirurgien mais déjà orienté vers l'Ophtalmologie. HAMANT en profite pour combler ses lacunes en fréquentant les Services de Paul SPILLMANN, Pierre PARISOT et Georges ETIENNE.
Il devint ensuite Chef de Travaux d'Anatomie et dirigea seul pendant plusieurs mois le Laboratoire tout en devenant l'Interne du Professeur WEISS.
C'est avec ce Maître, opérateur précis et méticuleux, d'un diagnostic sûr et d'une culture étendue dit M. HAMANT qu'il apprit « l'art d'être exact, de commencer son travail de très bonne heure et de bien préparer ses tâches journalières ».
Chef de Clinique en 1912 chez WEISS, il effectue une étude expérimentale de l'hydatidose péritonéale à laquelle il consacre sa thèse, remportant le Prix en 1913.
Mobilisé le premier jour de la guerre de 1914, il rejoignit à Troyes l'ambulance 14/20. Il prit part à la bataille de Lorraine puis, dirigé sur la Somme, il organisa en Hôpital une Ecole de Montdidier avec Armbruster, futur sénateur de l'Aube. Celui-ci rejoignit bientôt une mission française en Roumanie et en laissa l'entière responsabilité au Docteur HAMANT déjà en pleine possession de son admirable maîtrise chirurgicale.
Le nouvel Hôpital dont le judicieux aménagement avait fait mériter à son auteur les félicitations du Médecin inspecteur Nimier, ne recevait que des blessés des membres.

En raison dit-il de la carence des Médecins de l'ambulance, HAMANT avait formé trois équipes d'infirmiers et pouvait ainsi opérer à toute heure, sans arrêt et dès l'arrivée des blessés. Petit à petit, il s'enhardit et en vint assez vite à rechercher systématiquement les balles ou éclats et les débris vestimentaires en explorant les blessures sur tout leur parcours. Il pansait lui-même ses opérés.
Constatant les bons résultats et la cicatrisation rapide des plaies, il tenta de les fermer de plus en plus et en arriva assez vite à pratiquer des sutures primitives.
Fut alors désigné un nouveau Médecin-chef, le Professeur Gaudier de Lille. Ce dernier était un chirurgien très distingué, d'une grande culture mais très préoccupé alors par le sort de sa famille laissée à Lille en territoire occupé. Il était très bon musicien et jouait de l'orgue. Dans les périodes de calme, il se livrait à sa passion favorite sur un excellent instrument qu'il avait découvert à proximité. Les séances, parait-il, se prolongeaient quelquefois toute la matinée.
Pendant ce temps, son adjoint soignait, opérait et pansait les blessés, mettant au point cette technique des sutures primitives des plaies de guerre qui fut une étape importante dans l'évolution de cette Chirurgie. Il alla exposer ses résultats à Compiègne à l'Hôpital Royal-Lieu qui devait devenir tristement célèbre en 1940. Ses communications furent accueillies avec un scepticisme suscitant même des critiques acerbes.
Cependant, après ses démonstrations, un certain nombre de chirurgiens vinrent le visiter, examiner les opérés, contrôler les techniques et, voyant les résultats, furent rapidement convaincus.
Ce ne fut que plus tard, dit HAMANT, que le Professeur Fiessinger vint examiner bactériologiquement les plaies et les exsudas et confirmer les résultats empiriques d'un procédé basé seulement sur une pratique méthodique et un contrôle personnel des plaies traitées précocement et intégralement.
Ses observations dépassaient déjà la centaine. Le Professeur Mathieu, Chirurgien des Hôpitaux de Paris, dirigeait alors à Montdidier un Service de blessés de l'abdomen. Les résultats de HAMANT l'avaient convaincu et il le poussa à les communiquer à la Société de Chirurgie.
Le Professeur Gaudier se chargea de publier les observations mais sans toutefois mettre en valeur et à leur juste place - sans le citer même parait-il - les mérites du véritable auteur de la méthode. Je ne crois pas que mon Maître en ait conservé de la rancune car il se retrouva avec son ancien Médecin-chef en parfaite harmonie dans le Jury d'Agrégation de 1933 pour me nommer avec mon camarade BODART.
Entre-temps, HAMANT muté à Lihons et victime d'une attaque de gaz, avait présenté par la suite une hémoptysie grave.
Voici comment lui-même raconte cet accident : au moment des attaques de Verdun en 1916, il avait été détaché à l'Ambulance du corps colonial. L'ennemi déclencha alors brusquement une attaque par gaz. Sous la violence et la soudaineté de l'assaut, de l'efficacité des gaz qui n'étaient pas encore connus, les coloniaux furent refoulés. L'effet de surprise passé, une brillante contre-attaque repoussa les agresseurs, mais il y a eu de nombreux blessés et intoxiqués.
HAMANT passa toute la nuit à trier et à opérer les blessés, sans aucune précaution,
les masques étaient entassés dans d'immenses caisses avec interdiction d'y toucher.
Le lendemain, il eut une première et forte hémoptysie. Il ne voulut y voir que la traduction d'une bronchite compliquant une poussée grippale et il continua à panser et à opérer les blessés.
Cependant, les hémoptysies se répétaient et, malgré son refus d'évacuation, sur l'ordre impératif du Professeur Nimier, il fut dirigé sur l'Hôpital d'Amiens.

Le traitement de la tuberculose pulmonaire était alors très décevant. Après divers séjours à Lyon, à Nancy, à Grenoble enfin où il fut réformé, HAMANT fut envoyé à Cambo. Il était extrêmement fatigué, fébrile, avec de petites hémoptysies et une résistance physique extrêmement diminuée. « Il avait perdu 60 kilos ».

Mon Maître m'a plusieurs fois parlé de ce long séjour en sanatorium, de la vie souvent dissipée des jeunes malades voués, le plus souvent, à une mort prochaine et qui ne tenaient qu'à profiter du peu de temps qu'il leur restait à vivre... « *Ignis aurum probat, miseria fortes viros* ».

Il était le seul survivant de ses compagnons d'hôpital grâce à la volonté qu'il avait de guérir et surtout d'accomplir scrupuleusement tout ce qui était nécessaire - voire indispensable - pour y parvenir. D'où cette discipline rigoureuse qu'il s'imposa chaque jour pour pouvoir, en dépit d'une santé toujours fragile, mener à bien une vie des plus actives et des plus remplies.

Dès son retour à Nancy en 1919, il reprit son Service en prenant de multiples précautions et conservant, pendant de nombreuses années, des poussées de pleurite qui réapparaissaient à chaque effort. Tout en préparant les Concours, il commençait une clientèle privée qui allait rapidement s'accroître et devenir des plus florissantes. Il ne faut pas oublier, qu'à l'époque, la fonction hospitalière était gratuite et que le Chef de Clinique, cheville ouvrière des Services, ne touchait qu'une maigre contribution de la Faculté pour l'enseignement. HAMANT, déjà père de famille, était chargé de lourdes obligations matérielles auxquelles il avait mis son honneur à faire face.

En 1920 s'ouvrit un Concours d'Agrégation. WEISS fut nommé Juge pour Nancy. Il insista paraît-il beaucoup pour faire inscrire HAMANT. Mais malheureusement, au dernier moment et pour des raisons extra-médicales, il se désista et fut remplacé par le Professeur VAUTRIN.

HAMANT ne fut pas nommé mais, dès le soir de la dernière épreuve, il rentrait à Nancy car WEISS avait hâte de le voir revenir pour s'occuper de malades qu'il ne voulait pas opérer sans lui.

En 1922, son Clinicat terminé, HAMANT devint l'Assistant de FROELICH orthopédiste déjà connu, ce qui lui permit d'enrichir son expérience dans la spécialité, puis fut reçu au Concours d'Agrégation de 1923. L'Agrégé était alors nommé pour neuf ans et devait une heure de cours par semaine s'il n'était pas chargé d'enseignement, ce qui était la règle au début.

En dehors des deux grandes cliniques chirurgicales, les Hôpitaux ne comportaient aucun Service « ouvert ». Cependant, il y avait des « dépotoirs » : une sorte d'infirmerie chirurgicale à la Maison de Secours et un Service de convalescents à l'Hôpital Maringer. Ce Service où je fus Externe en 1923, sans « entrées directes », recrutait ses pensionnaires dans les deux cliniques chirurgicales. On y trouvait des fractures plâtrées, des convalescents d'interventions diverses, des malades chez lesquels certaines contre-indications chirurgicales avaient été posées, bref un Service « sans intérêt » et où, en général, le chef ne passait que quelques heures par semaine.

« Dans ces salles soi-disant déshéritées, dit HAMANT, j'opérais quasi chaque jour, assisté d'un Interne dévoué, le Docteur Malton ». On pourrait ajouter malgré l'inconfort des locaux, des couloirs non chauffés, de la salle d'opérations bonne à tout faire, sans éclairage, avec un poêle « Godin » chargé à la houille chaque matin. C'était la démonstration du dynamisme du futur Professeur de Clinique.

Les deux cliniques chirurgicales de la Faculté étaient alors dirigées par les Professeurs VAUTRIN et MICHEL.

VAUTRIN avait une réputation très étendue due à une adresse remarquable, une énorme puissance de travail et une ingéniosité sans cesse en éveil. Ses cliniques étaient très suivies car il était un excellent enseigneur, doué d'un talent oratoire légèrement emphatique mais très prisé des étudiants. Son Service était très recherché des Externes.

« Son verbe enchanteur, son exceptionnelle distinction, son élégante douceur faisaient de lui pour l'Externe débutant que j'étais, la plus fascinante figure d'initiateur qu'on puisse rêver ».
Malheureusement, depuis quelques années, il était atteint d'un emphysème pulmonaire dont il souffrait sans arrêt et l'obligeait à passer des nuits assis dans un fauteuil. Une crise plus forte l'arrêta quelque peu. Il paraissait complètement rétabli lorsqu'une nouvelle poussée l'emporta en quelques jours ouvrant prématurément sa succession professorale.
C'était en 1927. J'étais alors Interne du Professeur SPILLMANN, Doyen de la Faculté. Ce dernier avait l'habitude de discuter devant son personnel et les étudiants de son Service des « affaires » de la Faculté, ce qui nous amusait beaucoup et n'était pas dans les habitudes de l'époque. Il nous interrogeait pour connaître le « pouls » de la base suivant la terminologie actuelle.
HAMANT était le plus jeune des trois Agrégés en compétition. Il avait indiscutablement la faveur du Doyen et de la plupart des étudiants qui déjà le jugeaient un remarquable opérateur. Ce fut aussi l'avis du Conseil de Faculté qui lui accorda une majorité très confortable. Il fut donc nommé titulaire de la Chaire de Clinique Chirurgicale B en 1927. C'est là qu'il donna toute sa mesure jusqu'en 1953.
HAMANT, témoin du développement extraordinaire de la chirurgie et de la naissance des spécialisations a été essentiellement un « Chirurgien général ». Sa formation datant du début du siècle fut surtout anatomique mais il s'adapta progressivement aux autres disciplines physiologiques et fonctionnelles.
Ses premiers travaux constituent une très importante contribution à l'étude et à l'évolution du traitement de la plaie de guerre et de ses incidences sur la pratique civile. Ces recherches et leurs applications sont liées essentiellement aux tragiques événements qui ont fait sacrifier à toute une génération, pour le service de la patrie et de la collectivité, une bonne partie de leurs plus belles années.
Si l'on en croit certaines chroniques, les chirurgiens du début de la guerre de 1914 semblaient bien mal préparés à leur future mission.
Mais, pensons-nous, si les recherches et les travaux de HAMANT ont été si rapidement couronnés de succès, c'est que cette question ne lui était pas étrangère. Il était alors Chef de Clinique du Professeur WEISS avec lequel il collaborait depuis 1910 et sûrement très documenté sur les blessures causées par les projectiles.
En effet, WEISS Médecin principal de deuxième classe de l'armée territoriale avait publié une monographie sur les « Leçons sanitaires de la guerre des Balkans » dont on trouve le compte-rendu sous la plume de Louis SENCERT.
Ce livre contenait des documents importants avec de très nombreuses photographies dont une bonne part avaient été prises sur les champs de bataille par des élèves serbes, bulgares ou grecs du Professeur WEISS et envoyées à leur ancien Maître.
On notait déjà dans ces pages un aspect sanitaire particulier de ces guerres, surtout de la seconde guerre balkanique ou la proportion avait été très élevée (jusqu'à 53% des blessés) de blessures par éclats d'obus et graves parce qu'infectées (70% des cas). Heureusement, disait l'auteur, que les blessures par balles ne sont pas si meurtrières malgré les déformations des projectiles qui ne restent pas pointus.
Le chirurgien constatait avec stupéfaction que beaucoup de perforations du crâne, du thorax et de l'abdomen étaient suivies d'invraisemblables guérisons : d'où les mérites de la désinfection immédiate, du pansement individuel et de l'évacuation.

Mais voici la conclusion : « Plus encore que dans la Chirurgie civile, « la conservation à outrance » doit être la règle dans la Chirurgie de guerre : s'abstenir de tamponnement, de sondages, de recherches intempestives des projectiles et en somme de toute opération précoce, sauf celle que nécessitent l'asphyxie menaçante ou les graves hémorragies et s'en tenir à une Chirurgie de surveillance et d'expectative ».

Le Professeur WEISS avait donc formulé une bonne part de prévisions justes qu'il résuma, du reste, de la façon suivante : « Alors que tous les auteurs admettaient auparavant la proportion de 10% de plaies produites par éclats d'obus, j'établissais que cette fréquence serait fort augmentée et je pensais qu'elle serait de 40% au moins. Cette prévision fut encore bien dépassée lors de la guerre de tranchées que nous eûmes à supporter si longtemps.

J'avais, à ce moment, prôné d'utiliser des ambulances de première ligne : vous savez tous combien la justesse de cette idée s'est trouvée vérifiée, mais que de rapports furent nécessaires pour en faire établir le bien-fondé !

Dans cette même publication, j'établissais l'importance de l'utilisation d'un personnel habitué à travailler en commun. J'écrivais : le bon travail sera fourni par une équipe chirurgicale et non pas par des Médecins assemblés au hasard. On connaît le rendement d'un chirurgien servi par ses aides habituels.

J'y prônais aussi l'emploi systématique de la radiologie et le groupement des blessés par catégories. Cette idée, utilisée depuis, prévoyait des centres de fractures par exemple qui ont permis de si beaux résultats. »

Il écrivait cependant en conclusion « le traitement conservateur de la plaie de guerre devait rester la règle ». Et c'est précisément l'action chirurgicale immédiate permettant souvent la suture primitive qui sera la contribution personnelle très importante de HAMANT.

Le Professeur WEISS explique, après la guerre 1914-1918, dans une Revue générale qui est une leçon, du reste recueillie par le Docteur HAMANT Chef de Clinique en 1919, le cheminement de la pensée chirurgicale concernant la plaie de guerre.

« C'est que l'on avait oublié de remarquer que la grande majorité des chirurgiens qui avaient pu suivre les armées combattantes n'avaient été autorisés à le faire que de loin. Les blessés qu'ils avaient vus étaient donc en quelque sorte des blessés sélectionnés, vus tout au moins quelques jours après leur blessure. Ce qui fut décrit ce fut, non pas le blessé sur le champ de bataille, mais le blessé qui avait survécu après une longue et dure évacuation : le blessé qui n'avait pas été victime des infections primitives, précoces ; le blessé arrivé à l'intérieur et non le blessé vrai, complet, intégral. Il fallut, malheureusement, un certain temps pour s'apercevoir que les indications données pour le traitement et l'évacuation des blessés étaient insuffisantes et qu'il ne suffisait pas d'un bureau d'emballage et d'expédition pour guérir et récupérer rapidement des soldats. L'étude plus détaillée, plus précise, des blessés et de leurs plaies, contribua beaucoup à faire accepter de nouvelles méthodes ».

De ces recherches auxquelles avaient pris une part active WEISS et HAMANT découlaient les vœux émis à l'unanimité au premier Congrès de Chirurgie d'après-guerre.

Dans toutes les formations hospitalières, les Services de Chirurgie devront être pourvus :

- D'une installation garantissant d'une façon absolue la stérilisation des instruments, de l'eau et de tous les objets de pansements.
- De l'application à la Chirurgie civile des enseignements de la guerre. Leçon recueillie par le Docteur HAMANT, Chef de Clinique (*Revue Médicale de l'Est* - 1919 p. 169-186).
- D'une installation de radiologie (radiographie et radioscopie).

- D'un laboratoire suffisamment outillé pour permettre de faire les examens histologiques, chimiques et les recherches bactériologiques constamment indispensables à l'examen et au traitement des malades.

J'ai regretté bien souvent pendant ma carrière hospitalière que ces vœux ne soient pas toujours réalisés. J'ai répété souvent aussi que, malgré la profusion de moyens mis théoriquement à notre disposition, les chirurgiens de la guerre 14-18 suivaient mieux l'évolution des plaies que nous.

Ainsi donc la participation nancéienne à l'évolution des idées concernant le traitement des plaies de guerre et son influence considérable sur la pratique civile fut très importante. Les traumatisés de la route, nouveau fléau familial, social et humain bénéficient tous les jours, hélas, de ces notions chèrement acquises.

HAMANT devint Chirurgien de la Maternité dès 1923 sur la proposition de FRUHINSHOLZ avec lequel il entretint toujours des liens d'amitié. Il la reporta ensuite sur son petit-fils, le Professeur LARCAN et ne cachait pas sa joie d'avoir présidé le Concours d'Internat où ce dernier devait être nommé major.

La Clinique Obstétricale était alors très modestement installée dans une aile de la Maison Départementale de Secours. Elle n'en brillait pas moins d'un très vif éclat tant par la personnalité de son Directeur, gendre du Professeur Pinard alors à l'apogée de sa renommée, qu'à la valeur de l'enseignement et à la discipline du Service. Tout y était impeccable, depuis les archives et les observations, les soins donnés aux parturientes, la tenue des sage-femmes alors dirigées par Mlle François.

FRUHINSHOLZ, sa blouse élégamment ajustée aux poignets, faisait dès 8 heures du matin une visite commentée et minutieuse. Tous ceux qui l'ont suivie gardent le souvenir d'un enseignement doctrinal et précis, particulièrement précieux en un temps où l'accouchement était encore du domaine du praticien.

Dès qu'une indication chirurgicale était posée, on faisait appel à HAMANT qui, aidé de VERMELIN alors jeune Agrégé, faisait avec succès les interventions gynécologiques et obstétricales les plus délicates de l'époque. Il put ainsi exposer, dès 1922, les résultats de plus de 100 myomectomies au cours de la grossesse alors que cette opération restait encore une intervention d'exception pour beaucoup de chirurgiens.

Cette fructueuse collaboration continua dans la nouvelle Maternité qui fut pendant longtemps le seul établissement hospitalier moderne de Nancy, parfaitement installé grâce à la diligente collaboration du Directeur Mr Jattiot. Elle devint bientôt le centre de l'activité obstétricale et gynécologique avec de plus jeunes collaborateurs, en particulier HARTEMANN, LOUYOT, RICHON.

Avec HAMANT nous assistions régulièrement aux réunions de la Société de Gynécologie et d'Obstétrique de langue française. A la fin d'une séance, HAMANT me fit part de la proposition qui lui était faite : un rapport sur les « moyens sociaux de dépistage du cancer du col d'utérus » avec le Professeur Koenig de Genève. Avant de l'accepter, il me demanda ma collaboration car le sujet nécessitait des enquêtes importantes.

J'acquiesçai bien volontiers. J'avais, en effet, envisagé une thèse sur le diagnostic précoce du cancer du col de l'utérus après avoir eu connaissance des travaux d'Hinselmann de Hambourg et de ceux de Winter, qui en Prusse Orientale avait déjà pratiqué des campagnes de dépistage.

Funk-Brentano, chargé en 1955 d'un rapport au Congrès de Chirurgie sur le même sujet, fut très étonné d'apprendre que dès 1930, 25 ans auparavant, avec HAMANT nous avions largement utilisé la colposcopie décrite tant dans ma thèse que dans plusieurs publications. HAMANT avait

acquis le colposcope de Leitz, bien sûr à ses frais, Car, à l'époque, les cliniques ne possédaient aucun crédit.
Hinselman avec lequel nous sommes restés en relation jusqu'à la guerre, nous avait délégué une Assistante pendant une quinzaine de jours avec d'abondants documents : photographies, aquarelles, préparations microscopiques montrant tous les degrés du développement du cancer. On y a peu ajouté depuis !
Nous reprîmes bien des fois la rédaction du rapport, supprimant les exposés obscurs et modifiant les passages incertains. HAMANT aimait le style sobre et très simple. Il insistait, en particulier, sur la nécessité de parler à chacun le langage qu'il comprenait ; ceci est essentiel lorsqu'on rédige le texte d'une campagne anticancéreuse. Depuis ce temps, nous avons pu nous rendre compte combien la nébulosité de l'exposé pouvait cacher l'indigence des idées !
La réunion eut lieu à Bordeaux en septembre 1931 et la journée consacrée au rapport à Arcachon. Par malheur, le soleil resplendissant et la douceur de l'air incitaient plus les auditeurs à goûter les charmes d'une promenade sur le bassin qu'à travailler. C'est devant un auditoire réduit mais cependant attentif que mon Maître fit son exposé. Avec le Professeur Ducuing, nous réprimes à Toulouse le même sujet quelques années plus tard.
HAMANT excellait dans le traitement chirurgical du cancer du col. Sous rachianesthésie qu'il pratiquait très élégamment, il réalisait de façon parfaite le Wertheim en 50 minutes à 1 heure.
Récemment, j'écoutais les doléances d'un urologue très qualifié sur la fréquence des complications urinaires, fistules etc. du Wertheim entre les mains de jeunes chirurgiens cependant aidés de tous les perfectionnements de l'anesthésie et de la réanimation.
Je continue à croire que l'expérience et la discipline restent le tremplin de la bonne Chirurgie.
Avant l'ère des antibiotiques, le traitement chirurgical des salpingites et des pelvipéritonites s'imposait souvent même chez de jeunes femmes. Avec précision et une aisance étonnante, sans l'issue à l'extérieur d'une goutte de pus, il faisait les hystérectomies les plus délicates avec succès alors que l'enjeu terrible était la péritonite, souvent mortelle, et dont la thérapeutique était particulièrement désolante.
Mme Hamant nous recevait somptueusement et, après le repas où s'affrontaient les délices de la gastronomie, il était de coutume avec les rafraîchissements de déployer les tables de bridge ou quelques Externes doués avaient tendance à prolonger la soirée.
Notre Maître devisait aimablement en nous faisant les honneurs de sa magnifique galerie de tableaux. Mais bien avant minuit, on voyait, à des signes imperceptibles seuls connus des initiés, ses efforts pour ne rien laisser paraître de son désir de repos. Sachant qu'il serait debout le lendemain à 5 heures et peut-être dérangé la nuit, je battais le rappel pour diriger la joyeuse cohorte à « l'Excelsior » où se terminait la soirée.
Il a pu faire face ainsi à une vie professionnelle, universitaire et hospitalière des plus remplies - sans défaillance apparente - quoiqu'à certains moments, il présenta de petites rechutes. Je me souviens qu'après le Concours d'Agrégation de 1933 auquel il prit part, il accusa une assez longue période de fatigue. Malgré cela, il continuait à faire son service et à opérer. Cependant, à plusieurs reprises, il me demande de fermer les parois pendant qu'il se reposait étendu sur une table d'opérations voisine en attendant de commencer l'intervention suivante. C'est cette image du courage personnifié que conservent de lui ses élèves. « Ecole de saine rudesse et d'austère discipline, non pas tant imposée qu'allègrement consentie, dans la contagion de l'exemple d'un Maître véritable qui s'impose à lui-même beaucoup plus qu'il n'exige de ses élèves ».

De par son caractère, de par son brio et sa rapidité technique, HAMANT acceptait mal certaines disciplines, en particulier, celle de l'anesthésie locale longtemps pratiquée dans la Chirurgie gastrique. Il continuait à faire les gastrectomies à l'anesthésie générale à une époque où cette dernière était encore meurtrière.
Il comprenait difficilement aussi le démembrement de la Chirurgie. Il admit avec réticence la spécialisation de notre jeune collègue ROUSSEAUX qui, à l'instigation du Professeur MICHEL, s'initiait à la Neurochirurgie. Enlevé prématurément, ce dernier eut pour successeur son élève LEPOIRE, particulièrement doué, qui devint le gendre de HAMANT et le titulaire actuel de la Chaire.
Lorsque je manifestai de l'intérêt pour la Chirurgie thoracique, je reçus de mon Maître peu d'encouragement. Mais lorsqu'après la guerre, je présentai, tant au Congrès de Chirurgie qu'à l'Académie, mes premiers succès en Chirurgie de l'œsophage, il me félicita disant que c'était à mon tour d'avoir la charge de la Chirurgie de pointe. Il avait cependant réussi, grâce à sa maîtrise opératoire, plusieurs exérèses brillantes mais les suites en avaient été troublées par une réanimation insuffisante et dont l'entière responsabilité était assumée à ce moment par le chirurgien.
Comme il nous le recommandait pour l'exposé des titres et travaux lors de l'Agrégation, je n'ai retracé que les grandes lignes de l'activité scientifique et chirurgicale de HAMANT, mais ses publications furent nombreuses, tant avec ses Maîtres qu'avec ses élèves.
Dès son arrivée à la Clinique Chirurgicale B en 1927, il installa à ses frais un Laboratoire d'Anatomie Pathologique d'où sortirent de nombreux travaux en collaboration d'abord avec son ami CORNIL, jeune Agrégé arrivant à Nancy, et ensuite avec son Interne Mosinger. Ce dernier après avoir longtemps travaillé avec Roussy s'orienta définitivement vers la Biologie et la Médecine légale dont il devint titulaire à Marseille.
Le Professeur HAMANT dirigea pendant 26 ans la Clinique Chirurgicale B de la Faculté de Médecine ; son travail et son rayonnement y furent considérables.
Il fut mobilisé en 1939 comme Médecin capitaine puis commandant, Chef de Service de Chirurgie de l'Hôpital Sédillot à Nancy où je le rejoignis au début de 1940. Nous soignions quelques blessés de la Warndt et surtout, pendant cette période de la guerre froide, des fractures et des entorses de toutes variétés. Une salle était réservée aux entorses du genou.
A l'entrée du Chef de Service lors de la visite, c'était un véritable spectacle de voir, quadriceps tendu, les membres inférieurs décoller lentement le talon du plan du lit, s'élever progressivement jusqu'à la verticale, puis s'abaisser à nouveau, pendant que nous traversions la salle d'un pas mesuré et que le patron jetait un coup d'œil circulaire pour voir si tout était en ordre (la kinésithérapie officielle n'était pas encore inventée).
Ce souci de la tenue parfaite du Service était inné chez lui. Tant dans les Hôpitaux Civils que militaires, tout marchait au doigt et à l'œil. Il n'y a pas que des besognes glorieuses dont doivent s'occuper les grands hommes : Jean Patel raconte que Mondor au milieu des cliniques les plus éblouissantes, forgeant des mots neufs, découvrant des lésions masquées prenait soin, avant de partir, d'être rassuré d'un coup d'œil de la bonne tenue des locaux, des linges, des soignants.
En juin 1940, l'Hôpital Sédillot ayant été évacué, nous prîmes hélas la route du Midi et arrivâmes à Penne d'Agenais près de Villeneuve-sur-Lot où nous retrouvâmes notre collègue Lienhardt de la Faculté des Sciences et où nous attendîmes les ordres. L'armistice fut signé, puis la démobilisation commença. HAMANT au lieu de demeurer avec les officiers vint rejoindre simplement notre petit groupe, nos amis ROUSSEAUX et François MATHIEU, notre infirmier Verrier avec lequel nous

fîmes une petite « popotte » à « l'entrepôt Sémézis » où nous logions alors que HAMANT avait une chambre chez le curé de Saint-Sylvestre-sur-Lot.
HAMANT réussit à rentrer rapidement à Nancy qui se trouvait dans la zone particulièrement difficile d'accès. Il reprit alors son Service avec les moyens très limités de l'époque aussi bien en matériel qu'en personnel. Son Chef de Clinique, le Docteur Rothan s'était installé à Toul, son successeur Bergeron à Epinal. Il fut aidé pendant longtemps par Hautdidier avant de retrouver de nouveaux collaborateurs. Il circulait à bicyclette, ce qu'il affectionnait du reste. Il avait fait dans sa jeunesse de longues randonnées dans la vallée du Rhin avec son père pour lequel il avait une grande vénération et qu'il entourait de toute sa piété filiale.
Sous des dehors impassibles et même rudes, HAMANT avait en effet un cœur sensible. Il perdit sa mère en 1929 et avant de prendre mon premier Service d'Interne chez lui à la Toussaint, nous allâmes à la Maison familiale près de l'église de Bon Secours lui rendre les derniers devoirs. Avec son ami de toujours, le Docteur VERAIN, j'eus le triste privilège de lui annoncer, à son Service, la mort presque subite de Mme Hamant. Il eut le courage de terminer la conférence qu'il avait commencée.
Jusqu'à la fin de sa carrière hospitalo-universitaire, il remplit ses fonctions avec la même régularité attendant cependant les vacances qu'il allait passer dans sa propriété de Golfe Juan. C'est là qu'il se retira après le mariage de sa dernière fille, Mme Lepoire, et sans attendre l'âge de la retraite officielle.
Il fut Rédacteur de la *Revue Médicale de Nancy* dont nous fêtons le centenaire, de 1936 à 1962. Entre ses mains, le Journal subit une entière rénovation et connut une prospérité remarquable. Pendant plusieurs années, il continua depuis sa nouvelle résidence à s'occuper de la *Revue Médicale*. Il revenait à Nancy assez souvent pour le Journal, pour sa famille et ses affaires personnelles. Il passa ses dernières années dans le midi où, malgré la distance, venaient le voir souvent ses filles mariées à deux de nos collègues qui avaient été ses élèves, son second fils et ses petits-enfants. Il avait une foi simple dont il ne faisait pas étalage. Son fils aîné, d'abord prêtre du diocèse, avait été ensuite chargé d'un ministère à Nice. Il put apporter à son père une assistance familiale plus présente loin de sa Lorraine natale. HAMANT devait mourir à Cannes le 23 janvier 1973. Il repose dans le caveau de famille au cimetière de Malzéville.
HAMANT par sa forte personnalité, son organisation méthodique, son audace alliée à une sûreté opératoire rarement égalée a été le modèle de toute une Ecole de chirurgiens. Presque tous ceux de la région et bien d'autres ont été ses élèves et ont gardé de lui le souvenir d'un Maître qui fut le chirurgien type de son temps. Grâce à son adresse, à son habileté, il a été parmi les meilleurs d'une génération d'opérateurs qui, à l'apogée de la Chirurgie anatomique et malgré des moyens très modestes, ont établi les règles de base de la Chirurgie moderne.
Il enseignait plus par l'exemple que par le discours. Bien des étudiants et des Internes ont appris de lui une Médecine pratique, exempte de considérations théoriques discutables qui, pour beaucoup, ont été balayées rapidement par les progrès stupéfiants de la Biologie.
Travailleur infatigable, magnifique exemple d'autodiscipline et de maîtrise de soi, par son autorité et son rayonnement, il fut un grand chirurgien et un grand chef d'Ecole.
Les *Annales Médicales de Nancy* avaient le devoir de réserver une place d'honneur au début de ce numéro du centenaire, à l'éloge de celui qui fut le Rédacteur en Chef de la *Revue Médicale de Nancy*, la dirigea pendant un quart de siècle à une période difficile, sut maintenir sa réputation et assurer son avenir.

HARTEMANN Jean

1898-1986

ELOGE par le Professeur M. RIBON

C'est avec émotion et tristesse que j'évoque devant vous la mémoire d'un Maître dont beaucoup d'entre nous furent les élèves.
Le Professeur Jean HARTEMANN nous a quittés le vendredi 7 novembre 1986, et fut inhumé à Fraize, sa ville natale des Vosges, dans l'intimité familiale qu'il avait voulue.
Ses nombreux collègues, confrères, élèves, amis ne purent ainsi témoigner, par leur présence aux obsèques, les sentiments d'estime et de reconnaissance que méritaient ses qualités de Médecin et d'enseignant, d'humaniste et d'écrivain.
Jean HARTEMANN est né à Fraize le 25 mars 1898 dans une famille originaire de Haute-Alsace, aux traditions médicales affirmées depuis plusieurs générations. Son père, René Hartemann, était médecin à Fraize. Par sa mère, Marie Muller, il était cousin du professeur Pierre Muller qui fut Gynécologue Accoucheur à Strasbourg et son élève d'Agrégation.
De ses deux fils, l'aîné fut le Docteur André Hartemann, psychiatre, mort à 36 ans. Je me permets d'ajouter qu'il était l'oncle de notre collègue Pierre Hartemann, le mien également par alliance.
Ayant évoqué son cadre familial, je vais retracer les principales étapes de sa vie et de sa carrière.
Jean HARTEMANN a lui-même rappelé sa jeunesse dans ses « Mémoires sans mémoire ».
Elève au Collège d'Epinal, il vient préparer ses baccalauréats au Lycée Poincaré de Nancy de 1913 à 1915. Il y apprend le violon avec les STOLTZ, père et fils.
Son inclination profonde l'oriente vers la philosophie et, plus particulièrement, vers la morale et la psychologie.
Mais la tradition familiale exige qu'un des trois frères Hartemann devienne médecin afin de pouvoir reprendre le cabinet paternel.
A regret, le voici préparant son PCN à la Faculté des Sciences au cours de l'année 1915-1916. Il n'apprécie pas du tout d'avoir à dessiner des plantes et des petites bêtes !
C'est également à contrecœur que l'hiver 1916-1917 le retrouve à la Faculté de Médecine, au milieu des cadavres de la salle de dissection, dans le Service d'Anatomie du Professeur ANCEL.
Un stage clinique au Service de Chirurgie Infantile, dirigé par le Professeur René FROELICH, cousin de son père, va le réconcilier avec la Médecine.
Après la séquence militaire de rigueur, il reprend ses études médicales et va se vouer « corps et âme » à se forger une carrière, rapidement orientée vers notre discipline par l'admiration qu'il portait à son Maître FRUHINSHOLZ, et où ses qualités de cœur et d'esprit, ses aspirations

d'esthète et de philosophe, sa vaste érudition, allaient le porter au sommet de la hiérarchie hospitalo-universitaire.
Il fut successivement : Externe des Hôpitaux en 1921, Interne des Hôpitaux en 1923, Docteur en Médecine en 1926, Chef de Clinique Obstétricale en 1928, Agrégé d'Obstétrique en 1939, Gynécologue Accoucheur des Hôpitaux en 1943, Professeur sans Chaire en 1954, Professeur de Clinique Obstétricale en 1961.
Élève du Professeur FRUHINSHOLZ, collaborateur du Professeur VERMELIN durant 18 ans, il succède à celui-ci dans la Chaire de Clinique, comme Chef de Service et Directeur Technique de la Maternité, Directeur de l'Ecole de Sage-femmes, Conseiller Régional d'Obstétrique.
Après un septennat bien rempli, Jean HARTEMANN est atteint par la limite d'âge en 1968, acquérant le titre de Professeur Honoraire. Durant ces sept années de responsabilité hospitalo-universitaire, il a su promouvoir une politique de décentralisation médicale au sein de la Maternité. L'extension des activités, dans les différents secteurs de notre discipline, rendait un seul Service difficilement gouvernable ; on ne parlait pas alors de « Départements » !
Son esprit libéral, à l'égard de ses collaborateurs, le conduisit à faire adopter une partition de la Gynécologie Obstétrique en trois Services : accouchement-gynécologie-prénatal ; structure qui, depuis vingt ans, a permis d'accroître les activités et les moyens techniques de chacun d'eux.
Cette initiative fut suivie, ultérieurement, de la création de plusieurs autres Services permettant un bon encadrement pluridisciplinaire de la fonction de reproduction humaine.
Après vous avoir rappelé le cheminement régulier de cette belle carrière, je voudrais vous résumer l'œuvre scientifique de Jean HARTEMANN.
Il serait difficile, et quelque peu fastidieux, de présenter une analyse complète, même thématique, de plus de deux cents publications : communications aux Sociétés savantes, monographies, rapports et discussions à des congrès, ouvrages divers.
Ecartant les nombreuses publications dues au hasard de faits cliniques dispersés, et observés en dehors ou pendant la gravido-puerpéralité, je voudrais faire ressortir les importants travaux réalisés en suivant l'idée directrice annoncée dans sa thèse inaugurale, soutenue en 1926, ayant pour titre : « Le malaise de l'avortement thérapeutique ».
Ce travail reflète la personnalité profonde de l'auteur déjà à la recherche d'un juste équilibre entre le droit naturel et l'éthique médicale, entre le devoir d'assistance et l'obligation morale.
Avec un esprit hautement critique, mais où perce un peu d'angoisse métaphysique, il pose la question de la légitimité de l'avortement thérapeutique dans les accidents gravido-cardiaques (1927), dans la tuberculose pulmonaire (1934-38), dans les vomissements graves (1939) et l'ensemble des « conflits fœto-maternels » (1956).
Cette étude critique de l'avortement thérapeutique l'avait conduit à une analyse détaillée des avortements provoqués et de leurs complications, ainsi qu'à la recherche des conséquences cliniques de certains produits employés dans un but abortif, telle l'hémorragie après dépôt de comprimés de permanganate de potasse dans le vagin.
Dans le même souci d'éthique, il publie en 1937 et 1938, trois études intéressantes concernant :
- la mentalité obstétricale
- nature et destinée de la douleur de l'accouchement
- le secret professionnel en Obstétrique.

Entre 1959 et 1961, il étudie tout particulièrement les variations de la température basale au cours des premiers mois de la grossesse : le « plateau thermique », lié au corps jaune cyclique, se prolonge au cours du premier trimestre de gestation, permettant un diagnostic précoce de la

grossesse, le repérage clinique de son début, le dépistage des menaces d'avortement liées à une insuffisance hormonale.
Jean HARTEMANN s'est beaucoup intéressé aux questions sociales, dans leurs relations avec la Gynécologie et l'Obstétrique.
Il participe à plusieurs congrès importants, en qualité de Rapporteur ou co-Rapporteur :
- à Biarritz en 1949, au sujet des « dyspareunies et anaphrodisies chez la femme »
- au premier Congrès de l'UPIGO, en 1953 à Paris, sur « La protection maternelle et néo-natale en temps de guerre »
- à Madrid (UPIGO -1956) sur « l'enseignement et l'exercice de notre spécialité »
- en 1957, au 17ème Congrès de notre fédération tenu à Marseille, sur « l'étude médico-sociale de l'insémination artificielle »
- en 1961, lors du 19ème Congrès tenu à Nancy, sur « les aspects médico-sociaux de l'allaitement maternel ».
Ce dernier rapport au 19ème Congrès s'appuyait sur l'expérience acquise, entre 1951 et 1961, en qualité de responsable du centre de prématurés de la Maternité ; l'élevage exclusif au lait colostral, provenant des femmes en début d'allaitement, fit tomber la mortalité globale des prématurés de 16% en 1954 à 7% en 1960.
D'autres publications concernent la pathologie néo-natale et, plus particulièrement, l'avenir des prématurés.
J'achèverai l'énumération des principales publications médicales en rappelant le titre de l'ouvrage publié avec le Professeur BINET, chez Vigot (Paris, 1950) : « les rapports sexuels et leurs déficiences chez la femme », ouvrage réédité en 1955. L'orientation de son esprit le faisait s'intéresser particulièrement aux aspects psychologiques et psychosomatiques liés à la sexualité. Dans sa clientèle privée, qu'il a maintenue bien au-delà de la retraite, il avait choisi de privilégier la Gynécologie médicale et, plus spécialement, l'étude de la stérilité conjugale.
Je dois ajouter qu'il affectionnait beaucoup la Société de Gynécologie et d'Obstétrique de Nancy, dont il fut Secrétaire Général de 1934 à 1948, puis Président de 1950 à 1952. Il présenta, à cette tribune, la plupart de ses communications. Par discrétion ou modestie, il cessa d'assister aux réunions de la Société après son départ à la retraite en 1968. En fait, il changea seulement ses habitudes et allait révéler, dans le cadre de l'Académie de Stanislas, un autre aspect de sa personnalité que je ne puis manquer d'évoquer devant vous.
A ses qualités de brillant orateur et d'excellent Professeur, Jean HARTEMANN ajoutait une sensibilité profonde, je puis dire une « sensibilité d'artiste », et une remarquable érudition littéraire et historique que favorisèrent sa passion des beaux livres et la grande ouverture de son esprit. Il savait manier l'humour, teinté parfois d'une pointe d'ironie, et se tourna avec une délectation évidente vers une recherche obstinée des problèmes historiques que l'excellente pratique de notre spécialité pouvait l'aider à résoudre. Bien secondé dans ses recherches par une épouse partageant cette passion de l'histoire, il allait se livrer méthodiquement à l'analyse critique des problèmes sexuels présentés par des femmes ou des couples célèbres, et donner une explication scientifique plausible de certains décès de cause obstétricale, ainsi que de certains comportements.
Ancien Président de l'Académie de Stanislas, Membre de la « Société d'Histoire de la Médecine », il publie ses travaux dans différentes revues : *Histoire de la Médecine*, *Aesculape*, *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, mais aussi dans les *Annales Médicales de Nancy* et *Médecins du Nord et de l'Est* (1976). Voici une suite chronologique de ces publications aussi intéressantes qu'originales :

- La malheureuse grossesse de Mme du Chatelet (1967)
- Une maternité inopinée de Marie-Caroline Duchesse de Berry (1969)
- La stérilité du couple Napoléon-Joséphine (1971)
- Deux célèbres échecs d'Eros : Mme Récamier et Elisabeth 1ère d'Angleterre (1972)
- De la mort de Gabrielle d'Estrées (1976)
- Les Amours de Georges Sand et sa maternelle virilité (1976)
- Une Jeanne d'Arc possible (1978)
- Louis XIII et Anne d'Autriche (1982).

Il n'oubliait toutefois pas non plus l'Obstétrique et son évolution historique, puisqu'il publia une étude sure « l'art ancien des accouchements et son enseignement dans la jeune Lorraine française ». Dans la grande « Histoire de la Médecine » en huit volumes, éditée chez Albin Michel en 1978, il rédigea le chapitre consacré à l'histoire de l'Obstétrique du XVIIIème siècle à l'époque contemporaine.

Mais, dès qu'il eut quitté la Maternité pour une studieuse retraite, il fit le choix d'une vie discrète, sans rechercher d'honneurs, ayant même décliné, lors de son départ à la retraite, la cérémonie traditionnelle de circonstance. Il mit à profit l'expérience médicale qu'il avait acquise pour éclaircir, autant que faire se peut, certains mystères de la vie des « grands » que l'histoire officielle tend à ignorer, ou à cacher sous le voile pudique de l'indifférence et de l'oubli. Sa vieillesse fut heureuse et affectueusement protégée. Comme une flamme qui achevait peu à peu de projeter son éclat, il s'éteignit lentement mais inexorablement. Sa disparition est douloureusement ressentie par les Médecins et sage-femmes qui ont bénéficié de son enseignement et apprécié sa grande érudition.

A son épouse Anny Hartemann, à son fils, à toute sa famille, nous présentons nos condoléances attristées et nous les assurons que la mémoire du Professeur HARTEMANN restera dans nos cœurs, dans l'histoire de la Maternité régionale et dans celle de notre Université.

HAUSHALTER Paul

1860-1925

EXTRAIT de « Les disciplines pédiatriques » par N. NEIMANN
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

La personnalité attachante et prestigieuse du Professeur Paul HAUSHALTER a dominé l'histoire de la pédiatrie nancéienne au cours de la fin du 18ème et du début du 19ème siècle.
Paul HAUSHALTER est né en 1860. Son père a soutenu, en 1853, sa thèse de doctorat à la Faculté de Médecine de Strasbourg. Il exerça à Sierck où son souvenir resta vénéré et où naquit notre collègue. Chassé de sa ville natale par l'annexion de l'Alsace-Lorraine, Paul HAUSHALTER fit à Nancy ses études secondaires et médicales. Doué d'une remarquable facilité et capacité de travail, il fut nommé externe des Hôpitaux en 1882, Interne des Hôpitaux et aide de clinique en 1884, Docteur en médecine en 1886, chef de clinique au Service de Médecine du Professeur Paul SPILLMANN en 1887. Il accéda à l'Agrégation de médecine en 1892. Deux fois lauréat de la Faculté, en 1881 et 1886, il obtint, au surplus, le prix de l'internat et le prix de thèse en 1886. Tout en achevant sa formation clinique auprès de ses maîtres d'internat et de clinicat, il s'intéressa aux travaux de laboratoire. Il fut chargé du laboratoire de bactériologie des cliniques de 1887 à 1892 et de l'enseignement d'anatomie pathologique en 1892-1893. Cette solide formation lui permettra de mener de pair, dans ses travaux, les constatations cliniques et les études bactériologiques et anatomiques. En 1894, il fut chargé de la direction du Service de Pédiatrie qui venait d'ouvrir au pavillon Virginie-Mauvais et d'un cours complémentaire de maladies des enfants. Ce fut là une innovation : auparavant, il n'y avait ni Service autonome, ni enseignement de pédiatrie. Cette discipline était enseignée, au hasard des circonstances, par des accoucheurs ou des médecins généralistes. Notre Faculté fut l'une des premières, après Paris, à reconnaître l'autonomie de la pédiatrie. La renommée de cet enseignement dépassa rapidement le cadre de Nancy ; de nombreux étudiants et médecins se pressaient aux leçons cliniques du jeune agrégé. Reconnaissant ses mérites, la Faculté le nomma, en 1906, Professeur titulaire de Clinique médicale infantile. Simultanément, Paul HAUSHALTER s'est vu confier la direction médicale du nouvel Hôpital J.-B. Thiery et de l'hospice des Enfants assistés Saint-Stanislas, dont les ressources en malades lui ont permis d'étoffer son enseignement.
Survint la guerre de 1914. Sans rien abandonner de ses activités pédiatriques, il assuma bénévolement deux charges supplémentaires : celle d'un Service hospitalier de la Société de Secours aux blessés et, surtout, celle de médecin de l'Hôpital Villemin, qui, à peine achevé, fut affecté aux militaires atteints de maladies contagieuses. L'activité bienfaisante et patriotique

déployée par le Professeur HAUSHALTER a trouvé sa consécration par l'attribution de la Croix de la Légion d'honneur, à titre militaire.
Après la fin des hostilités, il amplifia son activité dans le domaine de la pédiatrie. Chef de Service ponctuel et méticuleux, Paul HAUSHALTER attacha une grande importance au problème de l'hospitalisation des enfants. A ses débuts, la Clinique de Médecine Infantile disposait seulement du rez-de-chaussée du pavillon Virginie-Mauvais dont le premier étage était occupé par la Clinique de Chirurgie Infantile du Professeur FROELICH.
Les locaux attribués à la Pédiatrie étaient notoirement insuffisants. L'entassement et la promiscuité étaient particulièrement néfastes aux nourrissons qui étaient hospitalisés au milieu des grands enfants, sans possibilité d'isolement des contagieux. De ce fait, l'infection nosocomiale y faisait des ravages : la mortalité des hospitalisés atteignait 74%. Après bien des démarches, notre collègue a obtenu, en 1901, la possibilité d'hospitaliser les nourrissons dans un local situé au premier étage de l'actuel dispensaire Haushalter. Huit berceaux étaient disposés dans une salle commune. Une autre salle pouvait accueillir 6-8 enfants atteints de maladies contagieuses. Grâce à ces dispositions, la mortalité avait baissé à 48%.
L'afflux croissant de malades rendit, peu à peu, ces locaux insuffisants. La Commission administrative a donc prévu le transfert du Service de pédiatrie dans le pavillon Krug. HAUSHALTER avait suivi de près l'édification de ce Service qui ne fut achevé qu'après sa mort, en 1931. Il avait rapidement compris que l'activité d'un Professeur de Pédiatrie ne saurait se cantonner dans le cadre hospitalier ; l'amélioration de l'état sanitaire des enfants nécessite une action préventive, vigoureuse et planifiée. Aussi, tout en veillant à l'amélioration des soins dispensés à l'hôpital J.-B.-Thiery et à l'hospice Saint-Stanislas, a-t-il imprimé une impulsion vigoureuse aux œuvres vouées à la prévention : œuvre des crèches et œuvre du bon lait.
L'œuvre scientifique du Professeur HAUSHALTER fut considérable. Elle comporte 301 titres dont la plupart ont été présentés à la Société de Médecine de Nancy et publiés dans la *Revue Médicale de l'Est* et dans nos bulletins de la Société de Biologie.
Au début de sa carrière, il a étudié certains problèmes de l'adulte et du vieillard. Sa thèse inaugurale fut consacrée au cœur sénile.
Ce travail fut élaboré suivant la méthode qui avait fait la renommée de la Clinique française : il comportait une description clinique minutieuse de 132 vieillards atteints de troubles cardiaques, confrontée avec de nombreuses études anatomo-pathologiques et histologiques. Avec une prescience admirable, l'auteur a mis en évidence le rôle primordial des lésions coronariennes à l'origine de la déchéance du cœur des personnes âgées. La même méthode fut appliquée aux autres travaux de médecine d'adultes qui ont porté sur l'anévrysme de l'aorte, la thrombose de la veine cave inférieure, les calcifications de la vésicule, les cancers de l'estomac et du poumon, etc.
Sa formation de bactériologiste lui a permis d'élaborer des travaux consacrés aux maladies infectieuses observées durant son clinicat et chez les militaires soignés durant la guerre à l'hôpital Villemin : études sur la fièvre typhoïde et son sérodiagnostic, sur la diphtérie, la variole, la morve, les streptococcies. Avec P. SPILLMANN, il a rédigé un Manuel de diagnostic médical ; avec P. et L SPILLMANN, un précis de diagnostic et, avec G. ETIENNE, L. SPILLMANN et Ch. Thiry les remarquables Cliniques médicales iconographiques.
L'accession à la Chaire de Pédiatrie a permis à HAUSHALTER de donner toute sa mesure. Ses connaissances encyclopédiques, sa compétence en matière d'anatomie pathologique et de bactériologie, sa puissance de travail, ses dons d'observation, son goût pour la besogne bien faite,

sa curiosité scientifique lui ont permis d'édifier une œuvre scientifique considérable qui a embrassé tous les aspects de la pédiatrie.
La tâche était d'autant plus passionnante que dans cette jeune discipline, tout était à découvrir. Durant trente-trois ans, HAUSHALTER fut le fondateur et l'animateur de la Pédiatrie nancéienne. Dans le cadre de la neurologie infantile, il a rédigé d'importantes études consacrées à la maladie de Little, à la paralysie générale infantile, à l'hydrocéphalie, à la thrombose des sinus, à l'hystérie infantile, à la myopathie, à la maladie de Werdnig-Hoffmann, à la méningite tuberculeuse, à l'encéphalite léthargique.
D'autres travaux, cliniques et expérimentaux, ont été consacrés à la pathologie infectieuse : fièvre typhoïde de l'enfant, infections staphylococciques, diphtérie humaine et aviaire, altération de la moelle osseuse au cours des infections et intoxications des jeunes animaux et de l'enfant, tétanos.
La tuberculose, un des principaux fléaux sociaux du début du 20ème siècle, occupe une place de choix parmi les travaux du Maître nancéien : citons les études sur sa fréquence et ses manifestations cliniques, ses portes d'entrée, la granulie, l'adénopathie trachéo-bronchique, la tuberculose intestinale et cérébrale. Signalons, également, les études sur la syphilis congénitale, la leucémie aiguë, les nombreux travaux consacrés au myxœdème, à l'achondroplasie, aux différents nanismes, aux malformations cardiaques et urinaires.
Une place de choix doit être réservée aux travaux consacrés à l'acrodynie infantile. Dans tous les manuels, la parenté de cette maladie est attribuée à l'auteur australien, Swift, qui en a rapporté, en 1914, 14 observations. Les premières observations européennes sont attribuées à Parkes Weber en 1921 et, surtout, à Feer entre 1922-1925. En fait, la découverte de cette singulière maladie peut être revendiquée par HAUSHALTER. Celui-ci en a observé le premier cas en 1911. Il avait estimé d'emblée, qu'il s'agissait d'une maladie nouvelle. Par prudence, il avait attendu d'en recueillir d'autres exemples avant de les publier. Ainsi, en 1925 il pouvait faire état de neuf observations personnelles, relatées dans la thèse de Hoechstetter et dans un important mémoire paru dans la *Revue Neurologique* et intitulé : « Sur un syndrome constitué par des altérations du psychisme et du système neuro-végétatif chez l'enfant ». Il a fourni de cette maladie une description pittoresque et précise à laquelle, maintenant, il n'y a rien à ajouter. Il a eu, surtout le mérite d'insister sur l'importance des troubles du comportement et sur la constance, des altérations vaso-motrices et sudorales qui prédominent aux extrémités. Il a clairement indiqué que la maladie avait une tendance spontanée à la guérison sans séquelles qui survient en cinq à huit mois. Il expliqua sa symptomatologie déroutante par une atteinte des centres neuro-végétatifs, conception qui fut confirmée par la suite. Dans deux observations, il a signalé la prise de vermifuge à base de Calomel. On sait que, par la suite, Warkany devait démontrer que la maladie était due à l'intolérance à l'égard des produits mercuriels, parmi lesquels le Calomel joue le rôle principal. La suppression des vermifuges et des poudres dentaires à base de Calomel a été rapidement suivie de la disparition de l'acrodynie.
La fragilité du petit enfant et l'importance de la mortalité des tout-petits, avait, de tout temps, désolé HAUSHALTER. D'emblée, il avait compris que le fléau devait être combattu par des mesures préventives ayant pour but l'amélioration de l'hygiène et de la diététique. Aussi, tout en imprimant aux œuvres de pédiatrie préventive une impulsion vigoureuse, a-t-il consacré de nombreuses publications aux problèmes démographiques et médico-sociaux. Citons les travaux sur la mortalité infantile, sur les œuvres de protection maternelle et infantile, sur la natalité, sur la puériculture.

La clarté d'esprit du Maître nancéien, son goût pour les conceptions simples, basées sur une observation rigoureuse des faits et débouchant sur des indications thérapeutiques efficaces apparaissent à la lecture de son dernier travail paru le 1er juillet 1925 dans la *Revue Médicale de l'Est* et intitulé « Réflexions à propos des affections digestives du nourrisson et de leur classement ». Ce travail, qui résume la vaste expérience de l'auteur, pourrait, à quelques détails près, paraître dans une revue pédiatrique contemporaine. L'auteur trace de cette maladie une description claire et concise. Il affirme la multiplicité des facteurs étiologiques. Parmi ceux-ci, à côté de l'infection intestinale, on doit retenir le rôle nocif des aliments altérés ou inappropriés aux capacités digestives du nourrisson. Le traitement doit débuter par la mise au repos du tube digestif, suivie par une réalimentation progressive.

HAUSHALTER a inspiré 45 thèses parmi lesquelles on peut signaler celles de L. RICHON sur la paralysie diphtérique, de L. SPILLMANN sur le rachitisme, de Ch. Thiry sur la paralysie générale infantile, de P. JEANDELIZE sur l'insuffisance thyroïdienne, de R. Goepfert sur la protection et l'assistance de la première enfance. Travailleur acharné, Paul HAUSHALTER ne se bornait pas à se tenir au courant du mouvement pédiatrique de notre pays. Il lisait, aussi, les principales revues étrangères, (ce qui était inhabituel à son époque) et il avait effectué plusieurs voyages d'études en Angleterre et en Allemagne. Sa notoriété fut consacrée par l'élection au sein de nombreuses sociétés savantes : Société de Médecine et Réunion Biologique de Nancy, Société Française de Dermatologie, Société de Pédiatrie et Société de Neurologie de Paris, Société Médicale des Hôpitaux de Lyon. Peu de temps avant sa mort, il fut élu Membre correspondant à l'Académie de Médecine.

Paul HAUSHALTER a dispensé, à de nombreuses générations d'étudiants, un enseignement dont la renommée a dépassé le cadre de notre Faculté. Il fut un admirable représentant de l'enseignement clinique français, basé sur la confrontation des constatations tirées de l'examen du malade avec les notions fournies par l'anatomie pathologique et la bactériologie. Ennemi des discours ampoulés, il affectionnait l'enseignement au lit du malade. Il excellait à tirer le maximum de renseignements de la si pauvre séméiologie pédiatrique. Le spectacle de cet homme scrutant le visage du nourrisson malade, le tournant au bout de ses longs bras et finissant par formuler un diagnostic péremptoire émerveillait l'assistance.

Qu'il me soit permis d'évoquer, à ce propos, un souvenir personnel. Etudiant de première année, j'ai assisté, un jour, parmi bien d'autres, à une leçon clinique de HAUSHALTER. Je l'entends encore dire, au terme d'un examen minutieux : « auscultez ce nourrisson, vous n'entendrez rien d'anormal et, pourtant, j'affirme qu'il a une bronchopneumonie ». Cette sûreté du diagnostic, malgré la pauvreté de la séméiologie, nous a paru miraculeuse... C'était le fait d'un grand pédiatre.

HAUSHALTER avait du Maître à l'ancienne mode la prestance, la distinction naturelle, la clarté de l'exposé et le goût pour l'enseignement. Son apparence était quelque peu austère. Mais ses familiers savaient que cet aspect imposant cachait mal une gaieté et une bonté naturelle qui se manifestait avec efficacité à l'égard des membres de sa famille, de ses collaborateurs, de ses malades et de leurs parents. Les mères ne s'y trompaient pas et lui manifestaient une confiance totale. Lors de la fatale matinée du 2 juin 1925, quand se répandit la nouvelle de l'accident cardiaque qui l'a terrassé dans le train qui le ramenait de Paris où il siégeait au Jury d'Agrégation, ce fut la consternation dans les quartiers populaires de notre cité. Dans l'allocution prononcée à son enterrement, le Doyen SPILLMANN décrivit le spectacle des femmes qui, le journal à la main et les larmes aux yeux, commentaient l'événement. Une foule immense est venue rendre le dernier hommage à ce grand ami des enfants malades.

HECHT Louis-Emile

1830-1906

ELOGE par le Professeur F. GROSS

Un deuil nous a frappés depuis notre dernière réunion. Nous avons perdu un de nos anciens collègues, resté attaché à la Faculté par les liens de l'honorariat, le Professeur HECHT.
La plupart d'entre nous ont encore connu le Professeur HECHT en pleine activité de ses fonctions, et gardé le souvenir du savant modeste, du Maître bienveillant, du collègue excellent.
M. HECHT est venu à Nancy, lors du transfert en notre ville de la Faculté de Médecine de Strasbourg, à laquelle il appartenait depuis 1857.
Il est né à Strasbourg, le 19 novembre 1830, d'une famille des plus honorablement connues ; son père avait exercé la profession de pharmacien.
Après avoir couronné ses études classiques faites au Collège Royal, par l'obtention, le 4 décembre 1849, du diplôme de bachelier ès sciences physiques, Louis-Emile HECHT a pris sa première inscription de Médecine en novembre 1848. Élève studieux et laborieux, nous en avons la preuve dans les notes d'examens mentionnées à l'époque, dans des rapports spéciaux sur les études faites à la Faculté, Louis HECHT fut nommé le deuxième au Concours pour l'Externat, en 1851, puis le premier, au Concours pour l'Internat, en 1852. En 1853, il est Aide de Clinique médicale à la Faculté et attaché au Service de son Maître, le Professeur Schutzenberger. La même année, il obtint, au Concours, le deuxième prix de l'Université, le premier lui ayant été disputé par son camarade d'études, Eugène Boeckel, auquel il était toujours resté lié par la plus sincère amitié.
En 1855, sa dissertation inaugurale intitulée « Essai sur le spiromètre » est classée la première parmi celles de l'année scolaire, et lui a valu le Prix de thèse.
Une scolarité aussi brillante devait conduire le jeune Docteur à l'Agrégation. Au Concours de 1856-1857, il sort victorieux de la lutte. Sa thèse sur les causes et les symptômes de la coagulation du sang dans les veines et les artères, œuvre de valeur à l'époque, témoigne des brillantes aptitudes de notre collègue.
Nommé Agrégé stagiaire, le 3 mars 1857, il est appelé à l'exercice le 10 janvier 1860, et prolongé pour une période de trois années, le 20 avril 1868. Il est chargé successivement par la Faculté, d'une conférence de diagnostic, d'une Conférence de Médecine pratique, du Service de la Clinique médicale supplémentaire, qui n'était autre qu'un enseignement clinique propédeutique. A partir de 1858, il remplit les fonctions de Conservateur de Musée et des collections. Au Concours des Hôpitaux de mars 1866, il est nommé Médecin Adjoint de l'Hôpital civil.

HECHT était Membre de la Société de Médecine de Strasbourg, dont il a été l'un des secrétaires de 1865 à 1867. Ses rapports annuels consignés dans les Mémoires de la Société sont des modèles de rédaction et d'analyse consciencieuses. La Société des Sciences naturelles de Strasbourg comptait également HECHT parmi ses titulaires.

Le Docteur HECHT s'était ainsi signalé de bonne heure, non seulement par les services rendus dans l'enseignement et par une collaboration active aux Sociétés scientifiques ; il avait su conquérir encore comme Médecin praticien une notoriété incontestée.

Jouissant de l'estime générale, tout lui promettait un brillant avenir dans sa ville natale, quand survinrent les terribles épreuves de 1870. Pendant le siège et le bombardement de Strasbourg, HECHT a contribué à assurer les Services de Médecine à l'Hôpital civil, que le drapeau de la Convention de Genève ne protégea pas contre les obus allemands. Il s'est largement dépensé encore à l'une des grandes ambulances établies par la Société Française de Secours aux blessés et malades militaires, à l'ambulance du Séminaire de Saint-Thomas. Notre collègue a fait ainsi son devoir, tout son devoir, pendant les cruelles et sanglantes journées de six semaines d'un bombardement incessant.

Au terme de l'option fixée par le traité de Francfort, le Docteur HECHT quitte avec les siens sa ville natale pour conserver sa nationalité française, et vient à Nancy. Par décret du 1er octobre 1872, il est nommé Professeur de Pathologie générale et de pathologie interne à la Faculté.

A partir de ce moment, vous connaissez notre collègue.

Ceux d'entre vous, qui ont été ses élèves, ont pu apprécier son enseignement méthodique et simple, exempt de toute discussion abstraite, de toute vue théorique non confirmée par la pratique et l'expérience, enseignement essentiellement classique, toujours basé sur un sens clinique parfait. Le but du Maître était de faire de bons praticiens ; le souvenir de profonde reconnaissance que lui ont conservé ses nombreux élèves des deux côtés des Vosges, est la meilleure preuve des qualités de son enseignement éminemment utile et fructueux.

Le Professeur HECHT n'était pas seulement un Maître bienveillant, aimé des élèves, il était aussi pour nous un collègue excellent ; il était profondément dévoué à la Faculté, cherchant à lui être utile en toutes circonstances, souvent même dans les fonctions les plus ingrates. C'est ainsi que HECHT, durant de longues années, s'est chargé du Rapport annuel sur les thèses de la Faculté. Durant une assez longue période, il a été notre représentant à la Commission de la bibliothèque et au Conseil académique.

Je viens de vous dire ce qu'était le Maître, le collègue. J'ai encore à vous rappeler l'exactitude, l'assiduité et le grand intérêt avec lesquels le Professeur HECHT suivait les travaux de notre Société de Médecine. Accueilli en 1872 au sein de la Société, avec ses collègues venus de Strasbourg, il n'a cessé de lui prodiguer son concours empressé et de lui apporter le fruit de ses observations et de ses méditations.

Après qu'il fut secrétaire général, ses confrères, en 1880, l'ont élevé à la Présidence de la Société.

Son goût, son attraction pour les questions de science, ont aussi porté notre collègue à suivre les travaux de la Société des Sciences. Transférée de Strasbourg à Nancy, cette Société, ancienne Société des Sciences naturelles de Strasbourg, a trouvé dans notre collègue un de ses plus vaillants soutiens. C'est à lui qu'elle a dû sa prospérité ; durant de longues périodes d'années, le Professeur HECHT en a été le dévoué et infatigable secrétaire général. La Société, d'ailleurs, s'est empressée de reconnaître les éminents services qu'il lui a rendus, en le nommant secrétaire général Honoraire ; c'était la première fois que pareil titre était décerné.

Le Professeur HECHT était Membre titulaire de l'Académie de Stanislas, et son discours sur les Rapports de la Médecine avec les Sciences physiques et naturelles montra une fois de plus le sentiment élevé qu'il avait de la science médicale.
Nous devons à notre collègue une série de travaux parmi lesquels ses articles de séméiologie dans le Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales ont été tout particulièrement remarqués.
Que dirai-je du Médecin ? Pour notre collègue, l'exercice de la Médecine était un véritable sacerdoce. Il se dépensait sans mesure. Nous savons tous quelle attention scrupuleuse, quelle conscience absolue, quel dévouement profond il apportait aux soins de ses malades. Aussi ne saurait-on s'étonner de la reconnaissance profonde et de la respectueuse admiration qu'il inspirait aux familles qu'il approchait, de l'estime et de la considération générales dont il jouissait. Et quelle délicatesse encore apportait-il dans ses rapports avec ses confrères. Il était également bienveillant pour ses collègues et pour le praticien le plus humble et le plus modeste.
La générosité de son caractère devait aussi le porter à se rendre utile en toute occasion à ses confrères et à ses concitoyens. Nous retrouvons notre collègue dans la Commission d'administration de notre Société de Prévoyance et de Secours mutuels des Médecins de Meurthe-et-Moselle, dans le Conseil d'Hygiène, dont il a été le secrétaire, dans le Conseil de la Société Française de Secours aux blessés et aux malades militaires, où il apportait le fruit de son expérience acquise à Strasbourg en 1870.
Une vie si noblement remplie, tant de services rendus, ne devaient laisser le gouvernement indifférent, et élèves, confrères, collègues, nous avons tous hautement applaudi, en 1887, à la nomination comme Chevalier de la Légion d'Honneur, du savant si modeste, du médecin si profondément dévoué à ses semblables et aux choses publiques, du Professeur HECHT.
Quelle a été notre peine, lorsqu'en 1894, nous apprîmes que notre collègue avait fait valoir ses droits à la retraite. En observateur attentif, le Docteur HECHT reconnut que sa santé était atteinte ; il renonça à l'enseignement, à sa clientèle, à toutes ses charges, pour partager son temps entre sa petite patrie Lorraine, où il s'était tant dépensé, et les régions des Vosges, chez des parents ou des amis, à la Schlucht, où contemplant avec tristesse sa chère Alsace, il trouvait quelque réconfort dans les souvenirs des temps passés.
Peu à peu sa santé décline ; on ne rencontre plus que fort rarement le Docteur HECHT sur le quai Isabey. Cette intelligence si noble et si haute, s'est progressivement éteinte ; lorsque quelques rares amis le voyaient encore, ils ne pouvaient le quitter que profondément attristés, le cœur serré devant les progrès lents, implacables du mal, que la science ne pouvait conjurer, malgré les trésors de dévouement que sa compagne et son fils lui prodiguaient.
Le 25 avril dernier, le Professeur HECHT s'est éteint. Votre Doyen a dû se conformer à la volonté du défunt, et garder le silence au bord de la tombe de notre regretté collègue. Mais, nous devons rendre ici à sa mémoire un hommage de sincère et profond regret, et adresser aux siens l'expression émue de notre respectueuse sympathie. Le souvenir de notre vénéré collègue restera impérissable dans nos cœurs ; son nom restera gravé dans le livre d'or de l'ancienne Faculté française de Strasbourg et de la Faculté de Médecine de l'Université de Nancy.

HELLUY Joseph

1911-1976

ELOGE par le Professeur G. PERCEBOIS

Le Professeur Joseph HELLUY est né à Lunéville le 15 avril 1911. Formé à l'Institution Saint-Pierre-Fourier de cette ville puis à l'Ecole Saint-Sigisbert, de Nancy, il aimait à rappeler ces années d'études et les professeurs qui l'avaient marqué et pour lesquels il éprouvait gratitude et admiration.

Ses études secondaires terminées, il s'inscrivit à notre Faculté puis prépara l'Externat des Hôpitaux. Reçu au Concours de 1931, il occupa ses fonctions dans les Services des Professeurs JACQUES, ANDRE, MICHEL, DE LAVERGNE, SPILLMANN et DROUET.

C'est auprès de Pierre SIMONIN qu'il apprit la nécessaire rigueur des travaux expérimentaux. Avec lui également, il eut ses premières fonctions d'enseignement. Préparateur au Laboratoire de Médecine expérimentale et de Pathologie générale dès 1932, il poursuivit dans ce Laboratoire des recherches sur la valeur d'une réaction proposée en 1920 par Kottmann pour apprécier la fonction thyroïdienne. Cette étude critique, inspirée et dirigée par SIMONIN, fit l'objet de sa thèse de Doctorat qu'il soutint en 1935.

Diplômé et Lauréat de la Faculté, il accomplit son Service militaire. Rendu à la vie civile, tout autant attiré par la Médecine générale que séduit par la Biologie, inspiré peut-être par la lecture de la thèse classique de SIMONIN sur les « toxines vermineuses », il retrouva son Maître DE LAVERGNE et reprit le chemin du Service des Maladies Infectieuses. Ce fut le début d'une collaboration qui devait durer vingt ans.

DE LAVERGNE en fit son Chef de Clinique, puis d'emblée, il l'associa à ses travaux : observations minutieuses au lit du malade mais aussi investigations biologiques au Laboratoire de Bactériologie et de Parasitologie. De cette époque datent leurs recherches communes sur les spirochétoses méningées, les encéphalites post-morbilleuses, les méningites tuberculeuses et à méningocoque, ainsi que l'élucidation de l'étiologie des varicelles gangréneuses, que seules des études répétées, au Laboratoire, permirent de rattacher à la présence constante d'un staphylocoque dont l'action dermo-nécrosante se surajoutait à celle de l'agent viral.

Cette carrière qui s'amorçait sous les meilleurs auspices fut interrompue par la guerre. Sans être belliqueux, mais animé d'un patriotisme exemplaire, il s'y lança avec la fougue et le don de soi qu'il mettait dans toutes ses entreprises. Rappelé sous les drapeaux et mobilisé le 28 août 1939, il ne ménagea ni son courage, ni son dévouement, comme en témoignent deux citations, l'une à l'ordre du Régiment, l'autre à l'ordre de l'armée.

Il fut fait prisonnier en mission le 18 mai 1940 et envoyé dans un Oflag. Nommé Médecin-chef du Stalag à Grodzisk, il aurait pu estimer que, pour lui, la guerre était terminée. Mais il refusa de courber l'échine. Il fut alors muté, par mesure disciplinaire, dans un autre Stalag à Ostrzeszow où il fut libéré le 28 janvier 1941.
Revenu en Lorraine, civil, il se considère pourtant comme toujours mobilisé et quelques jours après son retour, soldat sans uniforme, il s'engage dans les réseaux de la France Combattante.
Tout en luttant dans l'ombre contre l'envahisseur, il reprit sa carrière et retrouva ses activités au Laboratoire de Bactériologie où il fut chargé des fonctions de Chef de Travaux de Bactériologie et de Parasitologie. En même temps, soucieux de parfaire sa formation scientifique, il s'inscrivit à la Faculté des Sciences où il obtint le Certificat d'Etudes Supérieures d'Evolution des Etres organisés en 1941, et l'année suivante, les Certificats de Zoologie agricole et de Zoologie générale.
En 1943, il fut chargé des cours de Microbiologie et de Biologie générale, en même temps qu'il assura la direction des travaux pratiques de Microbiologie à la Faculté des Sciences et à la Faculté de Médecine dans le cadre de l'Année Préparatoire médicale.
Au Laboratoire débutent alors ses longues études sur le bacille tétanique.
Mais cette activité en plein essor est brutalement brisée le 10 mai 1944. Arrêté en mission, il est déporté à Dachau puis à Natzweiller. Pendant un an, il vécut les affres des camps de concentration. Le régime sévère qu'il connut ne brisa pas ses qualités de Médecin et d'homme de science. Au camp de Neckargerach, l'un des multiples camps de travail de Natzweiller, il s'occupa de 170 malades atteints de typhus exanthématique et chercha à lutter contre la propagation de l'épidémie. Mais les conditions étaient difficiles. Tout le temps devait être consacré au travail et les appels, fréquents, rognaient encore les rares heures disponibles. Le simple épouillage ne pouvait se faire que pendant les quatre heures permises pour le sommeil, dans l'obscurité. Deux mauvaises tondeuses, pour tout le camp étaient à la disposition des « coiffeurs ». Dans cet état lamentable où seul survivre paraît essentiel, il parvint à rédiger des notes sur l'évolution de l'épidémie et ses caractères particuliers. De même, lorsque dans ce même camp 57 personnes furent atteintes de pneumonie, il rédigea ses observations.
De ces documents, qu'il parvint à conserver jusqu'à sa libération, il tira la matière de quatre notes qu'il présenta devant la Société de Médecine en 1946.
Car de cet enfer il sortit. Libéré et démobilisé le 1er mai 1945, il reprit, sans attendre, ses études scientifiques suspendues, complétant une licence de Sciences naturelles par l'obtention du Certificat de Botanique générale. Il retrouva, également, ses charges d'enseignement et fut nommé Chef de Travaux titulaire.
Peu avant son arrestation, il avait été délégué dans les fonctions d'Agrégé. Dès son retour à Nancy, il prépara l'Agrégation de Bactériologie. Reçu au Concours de 1946, il fut institué Agrégé le 1er octobre de la même année. Peu après, en 1947, il fut appelé à enseigner aussi à l'Université Sarroise de Hombourg où il fut chargé des cours de Bactériologie et de Parasitologie et assura la direction des travaux pratiques de ces deux disciplines. En 1949, il fut intégré dans le cadre des Maîtres de Conférences Agrégés, cette même année, il fut nommé Officier d'Académie.
Son courage, son dévouement durant la guerre, les souffrances qu'il avait endurées, furent officiellement reconnus et récompensés. La « Medal for Freedom » lui fut remise en 1946. Il fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur et décoré de la Croix de Guerre avec une palme et une étoile, en 1948. Il était déjà titulaire de la Médaille d'Argent des Epidémies.
En 1952, le Ministère de l'Education Nationale, sur la proposition de la Faculté, lui conféra le titre de Professeur sans Chaire, reconnaissant ainsi ses qualités didactiques.

En 1956, le Professeur Paulin DE LAVERGNE ayant fait valoir ses droits à la retraite et la Chaire de Bactériologie et Parasitologie ayant été déclarée vacante, il succéda à son Maître et devint Professeur titulaire à 45 ans à peine. Pendant quelques années encore, il collabora bénévolement aux activités du Service des Maladies Infectieuses.

Au cours de ces vingt années passées au chevet des malades, auprès de l'un des Maîtres incontestés de la Pathologie infectieuse, sont nés des travaux dont les plus importants concernent le botulisme, la brucellose, la lymphoréticulose bénigne d'inoculation et surtout, la tularémie. L'épidémie Lorraine de 1949-1950, lui permit de s'attacher, avec DE LAVERGNE, aux aspects cliniques et physiopathologiques de cette affection. Elle fut l'occasion, surtout, de mettre au point la « tularino-réaction », méthode biologique de diagnostic par intradermo injection de « tularine » maintenant bien connue.

Le tétanos et le bacille tétanique furent également au premier rang de ses préoccupations. Non seulement la maladie et son traitement, mais tout autant, le bacille envisagé sous son aspect purement bactériologique. Il en étudia la fréquence dans les plaies, le polymorphisme, la structure fine, en particulier, le vacuome et la ciliature. La plupart de ces recherches furent présentées devant les Sociétés Savantes locales dont il était un Membre actif : Société des Sciences, Société de Médecine et Société de Biologie dont il fut élu Secrétaire Général en 1950 et régulièrement réélu tous les trois ans à la même fonction jusqu'à sa disparition.

Il appartenait également à la Société de Pathologie comparée, à celle de Thérapeutique, à la Société de Parasitologie mais, surtout, il fut l'un des piliers de la Société de Biologie de Nancy.

Fidèle à toutes les séances, même lorsque celles-ci se déroulaient entre les multiples activités auxquelles il participait, il y venait, surchargé de dossiers qui bourraient la volumineuse serviette dont il semblait ne jamais se défaire.

Outre les travaux cliniques et de Laboratoire, l'épidémiologie l'attirait. Encore étudiant, il avait, en 1934, dressé l'état sanitaire d'une commune du Département, Réméréville, et, dans un mémoire de 42 pages, fait l'historique des épidémies et élaboré un projet d'amélioration des conditions d'hygiène de cette localité.

Au cours de l'été 1948, il identifia et observa une très importante épidémie d'amibiase survenue dans la populeuse région industrielle de Joeuf-Homécourt-Auboué, qui fit l'objet de la thèse de son élève Schwartz.

A l'occasion des cinquièmes Journées de Pathologie Comparée qui se déroulèrent à Strasbourg en 1953, il présenta une magistrale étude d'ensemble sur le paludisme endémique en Lorraine au cours des XVIIIe et XIXe siècles, jusqu'en 1885 et dont on observa un réveil lors de la Première Guerre Mondiale, principalement dans la vallée de la Seille.

D'autres sujets parasitologiques retinrent son attention : la lambliase, les helminthes intestinaux dont, en 1942, il montra la recrudescence à Nancy et dont le rôle dans l'appendicite iléo-caecale fut le sujet de l'excellente thèse de son élève Guittin.

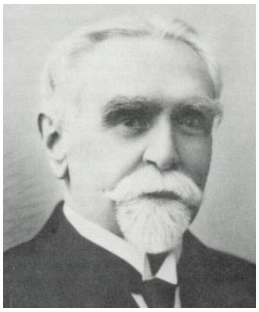
A son retour de captivité, il trouva un Laboratoire qu'avait visité l'occupant et où manquait le matériel didactique nécessaire à l'enseignement de la Parasitologie. Il fit appel à la générosité de collègues et, surtout, au Laboratoire de Parasitologie de la Faculté de Médecine de Paris qui fit don de nombreuses préparations et lui ouvrit ses collections. Ainsi se nouèrent des liens d'amitié. Ceux qui l'unirent à son collègue Callot, Doyen de la Faculté de Strasbourg, se concrétisèrent par la rédaction, en commun, d'un ouvrage de « Parasitologie médicale » publié en 1958 par Flammarion dans la collection médico-chirurgicale à révision annuelle. Depuis, les relations entre

les deux Laboratoires n'ont fait que se resserrer et, entre les deux élèves de ces Maîtres, une grande amitié est née.
Il s'intéressait à toute l'activité humaine et était porté à prendre des responsabilités dans tous les domaines. Déjà, les Agrégés le portèrent à la tête de leur Société ; il siégea au Comité Consultatif des Universités et la vie de son quartier, celle de la Cité, ne le laissaient pas indifférent. Il œuvra au sein des Conseils municipaux au cours des mandats de Mr Pinchard et du Docteur Weber.
Il avait le courage de ses opinions et leur restait fidèle même quand cela n'allait pas sans risques. Il le montra durant la guerre et fut égal à lui-même par la suite, quand des événements douloureux dressèrent des Français contre d'autres Français. Mais il n'était pas nécessaire d'être de son bord pour bénéficier de son estime ; par contre, il ne pardonnait pas à ceux qui paraissaient rallier ses idées mais n'avaient pour but que d'obtenir ses bonnes grâces. Ils étaient vite décelés et écartés, sans éclat mais définitivement.
La tempête de 1968 ne le submergea pas. Au contraire, calme et tranquille il émergea. Ses qualités d'administrateur trouvèrent leur plein emploi dans la mise sur pied des structures nouvelles. Devenu Président de l'Unité d'Enseignement et de Recherche des Sciences Médicales A, il fut également élu à la tête de l'Assemblée Constitutive provisoire de l'Université de Nancy I.
Dans le même temps, il fut élu Président du Conseil Départemental de l'Ordre des Médecins. De ces postes, il embrassait toute la profession médicale, suivant d'un côté la formation de l'étudiant, recevant par ailleurs le jeune diplômé au moment de son installation, lui faisant toucher du doigt, au cours d'une conversation amicale, l'éthique et la déontologie de notre profession, les rappelant, si besoin était, aux plus anciens qui auraient pu s'en écarter ; au courant de tout ce qui pouvait survenir dans ce petit monde médical du Département et même au-delà : la maladie, les drames, les décès mais aussi les mariages et les naissances.
Il aimait particulièrement ce rôle qui permettait à son autorité paternelle de se donner libre cours.
En 1970, il fut élu pour cinq ans à la Présidence de l'Université de Nancy I, confirmé ainsi dans les fonctions qu'il avait tenues auparavant. Cette même année, l'Académie de Stanislas l'appela à siéger parmi ses Membres.
Promu Officier des Palmes Académiques en 1959 et Commandeur en 1971, Médecin Lieutenant-Colonel de Réserve, le 12 juin 1972, son ami de longue date le Doyen Honoraire BEAU, lui remit les insignes d'Officier de la Légion d'Honneur.
Durant ces années d'intense activité, bien des satisfactions lui furent accordées, mais parfois aussi il ressentit l'amertume de n'être pas compris ou de ne pas rencontrer chez d'autres un peu de diplomatie et la politesse qui lui était naturelle. Son indulgence pardonnait beaucoup, mais la fatigue, quelquefois, semblait avoir raison de sa robustesse. Les épaules ployaient, le front se plissait, mais cela durait peu et un sourire venait à nouveau éclairer son visage. Aux moments les plus noirs, quand la lassitude se faisait trop envahissante, alors, il y avait la nature, les bois, la solitude parmi les arbres. Il suffisait qu'il s'enfonçât dans ses forêts, pour qu'il en revînt lavé de toute incertitude.
Sa compétence forestière était un autre aspect de sa personnalité, unanimement appréciée des spécialistes. Président du Syndicat des Propriétaires Forestiers-Sylviculteurs de Meurthe-et-Moselle, Président du Conseil d'Administration du Centre Régional de la Propriété Forestière de Lorraine-Alsace, il fut particulièrement heureux le jour où l'Académie d'Agriculture le reçut Associé Correspondant dans sa Section Sylviculture, mais toujours discret, il n'en parlait guère.
En février 1976, arrivé au terme de son mandat de Président de l'Université, il retrouva son Laboratoire qu'il prit quelque plaisir à réinstaller dans des locaux neufs, mais, était-il soudain las

après toutes ces années de tension ? Ressentait-il quelque trouble auquel il ne voulut ou ne put prêter plus attention ? Bien qu'il eût encore quelques années d'activité possible avant sa retraite, il songea à se retirer. Il était probablement trop tard.

L'été finissait quand nous parvint la terrible nouvelle. Rejoignant Nancy en voiture avec son épouse et l'une de ses enfants, il fut pris d'un malaise dans la traversée de Lyon. Grâce au sang-froid de Mme Helluy, il n'y eut pas de collision. Transporté immédiatement dans un Hôpital de la ville, il reçut les soins de collègues lyonnais puis des Nancéiens se rendirent à son chevet. L'atteinte était sérieuse. Dès lors, les jours puis les semaines s'écoulèrent. Nous étions tiraillés entre la peur d'apprendre l'issue fatale et la hantise de le retrouver diminué. L'espoir, de jour en jour plus déraisonnable, d'une guérison s'évanouit le 7 octobre. Pendant plus d'un mois, sa robuste constitution avait tenu la mort éloignée.

Les stigmates de la lutte se lisaient sur son visage défait quand, dans cette petite pièce alors surchauffée par la canicule, nous le revîmes, cherchant en vain un certain regard, le pli de la lèvre amorçant un sourire, un signe, vingt ans, à peine, nous séparaient ; assez pour que naissent des sentiments filiaux, trop peu pour qu'une incompréhension se dresse entre nous. Au cours de dix-huit années passées à ses côtés, point de querelle, pas même de mouvements d'humeur. Sachant toujours faire confiance à chacun, accordant son aide quand elle s'avérait nécessaire, ne refusant aucun service, il se montra toujours le plus courtois et le plus bienveillant des hommes. Son souvenir survivra dans le cœur de ceux, nombreux, qui l'ont aimé.



HERRGOTT Alphonse

1849-1927

ELOGE par le Professeur A. FRUHINSHOLZ.

Parmi les Maîtres récemment disparus (VAUTRIN, PRENANT, HERRGOTT, GROSS) Alphonse HERRGOTT tenait une place à part que lui avaient acquise sa courtoisie nuancée, son affabilité extrême, sa haute tenue morale, son esprit de primesaut, son goût très sûr en même temps qu'un sens infiniment subtil des convenances. Il avait d'ailleurs de qui tenir, fils de cet admirable François-Joseph HERRGOTT, historiographe de l'obstétricie française, homme éminent lui-même par l'esprit et par le cœur, humaniste averti, profond érudit, nourri du miel attique, traducteur de Soranus d'Ephèse et dont la mémoire ne cesse d'être révérée par les spécialistes du monde entier.

Alphonse HERRGOTT naquit le 22 avril 1849 à Belfort alors que son père y exerçait la Médecine avant d'être appelé à Strasbourg comme Agrégé d'Obstétrique. HERRGOTT aimait à rappeler qu'il était né prématurément à sept mois, avec une dent, et pesant à peine 1500 grammes, des suites d'un voyage en diligence qu'aurait fait sa mère, et il en tirait argument pour en appeler, auprès de son vieil ami Pinard, de la malédiction que celui-ci devait prononcer contre les infortunées victimes de la naissance avant terme. Il fit ses études médicales à Strasbourg où il terminait sa deuxième année de Doctorat lorsque la guerre de 1870 vint l'y surprendre. Il resta dans cette ville durant le siège aux côtés de son père qui dirigeait les ambulances du Grand et du Petit Séminaires ; après la reddition de la place il s'engagea à Lyon comme Aide major auxiliaire pour la durée de la campagne ; il y soigna d'abord les varioleux, puis fut attaché à l'ambulance du quartier général du 24ème corps ; sa brillante conduite à l'armée de l'Est, à Vyans, près d'Héricourt en particulier, où il parvint, non sans péril, à dégager son ambulance prise entre les feux français et allemands, le fit proposer par trois de ses chefs pour être mis à l'ordre de l'Armée. Il termina enfin la guerre sur la Loire en mars 1871. De retour à Strasbourg, il devint l'Interne du Professeur Schutzenberger, suivit en 1872 la Faculté à Nancy où il fut successivement l'Interne du Professeur BERNHEIM et du Professeur STOLTZ, Doyen de la Faculté transplantée et Professeur de Clinique obstétricale. Il passa sa thèse en 1874 à Nancy sur « L'exstrophie vésicale dans le sexe féminin », ouvrage récompensé successivement par la Faculté qui lui décerna le prix de thèse et par l'Institut de France (Prix Godard). En 1878, il fut nommé Agrégé d'accouchements, auprès de la Faculté de Nancy ; sa thèse de Concours sur les « Maladies fœtales qui peuvent faire obstacle à l'accouchement » fut très remarquée et d'ailleurs est restée classique. Entre temps il avait fait un séjour de neuf mois à Vienne où il étudia particulièrement les méthodes d'enseignement

obstétrical alors en usage dans la capitale autrichienne et d'où il rapporta d'intéressantes suggestions dont nos méthodes didactiques françaises devaient elles-mêmes bénéficier. Il fit également de longs stages à Paris où il noua avec la génération des accoucheurs des temps héroïques, Tarnier, Pinard, Budin, Bar, Ribemont, etc., de solides amitiés auxquelles il devait rester fidèle toute sa vie.

Attaché à la Faculté de Nancy à partir du 1er novembre 1878, il ne devait plus la quitter qu'à l'âge de la retraite le ler novembre 1919. Il contait avec esprit ses débuts dans l'art d'enseigner et il appelait malicieusement comment, en raison de son jeune âge qui faisait de lui un « Eliacin obstétrical » et pour des raisons de convenance (!), on lui confia d'abord le soin de transmettre le rudiment des maladies de peau avant de l'admettre à révéler les arcanes de l'art dont Lucine avait été la prêtresse...

Agrégé de 1878, Alphonse HERRGOTT arrivait moins de dix ans après, en mars 1887, c'est-à-dire très jeune, au titulariat : il a 38 ans lorsqu'il s'installe dans la Chaire de Clinique obstétricale d'où descendait son père auréolé de gloire et où avait jadis retenti la voix autoritaire et autorisée du « père » STOLTZ. Dès lors commença pour lui cette période de 32 ans pendant laquelle se manifesta son activité professorale dont le souvenir est encore trop vivace pour que j'aie loin de révoquer. Il fut le Chef de Service le plus courtois et le plus ponctuel ; d'une politesse raffinée, il avait le souci de plaire ; il était d'un commerce exquis avec son personnel, ses élèves, ses malades ; il était naturellement aimable et bon ; il ne craignait rien tant que de faire de la peine et de voir s'assombrir les visages qui se pressaient autour de lui. Il adorait sa Clinique, il aimait l'enseignement qu'il formait à son image et qu'il voulait séduisant. Il était un conteur délicieux, comme il n'en est guère, agrémentant l'austérité des sujets ingrats des fleurs d'une rhétorique délicate, piquant la curiosité, suspendant l'intérêt, ménageant avec un art infini la gradation de ses récits, plantant le trait final avec une charmante désinvolture. Il mettait une certaine coquetterie à s'évader des plates-bandes étroites et austères où l'aurait enfermé sa spécialité, pour pousser des digressions dans toutes les directions, où l'entraînait son démon familier, ailé et mutin ; il jouissait de l'étonnement de ses auditeurs auxquels il donnait, comme en se jouant, des leçons de tact, de morale, de déontologie, aussi bien que de géographie, de tenue professionnelle, d'actualité ou d'histoire ancienne.....Cette manière n'appartenait qu'à lui et tous les élèves qui ont passé par son Service sont restés sous le charme, de ces causeries subtiles où miroitaient toutes les facettes d'un esprit quelquefois espiègle, jamais méchant, et où notre bon Maître mettait le meilleur de lui-même. Son enseignement fut surtout verbal ; il aimait mieux instruire en amusant, ce qui ne l'empêchait pas, à l'occasion, d'aborder de grands sujets avec toute la maîtrise qui convenait.

Sa plume élégante se donna libre cours dans cette revue même et dans les *Annales de Gynécologie* où il traita des sujets divers dont je n'énumérerai que les plus importants : l'antisepsie obstétricale, les accidents gravido-cardiaques, les grossesses multiples, la cocaïne en obstétrique, les fœtus thoracophages, tuberculose et gestation, les hémorragies gastro-intestinales du nouveau-né, la pathogénie de l'éclampsie, la putréfaction fœtale, l'achondroplasie, l'appendicite dans ses rapports avec la gestation, la rupture utérine, le myxœdème et la gestation, l'opération césarienne, l'emphysème traumatique, le nanisme obstétrical, l'érysipèle du nouveau-né, les prématurés, les avortements criminels et le secret profession, la femme outragée victime de la guerre, etc.. Toutes ces questions sont abordées dans un esprit clinique très averti, avec autant de bon sens que de finesse.

L'activité scientifique d'Alphonse HERRGOTT trouva vite sa consécration dans sa nomination comme Membre Correspondant dès 1894, puis comme Associé national de l'Académie de

Médecine en 1911. Chevalier de la Légion d'Honneur en 1908, il fut fait Officier en 1921 - après sa sortie d'exercice - à l'occasion du Jubilé de Pasteur. L'autorité qu'il tenait de ses fonctions et du prestige de sa personne fît qu'à différentes reprises ses confrères l'appelèrent à présider la Société de Médecine de Nancy, successivement en 1887, 1901, 1915, la Société Obstétricale de France en 1901, la Société d'Obstétrique et de Gynécologie de Nancy de 1913, date où elle fut créée par lui, jusqu'en 1919.

Son rôle social ne fut pas inférieur à son rôle scientifique. C'est lui qui installa dès 1890 l'œuvre dite de la Maternité et qui consista à faire revenir les femmes accouchées dans le mois qui suit leur sortie du Service pour donner une prime d'argent à celles qui allaitent avec succès. Comme Directeur de l'Ecole de Sage-femmes, il eut à former de nombreuses générations d'élèves ; il s'adonna avec une véritable prédilection à cet enseignement et il était touchant de voir cet homme, marqué an coin d'une aristocratie de bon aloi, et d'une distinction supérieure, se modeler aux exigences d'un auditoire de jeunes élèves, toutes fraîches émoulues de la campagne, encore un peu frustes mais animées d'un ardent désir de s'instruire.

C'est HERRGOTT enfin qui avec le Doyen GROSS, le préfet Bonnet et l'architecte Bourgon, conçurent le projet et la construction de la nouvelle Maternité qui, interrompue par la guerre, et reprise depuis, s'achèvera dans un prochain avenir sans que, malheureusement, ni le Doyen, ni l'architecte, ni le professeur d'alors aient vu la réalisation d'un rêve qu'ils caressèrent si longtemps. Le gouvernement reconnut l'activité sociale d'HERRGOTT en lui conférant en 1919 la Médaille d'Or de l'Assistance publique.

La carrière officielle du Maître prit fin en 1919, époque à laquelle la Faculté de Nancy lui conféra l'honorariat et où, pour des raisons de famille il quitta sa Lorraine adoptive et se fixa à Paris. C'est là que s'écoulèrent les huit dernières années de sa vie, partagées entre sa famille, de chères lectures, une assiduité remarquée aux séances académiques où d'ailleurs il évoluait à l'aise et où il n'hésita pas à se faire entendre sur la question, des Maisons maternelles, sur les rapports de la tuberculose et de la grossesse, sur la réglementation de la profession de sage-femme.

Je ne serais pas complet, après avoir signalé que la carrière d'Alphonse HERRGOTT évolua entre les deux guerres, si je ne rappelais que, commencée sur les remparts de Strasbourg, elle se termina sur le front de Nancy où il resta du 1er août 1914 à l'armistice en assurant son service et son enseignement sous les bombardements, si je n'ajoutais enfin quelques mots sur l'homme tel qu'il se manifestait aux yeux de ses collègues et de ses amis. HERRGOTT jouissait en effet d'une autorité particulière envers ses collègues et pairs et cette activité se manifestait surtout en séance de Conseil. Nous le verrons toujours avec sa noble prestance que tempérait si bien l'aisance de ses manières et la grâce de son sourire, sa taille redressée que l'âge devait à peine incliner, avec ses cheveux d'argent adroitement ramenés, sa barbe qui avait blanchi très tôt et dont la pointe élégante se serait si bien inscrite dans la fraise d'un Rembrandt, la figure contrastée par la barre disciplinée de sourcils très fournis et très noirs, le regard empreint de bonté et de vivacité. Il avait les séductions et les finesses d'un diplomate de la « Carrière » ; ses qualités d'urbanité et de courtoisie, son désir d'impartialité, la politesse raffinée qu'il apportait dans les discussions les plus âpres, faisaient qu'il était toujours écouté et souvent suivi Les mêmes qualités firent de lui l'homme le plus sociable qui fût et qui faisait revivre ou continuait en lui des aptitudes très françaises, un peu « vieille France », dirais-je volontiers, charmantes d'ailleurs, bien périmées aujourd'hui et qui, cependant, ont eu tant de grâce et de gentillesse. Ces manières affables qui rendaient cet homme si séduisant, et créaient constamment autour de lui un rayonnement très spécial, trouvèrent dans un milieu familial privilégié un cadre à leur mesure ; je n'ai pas le droit ici

d'être indiscret, mais je puis bien dire que le foyer d'HERRGOTT fut d'une qualité exquise et rare, et si ce foyer n'avait pas été assombri par le deuil le plus cruel qui pût meurtrir le cœur de l'homme, j'achèverais ma pensée en disant que ce foyer fut béni entre tous, HERRGOTT était né pour être heureux et pour créer du bonheur et de la joie autour de lui.

Si la vie lui a été injustement douloureuse, qui lui a ravi une fille dans sa jeune et radieuse maturité, la mort lui a été douce qui est venue le surprendre à l'improviste dans sa 79ème année, au soir du 20 septembre dernier. HERRGOTT a quitté le monde furtivement comme il y était entré ; il n'a pas souffert ; il n'a connu aucune des diminutions d'une vieillesse hostile ; il est parti élégamment ainsi qu'il avait toujours vécu. Il n'a pas voulu que de vaines paroles fussent proférées sur sa tombe et il est venu par un matin pluvieux se ranger à Préville auprès de son père et de sa fille qu'il avait tant aimés.

Nous garderons pieusement dans notre mémoire la chère image de ce Maître amène et disert dont le nom a brillé si longtemps et si justement sur notre Faculté.

HERRGOTT Francois-Joseph

1814-1907

ELOGE par le Professeur F. GROSS

Un deuil frappe la Faculté de Médecine. Nous venons de perdre, il y a quelques jours, un de nos anciens collègues, le vénéré Professeur François-Joseph HERRGOTT, resté attaché à la Faculté par les liens de l'honorariat. Il vient de s'éteindre dans sa 93ème année.

Grande a été la place occupée par le Professeur HERRGOTT, à la Faculté de Médecine de Strasbourg et de Nancy. Selon la volonté du défunt, votre Doyen a dû garder le silence devant sa tombe. Il est de mon devoir de rappeler en cette assemblée, la longue carrière toute de labeur et d'honneur, la vie dignement et noblement remplie de notre regretté collègue.

Né à Guebviller (Haut-Rhin), le 12 septembre 1814, François-Joseph HERRGOTT a fait ses études médicales à Strasbourg. C'est en 1834 qu'il prit sa première inscription à la Faculté de Médecine. Sa scolarité a été des plus brillantes.

Durant le cours de ses études, il a été successivement attaché à la Faculté comme Aide de Clinique surnuméraire (Concours du 28 décembre 1835), Préparateur du cours de Médecine opératoire du Professeur Bégin (1837 à 1839), Aide de Clinique titulaire (Concours du 25 janvier 1838). En 1837, il eut le deuxième Prix d'Anatomie et de Physiologie ; en 1838, le premier Prix de Chirurgie ; en 1833, le deuxième Prix de Médecine. Reçu avec la mention très bien à tous les examens, il soutint sa thèse de Doctorat le 30 décembre 1839.

Sa dissertation inaugurale, couronnée par la Faculté, est intitulée : « Essai sur les différentes variétés de forme de la matrice pendant la gestation et l'accouchement ». Elle constitue une étude de valeur, établissant l'influence de la forme de la matrice sur la présentation et la position du fœtus, et se trouve citée dans les traités classiques.

Reçu Docteur, François-Joseph HERRGOTT alla s'établir à Belfort. Les fonctions multiples dont il fut aussitôt investi, montrent la situation que le jeune Médecin a su rapidement conquérir.

Dès 1841, il est nommé Chirurgien Adjoint à l'Hôpital civil. En 1842, il est inspecteur du travail des enfants dans les manufactures de l'arrondissement, Membre du bureau d'administration du Collège ; en 1843, Membre et secrétaire du comité de vaccine de l'arrondissement et chargé de l'organisation du Service des vaccinations ; en 1848, Médecin des Épidémies, et comme tel, honoré de la Médaille d'argent du choléra, en 1855. Il a été Chirurgien en chef de l'Hôpital de Belfort en 1849, Membre et secrétaire de la Société Médicale du Haut-Rhin, Membre de la Société scientifique et médicale de Montbéliard.

Malgré toutes les satisfactions que le jeune Docteur trouvait ainsi dès le début de sa carrière, son goût pour le travail, ses aptitudes scientifiques lui permettaient de viser plus haut.
Le 15 novembre 1853, il affronte les épreuves du Concours pour l'Agrégation de Chirurgie et accouchement. Il sort victorieux de la lutte, en même temps que Koeberlé, avec lequel il devait plus tard illustrer la Faculté de Strasbourg.
Sa thèse de Concours, ayant pour titre « Appréciation de la valeur comparative des sections musculaires et tendineuses et des moyens orthopédiques », témoigne des qualités de méthode et de précision, de critique judicieuse qui devaient se retrouver dans les travaux ultérieurs de notre collègue.
L'année suivante, il est nommé au Concours, Chef des Services cliniques, fonction mixte relevant à la fois de la Faculté et des Hospices, établissant le trait d'union entre les deux administrations.
En 1857, il est chargé de la Clinique chirurgicale supplémentaire, que la Faculté venait de créer, et où les élèves étaient initiés aux éléments du diagnostic, aux méthodes d'exploration chirurgicale, à la pratique des pansements. Les services rendus par le jeune professeur dans cet enseignement ont été considérables. L'utilité d'un enseignement clinique élémentaire dans les Facultés de Médecine est incontestable. Il a un peu disparu dans les programmes. On cherche sous des noms divers à le rétablir aujourd'hui.
A partir de 1861, Joseph HERRGOTT est chargé en outre de cette Conférence de bandages et appareils, à laquelle il sut donner un si grand attrait, et qui devait le conduire à imaginer un mode d'immobilisation des Membres fracturés, auquel son nom est resté attaché.
Un arrêté ministériel du 14 avril 1870 désigna HERRGOTT pour un cours complémentaire de maladies des oreilles, premier enseignement officiel d'une spécialité si florissante aujourd'hui.
Notre collègue ne portait pas seulement son activité sur l'enseignement chirurgical, il n'oubliait pas qu'il appartenait à une section de l'Agrégation qui comportait encore l'Obstétrique. En 1868 et 1869, il est chargé d'une Conférence spéciale d'Embryologie.
Citons les nombreuses suppléances dans les Services de Clinique chirurgicale et obstétricale de ses Maîtres Sédillot, RIGAUD, STOLTZ où HERRGOTT a eu occasion de faire preuve de son talent de clinicien, de son habileté opératoire et de réunir tant de documents qui ont été, pour lui, le point de départ de ses études et travaux ultérieurs.
En outre de la part si active qu'il prenait à l'enseignement, en sa qualité d'Agrégé, Joseph HERRGOTT était Médecin titulaire à l'Hôpital civil (15 février 1865), et chargé comme tel d'un Service de Maladies chroniques.
Membre de la Société de Médecine de Strasbourg, secrétaire de la Société en 1855 et 1856, les suffrages de ses confrères l'élevèrent plus tard à la présidence.
Comme tant d'autres, HERRGOTT eut son activité scientifique brusquement interrompue par les douloureux événements de 1870.
Pendant le siège et le bombardement de Strasbourg, HERRGOTT a été Chirurgien en chef des ambulances des grand et petit séminaires. 530 blessés militaires et civils ont reçu ses soins dans ces établissements, qui, pas plus que les autres ambulances, pas plus que le vieil Hôpital civil, n'ont été épargnés par les projectiles ennemis ; au grand séminaire, un obus en éclatant a tué trois personnes ; au petit, cinq ont été blessés.
Le décret d'octobre 1872, qui transféra la Faculté de Médecine de Strasbourg à Nancy, nomma Joseph HERRGOTT Professeur d'accouchement.
Notre collègue garda l'enseignement théorique de l'Obstétrique jusqu'en janvier 1879, où il succéda à son Maître, le Professeur STOLTZ, dans la Chaire de Clinique (décret du 22 novembre

1879). Quelques années plus tard, il est nommé Directeur de la Maternité et de l'Ecole Départementale des sage-femmes.
Notre collègue retrouva dans les enseignements qui lui furent confiés à Nancy, un champ fécond d'observation et d'activité qui lui permit de développer et d'étendre ses travaux, si heureusement commencés ailleurs ; ses études gynécologiques et obstétricales lui valurent un juste renom dans le monde scientifique.
Longue est la liste des travaux du Professeur HERRGOTT en Chirurgie comme en obstétricie. C'est avec le plus vif intérêt que notre collègue suivait les progrès de la science médicale. Il n'a jamais cessé de prendre une large part aux discussions élevées dans nos Sociétés savantes, dont il enrichissait les comptes rendus et les mémoires. De nombreuses publications dues à sa plume se trouvent dans nos journaux et revues de Médecine. Je ne puis vous citer tous les travaux de notre collègue. Je ne vous rappellerai que les principaux, et les plus importants.
Elève de Sédillot, un des promoteurs de l'insensibilisation par le chloroforme, notre collègue s'est appliqué à l'étude de cet agent anesthésique. Une de ses premières publications concerne les règles pratiques de l'administration du chloroforme.
Un des premiers, notre collègue a insisté sur l'utilité de la thermométrie en Clinique chirurgicale.
Nous lui devons d'intéressantes observations sur les résections nerveuses dans la névralgie trifaciale, sur le traitement des tumeurs érectiles.
Je dois mentionner d'une façon spéciale l'immense Service que Joseph HERRGOTT a rendu à la Chirurgie, par la vulgarisation des appareils plâtrés et l'heureux perfectionnement qu'il a su apporter à leur confection. C'est à notre collègue que les chirurgiens doivent de savoir appliquer des gouttières en linge plâtré. La « gouttière HERRGOTT » se trouve décrite dans les thèses de deux élèves, Gallet et Muller (1864 et 1807), puis dans un mémoire original, paru à Nancy en 1874.
Les travaux les plus importants de notre collègue concernent une question de Chirurgie gynécologique. C'est le Professeur HERRGOTT qui fit connaître en France les procédés opératoires de Gustave Simon, de Marion Sins, de Bozemann, de Baker-Brown, pour le traitement de la fistule vésico-vaginale. En perfectionnant l'instrumentation, en imaginant en 1858 son spéculum-valve, il facilite l'exécution de l'opération ; en précisant le manuel opératoire, il établit avec la plus grande rigueur les règles du traitement de cette pénible infirmité. Grâce à sa grande dextérité, à sa patience à toute épreuve, HERRGOTT enregistra les plus merveilleux succès, dans les cas les plus difficiles, en apparence les plus désespérés. Nous possédons de lui, sur la question, une importante suite d'études, dont les dernières et les plus complètes figurent avec honneur dans les Mémoires de la Société de Chirurgie et de l'Académie de Médecine. Elles valurent à leur auteur les titres de Membre Correspondant national de la Société de Chirurgie (janvier 1866), de Correspondant national (avril 1878) et de Membre Associé (juin 1890) de l'Académie de Médecine.
Rappelons encore que la cinquième opération d'ovariotomie en France a été pratiquée le 23 novembre 1858 par J. HERRGOTT.
En Obstétrique, J. HERRGOTT a fait connaître en France, en 1857, les travaux de Wigand sur la version par manœuvres externes. Nous possédons de notre collègue une traduction du Traité des déviations utérines par Schultze, une étude complète sur la version, une autre sur le spondylizème et le spondylolisthésis, et leur importance au point de vue obstétrical.
De tout temps, J. HERRGOTT s'est intéressé aux études historiques de Médecine. Déjà, dans la Gazette médicale de Strasbourg, de 1858 et de 1862, il publia d'intéressants feuilletons à propos

des études médicales sur les poètes latins de P. Menière, et des travaux de Petrequin sur les Médecins de l'antiquité, et les opuscules d'Hoppocrate sur les hémorroïdes et les fistules.
Son œuvre capitale est la traduction de l'Histoire de l'Obstétricie de Jacques de Siebold, ouvrage en deux volumes, l'un de 340 et l'autre de 690 pages. L'étude de Siebold s'arrête à l'année 1845. HERRGOTT y ajoute des notes parfois considérables, qui comblent différentes lacunes, complètent quelques chapitres, des figures d'un très vif intérêt et un appendice qui, sous son titre modeste, constitue tout un troisième volume de 450 pages.
C'est dans son appendice que J. HERRGOTT a fait connaître la part si importante du jeune médecin hongrois Semmelweis dans la découverte de l'antisepsie obstétricale. Semmelweis fut le premier qui donna la preuve que l'exploration était la porte d'entrée par laquelle s'introduisait le poison de la fièvre puerpérale.
C'est dans son appendice encore que J. HERRGOTT fit connaître Soranus d'Ephèse, et nous apprit que cet accoucheur était le créateur de la version podalique de l'enfant vivant.
Nous devons enfin à notre collègue la traduction, avec annotations, du Traité des maladies des femmes, que Soranus a écrit vers la fin du premier siècle et le commencement du deuxième.
Les importantes publications historiques de J. HERRGOTT ont été présentées à l'Académie des Sciences, qui lui décerna, en 1895, le prix Mège, et l'année suivante le nomma Correspondant de l'Institut.
Tels sont les états de services, la liste des travaux de notre vénéré collègue, durant la longue période de son temps d'exercice, et même après la cessation de ses fonctions, car son activité scientifique continua à charmer les loisirs de sa retraite.
La plupart d'entre vous, chers collègues, ont encore connu le Maître, se rappellent l'exactitude, l'ardeur, la science et le dévouement qu'il apportait dans son enseignement ; ils savent aussi la bienveillance, l'affectueux intérêt qu'il portait à ses élèves. Il aimait ses élèves, et combien ceux-ci ne lui ont-ils pas tous conservé, au fond de leur cœur, une véritable reconnaissance filiale, pour toutes les bontés qu'il a eues pour eux, pour tous les services qu'il leur a rendus.
Combien était touchante cette manifestation toute spontanée des anciens élèves de l'Ecole du Service de santé militaire, qui, en 1875, aides majors à Lyon, et ayant appris la présence en cette ville de leur ancien Maître, délégué pour y présider les jurys médicaux à l'ancienne Ecole secondaire, sont allés en corps lui témoigner leur reconnaissance et leur attachement envers la Faculté qu'il représentait. On est quelque peu étonné que les éminents services rendus par le Professeur HERRGOTT à la science, à l'enseignement, à l'instruction des élèves, n'aient été honorés que par les modestes Palmes Académiques et la Rosette de l'Instruction publique.
La Croix de la Légion d'Honneur a été donnée à notre collègue en 1870, par le Ministre de la Guerre, sur la proposition du Général Uhlrich, pour services distingués rendus pendant le siège de Strasbourg.
En 1808, le Pape Pie IX lui accorda la décoration de l'Ordre de Saint Grégoire, pour services rendus au Grand Séminaire de Strasbourg, où, durant plusieurs années, il a fait un cours d'Anatomie et de Physiologie aux élèves séminaristes.
A Nancy, comme à Strasbourg, notre collègue s'est livré à la pratique médicale. Partout il jouissait de la considération générale, de l'estime de ses confrères, qui lui ont accordé leurs suffrages dans nos Sociétés savantes. En 1886, il fut appelé à siéger dans la Commission administrative de l'Association de prévoyance et de secours mutuels des Médecins de Meurthe-et-Moselle. En 1877, il a été Président de notre Société de Médecine.
Que dire de la vie privée de notre regretté collègue ?

Esprit lettré et érudit, bibliophile passionné, latiniste et helléniste émérite, il se plaisait à parcourir, pendant ses loisirs, ses auteurs classiques, dont sa riche bibliothèque renfermait tant d'éditions précieuses. Il aimait les Beaux-arts, s'intéressait à l'archéologie, à la musique, aux progrès de toutes choses. Il n'avait jamais connu un instant d'inactivité.

Sa vie tout entière de science et de travail, de dévouement et d'honneur, l'affection profonde des siens, lui avaient créé un foyer de bonheur intime, qui inspirait un sentiment d'admiration profonde, imposait le respect à tous ceux qui l'approchaient.

Mon collègue et ami BERNHEIM et moi, qui avons été honorés de son amitié, savent aussi les journées douloureuses qu'il eut à traverser. Les sentiments profondément religieux de notre Maître, l'affection des siens, la grande satisfaction que lui donnaient les succès de son fils, notre excellent collègue, le Professeur HERRGOTT, l'aidèrent à surmonter les dures épreuves que la destinée lui avait réservées.

Une verte vieillesse couronna la belle carrière du Professeur HERRGOTT, et longtemps nous pûmes voir ce vénéré Maître et Doyen des Médecins de Nancy, suivre avec une assiduité exemplaire les séances de la Société de Médecine et prendre part, avec une ardeur souvent passionnée et un entrain tout juvénile, aux discussions scientifiques et professionnelles.

Une attaque d'influenza vint lentement miner sa constitution vigoureuse et déprimer graduellement des facultés si vives, qui avaient résisté jusqu'alors à l'involution de l'âge. Sa vie intellectuelle, hélas déclina et s'éteignit avant sa vie organique.

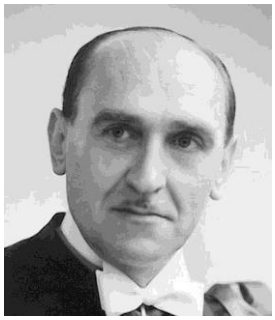
Grande était l'affliction des siens et aussi de ses amis, de voir survivre à lui-même ce père, ce Maître, cet homme d'élite, que tous ceux qui l'avaient connu aimaient d'une affection filiale.

Elle restera gravée dans nos souvenirs, cette tête sculpturale, empreinte de charme et de cordiale bonhomie.

Elle restera dans nos cœurs, cette âme généreuse, si franche, si expansive, largement ouverte à toutes les misères humaines, révoltée seulement par l'injustice, enthousiaste pour toutes les nobles conceptions scientifiques, littéraires et artistiques.

Le nom de notre Maître aimé, de notre collègue vénéré, est inscrit dans le Livre d'Or de la Faculté de Médecine Française de Strasbourg et de Nancy.

Que son fils, notre cher collègue, notre cher ami, reçoive ici et veuille bien transmettre à Mme Herrgott, à ses enfants, à tous les siens, l'expression émue de notre plus affectueuse et respectueuse sympathie.



HEULLY François

1912-1976

ELOGE par le Professeur P. GAUCHER

La Faculté endeuillée rend aujourd'hui un hommage solennel à celui qui fut l'un de ses Membres les plus estimés et les plus éminents, le Professeur François HEULLY, mon Maître, qui nous a quittés brutalement alors qu'il était en pleine activité. C'était un homme bon, généreux, courageux, Médecin de grand talent, que nous ne reverrons plus et dont la vie entière, toute de droiture, inspire le plus grand respect.

La tâche est difficile, l'honneur est immense, pour un élève profondément marqué par une disparition si soudaine, d'avoir à trouver les mots justes, capables de retracer une vie si exemplaire, mais c'est un devoir sacré pour le collaborateur et l'ami que je crois être devenu, d'essayer de faire ressentir aux Membres de cette assemblée la perte cruelle qui l'affecte et l'émotion profonde qui l'étreint. Perdre un Maître, tel que le Professeur HEULLY, c'est pour un élève voir s'effacer toute une longue période fructueuse et enrichissante d'étroite collaboration professionnelle, c'est surtout déplorer la perte d'un être cher tant étaient réels les liens presque filiaux qui nous unissaient. Pendant près de 20 ans, François HEULLY a guidé ma vie médicale ; il a participé à mes peines et à mes joies, comme j'ai moi-même vivement ressenti tous les événements heureux ou malheureux qui l'atteignaient.

Sa vie fut d'une richesse peu commune sans jamais la moindre concession à la facilité. Les plus sombres périodes de son existence furent traversées avec un courage exemplaire et la sage philosophie qui l'animait a fait de lui l'homme exceptionnel qui nous manquera toujours. Issu d'une famille médicale, son père était un chirurgien réputé, François HEULLY fit au Lycée Henri Poincaré de Nancy des études secondaires brillantes. Puis attiré par la Médecine, et suivant les traces de son père, il rentre à la Faculté de Médecine et passe sa thèse de Doctorat au seuil du deuxième conflit mondial. Sa vie fut alors profondément marquée par la guerre et ses effroyables conséquences. De ces moments-là, il ne parlait que très rarement avec la plus grande des réticences comme s'il voulait que soient ignorées des plus jeunes les dures épreuves qu'il avait subies.

La carrière médicale de mon Maître fut riche et heureusement moins tourmentée. Toutefois, comme toute carrière hospitalo-universitaire, elle ne fut pas totalement exempte de contretemps. Mais sa ténacité et sa sage philosophie devaient lui permettre de, toujours en ces circonstances, conserver une grande sérénité.

Au plan universitaire, après avoir été Préparateur de Pathologie Générale, de Médecine Expérimentale, une thèse consacrée à l'étude clinique de l'artérite sénile mésentérique, devait en 1939 le faire accéder au grade de Docteur en Médecine, puis il fut Chef de Clinique médicale et nommé à l'Agrégation, section Médecine générale en 1946. D'abord chargé de l'enseignement de la séméiologie médicale, les hasards de la vie universitaire, mais aussi l'intérêt qu'il portait à la discipline, le conduisirent à devenir en 1956 Professeur titulaire de la Chaire de Médecine Légale et de Déontologie. En 1969, il accédait par transfert à la Chaire de Thérapeutique et en 1976 il obtenait la transformation de cette Chaire en Chaire de Thérapeutique et de Clinique des Maladies de l'Appareil Digestif. Il parvenait enfin au but qu'il s'était toujours fixé. Cette nomination, qui lui procura une de ses plus grandes satisfactions, venait récompenser à juste titre, le travail de toute une vie. Au plan hospitalier, après avoir franchi avec grande facilité les étapes traditionnelles de la hiérarchie hospitalière, Externat en 1932, Internat en 1936, Assistanat en 1944, il devint Médecin des Hôpitaux de Nancy en 1951 et fut successivement Chef de Service de l'Infirmerie de l'Hospice Saint-Julien en 1953, Chef de Service des Consultations Externes en 1960 et enfin Chef de Service de Médecine C, orientée vers la Pathologie digestive en 1963, Chefferie de Service qu'il devait conserver jusqu'à sa mort.

Ses travaux furent d'abord ceux d'un interniste. Il ne devait d'ailleurs jamais renier ce goût pour la Médecine interne tant son esprit rationnel ne pouvait accepter le fractionnement, quelque peu arbitraire, des différentes disciplines médicales. Curieux de tout, il consacrait beaucoup de temps à lire, à annoter, à classer les multiples revues médicales qu'il recevait. Sa culture était immense et sa mémoire fidèle lui permettait bien souvent de donner *ex abrupto* la réponse à une question posée par l'un de ses élèves.

Son premier travail, qui fit l'objet de sa thèse inaugurale, concernait la Gastro-entérologie. Il traitait de l'artérite sénile mésentérique, où il créait pour qualifier les manifestations douloureuses d'hypovascularisation intermittente le terme devenu classique de claudication intermittente mésentérique. Puis se retrouvent dans son épreuve de titres toute une série de publications consacrées à la Neurologie, à la Pneumologie, à l'Hématologie, à la Dermatologie, à la Cardiologie. Il s'agit soit de synthèses ou de revues générales sur des sujets de l'actualité du moment, soit de rapports d'observations privilégiées où sont toujours ébauchées des conceptions pathogéniques originales.

Titulaire de la Chaire de Médecine Légale et de Déontologie pendant treize ans (1956-1969), de très nombreux rapports et publications soulignent le grand intérêt qu'il porta toujours à cette discipline et qui ont fait de lui un légiste de premier plan, estimé de tous ses collègues. Toute son œuvre en ce domaine illustre bien le souci de justice, de rigueur et de précision qu'il a toujours manifesté pendant toute sa vie et qui constituaient un des traits marquants de son caractère. Il était devenu pour ses collègues nancéiens l'ami efficace auprès duquel on venait chercher secours lorsque se posait un problème délicat de procédure juridique ou de déontologie.

Parmi ses écrits, outre ceux qui concernent des cas médico-légaux isolés, retenons ceux qui ont trait à l'appréciation des taux d'invalidité entraînés par certaines affections médicales ou chirurgicales. Les barèmes qu'il propose pour les séquelles de gastrectomie, pour les séquelles des hépatites virales, firent autorité et servent actuellement de base à la cotation retenue par la Sécurité Sociale. Retenons également l'intérêt qu'il porta aux intoxications de tous ordres pour lesquelles il procéda à une analyse minutieuse de leurs aspects médico-légaux et juridiques. Mais il faut citer aussi et surtout les importantes études qu'il consacra au problème de la responsabilité médicale. L'exposé très documenté qu'il fit en 1974 à la Société Nationale Française d'Endoscopie

digestive sur la responsabilité du Médecin dans les accidents de l'Endoscopie fut un modèle de clarté qui jetait les bases d'un code professionnel de l'endoscopiste.
Mais la plus grande partie de son œuvre fut évidemment consacrée à la Pathologie Digestive où il acquit une renommée Internationale. Son orientation gastro-entérologique date du début de sa carrière universitaire. C'est en 1946, alors qu'il venait d'être nommé à l'Agrégation de Médecine, mais qu'il était encore Assistant des Hôpitaux, qu'il décida, encouragé par son épouse, de se consacrer à la Gastro-entérologie, discipline à l'époque non individualisée à la Faculté de Nancy. Très vite adopté par les milieux gastro-entérologiques français, où il créa de solides et durables amitiés, il devint le Gastro-entérologue consultant Nancéien et fut chargé de la responsabilité d'une salle de Gastro-entérologie à la Clinique médicale A dont le titulaire était alors son Maître, le Professeur ABEL. C'est à cette époque qu'il s'intéressa à l'Endoscopie digestive haute dont le précurseur nancéien avait été le Professeur Paul MICHON. Ayant connu et fréquenté les plus grands Maîtres de cette jeune discipline, citant souvent Moutier, pour lequel son admiration était profonde, il entreprit la tâche difficile de convaincre ses collègues de l'intérêt de cette technique. Il y mit de la passion ; il sut également faire preuve de patience. Durant les dix dernières années de sa vie, il eut alors l'immense satisfaction de voir venir à lui en demandeurs ses collègues autrefois les plus sceptiques. D'abord seul gastro-entérologue, il sut au bout de quelques années communiquer son enthousiasme à celui qui devait être son premier élève, son ami le Docteur Robert Dornier.
Puis vint en 1963 l'époque de la création du Service de Médecine C dont on ne peut parler sans évoquer la compétence et l'admirable dévouement de Sœur Fernand qui sut si bien lui simplifier les tâches matérielles. Cette date marque le véritable début de son Ecole gastro-entérologique qui très rapidement se développa. Avec la création du Certificat d'Etudes Spéciales des Maladies de l'Appareil Digestif, il étendit alors son influence à la Lorraine entière par l'intermédiaire de ses élèves qui lui vouaient une respectueuse admiration. C'est à cette époque que j'eus le privilège de devenir son Chef de Clinique ; nous ne devions pratiquement plus nous quitter.
Pendant 10 ans, le Service de Médecine C devait rester dans les locaux du Vieil Hospice Saint-Julien où mon Maître s'était acharné à améliorer des conditions d'hospitalisation. Dès l'année 1964, il sut créer au sein de son Service un Département d'Endoscopie digestive, puis quelques années plus tard un Département de Radiologie, faisant ainsi du Service de Médecine C, orienté vers la Pathologie digestive, une unité de diagnostic et de traitement, exemplaire envié par nombre de ses collègues gastro-entérologues d'autres Universités. Mais malgré de multiples améliorations réalisées dans les locaux qui lui avaient été octroyés en 1963, il sut comprendre très vite l'intérêt d'obtenir son transfert à l'Hôpital de major, cet Hôpital neuf, qu'en tant qu'administrateur des hospices il avait contribué à créer. C'est en 1973 qu'il s'installait dans les nouveaux locaux et qu'il obtenait enfin pour son Service l'appellation de Service de Clinique des Maladies de l'Appareil Digestif. Parallèlement, après avoir vaincu quelques oppositions et surmonté bien des difficultés, il obtenait la création du Service Central d'Endoscopie dont l'existence lui avait paru indispensable et dont le caractère rationnel avait fini par séduire l'Administration.
Ayant constitué une équipe solide, il devait alors redoubler d'activité. Ses travaux recouvrent presque la totalité des chapitres de la Pathologie digestive et il ne saurait être question de tous les mentionner. Les affections de l'estomac et singulièrement le problème de l'ulcère et du cancer gastrique ont représenté un de ses principaux pôles d'intérêt. D'abord imprégné par les idées de Gutmann, auquel il voua une véritable dévotion, il s'attacha à l'étude minutieuse des données cliniques et radiologiques du cancer ulcériforme. Plus tard, cependant, il devait quelque peu

s'éloigner de la pensée de son Maître convaincu que les techniques histo-endoscopiques permettaient de cerner de plus près la réalité. C'est alors qu'il devait proposer un schéma de surveillance et de traitement des ulcérations gastriques, actuellement admis dans ses grandes lignes par tous les gastro-entérologues.

En pathologie colique, il consacra de nombreux articles aux troubles organico-fonctionnels du côlon et proposa une classification originale des colopathies chroniques. Mais c'est l'étude des colites ulcéreuses qui devait retenir plus encore son attention, en insistant dans de nombreux écrits sur les difficultés du diagnostic clinique, radiologique, endoscopique, anatomo-pathologique, de leurs formes frontières. Signalons enfin qu'il fut le premier en Europe à démontrer la relative fréquence des localisations œsophagiennes de la maladie de Crohn considérée jusqu'alors comme très exceptionnelle et même niée par certains. Dans le domaine des affections du grêle, outre les travaux consacrés à la pathologie tumorale, à la maladie de Crohn et aux lésions vasculaires, il faut retenir ses études sur la malabsorption. Citons avant tout les publications qu'il consacra à la maladie de Whipple et aux manifestations digestives des agammaglobulinémies. Ce dernier travail d'une grande originalité ouvrait un nouveau chapitre de la pathologie intestinale et dans ce domaine faisait encore de lui un précurseur. En Hépatologie, il contribua grandement à la progression rapide de la discipline. Le problème des hépatites virales le préoccupa et dans plusieurs articles il expliqua son point de vue sur les formes évolutives de cette affection. Il s'éleva par ailleurs avec vigueur contre l'utilisation abusive de la corticothérapie dans les formes bénignes de la maladie en montrant que cette thérapeutique présentait plus d'inconvénients que d'avantages, qu'elle n'assurait en aucune façon la prévention des formes chroniques dont elle semble au contraire favoriser l'apparition. Cette attitude lucide et réaliste, en contradiction flagrante avec l'opinion généralement admise, devait déclencher une polémique au plan national dont les échos retentirent jusque dans un grand quotidien parisien.

Dans le domaine des cirrhoses décompensées, il fit également œuvre originale, en proposant en 1954 la réinjection intraveineuse du liquide d'ascite concentré. Cette méthode efficace qu'il dût abandonner pour des raisons techniques, devait être reprise ces dernières années sans que ne soit faite, comme cela se produit fréquemment, la moindre référence à son travail princeps. Toujours en thérapeutique, il fut le premier en Europe à recourir aux perfusions artérielles mésentériques de post-hypophyse dans le traitement des hémorragies digestives des cirrhotiques par rupture de varices œsophagiennes. Cette technique, dont il était devenu un des plus ardents défenseurs, a maintes fois prouvé sa grande efficacité et reste utilisée couramment dans le secteur de réanimation des hémorragies digestives qu'il avait créé dans son Service. Ce secteur, qu'il sut rendre très actif, lui permit d'acquérir une autorité incontestable, dans le domaine des hémorragies digestives et parmi les nombreux articles consacrés à ce sujet, il convient de citer ceux qui insistent sur l'intérêt fondamental de l'endoscopie réalisée en urgence et ceux ayant trait aux hémorragies digestives iatrogènes.

Citons toujours dans la sphère hépatobiliaire, l'intérêt qu'il portait au difficile diagnostic de l'ictère. Très rapidement il avait compris l'intérêt immense des techniques endoscopiques et singulièrement du cathétérisme endoscopique rétrograde des voies biliaires dont il fut le premier, à montrer en France, en 1971, les grandes possibilités et dont il devait au cours des années suivantes préciser avec rigueur les indications.

Parmi les parasitoses hépatobiliaires, il apporta une très intéressante contribution à l'étude de la distomatose, mais il s'intéressa surtout à l'échinococcose alvéolaire du foie dont il démontra la relative fréquence en Lorraine. Il sut alors donner une description clinique précise de cette

parasitose presque méconnue et s'attacha à l'étude de l'épidémiologie et des méthodes diagnostiques. Parmi celles-ci, l'endoscopie et l'artériographie coelio-mésentérique firent l'objet de ses travaux les plus connus. Il s'inquiétait vivement de l'augmentation rapide du nombre de cas d'échinococcoses et peu de temps avant sa mort, devait dans une de ses dernières publications, souhaiter la réalisation d'une campagne d'information pour essayer de prévenir l'extension de cette parasitose dont le pronostic s'avère malheureusement aussi péjoratif que celui du cancer primitif du foie.

La pathologie biliaire et pancréatique retenait également son attention ; si l'on excepte toute une série de travaux ayant trait à des syndromes rares, il faut d'abord citer une revue générale consacrée aux angiocholites ictéro-urémigènes. Il faut également retenir des études originales consacrées aux pancréatites chroniques et notamment une description de la séméiologie radiologique des modifications canalaires survenant au cours des pancréatites chroniques grâce aux images fournies par la wirsungographie endoscopique ainsi qu'une étude très élaborée des perturbations du métabolisme glucidique et de l'insulinosécrétion au cours des pancréatites chroniques opérées et non opérées. Signalons également un travail princeps sur les modifications de la muqueuse de l'intestin grêle au cours des pancréatites chroniques où il devait démontrer la survenue non exceptionnelle des syndromes d'atrophie du grêle expliquant la malabsorption parfois rencontrée.

Titulaire de la Chaire de Thérapeutique pendant quelques années, il eut également en ce domaine une activité importante. En dehors des très nombreux essais thérapeutiques qu'il réalisait comme dans tout ce qu'il entreprenait avec minutie et impartialité, il a exposé dans plusieurs articles ses conceptions personnelles sur le traitement médical et certaines affections digestives au long cours : états dyspeptiques, ulcères gastroduodénaux, colopathies fonctionnelles et signalons dans le cadre de la rectocolite hémorragique la valeur qu'il attachait au traitement par lavements pansements dont il fut un des plus ardents défenseurs.

Je me dois également de rappeler son goût pour les études expérimentales. En raison de ses très nombreuses activités, il ne pouvait malheureusement leur consacrer tout le temps qu'il aurait souhaité, mais il savait inspirer à ses collaborateurs les sujets de recherches originaux. Contentons-nous de citer les travaux concernant l'action de l'Aspirine et des différents anti-inflammatoires sur la muqueuse gastrique ainsi que les recherches sur la toxicité des opacifiants biliaires sur le pancréas du rat où il put démontrer le risque à long terme de pancréatites chroniques expérimentales.

Pour terminer cette trop rapide revue des multiples travaux scientifiques du Professeur HEULLY, il faut évoquer son immense activité en Endoscopie digestive. Son autorité en ce domaine n'est nulle part contestée et il apparaîtra sans aucun doute aux yeux des générations suivantes comme un des grands noms de l'Endoscopie française. Je ne rappellerai pas tous les travaux qui ont fait de lui en ce domaine un grand Maître mais je crois qu'il est impossible de ne pas redire tout le mérite qu'il eut à créer au sein du CHU, expérience alors unique en France, un Service Central d'Endoscopie digestive. La très grande activité de ce centre, complété par un Service de garde permanent, la réalisation parallèle d'un enseignement spécialisé sanctionné par une attestation d'Etudes Spéciales, représente une réussite incontestable dont il pouvait s'enorgueillir à juste titre. Cette immense activité ne l'éloignait cependant pas des préoccupations de la Médecine praticienne. Ayant renoncé depuis plus de 15 ans à la clientèle privée, il aimait garder un contact étroit avec ses confrères généralistes et spécialistes. Il gardait toujours pour eux une grande

disponibilité et animait de nombreuses séances de perfectionnement post-universitaire durant lesquelles il se mettait sans restriction à la disposition de ses confrères.
Mais évoquons maintenant l'homme que j'avais le privilège de côtoyer chaque jour. Chaque jour, je retrouvais ses yeux vifs et clairs, son visage calme et sérieux, parfois préoccupé, mais souvent éclairé par l'ébauche d'un sourire teinté d'ironie. Tout dans sa personne était empreint de dignité et imposait le respect.
Le Médecin était de grand talent, son œuvre en témoigne, il faisait partie de cette lignée de grands cliniciens qui avait profondément ancré en eux le souci de l'interrogatoire bien mené et de l'examen clinique minutieux. Il avait l'art de mettre le malade en confiance et savait découvrir l'élément séméiologique important qui permettait le diagnostic. Mais derrière le Maître apparaissait l'homme avec sa riche personnalité. Il était honnête homme et sa culture faisait envie. Intéressé par tout ce qui l'entourait, il laissait aller sa curiosité toujours en éveil dans les domaines les plus divers. Attiré par les arts et notamment par la peinture et la musique, il était lui-même pianiste, il aimait fréquenter les salles de concerts et les galeries d'expositions où il faisait preuve d'un goût très sûr. Il lisait beaucoup, intéressé par tous les genres littéraires ; l'histoire le passionnait et j'ai pu à maintes reprises apprécier son érudition en ce domaine. Grand voyageur, il aimait s'imprégner des coutumes des pays qu'il visitait.
Il aimait la vie et il en profitait à la façon d'un sage. Il possédait au plus haut degré ses valeurs morales qui ont fait de lui un homme aimé et respecté de tous. Il était courageux ; ses faits de guerre en donnent d'abord une preuve éclatante. Jeune Médecin appelé sous les drapeaux, il eut à supporter en 1940 quelques mois de captivité qui l'éloignaient du Docteur Devin, sa femme qu'il venait d'épouser. Libéré, comme tous les autres Médecins, il participait dès son retour à la résistance contre l'ennemi ce qui lui valut à plusieurs reprises de connaître l'angoisse de l'arrestation et des interrogatoires. Il fut d'abord à chaque fois relâché faute de preuves. Mais le 9 juin 1944, la gestapo s'emparait définitivement de lui et très rapidement ce fut la déportation dans les sinistres camps de Neuengamme, de Terezin et de Breczany. Son comportement fut exemplaire, jamais il ne cessa de lutter, jamais il ne cessa d'espérer. Une libération providentielle en mai 1945 lui permit de retrouver enfin sa famille. Durant les dernières années de sa vie, son attitude en face de la maladie forçait l'admiration de tous ses proches. Le combat incessant qu'il menait contre son mal n'affectait pas son caractère qui toujours resta égal. Ayant j'en suis persuadé froidement évalué la gravité de son état, il avait décidé, avec un courage peu commun, d'ignorer aussi longtemps que possible la lourde menace que représentait son affection artérielle abdominale. Il n'eut jamais l'idée d'abdiquer, augmentant au contraire son activité pour essayer d'oublier la souffrance qu'il ressentait presque quotidiennement mais aussi pour essayer de parachever son œuvre tant il était conscient d'être en survie.
Il était modeste et n'aimait pas se donner en exemple et pourtant il reçut de multiples et enviables honneurs. Son héroïsme lui valut des décorations prestigieuses : Croix de Guerre avec Palmes, Commandeur à titre militaire de la Légion d'Honneur. Membre de multiples Sociétés Scientifiques, il fut par ses collègues conduit à la Présidence de plusieurs d'entre elles et je me contenterai de citer la Présidence de la Société Nord-Lotharingienne de Gastro-entérologie dont il fut fondateur, la Présidence de la Société Nationale Française d'Endoscopie Digestive et la Vice-présidence de la Société Nationale Française de Gastro-Entérologie. Constamment sollicité par les organisateurs de Congrès, il s'efforçait toujours d'accepter ce qui parfois lui pesait lourdement tant ce type d'activités représente un surcroît de contraintes et de fatigues physiques. Il assumait ces

différentes charges avec une grande compétence mais il préférait la vie au sein de son Service hospitalier où il dirigeait avec une tranquille assurance l'activité de ses collaborateurs.
Jamais il n'apparut comme un mandarin. Il fut un patron bon et amical prenant à cœur les problèmes de ses élèves, s'intéressant de très près à leur carrière et leur dispensant un soutien sans réserve. Je fus le seul qu'il eut le temps de conduire à l'Agrégation et les problèmes de la carrière hospitalo-universitaire de ses élèves le tourmentaient. Bien souvent il me confia l'espoir qu'il avait de voir un jour se simplifier les itinéraires complexes et incertains dans lesquels devaient s'engager ceux qu'il aurait aimé voir rester à ses côtés.
Il était bon et juste et son sens aigu de l'honnêteté fut sans conteste un des traits dominants de sa personnalité. Il se révoltait contre l'injustice, il répugnait au compromis. Il avait horreur de l'a peu près et se refusa toujours à se laisser guider par son intérêt personnel, tant il avait le souci de l'intérêt général. Il ne pouvait déguiser ses opinions et exprimait de façon simple et directe les sentiments qu'il ressentait. Mais il était d'une grande tolérance et savait juger avec objectivité et sans passion les problèmes délicats de toutes sortes qui pouvaient se présenter à lui.
Tel était, je crois, le Maître que j'aimais, tel fut pour vous le collègue qui pendant trente ans contribua grandement au renom et au prestige de la Faculté de Médecine de Nancy. L'émotion profonde que je ressens a certainement contribué à ne vous donner qu'un aperçu maladroit de la vie de celui qui fut et qui restera mon Maître. L'importance de son œuvre m'a parfois contraint à un hommage un peu académique alors que je désirais ne laisser parler que le cœur. Mais que la famille de François Heully ici réunie sache combien sa disparition m'a causé de peine.
A son épouse Mme le Docteur Heully-Devin, à Marie-Claude, Mme le Docteur Laprevote-Heully, à ses autres enfants et à tous ses proches, je ne peux que redire toute ma sympathie attristée.

HEYDENREICH Albert

1849-1898

ELOGE par le Professeur H. BERNHEIM

Depuis vingt-sept ans que l'ancienne Faculté de Strasbourg s'est associée à l'Ecole secondaire de Nancy, elle est longue, la liste funèbre de ceux qui ne sont plus ; presque tous les Maîtres d'alors sont descendus dans la tombe.

Il y a trois ans et demi, j'avais la douloureuse mission de parler ici sur celle de notre vénéré collègue, Victor PARISOT. Pouvais-je penser alors que, si peu d'années après, j'aurais la douleur plus grande de rendre l'hommage suprême de la Faculté à son gendre, notre cher Doyen et collègue, alors plein de vie et de sauté, moissonné avant l'heure, dans la force de l'âge et l'éclat de sa renommée, victime du devoir professionnel ? Pourquoi faut-il, hélas ! qu'un germe stupide, inoculé au lit d'une malade, ait atteint dans ses sources vives et miné lentement, impitoyablement, cette précieuse existence, brisant avec elle un doux foyer de bonheur et d'affection !

Albert HEYDENREICH est né à Strasbourg le 9 novembre 1849, d'une ancienne et honorable famille alsacienne. Après une brillante scolarité au lycée de sa ville natale, il y commenta ses études à la Faculté de Médecine.

En 1868, il obtenait une mention honorable au Concours pour le prix de fin d'année. En 1869, il est nommé Externe à l'Hôpital civil et attaché aux Services de Küss et de Sédillot. La guerre vint, avec les horreurs du siège et du bombardement Notre jeune étudiant reste bravement à son poste, au milieu des blessés, à l'ambulance du séminaire protestant, sous la direction de nos collègues, HECHT et GROSS.

Quand l'autorité militaire allemande fit évacuer les ambulances de Strasbourg, en octobre, il courut faire son devoir dans l'armée française comme garde national mobile au cinquième bataillon du Haut-Rhin, puis comme Aide major requis dans le Service de santé.

Après la guerre, il quitte l'Alsace pour conserver sa nationalité française et achève ses études médicales à Paris. Au Concours de 1871, il est nommé Externe des Hôpitaux. En 1872, il est classé quatrième sur la liste des nominations à l'Internat. Il est deux fois Lauréat des Hôpitaux, avec deux mentions honorables aux Concours pour les prix de l'Externat et les prix de l'Internat.

Après de fortes études faites à la Faculté de Paris et dans les Services hospitaliers de Broca, Richet, Fauvel et Duplay, HEYDENREICH soutint, le 7 février 1877, sa thèse inaugurale, qui lui valut une mention honorable.

L'année suivante, il sortit victorieux des épreuves difficiles du Concours pour l'Agrégation, section de Chirurgie, et fut attaché à la Faculté de Médecine de Nancy.

Depuis, et pendant vingt ans, il a été des nôtres ; grâce à son labeur assidu et à ses rares qualités, il franchit rapidement les échelons qui devaient le conduire au sommet de la hiérarchie scientifique : chargé du cours annexe des maladies des yeux en 1870, Professeur de Pathologie externe en 1881, Professeur de Clinique chirurgicale en 1885 ; après la retraite de notre vénéré Maître et Doyen TOURDES, la Faculté, à l'unanimité, le désigna, bien que l'un des plus jeunes, pour les fonctions triennales du Décanat, et lui renouvela à trois reprises ces fonctions, témoignage flatteur de notre confiance dans l'homme et dans l'administrateur.

Durant sa trop courte carrière, l'activité scientifique de notre collègue est attestée par de nombreuses publications. Déjà ses travaux d'étudiant, comptes-rendus de faits observés à la clinique ou à l'amphithéâtre, publiés dans les *Bulletins de la Société anatomique*, ses revues de Chirurgie, insérées dans les *Archives générales de Médecine*, dénotent ses aptitudes chirurgicales et préludent à sa carrière scientifique.

Je ne puis que mentionner ici ses publications capitales. Sa thèse inaugurale « Des fractures de l'extrémité supérieure du tibia », est une œuvre originale et utile, qui comble une lacune dans l'histoire de la pathologie des fractures. Sa thèse d'Agrégation « Les accidents provoqués par l'éruption de la dent de sagesse », est le premier travail d'ensemble paru sur ce point spécial de la pathologie de l'éruption et de l'évolution dentaires. Les idées émises par l'auteur de ces deux thèses sont restées classiques et font loi dans la matière.

La thérapeutique chirurgicale contemporaine, publiée en 1888, est un volume de 300 pages, qui expose avec netteté et élégance la plupart des opérations, nouvelles à cette époque, que la pratique de l'antisepsie a permis d'entreprendre ; elle laisse entrevoir toute la portée merveilleuse de la Chirurgie de l'avenir.

Le Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales doit à HEYDENREICH de nombreux articles : artères et veines cubitales, pathologie des os, ostéite, péroné, articulations péronéo-tibiales, pathologie et Médecine opératoire du périoste, tibia, épaule.

Le traité de Chirurgie de Duplay et Reclus lui doit l'article « Mâchoires ».

Citerai-je enfin les nombreuses communications à des Sociétés savantes et les travaux, plus de 200, parus dans les publications périodiques ?

Les lecteurs de la *Semaine médicale* savouraient avec plaisir ses études intéressantes et instructives, qui passaient au criterium d'un esprit droit et d'un jugement sur toutes les nouveautés chirurgicales. Son dernier travail, qui date à peine de quelques semaines, étudiait la ponction lombaire et mettait au point les indications et les contre-indications de cette opération, à peine connue en France avec ce bon sens robuste et cette netteté d'exposition simple et lumineuse qui étaient comme la dominante scientifique du Maître.

Le chirurgien était comme l'écrivain : simple, sûr, consciencieux ; il n'avait pas le « *prurigo secandi* » ; il n'avait, pas l'audace dangereuse, ni la pusillanimité qui paralyse ; il posait ses indications et agissait avec hardiesse, quand sa conscience chirurgicale lui disait qu'il fallait agir ; l'intérêt du malade seul, et non une vaine gloriole d'opérateur, dictait sa conduite.

Dès l'année 1887, la Société de Chirurgie appréciait sa valeur en lui décernant le titre de Membre Correspondant. Tel était le savant et le chirurgien.

Ses élèves vous diront ce que fut le Professeur. D'une conscience scrupuleuse, sa ponctualité était devenue proverbiale parmi nous. Jamais il n'a manqué à son devoir professoral, et, jusqu'au dernier jour, alors que l'altération de sa physionomie trahissait l'atteinte fatale, il se donnait tout entier à ses malades et à ses élèves, cachant avec une héroïque discrétion ses malaises physiques et les pressentiments d'une âme trop clairvoyante.

Les élèves accouraient en foule à sa Clinique, qui était, entre toutes, la Clinique de prédilection. C'est qu'il savait mettre à leur portée un enseignement clair, net, élémentaire à la fois et substantiel, toujours à la hauteur de la science, marqué au coin d'une remarquable érudition et d'un esprit finement judicieux. C'est aussi que le cœur du Maître, comme son esprit, captivait les élèves : bonté, droiture, loyauté, bonne grâce exquise de simplicité, indulgente bienveillance, tout cela touchait l'âme de la jeunesse. Et, chose vraiment merveilleuse, tant est grande l'autorité du caractère, cet homme si doux, d'un naturel quoique peu timide, imposait à ses élèves autant de respect que d'affection. Les effervescences tumultueuses, joyeuse exubérance de la sève juvénile, se calmaient comme par enchantement par la seule présence suggestive du bien aimé Doyen.
Ce qu'il fit comme administrateur pendant les dix années qu'il resta à notre tête, les suffrages de ses collègues l'ont dit et répété, puisque, pour la quatrième fois, l'année dernière, ils se sont portés sur lui ; son jugement droit et ferme, sa ténacité calme et patiente arrivaient à concilier tous les intérêts, à prévenir tout conflit, à maintenir au sein de notre Ecole l'union qui fait la force ; sous son habile administration, la Faculté n'a cessé de prospérer, et le chiffre de nos élèves s'est accru jusqu'au double.
Ses aptitudes administratives et la sympathie qu'il inspirait lui valurent de nombreuses fonctions : Directeur du Service Départemental d'assistance publique et de vaccine, Président de la Société de Médecine de Nancy, Membre du Conseil d'Hygiène et de salubrité du Département, Vice-président de la Société des Amis de l'Université ; tous ces devoirs qui le surchargeaient, il les remplissait, avec une conscience toujours égale, et partout ses conseils faisaient autorité. Quand, le 1er janvier de cette année, la Croix de la Légion d'Honneur vint récompenser tardivement toute cette carrière d'honneur et de dévouement, l'Université applaudit à cette distinction et toute la ville avec elle.
Ce qu'était l'homme enfin, tous le savent ; les malheureux et les malades, qui ont éprouvé la bienfaisante charité de sa bourse et de son cœur, ses élèves, qui ont apprécié ses trésors de bonté et d'indulgence, ses collègues et ses amis, qui ont vécu dans son intimité et scruté à travers son apparence modeste et froide ce que son âme renfermait de délicatesse exquise ! Et vous surtout le savez, sa noble et digne compagne, qui, pendant dix-neuf ans, avez vécu sa vie, ses joies, ses peines. L'âme vaillante, pour honorer sa mémoire, vivez encore ses souvenirs, dont l'amertume sera tempérée par l'ineffable douceur !
Et nous, amis et collègues, surtout ceux de l'Hôpital, dont l'existence s'est écoulée côte à côte dans une communauté étroite de sentiments et de pensée, combattant le même combat, attelés à la même œuvre scientifique et humanitaire, nous aussi, nous garderons pieusement le culte de sa mémoire ; devant cette fosse prématurément ouverte, une émotion poignante nous étreint ! Nous conserverons dans nos souvenirs cette figure calme, rigide, austère, charmante de dignité modeste et douce, empreinte de bonté, de droiture, de loyauté, éclairée parfois d'un sourire discret, animée quelquefois aussi par le feu d'une conviction ardente, cette figure qui reflétait l'âme et disait ce qu'elle était, avec une expression touchante : la simplicité dans le devoir. Au nom de la Faculté, cher collègue et Doyen, cher Ami, adieu.

Compléments (B. LEGRAS)

L’avenue du Docteur Heydenreich va à Nancy de l'avenue de Lattre de Tassigny à la Maternité Régionale Adolphe Pinard.

HIRTZ Matthieu

1809-1878

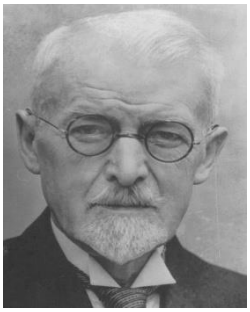
ELOGE de la Revue Médicale de l'Est

Professeur de Clinique médicale à la Faculté de Strasbourg, Matthieu HIRTZ avait été un des représentants les plus éminents de cette Ecole qu'ont fermée nos désastres. Personne n'a oublié l'éclat de son enseignement clinique, qui a formé tant de jeunes Médecins ; dirigés par une méthode sûre, exercés avec patience à l'exploration médicale, les élèves admiraient le savoir et la pénétration de leur Maître, la sûreté de son diagnostic, les ressources de sa thérapeutique dans les cas en apparence les plus désespérés. Une parole claire et facile, une grande bonhomie mêlée à beaucoup de sens et de finesse, donnaient un attrait particulier à ses leçons. Professeur habile et praticien très répandu, HIRTZ joignait le mérite du Médecin d'Hôpital à l'expérience et à l'autorité que donnent une clientèle nombreuse. Médecin expérimenté et ingénieux, toujours au courant des progrès de la science, possédant toutes les ressources du diagnostic moderne, il excellait dans l'art d'explorer avec précision, d'interroger avec méthode, de pénétrer les secrets de l'organisme au milieu des symptômes les plus obscurs. La promptitude de son coup d'œil, la sûreté de son jugement, son caractère aimable et sympathique, lui donnaient une singulière autorité sur ses élèves comme sur ses malades. Il savait se faire des amis et les conserver ; sa cordiale obligeance, son dévouement n'étaient jamais invoqués en vain.

HIRTZ avait porté dans la science la même activité d'esprit, le même sens droit que dans l'exercice de son art ; son art sur lui faisait découvrir les questions utiles et nouvelles, celles qui devaient le plus attirer l'attention, et il les traitait avec un incontestable talent. Nous ne pouvons pas rappeler ici ses importantes recherches sur la température dans les maladies, sur le diagnostic des affections de poitrine, sur divers agents thérapeutiques, ses études sur les théories médicales, travaux qui avaient tous un caractère d'originalité et d'opportunité. Quand, à la suite de nos malheurs, la Faculté de Strasbourg fut transférée à Nancy, HIRTZ abandonna avec un profond regret sa terre natale. Il rouvrit à Nancy son enseignement, qui eut encore un moment d'éclat ; mais ici ses forces trahirent son courage, il dut renoncer à cette Clinique qui lui était si chère et où de nouveaux succès l'attendaient ; la Faculté de Nancy perdit bientôt son utile concours.

Se séparant avec regret de ses collègues, HIRTZ alla s'établir à Paris ; c'est une courte et dernière phase de sa carrière, où les distinctions méritées ne lui manquèrent pas. Sa réputation de praticien et de savant lui donna presque aussitôt une haute position médicale ; l'Académie de Médecine lui ouvrit ses rangs ; il retrouva presque malgré lui une nombreuse clientèle, digne de son talent et de son expérience. La sympathie qui s'attachait aux malheurs de l'Alsace, comme il le remarquait lui-

même, augmentait cette notoriété. HIRTZ a rempli jusqu'à la fin de sa carrière ses devoirs de Médecin ; il avait besoin de cette activité intellectuelle, et il aimait sa profession ; bienveillant et dévoué, il disputait au mal qui le minait quelques dernières heures pour les consacrer à ses compatriotes, à des clients qui venaient encore lui demander un conseil. Il ne se faisait pas illusion sur sa fin prochaine, qu'il envisageait non sans douleur, mais avec résignation, entouré des soins d'une famille dévouée. Notre Ecole, la colonie alsacienne, le corps médical font en lui une perte sensible. La *Revue Médicale de l'Est*, avant une étude plus complète de cette vie utile, devait à ce Membre si distingué de notre ancienne Faculté de Strasbourg, ce premier témoignage d'affection et de regrets.



HOCHE Léon

1869-1941

EXTRAIT de « Les sciences morphologiques à Nancy » par le Professeur E. LEGAIT
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Le Professeur HOCHE fut nommé Professeur d'Anatomie pathologique en 1910 assurant cet enseignement pendant trente-deux ans. Ses travaux sur la structure de la fibre musculaire cardiaque, sur le chorio-épithéliome malin et surtout sur les lésions anatomiques des reins au cours des néphropathies ont eu un grand retentissement. Dès 1906, il présentait à ses collègues des propositions précises pour l'étude régionale du cancer, puis un projet de statuts d'une ligue Lorraine contre le cancer. Ces propositions généreuses ne purent se concrétiser qu'après la première guerre mondiale ; ce n'est, en effet, qu'en 1924 que fut décidé la création d'un centre anticancéreux.
La direction de ce centre fut assurée pendant trois ans par le Professeur VAUTRIN et il appartint à HOCHE pendant les dix années suivantes d'augmenter les lits d'hospitalisation, de développer les possibilités thérapeutiques (radiocurie et radiothérapie) et surtout le Laboratoire de diagnostic cancérologique.

HOUPERT Louis

1902-1973

EXTRAIT de « La Chirurgie maxillo-faciale » par le Professeur M. GOSSEREZ
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Très conscient de l'importance de l'appareil masticateur, le Professeur JACQUES souhaitait voir un de ses élèves se consacrer à ce Département et, dès 1940, le Professeur Terracol à Montpellier, nous confiait, avec le Professeur HOUPERT, la section des « gueules cassées » des Cliniques Saint-Charles.
A notre retour en Lorraine, le Doyen Jacques PARISOT, sur notre suggestion, appelait le Professeur HOUPERT à la direction de l'Institut dentaire de la Faculté de Médecine, en sommeil depuis la tragique disparition au Vercors de son animateur, le Doyen Rosenthal.
Le Doyen actuel de la Faculté dentaire a su dire tout ce qu'elle doit à HOUPERT, cet organisateur né.

Compléments (B. LEGRAS)

Louis HOUPERT, Médecin militaire, avait acquis au Val de Grâce une solide formation de Chirurgie maxillo-faciale auprès des Professeurs Ginestet et Bercher.

JACQUES Paul

1869-1965

ELOGE par le Professeur M. WAYOFF

Le Professeur Paul JACQUES est un des pères fondateurs de l'oto-rhino-laryngologie hospitalo-universitaire en France. Né à Nancy le 31 décembre 1869, il nous quittait le 4 février 1965 après une longue et paisible retraite. Sa vie professionnelle s'inscrit dans le cours de « la belle époque », avant la stagnation des années 30.

Né dans une vieille famille Lorraine, ayant bien reçu le moule du Collège Saint-Sigisbert, il menait son parcours brillamment : Préparateur de Chimie (1889), Interne (1892), Docteur en Médecine et Chef de Travaux d'Anatomie (1894), Agrégation des Sciences Anatomiques (1895). Dans l'ambiance studieuse de notre Faculté Lorraine, fertilisée par l'apport alsacien, mais aussi traumatisée par la défaite, Paul JACQUES s'orientait donc vers les Sciences morphologiques très attrayantes sous l'égide du Professeur NICOLAS. En 1894, sa thèse sur les « terminaisons nerveuses de l'organe de la gustation » démontre sa rigueur et la maîtrise des colorations argentiques alors nouvelles. Il compte parmi les premiers Membres de l'Association des Anatomistes et y contribue par ses travaux dont, déjà, une remarquable étude du labyrinthe osseux. Plus tard, dans son Laboratoire hospitalier, il continuera à lire lui-même les coupes histo-pathologiques de la sphère ORL et maxillo-faciale, d'interprétation souvent délicate.

En 1907, après un court intérim, il laissait la succession du Professeur NICOLAS à son élève et ami Paul ANCEL dans la belle Chaire d'Anatomie.

Dès lors il se consacre exclusivement à la structuration d'une discipline nouvelle : l'ORL. En effet, dès 1897, sa connaissance de la langue allemande lui permettait de s'initier près des Maîtres mondiaux, bien en avance à cette époque, à Vienne et à Berlin. En 1902, pour un second voyage, il servait de mentor à Moure, qui sera, à Bordeaux, le premier titulaire d'une Chaire d'ORL en France. À cette époque, la fréquence et la gravité de la pathologie ORL amenaient la Faculté à créer un enseignement spécifique, et l'Hôpital Civil une Consultation Externe (1897-1898), puis un Service de 25 lits devant l'affluence des patients. En 1913, la charge de cours est transformée en Cours d'Etat. Il faudra attendre la fin de la première Guerre Mondiale pour que les efforts et les mérites de Paul JACQUES soient couronnés par la création d'une Chaire de Clinique ORL en 1920, la quatrième en France.

En 1930, la construction du pavillon Krug permettait enfin l'ouverture d'une Clinique moderne, véritable Département avant la lettre et dans laquelle il allait former une pléiade d'excellents spécialistes jusqu'à sa retraite en 1937. Dès 1913, il dressait les plans de la Clinique qu'il

souhaitait pour moderniser sa discipline avec 40 lits, des locaux de Consultation décents, des salles d'endoscopie et d'exploration fonctionnelle, ainsi qu'un Laboratoire indépendant. Présenté au 18ème Congrès National de Médecine en 1925 ; ce projet se concrétisera en 1932. Il fallait que le Professeur JACQUES ait un jugement bien sûr pour que ce territoire résiste encore aujourd'hui dans l'indifférence collective. En 1965, le Doyen A. BEAU pouvait écrire : « une Clinique moderne, mais qui malheureusement a été depuis lors bien défigurée (1932) ! Sans avoir bénéficié des progrès de l'humanisation hospitalière ».

Très vite ses publications le placent au premier rang des Maîtres français de la discipline. En 1924, il préside le Congrès de la Société Française d'ORL, qui lui avait déjà confié plusieurs rapports : polypose nasale (1903), cancers du maxillaire supérieur (1907), ostéites du temporal (1910), kystes paradentaires (1923), et puis l'amygdalectomie (1930). Son expérience clinique attirait de nombreux consultants et son nom est définitivement attaché à la sémiologie ainsi qu'à la nosologie : signe de JACQUES dans les mastoïdites aiguës, ostéite circonscrite du conduit auditif externe, kyste mucoïde du seuil narinaire.

Ses derniers élèves ont pu nous dire leur admiration devant sa dextérité chirurgicale et ses capacités d'innovation technique : tube oesophagoscopique pour extraction d'épingles de nourrice ouvertes (problème dramatique à l'époque), et, parmi d'autres, sa technique de cure chirurgicale de la sinusite fronto-ethmoïdale chronique qui est encore citée. Le Professeur JACQUES méritait pleinement la qualification de « Grand Patron ». Non seulement excellait-il dans l'enseignement, mais il avait aussi le souci de son organisation et de son évolution. Il suffit de relire à ce sujet quelques publications de 1926 à 1932, comme s'il prévoyait les avatars conceptuels dont nous avons fait les expériences successives ! Manifestement, ce curriculum n'est pas celui d'un homme ordinaire. Au-delà de la chronologie, par le relais des générations, nous possédons des renseignements précis sur sa personnalité. Nous reprendrons encore les termes du Doyen BEAU, qui fut son élève et nous a souvent dit tout le respect qu'il lui portait : « Maître très écouté, collègue très estimé, travailleur acharné, d'une rigueur exemplaire, d'une grande vaillance physique ». On était vite séduit par l'élégance du geste et la clarté de l'enseignement qu'il délivrait d'une voix calme, un peu confidentielle peut-être. D'autres, vivant encore, ont retenu l'aspect intimidant, le regard bleu et pénétrant. Assisté de sa fidèle Sœur Elisa, il dégageait une autorité naturelle et exigeait beaucoup de ses collaborateurs.

En famille, tout en conservant une bienveillante fermeté, il savait se détendre auprès de ses enfants et petits-enfants au cours de sorties dominicales et pédestres vers « la Foucotte ». Il aimait les initier à des expériences de Chimie. Cet homme de Laboratoire et de Clinique était aussi très ouvert aux aspects techniques de la modernité. Dès avant 1914 il circulait sur les véhicules automobiles de l'époque, dont la seule conduite nécessitait des connaissances mécaniques qu'il maîtrisait. Au repos, il s'exerçait volontiers à travailler le bois, réalisant même de petits meubles d'excellente facture. Ayant été personnellement le dernier Chef de Clinique de son gendre et successeur, le Docteur Aubriot, je n'ai pu qu'entrevoir le Professeur JACQUES, mais je peux témoigner de la trace permanente dont il a marqué sa discipline, à une époque définitivement révolue mais dont nous pourrons toujours rêver.

JEANDELIZE Paul

1872-1969

ELOGE par le Professeur C. THOMAS

Le mardi 1er avril 1969, ce furent seulement cinq collègues en robe, auxquels s'était joint le Professeur Nordmann de Strasbourg, qui se sont trouvés réunis en l'église Saint-Sébastien, au premier rang d'une grande assistance comprenant quelques collègues et de nombreux Médecins, autour de la dépouille mortelle du Professeur JEANDELIZE, décédé le 29 mars. Il est vrai que Paul JEANDELIZE, ayant été atteint par la limite d'âge en 1939, était devenu, et largement, un homme du passé de notre Faculté. C'est une raison supplémentaire à celle de la tradition pour faire revivre ici son souvenir, au moins quelques instants, en hommage à sa mémoire.

Né à Metz le 29 septembre 1872, dernier inscrit sur le registre d'Etat civil français après le désastre de la guerre de 1870, il dut émigrer avec sa famille en Lorraine non annexée.

Après de solides études secondaires, il prépara d'abord les examens d'entrée aux grandes Ecoles Scientifiques, puis, changeant de direction, il opta pour la Médecine. Externe des Hôpitaux en 1895, Interne en 1899, il se dirigea vers la Physiologie. Chef de travaux en 1907, il fut admissible en 1910 au Concours d'Agrégation de Physiologie, après avoir soutenu, en 1903, une thèse sur l'insuffisance thyroïdienne et parathyroïdienne. Thèse remarquable, tant par son volume, inhabituel à l'époque (824 pages imprimées), que par sa documentation qui, selon le Doyen MERKLEN, a très longtemps représenté l'ouvrage de référence dans ce domaine. Mais 40 autres publications sur le corps thyroïde en rapport avec le squelette, la pression artérielle, les défenses de l'organisme, le thymus, les glandes génitales, ainsi que sur la physiologie des glandes génitales, du cœur et des reins attestent de l'activité de la Faculté à cette époque dans le domaine de l'Endocrinologie, la plupart de ces travaux étant signés en collaboration avec les Professeurs HAUSALTER, RICHON, ETIENNE, SPILLMANN et Jacques PARISOT.

Tout en poursuivant ces travaux physiologiques, JEANDELIZE avait décidé une orientation professionnelle en Ophtalmologie. Ses tendances l'avaient de suite orienté vers la Physiologie de la vision binoculaire et dès 1912, il publiait une note à ce sujet à la Société de Biologie ; en 1913, il faisait connaître, toujours à la réunion Biologique de Nancy, les premiers résultats des expériences physiologiques de REMY publiés par ce dernier seulement en 1919. En 1914, JEANDELIZE proposait une modification du synoscope, appareil d'étude et de traitement de la vision binoculaire, autre preuve de sa pénétration en Ophtalmologie par l'intermédiaire de la Physiologie.

A la guerre de 1914, il est Médecin-chef du 367ème Régiment d'Infanterie et assiste les combattants du Bois-le-Prêtre. Puis il est appelé comme Ophtalmologiste de la 4ème Armée, à Brienne-le-Château, pour être ensuite nommé Adjoint, en 1916, puis Chef, en 1917, au Centre ophtalmologique de la Vème Région, à Orléans, qui fut, pendant la Grande Guerre, un des Centres ophtalmologiques les plus importants de Chirurgie de guerre.
Ses contacts ophtalmologiques, avant-guerre et durant la guerre, l'avaient mis en rapport avec le Professeur de Lapersonne qui, titulaire de la Chaire à Paris, représentait, à l'époque, le grand Maître de l'Ophtalmologie française. C'est le Professeur de Lapersonne qui décida JEANDELIZE à poursuivre la carrière universitaire mais en abandonnant la Physiologie pour s'orienter vers l'Ophtalmologie. JEANDELIZE fut reçu au Concours d'Agrégation d'Ophtalmologie en 1920 et remplit pendant un an les fonctions d'Agrégé auprès du titulaire de la Chaire, le Professeur ROHMER. Il succéda à ce dernier comme Directeur de la Clinique ophtalmologique en 1921, et comme Professeur de Clinique ophtalmologique en 1928.
Les travaux, purement ophtalmologiques de JEANDELIZE, concernent à peu près tous les domaines de la Spécialité et je ne les détaillerai pas ; outre la Physiologie et la Pathologie de la vision binoculaire déjà signalées, ce sont peut-être les travaux sur « l'œil et l'hypophyse » qui, avec son élève et ami, le Professeur DROUET, devaient, notamment comme Rapporteur au Congrès International d'Ophtalmologie au Caire, en 1939, lui procurer le plus de satisfaction, sans doute en réminiscence de son orientation physiologique première. Pourtant, en Chirurgie ophtalmologique, comme auteur d'un procédé personnel de réfection plastique des voies lacrymales et surtout comme thérapeute du décollement de rétine, il devait obtenir une notoriété dépassant de loin nos frontières : il convient en effet de rappeler que c'est JEANDELIZE qui, le premier en France, a pratiqué l'opération du décollement de rétine à l'aide des méthodes diathermiques qui sont, encore aujourd'hui, les procédés les plus répandus pour le traitement de cette affection. J'ai été le témoin de cette première opération, réalisée avec un appareil de diathermie acquis par JEANDELIZE personnellement, la Commission des Hospices ayant refusé d'acheter cet appareil ; ce refus était survenu après une curieuse sollicitation, par la Commission des Hospices, de l'avis d'un très vieil ophtalmologiste praticien de la ville dont l'instrumentation était notoirement préhistorique et qui avait répondu qu'il ne voyait pas à quel usage un tel appareil pouvait être destiné en Ophtalmologie. Peut-être a-t-il compris par la suite, quand JEANDELIZE a publié ses résultats donnant 75% de guérisons et quand une délégation d'ophtalmologistes parisiens, Professeur Terrien en tête, est venue à Nancy examiner les opérés et s'initier à la technique nouvelle d'opération du décollement de la rétine.
Son enseignement aux étudiants de cinquième année, qui existaient encore à cette époque, était clair et vivement apprécié, procurant à chacun le minimum obligatoire de connaissance de la Spécialité, nécessité complètement oubliée aujourd'hui et pourtant restant indispensable pour exercer la Médecine générale sans faute lourde. Son enseignement aux étudiants de la Spécialité était fait du don total de lui-même au service de leur formation clinique et chirurgicale et tous ses élèves sans exception lui ont gardé un filial attachement.
Il comprit très tôt la nécessité de l'enseignement post-universitaire, organisant des cours de perfectionnement, par exemple sur la biomicroscopie, dès l'apparition en 1928 de la lampe à fente. C'est aussi dans l'intention d'un enseignement post-universitaire qu'il avait fondé, en 1925, la Société d'Ophtalmologie de l'Est de la France, première filiale de la Société d'Ophtalmologie de Paris, invitant chaque ophtalmologiste praticien à apporter les faits cliniques qui, repris en discussion générale, devaient servir à l'enseignement de tous.

Ayant très sommairement rappelé la carrière, les travaux et l'enseignement du Professeur JEANDELIZE, il me reste, et c'est certainement le plus difficile, à faire revivre le caractère de l'homme qu'il était.
Les collègues qui l'ont connu ne me démentiront pas si je dis que le trait dominant de sa personnalité était la bonté.
Interprétée parfois pour de la faiblesse, cette bonté était souvent moquée dans les revues d'Internat ; c'est qu'un examen avec JEANDELIZE était une dure épreuve ; non pour le candidat mais pour l'examinateur. A l'étudiant, dont, malgré tous ses efforts, il était navré de ne pouvoir rien tirer, il disait : « Je vais vous donner la réponse à la question posée, mais promettez-moi de bien retenir mes explications » ; promesse facilement obtenue, il lui mettait la moyenne. C'est qu'il avait scrupule, au nom de l'Ophtalmologie, à entraver la carrière d'un étudiant en Médecine. Une seule fois, je crois, il est resté d'une fermeté inébranlable avec un étudiant : ce fut vis-à-vis d'un externe (devenu par la suite brillant Professeur malheureusement trop tôt disparu) qui, absolument désorienté en chambre noire, avait été défaillant dans son stage d'externe ; JEANDELIZE, parce qu'il estimait que cette absence avait été préjudiciable aux malades, avait exigé le passage en conseil de discipline.
En vérité, JEANDELIZE était d'une bonté quasi-évangélique. Jamais personne n'a pu l'entendre proférer vis-à-vis de quiconque la moindre critique particulière. Le Professeur DE LAVERGNE m'a dit très justement un jour à son sujet : « L'idée même d'avoir pu heurter quelqu'un, même involontairement ou indirectement, lui était insupportable ». Ainsi s'expliquent les excuses qu'il croyait devoir présenter au plus humble de ses collaborateurs quand, au cours d'une opération, il lui arrivait de s'énerver d'un geste insuffisant ou malhabile. L'opération terminée, il vous invitait à venir dans son bureau et, toutes portes fermées, il exprimait des regrets pour son impatience, désirant être certain qu'on ne lui en tenait pas rigueur : beaucoup d'externes et d'Internes se sont trouvés gênés d'une délicatesse à leur égard de caractère si peu mandarinal.
Mais s'il était scrupuleusement bon et tolérant avec les hommes, il était sévère sur les principes. Avec vigueur, il combattait ce qu'il considérait comme des erreurs, tant sur le plan scientifique qu'universitaire ou moral.
Après sa mise à la retraite, l'évolution de la carrière universitaire et de l'enseignement médical, qu'il suivait attentivement, ne serait-ce que par les comptes rendus de nos assemblées de Faculté, n'avait pas toujours son acquiescement.
Bien des fois il m'a dit : « J'ai commencé, avant la Médecine, une carrière scientifique et ne suis donc pas suspect de méconnaître l'intérêt des bases mathématiques et physiques pour la formation médicale ; mais je trouve que, dans cette direction, l'on va vraiment trop loin pour la formation du Médecin praticien qui, par ailleurs, manque tellement d'enseignement clinique, théorique et pratique ».
A propos de la réforme, il n'a pas apprécié l'emprisonnement des enseignants dans le régime du plein temps, surtout non préparé par des structures hospitalières convenables. Et pourtant lui-même s'était toujours imposé une limitation à trois après-midis de consultations personnelles par semaine. Il estimait que ces trois après-midis dans son cabinet privé était une occupation suffisante, mais nécessaire à l'accomplissement de la tâche de Professeur de Clinique afin de maintenir, dans les conditions réelles de l'exercice professionnel, un minimum de vraie clientèle, indispensable pour comprendre les praticiens et les malades, et mieux conseiller les uns et les autres.

La violence de l'agitation estudiantine de l'année dernière l'avait profondément attristé. Lui, dont toute la vie d'enseignant fut si remplie de sollicitude envers les étudiants, il m'a parlé d'eux en des termes très proches de ceux par lesquels devait, très peu de jours avant la mort du Professeur JEANDELIZE, s'exprimer Paul Morand dans son discours de réception à l'Académie Française : « Ces adolescents, je voudrais les chérir, mais je me sens infirme devant eux ; je ne sais où placer une affection qu'ils récusent : c'est déjà difficile d'aimer qui vous aime, mais comment tendre les bras à qui ne veut pas être aimé ? Le seul bien qu'ils attendent de moi, c'est que je m'en aille ; qu'ils me laissent seulement m'éloigner en prenant ma part de leur peine. Que dire à des orphelins qui sont, en même temps, des parricides ? Ils nous demandent quel sera l'avenir de la jeunesse ; comment leur répondre que l'avenir de la jeunesse, c'est la vieillesse ? »

Cette vieillesse, JEANDELIZE sut la pousser jusqu'à des limites presque supra-physiologiques en gardant, à 97 ans, dans un corps fortement voûté, une mémoire et une intelligence absolument intactes. Deux jours avant sa mort, j'ai eu, tard dans la soirée comme à l'accoutumée, une longue conversation téléphonique avec lui : il était, ainsi que je l'ai toujours connu, parfaitement lucide et particulièrement charitable dans les paroles de condoléances qu'il m'adressait pour un deuil personnel.

Cette vieillesse fut heureuse dans la tendresse conjugale d'un ménage exemplaire, au sein d'une grande et noble famille, au contact de souvenirs lorrains précieux, dans la satisfaction d'une longue vie bien remplie au service des malades, de l'enseignement et de la recherche médicale.

Pour tous ceux qui, restant imprégnés de la majesté des institutions universitaires traditionnelles, refusent de céder dans leur cœur à l'actuelle tendance généralisée d'iconoclastie, la mémoire du Professeur JEANDELIZE persistera en exemple impérissable dans la galerie des Maîtres qui ont fait la haute réputation d'un établissement d'enseignement qui avait le droit, alors sans conteste, de s'appeler, simplement mais avec honneur, la Faculté de Médecine de Nancy.

JOB Louis

1878-1957

ELOGE

Louis JOB est né le 21 mars 1878 à Lunéville où son père exerçait la Médecine générale et où sa conscience et son dévouement lui avaient attiré une nombreuse clientèle. C'est dans cette ambiance familiale particulière que dès ses études secondaires au collège de Lunéville il décida de suivre l'exemple de son père et de ses frères et de devenir Médecin lui aussi. Inscrit à la Faculté, JOB se fit de suite remarquer par le sérieux de son travail et encouragé par ses Maîtres à suivre la voie des Concours hospitaliers. Dès la fin de sa deuxième année il est brillamment reçu au Concours d'Externat des Hôpitaux et travaille dans les Services des Professeurs GROSS et PARISOT et des Agrégés HAUSHALTER, ETIENNE, Louis SPILLMANN et Gaston MICHEL qui, connaissant ses qualités, lui conseillent de préparer l'Internat. Il obtient la deuxième place au Concours de 1901 derrière son ami SENCERT.

Sa première année d'Internat le conduit chez le Professeur FROELICH qui fut pour lui, non seulement un Maître, mais un ami qui sut toujours lui témoigner cette amitié et le considérait à la fin de sa carrière comme ayant été le meilleur de ses Internes. Sa deuxième année le trouve chez le Professeur Paul SPILLMANN, nom prestigieux de cette époque médicale où commençait la lutte antituberculeuse. Sous son autorité, il étudie la tuberculose dans les taudis de Nancy et publie une monographie importante dans laquelle il traite de l'hospitalisation des tuberculeux.

Bien que séduit par la Médecine générale, sa troisième année d'Internat passée à la Maternité Départementale devait décider de sa carrière future ; toutefois c'est à son premier Maître, le Professeur FROELICH, qu'il demande le sujet de sa thèse de Doctorat dans laquelle il traite « de la réduction non sanglante des luxations congénitales de la hanche ».

Très rapidement il ouvre à Nancy un cabinet de Médecine générale, afin de continuer à suivre l'enseignement du Professeur HERRGOTT, aux côtés duquel il trouve les Professeurs SCHUHL et FRUHINSHOLZ dont il admire la justesse du diagnostic et l'habileté opératoire, à une époque où tout le problème de l'accouchement dans les cas difficiles consistait à extraire l'enfant par les voies naturelles. Des circonstances peu favorables et indépendantes de sa volonté le forcent à attendre le Concours de Clinicat d'Obstétrique de 1908 où il est reçu après d'excellentes épreuves. Sa vie dès lors est partagée entre son activité de praticien, dont la clientèle augmentait rapidement, et la Maternité Départementale où les urgences étaient fort nombreuses de jour comme de nuit.

La mobilisation l'enlève au foyer qu'il venait de créer et à sa clientèle, rejoignant dès le 2 août 1914 le 69ème Régiment d'infanterie, comme Médecin de bataillon. Son courage tranquille et son

dévouement lui conquièrent les sympathies de tous et le 2 novembre 1914 il est fait, sur le front des troupes, Chevalier de la Légion d'Honneur, après l'attaque de la ferme de Léomont, où avec un mépris total du danger il s'était porté au secours de son colonel blessé demeuré sous le feu de l'ennemi. Dès lors il est avec le 20ème corps d'armée jusqu'au 17 octobre 1917, date à laquelle il est affecté aux troupes d'Algérie. Successivement Médecin-chef de l'Hôpital d'Aumale, Médecin-chef de la place d'Alger, puis d'un groupe de bataillons de tirailleurs algériens, il est démobilisé le 19 février 1919.

Revenu à Nancy, JOB retrouve une clientèle fidèle de Médecine générale et d'accouchement, à laquelle il se dévoue en même temps qu'il prépare l'Agrégation et après le Concours de 1920 il est institué Agrégé d'Obstétrique le 1er novembre de la même année. En cette qualité il est chargé du cours de Médecine opératoire obstétricale qu'il professe jusqu'en 1929. Son enseignement précis, simple est très suivi par les étudiants qui acquièrent auprès de lui les notions de technique opératoire indispensables à tout praticien.

Membre de la réunion d'Obstétrique et de Gynécologie de Nancy, il y fait de nombreuses communications dont les explications qu'il en donne sont toutes empreintes d'un grand sens clinique. Vice-président de la réunion de 1924 à 26, il en est Président de 1926 à 28. Professeur à l'Ecole de Sage-femmes en 1924, il est chargé de l'enseignement de l'Anatomie et de la Physiologie et peu après le Conseil Général de M-et-M le charge d'un cours de puériculture après accord avec la Faculté. Officier d'Académie en 1912, il est nommé Officier de l'Instruction Publique en juillet 1922 et en 1930 il reçoit la Médaille d'argent de l'Assistance Publique en récompense de son dévouement à la Maison Maternelle de la Maternité dont il avait la charge dès sa création en 1926. Il s'y occupe activement de l'allaitement maternel, encourageant sans cesse les jeunes mères auxquelles il en montre l'importance pour la croissance normale de leur enfant. Non content d'être un bon puériculteur, il se penche paternellement sur leurs misères morales avec une délicatesse et une bonté qui le font aimer de toutes. Partisan convaincu de la nécessité de l'allaitement maternel, il ne cantonne pas son action à la Maternité, il fait au dehors, dans diverses œuvres de protection maternelle et infantile, des conférences de vulgarisation de puériculture où des jeunes mères souvent ignorantes, viennent chercher ses conseils.

Agrégé libre en 1929, la Faculté lui attribue une charge de cours complémentaires d'accouchement sans limite de temps et le 10 mars, sur proposition de la Faculté, le Ministère de l'Education Nationale lui confère le titre de Professeur sans Chaire, reconnaissant ainsi ses qualités didactiques. Ses occupations universitaires et hospitalières ne lui font pas oublier une clientèle fidèle, il est non seulement le médecin, mais l'ami auquel on confie ses peines, le conseiller respecté et toujours écouté.

La mobilisation de 1939 le retrouve Médecin Lieutenant-colonel de réserve, Officier de la Légion d'Honneur, affecté à l'Hôpital militaire de Toul en qualité de Médecin-chef. Evacué avec tout son personnel, il communique à tous sa foi dans l'avenir ; comme en 1914 son courage tranquille réconforte les inquiets. Dès l'armistice il se retire en Dordogne où, avec Mme Job, il recrée autour de lui une petite communauté Lorraine grâce à laquelle les années de cet exil forcé lui paraissent moins dures. Révoqué par le gouvernement de Vichy, il est réintégré dans ses fonctions universitaires à dater du 21 décembre 1944 par arrêté ministériel du 4 octobre 1944. Admis à faire valoir ses droits à une pension de retraite, le titre de Professeur Honoraire lui est conféré le 10 septembre 1945.

La libération de Nancy lui permet enfin de réoccuper son appartement que des amis dévoués ont pu préserver en partie du pillage de l'occupant. Peu à peu repris par une clientèle dont

volontairement il diminue le nombre, il redevient le Médecin souriant et dévoué qu'il a toujours été. Professeur Honoraire, il assiste assidûment aux séances du Conseil de Faculté, participant avec discrétion aux discussions soulevées et où ses avis sont toujours marqués de sagesse. Demeuré très alerte malgré son âge, il faisait l'admiration de tous : toujours de caractère enjoué, volontiers taquin avec ceux qu'il aimait, il cachait sous une bonhomie souriante une grande bonté qui était le fond de son caractère.

Au cours de sa maladie, oublieux de lui-même, il ne pensait qu'à son entourage et surtout à la fidèle compagne de toute sa vie dont l'admirable dévouement a adouci ses derniers moments. JOB est mort à Nancy le 8 octobre 1957. Modeste, il avait voulu des obsèques très simples, mais la ferveur de la foule qui avait tenu à l'accompagner au cimetière de Lunéville fut le témoignage des sentiments qu'il avait su inspirer. Ses collègues, ses élèves et ses amis conserveront pieusement de lui le souvenir d'un grand honnête homme.

KISSEL Pierre

1906-1978

ELOGE par le Professeur G. ARNOULD

Le Professeur Pierre KISSEL, s'est éteint le 26 août 1978, après de longues souffrances. Sa mort a surpris beaucoup d'entre nous. Elle a été ressentie douloureusement par tous, collègues, élèves et amis, car c'était une personnalité très attachante, un homme distingué et de grande culture, au cœur généreux. Aîné de sa grande famille neurologique, il me revient l'insigne honneur de dire ce que fut le Maître éminent, le clinicien de premier ordre, le scientifique.

De longues années de conseils éclairés, de collaboration, de merveilleux dialogues, de partage des joies, ont tressé les liens d'affection qui nous unissaient. Évoquer sa mémoire est un douloureux devoir pour celui qui lui doit toute sa destinée. Mais l'exemple de volonté et de courage qu'il m'a donné tout au long de son existence facilite ma tâche.

Pierre KISSEL est né en Turquie le 10 juillet 1906. Après les études secondaires à Lyon et à Nancy, il choisit de faire sa carrière médicale à la Faculté de Médecine de Nancy, où son grand-père, le Professeur Gabriel GUERIN, avait enseigné avant d'être Professeur de Toxicologie et d'Analyse chimique à l'Ecole Supérieure de Pharmacie.

Dès le départ, il aura soin de rechercher une double formation, clinique et scientifique, celle de l'Hôpital et celle des Laboratoires biologiques, en gravissant parallèlement les degrés hospitaliers et universitaires.

A la Faculté, dès 1927, il devient pour quatre ans Préparateur d'Histologie du Professeur Remy COLLIN, qui l'intéresse particulièrement à l'Histologie du système nerveux, et le charge, en 1928, d'une mission scientifique à l'Institut Cajal de Madrid, où pendant trois mois « merveilleux » il s'initie aux méthodes d'imprégnation argentique. Chef de Clinique médicale en 1932, il n'en poursuit pas moins sa formation biologique, accueilli qu'il est, en disciple privilégié, par le Professeur DE LAVERGNE, au Laboratoire de Bactériologie ; il sera successivement, jusqu'en 1939, Préparateur, Chef de Laboratoire et Chef de Travaux. Il accède au Doctorat en Médecine en 1934. Reçu Agrégé des Facultés de Médecine, section de Médecine générale, en 1936, chargé d'enseignement, il assure celui de la Propédeutique médicale, puis de la Pathologie interne, enfin, par intérim, de Thérapeutique. En 1943, il est nommé Professeur titulaire de Thérapeutique, dans une Chaire qu'il occupera douze ans. En 1955, il succède par transfert au Professeur Paul-Louis DROUET, dans la Chaire de Clinique médicale B. Admis à faire valoir ses droits à la retraite en fin d'année scolaire 1976, il est nommé Professeur Honoraire le 2 novembre de cette même année.

Sur le plan hospitalier, reçu Externe des Hôpitaux en 1926, il est major de l'Internat en 1928, et choisit alors d'être l'Interne du Professeur Agrégé Lucien CORNIL. Emporté par l'enthousiasme de ce jeune Maître, comblé de travail, de cas neurologiques et de confrontations anatomo-cliniques, il est d'emblée passionné par la Neurologie. Mais la réalisation de ses aspirations ne pourra se faire que plus tard. En 1936, quelques semaines avant l'Agrégation, il devient Médecin des Hôpitaux. Mobilisé pour la guerre de 1939-1940 comme Médecin capitaine, il est nommé Médecin-chef de la Maison de Secours en 1941. Il devient, en 1946, le Chef de Service du Service de Neurologie qu'il vient de créer. Conjointement avec la Chaire de Clinique médicale, il reçoit, en 1955, la chefferie de Service de Médecine B, qu'il dirigera d'abord à l'Hôpital Central, puis au CHU de major jusqu'à sa retraite.

L'œuvre scientifique du Professeur Pierre KISSEL touche à tous les domaines. Elle reflète la double orientation qu'il a donnée à sa formation puis à sa carrière médicale. Elle est considérable, à la mesure de sa remarquable intelligence, de son immense culture et de son esprit aux aguets. Il consacre ses premiers travaux à l'Histologie de l'hypophyse, et, à la neuvième Réunion Neurologique Internationale de Paris en 1939, il est un des premiers à présenter une description de la névroglie dans la neuro-hypophyse.

Très intéressé ensuite par la Bactériologie, l'étude clinique et expérimentale des maladies infectieuses, il dirige ses recherches vers les phénomènes de coagglutination des méningoccoques, les diverses septicémies, les conceptions pathogéniques de la fièvre typhoïde, les variations de la cholestérolémie dans les infections aiguës à microbes hémolytiques, sujet de sa thèse. C'est avec l'infection herpétique et surtout l'infection ourlienne, qu'il fait montre de qualités d'observateur et d'expérimentateur. Il prouve la constance d'une méningite au cours de la kérato-conjonctivite herpétique du lapin, et démontre la transmissibilité au lapin de l'infection ourlienne sous forme de méningo-névraxite.

En Hématologie, l'observation d'une intoxication collective par le benzol lui donne l'occasion d'étudier et d'exposer cette grave hémopathie professionnelle. Avec le Professeur WATRIN, il est l'auteur d'un rapport sur l'agranulocytose, qui représente un document essentiel sur les conséquences possibles de la chimiothérapie. Mais l'ensemble des travaux du Professeur KISSEL témoigne de sa prédilection pour la Neurologie. Ses recherches en Histologie, son initiation histo-pathologique auprès du Professeur Cajal, sa fréquentation au Laboratoire de Neurobiologie dirigé par Yvan Bertrand à Paris, et toutes ses études expérimentales sur la pathologie infectieuse le prouvent déjà amplement, mais encore et surtout le nombre très impressionnant de ses communications proprement neurologiques, soit à la Société de Neurologie, soit dans les revues, sociétés et congrès français et étrangers. S'en détachent vingt-cinq rapports ou monographies qui ont fait son renom international de neurogénéticien. C'est d'abord une suite de travaux sur les formes neurologiques des maladies à virus lymphotropes avec leurs analogies particulières ; puis sur les méningo-encéphalites des uvéonévraxites à virus, où l'accent est mis sur le mode d'action de l'ultravirus. L'étude très importante sur les géno-neuro-dermatoses et phacomatoses, avec leurs formes viscérales, représente un des grands sommets de son œuvre ; elle met en valeur l'importance et le caractère de coordination des diverses malformations associées ; elle concerne aussi les dysraphies du névraxe et de ses enveloppes, les génopathies neuro-ophtalmiques, les gigantismes partiels, les agénésies sacrococcygiennes. Puis paraissent des ouvrages et des articles didactiques sur les géno-mésodermatoses que sont les dysplasies vasculaires : angiodysplasies dues à un trouble de l'embryogenèse, engendrées par une anomalie de la structure histologique et biochimique, provoquées par une erreur innée du métabolisme, ce qui regroupe une quarantaine

de maladies. Le muscle retient son attention : il l'étudie principalement dans les syndromes paranéoplasiques et dans les syndromes myothyroïdiens. En même temps, il s'intéresse aux placebo et effet placebo dans une monographie bien dans la tradition de l'Ecole neurologique nancéienne. Sa dernière grande œuvre est consacrée aux neurocristopathies, où il s'élève à une conception très générale des phacomatoses et polyadénomatoses par l'étude des dérivés normaux et pathologiques de la crête neurale. Tous ces travaux de neurogénétique témoignent en effet de son goût et de son souci à considérer un problème pathologique dans son ensemble à partir des structures originelles responsables. Documents fondamentaux pour la pathologie du système nerveux, ils ont retenu l'attention et l'admiration du monde neurologique.

L'accord est unanime pour reconnaître dans le Professeur KISSEL un Chef d'Ecole hors du commun. Il trouve sa vocation de Neurologue dès sa première année d'Internat auprès du Professeur CORNIL. Quelque peu latente ensuite, en raison des circonstances, il lui donne libre cours quand, avec son ami le Professeur René ROUSSEAUX, il met en route puis crée un Service, unique en France, avec deux chefs de Service à sa tête. L'Ecole neurologique de Nancy est fondée en 1946 ; elle a son Maître d'œuvre, son animateur qui lui donne dès lors sa structure universitaire et son élan scientifique. L'un après l'autre, ses élèves se succèdent dans les différents concours, pour parvenir plus tard, sous son patronage et selon leurs tendances, à leur poste de responsabilités : Neurologie, Neuropsychiatrie infantile, Psychiatrie adulte, mais aussi Endocrinologie, Maladies infectieuses, Médecine générale, sans que cessent pour autant son inlassable dévouement à son Ecole, son incessante ardeur à former des élèves.

Son transfert dans la Chaire et le Service de la Clinique médicale B ne ralentit pas son zèle. Il garde le meilleur de lui-même pour la Neurologie, à la fois dans ses travaux et dans le choix de ses jeunes collaborateurs. Il s'entoure aussi de compétences cardiologiques, gastro-entérologiques, hémodynamologiques. Là encore il allie la Clinique et la Biologie ; les relations avec le Laboratoire sont étroites, aussi bien pour l'Histologie, la Pharmacologie que pour la Chimiothérapie régionale des cancers de l'appareil digestif, à laquelle il consacrera plusieurs années de recherche.

La confirmation d'un tel éventail d'activités est son appartenance à de multiples Sociétés savantes, soit pour les Sciences fondamentales d'Anatomie et de Biologie, soit pour les Sciences cliniques, Société de Neurologie, Société Médicale des Hôpitaux de Paris entre autres. Membre Correspondant de la Société américaine de Génétique humaine, Membre fondateur du Groupe de Travail de la Fédération Mondiale de Neurologie pour la Neurogénétique et la Neuropharmacologie, il est fier à juste titre d'être nommé Membre Correspondant de l'Académie de Médecine en 1969. En 1975, il est appelé à présider la Société Française de Neurologie.

Ses hautes compétences, son autorité en bien des matières, sa perspicacité dans les situations compliquées et le souci qu'il a du bon renom de la Faculté de Médecine, font que le Professeur KISSEL est désigné par ses pairs aux fonctions de responsabilité. Pendant de longues années, il siège au Comité Consultatif des Universités, il préside la Commission Médicale Consultative ; de 1969 à 1971, comme Président de l'assemblée constituante, il a le rôle délicat de diriger les nouvelles instances de l'Université. Telle est l'œuvre de ce Maître incontesté dont l'audience s'étend bien au-delà de notre Faculté. La personnalité hors pair du Professeur Pierre KISSEL frappait tous ceux qui le connaissaient. Les qualités d'enseignant très tôt révélées lui venaient certainement de ses dons d'observateur, de son esprit critique, de sa démarche méthodique au contact des faits expérimentaux et cliniques que lui apportaient le Laboratoire et la nécessaire rigueur de l'examen neurologique. Son enseignement très objectif était clair, précis,

essentiellement adapté à la pratique médicale. C'est au lit du malade qu'il excellait. Eminent clinicien, il menait la discussion diagnostique dans une analyse subtile, avec des commentaires où il livrait sa grande expérience et ses références aux lectures. Car c'était un homme de lecture, à l'affût des idées de pointe, toujours en avance ; ce qui lui faisait regretter bien des fois qu'un article publié ne fût plus à la page. Il a ainsi marqué des générations d'étudiants qui lui vouaient leur admiration et par la suite leur indéfectible confiance. Jusqu'aux derniers temps de son activité, il recevait dans son Service, pour la visite des malades, des Médecins praticiens, fidèles dans le désir d'apprendre comme dans l'amitié.

Les distinctions honorifiques sont venues récompenser les mérites de ce Maître exceptionnel. Son rôle à la Libération lui a valu la Médaille de la Résistance. Il est nommé Chevalier, puis promu Officier de la Légion d'Honneur, enfin Officier dans l'Ordre national du Mérite, Commandeur des Palmes Académiques.

Par ses qualités d'homme, le Professeur KISSEL s'est attiré de profondes sympathies partout où il passait. Agrégatif, il lie pour toujours une amitié avec ses coéquipiers et recueille alors la bienveillante adoption des Maîtres parisiens. Au sein de la Société de Neurologie, à Lyon, où des attaches familiales le conduisaient tout naturellement vers les grands noms de l'Ecole neurologique, il suscite de solides affinités. Dans tous les milieux scientifiques on appréciait son érudition ; on le donnait comme un exemple de courtoisie et d'exactitude. Il avait le respect des autres, ce qui pouvait à d'aucuns paraître une réserve empreinte de timidité. Il y ajoutait une prudence mesurée ; dans ses relations comme dans ses actes, il n'avançait qu'à coup sûr.

Mulhousien dans son enfance, il restait attaché à l'Alsace et avait gardé des temps historiques d'alors des sentiments qu'il partageait avec des amis de toujours. Il avait bien connu l'auteur et caricaturiste Hansi, dont il conservait un vif souvenir.

Pour ses élèves, il fut le Maître proche, rempli de sollicitude, dispensant largement son temps, ses connaissances sur toutes choses. Il se plaisait à reconnaître en chacun d'eux un tempérament différent et leur témoignait son affection en s'intéressant avec une extrême délicatesse à leur vie familiale. Les conversations quittaient souvent les chemins scientifiques. Esthète averti, il faisait volontiers partager ses critiques et le plaisir qu'il avait éprouvé à visiter de splendides expositions et Musées, de superbes monuments. Il goûtait avant tout, avec une particulière sensibilité, la satisfaction intellectuelle que lui procuraient les idées originales, les tours de pensée, l'intelligence rencontrés dans ses lectures ou chez les autres. Il savait qu'il nous plaisait de l'entendre ; il ne s'est pas fait faute de nous faire profiter de tout ce qu'il savait.

Mais c'est peut-être à travers les séjours à Saint-Uze que se révélait le mieux l'attachante personnalité de notre Maître. Là-bas, dans la maison familiale, c'était déjà la Provence, propice au repos, aux promenades, aux lectures ; c'était la possibilité de s'offrir les spectacles, les auditions musicales, en Avignon, à Orange, à Aix. Saint-Uze était plus encore le lieu de réflexion et de méditation d'où nous parvenaient, par lettres aussi denses que brèves, les plans, les remarques, les conseils sur le travail en cours. Doué d'une volonté qui n'abdiquait jamais, il avait courageusement organisé sa retraite pour conserver ses points d'intérêt, les lectures et les voyages, mais encore l'assistance régulière aux Réunions de Neurologie et la correction des dernières monographies. C'est cette volonté qui lui a fait choisir d'être seul à faire face à son destin. Ainsi s'affirmait l'attirante et prestigieuse personnalité du Professeur Pierre KISSEL. Son influence fut et reste grande pour la Faculté de Médecine de Nancy et la discipline neurologique.

Que Mlle Kissel, à qui j'exprime ma profonde sympathie, soit assurée que ses élèves garderont de lui le souvenir fidèle d'un Maître qu'ils admiraient et aimaient.

LALLEMENT Edmond

1838-1889

ELOGE par le Professeur H. HEYDENREICH

C'est un deuil public qui nous réunit aujourd'hui autour de cette tombe, deuil rendu plus cruel encore par sa soudaineté. C'est qu'en effet il tenait une grande place dans notre ville, celui qui vient de nous être si prématurément enlevé ; il se prodiguait de tant de côtés que chacun se posait le problème de savoir comment il pouvait suffire à un pareil labeur. Mais je n'ai pas à passer en revue ici toutes les faces de celle vie si remplie ; c'est la carrière universitaire de LALLEMENT que seule je vais tracer.

LALLEMENT est né à Nancy, le 2 décembre 1838. Après de brillantes études au lycée, il se fit inscrire à l'Ecole de Médecine de notre ville et y devint successivement Aide d'Anatomie, Prosecteur et Interne. Bientôt il se rendit à Paris, et dans ce grand centre, où les compétitions sont ardentes, où les moindres succès sont chèrement achetés, il ne tarda pas à se signaler au tout premier rang. Nommé Interne des Hôpitaux de Paris, le premier de sa promotion, en 1860, il voyait venir à lui toutes les distinctions : première mention honorable au Concours pour le prix de l'Internat, en 1861 ; Médaille d'argent en 1862 ; premier grand prix (Médaille d'or) de l'Ecole pratique, en 1863. Dès cette époque, il montrait les qualités du Professeur, qui, plus tard, devaient le mettre en relief.

En 1864, il était reçu Docteur, et dans sa thèse (De l'élément nerveux dans le croup) il faisait ressortir le rôle si important que jouent dans cette maladie la contraction spasmodique et la paralysie des muscles laryngés.

De retour à Nancy, LALLEMENT fut nommé aussitôt Professeur suppléant des Chaires de Chirurgie et accouchements et Chef des Travaux anatomiques à l'Ecole de Médecine. Professeur Adjoint d'Anatomie en 1872, lors du transfert à Nancy de la Faculté de Médecine de Strasbourg, il devenait, en 1870, titulaire de la Chaire d'Anatomie descriptive.

Cependant, en dehors de l'enseignement, LALLEMENT cherchait des aliments nouveaux à son activité. Pendant de longues années il a été secrétaire général de la Société de Médecine et de l'Association des Médecins de Meurthe-et-Moselle, avant de devenir Président de ces deux Sociétés. Conseiller municipal, Membre du Conseil d'Hygiène, Membre de l'Académie de Stanislas, dont il a été Président, il se dépensait sans compter dans toutes ses fonctions ; et je ne parlerai ni de ces postes multiples, qui l'obligeaient à une pratique médicale incessante, ni de cette clientèle absorbante, qui ne lui permettait pas le repos.

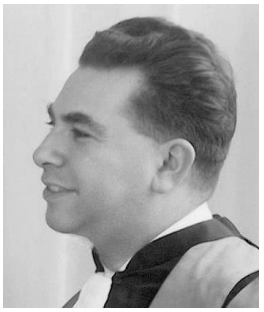
Sa vie n'a été qu'un labeur de tous les instants. Il s'appliquait à mener de front un ensemble d'occupations qui paraissaient dépasser les forces humaines, et le sentiment du devoir, chez lui très profond, lui interdisait des défaillances qui, parfois, n'auraient été que trop justifiées.

A la Faculté, son enseignement net et précis était vivement apprécié des élèves. La chaleur de sa parole, à laquelle il savait donner un tour familier, les aperçus philosophiques et les applications pratiques, qui abondaient dans ses cours, arrivaient à rendre intéressante, agréable même, l'Anatomie, cette science si aride. Ces qualités si précieuses du Professeur étaient rehaussées encore par l'intérêt qu'il témoignait aux élèves. LALLEMENT aimait les travailleurs, parce qu'il était lui-même un travailleur infatigable ; il les encourageait, il s'efforçait de leur faciliter la réussite dans leur carrière. Sa sollicitude s'étendait à tout ce qui touchait à la Faculté ; en toute circonstance on était sûr de le trouver au premier rang parmi ses défenseurs.

Homme de progrès, enthousiaste des innovations qu'il jugeait utiles, ne reculant ni devant les initiatives, ni devant les responsabilités, LALLEMENT devait laisser sur sa route une trace profonde. Passionné pour les questions d'Hygiène et de Médecine publique, prompt à passer de la théorie à l'application, il a été le promoteur de bien des mesures fécondes en résultats, telles que la création du bureau municipal d'hygiène et du gymnase municipal ; et il a su les faire aboutir, grâce à la ténacité peu commune qu'il apportait dans ses légitimes revendications.

S'il a droit à la reconnaissance de la Faculté de Médecine et de la ville de Nancy, que dirai-je de ces malades sans nombre, qui n'ont jamais trouvé son dévouement en défaut, à qui il sacrifiait sans hésiter et sa santé et le repos de ses nuits ?

Ceux qui l'ont approché savent quelle profonde bonté, quelle droiture, quelle honnêteté se cachaient sous ces dehors parfois un peu rudes. Ils le savent aussi, la chaleur qu'il apportait à la défense de ses opinions, la vivacité avec laquelle il s'élevait contre la contradiction, n'étaient autre chose que le gage de la sincérité parfaite de sa nature toute de premier mouvement et la preuve de la solidité de ses convictions.



LAMARCHE Maurice

1924-1980

ELOGE par le Professeur R. ROYER

La mort brutale, dans sa 56ème année, du Professeur Maurice LAMARCHE, au décours d'une maladie éprouvante qu'il assumait avec un remarquable courage et le souci de ne pas en faire supporter la gêne aux autres, a été douloureusement ressentie par ses proches et ses amis bien sûr, mais aussi par tous ceux avec qui il collaborait.

C'était pour chacun, un homme calme, affable, souriant, ouvert, bonhomme, décontracté, toujours prêt à écouter et à aider, voyant les choses de la vie et les problèmes avec philosophie, bon sens et recul.

C'était aussi, pour ceux qui le connaissaient mieux, une personnalité solide, tenace, logique à l'extrême, respectueuse des règles sociales et universitaires, pleine d'imagination créatrice. Collectionneur éclairé, il s'intéressait aux arts comme à toutes les formes de la créativité. Il avait un sens aigu des devoirs de sa charge et s'acharnait à défendre sa discipline. Toujours de bon conseil et efficace, il était le type même de ce qu'il est convenu d'appeler « le bon Patron » soucieux de l'épanouissement et de la carrière de ses élèves.

Il a créé la Pharmacologie à Nancy et contribué à son développement en France. Il fut, rappelons-le, un des Membres fondateurs de l'Association des Pharmacologistes.

Ebranlé dans ses convictions profondes par les événements de mai 1968, il a su s'adapter rapidement aux nouvelles structures et profiter du côté positif de l'événement pour modifier l'organisation de son Laboratoire, et permettre le développement de la Pharmacologie Clinique, nouvelle branche de la Pharmacologie, étroitement associée aux activités hospitalières de soins. Il avait d'ailleurs l'habitude de ces évolutions, puisque lui-même avait greffé la branche Pharmacologie sur l'arbre de la Physiologie et adapté à l'Hydrologie les méthodes scientifiques modernes, comme on va le voir en évoquant maintenant sa carrière.

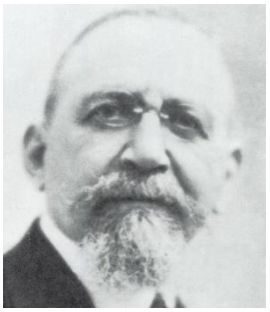
Né à Nancy, il poursuit ses études secondaires à Bar-le-Duc où vivait sa famille, pour revenir dans la capitale Lorraine entreprendre ses études de Médecine. Il prépare le Concours d'Externat des Hôpitaux et exerce ces fonctions pendant quatre années. En même temps, il commence à s'intéresser à la Physiologie et dans le Laboratoire du Professeur FRANCK, en collaboration étroite et amicale avec le Professeur Pierre ARNOULD, il assume les charges de Préparateur, puis d'Assistant. Il présente sa thèse de Doctorat en Médecine en 1952, devient Lauréat de l'Académie Nationale de Médecine, puis est nommé Chef de Travaux de Physiologie en 1955 et Chargé de Cours de Pharmacologie en 1957. Cette nouvelle orientation l'amènera à l'Agrégation en 1958. Il

est nommé Professeur à titre personnel en 1963 et obtient la Chaire de Pharmacologie et d'Hydrologie thérapeutique en 1964 succédant alors au Doyen MERKLEN. Il devient Chef de Service Hospitalier par intégration en 1971.
Titulaire de plusieurs Certificats spécialisés de Sciences ou de Médecine, il était devenu Membre des Sociétés de Médecine de Nancy, de Biologie, de Thérapeutique et de Pharmacodynamie, de l'association des Physiologistes, des Pharmacologistes.
Il exerçait de nombreuses charges officielles au profit de la collectivité. Il a été élu au Comité Consultatif des Universités, nommé à la Commission Nationale de Biologie Humaine. Il était encore Membre de la commission de publicité des Médicaments ainsi qu'Expert pharmacologue et toxicologue. L'Hydrologie et la Climatologie, qu'il affectionnait particulièrement, l'avaient conduit à la Présidence de la Commission Universitaire de la Fédération Thermale et Climatique Française, à la Vice-présidence de la Commission Universitaire Internationale du Thermalisme et Climatisme. Il était Président de la Fédération Thermale et Climatique des Vosges et de l'Est et Membre du Conseil Supérieur du Thermalisme au Ministère de la Santé. Chef du Laboratoire de Physiologie de l'Institut National d'Hydrologie et de Climatologie en 1975, il venait d'être nommé Secrétaire Général de cet Etablissement.
Par ses missions à l'étranger, il a aidé au développement de stations thermales aux USA, à Madagascar, en Islande. Il devait, si le destin ne l'en avait empêché, se rendre prochainement en Argentine.
Il ne serait pas normal que son influence Internationale nous masque en ce domaine son activité locale où il avait créé un Centre de triage hydroclimatique, parfaitement original en France, au profit des malades et de la Sécurité Sociale. Ce dévouement à la chose publique lui avait valu d'être nommé Officier dans l'ordre des Palmes Académiques et Chevalier dans l'ordre de la Santé Publique et du Mérite agricole.
Le Professeur LAMARCHE était aussi un enseignant hors pair et un chercheur. Avec précision et clarté, il assumait les cours de Pharmacologie et d'Hydrologie du curriculum des études médicales, organisait le Certificat de Pharmacologie Générale du troisième cycle en Biologie Humaine. Probablement déjà fatigué par les prémices de sa maladie, il avait renoncé récemment à son habilitation à dispenser le Doctorat.
Il assumait aussi la Formation Professionnelle Continue des personnels des Stations Thermales. Fasciné par le livre, il était l'auteur de plusieurs ouvrages d'Hydrologie.
Les recherches scientifiques ont été orientées dans différentes directions :

- physiologiques avec des études sur la masse sanguine et les liquides interstitiels, la résistance à l'anoxie ; et je me plais à souligner que c'est par ceux-ci qu'a commencé notre collaboration.
- pharmacologiques avec les travaux sur les antihistaminiques, le liquide amniotique, l'intoxication phalloïdienne expérimentale, les substances à action métabolique cardiaque, la toxicologie générale avec, en particulier, l'exploration de l'agression superficielle cutanée.
- hydrologiques afin de préciser les effets du conditionnement sur les propriétés des eaux minérales, les techniques de cures, l'analyse épidémiologique de leurs résultats, l'environnement écologique des stations thermales et bien d'autres encore.

Je voudrais maintenant, après avoir parlé de ce que fut l'homme et sa brillante carrière, évoquer avec émotion mon Maître prématurément disparu.
Il était Externe des Hôpitaux lorsqu'il m'introduisit dans un Service Clinique. Avec lui, je fis mes premiers pas en Cardiologie dans le Service du Docteur MATHIEU, où je pris goût pour cette spécialité, que je devais plus tard continuer en tant qu'Interne.

Je le suivis en Physiologie, puis en Pharmacologie. Il a su me préparer à l'Agrégation et m'associer à ses recherches. Il m'a énormément aidé pour ma formation et pour ma carrière hospitalo-universitaire, par ses conseils éclairés, son sens aigu de la pédagogie, son raisonnement logique. Il a su comprendre que la Pharmacologie se devait d'évoluer et me permettre de m'écarter de la discipline fondamentale pour faire le lien avec la Clinique.
Nos relations ont été celles d'un père et d'un fils, avec ses joies, ses problèmes, ses crises. Mais les difficultés inévitables d'évolution ont toujours été résolues grâce à une amitié profonde, une affection, une estime et une compréhension réciproques.
La mort laisse un grand vide dans notre laboratoire. Nous sommes tous profondément attristés par sa disparition. Qu'il me soit permis d'affirmer ici qu'il restera toujours présent dans notre mémoire et dans nos cœurs.



LAMBERT Mayer

1870-1943

EXTRAIT de « Les sciences physiologiques et physico-chimiques » par le Professeur P. ARNOULD

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Ce fut Mayer LAMBERT qui succéda à MEYER. Agrégé depuis 1895, il avait eu une carrière difficile du fait des règlements de l'époque, qui limitaient à neuf ans la durée des fonctions d'Agrégé. Sa prolongation dans les fonctions, à plusieurs reprises, ne se fit pas sans de grandes difficultés. Peu avant la première guerre mondiale, il partit enseigner la Physiologie à Sao Paulo, d'où il revint pour faire son devoir militaire.

En 1919, il obtint la Chaire de Physique, d'où il demande naturellement son transfert à la Chaire de Physiologie lorsque celle-ci devint vacante, en 1924 ; il l'occupa jusqu'à sa retraite en 1937.

Ses publications portent notamment sur les mécanismes humoraux de la régulation digestive ; on lui doit un « guide pratique de l'alimentation rationnelle » et une importante participation au dictionnaire de Charles Richet.

Cependant une santé défaillante ne lui permit pas de maintenir l'activité du laboratoire au niveau atteint par son prédécesseur.

LAMY Georges

1880-1949

EXTRAIT de « Les sciences physiologiques et physico-chimiques » par le Professeur P. ARNOULD

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Georges LAMY était Agrégé de Physique depuis 1924.
Lors du départ de DUFOUR, non seulement il ne put postuler la Chaire ainsi supprimée, mais il ne fut pas renouvelé dans ses fonctions d'Agrégé. Il se retrouva Chef des Travaux pratiques, chargé de la direction du Service et d'un cours complémentaire. Il fut chargé aussi de la direction du Service d'Electroradiologie de l'Hôpital Central.
C'était là une situation psychologique pénible ; de plus, la pénurie qui régnait déjà en 1934 ne fit que s'aggraver du fait de la guerre, et l'on comprend que l'activité du Service se soit beaucoup ralentie à cette époque.
La Chaire de Physique ne fut rétablie qu'en 1946 ; mais le Professeur Georges LAMY mourut deux ans plus tard.

Compléments (B. LEGRAS)

LAMY est né le 11 juin 1880 à Chateauroux (Indre)
Il passe sa thèse à Nancy en 1907 sur « Exploration du tube digestif par les rayons X pour la recherche de corps étrangers ».
Il est décédé à Nancy le 30 juin 1949.

LEPOIRE Jean

1923-1997

ELOGE par le Professeur H. HEPNER

Le Professeur LEPOIRE était mon Maître, Jean était mon ami. Il nous a quittés le 27 juillet dernier. Sa disparition endeuille notre communauté hospitalo-universitaire ainsi que toute la Neurochirurgie française.

Né à Charmes le 23 avril 1923, Jean LEPOIRE a fait de brillantes études à la Faculté de Médecine de Nancy. Reçu en 1947 au Concours de l'Internat, il part quatre années plus tard en Amérique à Boston et s'oriente vers la Neurochirurgie. Il est alors l'élève du Professeur René ROUSSEAUX, complice du Professeur KISSEL qui introduiront à Nancy une nouvelle discipline de Spécialité Chirurgicale : la Neurochirurgie.

En 1952, il est nommé Assistant des Hôpitaux dans le Service de Chirurgie B que dirigera René ROUSSEAUX. Il s'oriente alors pleinement vers la Neurochirurgie. En 1955, il devient Chirurgien des Hôpitaux et quelques mois plus tard, il est reçu au Concours d'Agrégation de Neurochirurgie. Son Maître le Professeur ROUSSEAUX, encore très jeune, devait décéder en février 1955 et il se retrouve alors un peu orphelin. C'est Marcel David (Paris) et Emile Laine (Lille) qui l'adoptent et deviennent ses Maîtres dans sa Discipline Neurochirurgicale.

Le Professeur BODART, nommé à la tête du Service de Chirurgie B, héberge alors Jean LEPOIRE et la Neurochirurgie. Quelques années plus tard, en 1962, une Chaire et un Service de Neurochirurgie sont créés à Nancy pour LEPOIRE. Ce Service abrité dans les locaux de la Chirurgie B se développe et en 1968, le Service est « déménagé » à l'Hôpital Saint Julien où la Neurochirurgie prend alors tout son essor avec à ses côtés le Service de Neurologie, dirigé par le Professeur Georges ARNOULD.

Rapidement, Jean LEPOIRE s'est entouré de nombreux collaborateurs. Le premier a été mon ami le Professeur Jacques MONTAUD décédé malheureusement à l'âge de 55 ans, puis Michel RENARD, Anatomiste et Neurochirurgien des Hôpitaux, moi-même et enfin le Professeur Jean-Claude MARCHAL et le Professeur Jean AUQUE.

On peut considérer qu'il a été un des pionniers de la Neurochirurgie française. Rapidement, il a compris les limites de cette Chirurgie qui ne pouvait progresser sans un travail d'équipe avec la Neurologie et la Neuroradiologie. Cette époque correspondait au début du développement de la Neuroradiologie. En France, l'essor de la Neuroradiologie a été grandement facilité par Jean LEPOIRE, Raymond Houdart et d'autres, et si les Services de Neuroradiologie interventionnelle

et thérapeutique ont vu le jour en France, c'est aussi grâce à lui. C'est ainsi que Luc PICARD a été véritablement un de ses élèves à part entière.
Son adaptation à la Neurochirurgie moderne a été exceptionnelle. Il s'agissait d'un visionnaire dans son domaine. Il a toujours souhaité un travail multidisciplinaire avec les Neuroradiologues, les Neurologues, les Chirurgiens « Maxillo-faciale », les ORL, les Radiothérapeutes, les Anatomopathologistes et j'en passe.
Il a été reconnu rapidement sur le plan national comme l'un des plus brillants Neurochirurgiens français. Fondateur de La Société de Neurochirurgie Française, il en a été le premier Président. Il a réformé les statuts de la Société de Neurochirurgie de Langue Française et en a été aussitôt le Président. Membre du comité Directeur de la Société de Neurochirurgie de Langue Française, il en a été le délégué français à la Fédération Mondiale de Neurochirurgie durant de nombreuses années. Il était également Membre de l'Académie Royale de Médecine en Belgique mais aussi de bien d'autres Sociétés médicales en France et à l'Etranger.
Auteur de deux Rapports nationaux de Neurochirurgie, l'un avec Pertuiset en 1957 sur « les Kystes épidermoïdes cranio-encéphaliques », l'autre avec Lapras en 1967 sur « Le Traitement de l'hydrocéphalie non tumorale du nourrisson par dérivation ventriculo-atriale », il était également l'auteur de plusieurs centaines de publications et avait dirigé de nombreuses tables rondes. Je ne pourrais pas citer toutes ses publications ; il n'en tenait pas le registre.
Alors qu'il était candidat à la classe exceptionnelle, il n'avait pas présenté ses travaux et ses dernières publications et il m'avait dit : « tout le monde sait ce que j'ai fait et publié ». C'était vrai. Il a été nommé Professeur de Classe Exceptionnelle à sa première candidature.
L'Homme était en effet exceptionnel et je voudrais citer un extrait d'une lettre qu'un de nos collègues Neurochirurgiens m'a adressé à l'occasion de son décès. « Le décès de Jean LEPOIRE ne m'a pas laissé indifférent, j'ai toujours éprouvé beaucoup d'admiration pour cet homme exceptionnellement doué et très fascinant » puis à propos d'un différend il ajoutait « comprenant les états d'âme de cet homme généreux et intelligent, je lui ai rendu du mieux que je le pouvais ce témoignage d'estime et d'admiration que rien ne pouvait entamer ».
Jean LEPOIRE était marié à Anne-Marie qui nous a quittés, il y a deux ans. Les plus anciens d'entre nous l'ont tous connue. Il ne se déplaçait jamais sans elle. Ils n'ont pas eu la chance d'avoir des enfants et je crois qu'il nous considérait tous comme ses enfants.
Aussi, il s'est intéressé à la carrière de beaucoup d'entre nous et nombreux sont ceux qui lui doivent toute ou partie de leur promotion. Pour ne citer que certains d'entre eux à Nancy : Jean AUQUE, Serge BRACARD, Jean-Claude MARCHAL, Michel MERLE, Luc PICARD, Jacques ROLAND, Michel STRICKER, Michel WEBER et moi-même.
L'Homme était un remarquable opérateur, et un clinicien averti faisant toujours bénéficier le malade de ses indications éclairées. S'il n'avait pas d'heure fixe, le matin pour arriver au Service, sa disponibilité pour surveiller ses malades de jour comme de nuit était sans égal. On pouvait le déranger pour rien, jamais, il n'avait de reproche à formuler.
Derrière le Neurochirurgien, il y avait un deuxième homme, voire un troisième. Le deuxième homme avait le souci du bien public, ce qui l'avait amené à nous représenter au CNU et à la Commission Médicale d'Etablissement durant de nombreuses années et même à devenir Conseiller Municipal à Nancy.
Le troisième homme était celui des passions :

- Musicien, il était Premier Prix de Piano du Conservatoire de Nancy. Il faisait partie des jurys du Conservatoire de Musique. Il était Président de l'Association Lorraine de Musique de Chambre. Grâce à lui, des pianistes de valeur internationale venaient et étaient écoutés à Nancy.
- Féru de Littérature, épris d'histoire, de peinture, il s'intéressait aussi au sport puisqu'il était ceinture noire de judo et pratiquait la plongée sous-marine.
- Enfin, son violon d'Ingres était le bridge dont il était l'un des meilleurs joueurs de la région lorraine.

Certains le trouvaient hautain et distant. Lorsqu'il vous regardait de toute sa hauteur, on aurait pu le penser. Tous ses amis, ses élèves et ses patients pourront témoigner que Jean était un homme généreux, sensible et attachant. En dépit de sa notoriété, il était resté discret et réservé.

On pouvait penser que sa retraite serait paisible et qu'il était mieux armé que les autres pour la vivre en raison de toutes les cordes qu'il avait à son arc. Il n'en était rien. Son retrait de la vie active hospitalo-universitaire a été un drame. Après le décès d'Anne-Marie Lepoire, la tristesse s'est installée. Il se sentait très seul. Je le voyais très régulièrement. Mais je savais qu'il restait inconsolable, que ses sourires et l'intérêt qu'il portait à notre conversation n'étaient que passagers. Sa disparition me laisse une autre fois orphelin.

Note (B. LEGRAS)

Le bâtiment Neurosciences de l'hôpital Central porte depuis septembre 2012 le nom du professeur Jean Lepoire.

LOUYOT Pierre

1902-1985

ELOGE par le Professeur A. GAUCHER

Le Professeur Pierre LOUYOT, Professeur Honoraire de Clinique Rhumatologique, Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier des Palmes Académiques, s'est éteint le 25 juillet 1985. Sa mort a surpris beaucoup d'entre nous et elle a été ressentie avec énormément de tristesse par tous ses collègues, tous ses élèves et tous ses amis.

Né à Nancy le 9 décembre 1902, Pierre LOUYOT a fait ses études à l'école Saint-Sigisbert puis à la Faculté de Médecine de la rue Lionnois et à l'Hôpital Central, en ayant toujours soin de compléter sa formation clinique par la fréquentation assidue des Laboratoires de Biologie. Après avoir gravi les différents échelons classiques des carrières hospitalière et universitaire, il a été nommé Médecin des Hôpitaux en 1944 et Professeur Agrégé de Médecine en 1949.

Dès le début de sa pratique médicale, le Professeur LOUYOT s'est intéressé aux maladies des os et des articulations. C'est en 1948 qu'il a créé la première Consultation nancéienne de Rhumatologie dans des locaux très exigus de l'Hospice Saint-Julien, locaux composés du bureau qu'il a occupé jusqu'à sa retraite en 1974 et d'une partie du couloir qui y conduisait, agrémentée de quelques chaises Lorraines sur lesquelles les malades attendaient et ceci sans aucun personnel. En 1949, les premiers lits de Rhumatologie sont individualisés à l'Hôpital Central dans une des salles de la Clinique médicale B, et 1951 voit l'ouverture à l'Hospice Saint-Julien d'un Service de Rhumatologie de 38 lits, répartis sur deux niveaux à gauche de la Chapelle. Ce Service de Rhumatologie du Professeur LOUYOT, je l'ai connu dans son état initial car j'ai été en 1952 l'un des premiers Externes à le choisir. Certains détails restent gravés dans ma mémoire telle l'absence de téléphone, le seul poste utilisable étant celui de la loge du concierge, rue des Jardiniers. Naturellement, il n'y avait pas d'ascenseur.

Rapidement, le Professeur LOUYOT obtint des agrandissements et des améliorations : doublement en quelques années de la capacité d'hospitalisation, création d'un atelier de mécanothérapie, installation d'une section de podologie et d'une autre consacrée à l'aide sociale.

Malgré la bonne volonté de tous, il devint cependant impossible de continuer à adapter ces locaux vénérables aux besoins d'une discipline de plus en plus active. Fort heureusement, après bien des péripéties, le Service de Rhumatologie fut transféré sur un étage complet du nouvel Hôpital de Brabois où les malades bénéficient maintenant d'un confort très apprécié et tout le personnel d'excellentes conditions de travail.

En même temps que le secteur hospitalier, le Professeur LOUYOT sut créer et développer l'enseignement de la Rhumatologie pour tout le Nord-est de la France. Dès 1958, Nancy se voit accorder l'autorisation ministérielle de dispenser l'enseignement du Certificat d'Etudes Spéciales de Rhumatologie et en 1961 LOUYOT quitte la Chaire de Thérapeutique, qu'il occupait depuis 1957, pour prendre en charge une Chaire de Clinique Rhumatologique, spécialement créée pour lui, ce qui consacrait déjà sa grande notoriété. Nancy se trouve alors dotée de la troisième Chaire française de Rhumatologie après celle de Paris du Professeur Coste et celle de Montpellier du Professeur Serre. Presque tous les rhumatologues lorrains et beaucoup de ceux des provinces voisines ont été les élèves du Professeur LOUYOT. C'est pour les réunir officiellement qu'il a créé en 1979 la Société de Rhumatologie du Nord-est forte actuellement de plus de 200 Membres, première Société régionale de Rhumatologie, souvent donnée en exemple et dont il fut naturellement le premier Président.

Il n'est pas possible de détailler l'œuvre scientifique du Professeur LOUYOT tant elle est considérable. Beaucoup de ses travaux servent actuellement de référence. Ils recouvrent tous les domaines de la pathologie ostéo-articulaire, avec des centres d'intérêt particulièrement marqués pour les arthroses, les rhumatismes professionnels, les sels d'or, la spondylarthrite ankylosante, la maladie de Paget et la goutte dont il étudia notamment les aspects héréditaires chez les Médicis et chez les Ducs de Lorraine.

Cette activité ininterrompue se concrétisait surtout par des rapports et par des communications à la Société Française de Rhumatologie dont le Professeur LOUYOT, Membre fondateur, était devenu le Président d'Honneur. Elle lui valut aussi une élection très remarquée comme Membre Correspondant de l'Académie Nationale de Médecine.

Le Professeur LOUYOT possédait des qualités humaines exceptionnelles. Sensible à toutes les détresses, il se dévouait sans compter pour soulager les malades. Pendant de nombreuses années, il présida l'Association Lorraine de Lutte Antirhumatismale et il fut, jusqu'à sa mort, Médecin-chef des pèlerinages diocésains de Lourdes. Homme de grande culture, passionné d'art et d'histoire, il fut aussi un Membre très écouté de l'Académie de Stanislas.

Pionnier de la Rhumatologie française, le Professeur LOUYOT laissera le souvenir d'un savant, d'un humaniste de talent et d'un homme d'une grande bonté.

A Mme Louyot, à ses huit enfants et à ses petits-enfants, nous présentons nos très sincères condoléances.

LUCIEN Maurice

1880-1968

ELOGE par le Professeur A. BEAU

C'est une épreuve particulièrement émouvante, pour celui qui pendant plus de vingt années consécutives, fut son élève et son collaborateur, que d'avoir à rappeler les grandes étapes de la vie, et d'avoir à évoquer les mérites personnels de celui qui fut son Maître vénéré et aimé. Le Doyen Maurice LUCIEN nous a quittés le 11 juillet dernier avec la discrétion qui a toujours été sienne, et bien peu d'entre nous ont pu l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure et témoigner par leur présence leur reconnaissance et leur admiration. Aujourd'hui, en cette séance de rentrée de l'Assemblée de Faculté c'est un pieux devoir que j'accomplis vis-à-vis de sa mémoire, une promesse depuis longtemps engagée.

Maurice LUCIEN nous a donné pendant toute sa carrière universitaire un long et magnifique exemple de conscience professionnelle et de dévouement sans limite à l'accomplissement de son devoir de Professeur et de Maître. Sa vie toute entière a été exclusivement consacrée à l'enseignement et à la recherche. Durant 48 années, il a consacré le meilleur de lui-même à enseigner, l'Anatomie aux étudiants de notre Faculté de Médecine, et à former de nombreux élèves dont bon nombre d'entre eux sont devenus des Maîtres de cette maison, aussi bien dans le domaine des sciences morphologiques que dans celui de la Clinique chirurgicale.

La carrière universitaire de Maurice LUCIEN fut d'une parfaite rigueur et d'une rectitude sans faille.

Champenois d'origine, puisqu'il était né à Châlons-sur-Marne le 6 avril 1880, il fut attiré à Nancy par d'autres amis, étudiants comme lui, et par son frère aîné le Docteur Fernand Lucien, Interne de la promotion de 1894 et qui devait faire une brillante carrière de Médecin des Hôpitaux à Dijon. Dès les premières années de ses études médicales il se fait remarquer par ses brillants succès que viennent récompenser des prix de fin d'année d'étude et il se lie d'amitié avec son condisciple Remy COLLIN, amitié qui se renforça par deux carrières rigoureusement semblables, et que seule la mort vint interrompre.

En 1902, le Professeur NICOLAS, alors titulaire de la Chaire d'Anatomie, choisit Maurice LUCIEN et Remy COLLIN comme aides de son Laboratoire. Ce choix entraînait leur destinée, à l'un comme à l'autre, vers la morphologie, Anatomie pour LUCIEN, Histologie pour COLLIN. NICOLAS était alors un des Maîtres de l'Anatomie ; sa rigueur scientifique, son labeur acharné, son dynamisme remarquable, lui valaient d'être entouré par une pléiade d'élèves. Ils lui valurent aussi d'être nommé, en 1907, titulaire de la Chaire d'Anatomie de Paris. Quittant alors le

Laboratoire d'Anatomie normale, Maurice LUCIEN fut pendant quatre ans Chef de Travaux d'Anatomie pathologique sous la direction du Professeur Louis HOCHE. Cette période de sa vie lui permit de se familiariser avec l'étude microscopique des lésions organiques. Il y restera très attaché durant toute sa vie et ses avis éclairés par une très longue expérience étaient très hautement appréciés des cliniciens, placés bien souvent devant des cas difficiles, et que seule une rigoureuse interprétation microscopique permettait de trancher. En 1910, Maurice LUCIEN se présente, dans des conditions difficiles au Concours d'Agrégation d'Anatomie : la valeur de ses épreuves, la clarté et la précision de ses exposés lui permettent de triompher, alors qu'il n'était pas, il faut bien le dire, le candidat favori.

Agrégé Chef de Travaux en 1912, il devient ainsi le collaborateur direct du Professeur ANCEL ; il lui succède en 1920, quand, au lendemain du traité de Versailles, Strasbourg reconquis rappelle à sa Faculté de Médecine d'éminents Maîtres de Nancy, pour reformer ses cadres, juste retour des choses d'ailleurs, puisqu'on 1871, ce sont les Maîtres de Strasbourg qui avaient reconstitué la Faculté de Nancy. En 1920, ANCEL, BOUIN, SENCERT, FROELICH et nombre de leurs élèves nous quittèrent pour la capitale de l'Alsace recouvrée.

Pendant vingt-huit ans, jusqu'au 1er janvier 1948, Maurice LUCIEN devait diriger la Chaire d'Anatomie de Nancy - nombre d'entre vous mes chers collègues ont été ses élèves et se rappellent de la valeur de son enseignement.

Ses cours, clairs et précis, ne cherchaient pas une vaine et inutile érudition : connaître l'essentiel des dispositions souvent si complexes de l'économie humaine, les expliquer et les illustrer par d'utiles schémas, mais surtout par de très beaux dessins, trahissant un véritable talent artistique : tel était le but que poursuivait notre Maître.

Rigueur dans la longueur et dans la multiplicité des travaux pratiques de dissection, que dirigea longtemps le Professeur MUTEL et qui marquèrent d'un inoubliable souvenir tant de générations d'étudiants. Ces austères après-midi au pavillon de dissection où les Maîtres étaient entourés de tout un état-major de Prosecteurs, d'Aides, de Préparateurs d'Anatomie, que distinguaient le tablier blanc des patrons et le bleu de leurs Assistants.

C'est une époque et des mœurs bien révolus que j'évoque en ce moment devant vous, et qui sont bien loin des contestations de l'heure présente.

Outre ses charges d'enseignement, Maurice LUCIEN accomplit durant sa vie une très longue et très fructueuse série de recherches dans deux principaux domaines de sa prédilection : l'Anatomie normale et l'Endocrinologie. Loin de ratiociner sur des détails de morphologie ou sur des anomalies exceptionnelles, il eut sur la constitution du corps humain, de ses systèmes, de ses appareils et de ses organes, des vues synthétiques basées essentiellement sur une tentative d'explication des structures appuyée sur la destinée fonctionnelle et sur la finalité de ces composants.

Son œuvre majeure a porté sur l'anatomie fonctionnelle du poumon. Dans cet organe, si complexe en apparence, il est le premier à introduire une systématisation logique correspondant à la Physiologie de ce parenchyme. Dès 1927, il définit la notion de segment broncho-vasculaire et montre son intérêt primordial, pathologique et chirurgical. Il introduit ensuite la conception de territoires de ventilation pulmonaire et parvient ainsi, en délimitant leurs différentes étendues, à établir la carte de leur projection périphérique à la surface du poumon. Aidé par ses nombreux élèves et collaborateurs, il établit de façon rigoureuse un schéma de la ramification bronchique.

L'ensemble de ces travaux menés par l'Ecole de Nancy a été ensuite repris par de nombreux anatomistes en France comme à l'étranger, en Angleterre et aux Etats-Unis plus spécialement.

Mais il n'en reste pas moins que c'est à Maurice LUCIEN que revient le mérite d'avoir ouvert une voie qui a mené à de fructueuses applications dans la connaissance et la limitation des affections pulmonaires, et dans le domaine de la Chirurgie thoracique qui, s'appuyant sur des bases anatomiques solides, a pris depuis lors un essor remarquable et a permis de réaliser des interventions chirurgicales de plus en plus précises et de plus en plus délicates.

Avec la collaboration de ses amis Jacques PARISOT et Gabriel Richard, c'est vers l'Endocrinologie que très tôt vont se porter les recherches et le labeur de Maurice LUCIEN. La Faculté de Médecine de Nancy, il ne faut pas l'oublier, a été dans le domaine de cette science une innovatrice grâce aux travaux de NICOLAS et de PRENANT d'abord, d'ANCEL et de BOUIN ensuite, de LUCIEN, de COLLIN et de Jacques PARISOT au lendemain de la première guerre mondiale.

C'est à ce moment que Maurice LUCIEN fonde avec Jacques PARISOT la *Revue Française d'Endocrinologie*, seule publication française consacrée à cette discipline. Maurice LUCIEN en assumera la charge totale jusqu'en 1940. Secrétaire Général de la publication il lui faut susciter et choisir des articles de grande classe, fournir aux lecteurs des comptes rendus détaillés de tous les travaux endocrinologiques parus dans la littérature : tâche lourde et ingrate à laquelle Maurice LUCIEN consacre de nombreuses et longues heures de sa vie. Parallèlement et avec la collaboration de Jacques PARISOT et de Gabriel Richard, c'est la publication d'un monumental Traité d'Endocrinologie, quatre volumes de plus de six cents pages chacun représentant la mise à jour d'une somme énorme de connaissances de toutes sortes : anatomique, physiologique et clinique. Dans cette œuvre la part de LUCIEN fut très grande, car outre la rédaction de nombreux chapitres de ce traité, il prit la responsabilité de la présentation et de l'édition de ces ouvrages. Maurice LUCIEN avait acquis une très large audience et une grande admiration parmi ses collègues. En lui ouvrant ses portes, l'Académie de Médecine ne faisait que reconnaître ses éminents mérites.

Si je devais, au cours de cet éloge, vous rappeler comme Doyen la carrière universitaire et scientifique de Maurice LUCIEN il me reste un geste, que je qualifierais de piété, à accomplir vis-à-vis de celui qui fut mon Maître durant tant d'années. Qu'il me soit permis d'évoquer devant vous cet homme plein d'une courtoisie affable, d'un accueil toujours bienveillant, d'une discrétion et d'une modestie sans égales.

Certes il aurait pu passer inaperçu parmi nous avec sa stature fluette mais combien empreinte de distinction et d'amabilité. Tous ceux qui l'ont approché ont apprécié à leur juste valeur ses qualités de cœur qui le rendaient si accessible et si bienveillant. Ce que la plupart d'entre nous ne savent pas c'est que cette modestie et cet effacement cachaient une âme sereine et un caractère héroïque qui dans les moments les plus durs de sa vie se sont manifestés avec éclat.

Si vous parcourez l'*Illustration* du mois de novembre 1914 vous trouverez sous la plume de Gaston Chereau, le rédacteur aux Armées de cette fameuse revue, de nombreuses colonnes consacrées à la conduite héroïque du Médecin Aide major Maurice LUCIEN. Parti avec le 79ème RI, l'un des Régiments de la division de fer, il participe aux combats de Lorraine et du Grand Couronné de Nancy, puis à la bataille du Nord. C'est là qu'en octobre 1914, à Cappy il est pris sous la mitraille en allant relever des blessés, en pleine action. Un obus tombe au milieu d'un groupe de Médecins et d'infirmiers, au bout de quelques instants le Médecin major se redresse et trouvant que son aide ne mettait pas assez de zèle à l'imiter lui crie : « Dites donc, cher ami, la pause n'a pas sonné », et LUCIEN de répliquer paisiblement : « Pardon, Monsieur le Médecin major mais je crois que j'ai l'humérus brisé ». Il l'était d'ailleurs bel et bien par un éclat d'obus.

Malgré sa blessure LUCIEN rejoint tout de suite son unité, il est cité à l'Ordre de l'Armée et le 15 octobre 1914, le Colonel tient à lui remettre la Légion d'Honneur sur le front même des troupes à 600 mètres des tranchées allemandes, avec prise d'armes et drapeau déployé. Laissons parler le reporter de « L'Illustration » jamais dit-il je n'ai vu plus de grandeur dans pareille simplicité... jamais le drapeau ne m'avait paru plus clair, plus gai, plus crâne, plus beau, plus chérissable que sur cette route au milieu de ces cultures, dans cette plaine... Le petit Aide major que l'on décorait était peut-être celui qui dissimulait le mieux son émotion ; il se tenait devant le drapeau, sans plus de gêne que s'il se fût trouvé dans son Laboratoire... »
Ce courage tranquille et cette sérénité d'âme, LUCIEN devait les témoigner à nouveau durant les sombres heures de la seconde guerre mondiale et de l'occupation allemande. Désigné par la confiance de ses collègues pour faire partie du Conseil de l'Université en 1937, il est nommé Assesseur du Doyen le 29 juillet 1938. En pleine période d'invasion, le 28 mai 1940, le Doyen Louis SPILLMANN meurt brutalement laissant à une période terrible toutes les responsabilités à Maurice LUCIEN. Durant quatre années, il lui fallut lutter pied à pied contre les Allemands : limiter le plus possible l'occupation de la Faculté et des Hôpitaux, protéger les enseignants, soustraire les étudiants à la réquisition du Service du travail obligatoire, les arracher, autant que faire se pouvait aux griffes de la Gestapo. Je sais, pour avoir vécu auprès de lui ces heures pleines de tristesse et d'anxiété, quelle a été l'action du Doyen LUCIEN et tout ce que la Faculté lui doit. Refusant pleinement toute collaboration avec l'occupant, ouvertement hostile au pseudo-gouvernement de Vichy, il n'est pas étonnant que LUCIEN ait été arrêté puis déporté au camp de Neuengamme le 9 juin 1944 avec plusieurs de nos collègues, Jacques PARISOT, DROUET, HEULLY.
Tous ceux qui l'ont connu durant cette épreuve ont pu témoigner de sa parfaite sérénité devant l'ennemi, de son calme et de son courage implacable devant l'adversité. Revenu à Nancy le 19 mai 1945, il reprend durant un an ses fonctions de Doyen auxquelles ses collègues l'avaient porté par un vote unanime. Aucun témoignage de reconnaissance officielle ne vint récompenser son courage dans l'adversité, lui qui avait reçu la Légion d'Honneur sur le champ de bataille plus de trente ans auparavant ne vit ses mérites récompensés, ô ironie ! que par la Médaille d'Argent des Epidémies.
Et puis deux années après vint l'heure de la retraite, elle devait être longue mais lourdement attristée par deux deuils cruels, la mort de sa compagne des bons et mauvais jours, puis la mort de sa fille qui avait été pour lui une collaboratrice précieuse dans ses travaux. Le poids de l'âge se faisait sentir de plus en plus sur ce vieillard frêle et pourtant si énergique. Il a eu raison de ses forces et Maurice LUCIEN s'est endormi pour toujours avec le même calme, la même sérénité, qu'il avait manifestés toute sa vie.
A ses collègues, à ses collaborateurs, à ses élèves, il laisse un exemple de droiture et de dévouement incomparable.

MACÉ Eugène

1856-1938

EXTRAIT de « Evolution des Chaires d'Histoire naturelle et d'Hygiène à Nancy » par le Professeur G. PERCEBOIS

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

MACE, Professeur d'Histoire naturelle et Botanique médicale depuis 1889, succède à POINCARE à la Chaire d'Hygiène.

En 1893, alors que les premiers Services qui occuperont l'Institut anatomique préparent leurs malles, MACE songe à profiter de la circonstance pour agrandir son Laboratoire. Satisfaction lui sera donnée, mais par une tout autre voie. Contre la diphtérie, maladie grave et fréquente à l'époque, Roux de l'Institut Pasteur oppose une arme efficace : l'antitoxine. Sa préparation coûte cher ; afin de protéger toute la France, des sommes sont collectées. Le Conseil municipal de Nancy vote 1000 F, celui de Pont-à-Mousson, 200 F, P. PARISOT, dans la *Revue Médicale de l'Est* (1894) lance l'idée d'une souscription publique. Dès le numéro suivant, il annonce à ses lecteurs une solution nouvelle. Primitivement, la Municipalité de Nancy ne voulait qu'ouvrir un dépôt de sérum au Bureau municipal d'Hygiène ; secondairement, on pense à créer un Institut sérothérapique pour l'Est. Le Monnier, Professeur à la Faculté des Sciences, Adjoint au Maire, MACE et Sognies, Directeur du Bureau d'Hygiène, vont à Paris trouver Roux. Alors que MACE s'initie auprès du Maître, Le Monnier revenu à Nancy fait une Conférence et constitue un Comité d'Organisation. Dès lors, la souscription est destinée à cet Institut sérothérapique. Les dons ne se font pas attendre ; la Société de Médecine (séance du 14 novembre 1894) vote 200 F. Surtout, M. Osiris apporte 40000 F. L'Institut est construit à l'angle de la rue Lionnois et de la rue de Bitche ; il sera inauguré, en même temps que l'Institut anatomique, le 28 juin 1896.

MACE a alors un pied place Carnot où reste l'Hygiène et l'autre rue Lionnois. Quand on décide de transférer toute la Faculté près de l'Institut anatomique, des locaux sont prévus pour l'Hygiène sur les plans de l'architecte Jasson. Mais, une fois encore, un événement fortuit intervint. Le Recteur, par une lettre du 18 janvier 1899, prévint le Doyen que Le Monnier, Président du Conseil d'administration de la Société privée de l'Institut sérothérapique de l'Est avait, par acte notarié, fait cession à l'Université de ses biens meubles et immeubles, à charge pour elle de fabriquer et distribuer le sérum antidiphtérique. La Faculté de Médecine accepte ce cadeau ; on efface le Service d'Hygiène des plans de la future Faculté, ce qui ramène le devis de 600000 à 500000 F, par contre, on construira une aile supplémentaire à l'Institut sérothérapique. Ainsi, MACE aura sous un même toit son Institut et son Service.

G. THIRY, jusqu'alors Préparateur en Histoire naturelle, arrive en Hygiène le 16 décembre 1895 où il remplace Pillon comme Préparateur. Il y fera les analyses bactériologiques. Ultérieurement, il sera nommé Sous-directeur de l'Institut, Chef des Travaux de Bactériologie chargé, en outre, des analyses bactériologiques des Cliniques. Les préparateurs qui se succèdent, en Hygiène ou à l'Institut, sont alors Henry, Grosjean, Roussel, Dupont, Kerassotis.
L'Institut sérothérapique répondit aussitôt à ce que l'on attendait de lui. Dès le 18 novembre 1894, de la toxine donnée par Roux est inoculée aux chevaux. Ils sont deux, tout d'abord. Marquis et Hardi, placés dans une petite écurie louée rue Saint-Lambert ; un troisième sera acquis plus tard.
Le sérum antidiphtérique, réparti en tubes de 10 ml, est distribué aux Hôpitaux, des dépôts sont constitués et renouvelés régulièrement chez des pharmaciens, dans certaines mairies. En outre, des analyses de produits suspects de diphtérie, puis bientôt d'autre nature sont effectuées. La mortalité due à la diphtérie, à Nancy, passe de 55% en 1893 à 21% dès 1895 grâce à l'emploi du sérum.
L'Institut comprend, en 1900, une grande salle de Conférences et de collections au rez-de-chaussée, un grand Laboratoire de recherches, un second Laboratoire moins vaste et le Cabinet du Directeur, au premier étage. L'écurie est dans un bâtiment voisin. Des agrandissements sont prévus pour accueillir l'Hygiène. Très rapidement, l'Institut devient un Laboratoire régional de Bactériologie appliquée, doublé d'un Centre d'Enseignement ouvert à des travailleurs d'horizons divers. Les places sont très recherchées, souvent retenues d'avance. Le Service d'Hygiène, réuni à l'Institut, s'attacha plus particulièrement aux analyses des eaux et des aliments suspects.
Le Conseil de la Faculté, dans sa séance du 8 mars 1901, attribue à MACE un crédit spécial d'installation pour un Laboratoire de travaux facultatifs et de recherches en Bactériologie, ouvert aux étudiants et aux Docteurs français et étrangers. Un Certificat d'études bactériologiques est délivré après un an de stage. Dans ce Laboratoire, ouvert à tous, s'opèrent des travaux souvent originaux ; une étude de ZILGIEN, de la fin du siècle dernier, connaît aujourd'hui un regain d'intérêt : l'évaporation considérée comme agent de dissémination des germes morbides dans l'atmosphère.
En 1901, MACE préside la Section d'Hygiène du 39ème Congrès des Sociétés savantes qui se tient à Nancy (9-13 avril) et auquel participent activement G. THIRY, Jirou, Legrain alors Médecin militaire en Algérie.
Lorsque est créé, à la Faculté des Sciences, un enseignement agronomique colonial, MACE est désigné pour y enseigner l'Hygiène coloniale. C'est alors, qu'en 1902, G. THIRY quitte le Laboratoire d'Hygiène et revient au Laboratoire d'Histoire naturelle et Parasitologie. Les vides, causés par son départ, sont immédiatement comblés. Charles GARNIER, Chef de Clinique médicale, le remplace comme Sous-directeur de l'Institut ; Kerassotis, Préparateur, est délégué dans les fonctions de Chef des Travaux de Bactériologie ; Amselle occupe son poste de Préparateur en Hygiène. L'année suivante, Kerassotis démissionne et son emploi revient à GARNIER. En 1909, Jirou, Docteur en Médecine, est délégué dans les fonctions de Chef des Travaux de Bactériologie ; il remplace GARNIER, délégué lui-même dans les fonctions d'Agrégé d'Anatomie.
MACE poursuit sa carrière. En 1906, il est nommé Membre du Conseil supérieur d'Hygiène publique de France. Il est un des délégués de la France au XIVème Congrès International d'Hygiène et de Démographie à Berlin, le 23 septembre 1907. Il est aussi Directeur des Services d'Hygiène du Département.
Dans la période qui suit la Grande Guerre, MACE aura pour collaborateurs : Zuber, Chef des Travaux d'Hygiène et de Bactériologie et Gadol, Préparateur en Hygiène. Ce dernier sera

remplacé, en 1926, par Mme Gruel. De plus, une place d'Agrégé étant déclarée vacante en Hygiène, le Concours de 1923 se termine par la proposition de Paulin DE LAVERGNE, un nouveau venu, qui entre en fonction le 1er novembre 1923. Il est de ceux qui, en 1924, reçoivent un groupe de Médecins polonais venant de Wilna, pour la plupart ; il leur fait deux conférences : l'une sur le bactériophage de d'Hérelle, l'autre sur les virus des ectodermoses.

En 1923, MACE obtient la création à Nancy d'un diplôme d'Hygiène et de Bactériologie. Cependant, il arrive en fin de carrière. Il est admis à faire valoir ses droits à la retraite à compter du 1er octobre 1926. Il cesse ses fonctions le 31 octobre.

Malgré sa renommée de Bactériologiste et d'Hygiéniste qui dépassait nos frontières, il ne fut admis dans l'ordre de la Légion d'Honneur qu'en 1921. Son « Traité pratique de Bactériologie » connut un succès considérable. Premier ouvrage du genre, il fut présenté à l'Académie de Médecine par Pasteur lui-même qui adressa, d'ailleurs, une lettre de félicitations à l'auteur. Ce traité eut huit éditions successives, fut complété par un « Atlas de Bactériologie » et resta pendant longtemps en usage en France et à l'étranger.

L'un des premiers Inspecteurs d'Hygiène de France, Membre du Conseil supérieur d'Hygiène publique de France, il devint et resta jusqu'à sa mort Vice-président du Conseil d'Hygiène de Meurthe-et-Moselle. Créateur de l'œuvre du « Bon lait », secrétaire général de l'Office d'Hygiène de Meurthe-et-Moselle, il entama, après la guerre, la lutte contre la tuberculose et fonda le premier dispensaire du Département.

Il mourut le 23 août 1938, après de dures épreuves ; il était né en 1856, le 21 septembre, à Château-Salins. Son départ à la retraite devait déclencher une série de transformations des Chaires d'Histoire naturelle et d'Hygiène.

MARTIN Jean

1926-1986

ELOGE par le Professeur B. LEGRAS

Le Professeur Jean MARTIN s'est éteint le 11 octobre 1986, après une longue et cruelle maladie et il me revient, à moi son successeur et l'un des élèves qu'il a formés, l'insigne et douloureux honneur de rappeler la carrière brillante du Médecin et du scientifique et d'évoquer les qualités humaines de celui qui fut non seulement notre collègue mais, pour beaucoup d'entre nous, un véritable ami.

Né à Villandraut en Gironde, le 28 janvier 1926, Jean MARTIN effectua toutes ses études de Médecine à Nancy où il se révéla comme un sujet d'élite.

Entré en 1945 à la Faculté de Médecine, à 19 ans, il est reçu Externe des Hôpitaux en 1948 et veut d'abord prendre une orientation neuropsychiatrique, ce qui le conduit à passer une licence de philosophie et de psychologie en 1948 et 1949. Cependant dès 1950, il travaille au Laboratoire d'électro-encéphalographie qui venait d'être créé par le Professeur KISSEL et se passionne pour la cybernétique. Il se sent alors attiré par la Physique médicale mais passe d'abord le Concours d'Internat en 1951. Il est reçu Major de sa promotion.

Après avoir terminé son Service militaire au Maroc, il prépare une licence ès sciences et se voit confier un poste d'Assistant dans le Laboratoire du Professeur KELLERSOHN. Il reçoit pour objectif de développer la section d'exploration fonctionnelle par les isotopes radioactifs. Sa thèse de Médecine qu'il passe en 1957 et que récompense le prix Schemel, est le résultat de quatre années de travail sur la cartographie isotopique avec, comme application, l'analyse des anomalies morphologiques de la glande thyroïde. Il termine à cette date son Internat en Médecine.

Un an plus tard, il est reçu Assistant des Hôpitaux en Radiologie. Ses travaux de recherche sont alors dirigés d'une part vers la radiobiologie, d'autre part vers certaines méthodes de détection des isotopes émetteurs bêta purs. Il montre que les réactions humorales des malades irradiés permettent de prévoir le syndrome clinique du « mal des rayons ». Ceci lui vaut le prix du Congrès de Lisbonne des Médecins Electro-radiologistes de culture latine. Il me plaît de rappeler qu'à cette époque, certains calculs concernant des problèmes de collimation, l'amènent à prendre contact avec mon père, Jean Legras, alors Directeur du Centre de calcul automatique et à s'initier pour la première fois à la manipulation d'un ordinateur. En 1959, l'Académie de Médecine lui décerne le prix Apostoli pour ses travaux.

Reçu au Concours d'Agrégation de Biophysique médicale en 1958, en l'absence de place à Nancy, il lui faut attendre 1961 pour être nommé Maître de Conférences Agrégé. Le Professeur BURG

qui avait remplacé le Professeur KELLERSOHN à la tête de la Chaire de Biophysique de Nancy, le pousse fortement à étudier l'application des techniques informatiques aux problèmes médicaux. D'abord réticent, il est peu à peu conquis par ce domaine absolument neuf et difficile. Il s'y est préparé par une formation scientifique poussée qu'il a acquise à la Faculté des Sciences où il a obtenu en 1959 la Licence ès Sciences avec sept Certificats.

En 1965, le Conseil de la Faculté décide la création d'une Section de Biomathématiques, Statistique et Informatique médicale qu'il lui confie. Cette décision lui permet de constituer un petit groupe et d'orienter les recherches vers la modélisation compartimentale et les applications statistiques. En 1970, il est nommé Professeur à titre personnel en Informatique médicale. Un an plus tard, il est chargé de la direction d'un groupe de recherche INSERM (Applications médicales de l'Informatique).

Sous son impulsion, ses chercheurs et ses collaborateurs se mettent à défricher cette nouvelle discipline. Avec Mlle Monot, il s'intéresse à la modélisation des systèmes compartimentaux. Avec Jean-Marie Martin, Chau et Benamghar, il aborde la mise en place et l'exploitation des dossiers médicaux informatisés. La première expérience a eu lieu dès 1969 dans le Département d'anesthésie réanimation du Professeur Jean-Marie PICARD. Elle a été rapidement suivie de nombreuses autres à une cadence croissante année après année. Une enquête réalisée en 1975 montre déjà que plus de la moitié des Services hospitaliers de Nancy sont ou ont été utilisateurs de ces techniques informatiques ! C'est vers 1967, et je m'en souviens avec émotion, que j'ai commencé de travailler avec lui et nous avons mis au point de nouvelles méthodes de traitement mathématique des images scintigraphiques. Par ailleurs, conscient de la nécessité de former les utilisateurs, médicaux ou non, aux techniques informatiques, il crée, dès 1974, un enseignement spécialisé dans le cadre de la Biologie humaine, comprenant Certificat, Diplôme de recherche et Thèse. Plus de 200 Médecins, dont beaucoup sont restés dans le cadre hospitalier du CHU, ont suivi cette formation et constituent des interlocuteurs privilégiés.

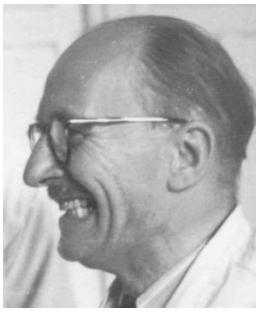
Les conditions de travail laissent alors à désirer. Les locaux, au 30, rue Lionnois, sont vétustes et mal adaptés. Les moyens informatiques initiaux sont insuffisants, l'ordinateur stocke dans sa mémoire dix fois moins qu'un modeste micro-ordinateur actuel !

Début 1976, le groupe déménage sur le plateau de major et s'installe dans 1000 m^2 de locaux parfaitement installés. Un nouvel ordinateur performant est reçu la même année. Une période féconde s'ouvre, de nouveaux domaines sont explorés sous la direction du Professeur MARTIN dont la notoriété ne cesse de croître.

La docimologie retient son attention et il évalue notamment les conditions du Concours de première année en Médecine. La pharmacocinétique le conduit à aborder des problèmes mathématiques complexes. La Médecine Nucléaire n'est pas délaissée et les recherches portent maintenant sur la reconstruction des images en tomographie d'émission. Ancien radiologue, proche de la radiothérapie, il me propose d'étudier comment améliorer par le calcul certains paramètres des traitements radiothérapiques externes. Cette optimisation des doses sera employée plus tard au Centre Alexis Vautrin au bénéfice des malades irradiés. Une énumération exhaustive de tous ses travaux serait fastidieuse mais je ne voudrais pas oublier de citer ceux qui portent sur la reconnaissance rapide des médicaments en collaboration avec l'équipe du Professeur LARCAN et les études sur les diabétiques et les obèses, poursuivies avec le Professeur DEBRY.

A partir de 1980, avec Benamghar, il consacre l'essentiel de ses recherches à l'épidémiologie des affections bucco-dentaires dans le monde. La qualité de celles-ci fait nommer, en 1984, l'équipe qu'il dirige, Centre collaborateur de l'OMS.

Mais toute cette activité universitaire ne doit pas laisser dans l'ombre le versant hospitalier.
Après le départ du Professeur BURG, il devient Chef du Service de Médecine Nucléaire. Il se montrera très attentif au développement des nouvelles techniques et, en homme sage, distribuera les tâches et favorisera le travail de ses collaborateurs. Désireux de se consacrer plus complètement à l'informatique, il prépare à sa succession son élève le Professeur BERTRAND. Mais il lui faut attendre 1982 pour que soit créé le Service d'Informatique médicale qu'il appelait de tous ses vœux. La discipline qu'il avait contribué à forger, était enfin reconnue à part entière. Bientôt, il allait participer au recueil et à l'exploitation des résumés de sortie ainsi qu'à l'élaboration du plan d'informatisation du CHU. Je suis persuadé que, conscient des profonds changements que l'outil informatique va introduire dans les Services hospitaliers, il aurait aimé passionnément voir se réaliser cette nouvelle étape qui débute actuellement.
Le Professeur MARTIN était un enseignant de valeur. Il aimait la pédagogie et l'on retrouve son esprit didactique dans son ouvrage de mathématiques et de statistique destiné aux Médecins qui constitue un livre de référence et qui a eu l'honneur d'être traduit.
Par ses qualités humaines, le Professeur MARTIN s'attirait de profondes sympathies. C'était une personnalité attachante, un homme distingué et cultivé, au cœur loyal et généreux. Dans les milieux scientifiques, on appréciait sa grande érudition. Aimable et dévoué, il entretenait les meilleures relations avec le corps professoral de la Faculté. Par sa formation et dans sa personne, il réunissait, en un rare équilibre, me semble-t-il, l'humaniste et le scientifique de pointe.
Ses hautes compétences, son autorité, sa perspicacité dans les situations délicates font que ses pairs l'ont désigné à maintes reprises dans des fonctions de responsabilité. Il siégea de nombreuses années au comité consultatif et à la commission médicale consultative. De 1971 à 1976, il fut désigné comme Vice-Doyen de la Faculté. De 1976 à 1979, il fut un Membre très écouté de la Commission scientifique n°8 de l'INSERM. En 1979, avec son ami le Professeur Grémy, il fonda l'Association Française pour les Applications de l'Informatique Médicale et en devint le premier Président. Très estimé par ses collègues de la discipline, il fut élu Président du collège des enseignants, la même année. Enfin, l'Observatoire régional de la Santé et des Affaires sociales le porta, dès sa fondation, à sa Présidence.
Les distinctions honorifiques sont venues récompenser les mérites de ce Maître éminent, pionnier d'une nouvelle discipline. Nommé Chevalier des Palmes Académiques en 1977, il est élevé au grade d'Officier en 1983.
C'est en juin 1985, en pleine force de l'âge et de ses aptitudes intellectuelles, qu'il est touché par la maladie et en apprend la nature et la gravité. Il subit des interventions douloureuses qui ne font que retarder l'échéance inéluctable.
Pendant quinze longs mois, ses visiteurs ont pu admirer sa patience et son courage. Il a été encouragé et soutenu moralement par l'amour de sa femme qui a montré une force d'âme exemplaire durant cette épreuve terrible. Je voudrais aussi évoquer ses convictions religieuses qui l'ont aidé dans sa dernière lutte et dont tous ceux qui l'ont approché ces derniers mois peuvent témoigner.
Que Mme Martin et ses cinq enfants, à qui j'exprime ma profonde sympathie, soient assurés que tous ses élèves et collaborateurs garderont de lui le souvenir fidèle d'un Maître qu'ils admiraient et aimaient.



MELNOTTE Pierre

1891-1979

ELOGE par le Professeur R. SENAULT

Ne m'étant pas cru autorisé à transgresser l'expresse volonté familiale exprimée de voir conduit, en sa dernière demeure, dans la plus stricte intimité, le Professeur Pierre MELNOTTE, je souhaite que cet hommage posthume me soit l'occasion d'honorer la mémoire du Maître respecté qui vient de nous quitter.

Et cependant cet éloge même n'est-il pas en opposition avec le désir d'effacement - de longue date décidé - que le Professeur MELNOTTE s'imposa dès qu'il fut admis pour ancienneté d'âge et de services à faire valoir ses droits à pension.

Personnellement j'ai souvent regretté cette décision ; mais ceux qui furent ses proches collaborateurs savaient, qu'accessible à la discussion, sensible à l'argumentation, il était vain en certaines circonstances de vouloir infléchir une résolution prise. La preuve nous en fut apportée quand, après avoir accepté que fussent frappés médaillon et Médailles à son effigie, il esquiva la manifestation officielle de remise. Nous ne pouvions que nous incliner.

Profondément marqué par sa formation militaire initiale, il suit assumer, avec harmonie et réussite enviables, une double mission : médico-militaire et universitaire sans qu'ait à en souffrir l'une ou l'autre.

C'est sans doute à l'exemple paternel qu'il fait choix d'embrasser la première. En 1913, il a 22 ans, le jeune Médecin major Pierre MELNOTTE qui vient d'être admis au grade de Docteur en Médecine, voit comme les hommes de sa génération s'approcher l'aventure guerrière. Il en reviendra avec la Croix de Guerre et la Médaille des Épidémies.

Vingt années plus tard le Médecin Colonel Directeur du Service de Santé de la 12ème Division Motorisée qu'il est devenu terminera la campagne de France à Dunkerque. Une nouvelle Croix de Guerre témoigne de sa valeur militaire. Les deux gagnées s'ornent de cinq citations.

Entre ces deux épisodes de sa carrière, à la vie souvent peu exaltante des villes de garnison en métropole il préféra des affectations plus riches d'action. Ainsi de 1921 à 1927 il servira au Maroc, ou il dirigera à Marrakech et à Fès les Services de Contagieux des Hôpitaux militaires. En 1925 il est reçu au difficile Concours du Médicat des Hôpitaux de l'Armée.

Là, sans nul doute, s'affirme son intérêt pour l'étude des maladies infectieuses et parasitaires dans leur traduction clinique, biologique ou épidémique. Cette lutte contre des maladies encore redoutées : peste, typhus, variole, amibiase, paludisme ou autres guidera quelques années plus tard

sa réflexion épidémiologique. Elle aboutira à une publication très remarquée à l'époque intitulée : « Les bases actuelles de l'Epidémiologie et de la Prophylaxie ». Ecoutons-le encore une fois :
« Selon une conception encore trop répandue même dans les milieux médicaux, l'épidémiologie ne serait qu'une branche stérile, une branche morte de la médecine ayant comme unique activité l'établissement de statistiques et se complaisant à les commenter sans fin. En réalité elle doit être et elle en est actuellement une partie vivante comme la clinique elle-même. L'épidémiologie a pour but en effet l'étude des épidémies. Or qu'est-ce qu'une épidémie sinon une maladie infectieuse collective ? C'est dire que l'épidémiologiste doit être d'abord un clinicien, le dépistage précoce des premiers cas n'étant possible qu'à cette condition : il sera d'ailleurs d'autant plus aidé dans sa tâche qu'il sera plus averti des techniques de Laboratoire. Enfin étant donné les troubles que les maladies épidémiques apportent à la vie sociale des collectivités et d'autre part, les ressources que l'organisation sociale peut apporter à la lutte contre les épidémies, l'épidémiologiste doit s'intéresser à toute l'activité sociale quelle que soit la forme sous laquelle elle se manifeste. L'étude de l'épidémiologie n'est pas une fin en soi elle n'est qu'un moyen ; c'est une préface nécessaire à la prophylaxie ».
Dans cette acception classique de l'épidémiologie ce texte n'a pas vieilli.
Mais suivons, pour un instant encore, la carrière du Professeur MELNOTTE puisqu'elle le conduira aux degrés les plus élevés de la hiérarchie militaire.
Dès la fin de la sombre période 1941-1945 durant laquelle il acceptera d'assumer la délicate charge de Directeur Régional de la Santé et de l'Assistance - son attitude vis-à-vis des autorités d'occupation lui vaudra la Médaille de la Résistance - il reprend son activité militaire. Il est alors nommé Directeur du Service de Santé de la 20ème Région militaire, puis appelé par le Maréchal de Lattre de Tassigny - auquel il vouait une grande admiration -, devient Médecin Général Directeur du Service de Santé de la Première Armée pour accéder en 1947 à la fonction de Médecin-général Inspecteur, consécration d'une belle carrière médico-militaire débutée 34 ans plus tôt. Mais il va lui falloir choisir, - et ce choix sera n'en doutons pas douloureux - entre la reprise de son activité universitaire un moment interrompue et la poursuite de ses hautes responsabilités militaires.
Il opte pour l'Université et reprend sa place à la Chaire d'Hygiène et de Médecine Sociale. Il y était entré en 1933, alors que le Professeur Jacques PARISOT en avait pris depuis quelques années la direction et que Robert Levy et Louis Fernier y étaient Assistants. Il les affrontera en une loyale compétition à l'occasion du difficile Concours d'Agrégation qui comporte à cette époque, épreuves écrites, leçon magistrale et épreuves pratiques. C'est Pierre MELNOTTE qui de haute lutte emportera la palme. Institué Agrégé d'Hygiène et de Médecine Sociale à la Faculté de Médecine de Nancy le 1er janvier 1933, il saura dès lors, aux côtés de l'homme de Santé Publique prestigieux qu'est Mr PARISOT, être un collaborateur dévoué, efficace qui marquera de sa forte personnalité d'enseignant doué d'un remarquable talent pédagogique les nombreuses générations médicales qui fréquenteront l'amphithéâtre de la rue Lionnois.
Professeur sans Chaire en 1944, Professeur titulaire à titre personnel en 1953 il accède à la Chaire magistrale en octobre 1955. C'est à cette date que je devins son Agrégé.
L'équipe qui l'entourait était modeste : le fidèle Fernier alors Chef de Travaux secondé par notre dévouée et plus ancienne laborantine, Mme Gillardin, Bernard et Christiane Anziani, DEBRY étaient nos Assistants auxquels s'ajoutaient au gré des affectations quelques médecins militaires attirés par la réputation du Professeur MELNOTTE. Parmi d'autres FOLIGUET sera un jour de ceux-là.

Pierre MELNOTTE aimait enseigner : dans un amphithéâtre, devant un auditoire toujours attentif, séduit par l'aisance de l'élocution, le souci du terme exact, la logique du raisonnement, la clarté de l'exposé, au lit du malade dans son Service des Contagieux de l'Hôpital Sédillot, plus tard à la Consultation Externe du centre Anticancéreux, dans un Laboratoire l'œil fixé au microscope, en chacune de ces circonstances on retrouvait chez lui les mêmes qualités d'exposition, qui bannissaient tout détail inutile, la même rigueur conduisant à l'essentiel, pour découvrir ce qu'il fallait chercher, voir, palper, connaître, retenir pour apprendre aux autres.

Clinicien et homme de Laboratoire, cette double formation apparaissait quotidiennement dans ses enseignements. Il fallait l'entendre décrire et commenter avec minutie un étalement sanguin - qu'il avait lui-même coloré - et dans lequel il découvrait la confirmation de son diagnostic clinique de paludisme, il fallait le voir palper le foie d'un rapatrié d'Indochine chez lequel il suspectait l'existence d'un abcès amibien, en localiser l'exacte situation, le ponctionner et montrant le pus caractéristique qu'il en retirait sembler dire « Voyez cela est facile », il fallait le suivre pas à pas dans les enquêtes épidémiologiques, qu'en fin limier, il conduisait sur le terrain, je pense en particulier aux cas de variole à Saint-Dié en 1957, pour comprendre tout ce que cette facilité relative devait à l'expérience et ainsi vivre ces moments privilégiés qu'un homme de Santé Publique peut découvrir en de telles circonstances.

Toujours avide de connaître, il consignait de sa fine écriture le fruit de ses lectures dans les pages de cahiers d'écoliers pour actualiser sans cesse son enseignement. Doué d'une mémoire parfaitement entraînée, il a toujours mis en échec les tentatives des étudiants de le prendre en défaut dans la citation des dernières statistiques.

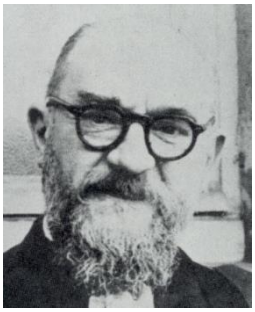
Excellent pédagogue il aimait se définir, peut-être un peu en matière de boutade, mais plus certainement pour rendre hommage à ceux chargés d'éduquer les esprits des plus jeunes, comme un « instituteur de l'enseignement supérieur ». Ce don pédagogique, beaucoup parmi les responsables actuels de l'enseignement de l'Hygiène y ont eu recours quand ils préparaient l'Agrégation. Je suis convaincu que comme moi, les Kirn, Moricheau-Beauchamp, Petit-Maire, DEBRY, FOLIGUET n'ont pas manqué d'évoquer avec émotion en apprenant le décès de ce Maître, ces samedis après-midi où ayant effectué le voyage, qui de Strasbourg, qui de Paris, se retrouvait dans l'amphithéâtre de l'Institut Régional d'Hygiène exposant dans les conditions du Concours la question tirée au sort quatre heures auparavant.

Alors avec bienveillance, mais sans concession la critique du patron en quelques phrases reprenait le fond, la forme et la manière d'exposer et apprenait ce que doit être une leçon bien faite. C'était ensuite et avant la séparation, au cours de conversations détendues, l'évocation de souvenirs, le rappel d'anecdotes autres façons encore d'enseigner.

L'œuvre scientifique du Professeur MELNOTTE comporte plusieurs centaines de publications, mémoires ou rapports présentés devant les Sociétés savantes nationales auxquelles il appartenait. Parmi elles il faut citer les Sociétés de Microbiologie, de Pathologie exotique, de Médecine Publique et de Génie Sanitaire dont il fut le Président à l'occasion du 40ème Congrès, et la Société Médicale des Hôpitaux de Paris qui l'accueillit comme Membre Correspondant en 1964.

Ses travaux touchent à tous les domaines du vaste champ qu'embrasse la Santé Publique. Une brève énumération le montrera : maladies infectieuses ou parasitaires autochtones ou exotiques, problèmes liés aux vaccinations, questions d'actualités épidémiologiques, techniques de Laboratoire appliquées à la Santé Publique, problèmes d'Hygiène générale et d'assainissement évoquent les grands axes d'intérêt qui retinrent son attention. Dans cette œuvre importante dont il ne tirait aucune vanité il manquera, et il le regrettait, le traité d'épidémiologie qu'il avait rédigé

mais qu'il ne put faire éditer. Il aurait mérité, à une époque où n'existait rien de comparable dans la littérature médicale française, le plus large succès.
Cette réputation d'épidémiologiste fut largement mise à contribution par les Services ministériels de la Santé qui, en de nombreuses occasions, confièrent à MELNOTTE des missions d'experts en France et dans les territoires d'outre-mer pour étudier telle épidémie et proposer telles mesures appropriées. Il aimait ces missions sur le terrain, elles évoquaient pour lui de lointains souvenirs marocains. Cette compétence recevra sa consécration quand après avoir été nommé Membre du Conseil Supérieur d'Hygiène Publique de France, il deviendra le Vice-président de la Section d'Épidémiologie et que l'Académie de Médecine l'élira Membre Correspondant dans sa section d'Hygiène. A ces manifestations d'estime de ses pairs s'ajoutaient celles des gouvernements qui lui conférèrent aux diverses étapes de sa carrière les insignes de plusieurs de nos ordres nationaux : Officier de l'Instruction Publique en 1931 il recevait la Cravate de Commandeur dans l'Ordre de la Légion d'Honneur en 1945, l'année suivante il était fait Commandeur de la Santé Publique.
Ayant tenté de résumer les grandes étapes de la carrière du Professeur MELNOTTE je voudrais en terminant évoquer l'homme ; dix années de travail quotidien à ses côtés m'en donnent le privilège.
Peu expansif il ne manifestait qu'avec réserve ses sentiments, mais il était cependant attentif aux joies comme aux peines des autres. Généreux il vivait concrètement cette qualité par le don régulier de son sang.
Sensible, la musique fut pour cet homme de cœur une grande joie de la vie. Mélomane il était aussi un excellent musicien sachant faire chanter les chaudes sonorités de son violon alto.
Dévoué, avec discrétion, à ceux qui lui confiaient difficultés ou problèmes il savait écouter, prononcer au juste moment la parole qui console ou stimule.
Cachant parfois sous une froide attitude une émotivité très vive la seule évocation de sa première petite-fille Marion faisait alors s'évanouir cette défense. Quelle belle image du grand-père heureux il donnait alors...
Je puis assurer Mme Melnotte, son fils Pierre-Jean, sa fille Marie-Thérèse et leurs familles que ceux qui furent au cours de la double et féconde carrière du Professeur MELNOTTE ses élèves, ses collaborateurs, ses amis, partagent leur grande peine. Tous garderont avec respect et affection le souvenir de ce Maître aimé.



MERKLEN Louis

1896-1964

ELOGE par le Professeur A. BEAU

Un deuil cruel frappe notre Faculté, et nous nous réunissons pour rendre un solennel hommage à un collègue disparu, hommage d'autant plus justifié qu'il s'adresse à un des Membres les plus éminents de notre Conseil auquel vous avez témoigné naguère à deux reprises votre confiance en le désignant pour assumer les lourdes responsabilités du Décanat.

C'est avec une émotion que je ne pourrai dissimuler que je m'acquitte ce soir de ma tâche en retraçant devant vous les étapes de la longue carrière universitaire du Doyen Louis MERKLEN et en rendant à sa mémoire le témoignage de reconnaissance que la Faculté de Médecine de Nancy a contracté vis-à-vis de lui.

Louis MERKLEN appartenait à une grande famille alsacienne, fixée en Lorraine après le désastre de 1870 et où, de tradition, on s'orientait vers les carrières libérales. Il naquit à Toul, le 20 septembre 1896, dans cette vieille ville alors très active par l'importante garnison militaire qui y était stationnée. Son père y était notaire et s'était allié à une des plus anciennes familles de la cité qui comptait une longue suite de médecins et de chirurgiens majors d'un Hôpital naguère important et dont la fondation immémoriale en fait la plus ancienne Maison-Dieu de la Lorraine. Ces circonstances expliquent combien Louis MERKLEN fut attaché durant toute sa vie aux vieilles et nobles traditions qu'il reçut dès sa première enfance au foyer familial. C'est au Collège de Toul qu'il reçut son éducation secondaire, et il resta très attaché à cette maison et à ses vieux Maîtres. Ses études secondaires brillamment terminées, il se dirige sans hésiter vers la carrière médicale et s'inscrit à la Faculté des Sciences de Nancy où il est reçu en juillet 1914 au PCN.

Mais, aussitôt, c'est la déclaration de guerre. Louis MERKLEN a dix-huit ans. Il appartient à une génération pleine d'enthousiasme, et qui n'aspire qu'à effacer le désastreux traité de Francfort qui nous a arraché l'Alsace-Lorraine, sa patrie d'origine. Son devoir l'appelle au front, et dès le 25 septembre 1914, il contracte un engagement volontaire pour la durée de la guerre. Il restera sous l'uniforme pendant quatre ans et sept mois.

D'abord affecté dans une unité combattante, il contracte en 1915, une maladie en Service qui lui vaudra sa première décoration, mais le contraindra ensuite aux fonctions de sergent, dans une ambulance, jusqu'en avril 1919.

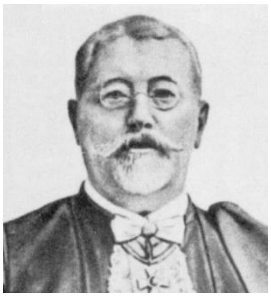
Rendu à la vie civile, il reprend ses études avec ses camarades de combat, forts d'une lourde expérience et mûris avant l'âge par la longue et dure épreuve de la guerre. Dès le 1er janvier 1921, il s'oriente vers la carrière de Laboratoire, et il est désigné comme Préparateur de cours de

Physiologie à la Faculté. Dès lors, et sans aucune interruption durant quarante-trois ans, il consacrera toutes ses activités à la Faculté, au Laboratoire de Physiologie d'abord, à celui d'Hydrologie ensuite.
C'est au Laboratoire de Physiologie qu'il reçut sa première formation auprès d'un Maître pour lequel il garda toujours une vive reconnaissance, le Doyen MEYER. Il se trouvait ainsi dans une atmosphère d'intense travail de recherches qui groupait autour de MEYER des jeunes chercheurs de talent, et plus particulièrement Pierre Mathieu et Henri Hermann, destinés comme MERKLEN, à une belle carrière universitaire et scientifique. C'est dans ce Laboratoire que MERKLEN acquit des connaissances solides de la Physiologie classique et qu'il apprit les règles rigoureuses de l'expérimentation animale.
Durant de nombreuses années, il s'appliqua ensuite à l'étude du retentissement des exercices sportifs sur la régulation vasculaire, et c'est ainsi qu'il fut à même de rédiger une thèse inaugurale, soutenue en 1926, et consacrée à l'étude du rythme du cœur au cours de l'activité musculaire. Ce travail, véritable monument d'érudition et de recherches personnelles, fut particulièrement remarqué, et lui valut le premier prix de thèse de la Faculté de Médecine de Nancy ainsi que le prix Montyon de Physiologie et le prix Marc See, de l'Académie de Médecine. Dès lors, Louis MERKLEN s'était affirmé comme un physiologiste de grande classe et la carrière scientifique et universitaire lui était grande ouverte.
Après avoir été Préparateur de Physiologie pendant six ans, il était tout naturellement désigné pour devenir Chef de Travaux, fonctions dans lesquelles il était délégué durant deux années, de 1927 à 1929.
Au 1er octobre de cette année 1929, une Chaire d'Hydrologie et de climatologie était créée à la Faculté de Médecine de Nancy, et le Professeur Daniel SANTENOISE était désigné pour en être le premier titulaire.
Daniel SANTENOISE était venu à Nancy deux ans auparavant comme Agrégé de Physiologie dans la Chaire occupée par le Professeur LAMBERT, et tout de suite une grande sympathie était née entre lui et Louis MERKLEN.
La création de la Chaire d'Hydrologie entraînait par suite la désignation d'un collaborateur, et Louis MERKLEN était nommé le 1er novembre 1929 comme Assistant dans ce Laboratoire. Dès lors, une nouvelle orientation, bien proche d'ailleurs de la première, devait infléchir la carrière de MERKLEN, et c'est dans le domaine de l'Hydrologie qu'il devait demeurer et acquérir une réputation de premier plan.
Entre temps, il s'était présenté au Concours d'Agrégation qui, à cette époque, comportait deux séries d'épreuves, la première écrite, sorte d'admissibilité souvent longtemps prolongée, la deuxième, orale et pratique, donnant l'admission définitive. C'est ainsi qu'après des épreuves difficiles, dont il sut brillamment triompher, il fut nommé Agrégé de Physiologie à la Faculté de Médecine de Nancy le 1er janvier 1934.
Au départ du Professeur SANTENOISE, appelé à d'autres fonctions en 1937, Louis MERKLEN fut désigné pour lui succéder comme Professeur d'Hydrologie et de climatologie le 19 avril 1938.
Peu de temps après, c'est la seconde guerre mondiale. Louis MERKLEN, qui est resté très attaché à l'armée, et plus particulièrement au Service de Santé de l'Armée de l'Air, est rappelé sous les drapeaux pendant onze mois en qualité de Médecin capitaine. Malgré l'interdiction par les autorités occupantes de la région Lorraine, MERKLEN peut regagner très rapidement Nancy et y reprendre son enseignement. Son activité et son dynamisme le désignent pour être élu par le Conseil Doyen de la Faculté de Médecine le 18 mars 1946.

Il s'attelle à cette nouvelle charge avec beaucoup d'enthousiasme. C'est le lendemain de la Libération, les idées comme les choses ont beaucoup évolué durant la triste époque d'occupation : il s'agit maintenant de rétablir l'équilibre moral et matériel, et de préparer un avenir qui rompt totalement avec le passé.
C'est ce à quoi le Doyen MERKLEN va s'appliquer avec une intense activité. Tout d'abord, compléter et amplifier les cadres du corps enseignant, certains Laboratoires d'enseignement fondamental en sont totalement dépourvus. Il n'hésite pas à faire appel à des collaborateurs venus de l'extérieur pour pallier un recrutement difficile. Ensuite, restaurer matériellement la Faculté, durement éprouvée par la guerre, en locaux et en équipement. C'est sous son Décanat que seront mis en route les premiers travaux d'agrandissement de la Faculté qui seront ensuite poursuivis par son successeur.
Cette mise en route au lendemain de la guerre se heurtait à de nombreuses difficultés : libération des bâtiments occupés par des administrations et surtout obtention de crédits d'aménagement et de construction, spécialement délicate à une époque où le pays était ruiné et ou les demandes affluaient de toutes parts dans les Ministères. Mais, avec ténacité et persévérance et surtout grâce à l'audience qui lui était réservée, le Doyen MERKLEN parvint à vaincre ces difficultés. Et cependant, cette tâche difficile et délicate de Doyen ne le satisfaisait pas dans ses aspirations, comme par ailleurs de nombreuses activités nationales et Internationales l'absorbaient dans son domaine propre de l'Hydrologie et de la climatologie, il préféra résigner ses fonctions de Doyen le 31 octobre 1949, date à laquelle ses collègues demandèrent que l'honorariat lui fût confié en témoignage de gratitude.
Son autorité et ses qualités administratives avaient d'ailleurs été justement appréciées au Ministère où de nombreuses jonctions lui furent confiées dans les conseils : Membre du Comité Consultatif des Universités, Membre du Conseil de l'Enseignement Supérieur, Membre de la Section permanente et Membre du Conseil Supérieur. Tous ces titres prouvent combien ses conseils et avis étaient écoutés et appréciés au Ministère de l'Education Nationale. En quittant le décanat, Louis MERKLEN ne devait pas pour autant ralentir son activité mais la consacrer toute entière au thermalisme. Président de la Fédération thermale et climatique des Vosges et de l'Est de la France dès 1938, il a été désigné comme Président de la Sous-commission du thermalisme social au Ministère du Travail en 1949. Désigné aux hautes fonctions de Président de la Fédération thermale et climatique française en 1954, il devait occuper ce poste jusqu'à l'année dernière.
Pendant neuf années, il se dépensa sans compter pour défendre les intérêts du thermalisme français et pour améliorer les conditions matérielles de son équipement. Sans relâche, il part en mission en France et à l'étranger pour étudier sur place les problèmes nombreux et souvent difficiles à résoudre qui se posent dans ce domaine. On le voit ainsi dans les diverses stations thermales Françaises faire de longs séjours, surtout dans celles qu'il affectionnait plus particulièrement dans les Vosges comme Bains-les-Bains et Contrexéville.
Je sais pour l'avoir entendu dire par des Médecins comme par des administrateurs les services remarquables et grandement appréciés qu'il rendit pendant cette longue période. D'ailleurs, cette activité ne se limita pas au simple plan national puisqu'il fut élu ensuite premier Vice-président de la Fédération Internationale du Thermalisme et du Climalisme. Ses activités ne se bornaient d'ailleurs pas à de simples besognes administratives.
MERKLEN avait toujours conservé le goût du travail et intellectuel de la recherche scientifique, et ses préoccupations se tournèrent naturellement vers l'étude du mécanisme et des modalités

d'action des eaux minérales de l'Est de la France. De nombreuses thèses réalisées dans son Laboratoire en sont la preuve évidente.
L'activité du Doyen MERKLEN ne s'est pas cantonnée dans ce domaine de l'Hydrologie et de la climatologie. De nombreux autres aspects se présentent à nous qu'il est juste de rappeler maintenant.
Tout d'abord sa thèse inaugurale prouve bien une orientation première vers le domaine des sports et de son contrôle physiologique. Dans cet ordre d'idées, il fut un novateur et un promoteur. Grâce à son dynamisme, il parvenait à faire créer à Nancy, le 8 mars 1929 un Institut Régional d'Education Physique de l'Université dont il était nommé Directeur, fonction qu'il occupa jusqu'à sa mort.
Il fallut organiser matériellement cet Institut, le doter de personnel enseignant, assurer son fonctionnement dans des circonstances souvent précaires. Néanmoins, malgré toutes ces traverses, le Professeur MERKLEN sut former de nombreuses générations d'élèves et de Maîtres qui, répartis maintenant dans la région Lorraine ou très éloignés de nous, sont restés attachés à l'Institut où ils reçurent leur formation première.
Cette action dans le domaine du sport, il a su aussi la faire rayonner en s'intéressant et en aidant les différentes associations sportives, surtout universitaires, de Nancy et de sa région. Il a donné en cette matière un exemple qui devrait être suivi et non dédaigné, comme c'est malheureusement souvent le cas en France.
C'est par l'intermédiaire de l'Institut d'Education Physique qu'il me fut donné de bien connaître le Professeur MERKLEN. Ayant personnellement terminé mes études avant qu'il ne fut nommé Agrégé, je ne bénéficiai pas de son enseignement. Mais, dès avant la guerre, il me demanda d'enseigner dans son Institut l'Anatomie et la Kinésiologie aux futurs Maîtres d'Education Physique, et c'est ainsi que pendant de très nombreuses années, nos contacts jurent fréquents dans cet Institut où il consacrait une grande part de son temps.
Plus tard, il m'encouragea vivement à accepter la charge de Doyen que votre Assemblée voulut bien me confier et me donner à de nombreuses reprises de judicieux conseils, fruits de son expérience.
Mais, il est temps maintenant, après ce long rappel de son œuvre, de retracer devant vous les traits les plus caractéristiques de ce collègue qui vient de disparaître.
Le Doyen MERKLEN était évidemment l'une des personnalités les plus affirmées de votre Conseil. Il en imposait aussi bien d'ailleurs par son physique que par son autorité intellectuelle. Cette personnalité, elle s'explique très simplement par ses antécédents et par les circonstances auxquelles il fut mêlé au cours de sa vie.
Son ascendance alsacienne était évidente et s'exprimait dans son caractère et dans ses goûts personnels.
L'Alsace, comme l'a écrit, un très ancien auteur est « comme un paradis, un jardin richement préparé pour la bonne chère que ses habitants ont le talent de savoir apprécier ». Mais aussi bien, c'est une province que ses richesses ont fait toujours convoiter par ses voisins et qui n'a gardé son aspect particulier que grâce à la ténacité de ses habitants qui ont bien souvent appris à leurs dépens au cours des siècles le prix de la liberté. Ceci explique bien exactement que leur caractère soit rudement trempé et prêt à subir tous les assauts contraires et à savoir se défendre âprement. Ce sont d'immenses qualités que de savoir apprécier avec justesse les valeurs intellectuelles comme les valeurs matérielles, que de savoir aussi les mettre à profit quand elles vous sont données.

Tous ces traits de caractère n'étaient-ils pas évidents chez notre collègue ?
Louis MERKLEN appartenait par ailleurs à une génération dont l'enfance fut particulièrement heureuse à une époque où la joie de vivre avait sa pleine signification, où les difficultés matérielles étaient bien légères sinon inexistantes, et où la lutte pour la vie n'avait guère de place.
Et cependant, c'est cette même génération des jeunes de 1914 qui est montée pleine d'ardeur et de panache se faire faucher comme des épis mûrs à l'été d'une invasion dans les champs de la Marne et plus tard dans les sombres boyaux de Verdun. Pour ceux-là, l'armée c'était une grande leçon, les décorations, c'était la sanction de la bravoure et du dévouement, nul doute que ceux qui en sont revenus lui demeuraient profondément attachés. Le port de l'uniforme était un honneur surtout quand il était constellé de décorations. Celles-ci, le Doyen MERKLEN les portait avec fierté, comme il revêtait volontiers l'uniforme du Médecin colonel de l'armée de l'air.
Ces distinctions, elles étaient la marque et la récompense de ses activités militaires et civiles et le témoignage des services rendus. Je ne saurais les énumérer tant elles furent nombreuses : Officier de la Légion d'Honneur, Grand Officier de la Couronne de chêne du Luxembourg, Officier de la Couronne de Belgique, Commandeur de la Santé Publique. Ce simple rappel pour vous prouver que non seulement en France, mais chez nos voisins et amis belges et luxembourgeois, la valeur de notre collègue MERKLEN était justement appréciée.
Cette Cravate de l'Ordre de la Santé Publique que le Ministre tint à lui remettre personnellement fut son ultime joie. Elle sanctionnait matériellement la reconnaissance du pays pour son action éminente dans le thermalisme et le climatisme.
Les traditions d'humanisme se retrouvaient aussi chez lui et dans sa grande culture et dans l'aménité de ses relations. Le Doyen MERKLEN était un grand travailleur intellectuel. Il lisait beaucoup autant les œuvres de la littérature classique qui lui étaient toutes familières et dans lesquelles il aimait trouver un moment de délassement que dans les publications médicales qu'il suivait attentivement. J'ai été bien souvent étonné de son érudition, lisant couramment l'anglais et l'allemand, il ne manquait pas de lire attentivement tous les traités de sa spécialité, de les annoter et au besoin de les traduire à de nombreuses reprises. Je bénéficiai personnellement de ses connaissances et de ses notes.
Traditionnel, il l'était dans l'urbanité de ses relations et nul de ses collègues du Conseil n'oubliera qu'il présida en jaquette les séances de l'Assemblée du temps de son Décanat. Entretenant une nombreuse correspondance, il ne manqua jamais de répondre à une lettre, même insignifiante, estimant ce geste comme un acte d'élémentaire courtoisie.
MERKLEN fut un homme, essentiellement bon et compréhensif. Il aimait les humbles et cherchait toujours à leur venir en aide. C'est dans cet esprit qu'il se lança à un moment donné de son existence dans la politique municipale et qu'il occupa durant quelques années un poste d'Adjoint à l'Hôtel de Ville de Nancy.
Mais enfin quelle leçon n'a-t-il pas donné à tous durant son ultime et cruelle maladie. Quelles souffrances ne dut-il pas endurer sans jamais se plaindre ? Se berça-t-il d'illusions sur son sort ? Je ne le crois pas. Sa force de caractère était telle qu'il acceptait les pires épreuves qui devaient lui être réservées : la multiplicité des interventions chirurgicales et des hospitalisations, des traitements exténuants auxquels il dut se soumettre pour finalement se voir dans l'impossibilité de s'alimenter et sombrer dans l'inanition. J'ai pu le voir quelques jours avant sa mort et m'entretenir longuement avec lui : aucun mot d'amertume, encore moins de révolte, ne vint sur ses lèvres, mais seulement un grand calme et une parfaite sérénité. Nous garderons pieusement son souvenir. C'est l'assurance que je puis donner de tout cœur à sa famille par le sang comme à celle par l'amitié.



MEYER Edouard

1860-1924

EXTRAIT de « Les sciences physiologiques et physico-chimiques » par le Professeur P. ARNOULD

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Edouard MEYER était alsacien, né à Lauterbourg en 1860. Il avait commencé ses études médicales à Nancy, mais les avait terminées à Lille. Sa thèse de 1886 avait pour titre « La réfrigération des mammifères ». Agrégé de Physiologie à Lille en 1889, il était parti à Toulouse comme chargé du cours de Physiologie deux ans plus tard. Revenu à Nancy en 1894, ce fut donc lui qui eut la charge de faire les plans du nouveau Laboratoire, et de l'organiser. Ses travaux personnels furent surtout consacrés à l'appareil cardio-vasculaire ; citons en particulier des études sur la régulation de la pression sanguine chez l'animal nouveau-né. Physiologiste de renom, il participa à l'élaboration de plusieurs traités dans le domaine des Sciences physiologiques. MEYER a laissé le souvenir d'un Maître, aimé et respecté de ses élèves, qu'il savait guider et aider. Plusieurs d'entre eux ont fait par la suite une carrière brillante soit en Physiologie (par exemple Henri Hermann, qui fut Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon), soit dans d'autres disciplines, tels JEANDELIZE, CAUSSADE ou Jacques PARISOT. Ce dernier, entré au Laboratoire en 1902 comme Aide préparateur, y effectua et y inspira de nombreuses recherches pendant vingt ans ; par exemple les travaux de Hermann sur la ventilation unilatérale, liés à l'introduction du pneumothorax artificiel dans le traitement de la tuberculose pulmonaire. MEYER laissait une grande liberté à ses élèves : parmi les nombreuses publications du Laboratoire à cette époque, peu sont cosignées de lui. Il accueillait volontiers tous ceux qui cherchaient dans son Laboratoire des moyens de travail : c'est chez lui que SENCERT effectua une partie de ses recherches sur les voies d'abord chirurgical de l'œsophage.

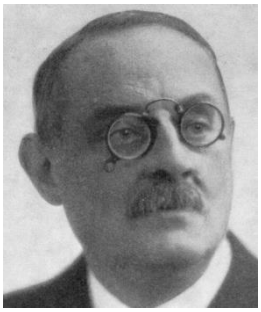
En 1913, MEYER fut élu Doyen de la Faculté. C'est donc à lui qu'échut la lourde tâche de diriger l'établissement pendant la guerre. La fin de la guerre lui apporta de nouveaux soucis dus au transfert à Strasbourg, par un juste retour des choses, de plusieurs des plus brillants professeurs nancéiens. Il mourut subitement, en pleine activité, le 23 octobre 1923.

MICHEL Eugène

1819-1883

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy (1874-1974) » par le Professeur A. BEAU
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Né à Saulx (Haute-Saône) en 1819, c'est à Strasbourg d'abord puis à Paris que Eugène MICHEL fit ses études médicales. Docteur en Médecine en 1841, il s'installe comme praticien à Besançon. En 1846, la Chaire de Physiologie de Strasbourg est déclarée vacante et un Concours s'ouvre dont Küss sort victorieux. MICHEL, qui s'était présenté, fit preuve de qualités remarquables lors des épreuves de ce Concours. En 1847, il est reçu après Concours Chef des Travaux anatomiques et deux ans plus tard, il passe brillamment le Concours d'Agrégation d'Anatomie et de Physiologie. Passionné de recherches, il rédige alors un volumineux traité intitulé « du microscope, de ses applications à l'Anatomie pathologique, au diagnostic et au traitement des maladies ».
Mais, malgré ses aptitudes d'observateur, c'est vers la Chirurgie qu'il s'oriente, rédigeant plusieurs importants mémoires dans ce domaine. En 1856, MICHEL est nommé Professeur de Médecine opératoire. Orateur brillant, possédant une large érudition, MICHEL va dispenser un enseignement remarquable souligné par des nombreuses publications : origine, développement et classification des tumeurs (1866), contribution à l'étude des embolies capillaires de l'artère pulmonaire à la suite de congélation du pied (1867), etc. En plus de la Médecine opératoire, MICHEL était chargé de la Clinique des maladies syphilitiques et cutanées, discipline qui alors était toujours confiée à des chirurgiens.
En 1872, MICHEL vient reprendre à Nancy l'enseignement de la Médecine opératoire jusqu'en 1879, date à laquelle il passe, par mutation, à la direction de la Clinique chirurgicale A. Sa réputation comme opérateur depuis longtemps acquise, il ne tarda pas à attirer de nombreux malades à son Service. Opérant avec précision et méthode, il cherchait toujours à minimiser le traumatisme opératoire et obtenait ainsi de beaux succès. La maladie vient malheureusement briser sa carrière, il est emporté le 30 avril 1883 après avoir dirigé, quatre ans à peine, la Clinique chirurgicale.



MICHEL Gaston

1874-1937

ELOGE par le Professeur L. SPILLMANN

Au cours des derniers mois, la Faculté a eu la douleur de perdre un de ses Maîtres les plus aimés, le Professeur de Clinique chirurgicale Gaston MICHEL.

Né dans la Meuse, à Bussy-la-Côte, le 19 août 1874, Gaston MICHEL avait pris sa première inscription de Médecine le 22 avril 1893, Aide d'Anatomie de 1894 à 1895, Prosecteur de 1895 à 1896, Externe puis Interne des Hôpitaux, il soutint sa thèse de Doctorat le 11 mai 1898. Il devint peu après Chef de Clinique chirurgicale dans le Service du Doyen GROSS et fut nommé Agrégé de Chirurgie le 1er novembre 1901. A la fin de ses neuf années d'Agrégation, la Faculté le chargea, en qualité d'Agrégé libre, du cours de Médecine opératoire qu'il devait conserver jusqu'au 1er novembre 1921, date de sa titularisation comme Professeur de Médecine opératoire puis comme Professeur de Clinique chirurgicale.

Il n'avait pas tardé à occuper une place de premier plan parmi les chirurgiens français et étrangers. L'Association Française de Chirurgie, l'Académie de Chirurgie, la Société Internationale le comptaient parmi leurs membres actifs ou correspondants. Au milieu de très nombreuses publications, empreintes d'un très grand sens clinique, je rappellerai surtout son beau travail sur la pancréatite présenté en 1911 au Congrès de Bruxelles, son rapport au Congrès de Paris de 1926 sur les arthrites gonococciques et son important mémoire sur les lésions traumatiques du rachis, mémoire présenté au Congrès international des accidents du travail, à Genève, en 1931. Il eut le grand honneur, en octobre 1935, de présider à Paris le Congrès français de Chirurgie. Il prononça, à cette occasion, un magnifique discours où il célébrait en termes élevés la profession du chirurgien et le rôle qu'il est appelé à jouer dans la Société.

Gaston MICHEL n'ayant pas fait de Service militaire, la mobilisation de 1914 le surprit dans un modeste emploi de soldat du Service auxiliaire : dès les premiers jours de la guerre, il fut néanmoins et, fort heureusement, placé à la tête d'un important Service chirurgical à l'Hôpital du Bon Pasteur de Nancy où il sut donner la mesure de son dévouement. Plus tard, au moment de l'évacuation de la plupart des Services hospitaliers de la ville, il fut mobilisé, reçut une affectation correspondant à sa situation universitaire et fut affecté à l'Hôpital d'armée de Saint-Nicolas où il reprit son enseignement clinique à l'Ecole d'Instruction organisée pour les étudiants mobilisés. Il fut décoré de la Légion d'Honneur au titre militaire.

En jetant un coup d'œil rétrospectif sur cette belle carrière, il est des constatations pleines d'enseignement. Agrégé de Chirurgie à l'âge de 27 ans, MICHEL devint Agrégé libre en 1910. Il

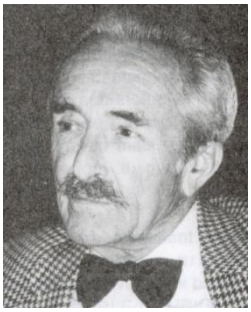
n'avait pas eu l'honneur d'être pérennisé, bien qu'ayant vaillamment combattu pour obtenir le vote du décret sur la pérennisation de l'Agrégation, décret paru quelques mois avant la fin de son mandat d'Agrégé. Il resta Agrégé libre jusqu'en 1921, soit pendant onze ans. Je sais bien qu'il y eut dans cet intervalle près de cinq années de guerre, mais sans la guerre la situation ne se fut pas modifiée à son avantage. Ces chiffres et ces constatations sont, je crois, de nature à calmer l'impatience de certains jeunes qui, de nos jours, veulent à tout prix brûler les étapes, s'imaginant que leurs aînés sont arrivés, sans avoir jamais attendu leur tour, aux plus hautes situations universitaires.

Chirurgien habile, d'un dévouement et d'un désintéressement à toute épreuve, d'une haute conscience professionnelle, le Professeur MICHEL avait acquis une très grande notoriété. Innombrables furent les malades qui se confièrent à lui. C'était un excellent Professeur, d'un diagnostic sûr autant que prudent, très expert en l'art de poser les indications opératoires. Très aimé des étudiants qui fréquentaient son Service, il avait réuni autour de lui une pléiade de collaborateurs. On vit rarement union plus affectueuse entre le Maître et ses disciples. Gaston MICHEL fut pour ses anciens camarades et pour ses collègues un ami très fidèle.

D'un tempérament habituellement très calme, il avait parfois des sautes d'humeur que rien ne paraissait légitimer. D'une stature imposante, il s'emportait, paraissait vouloir tout renverser, mais redevenait bien vite très doux, très bon et très conciliant. Peut-être certains se souviennent-ils aujourd'hui d'avoir quelque responsabilité dans ces emportements aussi vite apaisés que déchaînés.

Gaston MICHEL fut enfin un bon patriote très attaché à sa petite patrie. Il sut faire revivre en milieu académique les Maîtres de la vieille Université de Pont-à-Mousson. Il était devenu en quelque sorte l'historien de notre Faculté. Il était un fervent admirateur de notre pays lorrain.

En 1896, pendant notre Internat, au cours d'un voyage en Russie, à l'occasion du Congrès International de Moscou, nous nous étions arrêtés à Cracovie. Il faisait une admirable journée. Nous avions abandonné MICHEL sur un banc, dans un jardin public. La visite de la ville effectuée, nous l'avions retrouvé accablé, toujours à la même place. Lorsque nous lui avions demandé : « Comment as-tu passé ton après-midi ? ». Il nous avait répondu : « J'ai hâte de rentrer dans la Meuse : l'ouverture de la chasse est proche ». Ce jeune interne ne s'occupait plus de son voyage et des merveilles qu'il se faisait une fête d'admirer. Il songeait aux horizons de son pays natal, aux labours de ses plateaux, à ses ruisseaux et à ses forêts. Il repose maintenant là-bas, dans cette terre qu'il a tant aimée. Nous garderons, dans cette Faculté, pieusement et fidèlement, le souvenir de celui qui fut un bon Médecin, un Maître dévoué et un excellent ami.



MICHON Jacques

1921-1989

ELOGE par le Professeur M. MERLE

Le 9 mars 1989, Jacques MICHON nous quittait avec une infinie discrétion après une longue et terrible maladie assumée avec un courage, une lucidité et une sérénité qui ont forcé l'admiration de son entourage.

La tradition de notre Faculté est de demander à un de ses élèves de lui rendre hommage. Ce soir cet honneur redoutable m'incombe à double titre, car j'ai été son élève, son successeur et aussi son gendre. Parler du Maître est simple car son travail et la transmission de son savoir ont été exemplaires, parler de l'homme est ambitieux car ses richesses étaient immenses mais partiellement inaccessibles malgré la qualité de notre cohabitation pendant 20 ans. Parler de sa mort ne peut que nous ramener à nos croyances fondamentales et à nous éloigner des aspects parfois dérisoires de la vie hospitalo-universitaire.

Fils de Paul MICHON, Professeur de Clinique médicale à Nancy, aîné des quatre fils, Jacques MICHON a baigné depuis sa petite enfance dans le monde médical et universitaire. Mais sa première passion fut la mer, il voulait faire Navale, la vie en a décidé autrement et il entreprit des études médicales avec la traditionnelle course d'obstacles des Concours. Externe en 1941, Interne en 1943, engagé volontaire, il fait son Service militaire en 1945-1946 en Algérie. Il passe le Clinicat en 1948 et l'assistanat en 1951, il travaille alors au sein de l'équipe de la Clinique chirurgicale A sous l'autorité du Professeur CHALNOT auquel il voua toujours une profonde admiration pour ses talents de chirurgien, d'enseignant et son dynamisme de Chef d'Ecole.

En 1955, c'est le Chirurgicat et l'Agrégation en 1958. Ayant peu de goût pour les jeux de la politique hospitalo-universitaire, il attendra 1972 pour être nommé Professeur à titre personnel.

Dans des conditions matérielles et psychologiques difficiles, il est nommé Chef de Service en 1970 à l'Hôpital Jeanne d'Arc. Très tôt dans sa carrière, il est attiré par la Chirurgie traumatologique et ses travaux dans ce domaine sont nombreux. Deux Maîtres vont lui permettre de mener à bien une démarche cohérente afin de faire de la traumatologie des membres, la synthèse de l'orthopédie et de la Chirurgie plastique. La main, par sa complexité, est l'organe qui exige un tel mariage des connaissances.

Ce cheminement s'effectuera grâce aux relations privilégiées qu'il développera avec deux hommes d'exception : Robert Merle-d'Aubigné qui règne en Maître depuis l'Hôpital Cochin à Paris sur le monde de l'orthopédie et Daniel Morel-Fatio qui développe avec une imagination sans limite une activité très novatrice en Chirurgie plastique et reconstructrice à l'Hôpital Vaugirard.

En 1955, fort de son expérience en traumatologie des membres, acquise dans le Service du Professeur CHALNOT, il s'alliera avec son ami de toujours, Raymond Vilain pour combattre les excès d'indication des lambeaux à jambes croisées pour couvrir les pertes de substance des membres inférieurs et recommandera la réalisation de lambeaux locaux, travail prémonitoire car cette doctrine est actuellement reconnue de tous les traumatologues. En 1957, il se fait l'avocat de l'ostéosynthèse centro-médullaire des fractures pour faciliter le traitement des lésions des parties molles et limiter le risque d'ostéite fracturaire. Ce travail sera présenté l'année suivante à l'Académie de Chirurgie par Robert Merle-d'Aubigné et contribuera à faire évoluer un débat prolongé et passionné sur le traitement des fractures ouvertes.
Jacques MICHON, à partir de 1955, développera avec Claude Verdan de Lausanne une importante activité dans le domaine de la Chirurgie des tendons fléchisseurs. Leurs travaux sur la réparation primaire des tendons fléchisseurs dans le canal digital viendront « secouer » le dogme de la réparation secondaire solidement établi par l'Ecole américaine de Sterling-Bunnel. Le rapport qu'il présentera en 1961 au Congrès de la Société Française de Chirurgie Orthopédique et Traumalologique demeure la référence dans ce domaine.
Jacques MICHON développe son esprit critique sur chaque pathologie de l'appareil locomoteur, il est fasciné par Sir Sydney Sunderland, neurophysiologiste australien qui réalise un travail de dissection fasciculaire des nerfs qui ne peut que désespérer le chirurgien qui ne savait réparer alors que leurs enveloppes.
La révision en 1961, par Pierre Masse de 175 de ces opérations nerveuses, le conduira à proposer une réparation plus précise des plaies des nerfs périphériques.
C'est sa rencontre à New-York avec James Smith qui le convaincra d'utiliser systématiquement le microscope pour réparer les plaies des nerfs. Avec Sir Herberth Seddon qui accumule une importante expérience des plaies des nerfs à la suite de la deuxième guerre mondiale en Angleterre, il présentera en 1966 à la Société Internationale d'Orthopédie et de Traumatologie une nouvelle approche microchirurgicale.
L'accueil du microscope en salle d'opération sera dubitatif, condescendant, railleur, et pourtant, aujourd'hui, aucun chirurgien n'envisage de réparer une plaie nerveuse sans l'aide d'un microscope opératoire.
Jacques MICHON développe une intense activité dans le domaine de la pathologie nerveuse et publie en 1971 la première édition d'un traité sur la Chirurgie nerveuse rassemblant les ténors mondiaux tels que Seddon, Brookx, Moeberg, Smith.
Revenons en 1965, Jacques MICHON présente alors avec Jean Gosset un rapport audacieux sur la traumatologie fraîche de la main à l'Association Française de Chirurgie. L'accueil par ses pairs, entre autres Marc Iselin, sera source d'échanges vifs et passionnés, ce dernier défendant le concept de l'urgence avec opération différée alors que les rapporteurs démontrent le bénéfice d'un traitement global des lésions en urgence. Cette doctrine, complétée grâce à l'apport des techniques de microchirurgie vasculaire est présentée à l'Académie de Chirurgie en 1976 sous la forme d'un travail réalisé en commun avec Guy Foucher et nous-mêmes. Cette doctrine qui prendra le sigle de « TTMP » (Traitement Tout en un Temps avec Mobilisation Précoce) a depuis, été adoptée par la plupart des équipes de Chirurgie de la main.
1976 fut également une étape importante dans la transformation de l'activité du Service de Jacques MICHON. C'est cette année-là que nous réalisons avec succès la première replantation de membres totalement amputés, cette première n'est pas improvisée, elle est le fruit d'une longue préparation à l'Institut de Recherches Chirurgicales que dirige alors Roger BENICHOUX. En

effet, dès 1974, à 53 ans, Jacques MICHON retourne au Laboratoire pour réaliser des microsutures de vaisseaux de lapins de moins d'un millimètre de diamètre.
Trois jeunes Chefs de Clinique sont à ses côtés pour s'intéresser à cette microchirurgie vasculaire : Claude Guibert qui s'orientera ensuite vers la Chirurgie viscérale, Guy Foucher qui viendra toutes les semaines de Stasbourg et créera ensuite le « SOS Mains Strasbourg » internationalement reconnu, et nous-mêmes.
Cette maîtrise de la Chirurgie des petits vaisseaux qui va bouleverser la traumatologie et en particulier celle de la main, permet revascularisation, replantation mais exige une parfaite organisation de l'urgence.
Certes, l'Hôpital Jeanne d'Arc n'était pas le lieu idéal pour développer une activité d'urgence et c'est une fois encore grâce à sa passion qu'il partageait avec son équipe et avec l'aide indispensable des anesthésistes, qu'il réussit à créer le Service « Assistance-Main ». Cette unité de soins fonctionne depuis 15 ans en continu jour et nuit, toute l'année pour assurer la traumatologie complexe de la main et répondre ainsi aux besoins de l'Est de la France, du Luxembourg et d'une partie de la Belgique. Fort de cette expérience, il souhaite organiser au niveau français, puis européen, les Services d'urgence de la main. Avec Vilain et Foucher, il créera la Confédération Européenne des Services d'Urgence de la Main, aujourd'hui forte de 25 centres. Au moment où il nous quitte, son Service sera reconnu comme l'unité de Chirurgie de la main la plus active en Europe.
Sous son impulsion, Jean-Pierre DELAGOUTTE, son premier Agrégé, développera avec talent la Chirurgie rhumatismale, ses travaux seront également importants dans le domaine des infections de la main, des brûlures, des malformations congénitales. Sa documentation clinique et photographique est immense. Qui n'a pas rencontré une seule fois Jacques MICHON avec son éternel appareil photo ? Ses documents accumulés seront hélas insuffisamment exploités. Au moment où il nous quitte, il nous laisse 30000 photographies de malades parfaitement identifiés, documents qui lui servaient pour réaliser un enseignement recherché par de nombreux chirurgiens désirant se spécialiser en Chirurgie de la main. Beaucoup de collègues français auront fréquenté cet enseignement organisé pendant plus de dix ans à Montpellier avec Rabischong, Allieu, Bonnel, Vilain, Tubiana et bien d'autres.
Tous les ans, à Nancy, il organisait un cours de base et un cours supérieur de Chirurgie de la main.
Enfin, Jacques MICHON voyageait pour créer d'autres unités de Chirurgie de la main à l'étranger ; c'est ainsi que vers les années 1970, il créa le Service de Chirurgie de la main de Téhéran qui est, malgré tous les événements, toujours en activité. Il contribuera également à créer la Société Turque de Chirurgie de la Main et participera au développement de l'unité de Chirurgie de la main à Istanbul. Il développera également une intense activité dans le domaine des publications et créera avec Raymond Vilain une collection d'ouvrages sur la Chirurgie de la main qui aura un important succès et sera édité en anglais et en espagnol. Fondateur de la Société Française de Chirurgie de la Main avec Tubiana, Vilain, Rabischong et Duparc, il assumera la Présidence de cette Société en 1972 puis en 1979, il créera le chapitre de Chirurgie de la main au sein de la Société Française de Chirurgie Plastique dont il sera le Président en 1980.
Encouragé par la longue amitié du Professeur LARCAN, il sera élu Membre Associé de l'Académie de Médecine en 1984. La même année, il sera nommé Membre d'honneur de la Société Américaine de Chirurgie de la Main, distinction accordée à ce jour à seulement cinq autres chirurgiens dans le monde.

Nous attendions tous sa retraite paisible pour qu'il puisse nous faire profiter de son immense expérience en rédigeant un traité sur la Chirurgie de la main et la microchirurgie.
Et puis voilà qu'au début de l'année 1988, alors qu'il était apaisé sur le plan personnel et savait que la continuité de son Service serait assurée, nous remarquâmes au cours d'une visite dans son Service, le ralentissement à peine perceptible de son pas et l'apparition d'un discret essoufflement. Quelques jours plus tard, le diagnostic lui était donné dans toute sa vérité, comme il l'avait toujours exigé, par un collègue qui devint son ami et qui sut lui présenter la situation avec clarté et une formidable conviction dans l'approche thérapeutique. Jacques MICHON, confiant, reprit alors le bistouri entre ses séances de chimiothérapie et de radiothérapie et vécut avec beaucoup de patience le cheminement de tout malade qui navigue dans l'immense structure hospitalière. La relation exceptionnelle qu'il développa dans cette nouvelle amitié avec un de nos collègues, lui apporta confiance et apaisement. La présence à la fois discrète et sans faille de cet ami, les échanges et parfois même la confrontation des idées et des convictions lui furent d'un grand secours pour assumer avec sérénité les progrès du mal. Cette sérénité même, il sut la faire partager à sa famille et notamment à son épouse qui ne le quitta pas d'un instant et l'entoura avec tant de tendresse et de courage.
Jacques MICHON ne voulait pas déranger, il était pudique, secret, la confidence était rare. Respectueux de la différence des autres, il ne jugeait pas les hommes, ce qui ne l'empêchait pas d'être critique à l'égard des systèmes qu'ils sécrètent. Il considérait que le travail devait se faire en profondeur et que seul le temps permettait de clarifier les doctrines.
Bien que connu dans les Sociétés savantes par la rigueur et l'honnêteté de ses travaux, il vécut une longue traversée du désert sur le plan hospitalo-universitaire ; ceci le touchait probablement mais il n'en laissait rien paraître. Il fut reconnu sur le plan international avant de l'être dans sa propre Faculté. Lucide sur son cheminement nancéien, il avait un souci permanent depuis les années 1970 celui de créer une Ecole pour transmettre ce qu'il savait. Fils du Professeur MICHON, il savait ce qu'était la suspicion de compétences sur le « fils du Patron », il donna alors au « gendre de Patron » que j'étais, une très grande liberté pour développer ses propres sujets et le laissa partir à de nombreuses reprises aux Etats-Unis pour se former et s'exprimer scientifiquement sous sa seule responsabilité. Cette démarche d'une grande lucidité, d'une grande générosité éclaire la richesse de Jacques MICHON.
Très féru de philosophie orientale et de métaphysique, Jacques MICHON a développé durant toute sa vie, une vie intérieure intense et un idéal spirituel très élevé que seuls quelques intimes ont connu. C'était un homme discret, secret même, qui se confiait peu mais écoutait beaucoup, comprenait les difficultés des autres et ne jugeait pas. Il avait toujours affirmé craindre une mort brutale, il désirait, conformément à ses convictions, voir venir sa mort pour s'y préparer. Son vœu s'est réalisé, ses proches l'ont vu jour après jour accepter avec une grande sérénité la progression inexorable de son mal. Il croyait en Dieu, il croyait à la Vie après la vie, il a désormais la réponse à toutes ses questions.

MICHON Paul

1897-1964

ELOGE par le Professeur A. BEAU

La disparition d'un Professeur est un deuil cruel dans la famille universitaire, surtout quand il a été tenu pendant longtemps éloigné par une pénible maladie. Pour un Médecin, c'est un dur calvaire que de se voir atteint d'une affection à laquelle aucune thérapeutique ne vient apporter un remède efficace.

Pour la Faculté, c'est une très lourde perte que de voir partir un de ses Maîtres des plus réputés et des plus écoutés. Il laisse heureusement après lui de nombreux élèves qui sauront, je le sais, continuer son œuvre et poursuivre son action.

Le Professeur MICHON appartenait à une famille d'universitaire. Son père, le Doyen Lucien Michon, avait enseigné à la Faculté de Droit de Poitiers avant de venir à Nancy poursuivre une brillante carrière, et c'est à Poitiers que notre collègue MICHON naquit en 1897.

Il appartenait ainsi à une génération qui devait connaître la tourmente de la grande guerre, et dès l'âge de dix-neuf ans, en 1916, il était appelé dans une unité combattante où il se distinguait très particulièrement par sa bravoure lors de la bataille de Verdun où sa brillante conduite devait lui valoir une élogieuse citation avec la Croix de guerre. C'est au cours de cette longue tourmente qu'il devait contracter des amitiés solides nées sur les champs de bataille - époque héroïque qu'il aimait à rappeler avec son camarade, le Professeur Bariety.

Revenu à Nancy un an après l'Armistice, il s'orientait immédiatement, et par vocation, vers la carrière médicale.

De 1920 à sa mort, soit pendant 44 années, il consacra toute sa vie à l'enseignement, à la recherche et à la pratique à l'Hôpital et en ville. Ces quarante-quatre années constituent un long palmarès de distinctions brillantes qu'il est de mon devoir de Doyen de vous rappeler aujourd'hui.

Durant ses études, MICHON se révèle le plus brillant élève de sa promotion, et les récompenses viennent, année après année, sanctionner ses succès, et c'est ainsi que nous le voyons recevoir le prix d'Anatomie et d'Histologie en 1920, celui de Physiologie physique et Chimie, l'année suivante celui de Médecine, puis celui de Chirurgie et accouchements en 1922, le prix Heydenreich-Parisot de Médecine en 1924. Il soutient sa thèse de Doctorat en 1925, travail qui lui vaut le grand prix de thèse.

En même temps, il est attiré vers la Faculté des Sciences, et c'est durant ses études médicales qu'il prépare des Certificats de Géologie en 1915, de Botanique en 1920, de Physiologie générale en 1922 qui lui confèrent le diplôme de licencié ès sciences.

Sa carrière universitaire à la Faculté de Médecine débute très tôt ; dès 1920, il est nommé Préparateur d'Anatomie pathologique, poste qu'il occupe durant quatre ans auprès du Professeur HOCHE.
En 1924, ayant terminé son Internat, il est nommé Chef de Clinique médicale dans le Service du Professeur SIMON, remplacé à son départ en retraite par le Professeur RICHON. Il est ensuite nommé Chargé de cours complémentaire de Neurologie au départ du Professeur Agrégé CORNIL, enseignement qu'il prodiguera dans le cadre de la Clinique de l'Hôpital Saint-Julien jusqu'en 1945.
Mais, cependant, l'on doit constater que les postes élevés de la hiérarchie universitaire lui furent difficiles d'accès. Il faut bien se souvenir, en effet, qu'entre ces deux grandes guerres mondiales, le personnel de la Faculté était très restreint, et que les places d'Agrégés étaient très rares dans toutes les disciplines. L'accès en était donc très difficile, et ce n'est qu'en 1939, à l'âge de 42 ans, que notre collègue MICHON parvenait à l'Agrégation de Médecine, alors qu'il était en droit d'espérer une promotion beaucoup plus rapide eu égard à sa valeur et à ses titres.
Et encore, ses neuf années d'Agrégation terminées, aucune Chaire de titulaire n'était vacante, et il devait retomber dans la situation particulièrement désagréable d'Agrégé libre durant près de cinq années.
En 1953 cependant, le Conseil de la Faculté, reconnaissant très justement la haute valeur de ses titres et l'importance de ses mérites, lui conférait la robe rouge en le nommant Professeur sans Chaire.
Au premier janvier 1956, c'est-à-dire à 59 ans, il accédait, à la suite des deuils répétés qui frappaient à cette époque la Faculté de Médecine, à la Chaire de Thérapeutique qu'il n'occupait d'ailleurs que quelques mois pour obtenir enfin, le 1er novembre 1956, la Chaire de Clinique médicale, laissée vacante par le départ à la retraite du Professeur ABEL.
Cette lente progression, qui a été le sort de tous ceux qui appartenaient à sa génération, loin d'être pour lui un facteur d'amertume, fut toujours un stimulant pour travailler sans relâche dans tous les domaines où souvent le hasard des circonstances le portait.
Arrivé au but qu'il s'était assigné, il eut bien peu de temps pour mettre à profit dans son nouveau Service le fruit d'un travail persévérant et d'une longue expérience.
Sa carrière hospitalière a été parfaitement régulière et parallèle à sa carrière universitaire. A une époque où l'on ne parlait pas encore de fusion, il a su mener harmonieusement les examens universitaires et les Concours hospitaliers.
Reçu Externe des Hôpitaux dès le lendemain de la grande guerre (en 1920), il suit les cliniques des Professeurs FROELICH et Jacques PARISOT. Dès l'année suivante, il est reçu à l'Internat, et accomplit ses quatre années chez les Professeurs SPILLMANN, ETIENNE et VAUTRIN. En 1923, il reçoit le prix Bénit qui vient s'ajouter aux nombreuses récompenses qu'il a obtenues à la Faculté.
Reçu au Concours du médicat des Hôpitaux en novembre 1929, il est nommé Chef de Service à Saint-Julien où son orientation se tourne alors vers la Neurologie qui était d'ailleurs son orientation de prédilection.
En 1954, par suite des hasards de l'évolution des places hospitalières, il accepte la lourde mission de Directeur du Laboratoire Central des Cliniques, tâche qu'il assumera avec une conscience exceptionnelle pendant deux ans avant de rejoindre la Clinique médicale.

A ces orientations multiples, notre collègue MICHON devait en ajouter une autre dans laquelle il remplit un rôle véritablement de novateur, et dans laquelle il devait acquérir la reconnaissance de tous les Médecins et des malades ; je veux parler de la transfusion sanguine.
Esprit très ouvert à toutes les nouveautés, MICHON avait été attiré très tôt par cette pratique, encore toute nouvelle et de caractère exceptionnel, au lendemain de la première guerre où il avait appris sur les champs de bataille et dans les Hôpitaux, et la pratique et les immenses services qu'elle pouvait rendre.
Aussi, bénévolement et avec un dévouement sans limite, MICHON se mit très rapidement au service de tous pour réaliser les premières transfusions hospitalières pratiquées alors uniquement de bras à bras.
Je me souviens, alors que j'étais jeune Externe en 1926 chez le Professeur HAMANT, avoir appelé notre collègue MICHON à pratiquer, généralement dans des cas désespérés des transfusions qui se passaient le plus souvent la nuit dans des conditions matérielles d'une précarité extrême à la faible lueur des fameuses lampes baladeuses des grandes salles de la Clinique chirurgicale.
Mais, notre ami MICHON était l'exemple de la persévérance et de la ténacité et quand, au lendemain de la seconde guerre, des progrès techniques spectaculaires nous furent apportés d'Amérique, immédiatement il sut se mettre au courant de ces nouvelles méthodes et entreprit de les réaliser sur l'échelle qu'elles méritaient. Et c'est ainsi qu'avec une persévérance admirable, il sut créer de toute pièce dès 1948 un premier centre de transfusion reconnu enfin par une sanction officielle en 1953. Inutile de vous rappeler qu'entre temps, de 1945 à 1953, son centre s'était parfaitement équipé en personnel et en matériel et que les services qu'il rendait étaient inappréciables.
La grande réalisation matérielle d'un centre moderne parfaitement conçu et équipé est sur le point d'être terminé. MICHON n'aura malheureusement pas vécu assez longtemps pour voir inaugurer et fonctionner ce centre qui est le plus beau témoignage concret de son enthousiasme et de son activité.
Ce centre, ne l'oublions pas, n'est pas seulement une œuvre bénéfique pour les éminents services qu'elle rend dans la pratique médicale journalière, c'est aussi un lieu de travail, d'enseignement et de recherches qui a permis l'éducation de plusieurs générations, déjà, d'étudiants par l'enseignement des diplômes d'Hématologie et d'Hématologie supérieure.
Tel est très brièvement résumé le tableau fort incomplet des diverses activités de notre collègue, quelle carrière bien remplie dans nombre d'aspects divers de la Clinique médicale.
Tout cela nous explique ces nombreuses distinctions qui lui furent accordées. Membre de nombreuses Sociétés savantes, ses conseils et ses publications y avaient une large audience. Membre Correspondant de la Société Médicale des Hôpitaux de Paris, il avait été élu récemment Correspondant de l'Académie de Médecine.
La tâche d'un Doyen est particulièrement ingrate car elle consiste essentiellement à rappeler les étapes de la carrière universitaire d'un Maître disparu. Mais, je ne saurais me limiter à une sèche énumération de titres et à une louange académique du Professeur MICHON. C'est au nom de l'amitié que je veux maintenant ajouter quelques mots.
Voilà de très nombreuses années que je connaissais le Professeur MICHON. Pendant tout le cours de mes études secondaires, je me trouvais être le camarade et l'ami de son frère André. A peine arrivé à la Faculté de Médecine, je le rencontrais dans de nombreux Services. Il préparait le

Concours du médicat au moment où je me présentais à l'Internat, et il voulut bien m'entraîner aux présentations de malades dans le Service du Professeur RICHON.
J'ai toujours admiré en lui son immense érudition médicale. Sans relâche, il lisait toutes les publications médicales, les annotait, les transcrivait sur des fiches, même quelques jours avant sa mort, je l'ai vu, avec une persévérance jamais ralentie, continuer ce labeur qui fut pour lui une règle d'or.
Cette large connaissance des choses faisait qu'aucun domaine de la Médecine ne lui était étranger, et elle explique bien que sa curiosité acérée l'ait amené à approfondir suivant les époques des aspects très divers de la Médecine : Dermatologie, Neurologie, Cardiologie, Transfusion et Réanimation. En toutes choses, il ne se contentait pas de données sommaires ou de connaissances superficielles, mais il allait toujours jusqu'au fond des problèmes qui se posaient à lui. Travailleur infatigable, il ne se contentait pas de spéculation pure. Le côté clinique et pratique des problèmes demeurait toujours pour lui la sanction vraie, pragmatique, de l'enrichissement intellectuel qu'il avait acquis. Ses réalisations demeureront la preuve la plus éclatante.
Malgré tous ses succès, il demeurait toujours un homme d'une exceptionnelle modestie et ne faisait aucun cas des distinctions qu'il recevait. Courageux, il le fut pendant les deux guerres, à Verdun comme au moment des tristes heures de 1940 ; ses deux Croix de guerre comme sa Légion d'Honneur en sont le témoignage réel. Son attitude devant une longue et triste maladie reste un exemple pour ceux qui l'ont approché durant ce pénible calvaire.
Son dévouement, enfin, était sans limite, vis-à-vis de ses collègues comme vis-à-vis de ses malades. Tout ce qu'il a réalisé dans sa vie n'était-il pas dans son véritable but pour soulager les misères et les douleurs du prochain ?
Il a accepté la mort avec une parfaite sérénité - fortifié qu'il était par une foi profonde. La simplicité qu'il a voulue pour ses obsèques n'a eu d'égal que le recueillement et l'affliction profonde de tous ceux qui sont venus, nombreux, le conduire à sa dernière demeure. Notre collègue MICHON avait désiré qu'aucun discours ne fût prononcé à ses obsèques, mais il avait souhaité que sa mémoire fût évoquée à la Faculté. C'est une mission que j'accomplis avec tout mon cœur vis-à-vis d'un collègue et d'un ami.
Son fils, le Professeur Agrégé Jacques MICHON recueille aujourd'hui un lourd héritage, mais une voie royale lui a été tracée. Qu'il sache combien nous partageons tous en ce moment sa peine, celle de sa mère, celle de tous les siens. Ce chagrin, il est aussi le nôtre, et si mon témoignage d'amitié peut l'aider à supporter son deuil, ces quelques mots auront atteint leur but.

MIDON Jacques

1913-1965

ELOGE par le Docteur P. BRIQUEL

Jacques MIDON, Chirurgien des Hôpitaux, Professeur à titre personnel, Président de notre Association des Internes, était né à Diarville, le 21 décembre 1913. De vieille souche Lorraine, il était le fils du Docteur Raymond Midon, qui finit sa carrière au Dispensaire Villemin.

Brillant élève du Lycée d'Epinal, il fut dans notre Faculté un étudiant aussi brillant, travaillant l'Anatomie et passant ses premiers Concours dès 1934. Reçu Interne en 1938, il choisit d'abord un Service de Médecine, et je le vis arriver chez le Professeur RIBON ; il fut ensuite l'élève des Professeurs CHALNOT, HAMANT et BODART avant de devenir en 1944 le Chef de Clinique de ce dernier.

Assistant de Chirurgie, puis admissible à l'Agrégation de Chirurgie en 1946. Il vint aider le Professeur ROUSSEAUX en Neurochirurgie d'abord, ensuite à la Clinique Chirurgicale B, et pendant plusieurs années, partagea les travaux, les soucis et les joies de ce Maître incomparable, pris par l'esprit d'équipe que ce dernier avait su créer autour de lui. Mais ROUSSEAUX disparut en pleine activité, et Jacques MIDON, Chirurgien des Hôpitaux depuis 1951 prit le Service de la Maison de Secours qu'il anima de son mieux, s'adonnant à toutes les branches de la Chirurgie et particulièrement à la pathologie digestive.

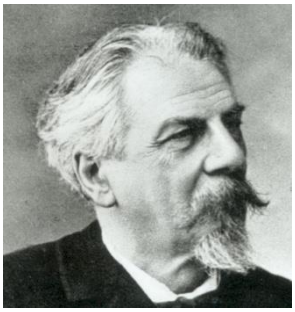
A son tour il paya tribut à la maladie, sacrifiant dès 1961 son activité personnelle pour garder jusqu'au bout son activité hospitalière. Au printemps de 1965, les événements se précipitèrent : longtemps alité, il se releva quelque temps. Ou le revit à l'Hôpital, puis il revint à Bon Secours au cours de l'été, une dernière fois...

Jacques MIDON était un être charmant pour qui l'avait deviné, tel qu'il était réellement, sous sa rudesse apparente et ses boutades : cœur d'or, âme des plus sensibles, il ne vivait que pour les siens et sa profession, ne chérissant rien de plus au monde que sa famille et ses malades. Il se reposait de ses longues séances opératoires en enseignant la pathologie chirurgicale aux jeunes étudiants, à ses Externes qu'il initiait en véritable frère aîné, en prenant en main l'avenir des jeunes internes, lorsqu'il accepta d'être notre Président. Avec lui, pas de digressions historiques ou pathogéniques : homme de bon sens, il s'en tenait à l'examen clinique, au raisonnement logique, et avait le triomphe modeste lorsque la sûreté de son bistouri apportait la confirmation du cas épineux, longuement discuté, et plus longuement médité encore, avant d'être publié.

ROUSSEAUX l'avait choisi, et l'élève fut digne du Maître ; le Professeur BODART lui avait appris l'art de réfléchir, le Professeur KISSEL la rigueur du raisonnement neurologique ;

ROUSSEAUX en fit un neurochirurgien, et ce fut pour lui l'époque heureuse, aussi heureuse que brève, hélas ! car les chagrins ne lui furent pas épargnés. Deuils familiaux ; sa mère d'abord, puis son père ; une fille enfin, à la fleur de l'âge : et encore son frère cadet. Insuccès personnels également, car il frappa plusieurs fois à la porte de la Faculté, en vain : il était victime de la disparition de son Maître ROUSSEAUX dont il était resté meurtri. Par un juste retour des choses, il allait à la satisfaction unanime, devenir Professeur à titre personnel, quand ce titre bien mérité lui fut contesté.

Mal rétabli de ces coups répétés du sort, il se vit lui-même atteint par la maladie et condamné à une activité limitée, ce qu'il supporta en silence, en se renfermant sur lui-même. Le corps était à bout. Jacques MIDON rendit son âme à Dieu le 9 septembre 1965. Ses amis, anciens internes, et internes, ne pourront l'oublier.



MONOYER Ferdinand

1836-1912

EXTRAIT de « L'Ophtalmologie » par le Professeur C. THOMAS
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

C'est à un Agrégé venu de Strasbourg que la Faculté de Médecine de Nancy confia la charge de Cours d'Ophtalmologie. Son nom est resté célèbre : Ferdinand MONOYER. Né à Lyon le 9 mai 1836, il avait été institué Agrégé de Physique à la Faculté de Médecine de Strasbourg le 30 mai 1863, avant d'être nommé, le 14 octobre 1872 à la Faculté de Médecine de Nancy. C'est un arrêté du 12 décembre 1873 qui a officialisé l'enseignement d'Ophtalmologie à Nancy, sous la forme d'une « charge de Cours Complémentaire et de Clinique Ophtalmologique ».
Si le nom de MONOYER est célèbre au point d'être, encore aujourd'hui, connu des Ophtalmologistes du monde entier, c'est qu'il est l'auteur de la définition de l'unité de valeur de réfraction, la dioptrie, universellement adoptée en Optique médicale depuis le Congrès d'Ophtalmologie de Bruxelles en 1875. Dans la bibliographie, on cite parfois comme père de la dioptrie « MONOYER de Lyon ». On ne peut nier que, le 24 avril 1877, MONOYER quitta la Faculté de Médecine de Nancy pour être nommé Professeur de Physique médicale à la Faculté de Médecine de Lyon, sa ville natale. Mais c'est avant d'être à Lyon, et alors qu'il enseignait à Nancy, qu'il a écrit dans les *Annales d'Oculistique* un article paru en octobre 1872 « Sur l'introduction du système métrique dans le numérotage des verres de lunettes et sur le choix d'une unité de réfraction ». Dans cet article, apparaissait pour la première fois le nom de « dioptrie », valeur exprimant la puissance d'une lentille par l'inverse de sa distance focale exprimée en mètre. Dans la *Revue Médicale de l'Est* en 1876, il est revenu sur le sujet à propos de « Verres de lunettes fabriqués et numérotés conformément au système métrique et à la nouvelle notation en dioptries métriques ». C'est également durant son séjour à Nancy qu'il a publié (dans la *Revue Médicale de l'Est* 1874) une nouvelle échelle optométrique décimale. L'échelle de MONOYER existe toujours et se trouve être encore la plus répandue dans le monde sauf dans les pays anglo-saxons qui n'ont pas suivi, pour les tests d'acuité, la normalisation décimale. Mais ces pays anglo-saxons avaient déjà fait l'effort méritoire d'abandonner l'ancienne numérotation en pouces des verres d'optique médicale, pour se rattacher à la définition décimale de la dioptrie de MONOYER et permettre un emploi véritablement universel.
Il est à remarquer qu'à cette époque, la Chaire de Physique médicale de Nancy s'intéressait à l'Ophtalmologie non seulement en la personne de l'Agrégé mais aussi dans celle du titulaire. C'est ainsi que le CHARPENTIER publia en 1881 un livre intitulé : « L'examen de la vision au point de

vue de la Médecine Générale ». Ce petit livre de 137 pages, écrit dans une langue très dépouillée et fraîche, contient en particulier la description d'une technique qui est restée dans les ouvrages classiques sous le nom de « Méthode de Charpentier » : c'est la mesure par réflexion sur la cornée de l'angle que fait la ligne visuelle avec la perpendiculaire au centre de la cornée, c'est-à-dire ce que nous appelons aujourd'hui l'angle Kappa, angle dont les variations sont susceptibles de créer un aspect de strabisme alors que pourtant la vision binoculaire est normale, donc qu'il n'y a pas de strabisme au sens physio-pathologique du terme.

Si MONOYER, Agrégé de Physique médicale, a continué à publier des travaux d'optique durant son séjour à Nancy (et bien souvent à la Société de Médecine de Nancy), il n'a pas oublié qu'il avait été chargé, en Ophtalmologie, non seulement d'un Cours théorique, mais aussi d'un Cours de Clinique. C'est pourquoi nous trouvons dans la *Revue Médicale de l'Est* des titres de publications sur des sujets qui étonneraient aujourd'hui de la part d'un physicien : tatouage de la cornée, différents procédés d'opération de cataracte, luxation complète et spontanée de cristallin transparent, zona ophtalmique, rétinite pigmentaire, ectropion, angiome traité par galvanocaustiques, etc.

Cette activité clinique de MONOYER avait été permise par la création dans un ancien Dépôt de Mendicité, devenu Hôpital Saint-Léon, annexe du vieil Hôpital Saint-Charles, d'une Clinique des Maladies des Yeux, à côté de deux cliniques médicales.

Le transfert de MONOYER à Lyon n'a fait disparaître ni l'activité de cette Clinique de Maladies des Yeux, ni l'Enseignement Ophtalmologique. Furent successivement en charge de ces deux activités des Agrégés qui se sont appelés : GROSS, HEYDENREICH, WEISS. Leur passage en Ophtalmologie bien que court, a été cependant marqué par un accroissement très net des cas traités : les malades hospitalisés sont passés, entre 1872 et 1882, de 75 à 300 et les Consultations externes de 800 à 3000.

MONTAUT Jacques

1929-1985

ELOGE par le Professeur J. LEPOIRE

Il y a un peu plus d'un mois, disparaissait Jacques MONTAUT, à la suite de ce qu'il est convenu d'appeler une cruelle maladie, maladie combien cruelle et foudroyante ; elle aura, en tout, duré un peu plus de six mois ; à peine apprenait-on sa maladie, que déjà il était à l'agonie. « La mort est un scandale, et personne ne peut fournir une explication cohérente de ce scandale ». J'ai entendu ces mots de la bouche d'un ecclésiastique de haut rang qui prononçait une homélie lors de l'enterrement d'un de mes amis, deux jours après celui de Jacques MONTAUT.

Il est vrai que devant l'injustice de cette disparition, nous avons tous éprouvé un sentiment de révolte et les circonstances en sont encore trop proches pour que l'on ne puisse les évoquer sans émotion.

C'est ce que je vais pourtant devoir faire devant vous avec infiniment de tristesse.

Si les circonstances avaient suivi leur cours normal, c'est Jacques MONTAUT qui aurait dû venir ici, un jour, pas forcément aujourd'hui, pour vous parler de moi. Par une ironie du sort, c'est le vieil homme qui doit prononcer devant vous l'éloge de son jeune collaborateur.

La disparition de MONTAUT endeuille notre communauté hospitalo-universitaire. Elle endeuille également toute la Neurochirurgie française et je ne peux m'empêcher d'avoir, en ce moment, une pensée pour Georges Szikla décédé dans la même année, pour Jacques Rougerie décédé quelques semaines avant lui, et pour Jean-Pierre Dechaume décédé le même jour, à quelques heures d'intervalle.

La famille de Jacques MONTAUT était originaire du Sud-Ouest. Il y a dans les Landes, près de Saint-Sever, une petite bourgade qui s'appelle Montaut ; peut-être est-ce là le berceau de sa famille ?

Ce sont des hasards de carrière qui l'ont amené dans notre région. Son père était polytechnicien, Ingénieur des Mines, en poste au Mines de la Sarre. Jacques MONTAUT naîtra à Hombourg. Après le plébiscite de 1935 qui rattache la Sarre à l'Allemagne, la famille émigre en Bretagne et c'est à Rennes qu'il fera ses études secondaires. En 1945, après la victoire de nos armes, MONTAUT est à nouveau en poste à la Direction des Mines de la Sarre. Jacques MONTAUT fera ses études de Médecine à Nancy.

De son cursus, vous savez tout ; il a été exemplaire. J'ai fait sa connaissance en 1953. Il était Externe à la Clinique Chirurgicale B dont mon Maître René ROUSSEAUX venait de prendre la

direction. Quelques années plus tard, j'ai fait partie du jury qui le nomma à l'Internat, et puis nous ne nous sommes pratiquement plus quittés.
Sa remarquable thèse sur les neurinomes du trijumeau a été le premier jalon de sa carrière de Neurochirurgien. Puis il a été mon Chef de Clinique, le premier, inaugurant ces fonctions nouvelles de Chef de Clinique-Assistant des Hôpitaux, bi-appartenants mis en place avec l'entrée en vigueur de la réforme Debré. A l'issue de ses sept ans de Clinicat, j'ai eu la chance de faire partie du jury qui l'a nommé à l'Agrégation sur une place créée à son intention.
De toutes ces années que nous avons passées côte à côte, je garde un souvenir précis, uniforme et lumineux. Jamais le moindre nuage n'est venu obscurcir notre amitié ni la confiance que nous avions l'un en l'autre. Je peux dire que Jacques MONTAUT a été un élève, un Assistant et un collaborateur exemplaire. Il a participé activement, au premier rang, au développement de la Neurochirurgie nancéienne, d'abord à l'Hôpital Central, ensuite à Saint-Julien. Je peux dire que, si nous avons quelques raisons d'être fiers de ce que nous appelons le Département de Neurochirurgie de Saint-Julien, le travail qu'y a fait MONTAUT et sa réussite personnelle y sont pour beaucoup.
Jacques MONTAUT n'était que de six ans mon cadet. Il n'était pas raisonnable qu'il restât à mes côtés à attendre une succession tardive. Il s'était affirmé dans le domaine de la Neurochirurgie Pédiatrique. Il avait acquis une expérience et une maturité qui le désignaient tout naturellement pour prendre la direction d'un Service.
L'ouverture de major nous offrait sur place, à Saint-Julien, des possibilités d'expansion. Nous avons profité des circonstances de ce grand dérangement pour proposer et obtenir la création d'un deuxième Service de Neurochirurgie, issu du premier par scissiparité et qui devrait, entre autres vocations, s'orienter vers la Neurochirurgie Pédiatrique. C'est ainsi qu'est né le Service de Neurochirurgie B dont MONTAUT devint le Patron et où il put donner la pleine mesure de son talent.
Quelques années plus tard, à la retraite du Doyen BEAU, il devenait Professeur titulaire de la Clinique de Neurochirurgie Infantile après un vote unanime de votre assemblée ; cette unanimité assez exceptionnelle dans cette enceinte me paraît assez significative de l'estime dans laquelle vous le teniez.
MONTAUT avait d'ailleurs l'estime de tous ses collègues. Il a beaucoup publié au cours de sa trop brève carrière. Ses pôles d'intérêts étaient multiples, il a abordé beaucoup de sujets de Neurochirurgie générale, de la Neurotraumatologie à la Chirurgie des nerfs périphériques, mais l'essentiel de son œuvre est consacré à la Neurochirurgie Pédiatrique ; je ne veux citer que ses travaux sur les malformations congénitales du nouveau-né, sur les tumeurs de l'enfant et surtout le remarquable rapport publié en 1977 en collaboration avec Michel STRICKER sur les crâniosténoses et les dysmorphies crâniofaciales, rapport original autant qu'exhaustif, fourmillant d'idées nouvelles et de connotations personnelles, rapport qui restera longtemps une bible pour les chirurgiens d'enfants.
En dépit de sa notoriété et de ses activités débordantes, MONTAUT était un homme discret et réservé. Il n'aimait pas parler pour ne rien dire, ce qui donnait du poids à ses interventions qui étaient toujours pertinentes et écoutées. La communauté neurochirurgicale est assez restreinte, nous formons une grande famille, nous nous connaissons tous. Je peux dire que MONTAUT n'avait pas d'ennemis. Il avait, par contre, beaucoup de vrais amis, et que ce soit à la Société Française de Neurochirurgie - dont il a été l'un des dirigeants - à la Société de Langue Française

ou au groupement des Neurochirurgiens pédiatriques dont il avait été l'un des Fondateurs, tout le monde l'estimait et le respectait.
A Nancy, vous avez surtout connu l'homme de terrain, l'animateur du Service de Neurochirurgie B qui, sous sa direction, devait connaître une éclatante réussite.
Ce Service devint très vite son domaine réservé et son centre de gravité. Il représentait son univers, c'était en quelque sorte un territoire dont il marquait jalousement les limites. On peut dire qu'il y a consacré le meilleur de lui-même, y sacrifiant ses loisirs, ses hobbies, et même peut-être une partie de sa vie de famille. Mme Montaut me disait encore, il y a quelques jours, combien, souvent, il lui était arrivé de souffrir en silence de cet engagement exclusif.
Il est vrai que Jacques MONTAUT était un travailleur acharné, infatigable. On peut méditer sur la finalité de cette ardeur et de cette énergie qu'il déployait au service des malades.
Etait-il ambitieux ? Je n'en sais rien, cela dépend de la signification que l'on attribue au mot ambition. En rédigeant cet obituaire, je m'aperçois combien il est difficile de cerner un homme que l'on croît bien connaître pour l'avoir côtoyé pendant plus de trente ans. Sa personnalité est d'une telle complexité et d'une telle richesse qu'elle impose, à chaque trait, une nuance plus exacte et une correction.
Ce n'était certainement pas un arriviste et il était beaucoup trop intelligent pour être vaniteux. Il était assez indifférent aux honneurs et se gaussait volontiers des personnages chamarrés. Seule lui importait sa démarche vers l'efficacité au service de ses malades.
Il lui arrivait, certes, de vouloir être le meilleur et de vouloir le prouver ; c'est une ambition légitime ; qui d'entre nous, un jour ou l'autre, n'a cédé à ce vertige. Cet état d'âme s'exprimait chez lui par une sorte d'obsession de perfectionnisme qui entretenait ses motivations et sa pugnacité.
S'il avait une quelconque ambition, elle était exempte de toute mesquinerie, faite essentiellement du désir de s'affirmer, de la volonté de bien faire et d'être à la hauteur de ses responsabilités, ce à quoi il réussissait admirablement. C'était un Neurochirurgien complet, dans toute l'acception du terme, clinicien avisé et attentif, prudent dans ses indications et remarquable opérateur. Il lui arrivait de me dire avec une sorte de naïveté un peu fanfaronne qu'il avait été le meilleur aide que j'ai jamais eu, cela est probablement vrai. On admet généralement que les qualités qui font un bon aide, passif et non jaloux, ne sont pas forcément celles qui font un bon opérateur. Et pourtant, Jacques MONTAUT réussissait ce paradoxe. C'était un opérateur très brillant ce qui, vous me le concéderez, est tout de même l'essentiel pour un chirurgien. Il était adroit, précis, soigneux, méticuleux, consciencieux et acharné. Aucun aspect de la Neurochirurgie ne lui était étranger, ses résultats étaient excellents, et l'éclatante vitalité et le franc succès de son Service vinrent très vite couronner ses efforts.
En a-t-il éprouvé quelque satisfaction ? Je n'en suis pas sûr. MONTAUT avait une personnalité tout en contraste. Malgré sa pugnacité et son ardeur, il avait un fond d'anxiété qui le portait au pessimisme. On avait souvent l'impression qu'il était soucieux, inquiet et mécontent. Il exhibait volontiers un visage allongé, les traits tendus en un rictus un peu triste. Il est vrai qu'il paraissait souvent d'humeur chagrine et mélancolique. Il souriait rarement, mais quand il souriait, son visage s'illuminait et ses yeux brillaient d'une lueur malicieuse avec une douceur quasi enfantine reflétant une autre face de sa personnalité qui était toute de tendresse, de naïveté et d'innocence. C'est en cela sans doute qu'il était si proche des enfants, qu'il les comprenait si bien et qu'il savait s'en faire comprendre.
Opérer un enfant est une chose redoutable. L'adulte, en effet, est, dans une certaine mesure, Maître de son destin, l'enfant, lui, est sans défense, livré sans restriction à la décision de

l'opérateur. MONTAUT était pleinement conscient de ce surcroît de responsabilité et d'obligation. Il prenait le temps de recevoir les parents, de leur expliquer les solutions qu'il proposait. Il savait partager leurs soucis, les écouter, les encourager, les rassurer, leur montrer de la compassion. Innombrables sont les témoignages que Mme Montaut a reçus depuis sa disparition, témoignages de malades, de familles de malades, témoignages de parents qui, tous, insistent sur sa gentillesse et sur sa disponibilité.

Je m'aperçois que je suis en train de brosser, devant vous, un portrait qui risque de vous donner une idée incomplète de la personnalité de Jacques MONTAUT.

Je vous décris un personnage studieux et travailleur acharné, exigeant, en quête d'absolu, et pourtant généreux, sensible et compatissant à tous les malheurs, doué de qualités exceptionnelles dont il ne pouvait pas ne pas être conscient, ce qui ne l'empêchait pas d'être envahi par le doute et de s'abandonner au pessimisme. Certes, Jacques MONTAUT était tout cela mais ce serait le méconnaître que de croire qu'il n'était que cela. C'était également un homme qui aimait la vie et qui la dévorait à belles dents. Il était très observateur, doué d'un esprit caustique que ses familiers avaient appris à connaître, voire à redouter, car son humour pouvait être féroce et dévastateur. Après l'effort, il savait se détendre et, à plusieurs reprises, je l'ai vu, loin de ses préoccupations habituelles, totalement décontracté, aimable, souriant et heureux de vivre.

Vivre ! Hélas, la mort fait partie de la vie au même titre que la naissance. « La marche est faite du pied qui se lève et du pied qui se repose », a dit le poète hindou. Si l'on croit avec Saint-Exupéry que « ce qui donne un sens à la vie, donne un sens à la mort », les derniers mois de la vie de Jacques MONTAUT s'éclairent d'une lueur singulière. Le 5 octobre dernier, les Médecins qui le soignaient étaient fixés sur l'inéluctable pronostic. Fallait-il le lui dire ? Devait-on lui mentir ? Eternel dilemme du Médecin face à sa propre maladie. A-t-il suffisamment de lucidité pour faire son propre diagnostic ? Le désire-t-il vraiment ou bien inconsciemment saisit-il tous les prétextes pour occulter la vérité. Rien ne peut permettre de prévoir comment un homme se comportera dans de telles circonstances. Depuis que j'ai lu le Dialogue des Carmélites, je suis hanté par l'image de la fragile Blanche de la Force qui monte à l'échafaud en chantant le *veni creator* et par celle de la Supérieure des Carmélites préparée par toute une vie de contemplation, bardée de certitudes et qui, face à la mort, hurle son désespoir et se déclare prête à tous les renoncements. Certes, il s'agit là d'une fiction romanesque, mais elle illustre une vérité quotidienne que nous connaissons bien : rien dans le comportement d'un homme bien portant ne peut laisser augurer de son attitude face à l'annonce de sa mort prochaine.

Nous avons jugé plus charitable de ne rien dire à Jacques MONTAUT. Il a accepté nos explications avec une bonne grâce suspecte et, après une courte convalescence, il s'est remis au travail, comme si de rien n'était, avec beaucoup de courage et de volonté. Il a repris la direction de son Service. Il s'est même remis à opérer. Pendant deux mois, nous ne saurons jamais ce qu'il pensait réellement. Il était très secret, très réservé, comme l'a très bien dit l'aîné de ses fils, le jour de ses obsèques, c'était chez lui une question de pudeur. Sa discrétion naturelle le retenait sur la voie des confidences. Désirait-il qu'on le laissât en paix ? Cela est très possible. A-t-il vraiment accepté nos pieux mensonges ? J'ai quelques raisons d'en douter. D'ailleurs, il me paraît impensable que l'on ait réussi, pendant longtemps, à tromper un homme de sa qualité. Ce dont nous sommes certains, c'est que début décembre, il a été mis au courant de son état. A-t-il chancelé sous cette effroyable révélation ? Je ne le crois pas. Son comportement n'a pas varié. Jamais il ne s'est départi de cette dignité aristocratique qui était la sienne depuis le début de la maladie. Jamais une plainte malgré la souffrance qui le taraudait à chaque instant, pas un mot de

révolte. Il était souriant, comme apaisé. Il a voulu que rien ne changea autour de lui, il voulait surtout que personne ne fasse allusion à son état. Lui seul se permettait, de temps à autre, une pointe d'humour qui nous serrait le cœur.
Au cours de ces quelques semaines où il a mené son dernier combat, il nous a donné une ultime leçon de courage, de grandeur et de dignité.
En vérité, il aura eu une fin digne de celle de ces rois capétiens qui, sentant la mort venir, pardonnaient à leurs ennemis, demandaient pardon à leur entourage des torts que, sans le vouloir, ils avaient pu leur causer, revêtaient la robe de bure et s'allongeaient sur une couchette de paille pour attendre la mort comme une libération. Je ne sais pas si Jacques MONTAUT était croyant, je ne sais pas s'il était soutenu par l'espérance, je ne sais pas s'il avait des certitudes métaphysiques ou simplement l'angoisse du néant, mais ce que je veux croire et ce que je crois pouvoir affirmer, c'est qu'un homme qui a eu cette sérénité devant la mort n'a pas pu mourir désespéré.
En mémoire de notre ami Jacques MONTAUT, je vous invite à vous unir en cette forme de prière et de recueillement qu'est la minute de silence.

MOREL Charles

1822-1884

EXTRAIT de « Les sciences morphologiques à Nancy » par le Professeur E. LEGAIT
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

L'Ecole morphologique de Nancy est l'héritière directe de la Faculté de Médecine de Strasbourg. C'est en effet à un élève du Professeur Ehrmann, Charles MOREL, que nous sommes redevables de l'impulsion donnée à l'Anatomie à Nancy. Celui-ci avait été Agrégé et Professeur titulaire à Strasbourg avant d'occuper le premier en 1872 la Chaire d'Anatomie de la Faculté de Médecine de Nancy ; il avait su, déjà à Strasbourg, s'entourer de nombreux élèves, dont plusieurs le suivirent à Nancy, en particulier Mathias Duval qui sera par la suite nommé Agrégé à Paris et succédera à Robin dans la Chaire d'Histologie de cette Faculté, BEAUNIS qui deviendra Professeur de Physiologie à Nancy et BOUCHARD, Agrégé de Strasbourg qui continuera ses fonctions à Nancy avant d'être nommé Professeur d'Anatomie à Bordeaux. C'est avec BOUCHARD qu'il assurera initialement, l'enseignement de l'Anatomie, aidé dans cette charge par LALLEMENT qui dirigeait l'enseignement pratique avant 1872 à l'Ecole préparatoire de Médecine de Nancy et qui reçut, à ce moment, le titre de Professeur Adjoint.

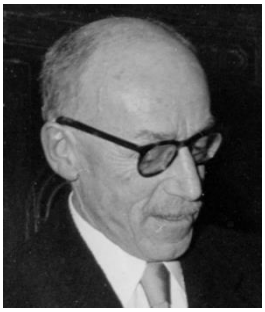
Si l'enseignement théorique pouvait aisément être donné, le Service des dissections nécessita de nombreux aménagements au fur et à mesure de l'installation de la nouvelle Faculté construite rue de Serre, à proximité du Palais de l'Académie. C'est avec l'aide de BOUCHARD puis, au départ de celui-ci, de CHRETIEN que MOREL dut organiser l'enseignement pratique ; il est absolument remarquable de constater qu'il put se procurer près de cent cadavres dès la première année et que ce nombre devait quelques années plus tard passer à plus de quatre cents.

MOREL était avant tout un observateur habile et consciencieux ; mais l'Anatomie topographique du cerveau publiée en 1880 montre également combien il était au courant des progrès de la Physiologie moderne ; son Manuel de l'Anatomiste (1883) en collaboration avec Mathias Duval restera longtemps classique et servira à de nombreuses générations d'étudiants en raison de son exactitude et de sa précision.

Cependant, MOREL avait su attacher son nom à une science en plein développement, l'Histologie dont il a été en France un des promoteurs, à une époque où peu de personnes encore en pressentaient l'importance et les progrès ultérieurs ; dès son installation à Nancy, il avait assuré un enseignement théorique et pratique d'Anatomie microscopique. Lorsque cet enseignement en 1878 fut rendu obligatoire dans les Facultés de Médecine au même titre que celui de l'Anatomie macroscopique, c'est tout naturellement à MOREL que l'on fit appel pour occuper la Chaire

d'Histologie nouvellement créée, tandis que LALLEMENT occupait celle d'Anatomie descriptive. La Chaire d'Histologie de la Faculté de Médecine de Nancy a été créée en 1879 ; le Professeur MOREL alors Professeur d'Anatomie en a été le premier titulaire. MOREL dès sa nomination comme Agrégé à Strasbourg avait su, en effet, créer la première Ecole histologique de province et s'entourer de nombreux élèves. Il existait à vrai dire depuis plusieurs années (1839) à la Faculté des Sciences de Strasbourg, un enseignement de l'Histologie donné par Lereboullet ; cet enseignement avait été repris à la Faculté de Médecine par Küss, Professeur de Physiologie (qui fut le dernier maire de Strasbourg et dont on connaît la fin dramatique). MOREL avait dès 1864 publié le premier traité d'histologie humaine normale et pathologique de langue française ; ce traité parfaitement illustré eut un grand succès et fut plusieurs fois réédité ; il était rédigé avec la collaboration d'un Médecin-major de deuxième classe, répétiteur à l'Ecole impériale du Service de Santé de Strasbourg : Jean-Antoine Villemin, dont les études ultérieures sur la tuberculose lui valurent une juste célébrité. On retrouve dans cet ouvrage les qualités essentielles de MOREL, la précision et la sûreté des observations, la prudence dans les conclusions qui ne s'éloignent pas des faits.

Après la défaite de 1871 et l'annexion de l'Alsace, MOREL sut redonner à Nancy une nouvelle impulsion aux recherches histologiques. Plusieurs de ses élèves présentent à ce moment des thèses remarquées, en particulier celle de Priant, Préparateur à la Faculté des Sciences qui deviendra Professeur de zoologie, sur la « Structure du chiasma des nerfs optiques dans les différentes classes d'animaux vertébrés », celle de BAGNERIS, qui sera par la suite Agrégé à Nancy sur la « Structure microscopique des veines normales ». Sa mort, survenue en 1884, à 62 ans, ne lui permit pas de suivre la carrière de ceux qu'il avait distingués et qui allaient reprendre ultérieurement les Chaires d'Anatomie et d'Histologie donnant à la recherche microscopique une nouvelle impulsion.



MUTEL Maurice

1886-1977

EXTRAIT de « Médecine légale, Médecine du travail et réadaptation » par le Professeur L. PIERQUIN

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Né en 1886, Interne des Hôpitaux de Nancy en 1908, MUTEL fut tout d'abord Agrégé d'Anatomie avant de se consacrer à l'enseignement de la Médecine Légale, tâche qu'il partagea avec ses collaborateurs, Lecoannet, PIERQUIN et DE REN.

En sa qualité de Chirurgien Orthopédiste, il devait s'intéresser, entre autres, aux problèmes médico-légaux posés par les traumatismes fermés de rachis et, dans un travail qu'il fit en collaboration avec MICHEL et ROUSSEAUX, il s'attacha à l'étude du syndrome de Kummel-Verneuil ou spondylite traumatique dont la longue phase de latence initiale rend délicat le diagnostic étiologique rétrospectif. Il y envisageait également le problème complexe d'un traumatisme rachidien sur une colonne antérieurement lésée, soit du fait d'une anomalie congénitale, soit du fait d'un processus arthrosique antérieur à l'accident mais susceptible néanmoins d'être aggravé par ce dernier.

Devenu Président du Conseil Départemental de l'Ordre, MUTEL était amené à suivre de près l'évolution de la Médecine, profondément modifiée par l'Ordonnance de 1945 portant création de la Sécurité Sociale. A l'occasion d'une thèse de Droit, soutenue par Jost en 1951, envisageant l'éventualité d'une nationalisation de la Médecine en France comparable au Service National de Santé anglais, il devait réagir de façon violente retenant comme dogme le principe, pour la France, du maintien d'une Médecine libérale. Son irritation devait se traduire de façon matérielle : à partir de cette date, les cours de Médecine Légale dispensés aux juristes dans le cadre du Diplôme de Criminologie qui, jusqu'alors et depuis TOURDES, s'étaient déroulés dans l'enceinte de la Faculté de Droit, devaient se poursuivre à l'Amphithéâtre de l'Institut de Médecine Légale.

Nous ne pouvons ignorer l'intérêt qu'il porta également aux méthodes de dosages de l'alcool dans le sang envisageant avec Lecoannet l'avantage respectif de la macrométhode classique de Nicloux et celui de la microméthode de Widmark. Dans leur étude, MUTEL et Lecoannet appelaient de leurs vœux le vote d'une loi rendant obligatoire la prise de sang systématique en cas d'accident de la circulation ainsi que cela était déjà de règle dans quelques pays européens. Le principe, amélioré par la suite, devait être admis et leur souhait se trouver réalisé par l'introduction, quelques temps après, de la loi du 15 avril 1954.

En 1956, le Professeur François HEULLY, né en 1912, Interne des Hôpitaux de Nancy en 1936, Agrégé de Médecine en 1946 et Médecin des Hôpitaux en 1951, succédait à MUTEL. Il devait être secondé par Gérard DE REN qui, par intégration, devint son Agrégé en 1961 et Guy PETIET à partir de 1963.

NEIMANN Nathan

1906-1992

ELOGE par le Professeur M. PIERSON

C'est une mission particulièrement émouvante que vous m'avez confiée, celle de rendre à notre Patron, Nathan NEIMANN, l'hommage de ses collègues, de ses élèves, de ses amis et, au-delà de Nancy, de la communauté pédiatrique française. Car cela est profondément vrai que toute la Pédiatrie est en deuil. NEIMANN s'est éteint le 6 mars dernier, au terme d'une cruelle épreuve de plusieurs années, mais, heureusement, entouré de ses enfants et dans sa maison.

Retraité depuis 1978, il restait en contact avec nous, mais en 1984, le décès de Mme Neimann l'avait terriblement affecté et précipité les effets de la maladie qui l'écartait progressivement du monde.

Né le 3l décembre 1906 dans une petite localité de Moldavie, rattachée alors à l'empire russe, il appartient à une famille modeste.

Après les bouleversements de la première guerre mondiale, il devient citoyen roumain et poursuit ses études à Bucarest. Son frère aîné vivant en France, ingénieur de l'Institut électrotechnique de Toulouse, était déjà l'auteur de nombreux brevets, dont le plus célèbre est : « l'antivol ». C'est grâce à ce frère que le jeune Nathan put commencer ses études de Médecine à Nancy.

Une intelligence hors pair et une volonté de travail exceptionnelle lui permirent des études brillantes : Externat et Internat des Hôpitaux en 1930 (le premier Médecin étranger reçu à ce concours difficile).

Naturalisé français en 1934, il accomplit son Service militaire dans la 6ème région. Il s'oriente ensuite vers la Médecine des enfants, passe sa thèse en 1937. Chef de Clinique, puis Assistant dans le Service de Médecine infantile, il est le collaborateur très apprécié du Professeur CAUSSADE, qui lui fait présenter le Concours d'Agrégation en juin 1939.

Il épouse Andrée Leclerc, qui sera la compagne de sa vie pendant quarante ans et la mère de ses trois enfants : Jean-Louis, Michel et Laurence.

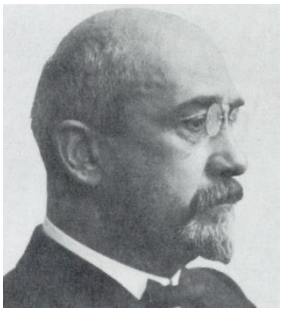
Il est mobilisé quelques jours plus tard et fait la campagne 1939-1940. Sa conduite lui vaudra la Croix de Guerre 1939-1945 et plus tard, la Légion d'Honneur.

A la fin des hostilités, il reprend son poste à Nancy et passe le Concours de Médecin des Hôpitaux en 1946. Il sera le collaborateur principal de la Chaire et du Service de Médecine Infantile jusqu'au départ de son Maître, le 1er janvier 1956. Il dirigea alors, comme Professeur titulaire, jusqu'à sa retraite en octobre 1978.

L'œuvre médicale et scientifique accomplie pendant cette belle carrière est considérable.
Son œuvre scientifique est exemplaire et marque son époque à l'instar de celle de Robert Debré.
Elle a débuté avant la Première Guerre mais surtout à son retour en 1945 comme Adjoint du Professeur CAUSSADE, il transforme la Médecine des enfants et la tourne délibérément vers le courant scientifique venu des Etats-Unis grâce à son ouverture d'esprit et sa connaissance des langues alliées à une capacité de travail peu commune.
Chaque matin, à la Clinique Infantile, il fascinait l'équipe médicale par l'identification d'une pathologie récemment isolée.
Son diagnostic était éclatant, pertinent et documenté par ses lectures. C'est ainsi qu'étaient reconnues en peu de temps toutes ces maladies nouvelles : la fibrose kystique du pancréas, les hémoglobinoses, les mucopoly-saccharidoses, la maladie coeliaque, les maladies métaboliques, cystinose, oxalose etc. et toutes sortes de syndromes malformatifs de nature génétique. De nombreuses publications faisaient connaître la Clinique Infantile de Nancy.
Devenu titulaire de la Chaire en 1955, il réorganise avec dynamisme l'enseignement de la discipline des enfants, et le Service Hospitalier. Il s'entoure d'une jeune équipe et perçoit très vite l'intérêt d'orienter chacun vers une spécialisation plus précise à l'intérieur même de la Pédiatrie : il réalise en quelques années un remarquable réseau de compétences pédiatriques que d'autres CHU nous envient. Ainsi, on verra peu à peu se constituer :
- Un groupe pour la pathologie endocrinienne et génétique qu'il anime avec Michel PIERSON pour les études sur la thyroïde : il y découvre la cause réelle du myxoedème congénital : le défaut de migration des ébauches thyroïdiennes : il s'intéresse aux anomalies de la différenciation sexuelle, à l'hyperplasie des surrénales et l'identification du corpuscule de Barr, il perçoit l'intérêt de l'étude des noyaux cellulaires pour la génétique et oriente Simone GILGENKRANTZ vers ce qui deviendra plus tard la Cytogénétique.
- Avec Michel MANCIAUX, il engage les pédiatres à s'intéresser au problème insupportable des enfants battus et à toute la Pédiatrie préventive et sociale, bientôt J-P. DESCHAMPS viendra les rejoindre et ensemble devenir les leaders de celle discipline.
- Vers les années soixante, les balbutiements de la réanimation néo-natale le convainquent de la nécessité de travailler activement avec les accoucheurs pour la prévention des accidents de naissance et une collaboration s'instaure avec Paul VERT et l'association obstétrico-pédiatrique, avec le succès que l'on connaît, bientôt rejoint par Pierre MONIN.
- Claude PERNOT, hélas disparu tragiquement en 1989, entra dans le groupe pédiatrique à l'appel de NEIMANN pour y apporter sa compétence et son dynamisme infatigable. En quelques années une véritable Ecole de Cardiologie Infantile acquiert une grande réputation dans l'Europe entière, avec la collaboration de Mme A-M. Worms.
- Pierre TRIDON, issu de la prestigieuse Ecole neurologique du Professeur KISSEL collaborait avec la Pédiatrie et assistait également le Docteur Paul Meignant qui possédait la qualification de psychiatre de l'enfant. Bientôt, ce qui s'appelait alors neuropsychiatrie infantile devenait plus tard la psychiatrie infanto-juvénile.
- L'importance croissante des affections malignes, cancer et maladies du sang et les avancées thérapeutiques des années soixante-dix amenaient Danielle SOMMELET à s'engager à fond dans cette direction difficile mais passionnante et obtenait bientôt un très grand succès qui allait imposer cette équipe comme l'une des meilleures en France et en Europe.
- Jean-Luc ANDRE, s'orientait à sa demande vers la même période vers les maladies rénales et réussissait à créer à Nancy l'un des tout premiers centres d'hémodialyse pour les enfants. Autour

de lui s'organisait un petit groupe de Néphrologie auprès duquel de nombreux autres collègues de France et de l'étranger sont venus se former. Groupe qui fait aujourd'hui référence et autorité au niveau européen.
- Enfin, Michel VIDAILHET s'oriente avec le groupe vers les maladies dites métaboliques grâce à une sorte de Laboratoire quasi clandestin que nous avions installé avec lui. Avec Schaack et Badonnel, un embryon de Laboratoire de Recherche introduit le groupe de Nancy dans le domaine des enzymopathies héréditaires et le dépistage précoce des maladies du métabolisme. A partir de là l'équipe de VIDAILHET s'enrichit de la collaboration de A. Morali qui s'intéresse à la nutrition.
Il faudrait encore beaucoup de temps pour dire l'intense activité intellectuelle que NEIMANN utilisait pour nous aider les uns et les autres à progresser. A chacun, il donnait sa confiance, entière et permanente.
Son intelligence exceptionnelle était à l'affût des progrès de la Science et son souci était de nous faire partager son enthousiasme.
Non seulement il ne cherchait pas à contrarier nos efforts, mais il les soutenait, toujours avec tact et discrétion, mais en plus il se réjouissait de nos succès et de nos progrès. C'était un Patron exemplaire comme Chef d'Ecole.
Si son intelligence était toute tendue vers la science, son cœur était préoccupé de la souffrance des petits. Dès le début de sa carrière, il prenait une part active aux œuvres médico-sociales de l'enfance, initiées en Lorraine par Jacques PARISOT et Louis CAUSSADE, l'Office d'Hygiène Sociale, le Placement Familial de Thorey, le Centre de Protection de Blâmont. Il me formera aux fonctions de Médecin de l'Aide à l'Enfance, au Conseil de Famille des Pupilles de l'Etat, etc., puis le Centre d'Action Médico-Sociale Précoce.
Son rêve était de réunir toutes les activités pédiatriques dans un Hôpital des Enfants. Ce rêve a fini par se réaliser, mais en 1982, il était déjà à la retraite. Il a eu quand même le plaisir de l'inaugurer et de nous y voir tous réunis.
Notre patron était une intelligence, un cœur et aussi un ami, une grande âme. Pour sa famille, si proche de sa femme disparue beaucoup trop tôt, et que nous aimions tous aussi profondément.
Proche de Jean-Louis, de Laurence et de Michel, auxquels il donna le meilleur de lui-même avec amour mais aussi avec une honnêteté rare, ne voulant aucune faveur pour chacun d'eux.
Proche de chacun de nous, les plus anciens, qui lui devons beaucoup pour notre carrière et nos succès, mais aussi pour beaucoup d'autres qui sont allés témoigner de la formation pédiatrique de la qualité reçue dans son Ecole. Certains sont tous proches du CHU, d'autres dispersés dans la France entière. Nombreux aussi sont à l'étranger : en Europe : Luxembourg, Belgique, Suisse ; au Moyen-Orient, en Amérique latine ; en Afrique du Nord, Algérie, Tunisie, Maroc, Bénin, Sénégal, Côte d'Ivoire et ailleurs.
Chacun d'eux s'identifiera dans cette énumération trop brève, et ils me pardonneront de ne pouvoir citer leurs noms.
Je voudrais terminer ce trop long propos en évoquant l'exemple le plus précieux qu'il nous a donné, car c'est une qualité des plus rares qu'il possédait au plus haut degré : la dignité et le respect des autres.
Dans toutes les circonstances de sa vie, il dominait les événements et conservait vis-à-vis de tous la dignité. Celle-ci prenait souvent le masque d'une très grande réserve et d'une modestie presque insolite dans un monde plutôt habilité à la vanité et aux jugements critiques. Jamais je n'ai entendu Mr NEIMANN dire du mal de quiconque : dans chacun, il reconnaissait ce qu'il y avait de bon et de positif. Dans toutes les actions, il cherchait le bien. Il oubliait le reste.

Il ne participait jamais aux entreprises dirigées contre quelqu'un ou quelque chose. Il ne voulait causer aucun préjudice à personne. Il ne voulait aucune compromission et encore moins de lâcheté.
Chers collègues, chers amis, les voies de Dieu sont insondables, et surtout incompréhensibles. Cet homme, si doué intellectuellement, si bon et si généreux, si honnête, n'a pas pu achever sa vie et profiter de la sérénité de la retraite. La vieillesse pour lui fut, selon l'expression du Général de Gaulle, le pire naufrage qu'un homme puisse supporter. Nous avons souffert avec lui pendant cette trop longue et trop cruelle épreuve. Il est mort apaisé le 6 mars 1992. Que Dieu l'accueille auprès de lui.



NICOLAS Adolphe

1861-1939

ELOGE par le Professeur M. LUCIEN

La Faculté de Médecine a ressenti très vivement la disparition du Professeur NICOLAS qui fut l'un de ses Maîtres les plus distingués et un de ceux dont le renom a particulièrement rejailli sur notre Université Lorraine.

Né à Pont-à-Mousson le 1er mars 1861, Adolphe NICOLAS fit ses études à la Faculté de Nancy où de très bonne heure il s'orienta vers les Sciences anatomiques.

Aide d'Anatomie en 1880, Prosecteur en 1882, Docteur en Médecine en 1883, Chef des Travaux anatomiques en 1885, il était nommé Agrégé à l'âge de 25 ans. Après avoir assuré l'enseignement à la suite de la mort du Professeur LALLEMENT, il devint titulaire de la Chaire d'Anatomie en 1893. C'est à ce poste qu'il resta jusqu'en 1907 et où il accomplit le meilleur de son œuvre.

Appelé par ses mérites exceptionnels et sur le vœu de la Faculté de Médecine de Paris à occuper la Chaire vacante de son ami et collaborateur Poirier, il accompagnait ainsi dans la capitale le Professeur PRENANT, nommé de son côté à la Chaire d'Histologie. Bien qu'à Paris l'atmosphère ne fût pas la même, son activité scientifique ne se ralentit pas et l'Académie de Médecine lui ouvrit ses portes en 1918.

C'est à Nancy qu'il vint se retirer à l'âge de la retraite ; il y retrouvait ses amis et ses anciens élèves.

Il serait trop long de rappeler ici les nombreux travaux du Professeur NICOLAS ; signalons seulement que c'est sous sa direction et avec sa participation active que fut édité le grand « Traité d'Anatomie humaine » de Poirier, Charpy, NICOLAS. C'est à Nancy qu'il créa et édita une revue anatomique fort estimée : la *Bibliographie anatomique*.

Mais nous devons surtout lui être reconnaissant d'avoir su grouper en une Association devenue bientôt florissante, les anatomistes de langue française. Réunissant des savants du monde entier, cette Association contribue à porter au-delà de nos frontières l'esprit scientifique français.

Savant aussi modeste que plein d'érudition, le Professeur NICOLAS ne quittait guère son Laboratoire. Son activité dirigée tout d'abord vers les recherches de morphologie pure, déborda dans la suite largement ce cadre trop étroit de l'Anatomie descriptive. Dans les études microscopiques, il se montra un technicien remarquable. Ses travaux sur les processus histologiques de l'absorption intestinale sont parmi les premiers dans le domaine de l'Histophysiologie ; ses publications sur les glandes thyroïde et parathyroïde en collaboration avec

Gley ouvrent la voie de l'Endocrinologie moderne. Il figure avec PRENANT parmi les embryologistes les plus actifs de la première heure.
Mais à côté du savant, le Professeur NICOLAS a été surtout un grand enseigneur. Citons ses propres paroles : « Le Professeur doit se consacrer exclusivement à sa tâche et se donner tout entier à ses élèves ». Jamais il ne manqua à l'idéal qu'il s'était tracé. Durant les longues après-midis de travaux pratiques, on le retrouvait toujours auprès de ses étudiants, les encourageant de ses conseils et de son exemple. Plus favorisés furent ceux qu'il accueillit auprès de lui comme collaborateurs, aides d'anatomie, prosecteurs, Chef de Travaux, il leur distribua plus largement encore les trésors de son intelligence et de son cœur.
C'est ainsi qu'à Nancy, puis à Paris, il sut grouper autour de lui une quantité de disciples qui aujourd'hui s'honorent d'avoir reçu leur formation d'un tel Maître et gardent pieusement la mémoire du disparu. Il repose maintenant dans sa ville natale de Pont-à-Mousson, dans cette terre Lorraine qu'il a si grandement illustrée.

PARISOT Jacques

1882-1967

ELOGE par le Professeur A. BEAU[10]

L'austère simplicité formellement demandée par le Doyen Jacques PARISOT pour la cérémonie de ses obsèques, a laissé dans le souvenir de tous ceux qui y ont assisté une profonde marque d'émotion et de grandeur. Cette volonté de refus des éloges était bien l'aboutissement d'une ligne de conduite toujours parfaitement droite de celui qui, ayant œuvré sans relâche durant toute une longue existence, n'attachait que bien peu de valeur aux manifestations extérieures et n'acceptait les honneurs que comme la récompense naturelle de son labeur acharné.

C'est pour obéir à l'exemple qu'il nous a donné et aux consignes qu'il nous a laissées que les paroles que je vais prononcer ici, au milieu de cette assemblée de Faculté, ne seront pas un vain éloge, mais un exposé aussi objectif que possible de la carrière universitaire d'un des Maîtres de notre maison. Elles voudront surtout être un hommage pour tout ce que nous lui devons pour la grandeur et le rayonnement de l'enseignement médical à Nancy.

Le 7 octobre 1967 ne représente pas seulement pour nous tous la perte d'un Maître vénéré, et d'un collègue hautement estimé ; cette date marque en plus la fin d'un très long chapitre d'histoire de notre institution, histoire de 137 années durant lesquelles la famille Parisot a été intimement unie à l'évolution, au développement, au prestige de l'Ecole de Médecine de Nancy, à sa Faculté ensuite.

Le 8 novembre 1830, un jeune étudiant de 19 ans s'inscrivait pour la première fois sur les registres de l'Ecole secondaire de Médecine ; Victor PARISOT était le premier représentant de cette famille qui devait donner cinq professeurs à notre Faculté. Titulaire de la Chaire de Clinique interne à l'Ecole puis à la Faculté de Médecine, il fut un clinicien de renommée. Son frère, Léon PARISOT, de quatre ans son cadet, devenait en 1849 titulaire de la Chaire d'Anatomie et de Physiologie de l'Ecole de Médecine. Une mort prématurée, en 1871, survenait au moment même du traité de Francfort, dont une des conséquences fut le transfert à Nancy de la Faculté de Strasbourg.

Pierre PARISOT, que les plus anciens d'entre-nous ont bien connu, a suivi l'exemple de son père Victor. Agrégé de Médecine, il devint un éminent Médecin légiste dont les interventions retentissantes dans les grands procès sont restées célèbres dans les annales judiciaires. Son beau-frère, Albert HEYDENREICH, fut un remarquable chirurgien et un administrateur averti ; Doyen de la Faculté de Médecine, il fut enlevé trop tôt à la grande estime de tous ses collègues.

[10] En 2023, l'auteur a publié un ouvrage sur Parisot.

C'est de cette longue lignée et de cette noble tradition d'enseignement médical que Jacques PARISOT était l'héritier ; il sut non seulement s'en montrer parfaitement digne mais porter encore plus haut le flambeau qui lui avait été transmis par ses pères.
Né à Nancy le 15 juin 1882, c'est tout naturellement à la Médecine que Jacques PARISOT se destine. Brillant élève de la Faculté, il se distingue immédiatement parmi ses camarades étudiants et recueille déjà de nombreuses distinctions : prix de Physiologie en 1902, prix de Médecine en 1903, prix de l'Internat et prix Bénit en 1906, enfin prix de Thèse en 1907.
Sa carrière universitaire va s'ouvrir dès l'âge de 20 ans, en 1902, il est nommé après Concours en qualité d'Aide Préparateur, puis de Préparateur titulaire au Laboratoire de Physiologie, dirigé alors par le Professeur MEYER. Durant quatre années, il participe activement aux travaux de ce Laboratoire non seulement pour l'enseignement mais plus encore pour la recherche. Nommé Chef de Clinique médicale en 1906 dans le Service alors dirigé par le Professeur Paul SPILLMANN, Jacques PARISOT n'en continue pas moins à poursuivre ses travaux de recherche fondamentale.
Dès son Clinicat terminé, il se présente, en 1910, au Concours d'Agrégation de Médecine générale où il est déclaré admissible. Il est alors chargé des Conférences de Clinique médicale et de Pathologie dans le Service du Professeur SCHMITT, dont il assure la suppléance.
En 1913, il est reçu définitivement à l'Agrégation de Médecine générale, juste avant la première guerre mondiale qui devait interrompre ses activités universitaires.
A son retour, après la fin des hostilités, la Faculté de Médecine lui confie, en 1919, la charge de l'enseignement de la pathologie générale et expérimentale, discipline à laquelle il était particulièrement bien préparé du fait de sa double formation physiologique et médicale.
Nommé Professeur sans Chaire en 1925, il accède ainsi à l'âge de 43 ans, au Conseil de la Faculté, où son père siège depuis de nombreuses années déjà.
Enfin, en 1927, à la suite de la retraite du Professeur MACE, il est désigné comme titulaire de la Chaire d'Hygiène et de Médecine préventive qu'il occupera jusqu'à sa retraite.
C'est dans cette Chaire que Jacques PARISOT devait donner toute sa mesure.
Au lendemain de la première guerre, le pays était profondément meurtri malgré sa victoire. Il était nécessaire de panser ses plaies et de venir en aide aux nombreuses détresses physiques et morales, séquelles douloureuses de longs combats, il fallait préserver la nouvelle génération appelée à prendre la relève de ceux qui étaient tombés au combat. C'est ainsi que, résolument, Jacques PARISOT changea totalement son orientation ; abandonnant la recherche fondamentale, c'est vers les applications pratiques de l'Hygiène sociale et de la Médecine préventive que tous ses efforts vont se tendre. Avec une persévérance sans relâche, il va, durant un demi-siècle, devenir un réalisateur incomparable dans notre ville, dans notre Département et dans toute la région Lorraine.
Sa parfaite réussite fera de son œuvre un modèle et tout naturellement c'est vers ses conseils que se tourneront les dirigeants de notre pays puis ceux de tous les pays du monde. Avec une parfaite sérénité, il acceptera les responsabilités les plus lourdes et les plus multiples, son action sera toujours pleinement efficiente et couronnée de succès. Aussi est-ce vers lui que le Conseil de la Faculté se tourna en 1949 pour prendre à un moment difficile la charge décanale.
En l'espace de six ans, le Doyen PARISOT devait prouver son sens de l'organisation et sa puissance de réalisation. Développement des moyens d'enseignement, stimulation de la recherche, direction ferme mais justifiée par une incontestable autorité telles furent les objectifs qu'il s'était fixés, et auxquels il parvint rapidement. Il fallait alors donner à nos locaux étriqués et désuets de l'espace et de la lumière, dégager des Laboratoires encombrés, assurer à l'administration des moyens décents d'exécution.

Cette tâche, il la réalisa en bien peu de temps. Enfin, la Faculté fut dotée d'un grand amphithéâtre digne de ce nom et de locaux de réception adaptés à leur mission.
C'est très justement que la Faculté a témoigné et sa gratitude et son admiration pour cette œuvre en donnant le nom de son réalisateur à ce nouvel amphithéâtre. Tous les jours, nous pouvons apprécier la qualité de l'œuvre accomplie et des perspectives d'il y a près de vingt ans qui se sont montrées si exactes.
Mais toutes ces qualités d'organisateur et de réalisateur risque de nous faire oublier que pendant de nombreuses années Jacques PARISOT s'adonna avec ardeur à la recherche scientifique et que son œuvre médicale constitue un appoint remarquable à nos connaissances dans le domaine de l'Endocrinologie plus spécialement.
Au début de ce siècle, la Faculté de Nancy fut un foyer actif des recherches dans un domaine alors presque inexploré, celui des glandes endocrines. Sous l'impulsion de PRENANT et de NICOLAS, relayés par ANCEL et BOUIN, une véritable Ecole endocrinologique se fonda dans notre Faculté. Les morphologistes purs entraînèrent dans leur sillage les physiologistes comme MEYER, HERRMANN, JEANDELIZE et LAMBERT, c'est dans cette Ecole que Jacques PARISOT fit ses premières recherches.
C'est une liste de 175 publications que Jacques PARISOT pouvait présenter, dès 1913, lors de son Concours d'Agrégation. L'ensemble de ses travaux se rapporte avant tout aux glandes à sécrétion interne, à leur action spéciale sur l'appareil cardio-vasculaire au point de vue clinique, expérimental, anatomopathologique, comportant parfois certaines déductions thérapeutiques.
C'est ainsi que pendant plusieurs années, Jacques PARISOT orienta essentiellement ses recherches sur les surrénales, la thyroïde, l'hypophyse, les glandes génitales, le foie et les reins. Il envisagea plus spécialement le rôle que plusieurs d'entre elles pouvaient jouer dans la pathogénie de certains diabètes ou glycosuries. L'action des sécrétions internes sur l'appareil cardio-vasculaire l'amena à étudier les lésions, la pathogénie, le mécanisme étiologique de l'athérome expérimental et de l'athérome spontané.
Le résultat de ces recherches fut consigné dans sa thèse inaugurale présentée en 1907 sous le titre de « Pression artérielle et glandes à sécrétion interne », œuvre très remarquable éditée en monographie qui fut couronnée non seulement du prix de thèse de la Faculté mais du prix Bourceret, de l'Académie de Médecine.
Nombre de ces recherches furent poursuivies en collaboration étroite avec l'un de ses amis, le Doyen Maurice LUCIEN. Le travail en commun de l'anatomiste et du physiologiste eut de très heureux et remarquables résultats. C'est durant de très nombreuses années que cette collaboration amicale devait durer et se manifester par de multiples publications.
Avec la participation de Gabriel Richard, Jacques PARISOT et Maurice LUCIEN devaient créer, en 1923, la *Revue Française d'Endocrinologie*, seul périodique français dans cette discipline et qui, jusqu'aux funestes moments de 1940, devait assurer le rayonnement de la pensée française dans ce domaine.
En même temps, ils entreprenaient une œuvre monumentale et de longue haleine, la publication d'un Traité d'Endocrinologie dont les cinq tomes parus avec une constante régularité, prouvent le labeur infatigable et l'étonnante maîtrise de leurs auteurs.
Jacques PARISOT ne fut pas seulement un chercheur mais encore un excellent Médecin ; Externe des Hôpitaux en 1902, Interne au Concours de 1906, il devint rapidement Chef de Service des Consultations Externes, puis de la Clinique des maladies de la tuberculose à l'Hôpital sanatorium

Villemin où il garde ses fonctions durant de très longues années malgré les multiples charges qui l'accablaient.
Mais au travers du Professeur, du Doyen, du chercheur, du Médecin, il y a l'homme dont les qualités transparaissent avec un éclat tout particulier. Nous ne verrons plus cette silhouette de grand seigneur d'aspect un peu hautain et dédaigneux qui cachait en fait un cœur très profondément humain et compréhensif. Homme de grand caractère, il savait diriger, avec une poigne parfois un peu rude la barre qui lui était confiée. Il savait surtout s'entourer d'une pléiade de collaborateurs dont le dévouement au patron devenait bien vite sans limites.
La force de son âme, la grandeur de son caractère, il a su les manifester avec une sérénité exemplaire durant les rudes épreuves qu'il a dû traverser. La guerre de 14-18 tout d'abord dont il revint avec quatre citations, la guerre de 39-40 et la captivité en Alsace ensuite. Mais ce fut surtout l'atroce déportation dans les camps de concentration hitlériens où il fit preuve d'un sang-froid inaltérable et d'une ténacité que rien ne rebutait.
D'exceptionnelles distinctions[11] sont venues récompenser ses mérites et son labeur, il a su les accepter sans aucune vanité et sans en tirer une gloire particulière. Si l'on n'emporte de cette terre que le bien qu'on y a fait c'est les mains pleines que Jacques PARISOT nous a quittés. Son existence tout entière n'a-t-elle pas été consacrée à soulager la misère physique et morale d'autrui. Toutes ses œuvres destinées à l'enfance, aux adultes, aux vieillards ne constituent-elles pas un témoignage éclatant de la bonté fondamentale d'un homme qui a passé toute sa vie, jusqu'à l'épuisement de ses forces, à venir au secours de toutes les détresses. Ils sont légion tous les infirmes, les inadaptés, les blessés, les malades, les impotents qui ont trouvé dans l'une ou l'autre des institutions qu'il avait créées, un soulagement à leur malheur ou une guérison à leur maladie.
La Faculté de Médecine de Nancy a perdu en Jacques PARISOT de ses Maîtres les plus éminents, un de ses Doyens les plus actifs ; Nancy a perdu un de ses fils dont elle doit être fière, la France a perdu un ardent patriote, mais surtout l'humanité a perdu en lui un de ses grands bienfaiteurs.

[11] Grand-croix de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre 14-18 (4 citations) et 39-45 (1 citation), Commandeur dans l'Ordre des Palmes Académiques, titulaire de nombreuses autres décorations Françaises et étrangères, Membre Correspondant de l'Académie Nationale de Médecine.

PARISOT Pierre

1859-1938

ELOGE par le Professeur L. SPILLMANN

La Faculté de Médecine de Nancy rend aujourd'hui les honneurs suprêmes au Professeur Pierre PARISOT qui fut l'un de ses Maîtres les plus éminents et un universitaire de grande lignée. Prononcer son nom, c'est évoquer l'histoire médicale de la Lorraine, c'est faire revivre la grande figure de son père, le Docteur Victor PARISOT, nommé Professeur de Clinique médicale à Nancy en 1872, au moment du transfert de la Faculté de Strasbourg, c'est rappeler le souvenir de son beau-frère, mon très cher Maître le Doyen HEYDENREICH, Professeur de Clinique chirurgicale.
Pierre PARISOT né à Nancy, le 9 février 1859, fit ses études dans notre ville et y conquit successivement tous ses grades universitaires. Externe puis Interne des Hôpitaux et Chef de Clinique médicale, il soutint sa thèse de Doctorat en 1884 et passa avec succès en 1887 le Concours d'Agrégation de Médecine. Chargé d'abord d'un cours complémentaire de maladies de vieillards et d'une Conférence sur les maladies mentales, il fut nommé, en 1904, Professeur de Médecine légale. Telles furent, brièvement résumées, les principales étapes d'une carrière qu'il sut rendre particulièrement brillante.
Au cours de ces étapes successives, ses travaux furent nombreux et très remarqués. Je n'en ferai pas aujourd'hui l'énumération. Ce n'est ni le lieu ni le moment. Je me bornerai à rappeler qu'ils concernaient les différentes branches de la Médecine scientifique ou professionnelle. On connaît surtout, en France et à l'Etranger, ses recherches cliniques sur les maladies des vieillards et sur les affections mentales ou nerveuses et ses publications de Médecine légale. Les unes et les autres témoignent d'un grand souci de la présentation, de la perfection, de la documentation, de la précision, de l'observation et de la sagesse des conclusions. Ces qualités étaient très appréciées des autorités judiciaires qui demandaient souvent au Professeur une collaboration jugée très utile et très précieuse. Elles firent la réputation du Médecin légiste qui fut commis, maintes fois, en qualité d'expert, dans de graves affaires ayant intéressé notre région. Elles lui permirent de faire jusqu'à la fin de la dernière année scolaire le cours de Médecine légale et de police scientifique à la Faculté de Droit. Les Professeurs de cette Faculté lui sont restés très reconnaissants du concours éclairé qu'il apportait à la formation de leurs étudiants, candidats, soit au concours de la magistrature, soit aux divers Services de police.
Le Professeur Pierre PARISOT aurait pu devenir, comme son père, Professeur de Clinique médicale. C'était un excellent clinicien, examinant ses malades avec une méthode impeccable, ne laissant rien dans l'ombre, recherchant les plus petits signes cliniques avec un soin minutieux,

parfois même scrupuleux, enseignant à ses élèves que le premier devoir du Médecin est de ne jamais se contenter d'un examen hâtif et superficiel. Il a appris à tous ceux qui ont eu le bonheur de servir à ses côtés qu'il faut consacrer au malade tout le temps nécessaire à la manifestation de la vérité, quitte a lui sacrifier son intérêt personnel, les heures consacrées à la famille, au repos ou au délassement. J'ai eu l'honneur de l'avoir comme premier Maître d'Internat, dans le vieil Hôpital Saint-Julien au charme si archaïque avec son délicieux jardin, ses grands dortoirs, son chauffoir où les vieux, pressés autour du poêle de faïence, rappelaient leurs souvenirs. Je revois par la pensée le Chef de Service accueillant ses élèves à la porte de la Clinique, salle basse, mal éclairée, très inconfortable certes, mais où l'atmosphère était faite de chaude sympathie et d'entr'aide mutuelle. Le Professeur Agrégé Pierre PARISOT fut pour moi un excellent Maître, guidant mon inexpérience, me faisant largement profiter de ses conseils. Il fut un des premiers à m'apprendre à poser un diagnostic, à diriger un traitement, à rédiger une observation clinique. Il m'initia aux difficultés de la publication médicale, me faisant participer à la rédaction de la *Revue Médicale de l'Est*, dont il fut pendant de longues années l'animateur éclairé. Je dois une très grande reconnaissance à ce bon Maître qui savait être très paternel sous des dehors parfois violents dont s'étonnaient seuls ceux qui n'avaient pas vécu dans son sillage. Les autres savaient que ses violences ne duraient pas. L'orage vite passé, on retrouvait le conseiller avisé dont les yeux malicieux bouleversaient les timides et dont l'esprit critique avait vite fait de remettre choses et gens à leur place normale, le Médecin qui avait une grande expérience de la vie et savait se pencher sur la souffrance pour ranimer les courages défaillants.

Le Professeur Pierre PARISOT se vit confier, au cours de sa longue et féconde carrière, d'innombrables fonctions. On vient déjà de rappeler les principales. Je pourrais encore en citer beaucoup d'autres concernant l'enseignement, les Services hospitaliers, les Services d'Hygiène publique. Je rappellerai surtout qu'il fut Membre du Conseil de l'Université, Assesseur du Doyen pendant plusieurs années, Membre du Conseil Départemental d'Hygiène, Membre du Conseil municipal de 1896 à 1904. Partout il fit preuve de brillantes qualités d'administrateur impartial, prudent et avisé.

Il faisait partie de nombreuses Sociétés scientifiques. Il participait activement aux réunions de la Société de Médecine et de l'Association syndicale des Médecins de Meurthe-et-Moselle. L'Académie de Médecine l'avait nommé Membre Correspondant en 1923. Il avait présidé en 1923 le huitième Congrès de Médecine légale. Une si féconde activité lui avait valu de nombreuses distinctions honorifiques. Il était titulaire d'une Médaille d'argent décernée en 1893 par le Ministre de l'Intérieur pour le courage et le dévouement exceptionnels dont il avait fait preuve pendant l'épidémie de choléra qui avait sévi en 1892 dans notre Département. Atteint, en 1911, d'une intoxication grave contractée au cours d'une expertise, il fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur par le Président Poincaré. Il reçut la Rosette d'Officier en 1921 et ses Médailles de l'Assistance publique et de l'Hygiène lui avaient donné récemment le grade de Commandeur dans l'ordre de la Santé publique.

D'un patriotisme ardent, il avait rempli avec joie ses obligations militaires. Engagé conditionnel en 1878, il était devenu Médecin-major de première classe de l'armée territoriale. Pendant la grande guerre, il n'avait pas voulu abandonner la terre Lorraine à laquelle il fut toujours profondément attaché ; Médecin-chef de l'Hôpital Marin, il soigna avec infiniment de dévouement les malades militaires, réservant, par ailleurs des soins assidus à la population civile, adoucissant ses craintes et partageant ses dangers. Les heures angoissantes de la dernière mobilisation ont

certainement hâté sa fin, comme elles ont hâté celle de trop nombreux français qui, au déclin de leur vie, voyaient s'approcher, non sans anxiété l'épouvantable catastrophe.
Appelé, il y a dix ans, par l'inexorable limite d'âge, à prendre sa retraite, il vivait souvent dans l'ombre de la Faculté. En sa qualité de Directeur de l'Institut médico-légal, il s'intéressait à la construction du nouveau Service. Connaissant les belles réalisations, dans ce domaine, des autres Universités Françaises, il craignait de voir péricliter l'œuvre à laquelle il avait consacré tant d'efforts, mais il n'avait pas perdu confiance. Il savait que les Facultés sont parfois amenées à diminuer momentanément l'importance des Chaires dont la succession s'avère difficile. Il attendait l'heure de la reconstitution de celle qu'il avait magnifiquement développée. L'heure vient de sonner, trop tard hélas, pour nous permettre d'accueillir le vieux Maître dans une maison agrandie et transformée d'après ses plans. Le jour où la Faculté prendra possession du nouveau Service qu'elle devra en grande partie à la générosité de la ville, nous rappellerons le souvenir du Maître disparu. Réalisant son rêve, nous montrerons aux jeunes générations qu'une Faculté de Médecine peut être obligée, par les circonstances, de ralentir sa marche sans pour cela renoncer à aller de l'avant. Les programmes bien étudiés s'exécutent toujours. Il n'y a plus qu'à choisir le moment favorable. Les hommes peuvent disparaître. Si leur action a été féconde, leur œuvre continue.
Le Professeur Pierre PARISOT a suivi, pendant toute sa vie, la ligne de conduite tracée par son vénéré père. Il défendit avec une ardente conviction les mêmes idées et on peut dire de lui ce que disait le Professeur BERNHEIM du Professeur Victor PARISOT, dans un admirable éloge funèbre : « Tolérant envers toutes les opinions honnêtes, philosophiques, politiques, religieuses, il refusait d'imposer, dans sa famille ou ailleurs, les convictions mûries dans sa conscience. Vraiment libéral, avec une grande indépendance d'esprit, ne transigeant jamais avec sa conscience, respectueux des convictions d'autrui opposées aux siennes, estimant et aimant du fond du cœur nos bonnes religieuses de Saint-Charles, qui le lui rendaient bien, indulgent aux défaillances morales inhérentes à l'imperfection de la nature humaine, ne détestant rien au monde que les sectaires de tous les cultes et de tous les gouvernements qui veulent asservir l'humanité... ».
Quelle admirable chose de pouvoir, à 43 ans de distance, donner du fils une image en tout point semblable à celle du père. Les événements se sont succédés, des hommes ont disparu, de grandes tourmentes ont secoué le monde, rien n'empêche les chefs d'une famille lorraine, honneur de l'Ecole et de la Faculté de Médecine, de rester immuablement fidèles à leurs traditions et à leur passé. Dans les heures troubles que nous traversons, alors que l'anxiété étreint encore les cœurs, de pareils exemples nous redonnent l'espérance. Un pays qui peut faire état de pareilles forces morales ne peut pas déchoir et la mort nous aura donné une fois de plus l'occasion de reprendre confiance dans notre destin et de garder notre foi dans l'avenir.
Le Professeur Pierre PARISOT vécut ses dernières années en philosophe. Il avait eu la grande douleur de voir disparaître, à vingt ans de distance, un gendre tombé au champ d'honneur et un fils qui commençait une brillante carrière à la Faculté de Droit, mais il avait eu la grande joie de suivre au jour le jour la magnifique carrière de son autre fils. Notre cher collègue le Professeur Jacques PARISOT fut son légitime orgueil et sa raison de vivre après les dures épreuves qu'il avait supportées avec un stoïcisme qui faisait l'admiration de tous les siens.
Son plus grand plaisir était, aux premiers jours du printemps, de monter à sa petite maison de l'avenue de la Garenne et de se promener sous ses beaux arbres. C'est là que la mort est venue le chercher. Il l'a vu arriver avec beaucoup de courage et de résignation, ne s'illusionnant en aucune façon sur la situation, comptant les jours et les heures qui lui restaient à vivre. Il est mort comme

était mort son père. Comme le disait, devant la tombe du Professeur Victor PARISOT, son collègue et ami BERNHEIM, « il a supporté ses souffrances physiques sans impatience ni plainte. Il n'avait qu'une peur, survivre à son intelligence. Le ciel a exaucé son vœu ».
J'adresse un solennel et suprême hommage au Professeur Pierre PARISOT, au nom de l'Académie de Médecine, au nom de M. le Recteur Bruntz et du Conseil de l'Université, au nom de la Faculté de Médecine, de ses Maîtres et de ses étudiants, au nom de M. le Doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg qui est venu assister à cette cérémonie, au nom des Maîtres de cette Faculté, au nom du corps médical lorrain. Nous conserverons pieusement et fidèlement dans notre maison commune le souvenir du Professeur Pierre PARISOT aux côtés de tous ceux qui ont noblement servi leur pays et honoré l'Université.

PARISOT Victor

1811-1895

EXTRAIT de « Les cliniques médicales » par le Professeur P. LOUYOT
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Victor PARISOT, après avoir gravi rapidement les échelons des études médicales, soutient sa thèse à Paris en 1836 sur : « Considérations sur quelques points de l'histoire de la fièvre typhoïde ». A l'âge de 38 ans, il devient titulaire de la Chaire de Clinique interne de l'Ecole préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Nancy (1849), étant ensuite le seul à conserver sa Chaire de Clinique lors du transfèrement de 1872. Enfin, Assesseur du Doyen de 1881 à 1885, il prend sa retraite en 1886.
Médecin généraliste, il fait porter ses travaux principalement sur la fièvre typhoïde ; en réalité, son activité s'étend à différents domaines, appartenant à la Commission administrative des Hospices civils. Président du Conseil Central d'Hygiène Départementale, Membre de la Commission de surveillance des Prisons. Il entre également dans le Conseil municipal de la ville de 1875 à 1879, où il devient premier Adjoint au maire et Président de la Commission municipale d'Hygiène. Il préside également la Commission de surveillance de la Bibliothèque publique. Dans ses jeunes années, il assura, de 1837 à 1848, la charge de Médecin du Bureau de Bienfaisance. On le trouve également Membre des commissions du conservatoire de Musique et de l'Ecole régionale des Beaux-arts, aussi bien que Membre de la Commission des enfants du Premier Age, etc.
Tous ces titres montrent combien ce « Professeur aimé de ses élèves, esprit fin, délicat, ouvert à toutes les grandes choses » a su inspirer la confiance et ne s'est jamais dérobé aux devoirs auxquels ses qualités d'homme et de savant l'avaient préparé.
Il fut le premier à occuper la Clinique médicale du Pavillon Roger de Videlange, en 1883, dans le nouvel Hôpital civil dont il a relaté l'inauguration dans la *Revue Médicale de l'Est*.

PERNOT Claude

1926-1989

ELOGE par le Professeur J-M. GILGENKRANTZ

« La tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin » André Malraux - L'Espoir. Comment ne pas évoquer cette pensée de Malraux devant cette disparition brutale du Professeur Claude PERNOT, tant il est vrai que Volonté et Passion ont marqué tous les événements de sa vie jusqu'à cet accident qui la lui a enlevée ?

Né à Lunéville le 13 octobre 1926 de parents tous deux enseignants, Claude PERNOT effectue l'essentiel de sa formation secondaire à Saint-Dié. C'est dans cette ville, à une période de la vie que beaucoup traversent dans l'insouciance, qu'il subit les représailles aveugles d'une armée allemande harcelée, depuis les forêts vosgiennes, par des groupes de Résistants : incendie de Saint-Dié, rafle de tous les jeunes gens de 15 à 18 ans, déportation en Allemagne. Claude PERNOT se retrouve, avec ses camarades de lycée, dans un train qui les emmène à Dachau. Arrivés dans ce camp de la mort, le nombre de déportés est tel que le convoi est refoulé sur Mannheim où ils resteront jusqu'à la libération par les troupes alliées.

Cet épisode de sa jeunesse, dont il parlait peu et toujours avec beaucoup de simplicité et de discrétion a, sans nul doute, forgé son caractère, affermi sa détermination à ne jamais abandonner quels que soient les obstacles rencontrés.

De retour en France, il s'inscrit à la Faculté de Médecine de Nancy dont il sera Lauréat deux années successives. Externe des Hôpitaux en fin de deuxième année de Médecine, puis Interne en 1950, il s'oriente en Cardiologie dès 1952 sur les conseils du Docteur Louis MATHIEU, fondateur de cette spécialité à Nancy. C'est à cette époque qu'un texte de loi est publié, qui autorise les Internes des Hôpitaux, nommés au Concours, à demander une équivalence de spécialité. Il préfère cependant, et c'est bien là un trait de son caractère, s'inscrire à l'examen national du CES de Cardiologie, auquel bien sûr, il est reçu brillamment. Viennent ensuite tous les Concours qui constituaient alors les étapes obligatoires d'une carrière hospitalo-universitaire : Clinicat en 1955, Assistanat la même année, Médicat en 1959, puis Agrégation de Médecine Légale et de Médecine du Travail en 1961.

Durant toutes ces années de préparation aux Concours, il consacre l'essentiel de son activité hospitalière à la création et au développement d'un Laboratoire d'Hémodynamique où il expérimentera, pour la première fois en France, avec le constructeur Jean Massiot, un prototype encore rudimentaire d'amplificateur de brillance permettant, au cours des cathétérismes intracardiaques, de réduire considérablement l'irradiation du patient et de l'opérateur.

En 1961, année de son Agrégation, le Professeur NEIMANN, titulaire de la Chaire de Pédiatrie, lui confie la direction d'un Laboratoire d'Hémodynamique exclusivement consacré au nourrisson et à l'enfant. C'est là une étape décisive de sa carrière. Dès lors, ses objectifs hospitalo-universitaires sont fixés : enseignement de la Médecine du Travail au côté de son Maître, le Professeur PIERQUIN, et développement d'un secteur de Cardio-pédiatrie au sein de la Clinique de Médecine Infantile.

En 1970, il est nommé Chef de Service à l'Hôpital Jeanne d'Arc, où il crée simultanément et dans des conditions difficiles qui requièrent de sa part une volonté inébranlable : - un centre de réadaptation fonctionnelle pour cardiaques, qui servira de modèle à plusieurs équipes cardiologiques, - un Service de Cardio-pédiatrie de réputation Internationale où sont venus se former nombre de Médecins français et étrangers. L'éloignement de l'Hôpital Jeanne d'Arc, l'état rudimentaire des locaux, la spécificité des soins et des examens en Cardio-pédiatrie, les difficultés propres à une réanimation pour nourrissons, rien ne l'arrête, et de nombreux malades, adultes comme enfants, viendront parfois de très loin découvrir cet Hôpital de campagne, construit par les Américains à la fin de la deuxième guerre mondiale et cédé au CHU de Nancy en 1967.

L'ouverture de l'Hôpital d'Enfants lui permet enfin d'intégrer en 1982, des locaux dignes de son activité et de sa réputation, auxquels viendra s'ajouter, peu de temps après, et comme il le souhaitait depuis longtemps, un secteur d'adultes à l'Hôpital de Brabois.

Cette carrière hospitalière s'est traduite par une somme considérable de travaux et publications qu'il serait vain de vouloir énumérer. Tous les aspects de la Cardiologie de l'Enfant ont été abordés dans plus de 500 mémoires originaux. Il est cosignataire avec Gerard et Louchet de Marseille, d'un Précis de Cardiologie de l'Enfant en 1973, et participe quelques années plus tard à la rédaction d'un ouvrage de Cardiologie Pédiatrique dont il préparait, en collaboration avec son ami le Professeur Dupuis de Lille, une deuxième édition.

Il est l'un des promoteurs, avec le Professeur CHALNOT, de la technique du cerclage palliatif de l'artère pulmonaire, de même qu'il publie, avec l'équipe chirurgicale nancéienne, le premier remplacement valvulaire mitral en France, chez un enfant de quatre ans. La rigueur avec laquelle il prend lui-même les observations, la minutie avec laquelle il examine lui-même les pièces d'autopsies, lui permettent de réunir un nombre de cas cliniques propres à certaines pathologies que peu d'auteurs avaient jusqu'alors pu rassembler. Qu'il nous suffise de citer : - le syndrome d'hypoplasie du cœur gauche (à partir de 73 pièces anatomiques), - le prolapsus mitral de l'enfant (100 observations), - la myocardiopathie non obstructive de l'enfant 53 cas), - le syndrome de Noonan : une soixantaine d'observations, la plus grande statistique mondiale.

Il consacre de nombreuses monographies aux syndromes polymalformatifs : cardio-squelettique, cardio-auditif, cardio-cutané... pour ne mentionner que les plus importants. Cette parfaite connaissance de la Cardiologie Infantile lui vaut d'être désigné, en 1970, par la Société Internationale de Cardiologie comme seul Membre francophone de la commission de nomenclature des cardiopathies de l'enfant. En 1975, dès sa création, il prend en charge le Secrétariat général de la filiale pédiatrique de la Société Française de Cardiologie, dont il devient le Président en 1982.

Mais, en dépit de cette compétence en Cardio-pédiatrie, unanimement reconnue, il se voulait avant tout cardiologue à part entière. Combien de fois l'avons-nous entendu protester avec véhémence auprès de ceux qui avaient tendance à vouloir l'exclure de la Cardiologie d'adultes ! De fait, n'avait-il pas là encore innové, passionné qu'il était par la Cardiologie sociale, et plus particulièrement la réadaptation fonctionnelle et socio-professionnelle du cardiaque ? Il est bon de

rappeler à ce propos qu'il a été l'auteur du premier travail en langue française sur la « kinésithérapie dans la réadaptation précoce des sujets atteints d'infarctus du myocarde ». A l'époque, les écoles cardiologiques Françaises étaient assez peu intéressées par ces problèmes, volontiers considérés comme annexes, cependant que Scandinaves et Anglo-Saxons en faisaient un objet de préoccupation. Son expérience dans ce domaine lui a permis d'effectuer de nombreuses enquêtes et communications sur le retour au travail du coronarien ou sur l'orientation professionnelle du jeune cardiaque.

Cette activité hospitalière débordante ne l'a pas pour autant conduit à négliger les responsabilités universitaires. Dès 1971, il est élu au Conseil de la Faculté B de Médecine dont il devient Vice-Doyen en 1977. Il sera constamment renouvelé dans cette fonction jusqu'à sa disparition. Parallèlement à cette charge, il est élu au Conseil d'Université de Nancy I.

Il serait vain d'énumérer les Sociétés Scientifiques dont il était Membre. Qu'il nous suffise de rappeler qu'il était « Fellow » de *L'American College of Cardiology*, ainsi que de *l'International College of Angiology*.

Mais évoquer une carrière professionnelle, si riche soit-elle, si brillante soit-elle, ne donne qu'un aperçu très incomplet de ce qu'était l'homme. Tous ceux qui l'ont côtoyé au quotidien savent qu'il existait deux aspects opposés de sa personnalité. Autant il pouvait, dans les mots, se montrer impétueux, parfois même excessif, autant dans les faits, il laissait apparaître sa véritable sensibilité.

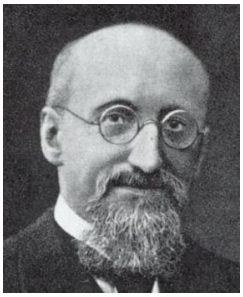
Tous ses élèves gardent en mémoire nombre de visites au lit du malade où le moindre oubli était immédiatement relevé, où aucune négligence dans l'examen clinique, aucun laxisme dans la rédaction de l'observation, n'étaient tolérés. Combien d'Internes, voire de Chefs de Clinique, s'effrayaient de ses commentaires imparables ou de ses critiques redoutables. Tous cependant, sans exception, gardent de leur passage dans son Service l'image d'un Chef d'Ecole qui leur a beaucoup appris et qui les a remarquablement formés.

A l'opposé, hors milieu professionnel, tous ceux qui l'approchaient découvraient un homme affable, gai, attentif, très soucieux du respect de la langue française, très attaché au rayonnement de la culture française, ne craignant pas parfois de prendre des risques quand il estimait de son devoir de le faire. C'est ainsi qu'en 1981, il partit enseigner à la Faculté de Médecine de Beyrouth alors que régnait dans cette ville une insécurité évidente. D'ailleurs, ses cours furent interrompus par des obus tombés dans l'enceinte universitaire et sur la maison même des amis libanais qui l'hébergeaient.

Tel était l'homme : enthousiaste, spontané, aussi passionné dans sa vie professionnelle que dans ses activités de loisirs, plus particulièrement l'alpinisme et surtout le cyclisme. Peu de jours avant cet accident, il me confiait, et il en était fier, qu'il avait parcouru en bicyclette 9500 km durant l'année 1988, et qu'il espérait bien atteindre les 10000 en 1989. Et de fait, il partait souvent seul, au petit matin, vers 5 heures, pour sillonner les routes de cette Lorraine qu'il aimait, dont il connaissait tous les villages, tous les vallons, et après avoir augmenté de 40 ou 50 son capital kilométrique, il arrivait le premier, vers 7 heures, dans son Service, pour préparer avec minutie le programme de la journée.

La disparition brutale de Claude PERNOT est une perte inestimable, non seulement pour le CHU de Nancy, mais aussi pour le monde cardiologique.

A Mme le Docteur Monique Pernot, à ses enfants, nous adressons nos condoléances attristées et nous les assurons que ses amis, ses élèves, sauront garder le souvenir de ce qu'il fût et de ce que lui doivent la Faculté et le Centre Hospitalier Régional de Nancy.



PERRIN Maurice

1875-1956

EXTRAIT de « Les cliniques médicales » par le Professeur P. LOUYOT
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Maurice PERRIN est licencié ès Lettres à 19 ans (philosophie), nommé Interne des Hôpitaux en 1898, Aide de Clinique en 1900, Docteur en Médecine en 1901 (thèse sur les Polynévrites). Il contribue, dès 1899, aux *Annales de Clinique médicale* de BERNHEIM. En 1903, à peine nommé Chef de Clinique médicale, il est admissible au Concours d'Agrégation, mais n'obtient le grade d'Agrégé qu'en 1910. Il est affecté alors à la Clinique de la Tuberculose, poste hospitalier qu'il tiendra pendant un quart de siècle. En 1925, il est nommé titulaire de la Chaire de Thérapeutique et Pharmacologie, et enfin accède à la Clinique médicale en 1936.L'œuvre de PERRIN est considérable ; au moment du Concours d'Agrégation, on dénombre déjà plus de 200 communications touchant absolument à tous les domaines, dont de nombreux textes occupant les pages de la *Revue Médicale de l'Est*. Certaines d'entre elles méritent d'être revues et méditées : le 12 juillet 1904, il expose ses résultats obtenus dans le traitement de l'anémie des cirrhotiques par l'extrait de foie, sujet sur lequel il est revenu à diverses reprises, notamment, au Congrès Français de Médecine en 1907. Maurice PERRIN est le véritable père de l'hépatothérapie, 21 ans avant Murphy ; malheureusement, ses travaux, n'ont pas retenu l'attention (ils n'avaient pas eu les honneurs de la presse anglo-saxonne !) Comme ses prédécesseurs, PERRIN s'intéresse beaucoup aux infections, mais sa curiosité de toutes choses peut être soulignée par quelques titres de communications, tels que : « Ostéomalacie sénile », « l'hygiène et les tramways de Nancy », « étude sur le venin d'abeilles », « comment améliorer la patiente », « les leucocytes chez les cirrhotiques », « à propos du lancement d'un produit pharmaceutique (considérations financières et déontologiques) », etc. Plus soucieux d'être utile et serviable que de la vaine gloire d'exposés savants... et caducs, PERRIN porte intérêt à tout ce à quoi et à qui on peut apporter un appui ou un remède efficace. Avant SANTENOISE, avant Louis MERKLEN, intéressé dès les premiers travaux de la Source Lanternier à Nancy-Thermal, il introduit la crénothérapie dans son cours de thérapeutique, et à titre de travaux pratiques, organise des « voyages d'étude médicale » dans les centres thermaux et climatiques, méthode d'enseignement fort appréciée des élèves. PERRIN laisse le souvenir d'une grande bonté, d'une grande indulgence aussi vis-à-vis de certaines critiques dressées contre lui : malgré la peine qu'il en a ressenti, son sens de la charité l'a engagé au silence. Bon pour ses malades, ne se départissant pas de son sourire, de son abord serviable, Maurice PERRIN donne l'exemple d'un homme de bien et d'un travailleur laborieux.

PICARD Jean-Marie

1925-1992

ELOGE par le Professeur M-C. LAXENAIRE

Jean-Marie PICARD est né à Metz en 1925 dans une famille de tradition médicale. Son père, médecin du travail, quitta Metz pour Nancy pendant la guerre, pour soustraire Jean-Marie au travail obligatoire en Allemagne, rançon des habitants de la Moselle à cette date, et lui permettre de faire ses études de médecine à la Faculté de Nancy.

En 1947, alors qu'il était en quatrième année, J-M. PICARD commença à travailler comme laborantin dans le Centre de Transfusion qui venait juste d'être créé par le Professeur Paul MICHON. Tout en poursuivant ses activités transfusionnelles, il fit ses études d'anesthésie à la Faculté de Paris (seule faculté enseignant l'anesthésie à l'époque, la discipline n'ayant été reconnue discipline médicale qu'en 1948). Il fut diplômé en 1952. Il fut le premier médecin anesthésiste de la Région Lorraine et a travaillé avec les Professeurs LOCHARD (chirurgie thoracique) et CHALNOT (chirurgie cardiaque) dans des sphères où les problèmes transfusionnels étaient majeurs.

Nommé Directeur de la Réanimation au Centre de Transfusion en 1953, il y a développé des techniques utiles à l'anesthésie réanimation : dons du sang, CEC (dès 1955), mise en route du centre de dessiccation du plasma, premières exsanguino-transfusions chez le nouveau-né, rein artificiel (avec le Professeur Alain LARCAN en 1958)....Dès le début, il travaillait au Centre de transfusion avec le Docteur Emile REMIGY, qui était appelé à faire une carrière hospitalo-universitaire en hématologie à Nancy. Reçu à l'écrit de l'agrégation, il se rendait par le train à Paris pour passer l'oral, le 18 juin 1961, lorsqu'un attentat attribué à l'OAS a entraîné un effroyable déraillement du train Strasbourg-Paris, à Saint-Dizier, se soldant par de nombreux morts dont le Docteur REMIGY.

Le Professeur PICARD a continué à mener de front ses activités anesthésiques et transfusionnelles jusqu'en 1966, date à laquelle il a été nommé Professeur d'anesthésiologie et qu'il a structuré le département d'anesthésie, en l'individualisant des Services de chirurgie. Il fut le premier Professeur d'Anesthésie nommé à Nancy. Il eut ainsi l'entière responsabilité de l'enseignement de la spécialité d'anesthésie. Auparavant, à Nancy comme ailleurs en France, c'étaient les Professeurs de chirurgie qui étaient responsables du CES d'anesthésiologie : le Professeur ROUSSEAUX, neurochirurgien, jusqu'en 1956, puis le Professeur CHALNOT, chirurgie générale et cardiaque, jusqu'en 1966. Tout en structurant la pratique de l'anesthésie dans les Services du CHU, créant ainsi en 1966, le premier Département d'Anesthésie, le Professeur

PICARD a développé, avec le Professeur Marie-Claire LAXENAIRE, nommée en 1969, une véritable Ecole d'Anesthésie, avec un enseignement très encadré de la spécialité, théorique et pratique, accueillant 20 à 25 étudiants de la spécialité par an. La grande majorité des médecins anesthésistes travaillant actuellement en Lorraine ont été formés à Nancy. S'il n'y avait en 1952 qu'un seul médecin anesthésiste diplômé en Lorraine, il y en a plus de 300 désormais.
Après l'ouverture de Brabois, le Département d'Anesthésie du CHU fut scindé en deux Services d'Anesthésie : Hôpitaux de Brabois auxquels fut rattachée une unité de 14 lits de Réanimation chirurgicale gérée par l'Anesthésie (ce qui représentait une réelle innovation pour l'époque) et Hôpitaux de Ville et Jeanne d'Arc (une unité de Réanimation chirurgicale n'y fut individualisée qu'en 1990). Le Professeur PICARD fut le Chef du Service d'Anesthésie réanimation chirurgicale des Hôpitaux de Brabois jusqu'à son départ en retraite (1976-1984).
Le Professeur PICARD a été à l'origine de la création à Nancy de l'Ecole d'infirmières d'Anesthésie, à une époque où un certain nombre de Facultés refusaient d'enseigner les infirmières par crainte de la concurrence... Il a été le pionnier en le domaine car plus tard les Ecoles de formation des infirmières à la pratique de l'Anesthésie ont dû être créées dans tous les Hôpitaux universitaires français, imposées par une législation précise.
Ses principaux centres d'intérêt ont été : le matériel d'anesthésie et de réanimation, la surveillance des installations des gaz médicaux, l'informatisation de la feuille d'anesthésie. Pour assurer la maintenance du matériel, il a contribué, dès 1968, à la création d'une équipe de techniciens, placés sous son contrôle, et dont l'atelier se situait dans le service d'anesthésie (embryon du futur service biomédical du CHU) Pour assurer le contrôle de l'installation des gaz médicaux dans toute nouvelle structure et le contrôle régulier des anciennes installations, il avait créé un appareil permettant la mesure de la qualité des gaz, ce qui était une réelle innovation ; il est toujours utilisé par la Commission des gaz médicaux de l'établissement. Quant à l'informatisation de la feuille d'anesthésie, elle a été imaginée avec le Laboratoire d'Informatique de la Faculté de Médecine en 1972 (Professeur MARTIN). Si elle n'a pu se finaliser, c'est par manque de moyens informatiques de l'Etablissement hospitalier. Cette idée a eu l'énorme avantage d'imposer à chaque médecin anesthésiste la rédaction d'une fiche pour chaque anesthésie, ce qui était, avant l'heure, la constitution du dossier d'anesthésie.
Son départ en retraite en 1982 ne l'a pas empêché de continuer à œuvrer pour l'anesthésie car il a poursuivi avec compétence et rigueur intellectuelle ses activités d'expert en anesthésie près la Cour d'Appel de Nancy et la Cour de Cassation. Il a même été, pendant les douze dernières années de sa vie. Président de la Compagnie des Experts Judiciaires auprès du Tribunal et de la Cour d'Appel de Nancy. C'est au titre du Ministère de la Justice que, déjà Chevalier des Palmes Académiques (1981), il a été fait Chevalier dans l'Ordre National du Mérite en 1991.
Jean-Marie PICARD, au-delà de cette carrière bien remplie au service de tous, était un homme de grande convivialité, toujours disponible, généreux, profondément respectueux d'autrui, aimant les contacts humains et sachant animer l'équipe de ses collaborateurs. Il était juste et simple, ce qui lui conférait le don de transmettre la confiance aux malades, à ses proches, et ses collaborateurs. Toute sa vie il a œuvré pour rapprocher les hommes et leur permettre de réaliser de grandes actions sociales et professionnelles.
Il s'est donné à fond dans l'anesthésie réanimation, l'a fait accepter à tous comme une discipline médicale universitaire et de cela nous lui sommes profondément reconnaissants et ne l'oublierons jamais.

POINCARÉ Emile

1828-1892

ELOGE par le Professeur H. BERNHEIM

En l'absence de notre Doyen, j'ai le triste honneur, au nom de la Faculté de Médecine, d'adresser à notre collègue un adieu suprême.

C'est le quatrième deuil qui, depuis quelques mois, nous afflige : c'est le plus douloureux, le plus cruel. Dans toute sa vigueur physique et intellectuelle, promettant encore une longue carrière utile à l'humanité et à la science, POINCARE est enlevé brutalement à l'affection de sa famille, de ses amis, de ses collègues. Il meurt sur la brèche, victime de son infatigable activité, brisé avant le terme par une vie de sacrifice et d'abnégation.

Emile-Léon POINCARE est né à Nancy, le 16 août 1828. Toute sa carrière s'est écoulée dans sa ville natale. Il y fit ses études classiques et y commença son éducation médicale. Il songea pendant quelque temps à embrasser la carrière militaire ; nous le trouvons de 1848 à 1850 Chirurgien élève à l'Hôpital militaire d'instruction de Metz, toujours à la tête de sa promotion. Il termine ses études à Paris, et y soutient en 1872 sa thèse de Doctorat sur l'ophtalmie purulente des nouveau-nés. De retour à Nancy, il fut attaché à l'Ecole préparatoire de Médecine et de Pharmacie où il remplit successivement les fonctions de Chef de Clinique et de Chef des Travaux anatomiques. En 1858, il fut nommé Professeur Adjoint d'Anatomie et de Physiologie à la même Ecole. Lorsqu'en 1872, à la suite de nos désastres, la Faculté de Médecine de Strasbourg fut transférée à Nancy, POINCARE lui fut attaché comme Professeur Adjoint de Physiologie. En 1874, il fut chargé par la Faculté du cours d'Hygiène. En 1879, la création d'une Chaire d'Hygiène dont il est resté depuis le titulaire fut la juste récompense de services éminents rendus depuis de longues années à la science et à l'enseignement.

Car, bien que son temps fût absorbé par une nombreuse clientèle que lui valurent de bonne heure ses rares qualités d'homme et de Médecin, POINCARE ne négligea jamais les devoirs du professeur pour ceux de la profession. Travailleur infatigable, il sut, par je ne sais quel miracle, résoudre le difficile problème de mener les deux de front et affirma par de nombreuses publications la singulière fécondité de son esprit.

Ses premières publications ont trait à l'Anatomie normale et pathologique et à la Physiologie. Je citerai, au hasard, ses recherches sur l'Anatomie pathologique et la nature de la paralysie générale, en collaboration avec le Docteur Bonnel, la glycogénie justifiée par l'examen des excrétions chez les diabétiques, ses recherches sur l'anatomie et la physiologie de la glande thyroïde et sur l'innervation de cette glande.

Sa principale œuvre publiée de 1874 à 1876, consiste en trois volumes intitulés : Leçons sur la physiologie normale et pathologique du système nerveux, et le système nerveux périphérique. Grâce aux travaux de Longet, de Claude Bernard, de Brown-Sequard, de Schiff, de Vulpian, les fonctions mystérieuses du cerveau, de la moelle, des nerfs étaient élucidées.

POINCARE suit avec prédilection, avec passion, les travaux de sa génération, il s'y associe et cherche à appliquer les données acquises à l'interprétation des maladies nerveuses, à édifier la pathologie sur les données de la Physiologie expérimentale : œuvre précoce, mais hardie, ingénieuse, et dans laquelle ses successeurs trouveront à glaner toujours des idées utiles et fécondes.

La seconde partie de sa carrière scientifique est consacrée à l'Hygiène.

Nul n'était plus apte que notre collègue à cet enseignement, qui embrassant toutes les conditions de l'existence humaine et toutes les influences qui peuvent agir sur l'organisme, fait appel à toutes les Sciences, Physique, Chimie, Bactériologie, Clinique, Mécanique, Hydrologie, etc. Doué d'une grande puissance d'assimilation, d'une merveilleuse faculté de conception, d'une mémoire vigoureuse qui conservait tout ce qu'il avait lu, tout ce qu'il avait vu, POINCARE avait acquis dans la vie toutes les notions diverses, encyclopédiques, que réclame cet enseignement : ses cours originaux, pleins de faits, d'idées et de verve attirèrent avec prédilection les élèves et valurent au Professeur une grande popularité. Ses deux livres « Prophylaxie et géographie médicale des principales maladies tributaires de l'hygiène », et le « Traité d'Hygiène industrielle à l'usage des Médecins et des Membres du Conseil d'Hygiène », avec de nombreux mémoires émanés de sa plume intarissable, dénotent une activité d'esprit qui ne s'est jamais ralentie.

Ses rapports sur l'assistance publique, sur la vaccination, sur l'hygiène publique, son historique de la fièvre typhoïde dans les départements de l'Est sont des études aussi remarquables par l'originalité élégante du style que par la solidité du fond ; elles montrent avec quelle conscience le Directeur de l'assistance médicale et du Service d'Hygiène Départementale, le Médecin en chef des épidémies, remplissait ces délicates fonctions.

La Société de Médecine de Nancy, l'Académie de Stanislas le comptent parmi leurs Membres ; l'Académie de Médecine l'élit comme Membre Correspondant.

Aucune carrière ne fut mieux remplie. Ce que fut le Médecin, tous le savent ! Avec quelle sollicitude il se sacrifia pour ceux qui avaient recours à ses lumières, cela est écrit dans le cœur de notre population ! Jour et nuit, il était prêt, serviteur de l'humanité souffrante ! Doué d'une impressionnabilité très vive, un peu inquiète, qui perçait à travers ses efforts pour la cacher, d'un cœur bon et généreux qui trahissait son émotivité à travers une apparence de scepticisme bienveillant, il se dépensait sans compter, il était tout a tous.

Depuis plusieurs années, ce surmenage incessant avait entamé sa vigoureuse constitution ; il se savait atteint et ne faillit pas un jour à ses devoirs de Médecin et de Professeur. Il y a quelques semaines, une chute malheureuse occasionna une grave blessure à la tête. Affaibli par une hémorragie considérable, il ne voulut pas prendre le repos moral nécessaire. Le pouvait-il d'ailleurs avec sa nature ardente, sollicitée par l'activité perpétuelle d'un esprit toujours en mouvement ? Son ancienne maladie qui semblait conjurée, se réveilla grave et menaçante. Il lutta de toute son énergie pour se tenir debout, pour soutenir sa pensée un peu flottante, pour maintenir sa vigueur cérébrale chancelante sous le coup du mal inexorable. Il y réussit pendant quelques jours.

Mais le ressort se brisa brusquement ! Et cette grande intelligence est éteinte ! Cet esprit sagace et pénétrant n'est plus ! Ce cœur généreux a cessé de battre !

Dors en paix, dans ta dernière demeure terrestre, toi qui n'as jamais connu le repos sur la terre ! Tu as connu, du moins, le bonheur, le plus grand qu'un homme comme toi ait pu goûter dans son existence : celui de la famille. Une compagne dévouée et digne de loi, un fils, gloire scientifique de notre pays, qui continue à illustrer ton nom, une fille qui porte avec honneur un autre nom, également cher à l'Université ! Chère famille éplorée, puisse la sympathie universelle adoucir l'amertume de vos regrets !
Cher collègue ! Ton nom sera inscrit avec honneur parmi les plus glorieux de notre Faculté ! Ton souvenir restera impérissable au cœur de tes collègues ! Au nom de la Faculté de Médecine, je te dis un éternel adieu !

Note (B. LEGRAS)
Jacques Nicolas, son père, est pharmacien à l'angle de la Grand'Rue et de la Rue de Guise où l'officine existe toujours. Emile épouse à Arrancy en 1853 Eugénie Launois (1830- 1897). Son fils Henri, le futur célèbre mathématicien, né le 28 avril 1854, et sa fille Aline, seront les témoins fidèles de son œuvre. C'est, durant l'été 1892, en contemplant une éruption de l'Etna, qu'Emile fit une chute occasionnant une grave blessure de la tête avec une forte hémorragie. Son diabète s'aggrava et fut à l'origine de son brusque décès le 15 septembre 1892.

PRENANT Auguste

1861-1927

EXTRAIT de « Les sciences morphologiques à Nancy » par le Professeur E. LEGAIT
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

C'est Auguste PRENANT qui succédera à BARABAN. Il avait en effet publié le premier tome des « Éléments d'Embryologie de l'Homme et des Vertébrés » (1891) ; le deuxième tome paraîtra quelques années plus tard en 1896. Ces éléments, sous leur titre modeste, représentaient un traité qui non seulement résumait l'ensemble des connaissances que l'on possédait alors sur le développement, mais encore relatait un très grand nombre de recherches personnelles.
Quelques années plus tard (1904-1917), il présentait avec la collaboration de BOUIN et de MAILLARD, un monumental traité d'Histologie ; véritable encyclopédie de la science microscopique de cette époque, cette œuvre par la clarté de son expression, la valeur de sa documentation, n'a jamais été égalée. Mais son œuvre didactique ne se limite pas à ces deux traités ; pendant toute sa carrière, il mit son immense érudition au service de tous, dans de très nombreuses revues générales.
Sous son impulsion, le Laboratoire d'Histologie était devenu un foyer bouillonnant d'idées nouvelles ; si l'activité du Maître était surtout orientée vers la cytologie, cependant l'Histophysiologie et déjà l'Endocrinologie retenait son attention. En Embryologie, nous lui devons de remarquables études sur les dérivés branchiaux, sur l'hypocorde des reptiles, sur les yeux pariétaux accessoires ; en cytologie, rappelons sa découverte du corpuscule intermédiaire dans les cellules en cinèse, celles réalisées sur le corpuscule central, sur les cellules trachéales des insectes, sur la fibre musculaire, sur les cellules ciliées, sur les pigments et les cellules pigmentaires et en Histologie, ses recherches sur la strie vasculaire du limaçon, sur l'histogenèse du thymus, sur celle de la glande germinative mâle, sur la spermatogénèse des mammifères, sur les modifications des parois artérielles de l'utérus après la parturition, etc.
De très nombreuses thèses ont été effectuées sous sa direction ; signalons celle de Charles Simon (1896) sur « Thyroïde latérale et glandule thyroïdienne chez les Mammifères », celle de Pol BOUIN (1897), sur les « Phénomènes cytologiques anormaux dans l'histogenèse et l'atrophie expérimentale du tube séminifère », celle d'Athanasow (1898) consacrée à des « Recherches histologiques sur l'atrophie de la prostate consécutive à la castration et à la vasectomie », celle de Charles GARNIER (1899) intitulée « Contribution à l'étude de la structure et du fonctionnement des cellules glandulaires séreuses » avec comme sous-titre : « Du rôle de l'ergastoplasme dans la sécrétion » ; ce dernier en décrivant sous ce nom au niveau des cellules glandulaires séreuses des

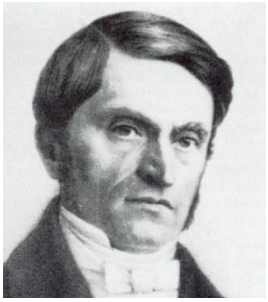
filaments basaux, mettait en évidence pour la première fois un des constituants cytoplasmiques fondamentaux : il reconnaît leur basophilie et constate que c'est « l'ergastoplasme » qui élabore les matériaux destinés à la sécrétion pour les livrer sous forme de granulations d'abord nodales, puis libres à l'intérieur du cytoplasme. Cette notion nouvelle connut dans ces toutes dernières années, un regain d'intérêt. De nouvelles techniques, et en particulier celles de la microscopie électronique, permirent de confirmer et d'étendre les observations de GARNIER ; la présence d'un ergastoplasme au niveau des éléments cellulaires élaborateurs est actuellement admise sans conteste possible. Citons encore les thèses d'Albert Henry (1900) sur la fonction sécrétoire de l'épididyme, celle de Maurice Limon (1901) sur la glande interstitielle de l'ovaire et celle de Francis Marceau (1902) sur l'histologie des fibres de Purkïnje. Il n'est pas de traité d'Histologie actuel qui ne fasse encore état des observations de ces auteurs.

Comme NICOLAS, PRENANT se préoccupait de donner aux biologistes de Nancy un moyen d'expression ; c'est en novembre 1895 que se réunit pour la première fois à son instigation et sous sa Présidence « La Conférence biologique de Nancy », celle-ci s'élargit en 1897 en devenant la Réunion biologique qui quelques années plus tard, en 1903, devint l'actuelle Société de Biologie de Nancy ; celle-ci fonctionne toujours suivant les directives de PRENANT, réunissant les biologistes de nos Facultés de Médecine, de Pharmacie et des Sciences. C'est devant cette Société qu'il présenta ses recherches d'Histologie endocrinienne qui devait être par la suite le domaine de prédilection de ses élèves.

La valeur de ses travaux avait donné à PRENANT une telle réputation qu'il était appelé en même temps que NICOLAS à la direction de la Chaire d'Histologie de Paris, devenue vacante en raison du décès de Mathias Duval.

Là encore, il eut de nombreux élèves, citons en particulier, le Professeur Verne qui dirigea à Paris successivement les Chaires de Biologie et d'Histologie et le Doyen Turchini qui dirigea de nombreuses années celle de Montpellier.

Ce sont deux de ses élèves qui lui succédèrent dans les deux Chaires qu'il occupa successivement, Pol BOUIN à Nancy en 1907, et Christian Champy à Paris en 1927. L'un comme l'autre ont écrit sur leur Maître des pages où se reflètent leur profonde admiration et une vive affection. Sa vaste intelligence, son érudition encyclopédique était connue de tous ; ce qui l'était moins, c'était son sens aigu de la justice, son amour de la vérité et sa grande sensibilité.



RAMEAUX Jean-François

1805-1878

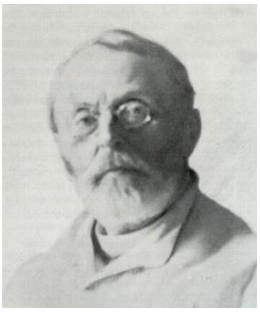
EXTRAIT de « Les sciences physiologiques et physico-chimiques » par le Professeur P. ARNOULD

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Jean-François RAMEAUX né dans le Jura en 1805, avait commencé ses études de Médecine à Strasbourg, puis les avait interrompues pour conquérir à Paris le titre de Docteur ès sciences mathématiques (1833) puis celui de Docteur en Médecine deux ans plus tard. Il était alors reparti à Strasbourg, avec l'intention de faire une carrière universitaire. Après s'être présenté sans succès à l'Agrégation de Physiologie, il réussit au Concours de mai 1839 pour les Sciences physiques et chimiques. Le titulaire de la Chaire d'Hygiène et Physique étant décédé dès le mois de décembre de la même année, RAMEAUX obtint sa succession.

Lors de l'ouverture de la Faculté de Nancy, RAMEAUX ne disposait d'aucun moyen et dut chercher asile chez ses collègues de la Faculté des Sciences, qui lui prêtèrent le matériel destiné aux démonstrations. Très rapidement, il obtint du Ministère l'équipement nécessaire à la reconstitution d'un « Cabinet de Physique » très complet, qui lui permit d'organiser des travaux pratiques.

RAMEAUX a peu publié. Plusieurs de ses travaux concernent les rapports entre fonctions physiologiques et dimensions de l'individu. Il fut l'un des premiers à attirer l'attention sur l'importance de la surface corporelle, vers 1840, puisque la chaleur produite par l'organisme ne peut être cédée à l'extérieur que par son intermédiaire ; en théorie, par conséquent, tout homéotherme devrait produire la même quantité de chaleur par mètre carré de surface corporelle. Les mesures expérimentales effectuées montrent que cela n'est pas le cas ; cependant la référence au mètre carré de surface corporelle reste la moins mauvaise dans la plupart des cas, lorsque l'on veut comparer les grandeurs liées au métabolisme chez des individus de taille différente. Ses contemporains ont fait un vif éloge de ses qualités d'enseigneur, et de la conscience avec laquelle il s'occupait de ses étudiants. Il mourut subitement en 1878, à l'âge de 72 ans, encore en pleine activité.



RÉMY Sébastien

1854-1944

EXTRAIT de « Histoire de l'art des accouchements en Lorraine » par F. HACQUIN

Né à Nancy en 1854, Sébastien REMY meurt en 1944, discret comme il avait vécu. Chef de Clinique obstétricale en 1882, il est Agrégé d'accouchements en 1886. Chargé des cours théoriques d'accouchements en 1920, son rôle fut important.
Il a décrit « le petit retour de couches » « vers la troisième semaine du post-partum ». Retenons quelques titres : Rétroversion sur utérus gravide ; Hémorragie gravide provenant d'une rupture du col utérin ; Eclampsie puerpérale sans albuminurie ; Eclampsie puerpérale gémellaire, gémellité, fœtus papyracé ; Diabète et grossesse, coloration du liquide amniotique, vomissements incoercibles, mort embryonnaire ; Accidents gravido-cardiaques, tuberculose ; Accouchement gémellaire, engorgement et abcès du sein pendant la puerpéralité.
Il publia en 1893, un précis de Médecine opératoire obstétricale et en 1896, il écrivit un travail original sur : « l'antiseptie et sage-femmes » qui est resté un document princeps dans la lutte contre la mortalité maternelle et infantile : « Dans la pratique des accouchements, l'antiseptie est d'une utilité incontestable et partant d'une rigoureuse nécessité. Médecins ou sage-femmes, toute personne qui doit porter les doigts dans les cavités naturelles de la parturition, ne peut affirmer que, sans précautions spéciales de désinfection, ses doigts ne recevront pas dans un repli quelques particules organiques ou ne souilleront pas avant d'arriver au col de l'utérus ». Il terminait : « si nous ne voulons plus nous trouver dans la nécessité de combattre les infections puerpérales, de réparer les fautes liées à l'oubli des précautions antiseptiques, il nous faut faire de la Médecine préventive ». Or, comment arriver à ce but sans obtenir des sage-femmes, l'application intégrale des prescriptions du code de l'antiseptie ? Pour appliquer ces règles, il demande l'aide de la Société de Médecine. Homme effacé, Sébastien REMY enseigna à l'Ecole de sage-femmes et fut également chargé de l'enseignement de Pharmacologie à la Faculté.

RENY André

1933-1982

ELOGE par le Professeur C. THOMAS

C'est avec beaucoup d'émotion que je me trouve amené à prononcer, devant cette assemblée des Facultés, l'éloge funèbre d'un élève aimé, devenu mon successeur ; dans le cours normal du Destin, il devait être celui qui aurait eu à rappeler mon souvenir à la Faculté de Médecine, au cas où, le jour venu, perdurerait la tradition d'honorer les disparus.

André RENY est né à Dole, le 22 juillet 1933. Plusieurs Membres de sa famille étaient ou furent Médecins, tels les Reny de Saint-Dizier. Mais c'est son père le Docteur Pierre Reny qui, ophtalmologiste à Metz, après avoir été Chef de Clinique Ophtalmologique à Nancy, a certainement le plus influencé sa vocation.

Dès lors la carrière d'André RENY est toute droite. Inscrit à la Faculté de Médecine de Nancy en 1951, il est Externe des Hôpitaux en 1955, Interne des Hôpitaux en 1960, Docteur en Médecine et titulaire du CES d'Ophtalmologie en 1966, puis Chef de Clinique Assistant des Hôpitaux en fin 1966. Dès 1963 il avait assuré, à la demande du Professeur BURG, une liaison heureuse entre la Clinique Ophtalmologique et le Laboratoire de Physique médicale comme Moniteur, puis en 1964 comme Attaché de Faculté Assistant de Sciences fondamentales. Délégué dans les fonctions en Octobre 1967, il devint Maître de Conférences Agrégé en Ophtalmologie le 19 mai 1970.

A mon départ en retraite le 1er octobre 1976, il fut nommé Chef de Service à la Clinique Ophtalmologique de l'Hôpital Central et Professeur sans Chaire le 1er janvier 1980. Enfin, but suprême de ses légitimes ambitions, il devint Professeur titulaire d'emploi le 1er janvier 1981.

L'œuvre scientifique d'une carrière, qu'on pouvait espérer longue et qui se révèle tragiquement abrupte, est considérable relativement à cette brièveté : 156 publications dans l'Epreuve de Titres et Travaux, établie pour la titularisation en janvier 1981. Mais peut-être convient-il d'insister plus spécialement sur les 24 publications supplémentaires faites depuis 1981 et jusqu'au décès en juin 1982, preuves qu'André RENY, arrivé au faîte de la hiérarchie universitaire, n'avait pas l'intention de se reposer sur les lauriers fauchés au cours des années d'acquisition de ses titres.

Indépendamment de ses publications personnelles André RENY a contribué à l'élaboration de trente thèses. Il a participé à de nombreux colloques Internationaux d'Ophtalmologie et aussi de l'Association Française de l'Eclairage qui l'avait tout récemment honoré d'une Médaille et où sa présence dans une réunion début juin à Strasbourg fut sans doute sa dernière manifestation publique. Il a contribué à beaucoup de revues d'Enseignement en particulier par d'importants chapitres dans l'Encyclopédie Médico-Chirurgicale.

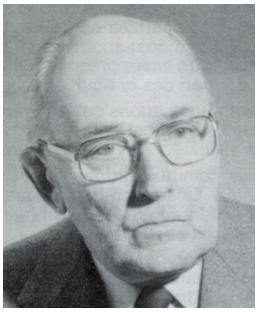
L'œuvre scientifique d'André RENY porte sur des sujets très variés ainsi qu'il est normal pour le reflet d'une activité de Professeur de Clinique. Il serait fastidieux de les énumérer devant une assemblée de collègues serviteurs de disciplines autres que l'Ophtalmologie. Dégageons seulement les grandes orientations de cette activité scientifique. Si la Génétique et la Neuro-Oculistique ont beaucoup retenu son attention, c'est surtout la Traumatologie faciale intéressant l'orbite qui, dès sa thèse sur « fracture de l'orbite et déviation strabique », devait occuper son activité première et devait se concrétiser dans une monographie parue chez Masson en collaboration avec STRICKER, ainsi que dans deux films documentaires. La Chirurgie palpébrale fut aussi, notamment après un voyage aux USA, une de ses préoccupations favorites, apportant des précisions techniques pour le traitement du ptosis et des pertes de substance palpébrale. Ce dernier sujet lui a valu d'être en 1979 à Heidelberg, rapporteur à la Société Allemande d'Ophtalmologie. Il a pénétré dans le domaine des troubles de l'oculomotricité par l'électrographie des muscles oculaires, ce qui lui a donné l'occasion de codifier l'intérêt, mais aussi les limites de cette exploration ; par la suite il suivit avec enthousiasme d'abord, puis ensuite avec un discernement critique méritoire, l'évolution de conceptions nouvelles et discutées dans le traitement opératoire du strabisme congénital. Mais sa grande satisfaction il l'a trouvée dans l'étude de la pathologie lacrymale, et dans sa désignation pour faire partie de l'équipe, présidée par le Professeur Royer de Besançon, chargé du Rapport annuel à la Société Française d'Ophtalmologie cette année même. Dans la grande salle du Palais des Congrès à Paris le 11 mai 1982, alors que André RENY, en « vedette américaine » comme l'avait présenté Royer, exposait la partie du rapport le concernant, nul ne pouvait alors se douter que, quelques semaines plus tard, il ne serait plus. Très intelligent, gros travailleur, exposant ses travaux avec grande clarté, parlant avec brio, le plus souvent sans notes manuscrites, il faisait encore des projets quelques jours avant sa mort.

Une telle mort subite appréhende obligatoirement tout l'entourage qui, gravement choqué, pourrait être tenté d'en rechercher les motivations. Mais le disparu étant parti sans laisser de message personnel, il serait indélicat de vouloir percer un secret et pratiquer une autopsie morale. Il faut au moins souhaiter, et pour le bon renom de la Médecine, qu'il ne s'agisse pas de la tragique méprise d'une erreur de pronostic, voire de diagnostic, égarée par des recherches complémentaires sophistiquées à fiabilité présentement controversée.

On peut craindre qu'André RENY ait tiré hâtivement des conclusions sur son destin : il était un homme épris d'absolu, dur avec lui-même, ce qui l'obligeait à l'être parfois avec les autres, au point d'être mal jugé par certains alors que, je puis l'affirmer une nouvelle fois après avoir arrangé bien des conflits, il était de bonté naturelle. Mais à avoir du caractère, surtout en manquant quelques fois de « self control », on risque facilement d'être pris pour un « caractériel ». Ceux d'entre vous, qui - inutile de le nier tant c'était connu - ont eu quelques difficultés avec lui, admettront, j'en suis certain, qu'André RENY était quand même un bon collègue.

Personnellement je lui sais gré d'avoir répondu à mon attente en justifiant mon appui depuis que je l'avais repéré au Concours de l'Internat, et aussi de n'avoir jamais été pour moi un flatteur. Cela m'a permis de vivre les dernières années de Chef de Service sans aucun problème, alors que, dit-on, bien des collègues ressentent en fin de carrière la pénible impression d'être considérés, tel un agrume pressé, comme devenus inutiles à leurs élèves dans leurs Concours futurs. Certes pour ne pas gêner mon successeur, je me suis imposé la règle de ne plus paraître au Service dès le lendemain de ma mise à la retraite au point que le seul des Services Universitaires Français d'Ophtalmologie que je ne connaisse pas, soit celui, rénové depuis, où j'ai travaillé durant un

demi-siècle. Mais jamais André RENY n'a manqué de m'inviter à participer activement à toutes les manifestations scientifiques qu'il a organisées et je lui en reste profondément reconnaissant.
Nous devons tous nous incliner devant la douleur de sa famille, son épouse, ses trois enfants, son frère, ses parents, dont son vieux père, contemporain de mes jeunes années d'études ophtalmologiques, et devant le désarroi de ses jeunes et prometteurs collaborateurs du Service d'Ophtalmologie.



RICHON Jean

1909-1987

ELOGE par le Professeur M. RIBON

Pour la seconde fois en quelques mois, l'Ecole Obstétricale de Nancy perd un des Maîtres qui ont assuré son renom. Lors de notre précédente réunion, en janvier dernier, j'évoquais devant vous la mémoire de Jean HARTEMANN, décédé le 7 novembre 1986.

Chargé, aujourd'hui, d'une mission douloureusement semblable, je vais rappeler la vie et l'œuvre de son successeur dans la Chaire de Clinique Obstétricale, le Professeur Jean RICHON.

Il s'en est allé, sans bruit, le samedi 21 février 1987 ; ses obsèques, le mercredi suivant en l'Eglise Saint-Fiacre de Nancy, furent célébrées, selon le souhait qu'il avait exprimé, avec une simplicité et une discrétion qui furent le propre de toute sa vie. Ses collègues, ses élèves, ses amis étaient venus nombreux pour ce dernier adieu. Les soixante-dix-huit années de son existence furent imprégnées d'une solide tradition familiale de travail et de sagesse. Il avait de qui tenir ; son père fut le Professeur Louis RICHON, né à Metz puis venu à Nancy pour fuir l'annexion, et qui occupa la Chaire de Clinique médicale A de notre Faculté entre 1928 et 1941. Ayant été stagiaire dans son Service, j'ai gardé le souvenir de sa conscience scrupuleuse et de la grande bonté qu'il témoignait aux malades.

Jean RICHON ressemblait à son père, physiquement et moralement.

Pour brosser un tableau d'ensemble de l'honnête homme qu'il fut, je me permets d'évoquer Plutarque, ce moraliste platonicien grec qui vivait à Chéronée au seuil de notre ère. A côté de ses savantes biographies, Plutarque a écrit des œuvres morales à l'usage des familles et des citoyens. Il est bon époux, bon père, à la recherche d'un bonheur tranquille ; dans le respect d'une tradition bourgeoise de vie studieuse et de sagesse. Son activité intellectuelle ne l'empêche pas de s'occuper de l'écoulement des eaux à Chéronée, estimant qu'un citoyen actif trouve toujours et partout à se rendre utile. Travailler perpétuellement au bien commun, s'associer à la pensée de ceux qui souffrent, ne blesser personne, savoir prodiguer de judicieux conseils, tels sont les préceptes laissés par ce philosophe ; telles sont, en parallèle, les qualités de cœur et d'esprit, mais aussi de simplicité, dont Jean RICHON n'a cessé de faire preuve.

Il était né à Nancy le 11 janvier 1909. Après des études secondaires classiques, il suit l'exemple paternel et s'inscrit à la Faculté de Médecine où il devait parcourir les principales étapes de sa carrière, jusqu'à son départ à la retraite, avec le titre de Professeur Honoraire, le 30 septembre 1979.

Externe des Hôpitaux en 1929, il effectue son premier stage à la Maternité, l'année même de l'ouverture de celle-ci. Ce choix fut le premier signe d'une prédestination à son orientation ultérieure vers la Gynécologie Obstétrique. Nommé Interne des Hôpitaux de Nancy au Concours de 1932, Médaille d'Or de l'Internat en 1935, il soutient, la même année, sa thèse de Doctorat en Médecine. Inspiré par son Maître FRUHINSHOLZ, ce travail inaugural étudiait : « les spasmes vasculaires dans le domaine obstétrical ». Regroupant 200 observations recueillies à la Maternité, s'appuyant sur des recherches expérimentales effectuées au Laboratoire de Physiologie du Professeur SANTENOISE, cette thèse représentait un des tout premiers mémoires sur la question, et confirmait l'orientation de son auteur vers la pratique de l'Art des Accouchements. Chef de Clinique Obstétricale en 1936, il fut prolongé dans cette fonction jusqu'à fin 1942, la seconde guerre mondiale l'ayant écarté de la vie civile, entre la mobilisation d'août 1939 et sa libération des camps de prisonniers de guerre en novembre 1940.

Lauréat de la Faculté, prix de thèse, nommé Assistant des Hôpitaux en 1944, il fut chargé, durant plusieurs années, des Consultations Externes et, tâche beaucoup plus lourde, du secteur d'isolement des suites de couches pathologiques, au pavillon alors appelé Semmelweis. Les aînés d'entre nous ont pu garder le souvenir des premières antibiothérapies pratiquées, sous sa surveillance, dans ce pavillon où régnaient encore de graves infections post-abortives et puerpérales.

La carrière universitaire et hospitalière de Jean RICHON va désormais s'affirmer avec harmonie et régularité : il est nommé Agrégé d'Obstétrique au Concours de 1949, Agrégé pérennisé en 1958, Professeur sans Chaire en 1962, enfin titularisé dans la Chaire de Clinique Obstétricale au 1er janvier 1969. Parallèlement, il devient Gynécologue Accoucheur des Hôpitaux en 1950, Chef de Service, à temps partiel en 1957, puis à temps plein en 1965. Jusqu'à son transfert dans le Service d'Accouchements, au départ de Jean HARTEMANN, il développa les structures du Service anténatal, tant au niveau des Consultations Externes d'Obstétrique, qu'à celui de l'hospitalisation des grossesses pathologiques âgées de moins de six mois.

Admis à l'honorariat le 30 septembre 1979, au moment même où fut commémoré le cinquantenaire de la Maternité Adolphe Pinard, le Professeur RICHON pouvait identifier le déroulement de sa carrière avec l'évolution de cette grande maison. Il a su poursuivre très efficacement les tâches de perfectionnement technique accomplies, depuis l'ouverture de la Maternité en 1929, par ses prédécesseurs, les Professeurs FRUHINSHOLZ, VERMELIN, Jean HARTEMANN. Le nouveau pavillon, qui porte son nom, en est le témoignage.

Ce pavillon moderne de 48 lits, centré sur un niveau technique bien élaboré, est étroitement soudé aux locaux préexistants remodelés pour la circonstance. Il avait bien compris l'urgente nécessité de cette construction, sentiment qu'il a fait partager par le Conseil d'Administration, au sein duquel il représentait la Commission Médicale Consultative dont il fut Président pendant dix ans. Cette réalisation fut le couronnement des cinquante années de sa vie d'Accoucheur.

Il avait abandonné, depuis plusieurs années, sa très fidèle clientèle privée pour se consacrer exclusivement à ses obligations universitaires et hospitalières. Directeur de l'Ecole de Sage-Femmes, Président du Conseil Départemental de l'Ordre de cette profession médicale, il savait toute l'importance d'un enseignement de qualité permettant l'intégration efficace des sage-femmes dans les équipes obstétricales les plus qualifiées. Il estimait que la formation parallèle des étudiants, des futurs spécialistes, des sage-femmes, représentait un « tout » nécessitant des connaissances suffisantes de Physiologie et de pathologie obstétricales. Pour atteindre cet objectif pédagogique, il publia, en 1968 et 1969, successivement les tomes I et II de l'ouvrage intitulé « Cliniques

obstétricales ». Il explique, dans son introduction, qu'il ne s'agit pas d'un « traité », mais d'une succession de « questions » exposées avec clarté, concision, et illustrées de schémas indispensables à une bonne compréhension de l'Obstétrique. Les principales mises au point de pathologie ont été écrites en collaboration avec certains de ses élèves.

L'œuvre scientifique de Jean RICHON comprend, outre la thèse déjà citée et l'ouvrage dont je viens d'évoquer l'intérêt pédagogique, plus de cent cinquante publications échelonnées sans interruption depuis son internat en 1932 jusqu'à son honorariat en 1979.

Il convient d'y ajouter des Conférences et mémoires divers, des participations à des congrès. Outre les communications dues au hasard de faits cliniques observés, certains états pathologiques retenaient particulièrement son attention : les toxémies gravidiques, la grossesse prolongée, les cardiopathies au cours de la gravido-puerpéralité, les infections postabortives et puerpérales dont il avait pu observer un assez grand nombre de cas gravissimes avant l'apparition des antibiotiques.

Nombreuses furent les communications qu'il présenta à notre Société de Gynécologie et d'Obstétrique dont il fut élu Président en novembre 1958. Plus récemment, d'autres communications furent présentées devant l'Association Obstétrico-Pédiatrique de Médecine Périnatale dont il fut un des Membres co-fondateurs en 1970, à la Maternité de Nancy.

Membre du Comité permanent de la Fédération des Sociétés de Gynécologie et d'Obstétrique de langue française, Membre du Conseil d'Administration du Collège National des Gynécologues et Obstétriciens français, il fut appelé à la co-présidence d'honneur du 30ème Congrès de la Fédération Internationale des Gynécologues et Obstétriciens de langue française, tenu à Nancy en septembre 1984.

L'activité scientifique de Jean RICHON, ses qualités de Professeur, sa patiente obstination en vue de doter la Maternité des moyens les plus modernes de dépistage et de traitement des risques maternels et fœtaux, lui ont fait attribuer deux distinctions honorifiques en récompense de ses mérites au titre de l'Education Nationale, la Cravate de Commandeur dans l'Ordre des Palmes Académiques, en 1980. Au titre de la Santé Publique, la Croix de Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur, en janvier 1982.

L'analyse d'une belle carrière ne peut laisser dans l'ombre les qualités humaines qui en furent l'ornement et, peut-être, l'explication. La personnalité du Professeur RICHON se cachait derrière un écran de discrétion et de modestie. Son accueil, aimable et bienveillant, laissait entrevoir sa bonté naturelle et la sérénité de son esprit. Je ne me souviens pas l'avoir vu en colère, même quand il nous est arrivé, à deux reprises, de poursuivre chacun le même objectif.

Sa conscience scrupuleuse l'incitait à préférer le conseil d'Hippocrate : « quand il existe plusieurs procédés, il faut choisir celui qui fait le moins d'étalage ». Il avait le culte de la vie et, soutenu par ses collaborateurs, a toujours refusé fermement d'accepter l'idée immorale d'une orthogénie destructrice.

La retraite lui a permis de consacrer plus de temps aux joies familiales, auprès d'une épouse, son alliée fidèle depuis un demi-siècle, auprès de ses cinq enfants, de ses onze petits-enfants, de ses quatre arrières petits-enfants. Mais ces occupa
tions prioritaires ne nous privèrent pas de sa présence aussi longtemps que sa santé le lui a permis. Il venait régulièrement assister à nos réunions et partageait avec joie nos agapes confraternelles. Jean RICHON a toujours affiché la sérénité d'un bonheur tranquille et aimait « sa » Maternité où il ne comptait que des amis. Sa disparition n'en est que plus douloureusement ressentie par tous.

A Mme Richon, à sa nombreuse famille, nous adressons nos condoléances attristées et les assurons que le souvenir du Professeur RICHON ne s'éteindra pas dans nos cœurs.

RICHON Louis

1874-1958

ELOGE par le Professeur E. ABEL

Le Professeur Louis RICHON est mort sans bruit et a gagné sa dernière demeure avec la simplicité et la discrétion qui furent le propre de toute sa vie. Peut-être l'idée même de cet hommage posthume est-il contraire à ce principe d'effacement qu'il pratiqua toujours, et surtout depuis sa mise à la retraite. Il importe cependant, pour les siens, pour tous ceux qui l'ont connu, vieux ou jeunes, amis de la première heure, collègues et élèves, de faire revivre en ces quelques lignes la belle figure de ce Médecin, de ce Professeur, qui personnifiait la droiture et la bonté.

Droit, il l'était au propre comme au figuré, et l'âge n'avait pas courbé sa haute silhouette ; la maladie semblait ne pas avoir de prise sur cette robuste constitution de Lorrain ; elle en a triomphé, néanmoins, à la suite d'une crise cardiaque imprévisible, survenue le 14 novembre 1957, signal d'une lente détérioration de cet organisme si bien équilibré, qui lutta obstinément contre la mort et finit par succomber le 26 janvier dernier.

Louis RICHON naît à Metz le 6 janvier 1874. Il commence ses études à Metz, puis les continue à Nancy, où ses parents viennent s'installer en 1886 pour fuir le joug allemand et assurer à leur fils la nationalité française.

Nancéien d'adoption, il gardera toujours pour sa ville natale une place de choix dans son cœur et une nostalgie qu'adoucit le retour de l'Alsace-Lorraine à la France, mais que ravive la dernière guerre qui faillit nous la faire reperdre. De brillantes études au Collège Saint-Léopold, puis à l'Ecole Saint-Sigisbert l'amènent facilement au baccalauréat ès lettres, puis au baccalauréat ès sciences. Il hésite un instant sur l'orientation à donner à sa carrière, choisit la Médecine à laquelle il va dès lors, s'adonner tout entier.

Le succès couronne ses efforts : Externe des Hôpitaux en 1894 aux Services des Professeurs GROSS et P. SPILLMANN, Interne en 1896 aux Services des Professeurs P. SPILLMANN et HAUSHALTER, il est titulaire du prix Bénit en 1898, Chef de Clinique du Professeur BERNHEIM le 1er février 1899, Docteur en Médecine le 27 juillet 1899 et Lauréat de la Faculté de Nancy pour sa thèse.

Trois Maîtres exercent sur sa formation médicale une influence prépondérante, les Professeurs SPILLMANN, HAUSHALTER et BERNHEIM. Aux côtés de ce dernier, chez qui il admira plus la virtuosité du clinicien que ses idées sur l'hypnotisme et la suggestion, il accomplit ses trois années de Clinicat.

Fin 1903, il se présente au Concours de l'Agrégation de Médecine, l'emporte de haute lutte, est institué Agrégé le 8 mars 1904.
Dès lors vont s'affirmer ses dons d'enseigneur déjà apprécié, de clinicien sagace et de chercheur.
En ce qui concerne l'enseignement, il assure successivement des Conférences de diagnostic médical, puis le Cours complémentaire de propédeutique médicale et, en même temps, à l'Institut dentaire, un cours élémentaire de pathologie générale. Au terme de son temps réglementaire d'Agrégation, en 1913, il est - avec la charge de la Clinique des maladies des vieillards, à l'Hôpital Assistant qu'il va garder jusqu'en 1927 - maintenu en exercice pour une période de trois ans, reconduite jusqu'en 1920. Il continue son cours de Propédeutique médicale, puis de Pathologie interne, doublé, pendant le semestre d'hiver 1919-1920, d'un cours de thérapeutique. Il est alors proposé pour le titre de Professeur sans Chaire, avec la même charge d'enseignement. En juin 1923, il est titularisé dans la Chaire de Pathologie interne et de Clinique propédeutique, et accède enfin à la Clinique médicale le 1er novembre 1927 en remplacement du Professeur SIMON.
A son arrivée à la Clinique médicale A, RICHON n'est pas dépaysé : c'est là qu'il a été Chef de Clinique vingt-six ans auparavant et que, jeune Agrégé, il a assuré le Service pendant les vacances scolaires ; les locaux n'ont pas été modifiés ; il reprend ses habitudes, malgré ces quinze années passées à l'Hôpital Assistant. Il va, dès lors, y donner toute la mesure de sa maîtrise, et comme enseigneur et comme clinicien : clinicien au grand bon sens, ennemi des imaginations intuitives, s'appuyant, mais avec la sélection qui convient, sur le Concours, alors en plein essor, du Laboratoire. Il y reste pendant quatorze ans, formant ainsi plusieurs générations d'étudiants, jusqu'à son départ en retraite fin octobre 1941.
De 1938 à 1940, la confiance de ses collègues l'avait élu Membre du Conseil de l'Université.
Tout en assurant avec ponctualité ses fonctions universitaires et hospitalières RICHON s'était créé une clientèle privée, rapidement accrue. Médecin ordonné et méthodique, consciencieux jusqu'au scrupule, jamais il ne sacrifiait celles-là au profit de celle-ci. Bien que consultant réputé et recherché, il n'a pas hésité, voyant croître le nombre des hospitalisés et des étudiants, stagiaires de sa Clinique, à renoncer à la clientèle privée pour se consacrer uniquement à son devoir d'état.
Malgré ces multiples activités, RICHON ne néglige ni la recherche, ni les publications scientifiques. Ses travaux sont nombreux : dans sa thèse de 1899 sur la Paralysie diphtérique, il confronte les documents anatomo-cliniques de la littérature médicale avec les constatations faites au Service du Professeur HAUSHALTER ; il s'attache à dégager l'action du sérum antidiphtérique alors tout récemment découvert et met en évidence certaines lésions de la maladie, notamment des altérations de la moelle.
De la même époque date une douzaine de publications faites avec HAUSHALTER, portant sur divers cas de Pédiatrie.
Au cours des années suivantes, avec la collaboration soit de PERRIN, soit surtout, de JEANDELIZE, il communique à la Société de Biologie une série de recherches expérimentales concernant les glandes génitales et le corps thyroïde, les actions réciproques de l'extirpation de ces glandes, ainsi que le retentissement de cette extirpation sur la lactation, le développement des os, etc. Il met ces résultats en parallèle avec plusieurs cas cliniques de castrats, de nains, d'infantiles, et en tire des conclusions positives.
Chargé par le Comité Directeur de l'Association des Médecins de langue française d'un rapport au 18ème Congrès de Médecine sur l'angine de poitrine, RICHON rapporte à ce Congrès, qui tient ses assises à Nancy en juillet 1925, une étude très remarquée sur la pathogénie de cette affection. Après un rappel des données anatomiques et physiologiques, il étudie successivement le

mécanisme de la douleur angineuse, les multiples théories pathogéniques parmi lesquelles il met l'accent sur le rôle, dont la prépondérance s'affirmera plus tard, de la circulation coronarienne, puis le mécanisme de la mort dans l'angine de poitrine et les indications du traitement chirurgical. Il fait enfin la synthèse de cet important travail, marquée au coin d'un esprit critique pénétrant.

C'est ensuite la longue série des observations et mémoires communiqués pour la plupart à la Société de Médecine de Nancy concernant des cas cliniques, échelonnés sur une trentaine d'années. Les détailler ici est impossible, tant est grande leur variété. Ils intéressent toutes les branches de la Médecine interne, parmi lesquelles je relève une prédominance de communications de Neurologie, d'Angiocardiologie et de Gastro-entérologie. Cette dernière spécialisation exerçait sur RICHON un attrait particulier. Il a su inculquer cette prédilection à ses collaborateurs et successeurs de la Clinique médicale A, où la Gastro-entérologie conserve une place de choix.

Cette longue carrière professorale ne s'est trouvée interrompue que par la guerre de 1914-1918. Mobilisé le 2 août 1914 comme Aide major, RICHON a été, pendant la première année de la campagne, Médecin d'un Régiment territorial, très près de la ligne de feu, sur le front de la Woëvre ; puis, nommé Médecin major, il a été successivement Médecin-chef de l'Hôpital Rebeval à Neufchâteau, du secteur de Neufchâteau et, enfin, de l'Hôpital complémentaire de Martigny, où il est resté près d'un an jusqu'à sa démobilisation en janvier 1919. Ses Services militaires lui ont valu la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Mais les mérites civils du Professeur RICHON, que seule a récompensés, dès avant 1923, la Rosette d'Officier de l'Instruction Publique, eussent pu être mieux honorés. RICHON était un modeste, ennemi farouche de l'intrigue, d'une dignité trop fière pour se prêter à une sollicitation quelconque faite pour lui, à plus forte raison par lui.

Poussant à l'extrême cette modestie, lors de son départ de la Clinique médicale, il s'est dérobé à toute manifestation - si intime soit-elle - en son honneur. Ses collaborateurs, ses élèves, son successeur désiraient lui témoigner leur reconnaissance et leur attachement : il leur a opposé un refus catégorique, acceptant seulement que sa photographie prenne place dans la salle de Conférences de la Clinique, à côté de celles de ses prédécesseurs.

C'est de cette même discrétion que procède l'isolement derrière lequel il s'est retranché après sa mise à la retraite.

La sollicitude, la délicatesse, la patience, toutes qualités qu'il avait tant de fois prodiguées à ses malades, convergeaient désormais sur ses proches et ses amis intimes. Son activité physique était pour une bonne part accaparée par son jardin, qu'il entretenait avec amour. Esprit cultivé, il avait le loisir d'étendre le champ de son activité intellectuelle, il lisait beaucoup. Cette vie retirée était - somme toute - empreinte de philosophie et de sagesse.

Louis RICHON n’a pas connu les affres de l'agonie ; il s'est éteint doucement, entouré de sa femme et de ses trois enfants. Avant de sombrer dans l'inconscience, il a envisagé la mort avec la sérénité d'un chrétien convaincu. Faisant un retour sur lui-même, il n'a pu voir dans son passé que limpidité sans nuage. Songeant aux siens, il a pu avoir la fierté de laisser une famille profondément unie, une lignée prospère, un fils qui porte haut le flambeau qu'il lui a transmis : le Professeur RICHON peut reposer en paix.

RIGAUD Philippe

1805-1881

ELOGE par le Professeur G. TOURDES

Je remplis un triste devoir, en venant, au nom de la Faculté de Médecine, rendre un dernier hommage au Professeur éminent qui a honoré notre Ecole, au collègue, à l'ami, qui ne laisse après lui que des souvenirs d'affection et de bienveillance. Philippe RIGAUD est né à Montpellier, le 13 septembre 1805 ; il nous a été enlevé avant-hier, le 22 janvier 1881 ; 40 années de cette longue vie ont été consacrées à notre Ecole. RIGAUD est resté à Montpellier jusqu'à 18 ans ; il avait conservé un vif souvenir de son pays natal, vers lequel sa pensée se reportait souvent, surtout pendant les dernières années de sa vie. C'est à Paris qu'il vient faire ses études médicales ; dès les premiers moments, son activité, son aptitude se révèlent, et des succès marquent ses débuts. En 1821, il est nommé Externe des Hôpitaux ; en 1826, il arrive à l'Internat ; là il est en rapport avec les hommes les plus éminents de l'époque, Richerand, Cloquet, Roslan, Dupuytren, à l'apogée de sa gloire ; il reçoit de Beclard, dont il est l'Interne avec Billard, d'Angers, le témoignage de la plus honorable bienveillance.

Alors, RIGAUD, sentant sa valeur et voulant donner à son mérite comme Chirurgien la base solide des connaissances anatomiques, se présente au Concours pour la place d'Aide d'Anatomie ; il l'obtient en 1833 ; en 1835, il est nommé Prosecteur de la Faculté de Médecine, il atteint son but ; à la fréquentation des Hôpitaux qui l'a rapproché de ses Maîtres, où il a appris l'art d'observer, à cette condition qui fait le Médecin, il joint l'étude attentive des détails de l'Anatomie qui donne à la Chirurgie sa sûreté, son efficacité, ses audaces légitimes. RIGAUD, pendant toute sa carrière, s'est ressenti de la direction imprimée à ses premières études ; ce qu'il avait appris à cette époque était resté dans sa mémoire fidèle, et souvent il nous a étonné par la précision de ses connaissances anatomiques sur des points qui avaient été alors l'objet de ses recherches.

Appuyé sur cette base solide, RIGAUD arrive bientôt à des succès plus importants. Actif, intelligent, doué d'une élocution facile, il ne néglige aucune occasion de se produire ; il nous disait lui-même qu'il avait affronté quatorze Concours, dont neuf fois il était sorti victorieux ; il multiplie ses travaux ; pendant six ans, il fait des cours à l'Ecole pratique, Bien jeune, il est arrivé à la double situation, recherchée alors, comme de nos jours, par l'élite des Médecins de Paris qui se destinent à l'enseignement : en 1838, il est nommé au Concours de Chirurgie du bureau central des Hôpitaux ; en 1839, après un Concours dont chacun connaît toutes les difficultés, il obtient le titre d'Agrégé de la Faculté de Médecine de Paris, pour la section de Chirurgie. Sa situation est alors faite à Paris, la notoriété est acquise ; le jeune chirurgien peut se promettre un brillant avenir.

Mais en ce moment une autre voie s'ouvre devant lui ; une occasion importante se présente d'obtenir en province une situation honorable et sûre. Un Concours pour deux Chaires de Pathologie externe et de Clinique chirurgicale à la Faculté de Strasbourg doit avoir lieu devant la Faculté de Paris. Avec son talent, sa réputation faite, son titre d'Agrégé, RIGAUD peut compter sur le succès, mettre fin à toutes ses luttes et s'assurer une carrière conforme à ses goûts et qui a aussi ses promesses ; mais Paris le retient avec son brillant avenir ; une dernière lutte et le but est atteint, mais est-on toujours sûr de la victoire ? La raison l'emporte ; RIGAUD se décide pour Strasbourg, il se présente un Concours dans lequel le suivent de nombreux compétiteurs. La lutte est sérieuse ; Velpeau, chargé du rapport sur les titres du jeune candidat, en fait ressortir toute la valeur. Le jury prononce, et le 23 juillet 1841, Sédillot, aujourd'hui Membre de l'Institut et Professeur Honoraire de notre Faculté de Médecine, et celui dont nous regrettons la perte sont nommés Professeurs de la Faculté de Strasbourg. Ainsi est fondé pour une longue série d'années l'enseignement si remarquable et si fructueux de la Chirurgie dans notre Ecole.

RIGAUD a réussi, mais il ne quitte pas sans regret le théâtre de ses premières luttes. Plus d'une fois, il s'est demandé s'il avait bien fait de renoncer à de brillantes espérances ; cette pensée lui revenait souvent, même vers la fin de sa carrière, dont le succès justifiait pleinement la sagesse de sa résolution. RIGAUD arrive à Strasbourg, où il est chargé du double enseignement de la Pathologie externe et de la Clinique, alternance heureuse qui place la pratique à côté de la théorie et qui justifie l'une par l'autre. Mais cette utile disposition ne peut être maintenue ; la Faculté de Strasbourg prend un nouveau développement, elle est chargée de l'instruction des officiers de santé de l'armée qui tous, pendant quinze ans, sont formés à ses leçons. Le dédoublement des cliniques devient nécessaire, et les deux Services fonctionnent à la fois, confiés à d'habiles Maîtres.

Alors commence cet enseignement chirurgical qui, pendant tant d'années, a contribué à la prospérité de notre Ecole ; RIGAUD y a eu sa part de succès et d'utilité ; les opérations les plus graves, les plus importantes, sont pratiquées sous les yeux de nos élèves. Nous pouvons rapporter même ici quelques-uns de ces faits les plus remarquables, puisqu'ils représentent des services rendus à l'humanité. Les publications de notre collègue reproduisent plusieurs observations d'un haut intérêt : l'extirpation du scapulum, de la clavicule, du calcanéum, des fibromes du maxillaire inférieur ; les règles pratiques pour le traitement des luxations, des anévrysmes, des varices, de la hernie étranglée ; les moyens de remédier aux dangers du chloroforme pendant la première période de son action ; la dilatation instantanée de l'urètre ; la taille, opération dans laquelle notre collègue excellait et qui devait faire l'objet d'un mémoire auquel il travaillait, il y a encore peu de jours : telles sont quelques parties de sa riche clinique qui ont été l'objet de publications remarquées du monde savant . Aussi, quand RIGAUD obtint la décoration en 1851, la distinction accordée à notre collègue était motivée en ces termes : « Pour les services qu'il a rendus à l'enseignement et pour les progrès qu'il a fait faire à la science et à l'art chirurgical. » Mais cette Ecole de Strasbourg, si prospère, devait bientôt s'abîmer dans le désastre commun.

A cette période fatale se rattache la page la plus honorable peut-être de la vie de notre estimable confrère. La plupart de nos chirurgiens (Sédillot, Boeckel...), sortis de la ville pour aller soigner les blessés des batailles désastreuses qui ont précédé l'investissement de Strasbourg, retenus par l'ennemi, n'avaient pu y rentrer. Le Professeur RIGAUD, avec le Concours de notre collègue GROSS, est chargé de la Chirurgie de l'Hospice civil de Strasbourg ; le premier a les hommes, le second les enfants et les femmes, car toutes les parties de la population figurent parmi les victimes d'un bombardement qui dure sept semaines, et qui atteint plus de 4200 personnes. Notre Hôpital

est encombré de blessés ; RIGAUD y établit son domicile : nuit et jour, il est a la disposition de ces malheureux qu'on y transporte à toute heure ; il pratique les opérations les plus graves, les pansements difficiles. L'art dispute à la mort les victimes qui se multiplient dans des conditions désastreuses. Le dévouement fait son œuvre, sans tenir compte du péril. Le drapeau noir n'a pas protégé l'asile de tant de misères ; les obus atteignent aussi l'Hôpital ; la chapelle est incendiée et dans une nuit sinistre, des efforts persévérants empêchent seuls les flammes de se communiquer aux salles de malades ; des projectiles de temps en temps pénètrent dans ces salles et dans l'amphithéâtre d'opérations ; le chirurgien reste impassible et continue son œuvre comme dans les temps ordinaires. RIGAUD ne quitta son Service qu'en janvier 1871, lorsque les blessés qui se trouvaient encore dans les salles furent en convalescence. Il s'éloigne alors de Strasbourg pour aller à la recherche de ses fils engagés dans l'armée active. Rappelons ici les paroles par lesquelles il termine une notice sur ces événements : « Dans cette grande affliction, il me reste le seul adoucissement que je puisse espérer, le sentiment profond d'avoir fait mon devoir ! »

RIGAUD quitte Strasbourg, où il laisse bien des amis ; il avait une prédilection particulière pour notre ville, où s'était écoulée la plus grande partie de son heureuse carrière. Il suit à Nancy la Faculté qui s'y organise, et bientôt il est de nouveau à la tête d'un Service chirurgical. Le Professeur actif et dévoué reprend encore pendant quelques années ses utiles leçons ; il complète et termine des travaux commencés ; en 1875, l'Institut lui décerne un prix pour un important mémoire sur le traitement curatif des dilatations veineuses superficielles par la méthode d'isolement de ces vaisseaux. Le Professeur conserve toujours cette remarquable facilité d'élocution qui a été la source de ses premiers succès, et qui a fait valoir ensuite le fonds solide de son expérience. Mais bientôt sa santé s'altère, ses forces diminuent, l'air pur des montagnes où il s'était créé un asile, ne suffit plus pour les rétablir. Un premier avertissement, il y a deux ans, a troublé ses amis ; les inquiétudes s'étaient éloignées, mais bientôt le péril se dévoile ; c'est avec une profonde tristesse, que nous avons vu s'approcher le jour de la séparation. RIGAUD n'avait que des amis ; sa vie pure et simple commandait l'estime. Ses collègues de Strasbourg peuvent le dire : jamais, pendant quarante ans de professorat, il n'a soulevé de difficultés, de mésintelligences, jamais sa main n'a évité celle d'un ami ; son aménité, sa bienveillance, ne se sont pas démenties un seul jour. Il conservait ses anciens amis et savait s'en faire de nouveaux. A Nancy comme à Strasbourg, il a trouvé des affections dévouées ; c'est l'amitié, ce sont les soins d'un de ses collègues, le Professeur Victor. PARISOT, qui l'ont assisté dans cette longue lutte contre la maladie et qui ont tout fait pour adoucir ses souffrances.

Dans ce moment solennel, on peut toucher à la vie privée d'un homme, quand elle a été pure et sans tache, quand les vertus du père de famille se joignent aux mérites de la vie publique, aux services rendus par le savant. Ces affections de famille, il les a éprouvées toutes, le dévouement d'une épouse, le tendre attachement d'enfants qui ont fait son honneur, et cette affection fraternelle qui a tenu dans sa vie une si grande place. Ces affections, je dois les nommer toutes, elles étaient réunies autour de lui au moment suprême ; ceux qui l'aimaient ont reçu ses dernières paroles, son dernier regard. Il y a dans ces souvenirs une consolation qui viendra à son heure. Cette carrière qui se ferme a été parcourue tout entière ; celui que nous regrettons, a rempli sa mission ; il nous quitte plein de jours, après une vie honorable et utile ; il va, précédé par ses œuvres, vers les espérances éternelles qui adoucissent le dernier adieu !

RITTER Eugène

1837-1884

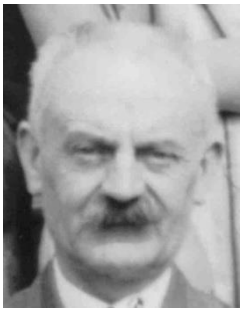
EXTRAIT de « Les sciences physiologiques et physico-chimiques » par le Professeur P. ARNOULD

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Il y avait un Agrégé de Chimie à la Faculté de Strasbourg en 1872 : Eugène RITTER, nommé en 1866. Au transfèrement de la Faculté à Nancy, il avait été nommé Professeur Adjoint de Chimie et Toxicologie. Ce fut lui qui succéda à BLONDLOT ; l'intitulé de la Chaire fut transformé en : Chimie biologique et pathologique.

RITTER s'intéressa notamment à la composition chimique de la bile et aux actions physiologiques de ses constituants. On trouve aussi dans la *Revue Médicale de l'Est* plusieurs articles de lui, dans lesquels il signale la toxicité de certaines denrées alimentaires, rendues dangereuses par fraude ou par ignorance. Notons aussi sa fructueuse collaboration avec FELTZ pour l'étude expérimentale de l'urémie.

Dès 1873, il avait été créé, rattaché à la Chaire de Chimie, un « Laboratoire des cliniques », tout comme il y en avait un à Strasbourg - le premier créé en France d'ailleurs. RITTER en avait immédiatement reçu la direction. Il mourut prématurément en 1884, à l'âge de 47 ans.



ROBERT Henri

1875-1952

EXTRAIT de « Les sciences physiologiques et physico-chimiques » par le Professeur P. ARNOULD

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Le successeur de GARNIER fut Henri ROBERT, Agrégé depuis 1907.
Il devait occuper la Chaire de Chimie de 1925 à 1942. C'était un excellent expérimentateur. Par contraste avec son prédécesseur, il était particulièrement compréhensif pour les étudiants, auxquels il dispensait un enseignement clair et simple.

Compléments (B. LEGRAS)

Henri ROBERT est né le 25 mai 1875 à Baccarat (M et M).
Il passe sa thèse de Médecine à Nancy en 1905 sur « Potasse et soude urinaire - contribution à l'étude de leur dosage et de leur excrétion normale et pathologique ». Il décède le 29 mai 1952 à Lunéville

ROHMER Joseph

1856-1921

EXTRAIT de « L'Ophtalmologie » par le Professeur C. THOMAS
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

C'est en 1883 qu'un Agrégé de Chirurgie, Joseph ROHMER, remplaça Théodore WEISS.
ROHMER fut chargé de transférer le Service d'Ophtalmologie du vieil Hôpital Saint-Léon à ce qu'on appelait alors l'Hôpital Civil (devenu en 1931 Hôpital Central) qui, en 1883, venait d'être terminé. Un pavillon pour les maladies des yeux avait été prévu dans la construction de cet Hôpital Civil, commencé en 1879. Mais les disponibilités financières avaient manqué pour l'Ophtalmologie (déjà !) et la réalisation du projet avait été remise. C'est pourquoi ROHMER s'installa dans le Pavillon Roger de Videlange sous les tuiles, ce qui fit appeler le Service d'Ophtalmologie « le Pigeonnier ». Il fallut attendre 1897 avec le legs de la veuve Déodor, née Balbâtre, pour que soit construit le bâtiment dans lequel se trouve actuellement la Clinique Ophtalmologique. Ce bâtiment a été agrandi à l'une de ses extrémités pour installer à partir de 1910 un Service de Consultations Dentaires : à partir de 1920, le sous-sol, à l'autre extrémité, a été affecté à un Service de buanderie pour la Clinique Ouverte (Pension Bon-Secours, commencée en 1904). Mais l'Ophtalmologie devait surtout partager la place dans le bâtiment Balbâtre avec le Service de Radiologie nouvellement créé. Tout le sous-sol, sauf le local de buanderie de la Pension Bon-Secours, était attribué à la Radiologie ainsi qu'une salle du rez-de-chaussée qui servait alternativement, un jour sur deux, soit de salle d'opérations oculaires, soit de salle d'électrothérapie, dont les appareils restaient constamment en place autour de la table d'opérations chirurgicales ; une seule paroi devait être libre dans cette salle : c'était pour accès à une chambre mortuaire de la Pension Bon-Secours qui jouxtait cette curieuse salle d'opérations oculaires.
En dépit de ces conditions matérielles défavorables, l'activité du Service Ophtalmologique et son rayonnement prirent un développement considérable sous l'impulsion de ROHMER.
Joseph ROHMER, né le 2 avril 1856 à Lorentzen (Bas-Rhin), était, de formation, un chirurgien : Chef de Clinique Chirurgicale (1879-1882), Agrégé de Chirurgie (1883-1892), il fut chargé officiellement du Cours annexe de Clinique Ophtalmologique en novembre 1892 et devint Directeur de la Clinique Ophtalmologique individualisée dans le Pavillon Balbâtre. Opérateur renommé pour sa très grande virtuosité, auteur respecté, Enseignant de grande classe, Chef d'Ecole de fort caractère, véritable fondateur à Nancy de l'Ophtalmologie en tant que Spécialité autonome, il a bénéficié le 29 juillet 1899 d'une transformation de la Chaire de Pathologie Externe en Chaire de Clinique Ophtalmologique. Il est mort le 11 février 1921, ayant consacré toute son

activité de Professeur et de Chef de Service à l'Ophtalmologie, avec une exception toutefois : pendant la guerre de 1914-1918, période tragique des Hôpitaux de Nancy, fonctionnant près du front des combats, le Professeur ROHMER utilisant sa formation de Chirurgien général, opéra dans son Service d'Ophtalmologie, bien des blessés urgents qui n'étaient pas seulement oculaires.
L'œuvre scientifique du Professeur ROHMER est attachée à des sujets très divers de pathologie oculaire : l'anesthésie par la cocaïne, l'antisepsie en oculistique, l'hémorragie expulsive, l'extraction du cristallin transparent dans la myopie forte, la suture conjonctivale en bourse dans les plaies de cornée, les granulations conjonctivales, l'ophtalmie sympathique, la craniectomie dans les névrites optiques, l'angiomégalie symétrique des paupières supérieures, affection rare qu'il a individualisée et qui mériterait de porter son nom. D'esprit très ouvert, il a imaginé des techniques d'avant-garde telles que la sympathectomie ciliaire dans le glaucome, et aussi, expérience restée historique, l'injection d'air dans le vitré pour le traitement du décollement de rétine ; cette dernière technique (thèse de Lysette Kottler), insuffisante depuis qu'on connaît la vraie pathogénie du décollement, est cependant encore pratiquée de nos jours, après coagulation de la déchirure causale, et à titre de manœuvre complémentaire dans les cas à très grosse poche.
Le savoir et l'expérience du Professeur ROHMER se sont concrétisés dans des ouvrages de valeur pédagogique notamment dans de gros articles parus dans l'Encyclopédie française d'Ophtalmologie de 1910 : sur le corps vitré, sur la sclérotique et sur les affections générales du globe oculaire, avec un important chapitre sur les blessures de guerre. Dans un livre de 584 pages, intitulé « Eléments d'Ophtalmologie », se trouvent condensées toutes les notions pratiques de l'époque qu'il estimait « à peu près indispensables de posséder pour le Médecin praticien ».
A signaler aussi l'intérêt du Professeur ROHMER pour la Médecine Sociale : l'inspection oculistique dans les écoles qu'il parvenait à établir à Nancy, ainsi que l'importance accordée à l'évaluation des incapacités professionnelles, objet d'un ouvrage en 1902. Beaucoup de publications du Professeur ROHMER ont été faites à la Société de Médecine de Nancy dont il était un Membre assidu et dont il fut Président. C'est pourquoi la *Revue Médicale de l'Est* qui avait en particulier bénéficié de la publication de toute une série de « leçons des maladies oculaires » en 1895, véritable enseignement ophtalmologique du Médecin praticien, a fait paraître le 15 octobre 1921 un article nécrologique qui montrait combien le Professeur ROHMER avait marqué sa place, et la place de l'Ophtalmologie, dans l'Ecole de Nancy. « Ce Maître au regard profond, à la main habile, à l'allure alerte et droite, à la pensée claire, rapide et juste, au sentiment toujours empreint d'une franche et exquise simplicité, restera pour nous un modèle d'activité, d'intelligence, de finesse d'esprit, d'aménité, de bonté, d'énergie et de probité. Ce fut une remarquable intelligence servie par des doigts de fée ! ».

ROUSSEAUX René

1902-1955

ELOGE par le Professeur A. BODART

Il estimait si peu l'outrance factice des discours d'apparat que je ne saurais ici évoquer son image autrement qu'en termes d'absolue simplicité, les seuls d'ailleurs que tolérerait notre ancienne amitié.

Il y a plus de trente ans que cette amitié était née, à l'âge de la vie où tout est beau, durable et fort, où tout ce qui marque une âme le fait assez profondément pour que les hasards et les vicissitudes n'y puissent plus rien changer. Nous travaillions alors ensemble à la préparation des Concours ; tous les jours nous réunissaient pour les échanges de plans, d'idées, de projets, en des conversations parfois interminables et nocturnes. Période de la vie exaltante ! Où la joie de connaître paraît sans limite, où l'intelligence semble ne devoir jamais être rassasiée. Bien heureux ceux qui l'ont vécue pleinement ; ils en ressentiront toujours plus ou moins l'ardeur et son souvenir, bien que mélancolique, viendra les enchanter jusque dans les brumes qui précèdent la mort.

Plus encore que la science livresque, notre identique initiation à la dure vie de chirurgien nous rapprochait. Tous deux Chefs de Clinique, nous goûtions l'âpre joie de l'action, avec ses déceptions et ses triomphes ; les responsabilités nouvelles nous grandissaient à nos yeux, mais nous impressionnaient fort. Nous allions à pied à l'Hôpital pour les urgences nocturnes et ces promenades solitaires dans la nuit étaient pour nous l'occasion des mêmes méditations salutaires. Nous entrions alors dans ce monde de peines, de souffrances et d'angoisses, où nous allions œuvrer toute notre vie et que nous abordions certes avec le sérieux et l'appréhension désirables, mais aussi avec la joie exaltante que donnent les premières réussites. Ces années décisives, nous les avions vécues avec trop d'ardeur et trop de joies communes, pour que leur souvenir ne reste pas, pour nous, le lien le plus fort et le garant de l'amitié la plus fidèle. Notre opposition dans divers concours n'a jamais pu faire qu'un seul instant, le moindre soupçon d'acrimonie altérât cette amitié.

Cette voie des Concours, il l'avait parcourue rapidement avec l'aisance des forts. Pas un seul achoppement, sauf passagèrement au dernier, qui, comme chacun sait, et par la force des choses, n'a plus du Concours que le nom. Du Laboratoire d'Anatomie où il était resté de nombreuses années comme Aide, Préparateur et Prosecteur, il avait reçu la sévère empreinte, facilement reconnaissable dans la précision et la minutie du geste opératoire.

Elève du Professeur MICHEL, pour lequel il avait gardé une sincère vénération, il avait hérité de lui le ferme bon sens qui évite les errements des considérations aventureuses et inspire la prudence des sages indications opératoires. Il aimait à rappeler à quel point son Maître avait le respect et la compréhension du malade et combien la gravité du problème des décisions opératoires incertaines le tourmentait. Cette conscience, souvent alarmée, était restée pour lui un modèle.

Je ne saurais ici énumérer ses nombreuses publications scientifiques. En Chirurgie Générale, il a étudié surtout les traumatismes vertébraux qui ont fait l'objet de deux ouvrages classiques : sa thèse sur le Syndrome de Kummel-Verneuil et son livre écrit en collaboration avec MICHEL et MUTEL. Mais son œuvre essentielle est évidemment neurochirurgicale. C'est lui qui, de toutes pièces, a fondé cette discipline dans notre Faculté. Après s'être initié auprès de Clovis Vincent, il a réussi, malgré des difficultés sans nombre, à l'imposer et à lui donner un très rapide essor. Il faut avoir fréquenté quelque peu un Service de Neurochirurgie et surtout avoir assisté à quelques-unes de ces interventions de longueur désespérante, pour se représenter la somme d'efforts sans défaillance qu'une telle création représente. Pour cette œuvre ardue et si souvent décevante, il a donné tout son cœur, toute son énergie, usant souvent dangereusement ses forces en des séances opératoires qui épuisent les plus robustes.

Il était récompensé, sinon par la constance des bons résultats, qui ne sont hélas pas l'apanage de cette Chirurgie difficile, tout au moins par quelques réussites éclatantes et par le soulagement, fût-il temporaire, apporté à des douleurs désespérées. Chirurgie difficile certes, souvent même rebutante, mettant à rude épreuve les nerfs du chirurgien lui-même, mais où peuvent se dépenser des trésors de patience, d'adresse, d'ingéniosité, tout cela au service d'une science toujours en éveil, excitée par les problèmes physiopathologiques les plus compliqués et les plus passionnants qui soient. Il trouvait aussi sa récompense dans sa joie d'enseigner le premier chez nous cette nouvelle discipline, de rassembler autour de lui un petit groupe d'élèves ardents qui l'admiraient et l'aimaient.

Ses travaux neurochirurgicaux sont nombreux ; il a étudié entre autres l'intervention plastique sur la base du crâne dans les fractures de l'étage antérieur ouvertes dans les fosses nasales ; les rhinorrhées cérébro-spinales d'origine traumatique ; les troubles mentaux dans les tumeurs cérébrales ; la cordotomie antéro-latérale cervicale haute dans la Chirurgie de la douleur ; l'hypotension artérielle contrôlée en Neurochirurgie encéphalique. Ses élèves ont rapporté, dans de nombreux mémoires, les résultats obtenus dans son Service ; c'est ainsi qu'ont été étudiés la hernie discale, les fistules artério-veineuses dans le territoire cranio-cervical, l'hypertension artérielle essentielle, l'angiographie cérébrale, les investigations vasculaires cérébrales, enfin le traitement des tumeurs vasculaires du cerveau. Tous ces mémoires sont remarquables et reflètent bien la clarté et la rigueur d'esprit de celui qui les a inspirés.

Mais j'ai hâte de parler de l'homme, dont l'intelligence, la bonté, la droiture attiraient toutes les sympathies. Pour lui, la première des vertus était la justice ; tout ce qui se faisait en dehors de ses normes le révoltait. Loyal, jouant toujours franc-jeu, amoureux des discussions sans réticence sur la place publique, il ne comprenait rien aux manœuvres souterraines, aux combinaisons compliquées dans lesquelles certains se complaisent durant toute leur vie. Dépourvu d'illusions et même d'espérances, il était, en matière de devoir professionnel, plus droit et rigoureux que certains qui, bien que confits en certitudes et bardés de principes rigides, se laissent aller à des actes douteux, s'imaginant qu'il y a, sur ce point, des accommodements possibles avec le ciel. Ces hommes à double visage ne lui inspiraient qu'étonnement et répulsion.

Un esprit aigu d'autocritique, comme l'ont souvent les hommes très intelligents et aussi un certain détachement des biens de ce monde lui facilitaient cette rectitude. Il n'avait, en effet, pour l'argent que la juste et très modeste considération que le sage veut bien lui accorder ; au fond, il ne l'intéressait pas du tout. Contrairement à beaucoup qui, après une jeunesse impécunieuse, se ruent à sa conquête et se laissent en réalité dominer par lui, incapables de se débarrasser de leur ancien complexe de privation, il avait gardé, à son endroit, le même mépris souriant qu'il avait pour toutes les fausses valeurs.

Bien que merveilleusement armé pour la lutte, il ne se laissait jamais séduire par elle tout à fait ; il y gardait jusqu'au bout une certaine allure primesautière et sceptique, qui pouvait déconcerter ceux qui le connaissaient mal. Ce mélange heureux et rare de qualités contradictoires de l'homme d'action et du dilettante, était un de ses charmes.

Presque tous les matins, depuis vingt-cinq ans, avant d'entrer dans sa salle d'opérations, il pénétrait dans la mienne, n'y restait qu'un court instant, mais suffisant pour quelques réflexions ironiques et pertinentes sur lui-même et sur toutes choses. Cette sorte d'ébrouement intellectuel matinal facilitait, semblait-il, sa mise en route quotidienne : il était en tout cas pour moi l'occasion de goûter toujours sa lucidité sans défaut.

Il savait simplifier les situations les plus confuses et discerner partout l'essentiel. Cet esprit de clarté faisait de lui le clinicien de premier ordre et l'opérateur à la fois audacieux et prudent que nous admirions ; c'est lui aussi qui, dans d'autres domaines, l'éloignait de tout ce qui est délibérément obscur. Ce qui est construit sur des bases trop fragiles et n'est souvent l'objet que d'élucubrations fumeuses, était aux antipodes de son esprit ; c'est ainsi qu'il n'avait qu'un goût fort modéré pour la métaphysique et d'une façon générale pour tout ce qui repose essentiellement sur des nuées.

A cet esprit trop lucide, hélas trop privé de croyances consolantes, la mort devait réserver une agonie morale prolongée pendant trois ans. Soupçonnant immédiatement la nature de son mal, exposant froidement les arguments en faveur de son pronostic fatal, puis passant par quelques alternatives d'espoir et de découragement, pour aboutir enfin à la certitude d'une mort prochaine, il poursuivait encore une activité qui pourtant l'épuisait. Il accepta un traitement pénible, qu'il savait dangereux, et qui devait effectivement hâter sa fin, n'escomptant de lui au mieux qu'une prolongation de quelques mois. Il le faisait pour les siens, car lui seul eut, sans doute, abandonné la lutte trop longue et trop cruelle.

Tous ceux qui l'ont fréquenté durant ces dernières années savent en effet la somme de souffrances morales qu'il a endurées, ils devinent sans peine l'angoisse interminable des jours et les angoisses nocturnes plus crucifiantes encore. Ils savent aussi avec quelle sérénité et quelle simplicité, il les a supportées.

Il aimait enseigner ; l'initiation des intelligences était sa grande joie ; c'est elle qu'il escomptait plus vive encore en prenant son nouveau Service. Puisqu'elle lui fut enlevée, puisse au moins sa vie de travail et de droiture être pour les jeunes un salutaire exemple ; puisse l'amour exclusif de la Chirurgie qui l'animait être aussi pour eux le mobile essentiel de leur action.

ROUSSEL Jean

1909-1976

ELOGE par le Professeur A. BEAU

C'est un devoir particulièrement pénible et douloureux que d'évoquer la mémoire d'un ami très cher, surtout quand il disparaît brutalement en pleine activité et dans la force de l'âge, alors que rien ne pouvait faire penser à un semblable destin.

Le Professeur Jean ROUSSEL nous a quittés en la veille de la fête de Noël après une maladie brutale entraînant une trop longue agonie entrecoupée d'espoirs bien vite déçus. La lutte qu'il a menée durant ces quelques semaines, les soins vigilants et actifs dont il a été entouré par ses proches comme par ses Médecins n'ont pu arrêter la marche inexorable vers une issue que tous redoutaient dès les premiers instants.

Jean ROUSSEL était Franc-comtois d'origine puisque c'est à Baume-les-Dames qu'il était né le 19 août 1909. Toute sa vie il restera fidèle à sa province natale dans laquelle il avait passé les jours heureux de sa jeunesse et accompli ses premières études. Ce comté de Bourgogne qu'il aimait à évoquer et dont il avait su apprécier le charme de ses horizons qu'il avait bien souvent fixé sur la toile par son habile pinceau.

Décidé de très bonne heure à accomplir une carrière médicale il pouvait opter au début de ses études à les accomplir soit à l'Ecole de Besançon soit à la Faculté de Nancy dont dépendait cette Ecole. Comme nombre de ses camarades c'est vers l'Université Lorraine qu'il s'orienta, il savait y retrouver parmi ses Maîtres d'alors plusieurs compatriotes francs-comtois dont le renom exerçait une attirance toute particulière : tels les Professeurs CAUSSADE et CHALNOT dont il devait devenir un des meilleurs élèves.

Et c'est tout de suite une carrière qui s'annonce brillante aussi bien universitaire qu'hospitalière.

Elle débute en 1930 par le Concours d'Externat puis en 1934 par celui de l'Internat des Hôpitaux dans une promotion très limitée, alors à cinq lauréats où se trouvaient Briquel, Penin, Weill et LEGAIT.

C'est la Médecine générale qui l'attire tout d'abord, Interne à la Consultation de Médecine alors brillamment assumée par le Docteur Louis MATHIEU. Il passe ensuite une année au Service du Professeur ETIENNE, mais pour compléter sa culture générale il est attaché durant un an à la Clinique chirurgicale dirigée par le Professeur HAMANT. La fin de son Internat l'amène en Pédiatrie sous la direction du Professeur CAUSSADE dans le Service duquel il demeurera longtemps comme Interne puis comme Chef de Clinique.

En ces années d'avant 1939 l'incertitude pèse gravement sur les jeunes générations et l'avenir apparaît bien sombre. Puis la guerre éclate au cours de laquelle ROUSSEL exerce avec dévouement et courage sa mission de Médecin militaire, brillante conduite qui lui vaut une citation et l'attribution de la Croix de Guerre.
Revenu à Nancy, il va vivre comme tous ses amis les années sombres de l'occupation durant lesquelles la hantise du lendemain et du sort réservé à la Lorraine sont la préoccupation de tous les instants. Et pourtant, il faut prendre des décisions pour vivre, j'allais même dire pour survivre.
D'ailleurs notre ami n'est plus seul dans l'existence puisqu'il vient de fonder un foyer heureux en s'unissant à une de ses camarades d'étude dont tous nous apprécions les brillantes qualités de cœur, de courage et de travail.
Les circonstances le décident alors à s'intéresser tout particulièrement à l'Electroradiologie. A l'époque les moyens techniques dont disposait cette discipline n'avaient pas encore atteint le degré de précision et de complexité qu'elle n'a acquis qu'au cours de ces dernières années. Le nombre des radiologistes était assez restreint, le Service de Radiologie de l'Hôpital Central était débordé de travail et ne disposait que d'une installation matérielle assez réduite compliquant singulièrement le travail du personnel.
Appelé fréquemment à fréquenter ce Service jouxtant celui de la pédiatrie, Jean ROUSSEL s'intéressa tout spécialement à ces explorations sous la direction du Professeur LAMY dont il devient le collaborateur.
Rapidement il va s'orienter d'une façon définitive vers l'Electroradiologie, aussi bien dans le domaine hospitalier que dans celui de la pratique privée ayant pris la décision d'assumer la succession vacante d'un confrère. Dans cette orientation et cette tâche nouvelle, il va se consacrer avec la même ardeur, la même conscience et la même persévérance que celles qu'il avait mises dans ses études et ses fonctions hospitalières.
C'est ainsi qu'il s'adonna tout d'abord au diagnostic radiologique, élément primordial de l'époque aussi bien dans le domaine des lésions squelettiques que dans celui beaucoup plus délicat de l'exploration des différents organes qu'ils soient thoraciques ou abdominaux.
Il acquit ainsi une expérience diagnostique très sûre dans le domaine des affections digestives dont il précisa les moyens d'explorations et décrivit avec une grande netteté les images lésionnelles. Faisant part de ses constatations et de ses observations dans les réunions scientifiques par des présentations et des communications très instructives et très fouillées. Il réunit, dans une monographie importante l'ensemble de ses observations sur les images curieuses de l'estomac dit « en cascade ».
Il n'est guère de sujets de l'exploration radiologique qui n'ait fait alors l'objet de ses travaux.
Son goût pour la recherche et pour l'enseignement lui faisait tout naturellement souhaiter de parvenir à une carrière universitaire. La Faculté de Nancy ne possédait pas jusqu'alors d'enseignant dans la discipline électroradiologique, son vœu était de combler cette grave lacune par la création d'une place d'Agrégé qui fut finalement obtenue en 1952. Brillamment reçu à ce Concours, Jean ROUSSEL entrait dès lors dans le corps enseignant de notre Faculté où il devait manifester durant 25 années ses qualités pédagogiques et cliniques.
Le Centre Régional de lutte contre le cancer, dirigé alors par le Professeur FLORENTIN, disposait d'un important secteur de radiothérapie qui n'avait pas de chef responsable direct. Aussi dès sa nomination au grade d'Agrégé Jean ROUSSEL fut pressenti par le Professeur FLORENTIN pour devenir son collaborateur direct, il devait le rester pendant plus de vingt ans.

Le problème du traitement physique du cancer va devenir alors la préoccupation majeure du Professeur ROUSSEL. Dirigeant et contrôlant les thérapeutiques il se veut d'être à la pointe du progrès et de perfectionner sans cesse l'appareillage de plus en plus complexe dont on pouvait espérer des effets bénéfiques. Dans la misérable installation de l'ancien centre de radiothérapie il arrive cependant à faire installer des appareils de plus en plus perfectionnés, en particulier un accélérateur linéaire de particules.

Dès 1957, le Professeur FLORENTIN le fait nommer sous-Directeur du Centre. Il va s'adonner avec beaucoup de dévouement à cette tâche s'occupant dès lors très activement des problèmes administratifs. Il va poursuivre avec persévérance et ténacité le programme de construction d'un nouvel établissement.

Je sais personnellement, ayant été Membre du Conseil d'administration de cette maison pendant plus de dix ans, toutes les demandes, toutes les discussions, toutes les réunions qui ont été nécessaires pour faire retenir ce projet par les autorités administratives responsables.

ROUSSEL, porte-parole du Conseil, a eu le mérite de mettre l'affaire en bonne route. Grâce au dynamisme et à la persévérance du Professeur CHARDOT, nouveau Directeur du Centre, ce projet a été finalement mené à bien avec des qualités de technicité et de confort qui méritent l'admiration de tous.

La carrière universitaire de Jean ROUSSEL devait tout naturellement le conduire vers une place de Professeur titulaire. C'est avec grande joie que tous ses collègues virent leur vœu réalisé le 1er janvier 1957 par la création d'une Chaire d'Electroradiologie médicale spécialement créée pour lui.

Entrant ainsi au Conseil, ses collègues devaient immédiatement lui témoigner leur confiance en le désignant comme Membre du Conseil de l'Université. C'est dans ces conditions qu'il devint mon collaborateur en 1960 comme Assesseur dans mes fonctions de Doyen.

Jean ROUSSEL prit à cœur ces nouvelles responsabilités avec une exactitude et une ponctualité exemplaire, me déchargeant des tâches administratives routinières, prenant avec une parfaite justice et un grand sens de l'équité les décisions quotidiennes. Envisageant, toujours en plein accord avec moi, la solution qui nous paraissait la meilleure quand un problème délicat se présentait.

Ami de toujours, j'ai pu apprécier davantage durant cette collaboration ses remarquables qualités et tout son dévouement. Il y a quelques années seulement, la construction du nouvel Hôpital nécessitait la présence d'un chef averti et très compétent pour assurer la direction du Service d'Electroradiologie de ce bel ensemble. Responsable de la Chaire d'Electroradiologie clinique Jean ROUSSEL ne pouvait se dérober à cette nouvelle tâche. Il s'y adonne complètement, abandonnant sa clientèle privée pour pouvoir se consacrer pleinement à l'installation de ce nouveau Service. Favorisé par un important crédit d'équipement, il peut porter son choix sur les appareils les plus perfectionnés, les disposant dans un ordre rationnel, cherchant à rendre le moins pénible possible pour ses malades des examens souvent longs et éprouvants.

Le Service de Radiologie de l'Hôpital est certainement à l'heure présente l'un des mieux équipés d'Europe. C'est avec satisfaction et fierté que notre ami aimait à le faire visiter et à y travailler. Ce magnifique couronnement de carrière devait hélas durer pour lui bien peu de temps.

Médecin dans toute la plénitude du terme, Jean ROUSSEL savait accueillir les malades avec une grande bonté, les écouter comme les rassurer. Pendant les longues années qu'il passa au Service de Pédiatrie, il sut comprendre la détresse si fréquente chez les enfants malades, les consoler au besoin, et s'en faire aimer. Ce n'était là qu'un des aspects de sa personnalité si attachante. Tous ses

amis ont pu apprécier ses qualités de cœur. D'un caractère toujours égal, d'un abord cordial et franc, il incarnait une certaine sérénité rassurante. La solidité et la fidélité de son amitié étaient sans faille. Tous les problèmes trouvaient auprès de lui une solution de grande sagesse. Il ne comptait par suite que des amis...

Et tout cela était heureusement complété par un tempérament artistique affiné. Jean ROUSSEL avait un don indéniable pour le dessin comme pour la peinture. C'est d'un crayon ou d'une plume assurée ou parfois mordante que, jeune Interne, il a couvert les cahiers de la salle de garde de ces charges caricaturales toujours exactes et spirituelles, jamais méchantes, saisissant ses sujets sur le vif, il savait en quelques instants en fixer les traits caractéristiques.

Mais sa plus grande passion était la peinture. Que de fois l'ai-je accompagné le dimanche ou les jours de vacances dans cette campagne Lorraine qu'il admirait tant. Muni de son chevalet, de ses pinceaux et de ses couleurs, il passait de longues heures à fixer sur la toile les paysages qu'il avait choisis. Et c'est un bel ensemble qu'il a réalisé ainsi au cours des années. Il appréciait avec beaucoup de justesse la peinture des autres, suivant assidûment les vernissages et les expositions. Les grands Maîtres le captivaient tout spécialement. Si ses préférences allaient en particulier vers le XVII et XVIII, les autres écoles l'intéressaient grandement. Il sut ainsi s'entourer d'excellentes peintures et put, la chance aidant, dénicher pour sa collection, un bois peint d'un Maître lorrain dont la renommée est devenue extraordinaire de nos jours.

Membre du Conseil Municipal, Jean ROUSSEL fut tout naturellement délégué aux Beaux-Arts et son action fut déterminante pour l'enrichissement du Musée de la Place Stanislas. C'est pour beaucoup grâce à son intermédiaire que l'importante collection Galilé faite d'un ensemble de toiles modernes, dont certaines de valeur, peut être aujourd'hui exposée et admirée du public.

Et maintenant notre ultime pensée va vers ceux qu'il a laissés dans la peine et dans l'affliction et qui appartiennent à notre grande famille médicale. Rien n'est plus douloureux que l'oubli...

Qu'ils sachent tous que le souvenir de leur mari et de leur père reste profondément ancré dans la mémoire de tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont été ses camarades, ses amis, ses collègues, ses collaborateurs et ses élèves. Puisse ce seul témoignage apporter quelque réconfort à leur immense douleur.

SANTENOISE Daniel

1897-1970

ELOGE par le Professeur R. GRANDPIERRE

Le Professeur SANTENOISE décédé le 30 mars 1970 était né en 1897 à Saint-Ylie (Jura) où son père exerçait les fonctions de médecin de l'hôpital psychiatrique. C'est à la fin de sa deuxième année à la Faculté de Médecine de Nancy qu'il fut mobilisé en 1916.

Trente-neuf mois plus tard avec trois citations et la Médaille militaire, il reprenait ses études à Paris et passait sa thèse en 1922. La même année il était désigné comme Chef de Clinique dans le Service du Professeur Claude et reçu premier au Concours du Médicat des Asiles publics. Mais passionné par la Physiologie, il prenait un poste d'Assistant chez Charles Richet.

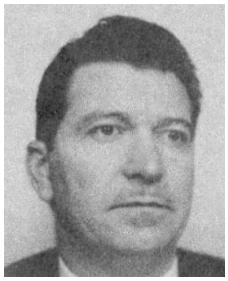
Agrégé de Physiologie en 1926 et nommé à Nancy, il occupait la chaire d'Hydrologie lors de sa création en 1929, puis celle de Physiologie en 1937. Pendant la dernière guerre il fut détaché à l'Institut Pasteur et par la suite occupa la chaire d'Hydrologie de la Faculté de Médecine de Lille où il termina sa carrière universitaire.

Ses travaux scientifiques portent surtout sur la physiologie du système nerveux végétatif et sur la production d'hormones ou de substances voisines par certains tissus et particulièrement par le pancréas. Ainsi isola-t-il avec Perrau une substance agissant sur l'activité végétative qu'il appela « vagotonine ». Plus tard, il montra avec Polonovski qu'il existait une autre substance, « la centropnéine » agissant surtout sur la sensibilité des centres respiratoires. Quel que soit les hypothèses que l'on puisse faire actuellement sur la production de ces substances par certains tissus, on doit considérer SANTENOISE comme un pionnier en ce domaine.

Par ailleurs, avec MERKLEN, Vidacovitch, FRANCK et GRANDPIERRE, il étudia expérimentalement l'action d'un grand nombre d'eaux minérales et de techniques crénothérapiques. Déterminant chaque fois les mécanismes physiologiques en cause, on peut dire que SANTENOISE établit véritablement les bases scientifiques de la crénothérapie. Ses recherches s'étendirent aussi aux modifications physiologiques et physiopathologiques entraînées par les différents facteurs d'ambiance, constituant le climat ou l'environnement.

Son rôle d'organisateur ne le cède en rien à son rôle de Chercheur et de Directeur de Recherches. Inspecteur général au Ministère de l'Intérieur et de la Santé publique, il réorganise un certain nombre d'hôpitaux psychiatriques et de stations thermales. Fondateur et Directeur de l'Ecole de la Santé publique de 1946 à 1960, il forma de nombreuses générations de médecins de la Santé.

Président de nombreuses Sociétés et particulièrement de la Société Internationale d'Hydrologie et Climatologie, il était aussi Commandeur de la Légion d'Honneur et Officier d'Académie.
En 1947, il avait fondé le Centre de Biologie thermo-climatique qui a été reconnu fondation d'utilité publique en 1957 pour l'étude des problèmes de Crénothérapie et de Climatologie. Ce Centre abrite le Laboratoire de Physiologie de l'Institut d'Hydrologie dont SANTENOISE, succédant à d'Arsonval, fut Directeur de 1941 à 1969. Par la suite, d'autres Laboratoires ont aussi trouvé place dans la Fondation.
De caractère enthousiaste et indépendant, parfois brusque mais toujours très humain et d'une immense bonté, SANTENOISE attirait la sympathie et l'affection. Ses collaborateurs, ses élèves et ses amis garderont de lui un fidèle souvenir.



SCHMITT Jean

1929-1999

ELOGE par le Professeur J-D. DE KORWIN

Le Professeur Jean SCHMITT nous a quittés le 9 août dernier dans la quiétude des vacances pour beaucoup d'entre nous. Cette disparition dans la discrétion et la simplicité, après avoir lutté avec courage et dignité face au mal implacable qui l'emportait, et en assumant jusqu'au bout ses multiples responsabilités, est à l'image de sa vie. Moins de trois ans après la disparition de Professeur Gérard CUNY, la Médecine interne est à nouveau endeuillée. Ces événements tragiques tournent sans doute une page de l'histoire de notre établissement, marquée par la place éminente qu'ont tenu les cliniques médicales A et B dans le développement du CHU. C'est dans ce creuset que sont nées la plupart des spécialités médicales et que se sont formés nombre de nos Maîtres, dont beaucoup sont ici présents. L'un était « d'HERBEUVAL », l'autre de « KISSEL ». Tous deux chérissaient leur Maître et sont restés fidèles à son enseignement. Jean SCHMITT était très proche du Professeur Pierre KISSEL pendant toutes ces années où ils se sont côtoyés quotidiennement à l'Hôpital Central. Il s'était pleinement identifié à son Maître, au point d'en devenir le gardien jaloux de la mémoire. Proximité jusque dans la mort un début d'août et des obsèques dans la même église Saint-Mansuy de Nancy.

Jean SCHMITT est né à Nancy le 1er avril 1929. Bachelier en 1947, il choisit les études de Médecine. Externe des Hôpitaux de Nancy en 1950, Interne des Hôpitaux en 1952, il est Docteur en Médecine en 1958, puis Assistant des Hôpitaux l'année suivante et Médecin des Hôpitaux de Nancy en 1963. Il gravit rapidement les échelons universitaires à la Faculté de Médecine Nancy. Assistant de Bactériologie, titulaire des Certificats d'Etudes Spéciales de Sérologie et de Neuropsychiatrie, il est Chef de Clinique Neurologique de 1958 à 1960, Maître de Conférence Agrégé de Médecine Générale en 1963, Professeur sans Chaire en 1967, Professeur à titre personnel de Médecine interne en 1971 puis Praticien Hospitalier- Professeur des Universités de Médecine interne en 1985. Il accomplit ses obligations militaires comme Médecin Lieutenant au Maroc en 1953-1954, où il fera la connaissance de sa future épouse. Il est rappelé en Algérie en 1956, en tant que Médecin Capitaine de Réserve, et il évoquera souvent les souvenirs de cette campagne pour laquelle il fut décoré, et de ce pays auquel il restait attaché.

Nommé en 1971 Chef de Service de Médecine interne dans le Service de Médecine H à l'Hôpital Central, il y accomplira le reste de sa carrière jusqu'à sa retraite volontairement anticipée en 1992. C'est dans ce Service que je le rejoignais en 1984, suivant ainsi tant de jeunes Médecins qui avaient choisi son Service pour l'excellence de la formation qu'ils y recevaient et l'atmosphère paisible qui y régnait, en dépit de l'activité médicale intense multidisciplinaire. La qualité du

Service était attestée par tous et je me souviens de la réflexion pleine de modestie du Professeur CUNY lors d'une réception des Internes fraîchement nommés : « ah, vous avez choisi la Médecine H, vous avez bien fait, c'est le meilleur Service ! ». Dans ce véritable Département de Médecine interne, à la manière anglo-saxonne, on se frottait à tous les domaines de la Médecine au carrefour de nombreuses disciplines : la Neurologie et la Myopathologie, qui étaient les domaines de prédilection de Jean SCHMITT, l'Hépato-gastroentérologie et la Médecine vasculaire. Il faut souligner que, malgré la charge de travail importante liée aux activités cliniques et techniques multiples et à l'accueil incessant des urgences, le manque de personnel, déjà, et l'hôtellerie précaire, Il régnait dans ce Service une atmosphère bonne enfant, à la fois studieuse et décontractée. Nul doute que la personnalité du Chef de Service y était pour beaucoup. Il exerçait pleinement son autorité, mais avec simplicité et discrétion sans un mot de trop et sans jamais hausser le ton. Lorsqu'il cessait de nous écouter et tournait les talons sans mot dire, nous savions qu'il désapprouvait... Jean SCHMITT fut un Maître patient, toujours en retrait, mais attentif à nos progrès. Sans trop nous en rendre compte, nous jouissions d'une grande liberté et d'une particulière autonomie dans le domaine des soins de l'enseignement et de la recherche. Néanmoins, sa présence au Service était exemplaire jusqu'à la fin de son activité, puisqu'il voyait deux fois par semaine tous les malades, une soixantaine environ, en passant pas moins de huit visites hebdomadaires où nous allions à l'essentiel. Jean SCHMITT accueillait avec bienveillance nos initiatives et nous conseillait en peu de mots. À telle enseigne, alors que nous nous lancions en 1984 dans l'aventure « Helicobacter », au tout début de son ère, il m'avait simplement dit : « ne lâchez pas le sujet, il est porteur ». Il n'avait pas tort...

Les centres d'intérêt scientifiques du Professeur SCHMITT étaient multiples. En témoignent les 580 publications et communications dont il fut l'auteur ou le coauteur dans le domaine de la Médecine interne, de l'Angiologie, des Maladies infectieuses, de la Gastro-entérologie, de la Neuromylogie, de la Pharmacologie et de la Thérapeutique. Il était Membre de nombreuses Sociétés savantes nationales et Internationales. Sa Fidélité à l'Académie Nationale de Médecine, où il fit plusieurs communications notamment de travaux de recherche menés avec des Médecins généralistes, lui valut l'honneur d'en être élu Membre Correspondant en 1995, ce dont il était fier. Il rejoignait ainsi d'éminents professeurs de notre Faculté, dont le Professeur Alain LARCAN, ami de longue date.

Membre titulaire de l'Association Pédagogique Nationale des Enseignants de Thérapeutique et longtemps son correspondant à Nancy, il céda volontiers sa place au Professeur PAILLE, dont il soutînt vigoureusement la nomination comme Professeur de Thérapeutique malgré la rechute de sa maladie coronarienne. Coordonnateur du Certificat de Synthèse Clinique et Thérapeutique, il était aussi Président de l'Association d'Étude et de recherche de Pharmacologie Clinique et de Métabolisme des Médicaments depuis 1978. Une amitié de longue date, remontant au lycée, le liait au Professeur René ROYER et a contribué à la réalisation de nombreux travaux dans le champ de la Pharmacologie et de la Thérapeutique.

Jean SCHMITT avait de nombreuses responsabilités en Médecine interne et avait organisé notre Congrès national à Nancy en 1985. Il était un interniste considéré et écouté au niveau national.

Directeur du Diplôme Universitaire d'Angëiologie de Nancy, coordinateur régional, responsable de l'enseignement de la capacité d'angëiologie, et Membre du collège français de Médecine vasculaire, Jean SCHMITT s'est aussi beaucoup impliqué pour le développement de la Médecine vasculaire dans notre région.

Pionnier et animateur du cycle de Médecine générale aux côtés du Professeur Jean Pierre GRILLIAT, le Professeur SCHMITT a participé à tous les développements de l'enseignement spécifique de la Médecine générale de notre Faculté. Il avait de nombreux et fidèles amis parmi les Médecins généralistes enseignants de notre Faculté, particulièrement le Professeur Voilquin et le Docteur Aubrege avec lesquels il a mené plusieurs initiatives pédagogiques et scientifiques.

Jean SCHMITT eut beaucoup à lutter non seulement contre la maladie, mais aussi pour maintenir la pluridisciplinarité de son Service, et obtenir les moyens nécessaires à son humanisation, dont il ne verra pas la concrétisation durant son activité. Malgré les difficultés rencontrées, le Professeur SCHMITT restait serein en apparence, sans jamais faire preuve d'agressivité vis-à-vis d'un de ses collègues. Une certaine désillusion avait fait place à l'enthousiasme des débuts et il ne cachait pas qu'il avait du mal à vivre les changements qui s'opéraient à l'Hôpital et en particulier le déclin de l'autorité médicale, dont il n'avait jamais abusé. Ces réflexions avaient nourri son désir d'abréger sa carrière, également motivé par son souhait de favoriser ma propre carrière. Néanmoins, il ne quittait pas vraiment la scène médicale, poursuivant ses activités à l'Académie de Médecine et dans de nombreuses associations et acceptant volontiers de présider le club des Professeurs Honoraires créé par notre Doyen le Professeur Jacques ROLAND. Petit clin d'œil à la littérature, il mettait à profit ses réelles qualités d'écrivain pour publier deux ouvrages, salués par la critique, consacrés aux Médecins célèbres de Nancy et d'ailleurs, qui ont donné leur nom aux rues de notre agglomération.

Loin de se cantonner à ses fonctions hospitalo-universitaires, le Professeur SCHMITT développa jusqu'à sa mort une intense activité bénévole dans le domaine social ou culturel, en Lorraine et au delà, en faisant partie de nombreuses associations : Président de l'Association Lorraine d'Aide aux Grands Handicapés de Nancy, l'ALAGH, dont il était le dynamique Président depuis 1980 ; Président du Comité de Pilotage de la Maison du XXIème siècle à Saint-Dié accueillant des enfants handicapés, dont il obtint le soutien ministériel ; Vice-président de l'Association pour l'Aide Bénévole aux Personnes Agées Dépendantes, Membre de l'Association Départementale d'Aide aux Personnes Agées ; Membre de l'Institut du Monde de l'Olivier depuis 1997 et Président de l'Association des Études de la ville de Nyons, dont il était devenu citoyen d'honneur. J'ai reçu de la part des responsables de ces associations des témoignages émouvants soulignant l'activité exemplaire du Professeur SCHMITT au Service des plus démunis, avec un désintéressement et une efficacité forçant l'admiration même lorsque ses forces déclinaient.

Pour ses nombreuses activités au Service de la collectivité, le Professeur SCHMITT était Officier des Palmes Académiques et décoré de la Médaille de Vermeil de la Croix Rouge française. Marié en 1954 avec Christiane Marion, originaire de Saint Donat dans la Drôme, le Professeur SCHMITT était père de cinq enfants et grand-père attentif de trois petites-filles. Qu'il me soit permis de rendre ici hommage au dévouement et à l'affection que toute sa famille a témoigné à Jean SCHMITT tout au long de sa carrière et pendant les longs jours de la cruelle maladie qui l'a emporté.

Tous ceux qui ont eu le privilège d'approcher et de travailler avec le Professeur SCHMITT, resteront marqués par sa simplicité et son dévouement. Ils garderont le souvenir d'un Médecin de grande classe, d'un humaniste et d'un homme de cœur.

SCHMITT Joseph

1855-1912

ELOGE par le Professeur F. GROSS

La Faculté de Médecine est cruellement éprouvée cette année. Après deux de ses élèves, c'est aujourd'hui un Maître estimé et aimé, cher à tous, qui lui est subitement enlevé.
C'est profondément attristé, avec la plus douloureuse émotion que je viens, au nom de la Faculté de Médecine, lui rendre un suprême hommage.
Souffrant depuis quelques mois, notre collègue s'était peu à peu remis des atteintes de sa maladie ; tout permettait d'escompter la guérison complète ; il sentait ses forces revenir au point de songer à se remettre au travail, à préparer son enseignement qu'il espérait reprendre à la rentrée prochaine, quand, hélas, il fut brutalement frappé de la façon la plus inattendue et la plus cruelle.
Notre collègue disparaît soudainement à cette période de la vie où l'homme donne toute son intelligence, toute son activité.
Marie-Xavier-Joseph SCHMITT est un enfant d'Alsace ; il est né à Strasbourg, le 11 février 1855.
Jeune collégien encore en 1870, pendant le siège et le bombardement de Strasbourg, il ne peut se résigner à assister impassible à la destruction de sa ville natale, à rester inactif en face des blessures mortelles de ses compatriotes, des voisins même de la demeure de ses parents. Il s'enrôle comme infirmier avec un certain nombre de ses jeunes camarades à l'ambulance que la Société de Secours aux blessés militaires, de la Croix-Rouge avait installée au Petit Séminaire, ambulance doit son futur Maître, le vénéré et bien regretté Professeur Joseph HERRGOTT était le chef, assisté de son fils, notre excellent collègue, le Professeur Alphonse HERRGOTT.
Joseph SCHMITT achève à Nancy ses études classiques, si cruellement interrompues par la guerre fatale, et obtint, en août 1873, le grade de bachelier ès lettres, en avril 1874, celui de bachelier ès sciences.
Il se décide à suivre la carrière médicale et prend ses inscriptions à notre Faculté de Médecine, où il a parcouru tout le cycle de ses études.
Après avoir été nommé au Concours, Externe et Interne des Hôpitaux, Aide de Clinique à la Faculté et avoir obtenu le Prix Bénit, Joseph SCHMITT termine sa solide et sérieuse scolarité eu soutenant, en décembre 1879, sa thèse pour le Doctorat, qui lui a valu la première mention honorable.
Le travail de notre collègue, intitulé « Contribution à l'étude symptomatologique et thérapeutique du diabète sucré » est basé sur l'histoire de deux malades observés pendant son Internat aux cliniques de ses Maîtres, les Professeurs Victor PARISOT et BERNHEIM. C'est une étude

clinique et thérapeutique, dirigée avec rigueur et patiemment élaborée, qui présente des mérites réels et figure avec honneur dans les collections de la Faculté de Médecine.
Nommé peu après Chef de Clinique médicale, Joseph SCHMITT est attaché comme tel à la Clinique de notre éminent et regretté collègue Victor PARISOT, auquel il avait conservé la plus profonde gratitude pour la sympathique bienveillance qu'il n'avait cessé de lui témoigner durant ses études.
En 1883, Joseph SCHMITT se présente au Concours pour l'Agrégation, section de Médecine et de Médecine légale. Il termine ses brillantes épreuves par la présentation d'une thèse (les épreuves du Concours comprenaient encore à l'époque la soutenance d'une thèse). La tuberculose expérimentale a été le sujet qui lui est échu. L'auteur y expose les intéressantes recherches faites en 1865 par un lorrain, Villemin, pendant son répétitorat à l'Ecole de Santé militaire, ce joyau si précieux de l'ancienne Faculté de Médecine de Strasbourg. Cherchant à établir sur des bases expérimentales la doctrine de la contagiosité de la tuberculose, Villemin inaugurait à l'époque une ère nouvelle dans les études étiologiques du terrible fléau. Il a eu au début ses opposants et ses détracteurs, mais ses expériences répétées et perfectionnées préludèrent à la découverte du bacille de Koch dont SCHMITT donne dans sa thèse l'exposé détaillé.
Le travail de Joseph SCHMITT est une œuvre de valeur qui a fait autorité à l'époque, et aujourd'hui encore ceux qui s'intéressent spécialement aux questions historiques relatives à la tuberculose expérimentale, ne sauraient trouver un guide mieux instruit et plus sûr.
Nommé Agrégé, SCHMITT est attaché à la Faculté de Médecine, par arrêté du 20 mars 1883.
Il n'a cessé depuis cette époque, de contribuer pour une large part, à l'enseignement donné à la Faculté.
Outre de nombreuses suppléances de la Clinique médicale, du cours annexe de Clinique de maladies de vieillards, et de maladies cutanées, qui lui ont été confiées, SCHMITT a été chargé pendant plusieurs années, de Conférences sur la pathologie infantile et du Service de Consultations des maladies des enfants à l'Hôpital civil, de Conférences de diagnostic médical, du cours complémentaire de Clinique des maladies syphilitiques et cutanées.
Dans ces enseignements variés, il avait toujours réussi à faire apprécier ses leçons par ses élèves.
En novembre 1889, il a été chargé du cours de Thérapeutique et Matière médicale, lorsque Léon COZE qui avait été titulaire de la Chaire afférente, depuis 1858, à Strasbourg et à Nancy, avait été admis à faire valoir ses droits à la retraite. Un décret du 28 avril 1891 lui attribua la Chaire qui était restée vacante.
Joseph SCHMITT était tout désigné pour la situation à laquelle il se trouvait appelé par ses services rendus et ses importants travaux.
Expert en langue allemande, Joseph SCHMITT a publié en novembre 1885, une excellente et une élégante traduction des « Eléments de Pathologie » du Professeur Rindfleisch de l'Université de Wurzbourg.
Le mérite de SCHMITT, dans la tâche souvent ingrate du traducteur, est d'avoir conservé sa clarté d'exposition, la manière toute personnelle de l'auteur et surtout d'avoir ajouté à la haute valeur du livre, un nombre considérable d'annotations qui associent pour le lecteur les opinions de Rindfleisch et les recherches des savants français. Joseph SCHMITT a eu la bonne fortune de voir figurer en tête de sa traduction une préface de la plume aussi autorisée que précise de notre collègue, le Professeur BERNHEIM. Peu de temps après, SCHMITT a fait paraître dans la Bibliothèque scientifique, un volume intitulé « Microbes et Maladies ».

Chacun de nous a lu à l'époque ce petit livre si net de conception, si clair et si sage d'exposition, qui en 360 pages, résume les travaux de Pasteur, de Koch, de Cornil, de Liebermeister et tant d'autres sur les questions de Microbiologie et de Bactériologie, toutes neuves alors.
En 1873, j'avais publié une traduction annotée du Traité d'Histologie pathologique de Rindfleisch. Le livre avait été accueilli avec faveur. Il était urgent de faire la révision de l'édition française, de la compléter, de la mettre en harmonie avec la dernière édition allemande complètement remaniée et avec les travaux des anatomo-pathologistes et histologistes français.
Nul n'était mieux préparé que SCHMITT à accomplir cette tâche que ma carrière professorale ne me permettait plus guère d'entreprendre. Il venait d'achever la traduction d'une autre œuvre importante du Professeur Rindfleisch et se trouvait familiarisé avec les opinions et les doctrines du savant allemand. Grâce à ses connaissances étendues et sérieuses, grâce aussi à une activité digne de tout éloge, il a su rapidement mener à bonne fin son long et ardu travail.
A côté de ces importants travaux, Joseph SCHMITT a publié dans le Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques les articles Maladies enzymatiques, Microbes ; et dans les Mémoires de la Société de Médecine de Nancy de nombreux travaux relatifs à des faits intéressants observés par lui dans les Services cliniques qu'il dirigeait.
A partir du moment où SCHMITT a été désigné pour l'enseignement de la Thérapeutique et de la Matière médicale comme chargé de cours d'abord, puis comme Professeur titulaire, il sut donner une orientation nouvelle à son activité scientifique. En 1902, il dut s'occuper de l'installation de son Service et de son Laboratoire dans les locaux de la nouvelle Faculté de Médecine.
Dans une magistrale leçon d'ouverture, faite le 5 novembre 1889, notre collègue expose les principes qui l'ont guidé dans son enseignement.
« Il ne faut demander, dit-il, à l'expérimentation appliquée à la thérapeutique que ce qu'elle peut légitimement donner et ne pas vouloir transporter directement à l'homme malade ce qu'on voit se produire sur les animaux en expérience ou dans la cornue du Laboratoire », et plus loin : « La vraie thérapeutique ni se confine plus ni dans l'empirisme systématique, ni dans le dogmatisme physiologique, mais elle sait demander au laboratoire la raison d'être des faits qu'elle observe au lit du malade ; elle veut être scientifique et rationnelle. »
Sans méconnaître la valeur de la thérapeutique pathogénique, vers laquelle doit tendre le suprême effort de la thérapeutique rationnelle, SCHMITT se montre clinicien de bonne école, quand il affirme que s'il ne peut toujours connaître ou atteindre la cause prochaine de la maladie, le Médecin peut et doit en combattre les manifestations les plus pénibles ou apporter aux troubles organiques ou fonctionnels qui composent la maladie, les agents thérapeutiques capables de produire des effets inverses. Au lit du malade, il faut savoir s'abstenir ou agir à propos, indications aussi prenantes l'une que l'autre.
Depuis l'époque où il faisait ainsi sa profession de foi scientifique, SCHMITT n'a cessé de faire preuve d'une activité féconde, en publiant de nombreux mémoires originaux relatifs à la thérapeutique. Il a notamment entrepris l'étude pharmacologique et expérimentale de composés appartenant au groupe des hypnotiques dérivés du chloral, des recherches sur une série d'antiseptiques, sur les antithermiques analgésiques, les succédanées de la cocaïne, les métaux colloïdaux électriques, en particulier l'électrargol, etc. Quels que soient leur nombre et leur valeur, ces travaux spéciaux n'ont pas empêché Joseph SCHMITT de préparer les bases d'une œuvre d'ensemble ; son livre sur le diagnostic et le traitement des maladies infectieuses en est une partie. L'auteur y résume d'une façon aussi sommaire et aussi claire que possible les méthodes nouvelles du diagnostic des infections et présente dans un ordre parfaitement logique les indications

thérapeutiques générales, découlant de nos connaissances sur les causes, la pathogénie et l'évolution des maladies infectieuses. Sur certaines questions, nous trouvons toutefois une opinion et une appréciation personnelles de l'auteur. Les pages consacrées à la prophylaxie et la thérapeutique générales des maladies infectieuses sont le résumé d'une partie de son cours de thérapeutique : « Le livre s'adresse surtout aux étudiants et aux praticiens qui, pris dans l'engrenage des occupations professionnelles n'ont ni le moyen de parcourir toutes les publications spéciales, ni le loisir d'étudier de volumineux ouvrages. » Les uns et les autres y trouvèrent bien des notions utiles.

Tels ont été le labeur et l'activité scientifiques de SCHMITT, lorsque, il y a deux ans, à la suite de la mise à la retraite, que tous nous avons trouvée prématurée, de notre éminent collègue, le Professeur BERNHEIM, une des Chaires de Clinique médicale de la Faculté s'est trouvée vacante. Répondant au désir unanime de ses collègues, SCHMITT a demandé son transfert.

La haute estime qu'il a su s'attirer, le succès de son enseignement l'avaient hautement désigné pour la Chaire de Clinique médicale que notre collègue BERNHEIM venait de quitter. Nous savions tous que SCHMITT apporterait dans ses nouvelles fonctions toute la science et l'expérience acquises pendant près de vingt années d'enseignement et de labeur dans le Laboratoire qu'il avait créé à la Faculté. Nous lui promettions tous le plus brillant avenir dans la nouvelle Chaire qu'il allait occuper et qu'un décret du 24 juin 1910 lui confiait officiellement.

Le 14 novembre de la même année, Joseph SCHMITT inaugura son enseignement de Clinique médicale par une magistrale leçon, à laquelle nous nous sommes tous empressés d'assister, et dans laquelle tout d'abord, en termes émus, il a rendu un hommage de reconnaissance à son prédécesseur dans le Service dont il venait de prendre possession, au Professeur BERNHEIM et a évoqué la mémoire qui lui est toujours restée chère, de son premier Maître en Clinique, le Professeur Victor PARISOT. Combien avons-nous tous applaudi ensuite aux paroles si profondément vraies et justes par lesquelles il a montré l'importance capitale des études cliniques.

Loin de méconnaître la valeur de tous les procédés modernes de recherches de Laboratoire qui apportent aujourd'hui un appoint si puissant, indispensable à la solution des problèmes souvent si complexes et si difficiles de la clinique, celle-ci reste toujours, comme Littré déjà l'a dit, « la Médecine qui se fait sur le malade et au lit du malade ». « La Clinique, ajoute notre collègue, qui nous met brutalement en face des réalités morbides en constante évolution, et que nous ne sommes pas libres de faire varier suivant notre convenance, reste toujours la grande Ecole du Médecin. Vers elle doit tendre, pour y chercher son application, tout ce que nous connaissons déjà et tout ce que nous découvrirons encore en Anatomie, en Physiologie, en pathologie, en Physique, en Chimie, en Matière médicale, en Biologie, pour arriver à ce résultat qui est le but suprême de la Médecine et la conclusion ultime de toute science médicale : diagnostiquer l'affection dont souffre un malade déterminé, en établir la forme, l'évolution, le pronostic, réaliser enfin, au fur et à mesure qu'elles se présentent, les indications thérapeutiques pour aboutir à la guérison ou du moins au soulagement du malade. » En terminant son beau discours, SCHMITT insiste, avec beaucoup de raison, sur la grande utilité pour les futurs Docteurs, de la fréquentation des salles d'Hôpital. « A tous les points de vue, scientifique, professionnel, moral, conclut-il, l'Hôpital est la grande Ecole du Médecin. » Des leçons de notre collègue, d'un caractère si scientifique, si élevé tout à la fois, ses élèves n'en ont pas hélas ! profité bien longtemps.

Avec une ponctualité scrupuleuse, un dévouement inlassable, Joseph SCHMITT s'était adonné à l'enseignement clinique. Ses élèves qu'il accueillait toujours avec la plus grande bienveillance,

auxquels il témoignait toujours le plus vif intérêt, l'aimaient non seulement comme un Maître, mais comme un ami plus âgé, toujours indulgent.
Ses malades l'adoraient et le personnel de son Service, dont il s'occupait aussi avec tant de sollicitude, nos dévouées religieuses de Saint-Charles, le pleurent aujourd'hui très sincèrement.
Le grand labeur scientifique de notre collègue durant vingt années de son enseignement de la thérapeutique, permettait d'espérer de sa part une contribution féconde en recherches cliniques. Les derniers comptes rendus de notre Société de Médecine indiquaient déjà l'orientation nouvelle de ses travaux. Joseph SCHMITT a formé des travailleurs ; quelques thèses intéressantes ont déjà été élaborées dans sa Clinique.
Durant une série déjà longue d'années de services, l'enseignement n'avait pas absorbé uniquement l'activité du Professeur SCHMITT. Celui-ci s'était toujours intéressé aux questions générales. Nous lui devons un intéressant rapport sur les modifications à apporter à la situation des Agrégés des Facultés de Médecine, question toujours à l'étude et dont la solution reste toujours impatiemment attendue.
En 1897, notre collègue a été appelé à adresser au Ministre de l'Instruction publique un rapport sur les modifications à introduire dans le nouveau Codex ; et l'année d'après, il a publié un travail spécial sur la révision du Codex. Depuis de longues années, notre collègue a été le délégué de la Faculté de Médecine à la Commission de la Bibliothèque universitaire. En 1901, il a été Membre du jury du Concours pour l'Agrégation.
Ses services dans l'Instruction publique lui ont valu en 1386, les Palmes Académiques ; en 1894, la Rosette d'Officier de l'Instruction publique.
A côté de sa carrière universitaire, le Professeur SCHMITT appartenait à un grand nombre de Sociétés savantes, dont il suivait toujours les séances avec le plus vif plaisir. Il était Membre de la Société de Médecine de Nancy, et l'estime de ses confrères l'avait désigné pour la Présidence de 1892 ; il était Membre de la Société Française de Dermatologie et de Syphiligraphie, Membre Correspondant à la Société de Thérapeutique à Paris, Membre de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences, de l'Association Française de Médecine.
Il a collaboré aux travaux du Congrès de l'Association Française pour l'avancement des Sciences de Nancy, en 1886, du Congrès International de Dermatologie et de Syphiligraphie de Paris en 1889, des Congrès français de Médecine de Bordeaux, de Montpellier, de Nancy, de Paris et de Lyon ; du Congrès International de la Tuberculose, de Paris, en 1905, du Congrès de l'Hygiène Sociale de Nancy en 1905, auquel il a présenté un rapport très remarqué sur l'alcoolisme de la jeunesse. De 1883 à 1891, il fut Rédacteur en chef de la *Revue Médicale de l'Est*, au Comité de Rédaction de laquelle il avait continué à appartenir. Il faisait partie du Comité de Direction scientifique de la *Province Médicale*. Enfin le Professeur SCHMITT a été Membre du Conseil d'Hygiène Départemental, Médecin de la maison Départementale de secours. D'autres diront ce qu'a été le Médecin praticien. SCHMITT a fait partie de nos associations professionnelles, de l'Association de Prévoyance et de Secours mutuels et de l'Association syndicale des Médecins de Meurthe-et-Moselle. Il jouissait de la considération générale à Nancy.
Chacun de nous en pensant à notre collègue, voit immédiatement surgir devant ses yeux sa physionomie si caractéristique, cet air de mansuétude, de bonté, reflet de son caractère droit et loyal, ce sourire indulgent, paternel, cet accueil toujours bienveillant.
Dans la discussion, SCHMITT s'animait souvent, mais quelle que soit l'opinion émise par son interlocuteur, même lorsque cette opinion était opposée à la sienne et qu'il la combattait de toute la puissance de son argumentation, la discussion restait toujours courtoise, car le respect de

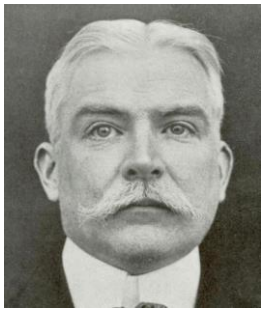
l'opinion d'autrui était chez lui un dogme intangible. L'aménité de son caractère n'était pas cependant une simple formule d'amabilité mondaine, mais bien l'expression d'une grande bonté, qui le faisait s'attacher à ceux qui l'approchaient à quelque titre que ce soit. Ses collègues avaient en lui un ami toujours souriant, toujours prêt à les éclairer de ses conseils, si justes, si impartiaux et si pondéras ; tous lui gardaient une profonde affection. Les regrets si sincères que tous vos collègues ressentent puissent-ils apporter quelque consolation à l'immense douleur des vôtres.
Votre souvenir, mon cher ami, restera impérissable dans nos cœurs. Au nom de la Faculté de Médecine, je vous dis un suprême adieu.

SCHUHL Emile

1861-1913

EXTRAIT de « L'Obstétrique à Nancy » par les Professeurs J. RICHON et M. RIBON
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Le Professeur Agrégé Emile SCHUHL naquit en 1861, à Westhausen. Il soutient sa thèse en 1883, sur « les Grossesses extra-utérines anciennes et leurs rapports avec les grossesses utérines subséquentes ».
Chef de Clinique de F. HERRGOTT, en 1883, il reçoit en 1890, le Prix Capuron de l'Académie de Médecine pour un mémoire sur « l'avortement à répétition et les moyens d'y remédier ». Il publie beaucoup à la Société de Médecine, essentiellement sur les accidents gravidiques et les complications de l'accouchement et préside cette Société de 1908 à 1909.
Agrégé d'Obstétrique en 1895, il succède à REMY, devenu Agrégé libre ; SCHUHL assurera le cours théorique d'accouchements durant 18 ans, jusqu'à sa mort survenue prématurément en 1913, à l'âge de 52 ans. Il fut le dévoué collaborateur de A. HERRGOTT qui fit l'éloge de ses qualités de dévouement, de bonté, de désintéressement, auxquelles s'ajoutaient une grande noblesse de caractère et de sentiments.



SENCERT Louis

1878-1924

ELOGE par le Professeur G. ETIENNE

La *Revue Médicale de l'Est*, après la mort du Doyen MEYER, a été frappée encore, le 4 mars 1924, par la perte particulièrement sensible du Professeur Louis SENCERT, mort à 46 ans, qui, avec BOUIN, faisait dans son Comité de direction la liaison avec le groupe nancéien transplanté à Strasbourg.

Louis SENCERT, né à Viterne le 25 mars 1878, fut toujours Nancéien. Il fit ses humanités au Lycée de Nancy ; il fut reçu premier aux Concours de l'Externat et de l'Internat, Chef de Clinique en 1903, Professeur Agrégé à la Faculté de Nancy en 1907.

Après une très remarquable thèse de Doctorat, en 1904, sur la Chirurgie de l'œsophage thoracique et abdominal, il publia toute une série de travaux, notamment sur la Chirurgie des vaisseaux, l'ulcère simple de l'œsophage, les affections des voies biliaires, et surtout un très important rapport au 22ème Congrès de Chirurgie sur l'Intervention chirurgicale dans les traumatismes du rachis et de la moelle, et une très remarquable partie du Traité des Maladies de l'œsophage et de l'estomac, avec Mathieu et Tuffier.

Vint la guerre.

SENCERT, Médecin-chef de l'une des ambulances du 20ème corps, fut vers Morhange, en Artois, en Belgique. En 1915, Médecin-chef de l'Auto-Chir. 9, il est au Bois-Le-Prêtre, à Belleville, part à Verdun. Puis il prit la direction des deuxième et troisième divisions de blessés au Val de Grâce. L'énorme labeur journalier ne l'empêche pas de publier ses études sur le Traitement des plaies du crâne, des plaies de guerre, des plaies du genou, et son livre sur les Plaies des vaisseaux à l'avant.

Et en 1917 et 1918, il étudie avec Nageotte et met au point sa belle découverte de la greffe des tissus morts, des tendons notamment, tués par immersion dans l'alcool, conservés, et pouvant, par greffe, se réhabiter et revivre, semblables aux tissus tendineux voisins.

A la réouverture de l'Université de Strasbourg, SENCERT fut nommé Professeur de Clinique chirurgicale.

Très vite, il sut s'imposer ; et par son activité, sa puissance de travail, son initiative, son expérience, cette gaieté et son entrain qui était un des charmes de sa personnalité, il conquit en Alsace une situation scientifique et professionnelle hors de pair.

SENCERT, qui au cours de ses études médicales, avait été plusieurs fois Lauréat de la Faculté des Sciences et de la Faculté de Médecine, puis Lauréat de l'Académie de Médecine (prix Amussat, prix Larrey), de l'Académie des Sciences (fondation Bouchard), avait été nommé en 1913

Membre de la Société de Chirurgie et en 1920 Membre Correspondant de l'Académie de Médecine. Il était Officier de la Légion d'Honneur, et en juin 1915 il avait obtenu une citation à l'ordre de la 8ème armée. De même qu'il espérait redevenir un jour nancéien, SENCERT voulut venir reposer à Nancy, et l'Université Lorraine fit au Professeur de l'Université alsacienne des funérailles officielles.
Le Recteur de Strasbourg, ses collègues les Professeurs Chavigny, ANCEL, BOUIN, Masson, Duverger, STOLTZ, Terroine (de la Faculté des Sciences), Paul Blum, les Agrégés et chargés de cours Simon, Hanns, Aron ; A. Boeckel, Chef du Service d'Urologie de sa Clinique ; son Assistant Stultz ; son Chef de Clinique Ferry ; son Interne Fontaine ; les Internes Joublot, Sahnon, Carriere, Cuny, avaient tenu à accompagner sa dépouille mortelle au cimetière du Sud.
Et les discours des Recteurs Charlety de Strasbourg et Ch. Adam de Nancy, du Professeur Chavigny remplaçant le Doyen Weiss souffrant, du Doyen SPILLMANN de Nancy, du Docteur Ganzinotty, Président de l'Association des anciens Internes de Nancy et de Strasbourg, des Internes de Strasbourg, unirent les regrets des deux Universités et soulignèrent la place éminente prise par SENCERT dans la lourde charge de la renaissance de l'Université française de Strasbourg, aussi rapide et aussi brillante qu'il le fallait, parmi les bons pionniers reprenant là la garde de la science française qu'ils avaient jusqu'alors montée à Nancy.
Ce beau générateur d'activité s'est éteint à 46 ans.
La *Revue Médicale de l'Est*, qui gardera très vivant le souvenir de l'un de ses Directeurs et de ses collaborateurs, offre à Mme Sencert l'expression de sa très profonde sympathie.

TEXTE des Professeurs A. LARCAN et G. FIEVE
Journal des maladies vasculaires, 1986

Louis (Georges) SENCERT est issu du terroir lorrain, dont on dit qu'il est marqué par le « sens du devoir ». Il était né à Viterne, petite commune située à une vingtaine de kilomètres au sud de Nancy, le 25 mars 1878. Très tôt orphelin de père, il vécut avec sa mère dont il fut rapidement la fierté. Il fit de solides et brillantes études classiques au lycée de Nancy, en étant souvent cité aux palmarès. Attiré par les sciences comme par les lettres, il s'engagea dans les études de médecine à la Faculté de Nancy, en fréquenta les laboratoires, et se lança dans la voie royale et difficile des concours. Il fut assidu auprès des Professeurs NICOLAS, PRENANT et MEYER dans les laboratoires d'anatomie, d'histologie et de physiologie. Il fut nommé Externe des hôpitaux en 1899, puis Interne en 1901. A ces deux concours, il fut reçu premier. Aide d'anatomie en 1902, il s'orienta vers la chirurgie et devint en 1903 chef de clinique chirurgicale dans le service du Professeur GROSS. Son activité y fut grande, d'autant que d'emblée, il se mit à la préparation de l'agrégation, tout en ayant une intense activité opératoire et scientifique. C'est en effet à cette époque qu'il réalisa pour sa thèse, des recherches concernant les résections de l'œsophage thoracique.
Il avait aménagé pour cela une cave du laboratoire de physiologie, transformée en salle de chirurgie expérimentale, la première à Nancy, et probablement une des premières en France.
Il soutint sa thèse en 1904 sur un sujet intitulé : la chirurgie de l'œsophage thoracique et abdominal étude anatomique, expérimentale et critique, qui lui valut de devenir lauréat de la Faculté (prix de thèse), et de l'Académie nationale de médecine (prix Amussat).

A cette époque, il se levait tous les jours vers 4 heures du matin, appliquant l'aphorisme : l'avenir est à ceux qui se lèvent tôt. Il allumait son poêle, réchauffait son café sur une lampe à alcool et se mettait au travail, lisant, écrivant, rédigeant des questions jusqu'à 8 heures. Il opérait des hommes toute la matinée puis des chiens dans l'après-midi.
Il fréquenta à Paris le service de Mauclaire. Chacun connaissait le jeune chirurgien nancéen qui avait contribué à faire connaître l'œsophagoscopie et étudié la voie d'abord transthoracique de l'œsophage. Il se fit remarquer par ses dons de clarté et de facilité d'exposition, et fut reçu à l'agrégation à son premier concours en 1907. Une de ses leçons portait sur les synovites tendineuses.
Il fut alors chargé de l'enseignement de la petite chirurgie (travaux pratiques de consultation de clinique chirurgicale), et fut désormais l'assistant du Professeur WEISS. Sa compétence, son sérieux et son brio opératoire étant reconnus, il remporta alors de grands succès de « clientèle ».
Puis ce fut la guerre de 1914-1918. SENCERT, courageux et patriote, va pendant quatre années, appliquer son savoir et son savoir-faire au perfectionnement des méthodes et des techniques. Attaché à une ambulance du célèbre XX` corps de Nancy, il opère sans relâche, en particulier lors de la bataille de Morhange, de la course à la mer, des attaques d'Artois; son ambulance étant implantée successivement à Bray-sur-Somme, à Vlamertinghe, et à Aubigny. Il est alors décoré de la croix de guerre et nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Il rédige avec le médecin général inspecteur Sieur une monographie consacrée à l'organisation et à l'activité d'une ambulance de corps d'armée. En 1916, il dirige une « auto-chir. » à Dieulouard, près du Bois-le-Prêtre, et organise un cours de chirurgie de guerre très remarqué. A la fin de la guerre, il est affecté, consécration suprême de la part du service de santé militaire pour un officier du « cadre complémentaire », à l'hôpital du Val-de-Grâce (2` et 3` Divisions), où il reçoit la direction d'un important service.
Très tôt, il avait été convaincu qu'il fallait intervenir rapidement et largement. Il soutenait que seule une laparotomie pouvait sauver les blessés de l'abdomen. Il rédige pour la célèbre collection bleu horizon, les plaies vasculaires, et étant du Val-de-Grâce, collabore avec Nageotte au Collège de France, pour ses travaux sur les greffes mortes. Il est à nouveau Lauréat de l'Académie de Médecine (Prix Larrey) et de l'Académie des Sciences (Prix Bouchardat).
Après la guerre, il demande à être affecté à la Faculté de Strasbourg, et devient le premier Professeur de clinique chirurgicale de la nouvelle faculté française, où il remplace le Professeur Madelung. Il préconise et réalise d'importantes transformations tant dans les structures matérielles (stérilisation, chirurgie expérimentale), que dans les mentalités (institution de l'externat et de l'internat, recrutement des professeurs par l'agrégation).
Malheureusement, très vite, il est atteint d'un mal implacable (leucémie myéloïde, semble-t-il, peut être due aux rayons X manipulés sans protection pendant la guerre), et meurt prématurément le 4 mars 1924 à l'âge de 46 ans, laissant inachevé son précis de diagnostic chirurgical. Leeriche lui succédera...
SENCERT était membre correspondant de la société de chirurgie et de l'Académie de Médecine, où il avait été élu au lendemain de la guerre (27 mai 1919).

L'OEUVRE SCIENTIFIQUE
Elle est, malgré la brièveté de sa vie, considérable. Trois cents publications, plusieurs rapports et monographies en témoignent.

Les publications peuvent être retrouvées dans les journaux locaux de Nancy et de Strasbourg ; le *Journal d'Anatomie et de Physiologie*, le *Journal d'Anatomie et de Physiologie*, le *Lyon Chirurgical*, la *Revue de Chirurgie*, le *Journal de Chirurgie*, *La Presse Médicale*, la Revue d'Obstétrique, de Gynécologie et de Pédiatrie, les *Archives Générales de Chirurgie*, les *Archives Provinciales de Chirurgie*, les *Archives des Maladies de l'Appareil Digestif et de la Nutrition*, etc.
Trois axes de recherches menées souvent simultanément, jalonnent son œuvre scientifique : chirurgie œsophagienne, chirurgie vasculaire, greffes. Il a abordé bien d'autres domaines : traitement de l'arrêt per-opératoire, traitement des plaies du crâne, des traumatismes du rachis et de la moelle, etc.
Sa thèse avait été consacrée à l'abord de l'œsophage thoracique, et à la veille de la guerre, il rédige un traité complet des maladies de l'œsophage paru en 1913. Des publications concernent l'œsophagoscopie qu'il fut l'un des premiers à pratiquer, les corps étrangers œsophagiens, les diverticules de pulsion qu'il préconise d'opérer en un temps, les sténoses cicatricielles, les rétrécissements infranchissables, et surtout le cancer de l'œsophage thoracique qu'il préconise de réséquer et de suturer en intervenant par voie médiatisnale. Il étudie également la chirurgie de l'estomac et celle du cardia, les perforations d'ulcère en associant la gastro-entérostomie à la suture, le fonctionnement pylorique après résection de la petite courbure, etc.
Dans le domaine qui nous intéresse plus particulièrement de la chirurgie vasculaire, son œuvre est également très remarquable. Ses idées sont développées dans de nombreuses publications et synthétisées dans l'admirable petit livre de la collection bleu horizon, un rapport au congrès interallié de chirurgie, un autre au congrès international de chirurgie, une intervention percutante et très argumentée au congrès de l'Association française de Chirurgie en 1922. Enfin, les importants travaux réalisés en collaboration avec Nageotte sur les greffes de tissus morts, concernant les nerfs, les tendons, les os et les vaisseaux.

ANALYSE DES TRAVAUX DE SENCERT EN CHIRURGIE VASCULAIRE

L'essentiel est condensé dans son ouvrage sur les blessures des vaisseaux, paru en 1917. Les mêmes idées sont développées au congrès interallié de Chirurgie de guerre (1918), devant l'Association internationale de Chirurgie en 1920 (avec Jacob), et reprises avec force dans son intervention au congrès de Chirurgie deux ans avant sa mort, et qui prend, de ce fait, valeur de testament scientifique. Dans cette intervention, il évoque également les problèmes de l'embolectomie qu'il est le second après Labey à réaliser avec succès en 1922, et dont il publie le résultat à la tribune de l'Académie de Médecine.
Certes, il n'est pas le seul à étudier la chirurgie vasculaire mais la lecture des rapports consacrés à ce sujet qu'il ne rédige pas lui-même, montre combien on le tient pour un des chirurgiens les plus compétents dans ce domaine (cf. en particulier les rapports de Depage et surtout de Jacob en 1917, Jacob cite longuement l'expérience de SENCERT 70 ligatures pour plaies larges et sans hématome volumineux avec deux gangrènes ischémiques seulement, 42 plaies avec hématome diffus avec 6 gangrènes) - Moure et Leriche, par contre omettent certaines statistiques de SENCERT (en particulier de 278 plaies bi-vasculaires fraîches) qui le leur rappellera fermement. Malgré tout, les rapporteurs citent SENCERT (à propos de deux accidents des ligatures, des greffons vasculaires expérimentaux, d'une plaie latérale par éclat d'acier de la fémorale commune).

LES BLESSURES DES VAISSEAUX EN GENERAL

Particulièrement bien exposées dans l'ouvrage de 1917 faisant état d'une expérience personnelle de guerre, ces mêmes blessures font l'objet d'une grande partie de son intervention à propos du rapport de Moure et de Leriche en 1922. Ses idées ont alors encore évolué en faveur de la chirurgie réparatrice. Il déclare en effet « j'ai la conviction absolue qu'elles (les blessures des vaisseaux) sont dans l'immense majorité des cas justiciables d'une chirurgie réparatrice par la suture ou la greffe. Pour les plaies par instruments piquants ou tranchants, pour les piqûres, pour les sections transversales incomplètes ou complètes, il est superflu de vouloir le prouver. Pour les plaies par armes à feu, par balles de revolver, par balles de fusil ou par éclats de gros projectiles, la suture latérale ou circulaire, la greffe vasculaire même, sont quoi qu'on en ait dit, souvent indiquées. La ligature en tout cas, ne doit être acceptée que quand on a constaté l'impossibilité absolue de la réparation intégrale du vaisseau.»

II réfute alors l'argument souvent avancé de la rareté des cas justiciables de la réparation intégrale, et s'élève avec force contre l'objection de l'infection quasi constante de ces plaies. Il tire de ses expériences de guerre des conclusions différentes de celles de Moure. Pour lui, très peu de chirurgiens étaient entraînés au début des hostilités, à ces opérations, et un plus petit nombre encore était outillé pour les entreprendre. Il estime également que l'on a trop souvent négligé un des principes fondamentaux de la chirurgie vasculaire, en allant droit au but et en ouvrant l'hématome, ce qui conduit à mettre un doigt dans la plaie et à placer des pinces puis des fils, sans avoir vu 9 fois sur 10, la plaie du vaisseau.

SENCERT souligne avec force ce qui est aujourd'hui parfaitement admis « le premier temps de toute opération sur les vaisseaux, c'est d'assurer l'hémostase préalable avant d'aborder la plaie artérielle ou d'ouvrir l'hématome, il faut découvrir le paquet vasculaire supposé atteint, au-dessus du foyer traumatique, et interrompre la circulation au moyen de fils suspenseurs ou de clamps appropriés. C'est seulement alors qu'on sera en droit d'ouvrir l'hématome, d'évacuer les caillots, de mettre à nu la plaie vasculaire qui désormais sèche, se présente avec netteté à l'observateur. Si l'hémostase n'en était pas parfaite, on ferait au-dessous de la plaie ce qu'on a fait au-dessus ; on isolerait l'artère et on y mettrait un clamp. La plaie artérielle découverte, on l'ébarbera, on la régularisera, on en repérera les bords à l'aide de fils, puis on lavera l'intérieur du segment artériel blessé avec une solution de citrate de soude, et c'est seulement alors qu'on pourra se faire une idée des possibilités opératoires ».

« J'ai pour ma part la conviction qu'on pourra faire une suture latérale, que dans bien des cas encore, on pourra faire une suture circulaire, et que dans quelques cas de résection artérielle indispensable, on pourra faire une greffe ».

Pour SENCERT, « le traitement de choix des plaies des gros troncs artériels est la réparation intégrale de la plaie ». Il ne faut pas redouter la suture au fond d'une plaie bien préparée et bien traitée. Une « technique rigoureuse », une « asepsie d'une rigueur extrême », doivent mettre à l'abri des infections ordinaires. SENCERT ne croit pas à l'infection partie des lignes de suture, « embolisant » vers la périphérie ; ce n'est pas, dit-il, parce qu'il y a un risque théorique de thrombose qu'il faut a priori rejeter la suture et toute tentative de chirurgie réparatrice.

LES ANEVRYSMES VASCULAIRES

Dans son livre de 1917, SENCERT aborde la question de leur traitement. Il y revient dans les deux rapports de 1918 et de 1920, puis dans son intervention « testament de 1922. La chirurgie, dit-il ici encore, doit tendre à devenir de plus en plus conservatrice et réparatrice. La méthode

idéale pour les deux types d'anévrysmes est « l'extirpation de l'anévrysme suivie de réparation par la suture circulaire, ou la greffe du ou des troncs intéressés ». Il sait bien que cette chirurgie réparatrice se heurte à des difficultés considérables et que la réparation peut être difficile, aléatoire voire impossible. C'est alors l'indication de l'excellente méthode de Matas, simple et en général facile d'exécution, mais trop peu employée en France, dit SENCERT. Ceci est pour lui l'occasion de défendre l'intervention primitive précoce dans les plaies bivasculaires (et de reprocher à Moure de ne pas avoir utilisé sa statistique de 278 observations de plaies bivasculaires fraîches) et l'on souscrit bien volontiers aujourd'hui aux conclusions de SENCERT.
« Il est bien plus facile de traiter une plaie bivasculaire qu'un anévrysme artério-veineux. L'opération précoce est plus bénigne quand le diagnostic de plaie artérielle et veineuse est établi. Je ne vois pas ce qu'on peut gagner à attendre, et je vois surtout ce qu'on peut y perdre... ». Toujours le même et fondamental plaidoyer en faveur de la chirurgie vasculaire réparatrice précoce.
Le traitement des anévrysmes artériels est à l'époque un sujet brûlant. Les méthodes anciennes comme la compression et la ligature des vaisseaux afférents et efférents, appliquées au XIXème siècle, sont condamnées. Matas en 1903, a décrit l'endo-anévrysmorraphie, et en France et en Europe, on pratique l'extirpation de la tumeur. Malheureusement, cette dernière méthode expose à un risque de gangrène évalué à 4 et 9%. Pour SENCERT, il faut s'efforcer de prévoir cette gangrène, et rétablir la perméabilité du vaisseau, si on le peut, par une suture ou une greffe. Il ne fait pas état de cas personnel, mais cite Bonin qui a réalisé une suture latérale et 10 sutures circulaires. Il situe la méthode de Matas comme une technique intermédiaire qui laisse en place un sac inflammatoire.
Les anévrysmes artério-veineux ne justifient un traitement chirurgical que s'ils sont à l'origine de troubles hémodynamiques, en particulier cardiaques. SENCERT préconise l'opération idéale qui sépare l'artère de la veine, « à la portée de tout chirurgien familiarisé avec la chirurgie des vaisseaux ». Cette opération n'est pas toujours possible. Il faut alors recourir à la quadruple ligature qui peut être inefficace et dangereuse.

LES BLESSURES DES VAISSEAUX EN PARTICULIER

Après avoir étudié les blessures des gros vaisseaux en général, SENCERT passe rapidement en vue les blessures des troncs vasculaires en particulier. Qu'il s'agisse des vaisseaux du cou à leur partie haute ou basse, des lésions axillaires humérales pelviennes, chaque situation est analysée minutieusement sur le plan clinique et thérapeutique. Les voies d'abord sont soigneusement décrites, en particulier la voie d'abord des gros vaisseaux de la base du cou, peu connue en France alors, et qui permet par une section de la clavicule, d'exposer largement la carotide primitive, les trois segments de la sous-clavière et même le tronc brachio-céphalique. Si cette voie a perdu de son intérêt au profit de la sternotomie, les voies d'abord des vaisseaux aux membres sont restées les mêmes. Pour l'auteur, l'artère poplitée a déjà la mauvaise réputation qu'on lui connaît aujourd'hui. Pauvreté de la circulation collatérale, compression de l'hématome qui paralyse ces voies, lésions simultanées des voies nerveuses, sont les justifications qu'il donne pour expliquer la fréquence de la gangrène, regrettant que « l'intensité des désordres anatomiques ne fournissent pas les conditions d'une bonne suture primitive ».

LES CONTUSIONS ARTERIELLES

Elles constituent un chapitre séparé de la mono graphie de chirurgie vasculaire dans lequel SENCERT reprend les expériences de l'école du Val-de-Grâce, et la classification anatomopathologique en trois groupes. Il insiste dans le groupe 1 et 2 sur la possibilité de micro-embols à distance, en particulier dans les vaisseaux cérébraux, le troisième degré étant la thrombose artérielle. « Je pense que l'opération idéale est l'artériotomie et l'extraction du thrombus, suivies de la double ligature artérielle ». Il reprend le sujet dans sa longue intervention au rapport de 1922. Il rappelle les 3 degrés : contusion légère sans modifications apparentes de forme et de consistance, mais susceptible d'évoluer vers la thrombose pariétale et l'embolisation - contusion grave avec artère noirâtre, ecchymotique, immobile, distendue, formant un renflement fusiforme, rupture des tuniques interne et moyenne, thrombose intra-vasculaire totale - contusion très grave avec rupture totale des artères et conservation de l'adventice.

Dans les cas moyens, SENCERT recommande d'inciser le vaisseau découvert, isolé et soulevé, d'extraire le caillot, de soulever les lèvres de la lésion à l'aide d'un fil, d'explorer l'intérieur du vaisseau, de laver avec du citrate de soude, et selon l'importance des lésions, de terminer soit par une suture longitudinale, soit par une résection du segment contus, achevée soit par une suture circulaire, soit par une greffe veineuse. Relatant les quelques cas au demeurant malheureux de la littérature (Lejars, 1902 ; Stewart, 1907 ; Coiquaud, 1913), il reconnaît que si quelques chirurgiens se sont trouvés devant des contusions, aucun n'a pu réaliser ce programme. Mais il se dit convaincu que là réside la chirurgie de l'avenir.

LES EMBOLECTOMIES

Cette dernière analyse prédisposait SENCERT à réaliser l'extraction du thrombus après artériotomie. C'est en 1922 qu'il réalise à Strasbourg la deuxième embolectomie française (après Labey dont le cas avait été publié par les médecins Mosny et Dumont) ; il s'agissait d'un homme d'un certain âge, qui deux jours auparavant, avait brusquement ressenti une vive douleur dans l'épaule, à la suite de laquelle, le pouls radial et huméral avait été aboli. Le bras était pâle, refroidi, engourdi, l'ischémie certaine, la gangrène en principe inévitable. Sentant dans l'aisselle un fort battement artériel, SENCERT diagnostique une embolie de la partie inférieure de l'axillaire, opère, réalise une artériotomie, extrait un long caillot œdémateux, et guérit le malade. Ce beau succès fait l'objet d'une présentation devant l'Académie de Médecine (juillet 1922).

La question des embolies artérielles est exposée de façon très précise dans l'intervention de 1922 au congrès de chirurgie : origine des embolies parties surtout du cœur gauche, sièges électifs aux points de bifurcation des gros troncs ou aux points d'émergence des collatérales - persistance habituelle d'endartère lisse et saine après 24 ou 48 heures, possibilité d'une thrombose d'amont (et d'aval), irritation de l'endothélium. Il n'est pas question de spasme. Le diagnostic, dit-il, est aisé. Toute la symptomatologie est connue : douleur brusque, disparition du pouls, pâleur, refroidissement, engourdissement. Le diagnostic de localisation se fonde sur le siège de la douleur initiale et l'exploration soigneuse du pouls, absence puis apparition brusque. Il note avec raison que l'on a toujours tendance à la situer trop près de la périphérie. Il énonce la règle très précise : « Il suffit donc que le diagnostic d'embolie d'une grosse artère soit posé, et que le siège de l'embolie soit connu ou même présumé, pour que l'indication opératoire soit impérieuse ». L'opération est simple et facile découverte de l'artère, hémostase par traction de l'artère en amont, incision, extirpation du caillot, lavage.

Il connaît toutes les publications, surtout malheureuses de cette intervention pratiquée pour la première fois par Sabanejeff en 1903, et rappelle les conclusions pessimistes de Lejars en 1911 (à propos d'une observation de Proust, et des sept observations précédentes) estimant qu'il y a bien peu d'espoir de réaliser quelque jour la désobstruction utile et durable qui lèverait l'obstacle mécanique de l'embolie et ne serait pas suivie d'une thrombose nouvelle. SENCERT qui a une bonne connaissance de la littérature, non seulement française, mais internationale, étudie les 38 observations publiées depuis le rapport de Lejars. Il dénombre 14 guérisons, 12 amputations et 10 morts. Estimant que l'embolectomie est une des belles conquêtes de la chirurgie vasculaire conservatrice et réparatrice, il en appelle de l'arrêt pessimiste de Lejars.

THROMBOSES ARTERIELLES SPONTANEES

Elles sont dues à des lésions inflammatoires aiguës ou chroniques des artères. Dans ce domaine, SENCERT pense qu'on ne peut compter ni sur l'artériotomie, ni sur l'artériectomie. La thrombose est trop étendue, impossible à extirper en totalité, le geste chirurgical expose à la rethrombose immédiate. Il estime aussi qu'il n'est pas démontré qu'une anastomose artério-veineuse puisse empêcher la gangrène dans l'artérite oblitérante. Ainsi, avant les anti-coagulants et les progrès des pontages, il estimait que « la chirurgie conservatrice et réparatrice ne trouve guère, jusqu'à ce jour, d'indication dans la thrombose artérielle spontanée ».

GREFFES

L'avenir était aux greffes. Dans ce domaine également, SENCERT se montre un précurseur et s'intéresse aux greffons de tissus morts. SENCERT devient le collaborateur de Nageotte qui, ayant traité le tissu conjonctif par la chaleur, l'alcool ou les acides dilués, constate que le tissu reste apte à loger des cellules et qu'il peut donc être utilisé comme un matériel inerte, un substrat pour combler une perte de substance. SENCERT dispose alors d'une collection de tendons, de nerfs et d'artères de veau, conservés dans l'alcool. Il réalise chez l'homme les premières greffes de tendons et de nerfs, et est à même de restaurer un cholédoque avec une artère. Les résultats cliniques ne furent cependant pas à la mesure des succès expérimentaux, et des espoirs qui avaient pu faire naître cette méthode appelée à un brillant avenir comme on le sait (hétérogreffes, autogreffes ou homogreffes). Un seul cas de perméabilité maintenue du greffon artériel mort sans artérite ni péri-artérite, fut publié à la société de chirurgie en 1922.

JUGEMENT D'ENSEMBLE

Son premier maître, le Doyen G. GROSS, le juge chirurgien actif, opérateur habile. Son élégance de présentation, sa clarté d'exposition ont frappé tous ceux qui l'ont approché. La distinction naturelle de son esprit que l'on retrouve dans ses écrits, s'exprime aussi tant par son allure physique que sa présentation vestimentaire. Les rares photographies que l'on possède de lui pendant la guerre de 1914-1918, font penser à un officier d'active à l'uniforme seyant. René Simon parle du maître arrivant à sa clinique strasbourgeoise « souriant, alerte, ganté de blanc, la canne à la main ». Bruts nous le décrit : « d'allure élégante, toujours ganté de blanc, rapide dans sa démarche et dans ses gestes, une figure très jeune et expressive sous ses cheveux blancs, le regard bleu et mobile, un masque énergique égayé par un rire d'enfant joyeux ». Il représentait bien le type « latin » qui sait allier dans une même personne l'élégance de la forme avec la solidité de la pensée.

SENCERT est un remarquable opérateur. Il est aussi un expérimentateur et un chercheur original et fécond. Lorsqu'il aborde le domaine de la chirurgie vasculaire, il sait tout ce qui a été publié, a une solide connaissance de l'anatomie topographique qui lui permet d'aborder tous les vaisseaux par les voies classiques ou modifiées par lui. Il connaît également très bien l'anatomie pathologique. Il adopte résolument les voies nouvelles de la chirurgie vasculaire conservatrice et réparatrice dans les différents domaines des plaies et des embolies artérielles.
Ses déductions et ses vues prospectives sont justes, s'opposant aux conclusions trop prudentes de Moure qui préconisait la ligature et rejetait la suture. Il déclare « seuls continueront bientôt à vouloir prouver l'imperfectibilité de la chirurgie ancienne, ceux qui n'auront pas voulu se familiariser avec la nouvelle ». Ses règles concernant le parage des plaies, les risques de gangrène en fonction du siège de la ligature, et aussi du retard de sa mise en œuvre, ses remarques concernant le sepsis, les risques de thrombose et d'hémorragie (plutôt que d'embolisation), attestent de la solidité de son sens clinique.
Mais il se montre surtout un précurseur de la chirurgie conservatrice et réparatrice, en affirmant puis en prouvant que la réparation n'est pas plus thrombogène que la ligature ; qu'un traitement précoce d'une plaie mixte vaut mieux que la cure d'un anévrysme ; enfin, que l'embolectomie est une remarquable intervention lorsque le diagnostic est exact, précis et récent. L'avenir devait lui donner raison sur tous ces points.
Il mérite dans ce début du XXème siècle de figurer à côté des plus grands (Carrez, Matas, Lexer, Leriche, Haberer, Pringle) ; contemporain de Leriche qui devait lui succéder, il se montre plus anatomiste que lui. Il eût été intéressant de suivre l'évolution de leurs idées respectives si SENCERT n'était pas mort prématurément.

Note : Il est possible d'admirer le portrait de SENCERT dans la grande salle de la mairie de Viterne où il est né.

SIMON Paul

1857-1939

EXTRAIT de « Les cliniques médicales » par le Professeur P. LOUYOT
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Paul SIMON (1857-1939) est un élève brillant dans l'enseignement secondaire comme dans l'enseignement supérieur, et, après une thèse de Doctorat intitulée « quelques faits sur l'anévrysme de l'aorte » (1882), il est reçu au Concours d'Agrégation de Médecine à l'âge de 29 ans (1886).
Ses Conférences sont très appréciées, sur le diagnostic médical, la Pathologie générale, les maladies des enfants, enfin sur la Pathologie interne dont il occupe la Chaire en 1894. Ascension rapide, SIMON est titulaire à l'âge de 37 ans. Ses publications sont multiples et touchent tous les domaines.
Avec BERNHEIM, son Maître, il publie un recueil de faits cliniques (1890). Son nom paraît dans la *Revue Médicale de l'Est* et dans de nombreuses revues, notamment la *Revue de Médecine*, le *Bulletin général de thérapeutique*.
On le retrouve dans les Congrès : Congrès médical de Lille, 1899 (accoutumance des médicaments), Congrès International de la Tuberculose (Histoire de la Tuberculose en Lorraine), Congrès d'Hygiène sociale (préservation de la jeunesse contre la tuberculose). En 1925, deux ans avant sa retraite, il préside le 18ème Congrès des Médecins de Langue française à Nancy.
Paul SIMON est appelé à reprendre la Clinique médicale devenue vacante en 1912 par la mort prématurée de SCHMITT, dans le Service de BERNHEIM, après avoir assuré le Service Clinique de la Maison de Secours.
Calme, posé, de caractère égal, il a été un clinicien de valeur en même temps qu'un travailleur de Laboratoire. Il savait se montrer humain, rassurant. Sa bonté allait à ses malades comme à ses élèves.

SIMONIN Edmond

1812-1884

EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy (1874-1974) » par le Professeur A. BEAU
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Né à Nancy en 1812, Edmond SIMONIN appartenait à une famille qui a grandement honoré la Médecine. Son grand-père, Jean-Baptiste (1750-1836) avait été Professeur au Collège Royal de Chirurgie avant la révolution. C'est grâce à lui et à quelques Médecins que l'enseignement médical fut maintenu à Nancy sans interruption après la suppression de la Faculté de Médecine en 1793, sous la forme juridique d'une Société de santé puis d'une Ecole libre de Médecine. Son père, lui aussi prénommé Jean-Baptiste (1785-1870) se consacra durant toute sa carrière, à l'enseignement médical et fut de 1842 à 1847 Directeur de l'Ecole de Médecine. Formé à de tels exemples, Edmond SIMONIN était appelé, lui aussi, à jouer un rôle de tout premier plan à l'Ecole puis à la Faculté de Médecine de Nancy. C'est dans cette Ecole qu'il poursuit ses premières études et que débutent ses premières fonctions (Prosecteur d'Anatomie en 1831). Il va ensuite terminer sa scolarité à Paris, attiré par la Chirurgie, il y devient l'élève de Velpeau et de Morel.

Après avoir soutenu sa thèse de Doctorat en 1835, il revient à Nancy où il est nommé l'année suivante Professeur suppléant de Clinique et de Pathologie externe à l'Ecole préparatoire. En 1840, il devient Professeur titulaire de Clinique chirurgicale et de Médecine opératoire. La confiance de ses collègues le désigne en 1850 comme Directeur de l'Ecole. Dès lors, SIMONIN va appliquer tous ses efforts pour consolider et développer l'institution qu'il dirige. Dès 1866, il demande la transformation de l'Ecole de Nancy en Faculté. Lors des douloureux événements de 1871, il va se dépenser, sans compter, pour obtenir le transfert à Nancy, de la Faculté de Strasbourg. Il fait preuve alors d'un très grand attachement à sa patrie et d'un désintéressement personnel total puisqu'il n'ignore pas que la venue d'une Faculté à Nancy lui fera perdre sa place de Directeur de l'institution.

Le décret du 1er octobre 1872 lui accorde une Chaire de Clinique chirurgicale dans la Faculté nouvelle, il est nommé en même temps Directeur Honoraire de l'Ecole préparatoire de Nancy, récompense et précieux souvenir pour lui, des services rendus à cet établissement.

A la tête de la Clinique chirurgicale A de la nouvelle Faculté de 1872 à 1879, SIMONIN va continuer de donner à ses nombreux élèves l'exemple de soins assidus et minutieux et un enseignement très apprécié.

Outre ses fonctions professorales, SIMONIN eut une activité administrative et médicale tout à fait remarquable. Il fut en 1844 l'un des fondateurs de la Société de Médecine. Il s'occupa plus particulièrement de l'assistance médicale à domicile et des œuvres d'Hygiène publique.
Malgré ses occupations si nombreuses, il publia de très nombreux travaux de Médecine, parmi lesquels la publication la plus importante est, sans aucun doute, son traité de l'emploi de l'éther et du chloroforme à la Clinique chirurgicale de Nancy. Cet ouvrage considérable, en quatre volumes, commencé en 1849 et terminé en 1879, présente le développement successif de la question et la longue expérience de son auteur.
SIMONIN fut l'un des premiers en France à se servir du nouveau procédé d'anesthésie générale. Du 30 janvier au 10 février 1847, SIMONIN fait d'utiles expériences sur les appareils employés et dès le 4 décembre 1847, il étudie l'action du chloroforme. Il montre enfin, d'après l'ensemble de ses résultats cliniques, l'influence heureuse de l'anesthésie au point de vue de la diminution de la mortalité à la suite des interventions chirurgicales. SIMONIN fut donc l'un des pionniers de la Chirurgie moderne.
A ses connaissances scientifiques, SIMONIN joignait un goût très marqué pour les lettres et les arts. Pendant de nombreuses années, il fut secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas devant laquelle il se plut à retracer avec beaucoup d'érudition l'histoire des institutions médicales Lorraines.
Admis à la retraite le 1er avril 1879, il devait succomber à une longue et douloureuse maladie le 31 mai 1884, entouré de l'affection et de l'estime de sa famille et de ses nombreux élèves.

SIMONIN Jacques

1919-1952

ELOGE par le Professeur E. ABEL

La disparition tragique du Professeur Agrégé Jacques SIMONIN, tué dans un accident d'automobile survenu le dimanche 15 juin près de Lunéville, a plongé dans une douloureuse consternation non seulement ses Maîtres et ses collègues de la Faculté de Médecine, mais aussi ses élèves, ses nombreux amis et le corps médical lorrain tout entier.

Né le 19 octobre 1919, Jacques SIMONIN, issu d'une famille nancéienne très estimée, avait poursuivi toutes ses études au Lycée, auquel il était demeuré très attaché, puis à l'Université de Nancy où il conquit rapidement, grâce à sa brillante intelligence et à ses remarquables dons d'assimilation, ses différents grades et diplômes universitaires, et son titre de Docteur de Médecine en 1948. Au cours de ses études, comme jeu de troisième année, il prit ses inscriptions, fin 1940, à la Faculté de Toulouse où l'un de nous, replié sur cette ville et affecté comme histologiste au Centre Anticancéreux, avait déjà discerné ses aptitudes aux travaux de Laboratoire et son goût manifeste pour la recherche scientifique.

De retour à Nancy en 1941, il est reçu premier au Concours de l'Externat, puis nommé Interne en 1942. Assurant ponctuellement son Service hospitalier tout en poursuivant sa scolarité, il affirme de plus en plus son attrait pour les Sciences morphologiques. D'abord Préparateur d'Anatomie normale, il reprend contact en 1943 avec le Laboratoire d'Anatomie Pathologique qu'il ne devait plus quitter. Préparateur, puis délégué Chef de Travaux, il est chargé des fonctions de Maître de Conférence en 1948, et passe brillamment le Concours d'Agrégation en 1949. La même année, il est nommé Assistant des Hôpitaux, affecté à la Clinique médicale A du Centre Hospitalier régional.

Jacques SIMONIN se présentait au Concours d'Agrégat des titres scientifiques très enviables. Parmi une cinquantaine de publications sur des sujets médicaux ou purement morphologiques, nous retiendrons seulement sa thèse inaugurale sur l'Histopathologie de l'anaphylaxie, où il abordait sous un angle nouveau un phénomène bien connu des physiologistes et à la pathogénie duquel il convenait d'apporter des documents histologiques. Ce travail original avait été très apprécié non seulement des anatomo-pathologistes, mais aussi des cliniciens ; il nous paraît aujourd'hui étayer d'une manière satisfaisante le concept du syndrome d'adaptation de Selye, et c'est pour parfaire encore cette intéressante notion, applicable à un grand nombre de maladies, qu'il poursuivait patiemment ses expériences et ses observations histologiques sur les modalités du choc anaphylactique.

Aussitôt nommé Agrégé, il remplit avec régularité sa tâche universitaire et hospitalière, parfait ses connaissances en Anatomie pathologique et en Clinique, assure le Service des Autopsies et celui de la section histopathologique du Laboratoire Central des Cliniques, dont il est chargé depuis 1948.

Au Laboratoire, il est un manipulateur habile, ingénieux, très attaché à la perfection de la technique histologique, toujours soucieux d'obtenir des préparations correctes et des documents impeccables. Ses Conférences, qu'il révise et complète chaque année avec beaucoup de soin, sont suivies avec grand intérêt par les étudiants, qui reconnaissent à ce jeune Maître d'indéniables qualités pédagogiques et le souci constant de présenter sous une forme attrayante cette science aride qu'est l'Anatomie pathologique, en l'adaptant aux nécessités des futurs praticiens.

Cette liaison qu'il tâchait de réaliser au maximum entre le Laboratoire et la Clinique lui était du reste facilitée par ses relations étroites avec les Services hospitaliers. Ses fonctions d'Assistant le mettaient journellement au contact des malades. A la minutie qu'il apportait à ses examens cliniques, il ajoutait une aménité bienveillante qui lui attirait la confiance et l'affection de ceux-ci. L'émotion dont était empreint leur visage le matin où s'est répandu la nouvelle de sa mort montre bien à quel point il était apprécié et aimé dans les salles qu'il fréquentait quotidiennement.

Dans le privé, c'était un charmant camarade, et si au premier contact, on percevait chez lui quelque réserve bien lorraine, il devenait rapidement confiant et accordait alors son amitié sans réticences, toujours prêt à se dévouer sans compter.

Il avait puisé cet esprit d'altruisme dans ses solides convictions chrétiennes et dans le scoutisme qu'il pratiquait de longue date et dont il prolongeait les préceptes d'entre aide en réservant ses loisirs à des œuvres de jeunesse. Et c'est au retour d'une journée consacrée à la réfection d'un camp de vacances paroissial qu'il a trouvé la mort.

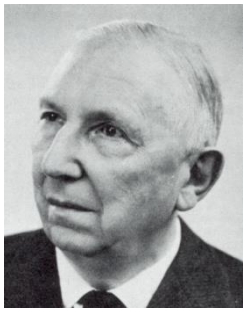
Une fois encore, la matière brutale et aveugle a vaincu l'esprit, et cette fin tragique met un terme à une carrière scientifique et universitaire trop brève, qui s'annonçait sous les favorables auspices.

Elle déchire un foyer très uni, paré de jeunes enfants qui étaient l'orgueil et la joie de leur père ; elle frappe douloureusement des parents déjà très éprouvés, qui voyaient se perpétuer dans leur fils Jacques les plus belles traditions universitaires et médicales.

Cette mort plonge en outre dans le désarroi ceux de ses Maîtres qui le considéraient comme leur fils spirituel et auxquels il avait accordé sa confiante affection ; elle crée un vide irréparable au sein d'une équipe de jeunes chercheurs qui appréciaient journellement la fraîcheur de sa souriante complaisance et l'appui de ses conseils toujours empreints du plus grand bon sens ;

Les témoignages de sympathie de la foule émue et recueillie qui se pressait aux obsèques de notre jeune collègue seront certainement pour sa famille si cruellement éprouvée, un puissant réconfort.

Nous tenons à redire à Mme Jacques Simonin, au Professeur et à Mme Pierre Simonin, toute la part que nous prenons à leur immense chagrin.



SIMONIN Pierre

1890-1970

ELOGE par le Professeur P. LAMY

Le 22 février 1970, mourait le Doyen Pierre SIMONIN, huit jours après un banal accident qui malheureusement devait être suivi d'une série de complications aboutissant à l'issue fatale. Une semaine avant, il était encore dans toute la force d'une vieillesse bien conservée, lui laissant une intelligence toujours aussi brillante et une santé physique qui semblait sans défauts. Cette brutalité nous fait sentir douloureusement combien nous sommes vulnérables, à la merci du moindre épisode qui vient rompre un équilibre en apparence solide. Et pour le Doyen SIMONIN, c'était une notion dont il avait pleine conscience et dont il se défiait, connaissant trop bien la fragilité et la faiblesse de l'homme. Aussi se terminait une longue carrière, après 50 ans de vie féconde dans notre Faculté.

Pierre SIMONIN était né à Nancy le 19 mars 1890, et après des études secondaires très réussies, lui ayant toujours laissé le goût des « humanités », il entrait très jeune à la Faculté de Médecine et était déjà Externe des Hôpitaux à l'âge de 19 ans, puis Aide de Clinique médicale à 23 ans, en même temps qu'il devenait Préparateur au Laboratoire d'Histoire Naturelle Médicale. Il avait déjà fait son Service militaire pendant deux ans, de 1911 à 1913, dans ce Régiment typiquement lorrain qu'était le 26ème Régiment d'infanterie. Mais, comme tous ceux de sa génération qui devaient payer un lourd tribut à l'armée, il était rappelé sous les drapeaux pour cinq ans pendant la grande guerre. Mobilisé le 2 août 1914 comme Médecin auxiliaire, il devait donner le meilleur de lui-même et je ne puis mieux le faire que de citer les paroles élogieuses de son Médecin de bataillon, Jacques PARISOT, avec lequel il fit douze mois de campagne côte à côte : « Il fit preuve des plus belles qualités tant au feu qu'auprès des blessés. Nommé Aide Major, il apporta dans les ambulances, où il fut affecté, le concours le plus dévoué soit comme Médecin traitant, soit comme Bactériologiste ; il contribua en particulier en 1918 à l'heureux essai de méthodes thérapeutiques qui, chez les intoxiqués par gaz, puis ultérieurement chez les grippés, permirent d'abaisser dans des proportions importantes le taux de mortalité ».

La Croix de Guerre, en 1915, devait récompenser son dévouement. Il devait encore repartir en 1939 comme Médecin Capitaine à la direction du Service de santé de la vingtième région. Ces années de guerre l'attachèrent tout particulièrement au Doyen PARISOT qui, après l'avoir eu sous ses ordres en 1914 et 1915, le retrouvait comme collaborateur au Laboratoire de Pathologie Générale et Expérimentale et à l'Hôpital Villemin.

De retour dans notre Faculté, Pierre SIMONIN mettait un terme à ses études médicales en soutenant sa thèse en 1920, thèse récompensée par le premier prix et couronnée par l'Académie de Médecine (Prix Barbier - 1921).
Cet ouvrage intitulé : « Introduction à l'étude des toxines vermineuses, étude clinique et pathologie expérimentale » était le fruit du travail effectué dans le Laboratoire de Pathologie Générale et Expérimentale dont il était Chef de Travaux, après avoir été longuement préparé dans le Laboratoire de Parasitologie et de Bactériologie du Professeur VUILLEMIN.
C'est une œuvre très importante ne comportant pas moins de 323 pages et 50 figures et traduisant parfaitement l'esprit de Pierre SIMONIN, homme de Laboratoire et clinicien, appuyant ses travaux cliniques sur la recherche expérimentale, dominant le problème pour aborder à ce sujet toutes les questions de l'intoxication protéique et de l'anaphylaxie. Cet esprit de recherche devait se manifester par la suite par de nombreux travaux menés dans le même sens, sur les protéotoxies, la skeptophylaxie, la tachyphylaxie, les crises hémoclasiques... C'était un travail de précurseur en 1920, en face du renouveau actuel de l'immuno-allergie, qui devait se poursuivre par la publication, en 1925, d'une importante monographie sure « les vaccins et la pratique de la vaccinothérapie ».
En 1926, Pierre SIMONIN était nommé Professeur Agrégé, section Médecine Générale, et se voyait chargé du cours de Clinique propédeutique à l'Hôpital major jusqu'en 1930, date à laquelle il revenait comme Chef de Service à la Clinique des Maladies tuberculeuses de l'Hôpital Villemin qu'il ne devait quitter qu'à sa retraite en 1960. En 1936, il devenait titulaire de la Chaire de Thérapeutique où il succédait au Professeur Maurice PERRIN. Mais le titre de sa Chaire devait évoluer à quatre reprises et sur sa demande, dans le sens de ses préoccupations principales, ce qui lui permit d'avoir toujours un titre parfaitement en conformité avec son activité. C'est ainsi que la Chaire de Thérapeutique devint en 1938 Chaire de Pathologie Générale et Expérimentale, en 1944 Chaire de Pathologie Générale et Clinique de la Tuberculose, et enfin en 1954 Chaire de Clinique de la Tuberculose. Dans toute cette période, ses travaux s'orientèrent de plus en plus vers la pathologie pulmonaire, traitant entre autres des scissures, de l'hérédité tuberculeuse, de l'asthme, de l'ultravirus tuberculeux, des abcès du poumon, du pneumothorax, etc., avant de s'intéresser aux problèmes d'exploration fonctionnelle dont il lança l'essor avec le Professeur SADOUL.
Il faisait preuve dans toutes ses recherches d'un esprit original, clair et méthodique, scrupuleux même, empreint de bon sens, sachant utiliser de façon judicieuse et pondérée l'expérience de la clinique et les ressources du Laboratoire. On ne peut mieux juger de sa prudence et de ses scrupules qu'en citant la conclusion qu'il donnait à l'un de ses articles sur la streptomycine en 1948 : « Conscients de sa valeur, méfions-nous de ses dangers : car, à côté d'inconvénients réels, il est des incidences lointaines que l'on soupçonne sans en bien mesurer la portée. Et souhaitons que l'abondance grandissante du précieux produit n'entraîne pas l'essor irraisonné de ses applications, et que l'ardeur des néophytes demeure tempérée par de justes et sages appréciations ». C'est là une leçon de sagesse dont nous devons tous nous inspirer chaque jour.
Son autorité devait le conduire au Décanat en 1955, comme successeur du Doyen Jacques PARISOT, et c'est comme Doyen de la Faculté de Médecine qu'il terminait sa belle et longue carrière en 1960. En fait, il ne la terminait pas complètement et revenait souvent à l'Hôpital Villemin où il aimait revivre toute son activité passée. C'est là que j'ai pu apprécier au cours de longues conversations amicales et détendues, toutes les qualités de cet homme exceptionnel.
Sous un aspect un peu sévère, qu'accentuait encore sa prestance, il cachait une extrême sensibilité. Imprégné de culture littéraire, il utilisait une langue châtiée, maniée à la perfection aussi bien dans

ses écrits que dans ses paroles, sans jamais aucune complaisance. Imprégné de culture musicale, instrumentiste de talent et mélomane averti, il ressentait avec intensité toutes les nuances. Il appréciait la délicatesse et la mesure. Son bon sens solide le gardait des jugements hâtifs et lui faisait peser avec sagesse toutes ses décisions. La vie avait été particulièrement cruelle avec lui et il avait perdu successivement sa fille, emportée très jeune, son fils, le Professeur Jacques SIMONIN, et son petit-fils. Ces blessures ne s'étaient jamais refermées et son chagrin n'avait jamais été consolé. Dans le secret de son cœur, il gardait le souvenir de toutes ces épreuves et, peut-être, était-ce la raison de sa réserve devant le monde.

La richesse de sa personnalité et la profondeur de sa vie intérieure en faisaient un homme d'une rare qualité. C'est avec beaucoup de respect et d'admiration, avec beaucoup d'émotion aussi, que nous garderons sa mémoire.

SPILLMANN Louis

1875-1940

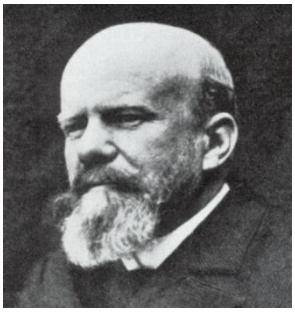
EXTRAIT de « La Dermatologie » par le Professeur J. BEUREY
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Interne des Hôpitaux en 1896, Chef de Clinique en 1900, Louis SPILLMANN (fils de Paul SPILLMANN) est reçu en 1901 au Concours d'Agrégation (section de Médecine et de Médecine Légale).
Son œuvre est d'abord d'un généraliste, concernant la Neurologie, la Pathologie infectieuse, la tuberculose. Une de ses publications, sur « l'emploi des rayons X dans une leucémie splénique », en 1904, témoigne d'un esprit d'avant-garde, ouvert aux techniques nouvelles. Sa culture étendue, son aptitude à prendre une vision large et complète des problèmes médicaux vont lui être d'une grande utilité quand lui sera confiée, le 1er novembre 1907, le vieux Service de la Maison de Secours.
La conception qu'il se fait de sa nouvelle affectation, lui-même la condensera plus tard en une seule phrase, dont certains de ses contemporains auraient bien fait de s'inspirer, car on y trouve déjà définie la règle qui pour la Dermatologie moderne reste d'or : « La Dermatologie est une branche très spéciale de la Médecine, branche dont on ne peut entreprendre l'étude qu'après avoir acquis en Médecine générale, tant à l'Hôpital qu'au Laboratoire, les connaissances indispensables à des recherches cliniques et expérimentales souvent laborieuses, toujours d'un haut intérêt scientifique ».
D'emblée, le nouveau titulaire montre de remarquables qualités d'organisateur. Il est vrai que le Service, dont les locaux sont d'une affligeante médiocrité, en a le plus grand besoin : presque exclusivement fréquenté par les vénériens et les indigents, il comporte une seule pièce pour les Consultations, traitements et examens de Laboratoire, le couloir tenant lieu de salle d'attente ; quant aux locaux d'hospitalisation, mal éclairés, mal ventilés, ils sont d'un aspect propre à décourager aussi bien les Médecins que les malheureux malades. Aussi accueille-t-on avec soulagement le transfert de cet ensemble vétuste, en avril 1914, dans l'ancien couvent du Sacré-Cœur, devenu l'Hôpital Maringer.
Entre-temps, Louis SPILLMANN a opté pour une carrière exclusivement dermatologique, et de plus en plus son effort va porter sur la syphiligraphie et la lutte antivénérienne. Médecin consultant de la VIIIème Armée pendant la guerre de 1914-1918, il multiplie les Conférences et les écrits sur le « péril vénérien » à l'intention des militaires.

En 1919, il est nommé à la Chaire des Maladies Syphilitiques et Cutanées, fondée le 24 mars, et sa leçon inaugurale comporte tout un programme de recherche, d'enseignement et d'éthique médicale. Six ans plus tard, il mène à bien la construction du Dispensaire Alfred-Fournier, auquel est intégré - déjà - un véritable amphithéâtre et dont le nom est également donné au Service hospitalier, qui se distingue désormais de l'Hôpital Maringer : là, il met sur pied tout un système médico-social, qui a pour but le traitement et la surveillance des syphilitiques, ainsi que le dépistage des sujets contaminés - autant d'objectifs qui sont alors à l'ordre du jour et dont l'importance ne peut être comprise aujourd'hui que si l'on veut bien se représenter les conditions sociales de cette époque, l'ignorance du public, l'absence de toute organisation de dépistage, l'inquiétante recrudescence des maladies vénériennes à l'issue de la guerre, la fréquente insuffisance des moyens thérapeutiques...

Ainsi Louis SPILLMANN finit-il par disposer de l'instrument qui doit lui permettre d'accomplir la tâche à laquelle il s'est voué, d'autant mieux que le Décanat lui est ouvert dès 1926, faisant de l'Hôpital Fournier un centre de stratégie universitaire.

Il est même légitime de dire qu'en organisant la défense antivénérienne en Lorraine il est de ceux qui ont tenu en France un rôle capital dans la lutte menée contre cette maladie qui, dans le contexte du temps, méritait son nom de « fléau syphilitique ».



SPILLMANN Paul

1844-1914

ELOGE par le Professeur G. ETIENNE

Né à Nancy le 16 février 1844, Paul SPILLMANN fit ses études classiques au Lycée de Strasbourg, à celui de Nancy ensuite. Puis il commença ses études médicales à l'ancienne Ecole de Médecine de notre ville, et y fut Interne des Hôpitaux. Il alla ensuite travailler à la Faculté de Paris, y fit son Internat dans les Services de Laszgue, de Grisolles et de Fournier ; il fut en même temps attaché au Laboratoire de Ranvier, au Collège de France, d'où la traduction du Traité d'Histologie de Frey, qui joua un rôle important dans le développement de l'Histologie en France. Il passa en 1869 sa thèse de Doctorat sur les Syphilides vulvaires.

Survint la guerre de 1870. Paul SPILLMANN revint aussitôt à Nancy, et se fit attacher à l'ambulance des Prisons d'abord, puis à celle de la Manufacture des Tabacs.

Dès la création de la Faculté de Médecine de Nancy, en novembre 1872, il est nommé Chef de Clinique médicale, puis Chef du Service des autopsies, et fait des Conférences d'Anatomie pathologique. En 1878, il est nommé Agrégé à la Faculté de Médecine, avec une thèse restée classique sur la Tuberculose du tube digestif. Chargé en 1880 de la Clinique complémentaire des maladies cutanées et syphilitiques, il est titularisé en 1887 dans la Chaire de Clinique médicale qu'il n'a plus quittée. L'Académie de Médecine l'avait appelé à elle à titre de Membre Correspondant, puis de Membre Associé en 1910.

Après 41 ans de services universitaires, 34 ans de services hospitaliers comme Chef de grands Services, la Croix de la Légion d'Honneur lui fut enfin donnée en juillet 1913, dans la promotion dite de l'Institut Pasteur. A ce moment, le Professeur SPILLMANN était déjà gravement touché par la maladie qui ne devait pas guérir. Ce fut « une Croix pour placer au cimetière », ainsi qu'il le dit lui-même à quelqu'un de son entourage hospitalier. A l'occasion de cette décoration, ses anciens élèves avaient fait graver par Prudhomme une plaquette à l'effigie du Maître. On avait projeté de la lui remettre le 19 février, dans une cérémonie tout intime, dans l'amphithéâtre de la Clinique où tant de générations s'étaient pressées à ses leçons. Deux jours avant, éclatait la crise qui devait l'emporter.

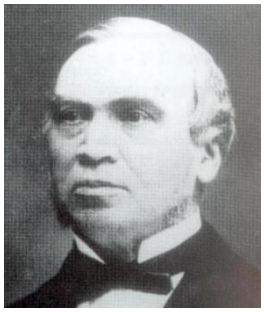
SPILLMANN avait publié, en collaboration avec Doyon, une adaptation française de la Thérapeutique générale des maladies de la peau de Unna, puis du Traité de la syphilis et des maladies vénériennes de Finger. Son Manuel de diagnostic médical, remanié ensuite avec GARNIER, HAUSHALTER, SPILLMANN, en est à sa huitième édition française, à sa deuxième édition espagnole. Il fut l'auteur d'importants articles du Dictionnaire de Dechambre (gangrène,

péritonite,) ; puis de nombreux mémoires, dont bon nombre publiés en collaboration avec ses élèves.

C'est qu'en effet, Paul SPILLMANN fut avant tout un Maître. La plus grande partie de son activité scientifique fut consacrée à son enseignement de la Clinique. Orienté d'abord vers l'étude de la syphilis, ce type des grandes infections chroniques, arrivé à la Clinique médicale au moment de l'adaptation à la Clinique de la Bactériologie, de l'Anatomie pathologique, de la Médecine expérimentale, au moment de la rénovation de la Neurologie ; doué d'une prodigieuse puissance d'assimilation, d'une activité infatigable, d'un sens clinique remarquable, très au courant de la littérature étrangère, il chercha toujours à susciter autour de lui l'ardeur dans les ; recherches, à éveiller des initiatives, à développer des personnalités. Et de son Service sortirent les travaux qui éclairèrent de nombreux chapitres de la pathologie nouvelle : études sur les grandes infections, sur la syphilis viscérale, sur les maladies nerveuses, sur leurs rapports avec la syphilis, etc.

Son aptitude à remonter aux causes devait aussi l'amener vers la Médecine sociale, d'où l'œuvre Lorraine des tuberculeux indigents, et la création du Sanatorium de Lay-Saint-Christophe ; d'où ses campagnes sur la prophylaxie des maladies vénériennes ; d'où ses observations répétées sur la contamination de nos eaux potables, qui finirent par provoquer la réorganisation du régime des eaux et la presque disparition de la fièvre typhoïde, dont les anciennes épidémies nancéiennes sont encore présentes à la mémoire de tous.

Excellent clinicien, très aimé de ses malades, avec qui il était très bon, très populaire parmi les étudiants entraînés par son activité inlassable, le Professeur Paul SPILLMANN sut marquer d'une forte empreinte de réalisme scientifique, de thérapeutique agissante, ceux dont l'éducation clinique lui fut confiée. Et le souvenir très ému de tous ses élèves va à ce générateur d'initiative, à cet entraîneur qui, parmi tous les Maîtres de l'Université de Nancy, fut, par quarante générations de Médecins, très familièrement appelé « Le Maître. »



STOLTZ Joseph

1803-1896

ELOGE par le Professeur A. HERRGOTT

Au nom de la Faculté de Médecine de Nancy, je viens remplir un pieux devoir en disant un suprême adieu à celui qui fut le premier Doyen de cette Faculté, le dernier Doyen de la Faculté de Médecine française de Strasbourg.

Peu de carrières furent plus brillantes que celle de STOLTZ. Agrégé à la Faculté de Strasbourg en 1829, il emporta de haute lutte, en 1834, à l'âge de 30 ans, après un brillant concours, la place de Professeur d'Accouchements et de Clinique d'accouchements. En 1867, il était nommé Doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg.

Après la guerre de 1870, quand la vieille Faculté, dont il était une des gloires, fut transférée à Nancy, STOLTZ, malgré son grand âge, n'hésita pas à aller présider aux destinées du nouvel établissement. En prenant possession de son poste, à la séance de rentrée des Facultés de Nancy, le 19 novembre 1872, il expliquait sa résolution dans les termes suivants : « C'est pour remplir un devoir sacré que le Doyen a accompagné ses collègues de Strasbourg dans l'exil ; car sa carrière scientifique touche à sa fin. Il est résolu néanmoins de ne pas les quitter avant que des efforts communs aient créé, dans la ville qui nous a adoptés, un établissement qui puisse rivaliser avec celui qu'on élève sur les décombres du notre et avec nos dépouilles ».

STOLTZ a tenu parole, et si, en 1878, il a cru devoir se retirer pour se réfugier dans la retraite, il n'a jamais cessé de suivre avec intérêt les progrès de cette Faculté, dont il avait été le premier Doyen, et il a eu la satisfaction de la voir prospère et brillante.

Dans sa longue carrière de près d'un siècle, STOLTZ a su acquérir, à la fois dans le monde scientifique et dans le public, une autorité que rien n'est jamais venu ébranler. Ses travaux scientifiques, remarquables par la précision et la rigueur de l'observation, ont fait de lui l'un des premiers accoucheurs de son temps, peut-être même le premier. Les succès de sa pratique, son habileté reconnue dans les opérations obstétricales, ont porté au loin sa renommée et ont fait de lui l'homme providentiel qu'appelaient auprès d'elles les plus hautes personnalités.

Les honneurs ne lui ont pas manqué. Associé national de l'Académie de Médecine, Membre de plusieurs Sociétés scientifiques étrangères, Conseiller général du Bas-Rhin, Conseiller municipal de Strasbourg, Commandeur de la Légion d'Honneur, STOLTZ a tenu partout une grande place.

Cette autorité si haute, qui l'entourait comme d'une auréole, il l'a conservée jusque dans son extrême vieillesse. Lorsque, après une vie de travail et d'honneur, il est venu chercher la retraite dans sa ville natale, dans son cher Andlau, il n'a pu se dérober aux manifestations de respectueuse

sympathie qui, de tous côtés, allaient l'y chercher. Ses amis, ses collègues, ses anciens élèves, ceux (et ils étaient nombreux) qui avaient envers lui une dette de reconnaissance, étaient heureux de venir le troubler dans sa solitude. Ses compatriotes considéraient avec respect et orgueil ce patriarche, dont la simplicité de vie contrastait avec la glorieuse carrière.
STOLTZ, par un rare privilège, a conservé jusqu'à la fin une intelligence intacte et lucide, et une santé physique, sur laquelle les années n'ont eu que peu de prise. Il est entré dans l'éternel repos ; mais son œuvre vivra, son nom restera gravé dans le livre de la science. Nous tous qui l'avons connu et aimé, nous garderons le souvenir de ce vieillard à la haute stature, au visage bienveillant sous son apparente froideur, qui était surtout de la timidité.
Nous conserverons sous les yeux l'exemple qu'il nous a légué d'une longue vie dont le but n'a jamais varié, d'une haute intelligence servie par une forte volonté. Nous nous rappellerons que, dans les jours sombres de notre histoire, il fut patriote, que plus tard, dans nos luttes politiques, il sut sauvegarder, par sa courageuse attitude, l'indépendance du personnel dont il avait la direction.
Nous nous inclinons devant cette grande figure, et nous déposons sur la tombe de STOLTZ les témoignages de respect de ceux qui s'efforcent de continuer dignement son œuvre.

TEXTE de Jean-Marie MANTZ
Doyen honoraire, Faculté de Médecine de Strasbourg
Histoire des sciences médicales, 2000

Petit fils et fils de médecin, Joseph- Alexis STOLZ naît à Andlau le 14 décembre 1803. Son père, éminent ampélographe, était ancien officier de santé des armées de la République. Après des études secondaires à Sélestat, Joseph-Alexis s'inscrit à la Faculté de Médecine de Strasbourg en 1819. Quatre ans plus tard il obtient le 1er prix d'anatomie et de physiologie. Il s'initie à la pratique des accouchements à la clinique de la Faculté en 1824 et fréquente assidûment le service chirurgical du Docteur Marchai. Reçu au concours d'aide de clinique à la Faculté en 1825 il est attaché au service obstétrical du Professeur Flamant, soutient sa thèse de doctorat en 1826 sur l'Art des accouchements et est nommé successivement responsable pédagogique des trois cliniques médicale, chirurgicale et obstétricale, prosecteur d'anatomie, agrégé à la Faculté en 1829 puis, à la mort de son Maître Flamant en 1834, Professeur titulaire de la chaire d'accouchement. En 1847, il est nommé directeur de l'Ecole départementale d'accouchement et est, dès lors, responsable de tout l'enseignement de l'obstétrique à Strasbourg. En 1855 il obtiendra la réunion de l'école et de la clinique, créant ainsi la Maternité. En quelques années il parvient à donner à l'Ecole obstétricale de Strasbourg un lustre incomparable. Il transforme et modernise les locaux d'hospitalisation et de consultation. Il excelle dans l'art de l'accouchement.
Son enseignement clinique au lit des patientes est une nouveauté. Chirurgien habile il pratique la trachéotomie chez les malades du croup dès 1829. Bravant l'autorité de l'Académie de Médecine de Paris et l'interdiction doctrinale de Baudelocque, il exécute, pour la première fois en France, un accouchement prématuré dans un cas de rétrécissement du bassin et réalise avec succès une césarienne dès 1834. D'emblée il reconnaît l'immense intérêt en obstétrique de l'anesthésie générale à l'éther et l'utilise dès le mois de mars 1847, soit deux mois après le promoteur de cette technique l'Ecossais Simpson. Il s'efforce de faire reconnaître en France la gynécologie comme spécialité à part entière et participe activement à la fondation en 1835 des Archives Médicales de Strasbourg, puis en 1843, de la Gazette Médicale de Strasbourg qui deviendra

le Journal de Médecine de Strasbourg. Il est également membre fondateur de la Société de Médecine de Strasbourg, où il présente la plupart de ses travaux.
Cependant si, dans plusieurs secteurs de l'obstétrique, il est un précurseur, il reste quelque peu sceptique devant l'audace opératoire de son élève Koeberlé, le Maître de l'ovariectomie et doute du rôle pathogène du streptocoque découvert par deux de ses collègues Léon COZE et Victor FELTZ dans le sang des accouchées atteintes de fièvre puerpérale.
Tel était l'Universitaire, l'Enseignant, le Praticien.

Quel était l'homme ?
Ses élèves l'admirent. Tous reconnaissent son intelligence toujours en éveil, son talent opératoire, son ingéniosité technique, son enthousiasme pédagogique. Ecoutons l'un d'eux, François-Joseph HERGOTT, son adjoint direct, qui cependant ne lui succédera pas : « Il était de haute taille, de physionomie sévère, sa parole était lente, précise, allant à l'essentiel. Il avait la constante préoccupation d'accéder aux postes les plus élevés - ce qui ne pouvait manquer d'être - mais aussi d'éloigner ceux qui, entrés dans la même carrière, auraient pu grandir à côté de lui ». On perçoit dans ces propos une pointe d'amertume, mais que vaudrait l'éloge si la critique n'était pas permise ? Symon de Villeneuve, un autre de ses élèves, complète le portrait : « Très aimé de ses patientes - il en avait jusqu 'en Russie - et des dames strasbourgeoises - toutes ou presque ses clientes - il n 'avait pourtant pas un extérieur séduisant, avec des cheveux clairsemés d'un rouge fadasse, son teint de brique mal cuite et son allure bon enfant, mais calme, patient, très doux avec ses malades de basse comme de haute classe, il était accueilli partout en sauveur ».
Le 20 janvier 1867 il succède au doyen Charles Henri Ehrmann comme Doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg. Les débuts du décanat sont difficiles d'autant que le nouveau doyen tient à poursuivre son activité clinique et son enseignement. Les travaux d'agrandissement de la Faculté, entrepris dix ans auparavant, ne sont pas terminés. Face à l'afflux croissant des étudiants les amphithéâtres sont trop petits. Le local de la bibliothèque est mal adapté. Parmi les services, seule la chimie est bien installée. C'est dans cette ambiance que le 19 juillet 1870 déferle sur la France le cataclysme prussien. On fait passer en hâte leurs examens aux étudiants de l'Ecole de Santé les plus avancés pour leur permettre de terminer leur instruction au Val-de-Grâce. Les autres sont affectés aux postes de secours et dans les ambulances. Leur dévouement fera l'admiration de tous. Le 4 août c'est la bataille de Wissembourg, le 5 c'est Frœschwiller. Un convoi de 500 blessés apprend aux Strasbourgeois l'ampleur du désastre. Le bombardement de Strasbourg commence le 4 août et durera trois semaines. Dans la nuit du 25 au 26 août un gigantesque incendie embrase la cité, l'hôpital est en feu, la flèche de la cathédrale vacille. Le 6 septembre Sedan est investi. Strasbourg résistera jusqu'au 28 septembre. Les élèves-médecins quittent Strasbourg pour la Suisse d'où la plupart gagneront la France. Bazaine livre Metz le 27 octobre. L'armistice du 28 janvier 1871 arrête les hostilités.
Le 1er mars 1871 le vote de l'Assemblée de Bordeaux, à l'issue duquel Emile Kûss député-maire de Strasbourg s'effondre mort, accepte la cession à l'Allemagne de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Le traité de Francfort est signé le 10 mai 1871.

Qu'allait devenir la Faculté de Médecine de Strasbourg ?
Très tôt le doyen Stoltz témoigne son attachement à la France et demande des directives au Ministre de l'Instruction Publique Jules Simon qui promet la reconstitution prochaine de la Faculté de Strasbourg dans une de nos grandes villes de France. Mais laquelle ? Pendant dix-huit mois le

sort de la Faculté de Strasbourg restera incertain : période de propositions, de négociations, d'intrigues de toutes sortes. Trois villes sont candidates : Lyon, qui n'était que l'une des vingt-deux écoles de médecine réparties sur le territoire, y voit l'occasion d'être promue ville de Faculté, comme Paris et Montpellier. Les enseignants de Strasbourg seraient répartis entre ces trois Facultés. Ce serait, estime-t-on à Strasbourg, la disparition pure et simple de notre Faculté. Montpellier, qui ne voit pas d'un bon œil la promotion de sa voisine lyonnaise, fait également valoir ses prétentions, par la voix de son doyen Bouisson : deux grandes Facultés de Médecine, Paris et Montpellier, renforcées par les effectifs strasbourgeois, seraient suffisantes. La réaction strasbourgeoise est cinglante : Hippolyte BERNHEIM, agrégé de Strasbourg, écrit dans la Gazette : « Une école rivale a profité de l'annexion de notre malheureuse province pour demander notre suppression, l'Ecole de Montpellier veut s'élever sur nos ruines ». Nancy enfin, siège d'une Ecole de Médecine, intervient à son tour : le 9 juin 1871 son Conseil Municipal, « considérant que les Facultés de Strasbourg pourraient être placées dans notre ville mieux que dans toute autre, à titre de dépôt, pour être rétablies dans leur siège primitif le cas échéant, par une délibération prise à l'unanimité, demande au gouvernement, à l'Assemblée et au Ministre de l'Instruction Publique l'établissement à Nancy d'une Faculté de Médecine destinée à remplacer celle que perd l'Alsace ». « Conduite autrement noble est celle de Nancy à notre égard » exulte le commentateur strasbourgeois de la Gazette ; « on conseil municipal, abandonnant tout sentiment égoïste, n'a songé qu'à l'intérêt général ». « D'ailleurs, ajoute-t-il, Nancy, c'est encore Strasbourg à 30 lieues près ! «

A vrai dire cette option, souhaitée par Strasbourg, bénéficiait de puissants défenseurs. Adolphe Wurtz, strasbourgeois de naissance et de formation, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Jules Simon, Ministre de l'Instruction Publique qui « souhaitait maintenir sur les frontières du Nord-Est une Université complète, nationale faisant face et contrepoids aux Universités Allemandes » et Edmond SIMONIN enfin, directeur de l'Ecole de Médecine de Nancy, qui se dépensa sans compter pour obtenir le transfert à Nancy d'une Faculté dont il savait que, selon toute vraisemblance, il ne serait pas le doyen. Une commission de représentants du peuple est constituée pour étudier le transfert de la Faculté de Strasbourg à Nancy. Le rapporteur en est le citoyen Bouisson, doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier. La proposition est rejetée. Wurtz ne se décourage pas ; il multiplie les contacts avec STOLZ et Jules Simon et, le 17 juillet 1871, obtient pour lui-même, STOLZ et trois collègues strasbourgeois Heitz, MICHEL et RIGAUD, une audience auprès du Président du gouvernement provisoire, Adolphe Thiers. STOLZ a lui-même raconté la scène : Thiers écouta attentivement STOLZ puis Wurtz qui présentèrent la solution nancéienne souhaitée par la majorité des Strasbourgeois. L'entrevue dura une heure. Puis Thiers s'est levé, indiquant la fin de l'audience. Devant l'attitude interrogative de STOLZ, Thiers eut cette réponse : « N'oubliez pas que je suis lorrain ». Le 17 mars 1872, l'Assemblée Nationale vote "le transfèrement à Nancy de la Faculté de Médecine et de l'Ecole Supérieure de Pharmacie de Strasbourg ainsi que la suppression de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Nancy". Thiers et Jules Simon signent le décret d'application le 1er octobre 1872. Le doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg est provisoirement chargé de l'administration des deux établissements. Les élèves de l'Ecole de Santé Militaire de Strasbourg sont répartis dans les autres Facultés, à Montpellier principalement.

Dès lors commence cette extraordinaire période de coopération médicale, symbole de l'Alsace-Lorraine française. La tâche du doyen STOLZ est à la fois grandiose et redoutable et multiples sont les difficultés d'organisation de la nouvelle Faculté : inadaptation des locaux, répartition des

titres et fonctions des enseignants des deux composantes. Il faut reconnaître que sur ce dernier point le groupe nancéien fut réduit à la portion congrue : sur les dix-sept chaires à pourvoir, quatorze furent attribuées à des Strasbourgeois. STOLZ a 69 ans. Il conserve la chaire de clinique obstétricale et gynécologique mais charge son collègue Léon COZE de s'occuper de la rentrée universitaire et d'assurer l'organisation pratique de la nouvelle Faculté. Lors de la cérémonie d'ouverture, STOLZ déclare : « Je mettrai tous mes soins et toute l'énergie dont je suis capable à faire prospérer la Faculté nouvelle ». Le Ministre Jules Simon lui répond comme en écho : « Je ne doute pas que cette Grande Ecole qui prend place aujourd'hui parmi nos institutions scientifiques y tienne bientôt un des premiers rangs ». On peut estimer que sept ans plus tard, lorsque le doyen STOLZ prit sa retraite à 76 ans, les objectifs étaient atteints.

Durant son activité à la Faculté de Strasbourg, le Professeur STOLZ avait assumé, parallèlement à ses charges hospitalo-universitaires, des responsabilités politiques et administratives dans sa région : Conseiller Général du Canton de Barr puis de Marckolsheim, Conseiller Municipal de la ville de Strasbourg jusqu'en 1870, les honneurs ne lui ont pas manqué : il était officier de l'Instruction Publique, Commandeur de la Légion d'honneur ; les malheurs domestiques non plus : il perdit sa petite fille âgée de dix mois, deux ans après son mariage. Trois mois plus tard son épouse mourait de phtisie pulmonaire ; elle avait 28 ans. Retiré dans son village natal d'Andlau, il se consacre alors à l'histoire de ce village et de sa célèbre abbatiale romane. Il avait entrepris une histoire de la Faculté de Médecine de Strasbourg au XIXème siècle quand la mort le surprit le 22 mai 1896. Il avait 93 ans. Une importante délégation nancéienne l'accompagna avec ses amis strasbourgeois à sa dernière demeure. Grand obstétricien, grand enseignant, grand doyen, grand patriote, J.A. STOLZ repose dans le cimetière de l'Eglise St André à Andlau, près de l'hôpital qui porte son nom.

THIRY Georges

1870-1936

EXTRAIT de « Evolution des Chaires d'Histoire naturelle médicale et d'Hygiène » par le Professeur G. PERCEBOIS

Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Georges THIRY, jusqu'alors Préparateur en Histoire naturelle, arrive en Hygiène le 16 décembre 1895 où il remplace Pillon comme Préparateur. Il y fera les analyses bactériologiques. Ultérieurement, il sera nommé Sous-directeur de l'Institut, Chef des Travaux de Bactériologie chargé, en outre, des analyses bactériologiques des cliniques. En 1902, THIRY quitte le Laboratoire d'Hygiène et revient au Laboratoire d'Histoire naturelle et Parasitologie

Le 26 mai 1913, s'ouvre le Concours d'Agrégation pour la Section Parasitologie et Sciences naturelles appliquées à la Médecine. Un poste existe pour Nancy. THIRY se présente. Agrégé, il est attaché à la Faculté de Nancy à dater du 1er novembre 1913.

La Grande Tourmente survient et, pendant quatre années, bouscule les Idées et les Etres. Certains en sortiront marqués ; d'autres, plus jeunes, profitant des vides entreront en lice.

THIRY est parti en 1914 avec un groupe de brancardiers ; pendant toute la guerre, il sera à Toul, au Service de Santé de la Région et de l'Armée, chargé de nombreuses missions. Quand la campagne se termine, il est auprès de l'Armée américaine.

Profitant de la vacance de la Chaire d'Histoire naturelle, le Conseil de la Faculté demande la création d'une Chaire de Bactériologie. Elle est confiée au Professeur Paulin DE LAVERGNE, nommé titulaire à la date du 1er octobre 1931 (décret du 28 mai 1931). En conséquence, on aménage un nouveau Laboratoire à l'Institut anatomique, dans les locaux de Médecine opératoire, laquelle sera transférée en face, dans une ancienne salle de travail située au-dessus de l'amphithéâtre du Cours de Chimie.

THIRY garde le Laboratoire de VUILLEMIN et y installe les collections de parasitologie ; le Laboratoire des Travaux pratiques devant être commun aux deux disciplines.

Les difficultés économiques et politiques que traverse la France entraînent, en 1934, des mesures de compression. A la Faculté de Médecine, un Professeur titulaire, DUFOUR en Physique, un Professeur sans chaire, THIRY, un garçon d'anatomie, sont mis à la retraite avant l'âge ; enfin, un poste d'Agrégé est supprimé (Physique). Ces mêmes décrets-lois font cinq victimes dont deux professeurs à la Faculté des Sciences. A la Faculté de Pharmacie, un professeur demande spontanément sa mise à la retraite anticipée.

THIRY, profondément blessé, survivra peu à cette mesure vexatoire autant qu'inefficace. Il devait mourir deux ans après, le 10 juillet 1936. Né à Nancy le 31 août 1870, il avait consacré sa vie au Laboratoire. Passionné et désintéressé, il avait rendu les plus grands services à de nombreux Médecins, pharmaciens, vétérinaires qui ne sollicitèrent jamais son aide en vain.

THOMAS Charles

1906-1987

ELOGE par le Professeur A. RASPILLER

Le Professeur Charles THOMAS, Professeur Honoraire de Clinique Ophtalmologique, est décédé subitement à l'aube du mercredi 29 avril 1987 quelques heures après une journée de travail bien remplie.

Le Professeur Jacques CORDIER fut son premier élève, malheureusement un état de santé déficient lui interdit d'assister à cette assemblée et il me revient l'insigne et douloureux honneur de rappeler la mémoire et la prestigieuse carrière de notre Maître.

Né le 25 juillet 1906 à Avon, Charles THOMAS, élève de l'Ecole de Santé Militaire de Lyon, fit ses études médicales à Nancy. Elles ont été brillantes, Interne des Hôpitaux et Préparateur de Travaux en Physiologie en 1929, Chef de Clinique Ophtalmologique en 1936, il est reçu premier au Concours d'Agrégation d'Ophtalmologie en 1939, obtient le Chirurgicat des Hôpitaux en 1943 et devient Professeur titulaire de la Chaire d'Ophtalmologie en 1948, Chaire qui fut recréée à son intention après une vacance de huit années.

Pendant la guerre de 1939-1945, le Professeur THOMAS fut ophtalmologiste consultant du XXème Corps d'Armée et ses mérites lui valurent par la suite d'être élevé au grade de Médecin Colonel de Réserve.

L'œuvre du Professeur THOMAS est considérable. Dès 1940, lors du départ en retraite de son Maître, le Professeur Paul JEANDELIZE, il dirige le Service de l'Hôpital Central et assume l'enseignement. Ses travaux figurent dans plus de 300 publications intéressant l'ensemble de la spécialité. Parmi les plus importants, citons l'influence des glandes endocrines sur le fonctionnement oculaire, l'étude de la pression vasculaire rétinienne, le sens lumineux, l'extraction totale de la cataracte, les greffes de cornée, l'amblyopie et la strabologie. Il imagina et fit construire de nombreux instruments dont les plus connus sont un enregistreur ophtalmo-dynamométrique, un adaptomètre à source lumineuse constante, un porte-électrode pour les décollements de rétine, une pince guide, un pupillomètre, un mnémoscope mobile automatique, un fovéofixateur, un appareil pour le traitement des difficultés de séparation dans l'amblyopie et une spatule d'aplanissement pour l'opération du fil de Cûppers.

Son orientation personnelle s'est portée vers l'entraînement réparateur des déficiences visuelles, notamment celles liées au strabisme et il a été l'initiateur du Certificat d'Orthoptie qui a ouvert une nouvelle profession en France. Son amitié profonde pour le Professeur Curt Cuppers de Giessen, Docteur Honoris Causa de l'Université de Nancy I, a été particulièrement féconde et la

communauté scientifique de ces deux Maîtres de la strabologie européenne a donné un nouvel élan au traitement de l'amblyopie fonctionnelle. Il créa entièrement un centre plé-orthoptique dont la réputation attira jusqu'à 1500 consultants pour la seule année 1964. Les Journées Strabologiques de Nancy qu'il avait organisées en 1962 ont été pour tous les ophtalmologistes de langue française le point de départ du renouveau des techniques modernes de traitement du strabisme et de ses anomalies sensorielles.

Président fondateur du Comité Européen du strabisme, il fut élu Vice-président de l'International Strabismological Association. L'Orthoptie était son domaine favori et en raison de la valeur exceptionnelle de sa contribution à son développement, il devint Lauréat de l'Académie Nationale de Médecine en 1965, avant d'être élu Membre Correspondant en 1984.

L'action du Professeur THOMAS fut décisive dans la création de la Banque Française des Yeux et dès la fin de l'année 1944, il entre en relation avec le Docteur Bernard Lafay, Président du Conseil de Paris, pour alerter l'opinion sur la difficulté d'obtenir légalement des globes avant la limite des 24 heures obligatoires après le moment du décès. Ainsi la Banque Française des Yeux prit naissance et le Docteur Bernard Lafay, devenu parlementaire, fit voter une réglementation sur les prélèvements oculaires. Le Professeur THOMAS en fut administrateur jusqu'à sa retraite et il anima le Centre Régional de l'Est de cette Banque.

Le Professeur THOMAS assura le renom de la Société d'Ophtalmologie de l'Est de la France dont il fut le secrétaire général jusqu'en 1975. Tous les grands Maîtres de l'Ophtalmologie française et européenne vinrent au moins une fois à Nancy ou à Strasbourg et ces réunions associaient un caractère scientifique et d'enseignement post-universitaire, ce qui était une nouveauté à cette époque.

En raison de sa compétence unanimement reconnue, le Professeur THOMAS assuma de nombreuses autres responsabilités. Il fut Membre du Comité Consultatif des Universités pendant dix huit ans, administrateur de la Société Française d'Ophtalmologie, chargé de mission d'éducateur en Roumanie à la demande du gouvernement de ce pays, Vice-président du XXIIème Congrès International d'Ophtalmologie à Paris en 1974, Membre d'honneur de la Société Hellénique d'Ophtalmologie, Membre honoraire étranger de l'Académie Royale de Médecine de Belgique et Membre de nombreuses Sociétés et de comités de périodiques français et étrangers qui s'enorgueillissaient de sa présence.

Le Professeur THOMAS aimait son Service d'Ophtalmologie et disait que c'était une lourde responsabilité. En travailleur et lutteur, acharné et infatigable, il exigea rigueur et discipline et professa au plus haut point le sens du devoir à ses élèves. Il s'intéressa beaucoup à son personnel ayant un souci constant sa promotion et de sa formation, avant que celle-ci ne soit officialisée.

Enseignant très apprécié, il savait expliquer simplement les problèmes les plus difficiles de la spécialité aux divers étudiants qu'il avait en charge. Son livret « Eléments pratiques de l'examen d'une réfraction », écrit en 1941, réédité en 1966, est toujours distribué aux nouveaux stagiaires qui y trouvent facilement les règles fondamentales d'un examen complexe.

Sa personnalité incontestée lui valut de recevoir de hautes distinctions Françaises et étrangères. Il était Officier de la Légion d'Honneur, Commandeur de l'Ordre National du Mérite, Commandeur de l'Ordre des Palmes Académiques, Chevalier de l'Ordre de la Santé Publique, Commandeur de l'Ordre Grand-Ducal de la Couronne de Chêne de Luxembourg et Commandeur de l'Ordre Royal du Million d'Eléphants et du Parasol Blanc du Laos.

En 1976, le Professeur THOMAS fut admis à faire valoir ses droits à la retraite, mais il continua son exercice professionnel à son cabinet et sa participation aux congrès scientifiques. Il demeura

toujours attentif au devenir de l'Ophtalmologie nancéienne et lors du décès de son élève le Professeur RENY, il apporta tout son soutien à notre discipline. On admirait sa vitalité et son éloquence, le 7 mars dernier, lors de la réunion de la Société d'Ophtalmologie de l'Est de la France, dans ce même amphithéâtre, il rendait un hommage remarqué au Docteur Paul Bretagne, ancien secrétaire général de cette Société, à l'occasion de son centième anniversaire.

Le Professeur THOMAS abhorrait le mot retraite et voulait toujours pouvoir rester en activité. Une mort rapide, sans déchéance l'a surpris après une journée de travail à la grande consternation de ses collègues, de ses confrères, de ses élèves, de ses amis et de ses malades. Tous garderont de lui l'image d'un pionnier, d'un organisateur, d'un érudit, d'un travailleur infatigable et d'un chef bienveillant.

TOURDES Gabriel

1810-1900

ELOGE par le Professeur F. GROSS

C'est une grande et longue existence qui vient de s'éteindre, et c'est avec un sentiment de profonde vénération que la Faculté de Médecine s'incline devant cette tombe pour rendre un dernier hommage au Professeur et Doyen éminent qui a honoré notre Ecole, au Maître aimé des élèves, au Médecin qui ne laisse après lui que des souvenirs de bienveillance et de dévouement.

Gabriel TOURDES est né à Strasbourg, le 21 janvier 1810, et nous a été enlevé le 26 janvier 1900, quelques jours après l'anniversaire de sa naissance ; il venait d'entrer dans sa 91ème année. Bachelier ès lettres, en juillet 1827. Bachelier es physiques, le 24 novembre de la même année, TOURDES a fait ses études à la Faculté de Médecine de Strasbourg, sous la direction entendue de son père, qui lui a donné le plus bel exemple de labeur et du culte de la science.

Comme lui, il a débuté dans la Médecine militaire, comme lui, son amour du travail, son goût pour l'étude des problèmes élevés de la science le conduisirent au Professorat. Médecin des armées d'Italie, TOURDES père, pendant son séjour au-delà des Alpes, était devenu l'ami des Maîtres de l'Université de Pavie, de Volta, de Spallanzani, de Scarpa, dont il fit connaître en France les travaux et les découvertes. En 1801, la Faculté de Médecine de Strasbourg le porta en tête de sa liste de présentation à la Chaire de Pathologie et d'Hygiène. Il cumula ses fonctions universitaires avec celles de Professeur à l'Hôpital militaire d'instruction. Le fils devait suivre une voie aussi bien tracée. Le 8 juin 1829, il entre comme Chirurgien élève à l'Hôpital militaire d'instruction où professait son père ; le 25 novembre de la même année, il est nommé Chirurgien sous aide.

Reçu Docteur en Médecine, à Strasbourg, le 14 août 1832, TOURDES est appelé au Val de Grâce, à Paris, avec le grade de Chirurgien Aide major. Attaché en 1834, à l'Hôpital militaire de Metz, il revint, l'année après, à l'Hôpital militaire de Strasbourg, comme Professeur Adjoint. Le 7 octobre 1840, il est nommé Professeur titulaire.

Mais TOURDES avait un autre but. L'exemple de son illustre père devait le conduire à la Faculté de Médecine. Le 20 février 1840, il est un des élus à l'Agrégation. C'était l'époque des grands et mémorables Concours pour le Professorat. Après un échec très honorable, TOURDES prit une glorieuse revanche, et sort victorieux d'une lutte prolongée avec des émules distingués et puissants. Le 29 mai 1840, il est nommé à la Chaire de Médecine légale, devenue vacante par la mort de Goupil, qui ne l'avait occupée que pendant une courte durée, après Fodere, le créateur de cette importante branche de la Médecine. TOURDES sut s'acquitter dignement de la tâche qui lui

était, dévolue. Il démissionna comme Professeur à l'Hôpital militaire, pour se consacrer tout entier aux fonctions universitaires et aux études spéciales auxquelles il s'était voué.
Une ère nouvelle s'ouvrit avec TOURDES pour l'enseignement de la Médecine légale. Il créa pour cette branche de la Médecine, l'enseignement pratique, qui doit servir de base aux préceptes et sanctionner tout enseignement théorique.
Le premier, il a compris que le jeune Docteur, en quittant les bancs de l'Ecole, « devait être capable de résoudre un problème de Médecine légale, comme il est apte à traiter un malade. De même que la Clinique, écrivait-il, complète les études théoriques de pathologie, de même une observation spéciale, une véritable Clinique médico-légale, est nécessaire pour initier l'élève à l'art des expertises et pour le mettre en état d'exercer dignement cette partie des devoirs du Médecin ».
C'est à remplir le programme qu'il s'était ainsi tracé, que TOURDES a mis toute son activité, tous ses efforts. Les nombreux cas médico-légaux qui se présentaient dans une grande ville et ses environs, devaient lui fournir les ressources pour organiser l'enseignement tel qu'il l'avait conçu. A force de requêtes et de démarches, il réussit à centraliser à la Faculté toutes les expertises. Celles qui se prêtaient à une démonstration publique étaient faites devant les élèves et avec leur coopération. Les observations microscopiques, les constatations chimiques devenaient le sujet de leçons spéciales ; des recherches nécroscopiques et des expérimentations sur les animaux complétaient ce mode d'enseignement. Un Musée réunissait les pièces provenant des expertises.
L'organisation de l'enseignement pratique de la Médecine légale, telle est la caractéristique de l'œuvre de TOURDES, œuvre considérable qui ne pût être édifiée sans labeur, sans difficultés, sans lutte contre des obstacles et des préjugés de tout genre et de toute provenance ; œuvre considérable, couronnée par le plus légitime succès. Quelques-uns d'entre nous voient encore, dans leurs souvenirs, le grand amphithéâtre de la Faculté de Strasbourg, trop exigu pour contenir étudiants en Médecine et en droit, Médecins civils et militaires, avocats et magistrats, empressés de s'instruire aux savantes leçons, aux intéressantes et fructueuses démonstrations du Maître. De nombreux et importants travaux et mémoires sur les questions et les problèmes les plus divers de la Médecine légale forment le monument impérissable d'un enseignement dont la valeur a si puissamment contribué à la réputation de la Faculté de Strasbourg.
Les éminents services rendus comme Professeur et Médecin légiste furent récompensés, dès 1849, par la Croix de la Légion d'Honneur.
En outre de l'enseignement de la Médecine légale, TOURDES était chargé de la Clinique des maladies des enfants. La Faculté de Strasbourg, la première, avait compris dans son enseignement officiel, cette branche importante de la Clinique. C'est Victor Stoeber, l'ami et le collègue de TOURDES, qui avait été chargé le premier de ce Service, on 1837. Notre estimable collègue lui succéda, en 1846 ; il donna un grand développement à l'enseignement de la Clinique infantile, toujours activement fréquentée, non seulement par les élèves, mais encore par de nombreux praticiens de la ville. Tandis que TOURDES consacrait ainsi la plus grande activité, et toute sa science à son double enseignement, il se donnait encore, avec un dévouement sans limite, toutes les fois qu'il pouvait être utile, à cette Faculté alsacienne, qu'avec Ehrmann, STOLTZ, COZE, Forget, Stoeber, Schutzenberger, Sédillot, HIRTZ, Küss, il devait tant illustrer. Rappellerai-je qu'il a été, durant une longue série d'années, le Rapporteur de la commission permanente, chargée de rendre compte des thèses, et de désigner celle qui méritait le prix. De 1858 à 1870, ses rapports ont porté sur près d'un millier de dissertations inaugurales. Ils sont un modèle de patientes et consciencieuses analyses et représentent une somme de travail considérable. Nous devons aussi à TOURDES une série d'études sur des questions d'ordre général, sur l'enseignement de la

Médecine et ses réformes, l'organisation et le développement de la Faculté et des Hôpitaux de Strasbourg.
Grande encore a été la place occupée par notre vénéré collègue, en dehors du Professorat. Son profond sentiment du devoir, son grand dévouement pour la profession et le corps médical, pour sa ville natale, lui avaient fait accepter bien des charges, bien des fonctions, dans lesquelles il a rendu les plus importants et les plus utiles services. Il a été Membre de la Commission administrative des Hospices civils de Strasbourg, Membre et secrétaire du Conseil de salubrité du Département du Bas-Rhin, où ses très nombreux et consciencieux rapports sur les différentes questions de salubrité, d'hygiène, d'épidémiologie ont été justement remarqués. Il faut citer ici ses mémoires sur les épidémies de choléra et de 1849, 1850 et 1855, sur les épidémies qui ont régné en Alsace, de 1804 à 1869, études qui valurent à leur auteur une Médaille de l'Académie de Médecine. Mentionnons aussi les remarquables travaux faits en collaboration avec son ami et collègue Stoeber sur l'hydrographie, l'hydrologie, la topographie et l'histoire médicale de Strasbourg et du Département du Bas-Rhin.
La Société de Médecine de Strasbourg, l'Association de prévoyance et de secours mutuels des Médecins du Bas-Rhin, le comptaient parai leurs Membres les plus assidus, les plus actifs, les plus dévoués. Avec Stoeber, il était l'âme de la Gazette Médicale de Strasbourg, dont la collection, depuis sa fondation, en 1841, compte parmi les publications médicales les plus riches en faits intéressants, mémoires importants, documents précieux.
Tel a été, TOURDES, telle a été son œuvre à Strasbourg jusqu'en 1870.
1870 ! A cette période fatale, se rattache une page honorable de la vie de notre estimable collègue. TOURDES était Membre de la Commission Administrative des Hospices, et, chargé d'un Service hospitalier. De grands devoirs lui incombaient à la fois comme administrateur et comme Médecin ; il sut les remplir.
Pendant les sept longues semaines du siège et du bombardement, TOURDES ne manqua pas un jour à son Service des enfants. Et nombreux ont été les petits malades dans ses salles, pendant ces tristes journées. La population enfantine de la ville, non seulement a été cruellement éprouvée par les maladies, mais encore les projectiles et leurs éclats y ont fait de nombreuses victimes, victimes bien innocentes des horreurs du siège.
Comme administrateur, TOURDES a pris une part des plus actives aux travaux exceptionnels de la Commission des Hospices. Il s'installa à l'Hôpital, et contribua puissamment à toutes les mesures qui ont été prises pour faire face aux exigences d'une situation sans précédent.
Comment ne rappellerai-je pas la belle conduite de TOURDES, dans cette nuit terrible du 25 août, où les projectiles ennemis semèrent par toute la ville l'incendie et la mort, et où malgré le drapeau noir, emblème de la souffrance, malgré le drapeau de la Croix de Genève, un obus incendiaire mit le feu à la chapelle du vieil Hôpital. TOURDES n'hésita pas un instant à se joindre au personnel valide de l'établissement pour organiser les secours. Les efforts persévérants de tous empêchèrent seuls les flammes de gagner les bâtiments contigus encombrés de blessés et de malades. Douloureux souvenir !
En 1872, TOURDES suit à Nancy la Faculté de Médecine.
Dans notre cité Lorraine, il réorganise cet enseignement de la Médecine légale qu'il avait élevé si haut à Strasbourg. Retrouver les ressources nécessaires pour ses démonstrations pratiques fut son premier souci, et grande fut sa satisfaction lorsqu'il réussit à faire installer dans les locaux mêmes de la Faculté, une morgue, qui lui permit de rétablir cette Clinique médico-légale qu'il avait su créer ailleurs, 30 ans auparavant.

TOURDES ne consacra pas uniquement ses efforts à la réorganisation de son enseignement ; il apporte encore la plus précieuse activité à l'installation et au développement de notre Ecole, dont la prospérité lui a toujours tenu profondément à cœur. Les multiples services qu'il lui a rendus, lui avaient depuis longtemps assuré l'estime et la reconnaissance générale, lorsqu'en 1870, après la retraite du Doyen STOLTZ, ses collègues le désignèrent à l'unanimité pour sa succession. C'est TOURDES qui apporta le plus utile concours aux études préliminaires à la construction de notre grand Hôpital des cliniques, l'Hôpital civil. Il fut le Rapporteur de la commission qui élabora le programme à suivre pour élever ce bel et vaste établissement. Son « Projet de reconstruction des Hospices civils » reste une étude remarquable où tous les éléments d'une question aussi importante sont examinés de la manière la plus approfondie et avec une exactitude de détails, des plus scrupuleuses.

C'est sous son Décanat que l'Hôpital civil a été inauguré et que furent commencées les premières études qui devaient aboutir à l'élévation de cet autre monument qui fait tant d'honneur à l'Université et à la ville, l'Institut anatomique. TOURDES avait sa place au Conseil académique, à l'ancien Conseil général des Facultés, aujourd'hui Conseil de l'Université. Il a représenté les Facultés de Médecine au Conseil supérieur de l'Instruction publique.

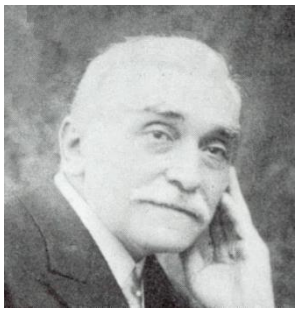
Tant de services importants devaient être officiellement reconnus. TOURDES était Officier de l'Instruction publique ; en 1881, il fut promu Officier dans la Légion d'Honneur. Récompense bien méritée, hommage justement rendu à l'homme de science, au Professeur éminent, au Doyen dévoué à la Faculté.

Le renom du savant, l'autorité incontestée du Médecin légiste et de l'hygiéniste désignaient notre estimable collègue pour les fonctions publiques. TOURDES acceptait toutes celles dans lesquelles il croyait pouvoir être utile. C'était pour lui, non un honneur, mais un devoir qu'il remplissait avec conscience. Son exactitude augmentait la valeur de sa précieuse collaboration.

Il fit partie de la Commission municipale des logements insalubres, du Conseil d'Hygiène et de salubrité du Département. Comme Membre et comme Vice-président, il s'y est signalé par de nombreux travaux, par la sagesse de ses avis, par la direction imprimée à une institution qui rend à la population de réels services. D'une honorabilité professionnelle parfaite, toujours disposé à se dévouer pour le corps médical, la confiance et l'estime de ses confrères l'avaient désigné comme successeur de LALLEMENT, pour présider l'Association de prévoyance et de secours mutuels des Médecins de Meurthe-et-Moselle. Son dévouement pour l'œuvre lui valut le grand honneur d'être appelé à siéger comme Vice-président au Conseil Central de l'Association Générale des Médecins de France. Ces fonctions, il les a exercées jusqu'au dernier jour.

C'est en novembre dernier, en se rendant à une séance importante de la Commission administrative de notre Association locale, qu'il a ressenti les premières atteintes du mal qui devait nous l'enlever. TOURDES vient de s'éteindre après une longue vie, noblement remplie, vie de labeur, de dévouement pour la science et l'enseignement, de probité et d'honorabilité professionnelles, de patriotisme élevé. Longue est la liste des services rendus par le Savant ; imposante aussi celle des travaux du Professeur et du Médecin. Comme Médecin légiste, TOURDES a acquis une renommée universelle ; il est une des gloires Françaises de la Médecine légale. Le talent du Maître, sa grande bienveillance, son entier dévouement pour les élèves, la bonté toute paternelle avec laquelle il les accueillait et s'efforçait de leur être utile, la simplicité et la bonhomie avec lesquelles il se plaisait au milieu d'eux, nous tous les avons admirés et en avons apprécié les bienfaits. Nous en conserverons le plus reconnaissant souvenir. Le nom de notre

Maître restera gravé dans nos cœurs comme il l'est dans le livre d'or de la Faculté, où ajouté à celui du père, il marque une période glorieuse d'un grand siècle de durée.
Ce que TOURDES a fait pour la science, pour l'enseignement, pour ses élèves, pour sa chère Faculté de Médecine, il l'a fait aussi pour la profession médicale, à laquelle il était profondément attaché et dévoué. Il avait le sentiment le plus profond de la confraternité, accordait une estime et une sympathie égales à tous ses confrères, au plus modeste comme au plus renommé ; il les aimait et recherchait leur compagnie. Son assiduité à toute réunion de Médecins est unanimement reconnue. Notre estimable confrère voulait le corps médical puissant, entouré de la considération générale, du public et des pouvoirs. En toute occasion, en toute circonstance, il encourageait les Médecins à s'unir, à s'entraider dans l'accomplissement de leur mission humanitaire, à se dévouer partout où, de par leurs connaissances spéciales, ils pouvaient être utiles. Celui que nous pleurons prêchait d'exemple.
A l'autorité du savant, à l'admiration et à la reconnaissance que collègues, confrères, élèves lui conservaient, s'ajoutaient l'estime et le respect de tous.
Touchante était sa réception, lorsqu'il se présentait à quelque assemblée de Médecins ! Quelle belle fête, les associations médicales du Département des Vosges ne lui avaient-elles pas préparées, il y a trois ans. Quelle belle ovation lui était faite, lorsqu'il venait assister à une séance de Société savante ! A Paris, à l'Académie de Médecine, où il aimait aller, heureux d'y retrouver de ses anciens élèves, aujourd'hui, à leur tour, des Maîtres, chaque fois l'illustre Compagnie s'empressait de rendre un solennel hommage au savant modeste, universellement estimé et vénéré, qui a honoré la science et la profession médicale durant une si longue série d'années.
Outre ses nombreuses obligations, ses multiples devoirs, TOURDES trouvait encore le temps, dans ses rares loisirs d'homme de science et de Médecin, de cultiver les lettres. Il affectionnait entre toutes les études d'histoire, était Membre de l'Académie de Stanislas, et son remarquable discours sur les origines de l'enseignement médical en Lorraine et la Faculté de Pont-à-Mousson a été le fruit de ses lectures et, de ses patientes recherches.
Aux services rendus par le Savant, aux mérites de la vie publique, TOURDES joignait ceux de la vie privée, les vertus du père de famille. Il en a trouvé la juste récompense dans le tendre attachement d'enfants qui ont fait son honneur, et qui jusqu'à ses derniers moments l'ont entouré de l'affection la plus touchante et des soins les plus dévoués. Cette affection et ce dévouement, ils en avaient eux-mêmes eu l'exemple dans la grande bonté, la bienveillance extrême que leur père témoignait à tous ceux qui l'approchaient. Ces qualités du cœur trouvaient leur appui, chez TOURDES, dans une grande piété. Toute cette longue vie si honorable et si utile, suscite des sentiments d'admiration et de vénération profondes. Elle est un exemple qui fortifie et qui encourage. La Faculté de Médecine, la Cité, le Corps médical de la France entière en conserveront le pieux souvenir. Cher collègue, cher Doyen, cher Maître, vous avez rempli votre mission ; recevez, au nom de la Faculté de Médecine, que vous avez tant aimée, tant honorée, un éternel adieu.



VAUTRIN Alexis

1859-1927

ELOGE par le Professeur A. HAMANT

Deux années viennent de s'écouler. Nous avons encore devant les yeux cet émouvant et rare spectacle, d'une foule immense toute empreinte de tristesse, venant conduire à sa dernière demeure celui qui avait rendu à un si grand nombre de ses concitoyens la vie ou la santé.

Aujourd'hui, devant cette Médaille, nous venons pieusement apporter un hommage public au grand chirurgien, dont la parole abondante et fleurie enchantait, et permettait d'entendre avec plaisir, l'exposé des questions les plus arides et des problèmes les plus ardus, dont la main experte et habile, dirigée par un cerveau lucide, travaillait sans faiblesse et hésitation, puis aussi à l'homme de bien, au cœur loyal, à l'âme droite sans reproche.

Le Professeur VAUTRIN avait commencé ses études à l'heure où les pratiques et les habitudes de la vieille Chirurgie régnaient encore presque en Maîtresses, mais cette empreinte des temps abolis ne laissa en lui aucune trace et c'est l'âme ardente, le cœur joyeux, plein d'audace et d'espérance qu'il appliqua avec succès les grandes directives de la Chirurgie aseptique.

Des méthodes nouvelles il sut rapidement discerner les faiblesses et se plaça bien vite au premier rang des hardis novateurs, de ces champions ardents et convaincus auxquels nous devons cette science immense et triomphale qu'est la Chirurgie contemporaine.

N'était-il pas taillé, d'ailleurs, pour faire un chirurgien avec son corps robuste, ses larges épaules, sa haute taille un peu voûtée cependant, et comme pliant sous le poids de sa belle tête aux lourdes pensées !

C'est cette force qui lui permit de résister aux fatigues écrasantes de la vie chirurgicale : fatigues physiques, consécutives aux interventions longues, délicates, pratiquées souvent dans de pénibles positions, au milieu d'une salle d'opération surchauffée, à l'atmosphère empoisonnée par les vapeurs anesthésiques ; fatigues morales relevant de la tension cérébrale intense, du sentiment de la responsabilité, des décisions longuement mûries, souvent au cours d'une cruelle insomnie, de l'angoisse des suites opératoires, du chagrin des insuccès, conséquence parfois inévitable d'une lutte trop longtemps poursuivie et dont aussi bien le chirurgien ne peut, malheureusement toujours sortir vainqueur.

Mais son âme était aussi fortement trempée que son corps. Toujours calme, toujours en parfaite possession de lui-même, il conservait sur ses réflexes la domination la plus absolue. Les moments difficiles ne le troublaient point, car son esprit méthodique, sa prudence, même dans ses plus

grandes audaces, lui avaient procuré bien vite une maîtrise absolue, basée sur une grande expérience, fruit vigoureux qui ne pousse que sur un sol bien et longtemps cultivé.
Son esprit de pondération, ses réflexions post-opératoires, l'intérêt avec lequel il interrogeait et suivait ses malades, l'avaient vite imbu d'un principe directeur différent de celui de ses devanciers, de celui de la plupart de ses contemporains. Bien vite il avait compris que la Chirurgie ne devait pas se contenter d'être destructive - pour un fruit douteux, faut-il couper la branche qui le porte, alors qu'elle pourra donner plus tard de superbes produits ? - non certes, la Chirurgie doit être réparatrice, reconstructive et, pendant la plus grande partie de sa vie, VAUTRIN plaida cette cause avec une si grande éloquence, une si grande chaleur et une si grande clarté qu'actuellement la cause est entendue, mais est-il toujours rendu justice à son plus chaud partisan ?
Grâce à la minutie de ses études anatomiques, grâce à sa connaissais très précise, et souvent renouvelée de la topographie la plus intime du corps humain, le Professeur VAUTRIN avait acquis une adresse manuelle remarquable.
Opérateur pratique et anatomiquement précis, il allait droit au but, avec simplicité dans l'attitude, sobriété et fermeté dans les gestes. Tous ses mouvements étaient pondérés, nets, ordonnés, et les interventions les plus difficiles, coupées des temps les plus imprévus, paraissaient aussi réglées que l'opération la plus typique, la plus banale.
Comme le voulait Celse, sa main était hardie et stable, elle était également experte au maniement des instruments et capable de leur faire donner leur rendement maximum. A l'affût de tout progrès, même instrumental, il savait discerner l'indispensable du superflu et ses boîtes d'instruments n'ont jamais connu ces outils, soi-disant perfectionnés, destiné à un acte tellement limité, qu'il ne se rencontre pour ainsi dire jamais.
En raison de sa tournure d'esprit, de son amour des choses claires et nettes, il était précis et ses sutures soignées, minutieuses, complétaient sûrement un acte opératoire élégant, basé sur un diagnostic bien étudié.
Cette habileté manuelle, comme toute qualité humaine, du reste, n'était pas seulement un bien congénitalement acquis, elle était le résultat d'une longue application, d'un effort soutenu. Chargé pendant plus de six années de diriger les travaux de Médecine opératoire, à l'époque où ceux-ci n'étaient pas un simple mythe, il avait pu améliorer une adresse déjà bien grande, connaître à fond toutes les règles si précises de la mécanique opératoire et en posséder toutes les finesses.
Toutefois l'adresse manuelle, la rapidité et la précision, ne sont pas tout en Chirurgie, il importe encore que le geste, que l'acte soit réglé et régi par un cerveau hardi, actif, prompt aux décisions, sachant pallier rapidement par une combinaison nouvelle à une complication inattendue, pouvant retrouver ou même inventer le procédé, la manœuvre qui permettra de terminer convenablement l'opération, et de remporter la victoire.
Dès ses premières études, le Professeur VAUTRIN avait été remarqué pour son intelligence claire et déliée, déjà en rhétorique il remportait, au Concours académique, le prix d'honneur.
Au cours de ses études médicales, il enleva de haute lutte toutes les récompenses et gravit comme en se jouant les échelons de la vie universitaire.
Travailleur infatigable, tard penché sur ses livres, toujours soucieux de son perfectionnement professionnel, il se tenait au courant de toutes les nouveautés techniques et scientifiques. Curieux de tous les progrès, il se déplaçait volontiers, et aimait préciser les points qui lui étaient restés obscurs. Il aimait à réfléchir, à rechercher la cause des suites opératoires troublées et, doté d'une mémoire excellente, aimait à rappeler ses interventions déjà anciennes. Comme son expérience était très étendue, ses jugements étaient toujours fort sages et pleins de bon sens.

Esprit puissant, il prôna de nouvelles tactiques et trouva des manœuvres inédites dont certaines, comme le « décollement du duodénum pour l'abord du cholédoque », « le retournement de la vaginale », dans la cure de l'hydrocèle, sont des trouvailles de génie qui pourraient suffire à illustrer un chirurgien.
Ne lui devons-nous pas également un procédé anatomique d'extirpation du ganglion de Meckel ? N'a-t-il pas, dès 1894, trouvé la méthode d'opération transpleurale, thorax ouvert, aujourd'hui acceptée par tous ? La pancréatite chronique n'est-elle pas mieux connue depuis ses travaux ? Nous n'insisterons pas sur ses nombreuses communications concernant la Chirurgie gynécologique, dont on peut bien dire qu'elle était de beaucoup sa préférée.
Il y a peu de temps, au cours d'un travail sur la nécrose des fibromes, j'avais eu la grande satisfaction de pouvoir retrouver, dans une observation qu'il avait publié, presque au début de sa carrière, des conceptions alors sans écho mais qui, depuis, avaient été acceptées, publiées par d'aucuns, sans rappeler leur origine. J'ai eu la joie de citer les phrases par lesquelles ce Maître éminent, prévoyant dans sa sagesse, avait prédit ce qui est arrivé et j'ai pu lui rendre ce qui lui revenait : la priorité d'une conception nouvelle.
Intelligence avertie et clairvoyante, il sut toujours reconnaître le bon grain de l'ivraie et travailler à construire l'avenir en se basant sur des fondements solides et éprouvés.
Dans ses dernières années, malgré sa lourde tâche de Professeur de Clinique chirurgicale, tâche qu'il accomplissait avec zèle, méthode et grande exactitude, malgré sa clientèle très étendue, malgré la maladie qui lui faisait sentir plus lourdement le poids des ans, ne s'était-il pas mis à étudier dans tous ses détails techniques, pourtant si arides, la thérapeutique physique anti-cancéreuse et, nouveau Pierre l'Ermitte, ne l'avons-nous pas vu prêcher une nouvelle croisade contre ce fléau étrange et terriblement mortel qu'est le cancer.
Il parvint à réveiller les bonnes volontés toujours sollicitées, souvent ébranlées, mais rarement décidées et put faire édifier le magnifique Institut radiothérapique, hélas déjà insuffisant, et pour lequel il faudra recourir, une fois de plus, au zèle jamais en défaut, à l'action bienveillante de la Commission des Hospices, toujours prête pour le bien des malheureux et de ceux qui souffrent.
C'était bien une foi d'apôtre qui animait le Professeur VAUTRIN, car précisément, à cette même époque, il avait entrepris de moderniser complètement son Service opératoire et, d'accord toujours avec la Commission des Hospices, qui lui ouvrit très large son trésor, il put faire édifier le magnifique groupe opératoire qu'il eut la joie de voir fonctionner, mais qu'il voulait perfectionner encore.
Il avait beaucoup fourni : son cerveau, son temps, sa bourse, il donnait plus encore, il donnait son cœur.
D'autres plus qualifiés vous rediront ce que vous savez tous, son désintéressement, son abnégation, son dévouement, je dirai simplement qu'habile ouvrier, penseur brillant, le Professeur VAUTRIN était aussi un cœur, réunissant ainsi les qualités du vrai chirurgien qui, suivant une formule chère aux Américains, doit être une main, une tête, un cœur.
Il était doux et compatissant pour ceux qui souffraient, énergique cependant avec les timorés, affable et persuasif avec les timides qu'effraient les opérations, patient avec ceux qui s'affolent si volontiers, ferme cependant et ne se laissant pas fléchir par les plaintes mal fondées. Il pesait toutes ses décisions et s'efforçait de les présenter sous un jour agréable, car il était heureux de formuler un verdict favorable et savait adoucir les pronostics sombres et fâcheux par des paroles réconfortantes et consolatrices.

Sa bonté se dissimulait parfois, sous une mâle rudesse qui la rendait peut-être plus efficace, mais elle n'était jamais en défaut et je pourrais citer maints exemples de sa bonté très agissante, même à l'insu de ceux qui devaient en profiter, qualité bien rare.
C'est que le spectacle quotidien des souffrances n'endurcit pas, comme on a trop tendance à le croire, au contraire, il fait naître la pitié et rend bienveillant et généreux.
Il était doux comme tous ceux qui sont Maîtres d'eux-mêmes et calme comme ceux qui sont forts, c'est pourquoi il pouvait réconforter lors des heures pénibles, des heures troublées pleines d'angoisse, lorsque de l'opération qui va être tentée, découlera la souffrance ou la guérison, la vie ou la mort.
Malgré les déboires et peut-être les injustices de la vie, le Professeur VAUTRIN conserva ces rares qualités d'âme jusqu'au bout, car il était de la race de ceux dont le cœur reste ferme, l'esprit lucide et coordonné, le cerveau Maître du cœur et de l'impulsion des nerfs, et la maladie ravagea son corps athlétique sans parvenir à affaiblir sa volonté, ni ébranler son courage, tant il reste vrai qu'une âme vaillante est Maîtresse du corps qu'elle anime.
Puisse ce monument rappeler pour l'avenir la tâche à remplir, le modèle à prendre. Ne sera-ce pas rendre au Professeur VAUTRIN un dernier hommage, celui qui, au surplus, lui serait le plus agréable, que de continuer son œuvre si magnifiquement commencée, que de suivre ses directives si mûrement réfléchies et si nettement tracées.
Tous ici, sœurs si dévouées qui ont vécu près de lui des années nombreuses et cependant trop courtes, formant pour lui rendre la tâche moins pénible un personnel de choix, étudiants, Externes et Internes encore pleins de son souvenir, tous, nous voulons, relevant le flambeau tombé de ses mains défaillantes, le prendre comme guide, dans notre bataille incessante, contre la maladie et contre la mort.

VERMELIN Henri

1891-1968

ELOGE par le Professeur J. HARTEMANN

Je ne pensais pas, il y a sept ans, lorsque je succédai au Professeur Henri VERMELIN, que j'aurais au dernier jour de mon petit septénaire le douloureux devoir de prononcer son éloge funèbre. Il était à cette époque si robuste, si plein de vie. Tout laissait supposer qu'il jouirait comme notre commun Maître, le Professeur FRUHINSHOLZ, d'une longue et heureuse retraite. Or chacun put constater peu de temps après son départ de la Maternité un net affaissement de ce dynamisme qui le caractérisait, et lorsque quelques mois plus tard devait avoir lieu la remise du médaillon destiné à être apposé à la Maternité, le Professeur VERMELIN tombant franchement malade, cette cérémonie ne put avoir lieu. Sans doute se remit-il momentanément après ce choc et put-il encore poursuivre son activité à l'Office d'Hygiène Sociale, mais depuis deux ans sa santé s'altéra gravement et il devait succomber le 15 juin 1968. Il allait avoir 77 ans.

La presse locale a rendu hommage à notre collègue et retracé l'essentiel de sa vie publique. Je ne m'étendrai pas sur l'ensemble de celle-ci. Je rappellerai seulement sa brillante conduite pendant la guerre de 14-18 qui lui valut la Croix de guerre avec deux citations, la Légion d'Honneur à titre militaire et la Médaille d'Or de la Bravoure Serbe (cette dernière sur le front d'Orient). Je rappellerai également tout l'intérêt qu'il porta aux œuvres Sociales. Il fut notamment Directeur de la Station de Protection Maternelle de l'Office d'Hygiène Sociale de Meurthe-et-Moselle en même temps qu'il était Membre du Conseil permanent d'Hygiène Sociale du Ministère de la Santé, et Consultant Régional d'Obstétrique pour la Région Sanitaire de Nancy. Je rappellerai aussi qu'il fut jusqu'à sa retraite hospitalo-universitaire Directeur de l'Ecole de Sage-femmes de Nancy. Alors qu'il était Président de l'Ordre des Sage-femmes de Meurthe-et-Moselle jusqu'en 1961, il fut en même temps, de 1950 à 1956, Président de l'Ordre national des Sage-femmes de France. Il contribua beaucoup à l'amélioration des statuts de cette profession.

Mais c'est surtout de son rôle d'Enseignant et de Chef d'Ecole dont je voudrais parler devant vous. Outre les nombreuses générations d'étudiants en Médecine qu'il a initiées à l'Obstétrique, il forma en dehors de ses collaborateurs directs de nombreux Gynécologues Accoucheurs (avant même la création du diplôme national de Gynécologie Obstétrique) à qui il faisait attribuer un diplôme d'Université et qui sont allés porter au loin, en France et à l'Etranger, le renom de l'Ecole Obstétricale Nancéienne. C'est en 1944 que Henri VERMELIN, après avoir conquis à Nancy tous les grades universitaires et hospitaliers (Externe en 1910 - Interne en 1913 - puis, après l'interruption de la première guerre mondiale, de nouveau Interne à la Maternité en 1920 - Chef de

Clinique, Agrégé en 1930) succéda à la fin de la deuxième guerre mondiale à son Maître FRUHINSHOLZ dans la Chaire de Clinique obstétricale de la Faculté de Médecine de Nancy. Il devait la conserver pendant 17 ans. Malgré la redoutable succession qu'il prenait dans cette Chaire, il l'illustra à son tour incontestablement.

Il eut d'abord la grande sagesse de rester fidèle à l'esprit de cette Ecole qui avait fait ses preuves. Une idée domina sa conduite, idée qui au premier abord paraît élémentaire, mais qui malheureusement n'inspire plus aussi constamment la conduite de nombreux accoucheurs - l'idée que la nature, dans le domaine physiologique que constitue la fonction de reproduction dans toutes ses phases, et notamment dans sa phase terminale, la mise au monde de l'enfant, devait être un modèle. Et d'abord il ne faut pas voir de la pathologie où elle n'existe pas. Trop souvent par exemple l'accouchement par le siège est considéré comme anormal, sinon comme franchement dystocique. Un des grands mérites de VERMELIN dans ce domaine a été de montrer que l'accouchement par le siège pouvait se dérouler dans son entier sans même que l'on intervint par cette fameuse manœuvre de Mauriceau sans laquelle aucun enfant, depuis le XVIIème siècle, n'avait le droit de venir au monde par une plongée « à reculons ». VERMELIN a montré que cette manœuvre d'apparence anodine pouvait être le point de départ de lésions cérébro-méningées facteurs de morts néo-natales ou de séquelles psychomotrices et qu'il valait mieux s'en passer.

Dans tous les traités modernes d'Obstétrique, on parle de la technique de Vermelin (technique sans manœuvre) de l'accouchement par le siège, adoptée depuis par de nombreux accoucheurs et à laquelle l'Ecole de Nancy (réserve faite pour quelques catégories de prématurés) est restée fidèle. C'est dans le même esprit que VERMELIN s'est toujours refusé à pratiquer systématiquement ce que certains appellent l'accouchement médical, d'autres l'accouchement dirigé, etc.… se contentant pour son compte de guetter l'apparition des anomalies du travail pour les corriger aussitôt si elles venaient à se produire.

Mais cette surveillance bien entendu doit s'exercer dès le début de l'apparition des contractions et tous les « faux débuts de travail » notamment doivent être immédiatement stoppés, afin d'éviter la survenue des dyscinésies majeures. En outre, cette surveillance ne doit jamais comporter la rupture systématique de la poche des eaux, à une dilatation peu avancée comme le prétendaient certains (pour Kreis, le promoteur de cette rupture, la poche des eaux faisait partie de la « poésie obstétricale » d'antan). Pour VERMELIN il fallait continuer à la respecter et il enseignait ce respect et l'imposait autour de lui.

Toute cette sagesse obstétricale si j'ose dire, VERMELIN l'a concrétisée dans un grand nombre d'articles de mise au point de physiologie obstétricale et d'étude du mécanisme de l'accouchement dans les différentes présentations parues dans l'EMC avec la collaboration de son élève RIBON.

Et pourtant VERMELIN n'était pas ennemi des nouveautés, à condition que ces nouveautés aillent dans le sens de la Physiologie. C'est ainsi qu'il fut un des premiers en France - et dès 1953 - à appliquer la préparation psychoprophylactique de l'accouchement qui nous venait d'URSS, préparation destinée à réaliser l'accouchement « sans douleur » ou tout au moins « sans crainte ».

Par contre, ayant été un des premiers avec notre Maître FRUHINSHOLZ et toute l'Ecole obstétricale de Nancy à croire à la grossesse prolongée et à sa nocivité pour l'enfant, du moins dans certains cas, à une époque où personne ou presque ne voulait l'admettre, il s'est, depuis qu'elle hante les accoucheurs de partout et plus encore les familles, toujours opposé aux interruptions systématiques de la gestation pratiquées dans ces cas trop facilement et souvent sur de simples présomptions (ceci bien entendu avant ces toutes dernières années où certaines recherches nous permettent assez souvent à la fois de préciser la réalité de la prolongation de la

grossesse et de mesurer le risque couru par le fœtus). C'était là de sa part simple sagesse, car il ne craignait pas l'action - il s'en faut. Il avait à la Maternité Pinard développé considérablement l'emploi des méthodes chirurgicales en même temps qu'il avait amélioré les techniques (notamment en ce qui concerne les sutures dans les opérations césariennes). Son tempérament dans sa jeunesse le portait vers la Chirurgie ; du reste et il ne nous a jamais caché que si les circonstances avaient été différentes, il aurait choisi une carrière de chirurgien. Mais dans le domaine de la Chirurgie obstétricale il a su toujours, comme en tout, garder la mesure.

Chef d'Ecole, il a, dans de nombreux écrits, laissé la marque de ses idées directrices. En 1933 il avait, en collaboration avec le Professeur LUCIEN, écrit un livre sur « l'œuf humain » dans lequel il développait les belles recherches qu'il avait faites avec le Professeur MUTEL onze ans auparavant sur la circulation placentaire dans les grossesses gémellaires. Je ne puis bien entendu énumérer les nombreux problèmes auxquels il a consacré une plume alerte et une parole (dans les Congrès notamment) qui ne l'était pas moins. Je citerai toutefois, en dehors de ce que j'ai déjà signalé, le rôle qu'il a joué dans le déboulonnement de la « syphilis héréditaire » de son piédestal obstétrical, ses recherches sur les manifestations vasculo-rénales de la grossesse, l'hémorragie rétro-placentaire, la réduction de la durée du travail grâce à une meilleure surveillance, etc...

Le maintien du procédé de réduction manuelle du cordon tombé en procidence auquel il restait fidèle, tout au moins chez les multipares, était justifié à une époque où la césarienne offrait encore quelques risques, surtout lorsqu'elle était improvisée comme dans ces cas d'extrême urgence, et avant les techniques modernes de réanimation. Toujours cette prudence dictée par la raison et l'expérience, et qui a sans cesse si heureusement contrebalancé une tendance naturelle plutôt orientée vers l'action.

Ce goût de l'action, VERMELIN a eu l'occasion de l'exercer en améliorant constamment son Service. C'est ainsi que le bloc de travail a été modernisé sur ses conseils et rendu apte notamment à l'application des méthodes psychoprophylactiques. De même il a réalisé le premier pas dans la modernisation du Service des Prématurés. Il a été à l'origine de la création, en 1951, du Laboratoire de Biologie Sexuelle qui s'est tant développé depuis. Signalons également le Service de Radiographie qu'il a mis en place grâce aux crédits des honoraires médicaux hospitaliers et dans lequel il a introduit ultérieurement les nouvelles techniques de radiopelvimétrie.

N'est-il pas aussi à l'origine de la construction de ce pavillon spécial des Consultations qui peut-être n'a pas toujours donné toute satisfaction au point de vue étanchéité - mais c'est là problème d'architecte - mais qui, tout en libérant des locaux dans le bâtiment principal de la Maternité pour loger plus largement le Service de garde, a permis de rassembler en un seul pavillon tous les Services de Consultations Externes de la Maternité et ceux de l'Office d'Hygiène Sociale ainsi que les Services administratifs du Contrôle médical de la majorité des examens de grossesse effectués dans le Département (Centre Médico-Social de Protection Maternelle).

Toutes ces activités hospitalo-universitaires et sociales, tous ces efforts couronnés d'un si constant succès, ont été récompensés, outre de nombreuses décorations (Commandeur de la Santé Publique, Officier de la Légion d'Honneur, etc...) par l'élection de VERMELIN comme Membre Correspondant national de l'Académie de Médecine peu de temps après l'immense succès du XIXème Congrès de la Fédération des Sociétés d'Obstétrique et de Gynécologie de Langue Française qui s'est tenu à Nancy en mai 1961 et qu'il a présidé avec tant d'autorité.

Incontestablement VERMELIN fut une personnalité marquante de notre Faculté. Sous sa dépendance pendant de longues années, vieux dauphin blanchi sous le harnais et rongeant forcément un peu son frein, j'aurais pu être mauvais juge ; mais je pense toutefois l'avoir observé

avec assez d'objectivité pour oser le juger, même sur le plan humain. Si ce jugement avait dû être défavorable, je passerais sous silence cette partie de mon discours, ou plutôt je n'aurais vraisemblablement pas accepté cette tâche lorsque Monsieur le Doyen a eu l'amabilité de me demander de m'en charger.

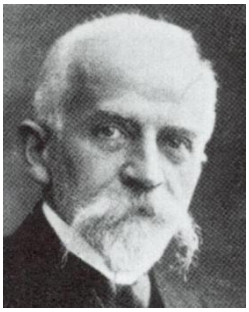
J'appartiens à une époque où l'on ne « contestait » pas et ce n'était pas la faute du Professeur VERMELIN s'il n'était né que sept ans avant moi, et ce n'était pas non plus sa faute, mais sa chance, si l'âge de la retraite a été reporté de quelques années après le départ du Professeur FRUHINSHOLZ. Admettant cela, je ne pouvais que vivre sagement dans son ombre et je ne puis aujourd'hui que relire ce que je me préparais à lui dire le jour de la remise du médaillon à la Maternité : « En toute sincérité, j'ai toujours souhaité que « Dieu vous prêta vie » pour employer une expression conjuratoire qui vous était familière. Indépendamment de la respectueuse amitié que je vous portais depuis longtemps, j'ose avouer que je goûtais une certaine quiétude, en dehors des responsabilités que vous assumiez toutes sur vos robustes épaules. »

Et cependant VERMELIN était autoritaire, mais il l'était surtout dans le sens de « plein d'autorité », il s'imposait aux autres mais parce qu'il était ferme d'abord avec lui-même. La discipline qu'il exigeait de son entourage, il commençait par se l'imposer à lui-même. Toujours à l'heure et souvent même avant. Il y avait quelque chose de militaire dans son comportement. A l'époque, du reste, certains n'étaient pas éloignés de penser que la discipline fait la force des Services. A côté de cette tendance dominante, et sans contradiction avec elle, il était doué d'une très grande sociabilité - il connaissait du reste tout le monde. J'ai toujours, admiré, étant moi-même peu doué, combien il retenait facilement les noms et les personnes. Il ne craignait point de se déplacer, de faire des visites. Les démarches ne l'effrayaient pas. Il en faisait du reste largement bénéficier son Service.

J'ai eu le privilège de connaître la profondeur de sa sensibilité et la qualité de son amitié lorsqu'il y a quinze ans j'ai eu d'énormes tourments familiaux. Il a été à ce moment-là mon confident de tous les jours. C'était si commode pour moi de lui redire tous les matins où en étaient mes affres et mes désespérances, et il savait si bien me remonter. Il avait le sens de la pitié, ce qui n'est pas donné à tous les hommes forts. Cette pitié, il savait la témoigner aux plus humbles et justement peut-être parce qu'ils étaient humbles. Jamais il ne manquait, lorsqu'une accouchée avait mis au monde un enfant mort, ou lorsque, chose plus rare, elle avait donné naissance à quelque malformé, de passer de très longs instants assis au cheveu de l'infortunée pour la consoler.

Mais s'il était sensible, voire émotif, il l'était dans tous les sens du terme et je crois que personne dans son entourage, du moins à la Maternité, ne peut se vanter de n'avoir jamais essuyé ses orages. Moi-même j'ai assisté à bien des tempêtes. J'en ai été une fois ou l'autre l'objet assez surpris. Mais ces sautes d'humeur étaient toujours brèves, ses tendances altruistes reprenaient vite le dessus et le lendemain, quelquefois le soir-même, tout était arrangé.

En tout cas il a su garder l'affection de l'ensemble de ses collaborateurs et de ses élèves, et la nouvelle de sa mort les a tous bouleversés. Pourtant beaucoup y étaient préparés. Depuis près de deux ans cette personnalité si attachante s'était anéantie. C'était la nuit, mais une nuit agitée qui ne permettait plus aucun dialogue. Courageusement Mme Vermelin a soigné pendant ces deux ans ce grand malade. Nous lui adressons en ce jour nos condoléances bien émues, non seulement pour cette mort, mais pour tout ce qui l'a préparée. Avec elle nous ne voulons nous rappeler que le Vermelin d'autrefois, ce chef incontestable, père de son Service comme de sa famille, père sévère mais bon et s'efforçant d'être juste - collègue estimé - ami fidèle. Avec elle et ses deux fils, François et Gérard, nous pleurons tous aujourd'hui Henri VERMELIN.



VUILLEMIN Jean-Paul

1861-1932

Le Professeur VUILLEMIN par le Professeur G. PERCEBOIS
Annales Médicales de Nancy

Le 13 février 1861, « entre le Mardi Gras et le Mercredi des Cendres », Auguste Vuillemin, percepteur à Docelles, connut une grande joie : sa femme, Julie Guery, épousée en 1856, donna naissance à un fils, Jean-Paul. Déjà, peu de temps après leur mariage, un garçon était né, mais il mourut en bas-âge. Une fille, Marie, avait précédé Jean-Paul au foyer. Auguste Vuillemin espérait que la mort épargnerait ses deux enfants. Le pauvre homme lui avait déjà payé un lourd tribut ; marié en premières noces à Laure Parisot, comme lui de Vicherey, il en avait eu un enfant. Très tôt, la mort lui ravit ces deux êtres aimés.
Le nouveau-né était de constitution délicate. Aussi fut-il particulièrement choyé par sa mère qui, chaque jour, l'emmenait au grand air. Longtemps, elle conserva cette habitude et quand devenu écolier, son fils disposa de moins de temps, ils sortirent ensemble après le déjeuner ou après la classe. Férue de botanique, initiée à cette science par son père, possédant comme lui un herbier riche des plantes de la région qu'elle complétait en toutes occasions, Madame Vuillemin guida très tôt son fils dans ce monde végétal qu'elle vénérait.
Jean-Paul fréquenta l'école très jeune : d'abord la « Salle d'asile de Sœur Marcille », puis la classe de l'instituteur, M. Trevillot, qui lui inculqua de solides notions de mathématiques.
Les enfants grandissant, il s'avéra nécessaire d'aller habiter un lieu plus propice à leurs études. Epinal, à proximité était toute désignée : M. Vuillemin pourrait conserver ses fonctions à Docelles où il se rendrait par le chemin de fer de la Vologne ; la famille trouverait un toit chez le grand-père Guery, veuf depuis peu. On s'y installa donc, en 1869, rue d'Ambrail. La maison s'appuyait aux remparts. Une tour dominait le jardin, gagné sur les anciens fossés ; un ruisseau le traversait. L'intérieur était tout aussi attrayant pour une jeune imagination. On y trouvait des herbiers, des collections de fossiles, de minéraux, des livres anciens.
Le grand-père, Constant Guery avait commencé, dans sa jeunesse, des études de pharmacie à Strasbourg, qu'il avait dû interrompre à la mort de son père. Revenu à Epinal, il fut successivement employé à la Préfecture, caissier à la Recette Générale, puis Fondé de Pouvoir et enfin, Archiviste départemental. Ces fonctions ne lui firent jamais abandonner complètement les Sciences naturelles. C'est ainsi qu'il travailla aux collections du Musée de la ville et qu'occasionnellement, il enseigna la botanique au collège. Il constitua une importante collection géologique avec son frère, officier du Génie ; et surtout, il ne manquait pas une occasion

d'herboriser, avec sa fille d'abord puis, plus tard, avec son petit-fils, Jean-Paul. Le grand-père et l'enfant sortaient presque quotidiennement ensemble ; courtes promenades après la classe ou excursions plus longues des jours de congé. Souvent c'était toute la famille qui se rendait aux champs. Il était d'usage d'aller, chaque année, goûter à la « Fontaine des Quarante Semaines » qu'avait embellie un Guery, en 1847, l'oncle Joson. C'est dans les anfractuosités de cette fontaine que VUILLEMIN rencontra, des années plus tard, le sujet de sa première note scientifique, une mousse « *Schistostega osmundacea* ».

Durant le premier semestre de 1872, Paul, élève de 6ème au collège d'Epinal, rédigea un journal. Levé chaque jour à 6 heures, parfois à 5, il revoit ses leçons jusqu'à 7 heures, déjeune, dit ses prières en famille et fréquente l'école de 8 h. à 10 heures. Il se consacre à ses devoirs jusqu'à midi. L'après-midi, la classe se termine à 4 heures. On lui accorde une heure de récréation, puis les devoirs et les leçons l'occupent jusqu'au dîner. A 9 heures il est heureux d'aller se coucher. Sa classe compte 18 élèves, ses places sont bonnes. Les jours de congé, le lever est retardé à 7 heures. L'après-midi, il se rend chez des camarades ou les reçoit chez lui. Selon le temps ou l'humeur, on regarde des images ou l'on joue à la guerre ; on construit même des forts dans le jardin qu'on fait sauter avec de la poudre et des pétards. Le dimanche soir est consacré à une partie de nain jaune avec le grand-père, « Papa Constant ».

Les promenades en famille tiennent aussi une grande place : « on va au bois, on regarde avec ironie manœuvrer au Champ de Mars les Prussiens qui occupent la ville, puis l'on rentre chargé de fleurs que l'on met soigneusement sous presse ».

Paul possédait un coin de jardin où il surveillait ses fleurs, ses fraisiers. Outre son journal, il écrivait des poèmes : « L'Etat actuel de la France », « Le Printemps », « Un père perdant son enfant jeune encore ». Il créait des pays imaginaires dont il dressait les cartes et rédigeait l'Histoire. Enfin, il manifestait beaucoup de goût pour le dessin ; il fit le portrait de sa soeur, le sien également.

Vicherey, berceau de sa famille paternelle, l'accueillait chaque année. Il s'y rendait avec sa sœur, Marie, et sa mère ; son père, retenu par ses fonctions, les accompagnait rarement. Voici comment, en 1875, il décrivait ses occupations estivales : ... « après dîner, pour me reposer, je suis allé à la Rochotte où j'ai trouvé 54 variétés de plantes fleuries maintenant, sans compter les mûres. Hier matin, je suis allé sur une hauteur, au-dessus de Grimonviller et je me promets de vous y mener. C'est à quatre petits kilomètres de Vicherey et la vue y est bien aussi belle qu'à Sion. Comme ensemble, elle vaut mieux car d'un même point on domine à la fois de tous les côtés. J'ai dessiné le paysage... ».

En 1877, VUILLEMIN arriva au terme de ses études secondaires. Très fort en mathématiques, il était entendu qu'il préparerait Polytechnique, encouragé en cela par ses Professeurs. Sa place était déjà retenue dans une école spéciale quand, l'atavisme, l'ambiance familiale, les plaisirs de l'enfance, se manifestèrent brutalement et poussèrent VUILLEMIN à se consacrer à l'Histoire naturelle. Un ami, souvent rencontré à Vicherey, Charles Soyer, amoureux lui aussi de botanique, étudiait la médecine à Paris ; il encouragea VUILLEMIN à suivre cette voie.

Sur le point de quitter Epinal, son collège, sa famille, VUILLEMIN, fit l'apprentissage de la mort et de la maladie. « Papa Constant » son grand-père, mourut ; l'adolescent ressentit douloureusement cette séparation qu'il n'avait jusqu'alors envisagée que provisoire. De plus, la santé de sa mère s'altéra, sa vue faiblit ; elle devait devenir aveugle deux ans plus tard.

1878. Il a 17 ans, les cheveux blonds, le teint pâle, les yeux bleus, clairs, transparents. Comme sa mère, il est de petite taille (1 m 59). Il arrive à Nancy, accompagné de son père qui lui trouve une

chambre rue de la Source, à l'angle de la rue du Cheval-Blanc et lui choisit, rue Callot, le restaurant où il devra prendre ses repas : chez Lavocat.
La Faculté était alors place de l'Académie, à l'emplacement de l'actuelle bibliothèque universitaire. Le Laboratoire d'Histoire naturelle ouvrait sur un jardin où l'on trouvait des plantes médicinales, ainsi qu'un bassin rempli de plantes aquatiques, enfin, rareté pour l'époque, il s'y dressait un ginkgo. L'enseignement pratique de la Botanique était dispensé près de la porte Sainte-Catherine dans une bâtisse, ancien corps de garde devenu entrepôts du jardin botanique, dans « des pièces en soupente, aux fenêtres à tabatière, où l'on gelait en hiver et rôtissait en été ».
En plus de ses études médicales, VUILLEMIN, bachelier ès lettres, devait préparer le baccalauréat es-Sciences, restreint. Il s'acquittait si bien de toutes ces tâches que non seulement il réussit ses examens, mais très rapidement il prit une part active à l'enseignement et à la vie scientifique de l'Université. Le 1er mars 1880, il fut nommé après concours, aide d'Histoire naturelle à la Faculté de médecine, ce qui lui assura, outre 1000 francs d'émoluments annuels, d'être exempté des droits d'inscription. En 1881, le 1er juin, jeune préparateur inconnu (son nom est orthographié VILLEMIN à deux reprises dans le procès-verbal), il présenta sa première note, devant la Société des Sciences de Nancy, par l'intermédiaire du Professeur Le Monnier. Des liens d'amitié devaient s'établir entre les deux hommes et persister durant toute leur existence. Le Monnier et MACE, présenteront la candidature de VUILLEMIN à la Société des Sciences lors de la séance du 15 novembre 1882 et, à la réunion suivante, le 1er décembre, après un rapport verbal de MACE, VUILLEMIN sera élu à l'unanimité, membre titulaire. Il devait en être le secrétaire durant l'année 1883.
Il logeait alors rue Saint-Georges, au 43, presqu'en face de la cathédrale, chez Collin, bottier. Le 1er janvier 1884, il fut nommé, après concours, Chef de travaux d'Histoire naturelle, remplaçant MACE, devenu agrégé. Son poste d'aide d'Histoire naturelle échut à PRENANT. Le 31 juillet de la même année, il soutint sa thèse de doctorat en médecine. Le sujet, bien que botanique, « de la valeur des caractères anatomiques au point de vue de la classification des végétaux. Tige des composés », fut accepté par le président de son jury, le Doyen TOURDES, Professeur de médecine légale, qui voulut bien y trouver, « une application utile dans la pratique et notamment en médecine légale ». Ses juges étaient, outre le président, BEAUNIS, Professeur (remplaçant M. COZE) ; BAGNERIS, agrégé de physique et MACE, agrégé de botanique. Ses parents n'y assistaient pas ; VUILLEMIN leur dépeignit la séance en termes euphoriques dans une lettre rapidement rédigée juste avant « l'arrosage ». LE MONNIER était dans la salle.
Engagé conditionnel d'un an, le nouveau docteur dut accomplir ses obligations militaires. Il fut affecté à Lille, à la première section d'infirmiers militaires, le 11 novembre 1884. La promiscuité, la nourriture de la caserne, l'abandon surtout de ses activités intellectuelles, lui firent mal supporter cette vie nouvelle. Il pouvait cependant loger en ville, prendre ses repas au restaurant et très rapidement, il eut des loisirs, compensation des gardes de jour et de nuit qu'il ne tarda pas à assurer en tant qu'infirmier de visite. Il en profita pour renouer avec ses activités antérieures ; ainsi il assista, dans les Ardennes, à une session de la Société française de botanique, il alla à Paris où il fut présenté à Van Tieghem, enfin, à Lille même, il rencontra régulièrement des biologistes, dont l'abbé Boulay, avec qui il étudia les mousses. Il connut à cette époque des périodes d'inquiétude et de doutes : la pratique médicale pour laquelle il n'avait jamais manifesté beaucoup d'intérêt, lui répugne ; en outre, son avenir à la Faculté de Nancy lui paraît aléatoire. Il envisagea, un moment, de demander un poste dans l'enseignement secondaire, à Paris, afin d'assurer sa vie matérielle et

de préparer une thèse de Sciences au Muséum ou à la Sorbonne. Son père, averti, l'en dissuada et lui conseilla de prendre patience.
Il devait être libéré à la fois de ses hésitations et de son service militaire par la mort subite de son père survenue le 30 septembre 1885. Une permission lui permit d'arriver, la veille, au chevet du moribond. Une semaine plus tard, il retourna à Lille. Fils de veuve, il fut libéré de ses obligations militaires et revint définitivement en Lorraine.
Dès la rentrée de 1885, il reprit ses fonctions de chef de travaux, s'installant rue des Ponts au n° 9, dans deux pièces du second étage et prenant ses repas à l'Hôtel du Faisan, rue des Quatre-Eglises. D'emblée, il manifesta une intense activité, outre les fonctions à la Faculté de médecine, il enseigna dans divers établissements de la ville, soit occasionnellement, comme au Lycée, soit d'une manière régulière, à l'Ecole professionnelle de l'Est, à l'Union de la Jeunesse lorraine, à l'Ecole Stanislas. Il menait alors ses recherches dans « le laboratoire sale et poussiéreux » des élèves de la Faculté, place Carnot. A ses préoccupations botaniques s'ajoutèrent des études mycologiques aboutissant en 1886 à la publication, dans le Bulletin de la Société des Sciences, d'un important mémoire de 125 pages, consacré à des « Etudes biologiques sur les champignons ». Il entretint à cette époque des relations amicales avec des professeurs de l'Ecole des Eaux et Forêts, MM. Mer, Henry, Bartet et s'intéressa beaucoup à la phytopathologie. Dès 1887, il publia le résultat de ses premières recherches dans ce domaine. La maladie des pruniers et des cerisiers en Lorraine, le chancre des conifères, le bacille du pin d'Alep, le rouge des feuilles du pin sylvestre et d'autres sujets du même ordre le retiendront durant de nombreuses années.
1888 est l'année de la parution de son premier gros ouvrage, « La biologie végétale » édité par J.B. Bailliere ; un volume, in 16, de 380 pages qui sera, plus tard, traduit en russe. Il a 27 ans, ses lettres reflètent vitalité et optimisme : « je pourrais tranquillement, à moins de nouvelle aubaine, faire la petite note que j'ai promise au Journal de Botanique, sur la première forme du parasite des cerisiers (d'not'jardin) »... « étudier le charmant parasite des coquelicots dont j'ai été quérir dimanche une nouvelle cargaison à Bosserville, fabriquer des fromages avec M. MER » ...« jeudi, je dois aller à Malzéville y faire mes travaux pratiques ; c'est là le beau côté de la situation. Vendredi, mon libraire avait déjà vendu dix Biologie »...
En juillet 1889, il termina avec succès ses examens de licence ès Sciences et obtint le prix annuel (1000 francs de livres à choisir). Ce succès ne fit qu'attiser son ardeur, il rassembla et classa sans attendre, les documents que depuis des années il amassait et commença la rédaction de sa thèse de doctorat ès sciences consacrée à « La subordination des caractères de la feuille dans le phylum des Anthyllis ». Il soumit ce travail à M. Bonnier, Professeur de botanique à Paris, qui après quelques hésitations, l'accepta bien que n'émanant pas d'un de ses élèves. La soutenance eut lieu à Paris, le 12 mai, M. Bonnier, présidant le jury composé de MM. Munier, Chalmas et Giard. Les sujets imposés par la Faculté étaient le « Trias en Lorraine » et « Les animaux producteurs de galles ». Ce fut un succès.
Ses fonctions à l'Ecole professionnelle, permirent à VUILLEMIN de rencontrer puis d'apprécier la fille du Directeur, Mlle Tabellion. Il l'épousa en 1893 ; leur voyage de noce leur fut l'occasion de visiter Bellinzona, Lugano, Milan, Venise, après quoi le couple revint à Nancy et s'installa 27, rue Grandville. Chargé du cours d'Histoire naturelle (depuis le 1er novembre 1892), VUILLEMIN espérait devenir Professeur ; malheureusement, « trois fois les concours se succédèrent sans qu'une place eut été accordée à la Faculté de Nancy ». Il connut des moments d'angoisse quand il fut question de transformer la Chaire d'Histoire naturelle. Finalement un poste d'Agrégé fut créé pour le concours de 1895. Cela n'arrangeait pas VUILLEMIN qui espérait la titularisation et se

trouvait maintenant placé devant l'alternative de devenir Agrégé et le rester neuf ans sans être sûr d'être titulaire, ou de ne pas se présenter et voir ainsi le poste occupé par un autre. La mort dans l'âme, il se prépara à l'épreuve « je ne souffrais pas seulement dans mon amour propre, j'avais dû abandonner avec un profond regret, avec un vrai chagrin, un ensemble considérable de recherches commencées, pour me livrer à une stérile révision de travaux anatomiques qui ne m'inspiraient qu'un médiocre intérêt. J'étais arrivé justement au summum de mon activité quand la fatale nécessité d'envisager le concours avait brusquement tari la source de ma production scientifique ».
Le 25 janvier 1894, « une grosse et grande Jeanne » naquit au foyer de VUILLEMIN, à la place du garçon que l'on attendait. Elle n'en fut pas moins bien accueillie.
La rentrée de 1894 fut marquée par « un événement sensationnel ». Pour la première fois des filles, des étrangères, fréquentaient l'Université. Deux Bulgares s'étaient inscrites à la Faculté des Sciences, neuf Bulgares et une Russe en Médecine. L'Est Républicain du 25 octobre 1894 annonçait... « une seconde étudiante russe arrivera prochainement à Nancy ».
VUILLEMIN les accueillit chaleureusement, leur ouvrit son foyer et les aida dans leurs études. Il inspira leur thèse ce qui lui vaudra de présider la première Thèse de Médecine soutenue par une femme à Nancy.
En 1895, l'année de l'Agrégation, VUILLEMIN fit d'abord un bref séjour à Paris au mois de mars, puis, le 16 mai il y revint et s'installa dans un appartement, laissé libre depuis la mort d'un parent de sa femme, 54 boulevard Saint-Michel. Dès le lendemain, il rendit visite aux membres du Jury, MM. Perrier du Muséum, Guignard de l'Ecole de Pharmacie, Mathias Duval de la Faculté de Médecine, Farabeuf, Professeur d'Anatomie à l'Ecole de Médecine et Gley de la Sorbonne. Sur le boulevard, il rencontra des Nancéiens, les uns membres d'un Jury, tel PRENANT, d'autres comme LAMBERT, JACQUES, FROELICH, concourant pour la physiologie, l'anatomie ou la chirurgie.
Le 20 mai, eut lieu le tirage au sort. Sa leçon de trois quarts d'heure fut consacrée aux plantes à gomme. Le 31, il composa, durant cinq heures, en anatomie et physiologie. Puis il donna lecture de son exposé de titres et travaux en vingt minutes. Restaient les épreuves pratiques de dissection et la leçon d'une heure. Cette leçon fut exposée le 18 juin 1895. VUILLEMIN parla savamment des « adaptations parasitaires sur les Animaux » et le « dernier mot de la conclusion tomba comme l'heure sonnait ».
Deux grandes joies marquèrent la fin de l'année, ce fut le 18 novembre, la naissance d'un fils, André, puis, quelques jours plus tard, le 22, VUILLEMIN, nommé Agrégé le 1er novembre fut titularisé dans les fonctions de Professeur.
La famille agrandie, l'appartement de la rue Grandville ne suffit plus, on décida d'aller habiter à Malzéville, dans la maison des beaux-parents TABELLION. En ajoutant deux pièces au rez-de-chaussée et autant à l'étage, les deux familles pourraient cohabiter sans gêne.
Dès juillet 1896, la famille VUILLEMIN s'installa au 16 de la rue d'Amance, aujourd'hui rue Maurice-Barres, à Malzéville. VUILLEMIN y trouva fort heureusement un jardin où il put poursuivre ses observations botaniques. Les années suivantes il s'intéressa aux variations et anomalies des plantes ; un massif de phlox recevra sa visite attentive quotidienne, en avril et en mai pendant six ans. Les enfants eux-mêmes, apprendront à déceler la moindre irrégularité et la soumettront à leur père (la rosé à cent feuilles, « observation inédite de mon fils Paul », juillet 1926) (les anomalies végétales p. 129). Ainsi s'accumuleront des documents qui, plus tard, en 1926, feront l'objet d'un fort volume.

Dans son bureau du second étage, il établissait son programme d'enseignement dans le détail, tenait à jour ses cours qu'il rangeait soigneusement dès la fin de l'année scolaire.
Il se rendait chaque jour à son laboratoire, place Carnot. Plus tard, quand la Faculté fut transférée rue Lionnois, il fut plus irrégulier, n'allant à son laboratoire que pour des observations microscopiques ou des cultures, réservant la rédaction de ses notes, la préparation de ses cours, entretenant sa volumineuse correspondance, chez lui à Malzéville.
Le 16 décembre de cette année, à peine installée dans son nouvel intérieur, Madame Vuillemin donna le jour à son troisième enfant, Henri. Durant le printemps 1898, tous les membres de la famille furent successivement atteints par uns « mauvaise grippe ». VUILLEMIN, très touché, fut obligé de s'aliter pendant un mois. C'est pourquoi, profitant des vacances de Pâques, toute la famille s'échappa à Epinal, chez Mme Vuillemin. Malheureusement, après quelques jours de gaie réunion, une hémorragie cérébrale la terrassa. Elle resta 10 jours sans retrouver l'usage de la parole avant de s'éteindre entourée des siens. La naissance du quatrième et dernier enfant, Paul, survint dans cette ambiance de deuil, le 17 mai. Il fut baptisé dans l'intimité, sa sœur, Jeanne, étant marraine ; un cousin, étudiant, étant parrain.
Un an plus tard, VUILLEMIN perdit l'usage de l'œil droit et présenta des vertiges. On incrimina l'usage du microscope. Celui de VUILLEMIN était un monoculaire, acheté d'occasion, éclairé par la lumière d'un gaz, traversant une boule de cristal remplie d'eau. Un instrument dont « aucun de nos étudiants ne voudrait aujourd'hui, déclarant qu'on ne peut travailler avec ça », comme l'écrira plus tard le Recteur Adam.
Soigné par son ami, le Docteur Knoepfler, VUILLEMIN recouvra la vue en quelques jours, mais un scotome persista. D'autre part, le malade présentant un mauvais état général, on lui conseilla de prendre un long repos au grand air. L'année scolaire s'achevait, VUILLEMIN attendit que soient soutenues des thèses de son laboratoire, puis il partit avec son épouse dans une propriété que celle-ci possédait près de Blénod-les-Toul, la ferme de St-Fiacre. Les enfants restèrent à Malzéville sous la tutelle des grands-parents.
A Saint-Fiacre, VUILLEMIN trouva un vallon encaissé entre des bois qu'occupait une ferme en son centre, encadrée par deux chemins. En face de la ferme, s'écoulait d'une niche de pierre, l'eau aux propriétés curatives, d'une fontaine miraculeuse.
A gauche en arrivant, s'élevait une ancienne chapelle bâtie sur une terrasse, entre la forêt et le rideau de sept tilleuls centenaires. Le chœur, éclairé par une élégante fenêtre ogivale, abritait un retable polychrome, daté de 1522. C'est au premier étage de cette chapelle que le couple s'installa sommairement. Ultérieurement et jusqu'en 1913, la famille, au complet, vint chaque année y passer le mois d'août.
Quelques-unes des observations qu'y fit le Professeur VUILLEMIN furent publiées : « La mante religieuse dans la vallée de la Meuse » (1905), « La Flore du vallon de Saint-Fiacre » (1907).
On aperçoit Saint-Fiacre depuis la route nationale 60, après Blénod-lès-Toul, en se rendant vers Vaucouleurs. Il y a d'abord, à gauche, un étang au bord duquel s'élève une croix de mission, le vallon de Saint-Fiacre apparaît peu après sur la droite. A hauteur de la borne qui se dresse à la limite des départements de la Meurthe-et-Moselle et de la Meuse, on découvre un chemin de terre qui conduit à la ferme et à la Chapelle. Peu de choses ont changé depuis que VUILLEMIN y vécut. Les propriétaires sont différents. La ferme a été restaurée, de même que le toit de la Chapelle. Le retable a été transporté à la Chapelle des Cordeliers à Nancy. Les sept tilleuls centenaires frissonnent toujours au vent et la Fontaine miraculeuse distribue parcimonieusement son eau à une mare boueuse.

Elu président de la Société des Sciences de Nancy le 16 janvier 1899, Paul VUILLEMIN devait montrer à ses collègues, lors de la dernière séance de l'année, le 26 décembre, les avantages d'une fusion de cette Société avec la « Réunion biologique », fondée quatre ans plus tôt et dirigée alors par PRENANT.

Au cours de sa séance publique du 22 décembre 1902, l'Académie des Sciences, à laquelle VUILLEMIN adressait des notes depuis 15 ans, lui décerna le Prix Montagne, le rapporteur était Prilleux, les Commissaires, MM. Van Tieghem, Bornet, Guignard, Bonnier et Zeiller : « en étudiant les champignons arboricoles, M. VUILLEMIN a découvert beaucoup de faits nouveaux et fait connaître des organismes si particuliers qu'il en a pu faire les types d'une famille nouvelle, celle des Hypostomacées. Comme à son ordinaire, M. VUILLEMIN a étendu ces études spéciales à des considérations générales ».

Dès le début du siècle, VUILLEMIN faisait autorité. Nommé membre de la Commission de Nomenclature des Plantes cellulaires par le Congrès International de Botanique de Vienne, en 1905, élu membre honoraire de l'Académie des Sciences de Naples (mai 1909), il prit part aux délibérations de la Commission Internationale de Nomenclature cryptogamique du Congrès de Botanique de Bruxelles (1909) et fut chargé de présenter au Congrès de Londres, une liste de *nomina generum conservanda*.

Passionné par les problèmes d'Enseignement, ardent partisan de réformes des études médicales et de l'agrégation, VUILLEMIN se présenta en mai 1912 aux élections de renouvellement du Conseil de l'Instruction publique. Elu, il devait rester en fonction de longues années par suite de la guerre. Le 17 février 1913, à 52 ans, il fut élu membre correspondant de l'Académie des Sciences dans la Section Botanique, en remplacement de M. Strasburger, décédé ; il obtint la majorité absolue au 1er tour (39 voix sur 40 votants).

En novembre 1918, alors qu'il venait de son laboratoire de la rue Lionnois et s'apprêtait à monter dans un tramway, il fut renversé devant l'Hôpital Central par une voiture militaire. Il perdit connaissance. Transporté à l'Hôpital il y reçut les premiers soins, après quoi il voulut être ramené à son domicile. Par la suite, il présenta des troubles de la motilité, qui ne firent que s'accentuer.

VUILLEMIN arrivait à la fin de sa carrière et ses amis constataient avec tristesse ou indignation que le ruban rouge ne lui avait pas été accordé. Il fut nommé Chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur, le 1er octobre 1923 (promotion Pasteur). Ce fut l'occasion d'une réunion à la fois solennelle et amicale dans le grand Amphithéâtre de la Faculté de Médecine, le samedi 19 juillet 1924. Un comité constitué par les soins des Professeurs THIRY et Lasseur, avait décidé d'offrir au Maître son portrait, réalisé par E. Friant. Trente séances de chacune deux heures et demie permirent à l'artiste d'immortaliser le regard à la fois tendre et sarcastique de VUILLEMIN. Il était entouré de ses amis, parmi lesquels le Docteur Knoepfler, le Professeur Le Monnier, de ses élèves, certains trop tôt disparus furent évoqués par THIRY : (Gruyer, Jannin, Joly, Legrain, Melcion, Mouginet), de ses collègues, de sa famille enfin, dont ses fils qui, curiosité du destin, furent tous ingénieurs, la plupart Polytechniciens, empruntant la voie que leur père avait délaissée à leur âge.

Pendant les quelques années qui précédèrent sa mort, VUILLEMIN rassembla les documents qu'il avait accumulés durant son existence laborieuse. Il publia successivement trois ouvrages : « Les Anomalies végétales, leur cause biologique », en 1926 ; « Les Animaux infectieux » en 1929 ; et « Les champignons parasites et les mycoses de l'Homme » en 1931. Bien que physiquement diminué, il assuma son enseignement jusqu'à sa retraite, le 13 janvier 1931.

Retiré à Malzéville, il se faisait porter à sa table de travail quelques jours encore avant sa disparition, afin de rédiger une étude, destinée à la *Revue médicale de l'Est* que lui avait demandée le Professeur ETIENNE. Il s'éteignit le 29 juin 1932. Il fut inhumé le samedi 2 juillet, au cimetière de Malzéville, où sous la même dalle, reposaient déjà son beau-père Tabellion, sa sœur Jeanne, ainsi que sa belle-mère. Plus tard, son épouse vint le rejoindre, ainsi que leur fille Jeanne. Décoré à titre posthume pour ses travaux, ce fut le Recteur Louis Bruntz, délégué par le Ministre, qui déposa sur le cercueil les insignes d'Officier de la Légion d'Honneur.

SON OEUVRE

La production scientifique du Professeur VUILLEMIN est abondante. Plus de 300 communications scientifiques et plusieurs ouvrages didactiques écrits dès sa vingt troisième année et jusqu'à la veille de sa mort dans un style clair, concis et recherché tout à la fois, qu'il serait vain de vouloir exposer succinctement.
Essentiellement Botaniste, il a dès 1881, fait connaître au travers d'une centaine de publications, ses découvertes et ses idées concernant maints aspects des Phanérogames et de leur classification. Ses thèses de Médecine et de Science sont consacrées à l'anatomie des végétaux et à la taxonomie. Toujours, il s'interroge sur la signification des éléments de la plante qu'il étudie. Les modifications qu'il apporte à des conceptions classiques et parfois erronées, aboutissent à réviser la classification des Dicotylédones et des Monocotylédones.
S'armant du microscope, il scrute l'intimité des cellules. Outre les particularités morphologiques ou physiologiques qu'il décèle ainsi, son esprit méthodique s'empare de ces techniques pour parfaire les classifications. L'étude approfondie de son apport à la botanique ne peut être envisagée dans cette revue et dépasse nos compétences.
Dès 1885, le monde mystérieux des champignons capte son attention, et bientôt son intérêt pour la Mycologie ira grandissant. Près de 150 travaux lui seront consacrés : travaux de Mycologie pure, qui lui font fouiller la cellule fongique, découvrir des noyaux inconnus, assister à la mitose de certains, se servir de l'aspect d'autres pour écarter des genres mal classés, étudier la formation des membranes, des spores, etc... Et puis, comme toujours, son besoin d'ordonner le mène à créer une famille nouvelle : celle des Hypostomacées, à faire connaître ses conceptions de systématicien dans un mémoire volumineux : « Les bases actuelles de la systématique en Mycologie », puis, plus tard, dans un traité « Les champignons - Essai de classification ».
Très tôt (1887), il essaiera de mieux connaître l'action des Cryptogames sur les Phanérogames. Son apport à la Phytopathologie paraît considérable : comme pour la botanique et pour les mêmes raisons, nous ne nous y arrêterons pas. Sachons, toutefois, que les maladies cryptogamiques des conifères, du chêne, du cerisier, du tilleul, de la vigne, celle des oseraies ou de la betterave, d'autres encore, ont bénéficié de son attention méthodique.
A partir de 1895, VUILLEMIN étend son domaine d'investigation aux méfaits des champignons sur l'homme. La Mycologie médicale est alors dans l'enfance, et l'influence du savant nancéien sera diverse, mais en définitive, s'avérera bénéfique.
Ses premières tentatives concernent les Microsporum. Il décrit, dans deux notes, *M. vulgare* isolé d'une pelade, qu'il rapproche de *M. audouini*, décrit par Mallasez. Cinq ans plus tard, ayant eu l'occasion d'isoler un champignon d'une teigne tondante chez une petite malade du Professeur HAUSHALTER, VUILLEMIN revient sur ses conceptions qu'il trouve erronées, *M. vulgare* n'existe pas ; pas plus que *M. audouini* de Malassez. Il s'agit, en fait, de saprophytes de la peau

saine. L'agent véritable est celui qu'il vient d'observer et qui répond en tout point à la description de *M. audouini*, décrit par Gruby dès 1843.
Le muguet l'occupe en 1898-99. Il montre la multiplicité des espèces isolées et partant, la nécessité d'une identification complète afin de mieux connaître leur rôle exact, en pathologie. A ce sujet, il décrit *Endomyces albicans* (Candida albicans) (chez qui il sera le seul à voir des asques). Il insiste sur la parenté des complications du muguet, sur l'existence de localisations diverses, en particulier viscérales.
En ce qui concerne l'agent du Pityriasis versicolor, il montre qu'il est morphologiquement différent des levures, ce qui justifie la création du genre Malassezia.
En 1901, il observe une Trichosporie de la moustache, affection alors inconnue en France, il en étudie l'agent qu'il nomme *Trichosporum beigeli* (Rabenhorst). Le hasard fait que, l'année suivante, un malade du Professeur BERNHEIM présente la même affection.
En 1918, aidé de M. Lasseur, il étudie une souche de *Madurella mycetomi* isolée d'une lésion périnéale par Robert JOLLY. A la même époque, ce dernier soumet à sa perspicacité un microorganisme responsable d'une adénite. Secondé par le Docteur Simonin, alors préparateur au Laboratoire d'Histoire naturelle, VUILLEMIN identifie cet agent pathogène qu'il nomme *Nocardia jollyi*, en hommage au jeune savant lorrain brutalement disparu.
Dans d'autres circonstances il semble s'être laissé abuser et n'avoir pas su envisager la possibilité de contamination lors de l'isolement de champignons de lésions humaines. Ainsi, en 1900, avec Legrain, il décrit *Saccharomyces granulatus* obtenu par culture d'un pus de tuméfactions maxillaires. En 1912, il décrit *Glenospora graphii*, champignon rencontré sur la cornée par Morax. Il le considère comme un parasite de l'oeil et de l'oreille. En 1921, ce sera *Glenospora gandavensis* obtenu de l'expectoration au cours d'une bronchite fétide.
A *Eurotium (Aspergillus) amstelodami* il pense pouvoir attribuer un rôle pathogène parce qu'il l'a cultivé, avec Lasseur, à partir d'un prélèvement effectué par le Docteur Bedin au niveau d'une tourniole que présentait, comme d'autres, une infirmière de l'hôpital de Malzéville. De même pour *Lichtheimia ramosa*, saprophyte fréquent, qu'il isole du mucus nasal de chevaux.
Pourtant, il sut écarter certains champignons isolés de manière comparable et pour lesquels il manquait d'arguments convaincants, aussi peut-on lire page 78 de son traité « Les champignons parasites et les Mycoses de l'homme » : « En 1925, un malade de Nancy (service de Spillmann) présente au bras une série d'abcès simulant des gommes ulcérées de sporotrichose. DROUET n'obtint de ces lésions ouvertes que des cultures de *Cl. Herbarum* ne poussant qu'au-dessous de 37", l'émulsion de blastopores ne fut pas agglomérée par le sérum de la malade ».
Ces observations reflètent les erreurs et les défauts de cette discipline qui cherchait sa voie. Beaucoup plus constructives et d'un intérêt plus durable sont les tentatives de classification de VUILLEMIN. Classification des mycoses, mais surtout classification des agents de ces affections. Certaines furent erronées et on ne manqua pas - de nombreuses années plus tard - de reprocher à VUILLEMIN d'être à l'origine des termes *Monilia albicans* et Moniliase qui, s'ils ne gênent pas les médecins, sont inacceptables pour les mycologues, Monilia étant la forme parfaite des Stromatinia, agents phytopathogènes, responsables de maladies de certains fruits et dont la morphologie et la physiologie sont très différentes.
Le fait que cette erreur ait été admise pendant longtemps témoigne bien de l'autorité dont jouissait à cette époque le Maître nancéien. « Le premier travail critique, entrepris pour remédier à cette confusion, ne fut publié que 12 ans après la mort de VUILLEMIN » (Langeron M. et Talicer R.V.) *Ann. Parasit*., 1932, 10, 4. « En 1923, Mlle Berkhout a osé, la première, démembrer le

genre Monilia tel que le concevait VUILLEMIN... » (Langeron M. et Guerra.), *Ann. Parasit*., 1938, 16, 40).
Dès 1904, il démontre la « nécessité d'instituer un ordre des Siphomycètes et un ordre des Microsiphonés parallèles à l'ordre des Hyphomycètes ». En 1908, il insiste sur l'utilité du groupe des Microsiphonés, que l'on connaît mieux aujourd'hui sous le nom d'actinomycetes ; c'était là faire œuvre utile et on ne peut lui faire un grief d'avoir conservé ces organismes parmi les champignons alors qu'ils sont plus proches des Bactéries.
Des champignons difficiles à classer parce que morphologiquement très pauvres, mais d'un intérêt capital pour les mycologues médicaux, les Fungi imperfecti ou Adelomycètes, étaient souvent négligés. VUILLEMIN eut le très grand mérite de s'attacher à ce groupe, d'en déceler les particularités structurales, à partir desquelles il bâtit une classification encore utilisée aujourd'hui ; (« Matériaux pour une classification rationnelle des *Fungi imperfecti* » - « les *Conidiosporés* » - les *Aleuriosporés* »).
Le grand mycologue que fut Langeron, critique souvent dur et implacable pour VUILLEMIN, reconnaît « qu'un progrès considérable a été accompli grâce à la nouvelle classification fournie par VUILLEMIN » qu'il s'agit là d'une classification « originale et féconde » « à peu près unanimement adoptée » (Langeron M. et Vanbreuseghem R.). Précis de Mycologie, Masson édit., Paris 1952 (respectivement p. 205, p. 15, p. 183).
Si l'on considère la mycologie, pure ou appliquée, comme l'une des facettes de la Botanique, au même titre que l'étude des Phanérogames, on peut dire que cinq publications sur six faites par VUILLEMIN ont trait à cette discipline à laquelle, par atavisme et par goût, il voua toute sa vie. Il restait peu de temps à consacrer à d'autres projets ; cependant, sa fonction à la Faculté de Médecine, ses charges d'Enseignement, l'amenèrent à s'intéresser à quelques problèmes de Bactériologie et de Parasitologie.
La Bactériologie l'a très peu retenu et c'est surtout avec des préoccupations de systématicien qu'il l'a abordée. Son intervention en bactériologie médicale, a été malheureuse ; à propos de la nature de l'agent de la scarlatine, il ne saisit pas la portée des travaux des Dick, il rejette le rôle des Streptocoques qu'il considère comme de simples supports du véritable responsable qui est, pour lui, Rickettsia scarlatinae.
Ses travaux de Parasitologie médicale sont disparates et ressortissent plus à des préoccupations didactiques ou de nomenclature qu'à des observations cliniques ou biologiques. Des études générales : « Spirochètes et spirochètoses » - « Introduction à l'étude des parasites chez l'homme » (1923) - Le Parasitologie dans ses rapports avec l'Art Médical » (1924) devaient trouver leur plein épanouissement dans son traité « Les animaux infectieux » paru en 1925. L'agent de la syphilis, pour lequel il propose le binôme Spironema pallidum l'arrête quelque peu. Un parasite fréquent du mouton, observé alors deux fois à Nancy chez l'homme, *Sarcocystis tenella*, est le sujet de sa scrupuleuse attention.
Les vers et en particulier leur place taxonomique, sont l'objet de plusieurs travaux : « l'échinocoque » - « les Nématés », « que sont devenus les Helminthes ». La pénétration des oxyures à travers la paroi intestinale dont une thèse récente (Henneman-Vannlest N - Contribution à l'oxyurose génitale chez la femme. Thèse méd. Nancy, 1969), rappelle la réalité, fut évoquée par VUILLEMIN à l'occasion d'une de ces observations par FROELICH, en 1897.
Quel que soit le thème de ses recherches, VUILLEMIN a le grand mérite de toujours s'élever du détail à l'ensemble, de tirer de cas particuliers des notions générales et universelles. Parfois même, il ne se contente plus de quelques lignes ou d'un paragraphe dans un ouvrage pour laisser libre

cours à ses réflexions, mais il consacre des pages entières à des considérations de philosophie scientifique ou sociale, tirées de sa connaissance des phénomènes biologiques.
Essayant de définir le parasitisme, moyen terme entre l'antibiose, ou destruction d'un être par un autre et la symbiose, équilibre né d'échanges mutuels, il nous fait toucher du doigt la gradation que peuvent présenter ces états dans la nature : ce qui, à forte concentration, est antibiose et engendre la mort, produit sur le même support à une concentration moindre une hypervitalité, une symbiose. Et pourtant, même ce phénomène qui, localement semble favorable, entraîne à distance la mort du support par dépense excessive d'énergie. A propos des expériences de Bouchard, Guignard et Charrin, montrant que le bacille pyocyanique ou ses produits, inhibent le Bacille charbonneux, il fait une allusion à l'antibiothérapie : « l'homme introduit dans la lutte des êtres antagonistes de nouveaux champions susceptibles de déplacer la victoire... L'homme est donc appelé, soit à opposer aux êtres pathogènes d'autres microbes agissant sous ses ordres et à son avantage, soit à dérober à ceux-ci leurs armes, pour en protéger plus sûrement l'organisme qu'il défend contre les parasites mortels ».
Dans « l'association pour la vie », il se plaît à opposer la solidarité biologique à la notion de lutte pour l'existence, alors très en vogue. En tout et partout, il y a, à la fois, antagonisme et synergie associés avec prépondérance de l'un ou l'autre de ces aspects selon les cas. Il n'est jamais bon de vouloir détruire l'un en pensant préserver ou avantager l'autre ; on risque alors de bouleverser l'équilibre biologique (des fourmis éloignent des insectes rongeurs de jeunes pousses, on chasse les fourmis et les arbres dépérissent). Même en médecine, mieux vaut développer la synergie que combattre l'antagonisme. L'asepsie vaut mieux que l'antisepsie : « Parfois hélas, on visait le microbe et on tuait le malade ». De la biologie, il passe à la sociologie : « les faibles comme les forts sont nécessaires à l'équilibre de la nature ».
Très souvent il s'interroge sur la valeur des caractères spécifiques, sur leur variation, sur les exceptions et leur nature (« la loi et l'anomalie » - « la périodicité des caractères spécifiques » - « la variation, conception de l'espèce » - « les anomalies végétales », etc.).
Ses opinions concernant l'Enseignement gardent, pour la plupart, un reflet d'actualité. En 1891, à 30 ans, il s'insurge contre la diminution du programme de Botanique dans l'enseignement des Facultés de Médecine. Botaniste fervent, il n'en revendique pas pour autant un enseignement intégral, au contraire la Botanique sera considérée comme élément de biologie comparée ; elle devra être enseignée par un botaniste, mais de formation médicale, afin de respecter les besoins et l'esprit de la pratique médicale. Ce qui ne signifie pas que tout doit être sacrifié à la pratique médicale ; « dans un établissement d'enseignement supérieur, il faut songer à l'avancement de la science en même temps qu'à l'éducation professionnelle ». Il faut que le praticien ait des connaissances générales et l'esprit scientifique formé pour « faire éclore les germes de perfectionnement de la science que les circonstances sèmeraient autour de lui ».
En 1900, il manifeste son émoi quand l'enseignement de l'Histoire naturelle est transféré du Muséum à la Sorbonne ; « l'Histoire Naturelle a quitté le Jardin du Roi pour endosser le froc de la vieille Sorbonne ». Il s'insurge contre l'enseignement par trop livresque, il insiste sur la vocation de l'enseignement supérieur qui est de développer chez l'élève l'esprit d'initiative ; « le signe distinctif de l'Enseignement supérieur, c'est l'activité de l'auditoire et non la forme scholastique du cours ex cathedra ».
Il a une conception moderne du Musée qui doit être « quelque chose de plus qu'un tombeau de bêtes mortes et de plantes sèches ».

En 1905, la réforme des études agite le corps médical. A Nancy, une commission composée des Professeurs GROSS, BERNHEIM, SPILLMANN, WEISS, HERRGOTT, SCHMITT et de HAUSHALTER, Agrégé, rapporteur, est chargée d'étudier le problème. Ses conclusions sont adoptées par l'Assemblée de Faculté réunie le 23 décembre ; on y note, entre autres, le désir de porter ultérieurement les études à cinq ans, d'incorporer le PCN aux Facultés de Médecine, de soumettre les étudiants à des interrogations régulières, de maintenir la thèse. Enfin, « la Faculté de Médecine n'étant pas destinée seulement à fournir l'enseignement professionnel, mais réalisant encore un foyer d'enseignement scientifique spécial, l'enseignement des Sciences biologiques, il conviendrait que le programme de cet enseignement soit étudié et qu'il soit institué un Doctorat es Sciences biologiques.

De son côté, la rédaction de la *Revue Scientifique* mène une enquête ; elle publie, en particulier, les opinions de VUILLEMIN. Il craint le retour à l'ancienne distinction entre Officier de Santé et Docteur ; « le praticien doit être Docteur et digne de ce titre ». Il réclame en outre un Doctorat de haut niveau ayant « à la fois la valeur technique des Brevets des Ecoles Spéciales et la valeur scientifique du Doctorat ès Sciences ». Outre le Doctorat, la Faculté de Médecine pourrait délivrer des certificats de Licence qui, associés entre eux ou avec certains certificats de la Faculté des Sciences, permettraient d'accéder à des grades de Doctorat es Sciences spéciaux : biologie, pathologie, etc. Il reproche à l'Education médicale son manque d'unité « chaque enseignement forme un tout complet et indépendant. Les divers programmes ne sont coordonnés, ni subordonnés entre eux ».

Quant à l'Agrégation, il la supprimerait. Une commission nationale, formée de tous les Professeurs de la Spécialité et de sommités médicales nommées par le Ministre, établirait à époques précises, une liste d'aptitude. La Faculté et l'Université feraient leurs propositions parmi les candidats dont l'aptitude scientifique « serait garantie par la Commission compétente, en tenant compte, en outre, des qualités techniques et pédagogiques, révélées par l'exercice des fonctions auxiliaires ».

Le décret du 29 juillet 1912, réorganisant les études médicales, fut un sujet de mécontentement pour VUILLEMIN ; l'Histoire naturelle médicale, à laquelle il avait consacré ses efforts, n'est plus. Elle est remplacée par la Parasitologie et la Bactériologie. La Botanique qu'il avait sentie menacée quand il n'était encore que Chef de travaux, disparaît des programmes. La connaissance des champignons vénéneux ne sera plus enseignée aux médecins. Il craint pour l'avenir qu'une seule chaire n'accapare les attributs de plusieurs : les frontières sont imprécises entre Bactériologie et Maladies infectieuses, Parasitologie et maladies parasitaires, entre l'Histoire naturelle, l'Anatomie pathologique et la Clinique. Durant près de vingt années il lui faudra pourtant s'accommoder de ce nouveau régime.

La Chaire d'Histoire naturelle, devenue vacante à sa retraite, fut transformée en Chaire de Bactériologie ; le Professeur Paulin de LAVERGNE en devint le premier titulaire, le 10 octobre 1931.

WATRIN Jules

1887-1955

EXTRAIT de « La Dermatologie » par le Professeur J. BEUREY
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

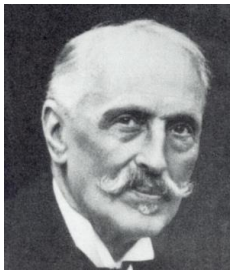
Après la mort de Louis SPILLMANN, survenue en 1940, la formation de fondamentaliste et de clinicien acquise par Jules WATRIN le fait apparaître comme le successeur qui s'impose. Interne de SPILLMANN en 1909, puis son premier Chef de Clinique en 1913, il s'oriente en même temps vers une carrière d'homme de science, se façonnant à l'Ecole du Laboratoire. Prosecteur d'Anatomie, il travaille également au Laboratoire d'Histologie, où il est l'élève d'ANCEL et BOUIN.

L'Ecole nancéienne se distingue alors par ses travaux sur les glandes endocrines périphériques et l'hypophyse : sous la direction de ces Maîtres prestigieux, WATRIN soutient une très belle thèse sur l'Histologie de la capsule surrénale au cours de la gestation. Après la guerre, il parvient encore à mener de front ses recherches scientifiques et sa formation médicale : Chef de Travaux d'Histologie en 1920, au Laboratoire de Remy COLLIN, puis son Agrégé en 1923, il est également devenu l'Assistant de SPILLMANN et, en 1933, est chargé du cours de Propédeutique Dermatologique ; en 1938, il est nommé Professeur d'Anatomie Pathologique ; trois ans plus tard, enfin, WATRIN succède à son Maître comme titulaire de la Chaire de Dermatologie et de Syphiligraphie et Chef de Service hospitalier - fonctions qu'il assume jusqu'à sa mort, en 1955. Ses publications sont multiples et, conséquence heureuse de la double orientation de sa carrière, relèvent aussi bien de la recherche pure que de la clinique.

Ses études d'Endocrinologie, qui représentent un important travail expérimental, concernent non seulement la capsule surrénale mais encore l'hypophyse et les glandes génitales. En même temps, la plupart de ses communications de Dermatologie doivent au Laboratoire de s'appuyer sur une très solide histo-pathologie. D'autre part, s'il poursuit l'action antivénérienne de son prédécesseur, la syphilis n'est plus pour lui l'objet prépondérant de son activité, et la meilleure part de celle-ci, somme toute, est requise par la Dermatologie. Il s'intéresse tout particulièrement à la radiothérapie cutanée, alors débutante et dont on sait combien la manipulation peut être difficile et dangereuse.

Vers la fin de sa carrière, il donne volontiers à ses publications une orientation de Médecine générale, comme en témoignent les trois thèmes du VIIIème Congrès International des Dermatologistes et Syphiligraphes de Langue Française, qu'il organise et préside à Nancy, en 1953 : le lupus érythémateux aigu, les dermatomyosites et les géno-neurodermatoses.

A ce rapide aperçu d'une féconde carrière, on mesure combien est profonde en WATRIN la marque de l'expérimentateur et de l'histologiste qu'il fut avant de s'imposer comme dermatologue et anatomo-pathologiste.
En définitive, n'est-ce pas à cette intime union du fondamentaliste et du clinicien que son œuvre doit de laisser entrevoir les prémices d'une dermatologie plus scientifique et plus complète - plus moderne, en un mot ? Au surplus, le courage dont il fit preuve peu avant sa mort, son abnégation totale en faveur de son élève ont été à ce point admirables que celui-ci, devenu son successeur, manquerait aujourd'hui à la plus élémentaire reconnaissance s'il n'en portait ici témoignage.



WEISS Théodore

1852-1942

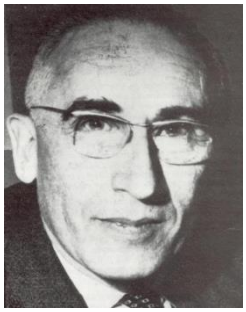
EXTRAIT de « Un siècle de Chirurgie à Nancy (1874-1974) » par le Professeur A. BEAU
Numéro Spécial du Centenaire de la Revue (1874-1974) - *Annales Médicales de Nancy*

Théodore WEISS est né à Phalsbourg en 1852. Fils d'un notaire, il se destinait à succéder à son père quand survinrent les événements de 1870 et l'annexion de cette région de la Moselle. Quittant son pays natal, il s'inscrit à la Faculté de Médecine de Paris dont il devient un très brillant élève. Interne des Hôpitaux, il est l'élève de Guérin, de Duplay et de Verneuil ; c'est dans le Service de ce dernier Maître qu'il observe quelques cas de trépanation de l'os iliaque, comme voie d'abord de la fosse iliaque interne, qui constituèrent les éléments de sa thèse inaugurale (1880). La même année, il se présente au Concours d'Agrégation de Chirurgie en écrivant une thèse sur la tolérance des tissus pour les corps étrangers, travail rédigé à Paris à une époque où les théories de l'aseptie et de l'antiseptie n'avaient guère encore pénétré dans les Services chirurgicaux. Reçu brillamment à ce Concours, WEISS vint à Nancy en septembre 1880 et est aussitôt chargé de la Clinique ophtalmologique qui, à cette époque, était dirigé par des chirurgiens. A la mort du Professeur MICHEL en 1883, il est chargé en qualité d'Agrégé, d'assurer le Service de la Clinique chirurgicale A vacant, jusqu'à la nomination d'Albert HEYDENREICH, en 1885. Le 22 mai de cette année, WEISS est titularisé à son tour dans la Chaire de Pathologie externe qu'il quittera en 1898 à la suite de la disparition dramatique d'HEYDENREICH. Il assurera à partir de ce moment la direction de la Clinique chirurgicale A jusqu'à sa retraite en 1922.

Le Professeur WEISS acquit très rapidement à Nancy une grande notoriété chirurgicale et sut former de nombreux élèves auxquels il apprit l'art d'être exact, de commencer son travail de très bonne heure et de bien préparer ses tâches journalières. Ses travaux scientifiques sont très nombreux et, dès le début, ils prouvent que WEISS a été rapidement partisan des doctrines listériennes. Nombre de ses communications et mémoires ont été réunis dans un volume de « Leçons cliniques » puis dans un volume de « mélanges de Chirurgie ».

Parmi ses travaux les plus significatifs, il faut rappeler plus particulièrement « la résection des côtes dans l'emphysème chronique ou opération d'Estlander » qu'il fut le premier à pratiquer en France, et d'autres communications consacrées à l'ouverture antiseptique des abcès par congestion d'origine vertébrale et sur la ponction antiseptique du genou.

Admis à la retraite en 1922, WEISS eut une longue et active vieillesse, s'occupant très activement des Hôpitaux dont il fut, jusqu'à sa mort, Membre du Conseil puis Vice-président. Il devait terminer tristement sa vie le 14 mars 1942, exilé de Nancy pendant l'occupation allemande dans sa famille à Grorouvre en Seine-et-Oise.



WOLFF René

1899-1982

ELOGE par le Professeur J-P. NICOLAS

Je dois aujourd'hui parler d'un homme hors du commun, par ses origines, par le non conformisme de sa formation initiale, par les difficultés particulières que les grands événements de notre temps lui ont imposées, mais surtout par la qualité de sa personnalité qui lui a permis de surmonter ces obstacles avec simplicité, avec un apparent détachement, chaque épreuve faisant naître en lui de nouvelles possibilités créatrices.

René WOLFF est né à Colmar, le 29 janvier 1899. Après de brillantes études secondaires au lycée de sa ville natale, il entre à l'Ecole de Chimie et entreprend des études à la Faculté des Sciences de Strasbourg. Licencié ès sciences physiques, ingénieur chimiste de l'Université de Strasbourg, il devient à 21 ans Préparateur à l'Institut de Physiologie de la Faculté de Médecine et sous la direction du Professeur A. Meyer s'initie à la recherche expérimentale et aux disciplines médicales ; il réalise alors ses premières publications qui sont présentées à la Société de Chimie Biologique. L'intérêt croissant qu'il porte à la recherche médicale qu'il vient de découvrir, le conduit bientôt à assurer la direction du Laboratoire du Professeur Widal à la Faculté de Médecine de Paris et à préparer les travaux pratiques de Chimie chez le Professeur Desgrez, titulaire de la Chaire de Paris.

Parallèlement, il entreprend des études de Médecine et présente sa thèse inaugurale en 1929 qui porte sur : « La mesure du quotient respiratoire en clinique et son application à l'étude du métabolisme des hydrates de carbone dans le cancer ». Il devient alors Assistant du Professeur Desgrez.

En 1933, il est reçu au Concours d'Agrégation de Chimie biologique et prend ses fonctions à la Faculté de Médecine de Nancy où il retrouve avec plaisir une région proche de son Alsace natale, à laquelle il restera toujours très attaché. Il entreprend alors de nombreuses recherches en collaboration avec plusieurs Services cliniques, recherches brutalement interrompues lorsqu'éclate la seconde guerre mondiale. Il est mobilisé le 7 septembre 1939 avec le grade de Médecin lieutenant. Au mois de juillet 1940, il retrouve sa famille dans le sud de la France, il est mis à la disposition du Recteur de Toulouse.

Il se souviendra, toujours avec reconnaissance, de l'accueil amical et chaleureux qu'il trouva auprès du Professeur Valdiguie, titulaire de la Chaire de Biochimie de Toulouse.

Révoqué quelques mois après par le régime de Vichy, il trouve pour un temps refuge dans le Laboratoire de Roger Bellon et participe à la mise au point de plusieurs extraits thérapeutiques.

L'emprise du nazisme se resserrant sur notre pays, il doit alors quitter la France et subir plusieurs mois d'internement en Suisse.
Avec la fin des hostilités, il retrouve la Lorraine et notre Faculté de Médecine. Il est nommé titulaire de la Chaire de Chimie médicale.
Après la tourmente, tout est à reconstruire. Suit alors une très longue période, plus paisible mais néanmoins toujours très active, d'un travail fructueux d'enseignement et de recherche qui honora l'Université de Nancy en une période où la Biochimie est en plein essor. C'est auprès de lui que de très nombreux médecins installés dans la région ont été initiés à cette discipline. Certains d'entre eux ont fréquenté quelques temps son Laboratoire pour y trouver la rigueur du raisonnement et de l'expérimentation scientifique : les Professeurs DE LAVERGNE, DESGREZ, LARCAN, le Recteur Magnin, le Docteur ROYER par exemple. D'autres, conquis par la Biochimie ont fondé des Laboratoires : Mme Karlin à Lyon, Mr Brignon à Nancy ou sont devenus à leur tour des Maîtres dans cette discipline : les Professeurs PAYSANT, Pierre et Francine NABET.
Les éminents mérites du Professeur WOLFF ont été consacrés par les honneurs officiels, il a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur et Commandeur des Palmes Académiques. Il était Membre Correspondant de l'Académie Nationale de Médecine.
La fin de l'année 1972 a marqué pour lui une nouvelle période, celle de la retraite, une retraite active comme l'a été toute sa vie. Il participait très assidûment aux séances de l'Académie de Médecine où il retrouvait toujours avec plaisir les Membres nancéiens de cette assemblée.
Les travaux scientifiques du Professeur WOLFF recouvrent la presque totalité de notre discipline.
Consacrant tout son temps à son Laboratoire, travaillant avec une modicité de moyens, qui fera plus tard l'étonnement de beaucoup, il a présenté au cours de sa carrière plus de 250 communications et mémoires scientifiques.
Ceux-ci portèrent principalement sur l'étude des électrolytes et des phénomènes d'oxydo-réduction, sur le métabolisme des glucides et des lipides et sur les hormones, les coenzymes et les vitamines.
Le Professeur WOLFF a toujours eu le souci d'appliquer ses découvertes fondamentales à la Biologie et à la recherche médicale comme sa double formation de Scientifique et de Médecin le lui permettait.
Dès ses premières recherches, il s'est révélé être un précurseur en introduisant en France la mesure du quotient respiratoire et de la dépense calorique totale, mettant au point un dispositif original qui rendait possible les mesures en série. On sait le retentissement que connurent ces travaux qui restent toujours d'actualité.
Puis le Professeur WOLFF s'intéressa au métabolisme des substances minérales en procédant à de nombreuses recherches sur le calcium et le magnésium dans le sang et dans les tissus de divers organes et en étudiant les variations physiologiques, pathologiques et expérimentales de ces éléments à l'aide de techniques personnelles de microdosage. Il mit ainsi en évidence l'existence d'une étroite corrélation entre la concentration en magnésium et la chronaxie musculaire.
Il orienta ensuite ses recherches sur l'étude des stérols et des lipides du sang : développant des techniques de dosage du cholestérol, des acides gras, des phosphoaminolipides ; il étudia les facteurs qui modifient la résorption intestinale de ces substances et leur captation par le tissu adipeux sous l'influence d'une lipoprotéine lipase : le facteur clarifiant. Il mit ainsi à la disposition du clinicien un certain nombre d'épreuves afin de tenter de faciliter le diagnostic précoce de la maladie athéromateuse.

Une longue expérience de l'étude du métabolisme intermédiaire des microorganismes et de celle des vitamines, acquise au cours de travaux sur l'acide folique, la vitamine B12, lui permit de proposer une technique microbiologique de dosage de la vitamine B12 peu de temps après l'identification de cette vitamine.
Il appliqua cette technique de dosage aux liquides biologiques et tissus chez des sujets sains et pathologiques et les valeurs qu'il définit, font toujours autorité.
Poursuivant les recherches en ce domaine, il étudia le mécanisme d'absorption intestinale de cette vitamine qui se trouve sous la dépendance du facteur intrinsèque gastrique de Castle. Il proposa alors une technique de détection du facteur intrinsèque qu'il ne cessa de perfectionner.
La curiosité intellectuelle et la jeunesse d'esprit du Professeur WOLFF le conduisirent à aborder le problème récent des maladies auto-immunes mettant en évidence l'activité des auto-anticorps et décrivant la présence de ceux-ci dans divers liquides biologiques. Il apporta ainsi des arguments à l'éventuelle origine auto-immune de certaines anémies par carence en facteur intrinsèque.
Il ne nous est pas possible de résumer en si peu de temps les travaux conduits au cours d'une carrière si longue et si fertile et nous nous contenterons de mentionner encore ceux consacrés en particulier aux acides nucléiques, à l'adénosine triphosphorique et aux hormones hypophysaires.
La richesse et la valeur de cette recherche étaient l'expression de la qualité d'une âme et d'un esprit. Il était tout entier tourné vers la vérité d'où sa franchise, qui pouvait peut-être sembler un peu rude à certains, et son refus des faux semblants. Il se consacrait pleinement à la science et conscient de la relativité des choses, il refusait de se prendre totalement au sérieux.
Alors qu'en 1972, à la veille de son départ en retraite à Paris, j'osais enfin lui demander : « Pourquoi vous mettiez-vous tellement en colère lorsque vous constatiez des dégradations dans le matériel ? », il m'a répondu sur son ton inimitable : « Parce que je n'aime pas que l'on me casse mes jouets ! ».
Tout l'homme est là, avec sa générosité qui refusait de s'attribuer le mérite de son activité au service de la Science pour n'en faire qu'un jeu gratuit du reste bien réel, avec son humour qui dissimulait sous une boutade le total engagement de son être.
Il était profondément humain et semblait toujours se protéger des excès de sa sensibilité sous des dehors faussement bourrus qui ne pouvaient guère tromper.
Chercheur d'une science très spécialisée, il ne s'est jamais laissé enfermer par les limites de sa discipline, de ses habitudes et de sa nation, il était un homme ouvert sur le développement scientifique, disponible pour toutes les innovations, il avait su créer des liens par-delà les frontières : « On dit bien vrai qu'un honnête homme, c'est un homme mêlé ». Ce sont toutes ses qualités, celle de sa recherche comme celle de l'homme qui lui ont permis de donner à son laboratoire une personnalité internationale.
Tel était, je crois, le Maître que j'aimais, tel fut pour vous le collègue, qui pendant près de 39 ans, contribua grandement, au renom et au prestige de la Faculté de Nancy.
A Mme Wolff qui l'a discrètement et efficacement soutenu dans son œuvre et à ses trois enfants qui suivent ses traces de médecin et de chercheur, nous présentons l'expression de notre affectueuse sympathie, ils peuvent être assurés que la mémoire du Professeur WOLFF ne s'effacera pas dans nos cœurs et qu'elle demeurera dans l'histoire de notre Université.

ANNEXES

L'auteur[12]

Fils de Jean Legras (Professeur de mécanique puis analyse numérique - créateur du Centre de Calcul, devenu plus tard le Loria) et de Madeleine Moreau. Né le 24 juin 1943 à Nancy.
Etudes au Lycée Poincaré à Nancy (bac en 1960).

DIPLOMES UNIVERSITAIRES
- Licence de sciences avec les certificats : Mathématiques générales et physiques (1961) - Probabilités et statistiques (1962) - Techniques mathématiques de la physique (1963) - Mécanique générale (1964) - Biologie générale (1965) - Chimie générale (1967) - Biochimie structurale et métabolique (1971).
- Doctorat en médecine (1967) - thèse sur « la méthode des écarts en scintigraphie numérique » (prix de thèse avec mention très honorable).
- Attestation relative à l'emploi des radioéléments en médecine (1969).
- Biologie humaine avec les certificats : cancérologie expérimentale (1969) - informatique médicale (1971).
- Diplôme d'Etudes et de Recherche en Biologie Humaine (mention informatique médicale) (1975) - travail sur « l'analyse de diverses représentations des scintigraphies numériques » (mention très honorable).
- Doctorat en Biologie humaine (mention informatique médicale) (1978) - thèse sur « l'optimisation des doses en radiothérapie externe » (mention très honorable).

FONCTIONS HOSPITALO-UNIVERSITAIRES
- Externe des hôpitaux (1964).
- Assistant de sciences fondamentales (1965) (Assistant en biophysique avec un autre enseignant : André Rossinot, futur maire de Nancy).
- Assistant de faculté-assistant des hôpitaux (1967).
- Chef de travaux (actuellement MCU) de biophysique-assistant des hôpitaux (1972).
- Chef de travaux de biomathématiques-assistant des hôpitaux (1976).
- Professeur de statistique et informatique médicale (1980).
- Chef de service au CHU de Nancy (1988).
- Départ en retraite (2003).

PRINCIPAUX TRAVAUX DE RECHERCHE
Techniques de représentations des scintigraphies numériques - Méthodes mathématiques d'optimisation des doses en radiothérapie - Système d'alerte informatisé des infections nosocomiales - Informatisation en médecine nucléaire, bactériologie, virologie, - Etudes à partir du PMSI - Enquêtes épidémiologiques - Mise au point de logiciels (Bactério – Alerte – Sesim – Sesim-stat…). 229 publications jusqu'en 2005.

[12] L'auteur a rempli cette notice pour faciliter la tâche de celui qui sera amené, un jour, à écrire peut-être son éloge.

OUVRAGES SCIENTIFIQUES[13]

- Introduction aux méthodes mathématiques et informatiques en médecine nucléaire
  (dans « Médecine Nucléaire » avec J. Martin et C. Monot)
- Apport de l'informatique à la surveillance des infections nosocomiales
  (dans « Les infections nosocomiales et leur prévention »)
- Eléments de statistique à l'usage des étudiants en Médecine et en Biologie :
  éditions 1 et 2 (1991 et 1994), Ed. Presses Universitaires de Nancy
  éditions 3 et 4 (1998 et 2007), Ed. Ellipses
  (édition 4 revue en collaboration avec F. Kohler)

OUVRAGES NON SCIENTIFIQUES

2025 - Les quatre évangiles sous le regard de l'art, EIP[14]
Préface du Professeur Denis Mellière
2025 – L'évangile selon James Tissot, EIP
Préface de Jean-Marie Schléret
2025 - Le Clos de Médreville, environnement, histoire, EIP
2024 - Jésus selon les évangiles – textes et iconographie, EIP
Préface de Mgr Pierre-Yves Michel, EIP
2023 - Jacques Parisot, EIP
Préface d'Etienne Thévenin
2023 - Théodore Guilloz, EIP
Préface du doyen Jacques Roland
2023 - Hippolyte Bernheim, EIP
Préface d'Hélène Sicard-Lenatier
2023 - La Passion du Christ – textes et iconographie, EIP
Préface du Père Jacques Bombardier, EIP
2023 - Les enseignants de la Faculté de médecine de Nancy à l'origine, EIP
2022 - Les cent cinquante ans de la Faculté de médecine de Nancy, EIP
Volume 1 : De sa renaissance en 1872 jusqu'à l'aube du 21ème siècle
Préfaces du Doyen Marc Braun, de Mathieu Klein, du Professeur Christian Rabaud, et des Doyens Jacques Roland (Nancy) et Jean Sibilia (Strasbourg)
Volume 2 : Les Professeurs décédés : 1872-2022
Préfaces de Laurent Hénart et du Professeur Michel Schmitt
2022 - Art et poésie du temps pascal, EIP
Préface de Jean-Marie Schléret
2021 - La conversion de Paul, EIP
Préface du Docteur Patrick Theillier
2021 - Les poèmes d'Alice Legras, ma grand-mère, EIP
Préface de Marie-Noël Paschal
2021 - Thomas l'incrédule, EIP
Préface de Mgr Jean-Louis Papin
2021 - La Basilique du Sacré-Cœur de Nancy (avec J-M. Schléret, M. Vicq et B. Albert), EIP

[13] Tous les ouvrages figurent sur le site Internet de l'auteur www.bernard-legras-nancy.fr
[14] EIP : (*Ed. Independently published)* - auto-édition (système KDP)

2021 - Foi et science : des rapprochements ? – création du monde, miracles, conscience et matière (avec D. Oth), Ed. Pierre Téqui

Préfaces du Professeur Jacques Roland et de Mgr Olivier de Germay

2020 - Les portraits, peints, dessinés ou gravés à la Faculté de médecine de Nancy (avec J. Floquet, J. Vadot), EIP

2020 - Cinquante saintes et saints dans la poésie et l'art (avec G. Jampierre), EIP

Préface de Jean-Marie Schléret

2020 - Le mystère de la résurrection de Jésus : entretien avec un agnostique, EIP

Préface du Père Jean-Michaël Munier

2020 - Evangiles et Coran : amour ou soumission ? EIP

Préface d'Annie Laurent

2019 - Le journal de Lilo - Louis Boucher (1910-2015), EIP

2019 - La résurrection du Christ : citations et œuvres d'art, EIP

Préface de Mgr Olivier de Germay

2019 - Sur le chemin d'Emmaüs dans l'art et la poésie, EIP

Préface du Père Frédéric Constant et de Jean-Marie Schléret

2019 - Les Noli me tangere dans la peinture, EIP

Préface de Guy Jampierre

2019 - Les disciples d'Emmaüs dans la poésie : suivie d'une réflexion sur la Résurrection, EIP

Préfaces de Mgr Jean-Louis Papin et de Thiery Bizot

2018 - Mon père Jean Legras, pionnier de l'informatique à Nancy, EIP

2017 - De Jésus à Mahomet : Dieu a-t-il changé d'avis ? Ed. Vérone

2016 - La faculté de médecine et l'école de pharmacie pendant la Grande Guerre (avec P. Labrude, L. Mezzaroba, C. Richard), Ed. Gérard Louis

Préfaces des Doyens Francine Paulus et Jacques Roland

2015 - Jésus est-il vraiment ressuscité ? Ed. Pierre Téqui

Préfaces de Jean-Christian Petitfils et de Mgr Jean-Louis Papin

2014 - Les Professeurs de Médecine de Nancy de 1872 à 2013 - Ceux qui nous ont quittés, Ed. Euryuniverse

Préface du Doyen Henry Coudane

2012 - Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire de Nancy (avec A. Larcan, J. Floquet et P. Labrude), Ed. Gérard Louis

Préface d'André Rossinot

2011 - Résurrection de Jésus : mythe ou réalité ? - Dialogues entre un croyant et un incroyant, Ed. Euryuniverse

2011 - Seize leçons inaugurales et discours - Professeurs de médecine de Nancy, Ed. Euryuniverse

Préface du professeur Alain Gérard

2010 - Les Professeurs de Médecine de Nancy de 1872 à 2010 - Ceux qui nous ont quittés, Ed. Euryuniverse

Préface du Professeur Alain Larcan

2009 - Les Hôpitaux de Nancy : L'histoire, les bâtiments, l'architecture, les hommes (avec A. Larcan - sous la direction de), Ed. Gérard Louis

Préface d'André Rossinot

2008 - Jean Legras : Mathématicien lorrain - Précurseur de l'Informatique à Nancy - Fondateur de l'Institut Universitaire de Calcul Automatique, Ed. Groupe Dialog'Guyot

2006 - Les Médecins de la Faculté de Nancy - Le livre souvenir, Ed. Gérard Louis
Préface d'André Rossinot
2006 - Les Professeurs de la Faculté de Médecine de Nancy de 1872 à 2005 - Ceux qui nous ont quittés, Ed. Bialec
Préfaces des Professeurs Jacques Roland, René Royer et Alain Larcan
Récompensé par le prix 2006 de la Société Française d'Histoire de la Médecine

Professeurs par année de décès

		Né	DECES
BLONDLOT	NICOLAS	1808	1877
HIRTZ	MATTHIEU	1809	1878
RAMEAUX	JEAN-FRANCOIS	1805	1878
ENGEL	LOUIS	1821	1880
RIGAUD	PHILIPPE	1805	1881
MICHEL	EUGENE	1819	1883
MOREL	CHARLES	1822	1884
RITTER	EUGENE	1837	1884
SIMONIN	EDMOND	1812	1884
BACH	MARIE-JOSEPH	1809	1886
LALLEMENT	EDMOND	1838	1889
DEMANGE	CHARLES	1815	1890
POINCARE	EMILE	1828	1892
FELTZ	VICTOR	1835	1893
PARISOT	VICTOR	1811	1895
COZE	LEON	1819	1896
STOLTZ	JOSEPH	1803	1896
HEYDENREICH	ALBERT	1849	1898
TOURDES	GABRIEL	1810	1900
DEMANGE	EMILE	1846	1904
BARABAN	LEON	1850	1905
HECHT	LOUIS-EMILE	1830	1906
HERRGOTT	FRANCOIS-JOSEPH	1814	1907
MONOYER	FERDINAND	1836	1912
SCHMITT	JOSEPH	1855	1912
SCHUHL	EMILE	1861	1913
SPILLMANN	PAUL	1844	1914
ZILGIEN	HENRY	1865	1914
CHARPENTIER	AUGUSTE	1852	1916
GUILLOZ	THEODORE	1868	1916
BERNHEIM	HIPPOLYTE	1840	1919
BEAUNIS	HENRI	1830	1921
ROHMER	JOSEPH	1856	1921
CHRETIEN	HENRI	1845	1923
MEYER	EDOUARD	1860	1924
SENCERT	LOUIS	1878	1924
HAUSHALTER	PAUL	1860	1925
GROSS	FREDERIC	1844	1927
HERRGOTT	ALPHONSE	1849	1927
PRENANT	AUGUSTE	1861	1927
VAUTRIN	ALEXIS	1859	1927
VUILLEMIN	JEAN-PAUL	1861	1932
ETIENNE	GEORGES	1866	1935
THIRY	GEORGES	1870	1936

		Né	DECES
MICHEL	GASTON	1874	1937
MACE	EUGENE	1856	1938
PARISOT	PIERRE	1859	1938
GARNIER	LEON	1855	1939
NICOLAS	ADOLPHE	1861	1939
SIMON	PAUL	1857	1939
SPILLMANN	LOUIS	1875	1940
HOCHE	LEON	1869	1941
WEISS	THEODORE	1852	1942
LAMBERT	MAYER	1870	1943
REMY	SEBASTIEN	1854	1944
FROELICH	RENE	1867	1945
DUFOUR	MARCEL	1868	1946
LAMY	GEORGES	1880	1949
ANDRE	PAUL	1869	1950
GROSS	GEORGES	1875	1950
CORNIL	LUCIEN	1888	1952
ROBERT	HENRI	1875	1952
SIMONIN	JACQUES	1919	1952
DROUET	PAUL-LOUIS	1892	1955
GIRARD	JEAN	1903	1955
ROUSSEAUX	RENE	1902	1955
WATRIN	JULES	1887	1955
PERRIN	MAURICE	1875	1956
COLLIN	REMY	1880	1957
DE LAVERGNE	PAULIN	1884	1957
JOB	LOUIS	1878	1957
RICHON	LOUIS	1874	1958
ANCEL	PAUL	1873	1961
BOUIN	POL	1870	1962
FRUHINSHOLZ	ALBERT	1876	1963
ABEL	EMILE	1885	1964
MERKLEN	LOUIS	1896	1964
MICHON	PAUL	1897	1964
CAUSSADE	LOUIS	1885	1965
JACQUES	PAUL	1869	1965
MIDON	JACQUES	1913	1965
BINET	ANDRE	1883	1966
BARTHELEMY	MARC	1881	1967
GUILLEMIN	ANDRE	1891	1967
PARISOT	JACQUES	1882	1967
LUCIEN	MAURICE	1880	1968
VERMELIN	HENRI	1891	1968
JEANDELIZE	PAUL	1872	1969
SANTENOISE	DANIEL	1897	1970
SIMONIN	PIERRE	1890	1970
ANDRE	PIERRE	1904	1971
BESSOT	MICHEL	1930	1973
CHAILLEY-BERT	PAUL	1890	1973

		Né	DECES
HAMANT	AIME	1884	1973
HOUPERT	LOUIS	1902	1973
HELLUY	JOSEPH	1911	1976
HEULLY	FRANCOIS	1912	1976
ROUSSEL	JEAN	1909	1976
MUTEL	MAURICE	1886	1977
GRIMAUD	RENE	1902	1978
KISSEL	PIERRE	1906	1978
ARNOULD	GEORGES	1918	1979
MELNOTTE	PIERRE	1891	1979
GROSS	ANDRE	1921	1980
LAMARCHE	MAURICE	1924	1980
CHALNOT	PIERRE	1903	1982
RENY	ANDRE	1933	1982
WOLFF	RENE	1899	1982
GRANDPIERRE	ROBERT	1903	1984
ALGAN	BERNARD	1919	1985
GOSSEREZ	MAURICE	1912	1985
LOUYOT	PIERRE	1902	1985
MONTAUT	JACQUES	1929	1985
HARTEMANN	JEAN	1898	1986
MARTIN	JEAN	1926	1986
FLORENTIN	PIERRE	1900	1987
RICHON	JEAN	1909	1987
THOMAS	CHARLES	1906	1987
BODART	ANDRE	1898	1989
MICHON	JACQUES	1921	1989
PERNOT	CLAUDE	1926	1989
CORDIER	JACQUES	1912	1990
DOLLANDER	ALEXIS	1917	1990
CAYOTTE	JACQUES	1915	1992
NEIMANN	NATHAN	1906	1992
PICARD	JEAN-MARIE	1925	1992
BEAU	ANTOINE	1909	1996
BOURA	MICHEL	1924	1996
CUNY	GERARD	1925	1996
DE REN	GERARD	1921	1996
FRANCK	CLAUDE	1910	1996
LEPOIRE	JEAN	1923	1997
BERTRAND	PIERRE	1902	1998
BOUVEROT	PIERRE	1924	1998
BURG	CONSTANT	1924	1998
SCHMITT	JEAN	1929	1999

Contributeurs aux textes

ABEL, 518
ALIOT, 241
ANDRE, 487
ANXIONNAT, 482
ARNOULD, 117, 135, 190, 251, 364, 376, 377, 422, 503, 525
AUQUE, 318
BEAU, 27, 30, 45, 49, 81, 247, 273, 398, 417, 430, 460, 531, 569, 646
BERNHEIM, 338, 493
BERSOUSSAN, 584
BERTRAND, 72, 99
BEUREY, 580, 637
BEY, 131
BODART, 528
BOULANGE, 39, 225, 368, 608
BRACARD, 482
BRAUN, 138
BRIQUEL, 434
BURLET, 388
CHABOT, 610
CHALNOT, 32, 290
CHARDOT, 218
CHARY-VALCKENAIRE, 496
CHASTAGNER, 576
CLAUDON, 344
COUDANE, 172, 436, 478, 578
CRANCE, 92, 94
DANCHIN, 359
DE KORWIN, 545
DESCHAMPS, 405, 555
DUPONT, 645
DUPREZ, 67
DUREUX, 104
Est Républicain, 102, 304, 360, 490, 500, 577
ETIENNE, 559
FAIVRE, 184
FAURE, 191
Fiche, 34, 134, 159, 168, 201, 216, 230, 238, 239, 380, 385, 469, 483, 491, 507, 622, 640
FLOQUET, 504
FLORENTIN, 142, 276
FOLIGUET, 254, 375
FRUHINSHOLZ., 322
GAUCHER, 331, 396
GILGENKRANTZ, 474
GILLET, 535
GOSSEREZ, 345
GRANDPIERRE, 543
GRIGNON, 179
GROSDIDIER, 87
GROSS, 46, 53, 176, 310, 326, 548, 598
HACQUIN, 506
HAMANT, 612
HARTEMANN, 222, 616
HEPNER, 391
HERRGOTT, 586
HEULLY, 19, 269
HEYDENREICH, 153, 174, 370
Internet, 347
JANKOWSKI, 639
JEANDEL, 155
KESSLER, 346
KISSEL, 151, 160
LABRUDE, 76, 285, 470
LAMY, 573
LARCAN, 537
LAXENAIRE, 480
LEGAIT, 89, 343, 449, 498
LEGRAS, 189, 217, 275, 410
LEPOIRE, 444
LOCHARD, 118
LOUYOT, 63, 233, 468, 477, 568
LUCIEN, 236, 458

MATHIEU, 57, 119
MAY, 104, 200, 361
MERLE, 426
MONERET-VAUTRIN, 257
NABET, 453
NACE, 85
NEIMANN, 109, 306
NICOLAS, 647
PERCEBOIS, 204, 313, 402, 593, 625
PERRIN, 137
PICARD, 58, 344
PIERQUIN, 451
PIERSON, 454
PREVOT, 50
RABAUD, 139
RASPILLER, 149, 595
RAUBER, 218
REGENT, 603
RENARD, 115
Revue *Binôme*, 66, 282, 284
Revue des Echos, 351
Revue Médicale de l'Est, 341
RIBON, 300, 515, 554
RICHON, 233, 554
ROLAND, 262, 591
ROSSINOT, 382
ROYER, 372
SADOUL, 264
SCHMITT, 500
SCHMUTZ, 215, 643
SCHWEITZER, 408, 622
SENAULT, 413
SIAT, 87
SIMON, 59
SIMONIN, 244
SPILLMANN, 205, 424, 464
STOLTZ, 24
STRICKER, 136
TAILLANDIER, 194
TARIBO, 279
THOMAS, 352, 442, 509, 526

TOURDES, 521
VADOT, 34, 70, 213
VAILLANT, 378
VILLEMOT, 107
WAYOFF, 259, 349
WEBER, 36, 194, 606
ZIEGLER, 187
ZUILLY, 407